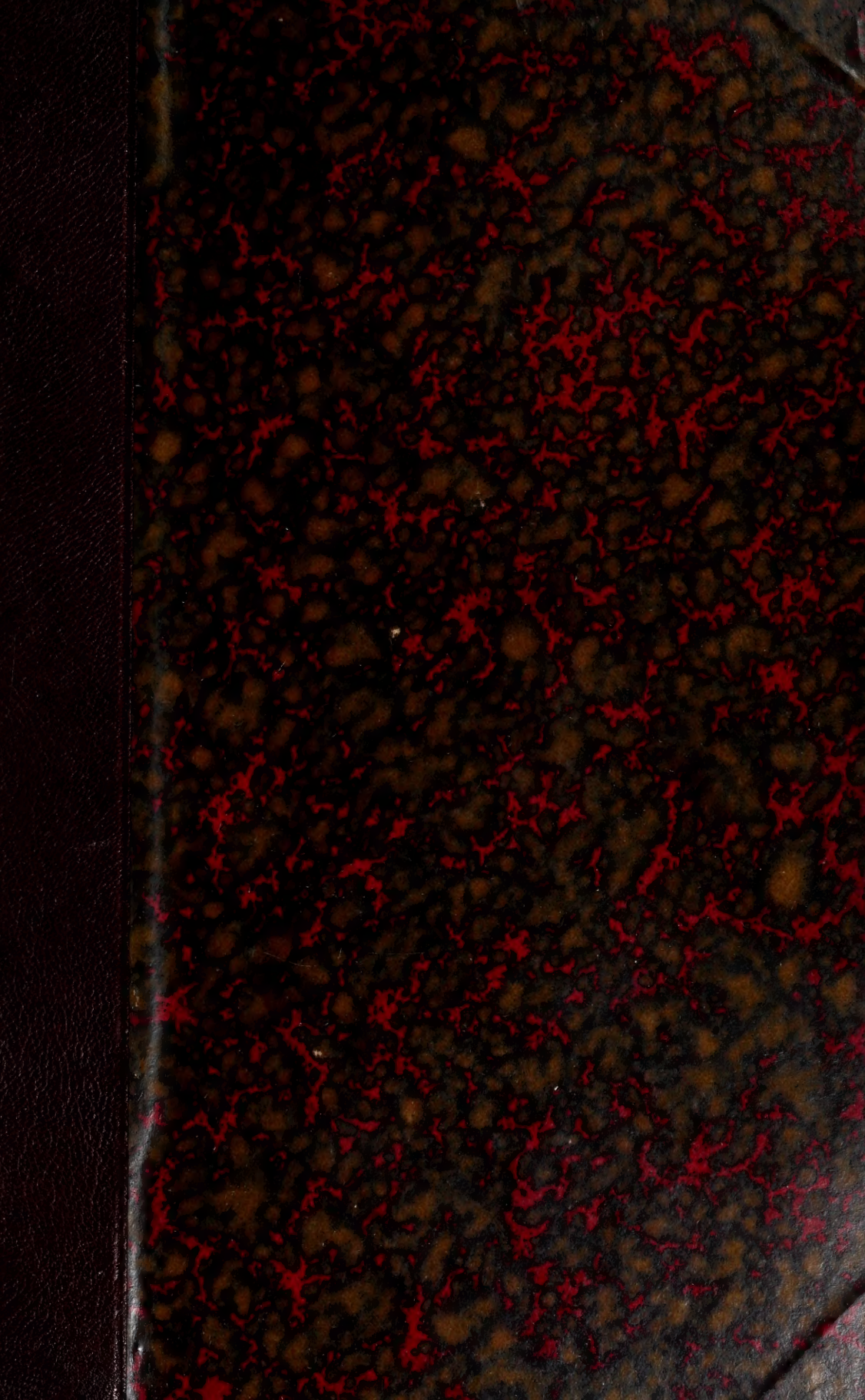


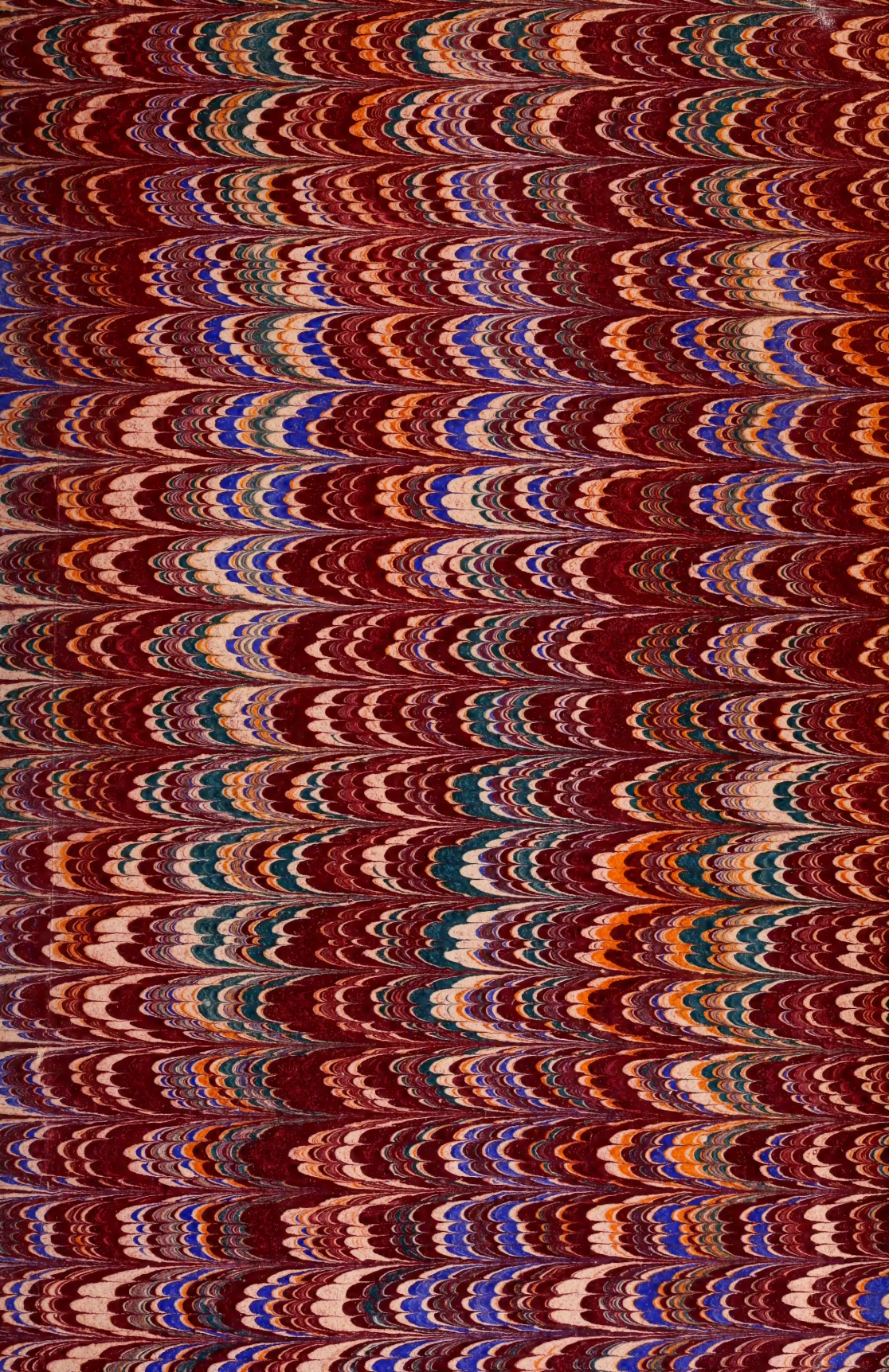


THE GETTY CENTER LIBRARY



*Why ask for the moon
When we have the stars?*

AS





SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

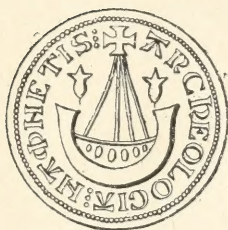
DE NANTES

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE NANTES
ET DU DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

ANNÉE 1906

TOME QUARANTE-SEPTIÈME

1^{er} TRIMESTRE



NANTES
BUREAUX DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
—
1906

NOTE

Les études insérées dans le *Bulletin de la Société Archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure* sont publiées sous l'entière responsabilité des auteurs.

ÉTUDE
SUR
L'ANCIENNE ÉGLISE
DE
SAINT-PHILIBERT-DE-GRAND-LIEU

(LOIRE-INFÉRIEURE)

D'APRÈS
DES FOUILLES, DES SONDAGES ET DES CHARTES

PAR
Le R. P. Camille de la CROIX S. J.

Accompagné de 21 planches



A

MONSIEUR LUDOVIC CORMERAIS

Maire de Saint-Philibert-de-Grand-Lieu

Vous ne vous êtes pas contenté, cher Monsieur, poursuivant filialement l'œuvre de votre père, de faire de Saint-Philibert une si prospère et si coquette cité.

Vous avez voulu mettre tous vos soins à embellir et restaurer le monument dans lequel repose le sarcophage du saint vénéré de la ville.

C'est à vous, à votre précieux et persévérant concours, que je dois d'avoir pu mener à bien ces fouilles laborieuses, destinées à nous éclairer sur l'origine et les mutations successives de ce mystérieux monument.

Ce travail, que je vous dédie, expose simplement et en toute sincérité les résultats de mes efforts, consciencieux et soutenus, au cours de mes fouilles opérées en 14 voyages de Poitiers à Saint-Philibert.

À vous, cher Monsieur, en revient l'hommage reconnaissant.

Je vous prie de l'agréer en même temps que l'expression de mon profond respect et de mon meilleur dévouement en N. S.

R. P. CAMILLE DE LA CROIX, S. J.

Poitiers, le 19 mars 1906.
En la fête de Saint-Joseph.

PREMIÈRE PARTIE

DEAS ET SON ANCIEN ÉDIFICE

PENDANT LES PÉRIODES

GALLO-ROMAINE ET MÉROVINGIENNE

PRÉFACE

Les archéologues connaissent généralement mieux l'histoire et les monuments de la région qu'ils habitent que l'histoire et les monuments des régions dont ils sont éloignés ; mais puisque mes principaux centres d'explorations ont été, jusqu'à ce jour, le département de la Vienne et les départements qui y confinent, il me semble utile d'indiquer : d'abord, les circonstances qui, m'ayant amené dans la Loire-Inférieure, m'ont permis d'analyser archéologiquement l'ancien cimetière de Saint-Similien de Nantes ainsi que la vieille et intéressante église de Saint-Philibert-de-Grand-Lieu ; ensuite, le temps qu'il m'a été loisible de consacrer sur place aux importantes études dont je vais faire connaître les résultats.

§ 1. — MES TRAVAUX ARCHÉOLOGIQUES DANS LA LOIRE-INFÉRIEURE

Des affaires personnelles m'ayant appelé à Nantes le 1^{er} juin 1894, au moment où l'on déblayait l'antique cimetière de la paroisse de Saint-Similien afin d'agrandir la nouvelle église, le président de la Société d'archéologie locale m'exprima le désir de me voir suivre ce terrasse-

ment; je cédai volontiers à sa demande, et me mis à choisir les sarcophages mérovingiens les plus intéressants qui s'y rencontrèrent, puis, après en avoir pris les dessins, je les fis transporter dans une partie du cloître et du préau de l'ancien couvent de la Visitation, où ils restèrent pendant quelque temps, avant de prendre place au milieu des collections du superbe musée Dobrée. Ce léger service, que je fus heureux de rendre à mes honorables confrères, nécessita quatre voyages de Poitiers à Nantes, et quinze journées passées sur le chantier (1).

L'année suivante, de nouvelles circonstances me ramenèrent à Nantes, et m'y firent prendre séjour. Pendant l'un d'eux, M. Léon Maître, archiviste du département, qui, depuis quelque temps, s'occupait de la vieille église de Saint-Philibert-de-Grand-Lieu, alors désaffectée, m'offrit aimablement de m'en faire les honneurs si je voulais bien l'y accompagner; l'offre me parut trop engageante pour n'être pas acceptée. Nous partîmes donc ensemble le 5 septembre 1895, de bon matin, et nous y passâmes la journée. Il eut le soin de me faire remarquer : — que cet important édifice avait été construit en 815 et agrandi en 836 ; — que ces dates se trouvaient, accompagnées de quelques détails intéressants, dans le récit authentique *de la translation et des miracles de saint Filibert* ; — que ce récit était d'Ermentaire, moine du monastère de Noirmoutier, et qu'il avait été publié dans les *Acta Sanctorum*, de Mabillon et dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes. Ces précieux renseignements, joints au long et sérieux examen que nous fîmes ensemble de ce curieux monu-

(1) 1894 : les 3, 4, 5 juin ; 27, 28, 29, 30, 31 août ; 1, 4, 5 septembre ; 1, 2, 3, 5 octobre.

ment, m'en firent apprécier la valeur et concevoir le désir d'en faire une étude approfondie. Je résolus donc de ne rien négliger de ce qui pourrait m'aider à connaître ses divers remaniements, et, afin d'arriver à cet important résultat, je ne craignis pas d'effectuer 14 déplacements de Poitiers à Saint-Philibert-de-Grand-Lieu, et d'y demeurer pendant 44 journées (1). C'est ainsi qu'il m'a été possible, au moyen de fouilles, de sondages et d'études sérieuses, de retrouver les diverses transformations que subit, dans le cours des siècles, cet intéressant édifice.

§ 2. — RAISONS POUR LESQUELLES JE ME SUIS LIVRÉ A L'ÉTUDE DE L'ANCIENNE ÉGLISE DE SAINT-PHILIBERT

Si j'ai cru devoir consacrer de si longues heures à en faire l'analyse, c'est que les nombreuses pages écrites à son sujet, depuis 1896 jusqu'à ce jour, par M. Léon Maître, dans plusieurs publications archéologiques (2), me paraissaient de nature à fausser l'enseignement qui a trait, non seulement aux constructions de l'époque carolingienne, mais aussi à celles des époques suivantes. En effet, ce savant archiviste, auquel il n'a pas été possible de voir et de contrôler chacune des nombreuses fouilles dont j'avais pris la direction, et qui par là même n'en a pas connu les résultats, a cru pouvoir analyser la plus

(1) 1896 : 5, 8, 9, 10, 11, 12, 14, 15, 16, 17, 18, 19 septembre : — 1897 : 12, 13 juillet ; — 1898 : 23 mai ; 29 août ; 20 octobre : — 1899 : 19 février. — 1900 : 15, 16 janvier. — 1901 : 3, 5, 6 juin ; 24 octobre. — 1903 : 27 janvier, du 22 au 31 septembre ; du 1^{er} au 10 octobre. — 1905 : 9 mai ; 10, 11 octobre.

(2) Voir la liste des publications de M. Maître aux pages 7, 8 et 9 de cette étude.

grande partie de l'édifice d'après les quelques maigres renseignements qui le concernent et que l'on trouve épars dans le premier livre des *Miracula* d'Ermentaire.

Ce chroniqueur a, il est vrai, nettement déclaré que les constructions du chœur et de ses dépendances avaient été commencées en 836 : il s'en suit donc que les pieds-droits, de même que les cintres de leurs ouvertures, appareillés de pierres blanches séparées entre elles par des rangs de briques, se trouveraient nettement datés ; mais, il est également exact qu'il est resté muet au sujet de la nef, et même du transept. — Bien que le mode d'appareillage des ouvertures du chœur et de ses dépendances paraisse être daté, il serait, je crois, téméraire d'affecter une date approximativement semblable, aux gros piliers de la nef ainsi qu'au transept, sous prétexte que leur appareillage semble avoir un certain air de parenté avec celui des ouvertures du chœur et de ses dépendances ; car, d'une part, aucun écrit ne confirme cette hypothèse, et, d'autre part, ainsi qu'on le verra clairement par les résultats des fouilles et des sondages, ces deux autres parties de l'édifice auraient été construites à des époques fort distinctes. — On fera donc bien, je pense, d'user d'une grande prudence, avant de classer, parmi les monuments de l'époque carolingienne, ceux dans les constructions desquels se rencontrerait de la pierre alternant, d'une manière régulière ou symétrique, avec de la brique.

§ 3. — LES ANCIENS DOCUMENTS QUI SE RAPPORTENT A DEAS ET A SA VIEILLE ÉGLISE

Il existe fort heureusement quelques documents anciens et authentiques qui, se rapportant à notre vieil édi-

fice, sont de nature à jeter un peu de lumière sur ses principales transformations. Ils sont au nombre de six :

1° L'acte de la fondation du monastère de Heri, aujourd'hui Noirmoutiers, fait le 1^{er} juillet 677, par Ansoald, évêque de Poitiers, en faveur de son ami Filibert, entouré depuis par les honneurs de la sainteté. Dans cet acte figure la donation de quatre *villas* et d'une partie d'une autre *villa*, destinées à assurer l'existence du monastère; et la seconde de ces *villas*, celle qui nous intéresse, y est ainsi désignée : «... *simile ratione, alia villa quæ vocatur « Deas posita super amnem Vedoniam* (1)...» (Traduction) «... pour la même raison, (je donne) la villa appelée « Deas (actuellement Saint-Philibert), qui se trouve sur « la rivière la Boulogne. »

2° Une charte de Louis le Pieux, du 16 mars 819; elle fait connaître l'époque à laquelle les moines de Heri transformèrent la *villa* de Deas en monastère. J'en extrais le passage suivant : «... *Notum sit omnium fidelium nostrorum, « præsentium scilicet et futurorum, sagacitati, qualiter vir « venerabilis Arnulfus Abbas ex monasterio sancti Filiberti, « quod est situm in insula quæ dicitur (Eri, propter incur- « siones barbarorum qui frequenter ipsum monasterium « depopulantur, foras in pago qui dicitur Erbadellicus, in « loco cujus vocabulum est Deas, per nostrum consensum*

(1) M. Maître, *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LIX, 1898, pp. 240-241. — Cette charte d'Ansoald est une copie authentique faite au XI^e siècle; elle fait partie du chartrier de l'ancien prieuré de Cunauld (Maine-et-Loire), aujourd'hui propriété de M. de Terrebasse. Elle a été signalée par M. le chevalier d'Achon à M. Léon Maître, qui, après l'avoir eue en communication de son bienveillant possesseur, et avec son autorisation, en a fait la première publication, accompagnée d'un fac-simile, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LIX, 1898, pp. 233-261.

« atque adjutorium, novum monasterium ædificasse, et ob
 « commoditatem ejusdem monasterii, et congregatione ibi-
 « dem degenti, ex fluvio qui dicitur Bedoniam, aquam ibi
 « relle perducere (1). » (Traduction) : Sachent tous nos su-
 « jets, présents et à venir, que le vénérable Arnould, abbé
 « du monastère de Saint-Filibert qui est situé dans l'île
 « qui s'appelle Oëri, à cause des fréquentes incursions des
 « barbares qui dépeuplent le monastère, a, par notre con-
 « sentement et avec notre aide, édifié un nouveau monas-
 « tère, loin (de Heri), dans le lieu dont le nom est Deas, qui
 « fait partie du pagus appelé Erbauge, et pour la com-
 « modité de ce monastère et de la congrégation qui y vit
 « a voulu y amener l'eau du fleuve qui se nomme la Bou-
 « logne... »

* De ce texte il ressort qu'avant le 16 mars 819 Arnould abbé de Heri avait commencé la construction d'un monastère à Deas, avec l'autorisation et le concours de Louis le Pieux ; mais la date initiale de ces constructions n'y est pas indiquée. La transformation de la villa de Deas en monastère n'a pu vraisemblablement être commencée qu'après 814 et qu'avant 819 ; et puisqu'aucune charte ne fait connaître d'une manière précise l'année pendant laquelle cette transformation fut commencée, je me servirai, dans le cours de cette Étude, de la date de 819 afin d'en faciliter la rédaction. — Quant à l'expression : « novum monasterium », « nouveau monastère », je la considère comme signifiant, *nouveau monastère* des moines de Heri, parce qu'on le construisit, ainsi que l'indique la charte,

(1) Juénin, *Nouv. Hist. de l'abbaye de Tournus. Preuves*, pp. 79-80. Cf. René Poupardin, *Monuments de l'histoire des abbayes de Saint-Philibert* (Paris, 1905, in-8), catal. n° 1, p. 107.

afin de remplacer le monastère de Heri, qui pouvait d'un moment à l'autre tomber entre les mains des Normands.

3^e Un passage, extrait du 1^{er} Livre *des translations et des miracles de saint Filibert*, par Ermentaire, concernant le monastère de Deas ; il est ainsi conçu : « *Et hoc qualitate*
« *temporis exigente, aestivo quippe tempore, quo navigandi*
« *arridet temperies, Deas monasterium quod ob hoc fuerat*
« *constructum petentes, hiemis tantummodo tempore He-*
« *rum insulam repetebant* (1). » (Traduction) : « Comme
« la situation l'exigeait, alors que la période estivale ren-
« dait facile la navigation, ils (les moines) se rendaient
« dans le monastère de Deas qui avait été construit pour
« cela, et regagnaient Heri (Noirmoutier) seulement
« dans la saison d'hiver. »

D'après les quelques lignes qui précèdent ce texte, les Normands faisaient de fréquentes incursions dans le port de l'île, se livraient à des dévastations, et les habitants préféraient fuir que d'être exterminés. C'est ce qui explique pourquoi les religieux du monastère allèrent passer, pendant les années qui précédèrent 834, les printemps, les étés et les automnes dans leur nouveau prieuré de Deas.

4^e Quelques mots, qui font connaître la forme de l'église en 836, se trouvent dans un récit d'Ermentaire ; en voici le texte : « *Igitur cum monasterium ingressi fuis-*
« *semus, atque in medio ecclesiar, quæ instar crucis cons-*
« *tructa est, scalum cum sacro tumulo in quo sanctissimum*
« *corpus habebatur, deposuissimus...* (2). » (Traduction) :
« Et puis, lorsque nous fûmes entrés dans le monastère

(1) Ermentaire, *Miracula*, I, *pref.* : éd. Poupardin, p. 23.

(2) Ermentaire, *Miracula*, I, 24 ; éd. Poupardin, p. 33.

« et dans le milieu de l'église qui est construite comme
 « une croix, que nous eûmes déposé le brancard avec son
 « saint tombeau dans lequel le très saint corps se trou-
 « vait... »

5^e Un autre texte qui, dans un autre récit d'Ermen-
 taire, indique l'emplacement affecté dans l'église au sar-
 cophage et à son brancard ; en voici le titre : « *Qua-*
 « *liter de scala tumulus deponitur, in dextro cornu eccle-*
 « *sie collocatur usque dum locus preparetur* (1). » (Tra-
 duction) : « De quelle manière le tombeau est déposé du
 « brancard et placé dans la corne droite de l'église jus-
 « qu'à ce que le lieu soit préparé » ; puis, voici le texte :
 « *Interdum venerandum sepulchrum cum sacratissimo pi-*
 « *gnore de scala deponitur et in dextro cornu ecclesie quar,*
 « *sicut dirimus, in modum crucis constructa est, collocatur,*
 « *atque in sinistro latere ecclesie scala ipsa appenditur. Non*
 « *ad sepulturam capiendam fundamenta ipsius ecclesie*
 « *enim adprime jacta fuerant, sed postea à predicto Hil-*
 « *bodo venerabili abbate pariete prime frontis disjecto, et*
 « *quicquid altitudinis est crucis funditus everso, copiosè*
 « *extensa, atque locus sepulture mirifice est transvolutus,*
 « *tribus perinde absidis circumcirca adjectis* (2). » (Traduc-
 tion) : « Pendant que le vénérable sépulcre avec sa très
 « sainte relique est déposé du brancard et (placé) dans la
 « corne droite de l'église, qui est construite (comme nous
 « l'avons dit) en forme de croix, on append au côté gauche
 « de l'église le brancard. Car les fondements de cette église
 « n'avaient pas été primitivement jetés pour recevoir la
 « sépulture. mais ensuite, par le vénérable abbé Hilbod,

1) Ermentaire, *Mir.*, I, 28; éd. Poupardin, p. 34.

« déjà cité, la face du premier front ayant été détruite, et
 « tout ce qui est de la partie supérieure de la croix ayant
 « été complètement renversé, grandement augmenté,
 « et le lieu de la sépulture admirablement voulu, on y
 « ajouta également autour trois absides. »

6° Les premières lignes du miracle LXXI du même livre, où il est question d'un consommateur de vin peu honnête, nous apprennent qu'il se tenait, à cette époque, des foires à Deas ; en voici la teneur : « *Accessu vero fe-*
 « *minarum prohibito, figitur crux in signum longiusculè à*
 « *forinseca monasterii porta, quoisque uterque sexus ad-*
 « *mitti debeat, causâ scilicet negotii, quia ibidem nundinæ*
 « *exercentur...* (1) » (Traduction) : « Comme l'accès (du
 « monastère) est interdit aux femmes, une croix est
 « placée un peu plus loin de la porte extérieure du
 « monastère (indiquant) jusqu'où l'un et l'autre sexes
 « devaient être admis, à savoir à cause des affaires, parce
 « que là même avaient lieu des foires. »

Tous les renseignements qui viennent d'être cités, à part cependant ceux que j'ai extraits, de l'acte de donation d'Ansoald daté de 677, et de la charte de 819 signée par Louis le Pieux, ont été empruntés à des écrits d'Ermentaire.

Quelques mots sur Ermentaire me paraissent ici nécessaires pour bien préciser la haute valeur de son témoignage.

7° Ermentaire était moine dans l'abbaye de Heri sous l'abbatiate de Hilbod. Il assista au transfert des reliques de saint Filibert de Heri à Deas en 836 ; « il a certainement

(1) Ermentaire, *Miracula*, I, 71 ; éd. Poupardin, p. 49.

« suivi, peut-être porté le sarcophage du Saint, » nous dit son dernier historien (1).

Il dédia son œuvre à l'abbé Hilduin qui tient, nous dit-il, le second rang dans le royaume après le roi Charles. On a voulu voir dans cet Hilduin le célèbre abbé de Saint-Denis, et l'on a placé en conséquence la rédaction de cette œuvre vers l'an 840 (Juénin, p. 32), à la fin de 837 ou au commencement de 838 (Poupardin, p. xxxiii), pendant le séjour de la communauté filibertienne à Deas (2), mais il semble qu'on peut identifier notre Hilduin avec l'archichapelain de Charles le Chauve, abbé de Saint-Germain des Prés : on serait alors conduit à une date indéterminée entre 836 et 853 et la dédicace de cette œuvre au puissant ministre du roi vers 853 (3).

Les reliques du saint, étant demeurées à Deas pendant que la communauté fuyait devant l'invasion normande et se réfugiait à Cunaud, furent transportées dans cette résidence en 858, puis en 862 à Messay, sous l'abbatiate d'Axène qui meurt peu après et à qui Ermentaire succéda comme chef de la communauté de 862-863 à 867-868 (4). Après la translation à Messay, et probablement avant sa promotion à l'abbatiate, par conséquent vers la fin de 862, Ermentaire composa son second livre des miracles.

(1) Poupardin, *Monuments de l'histoire des abbayes de Saint-Philibert*, p. xxx. — Juénin, *Nouv. hist. de l'abbaye de Tournus. Preuves*, p. 68.

(2) Poupardin, *Monuments de l'histoire des abbayes de Saint-Philibert*, p. xxxiii ; Juénin, p. 32.

(3) L. Levillain, *C. R.* du livre de Poupardin, dans *le Moyen-âge*, 1906, p. 400. Voir la discussion de MM. Levillain et Poupardin sur ce point, *ibid.*, pp. 404 et suivantes. N'ayant pas la compétence nécessaire pour départager ces deux auteurs, je me contenté ici d'indiquer les solutions présentées par eux.

(4) *Id.*

Id.

1905, pp. 402-403.

Ce sont donc des renseignements d'un témoin oculaire que nous trouvons dans l'œuvre d'Ermentaire.

Les passages extraits du premier livre des récits d'Ermentaire, que j'ai cités parce qu'ils se rapportent à notre monument, sont, ainsi qu'on l'aura sans doute remarqué, bien peu nombreux, surtout fort incomplets et même parfois rédigés sans précision; il ne faut pas s'en étonner car ce chroniqueur, qui a été témoin de tout ce qu'il a écrit dans ses *relations des translations et des miracles de saint Filibert*, n'a eu pour but que de narrer, ainsi qu'il le dit dans sa préface (1), les prodiges qui se sont opérés pendant et après les translations du cercueil du saint, autour de ses restes vénérés, et qu'il n'a donné de renseignements pouvant faciliter l'étude de l'église de Deas, que ceux dont il avait besoin pour rendre lucides et intéressantes ses narrations. Je leur accorde cependant une certaine importance, car grâce à eux, ainsi qu'aux fouilles et aux sondages que j'ai opérés dans l'édifice, il me sera, je pense, facile d'indiquer, d'abord, la forme qu'avait cet édifice en 819, ensuite les modifications qui y furent apportées en 836.

§ 4. — NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Ainsi que je l'ai dit, au § 2 de cette Préface, le laborieux archiviste de la Loire-Inférieure a fait, depuis 1896 jusqu'à ce jour, de nombreuses publications qui concernent spécialement notre précieux monument; mais, il est à propos d'ajouter que plusieurs d'entre elles ont déjà

(1) Ermentaire, *Miracula*, I, *præf.*; éd. Poupardin, p. 23.

donné naissance à de sérieuses polémiques. J'avoue que les polémiques en général ne me sourient guère, surtout lorsqu'elles doivent s'exercer sur des écrits dont les conclusions, souvent affirmatives, ne reposent sur aucune donnée sérieuse ; c'est pourquoi je ne prendrai à parti aucun des auteurs, archivistes ou archéologues, qui se sont occupés de ce monument, et je me bornerai à faire connaître simplement les résultats des fouilles et des sondages que j'ai opérés dans l'édifice ; mais, afin de rendre facile l'étude de cette intéressante question, je transcris ici la liste des principaux ouvrages dans lesquels il est traité de cette église, en ayant soin de mentionner les noms d'auteurs et d'observer l'ordre chronologique.

1664. CHIFFLET. — *Histoire de l'abbaye royale de la ville de Tournus. Dijon, 1664.* (Le texte de la *relation* du chroniqueur Ermentaire y est publié. *Preuves*, pp. 3 et suivantes.)
1733. JUÉNIN. — *Nouvelle histoire de Tournus. Dijon, 1733, pp. 51-78.* (Le texte d'Ermentaire s'y retrouve employé. *Id.* *Preuves*, pp. 51 et suivantes.)
1739. BOLLANDISTES. — *Acta sanctorum X^o die, Aug. IV, 1739, pp. 81-95.* (Le texte d'Ermentaire y est reproduit d'après MABILLON, *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti*, sæc. IV, pars I, pp. 539 et suivantes.)
1846. MICHAUD (l'abbé). — *Vie de Saint Filibert. Nantes. Gailmard, 1846.* (Il s'appuie sur les récits d'Ermentaire, pp. 132-145.)
1864. ORIEUX. — *Annales de la Société Académique de Nantes, 1864, pp. 437-438.* (Description de l'enfeu de la crypte.)
1865. ORIEUX. — *Études archéologiques.* (Description de la crypte, avec plans.)
1867. MARIONNEAU. — *Notice historique et descriptive de l'église de Saint-Philibert-de-Grand-Lieu. — Revue des Sociétés savantes, T. VI, 1867, p. 106. — Mémoires lus à la Sorbonne. Archéologie. 1868 pp. 209-218.* (Il donne le

- plan de la crypte et la coupe longitudinale de l'église.)
1895. L. MAÎTRE. — IV. Les cités de Deas ou Saint-Philibert et de Passay. — *Bulletin géographique, historique et descriptif*, 1895. (Tirage à part, pp. 70-74.)
1896. L. MAÎTRE. — Rapport sur l'établissement de Deas, sur la translation des reliques de Saint-Filibert et sur l'âge de l'église de Saint-Philibert-de-Grand-Lieu. — *Bulletin de la Société archéologique de Nantes*. 1896, pp. 64-116. (Il s'y trouve le texte du 1^{er} livre d'Ermentaire avec traduction, pp. 117-173.)
1896. L. MAÎTRE. — Notice sur l'église de Saint-Philibert-de-Grand-Lieu. — *Revue archéologique*. 1896, pp. 524-549.
1896. L. MAÎTRE. — Une église carolingienne à Saint-Philibert-de-Grand-Lieu. — *Congrès archéologique de France 1896*, pp. 179-217.
1898. BRUTAILS. — Note sur l'église de Saint-Philibert-de-Grand-Lieu. — *Bulletin monumental*. 1898, pp. 310-334. — (Observations sur les publications précédentes de M. L. Maître.)
1898. L. MAÎTRE. — Saint Filibert, sa vie, ses monastères, ses reliques et son église de Grand-Lieu. Nantes. Imprimerie moderne, 53 pages.
1898. L. MAÎTRE. — Cunauld, son prieuré et ses archives. — *Bibliothèque de l'École des Chartes*. T. LIX, pp. 233-261. — (Textes : 1^o D'une donation d'Ansoald, évêque de Poitiers, en faveur de l'Abbaye de Noirmoutiers ; 2^o D'un diplôme, de 830, des Empereurs Louis le Pieux et Lothaire ; 3^o D'une donation, de 868, de Geilon. — Ces pièces, qui intéressent les Religieux de l'Abbaye de Saint-Philibert, sont publiées avec soin et commentées avec érudition.)
1899. TARDIF. — Les Chartes Mérovingiennes de l'Abbaye de Noirmoutiers. *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*. T. XXII, pp. 763-790.
1899. LE MEIGNEN. — Allocution dans la séance du 7 février 1899. *Bulletin de la Société archéologique de Nantes*. 1899, pp. 5-10. (Excursion archéologique faite à l'ancienne église de Saint-Philibert-de-Grand-Lieu.)
1900. L. MAÎTRE. — Vœu rédigé, par M. L. Maître, pour la conti-

- nuation des travaux de restauration, ou plutôt de conservation de l'ancienne église de Saint-Philibert-de-Grand-Lieu, et adressé au Ministre. — *Bulletin de la Société archéologique de Nantes. 1900, pp. XXII-XXIV.*
1900. L. MAÎTRE. — L'âge de l'église de Deas, à Saint-Philibert-de-Grand-Lieu. — *Bulletin archéologique. 1900, pp. 431-448.* — (Réponse aux observations de M. Brutails parues dans le *Bulletin monumental*, de 1898.)
1902. BRUTAILS. — La question de Saint-Philibert-de-Grand-Lieu. — *Bulletin monumental, 1902, pp. 123-152.* — (Reprise de la discussion avec M. L. Maître.)
1902. L. MAÎTRE. — De la nécessité de terminer les travaux de restauration de l'église de Saint-Philibert-de-Grand-Lieu. — *Bulletin de la Société archéologique de Nantes. 1902, pp. 306-316.* (Pas de réponse aux observations de M. Brutails, parues dans le *Bulletin monumental. 1902, pp. 123-152*, mais longue dissertation.)
1903. R. POUPARDIN. — Monuments de l'histoire des abbayes de Saint-Philibert. (Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire.)
1906. L. LEVILLAIN. — C. R. du livre de Poupardin, dans le *Moyen-Age*, 1906, pp. 96 et suiv. (Cf. la discussion engagée entre Levillain et Poupardin, publiée à la suite de ce compte-rendu.)

§ 5. — LES PRINCIPALES DATES QUI SE RAPPORTENT A SAINT FILIBERT, A SES MONASTÈRES ET A SES RELIQUES

L'aridité des sujets qui seront traités dans les CHAPITRES suivants m'engage à résumer ici les dates des faits principaux qui se rattachent à saint Filibert, à ses monastères, ainsi qu'à ses reliques ; je pense, en effet, que les archéologues, passionnés pour leurs études, y trouveront quelques renseignements utiles, et que les autres lecteurs seront certainement heureux de connaître l'enchaînement de ces faits nombreux et intéressants ; car le souve-

nir de cet illustre saint s'est perpétué jusqu'à nos jours, tant par l'édifice dont la valeur historique et architecturale augmente le renom de la commune que par la présence du précieux sarcophage pour lequel la crypte a été spécialement confectionnée.

677. — Ansoald, évêque de Poitiers, fonda, en 677, le monastère de Heri (*Noirmoutier*) (1) en faveur de son ami Filibert, qui avait lui-même fondé, en 654, et dirigé le monastère de Jumièges (Seine-Inférieure), et compléta cette donation au moyen de plusieurs *villas*, parmi lesquelles se trouvait celle de Deas (*Grand-Lieu*).

684. — Filibert mourut, un peu après 685 (2), dans ce monastère de Heri qu'il avait dirigé depuis sa fondation. Son corps fut déposé dans un sarcophage en marbre, que l'on plaça dans la crypte de l'église, et il y demeura pendant 152 ans, c'est-à-dire jusqu'en 836, époque à laquelle les religieux de Deas vinrent l'enlever pour le mettre dans l'église de leur nouveau monastère.

Les successeurs de ce saint fondateur ne nous sont pas connus jusqu'à Arnould qui figure, comme abbé du monastère de Heri, dans le concile tenu à Aix-la-Chapelle en 817. On sait seulement que cette abbaye, ravagée par les Sarrazins, en 732, fut rebâtie, et qu'en 814 elle était florissante.

814-819. — L'abbé Arnould, qui gouvernait le monastère de Heri, craignant de le voir dévasté par les Normands, sollicita de la bienveillance de l'empereur Louis le Pieux l'autorisation d'aménager Deas, propriété du

(1) *Bibl. de l'École des Chartes*, t. LIX, pp. 240-241.

(2) Poupardin, *Monuments de l'Histoire des Abbayes de Saint-Philibert*, p. xxiv.

monastère depuis 677, de manière à pouvoir y loger sa communauté. Cette autorisation lui fut accordée par une charte datée du 16 mars 819 (1); et c'est ainsi que les moines de Heri purent, comme nous le dit Ermentaire (1), habiter Deas, chaque année pendant quelques mois, sans doute, depuis le moment où les aménagements indispensables furent terminés (3), jusqu'en 834, époque à laquelle ils abandonnèrent complètement Heri, pour résider dans leur nouveau monastère.

819-825. — L'abbé Arnould demanda vraisemblablement aussi à l'empereur Louis le Pieux un diplôme d'immunité; l'empereur, faisant droit à cette requête, accorde au monastère le privilège de l'immunité, fait abandon des droits du fisc, concède aux moines le droit d'élire leur abbé, et étend, par une clause spéciale, l'immunité aux biens que possédera l'abbaye (4).

825. — L'abbé Arnould mourut en 824-825, et eut pour successeur l'abbé Hilbod.

826. — Pépin I^{er}, roi d'Aquitaine, par une charte datée du 18 mai 826, accorde à l'abbé Hilbod, pour le service

(1) Léonce Lex, Documents originaux antérieurs à l'an 1000 des archives de Saône-et-Loire (*Mém. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Chalon-sur-Saône*. T. VII, p. 247). — Juénin. *Nouv. hist. de l'abbaye de Tournus. Preuves*, p. 79. Cf. Poupardin, *op. cit.*, catalogue n° 1, p. 107.

(2) Ermentaire, *Miracula*, I, *præfatio*, éd. Poupardin, p. 23.

(3) D'après M. Poupardin : « Il semble que ce soit en 830 même que le « séjour temporaire à Deas ait eu lieu pour la première fois, pour se renouveler à chacune des cinq années qui suivirent. » (*Monuments de l'histoire des abbayes de Saint-Philibert*, pp. xxvii et xxviii.)

(4) Zeumer considère avec beaucoup de vraisemblance que la formule *Immunitas monasterii* (*Formulæ imperiales*, 4) est empruntée à un diplôme concédé par l'empereur Louis le Pieux à Arnould, abbé de Heri (Noirmoutiers) pour le nouveau monastère édifié sur le continent, à Deas, à cause des invasions des pirates normands. (Cf. Zeumer, *Formulæ merovingici et karolini ævi*, p. 230 et n. 1.)

du monastère, de faire circuler librement et en franchise six bateaux sur les fleuves et les rivières (1).

834. — « L'abbé Hilbod, nous dit Juénin (2), tâcha de « se mettre à couvert des courses des Normands, dans « l'Isle de Noirmoutiers, en y bâtissant un château dont « Pépin lui confia la défense. Mais ce fut en vain : car les « forces de ces barbares augmentant toujours de plus en « plus, et répandant l'effroi de toutes parts, *toute la communauté de Noirmoutiers crût devoir abandonner l'Isle,* « *au mois de Juin de l'an 834. On y laissa néanmoins encore* « *pendant deux ans le corps de saint Filibert...* » Le même Juénin nous dit aussi qu'Hilbod et sa communauté obtinrent en 836, du roi Pépin, l'autorisation de retirer de Noirmoutiers le corps de saint Filibert, pour le transporter à Deas; puis il ajoute :

836. — « Le 7 juin 836, on tira de terre, en chantant, « et en cérémonie, le corps du saint, avec son cercueil; « et on le mit dans un navire, qui, à l'aide d'un vent favorable, arriva bientôt en terre ferme, au port où l'on « voulait aller, et qui ne nous est pas bien connu. De là « des prêtres, des diacres, et des religieux portèrent, sur « leurs épaules, le saint corps dans son cercueil, jusque « dans l'église d'un village (*Ampennum*) (3) qui dépendait « de l'abbaye de Noirmoutiers. Après y avoir séjourné « trois jours, on se remit en marche le 11, avec pompe,

(1) Juénin, *Nouv. hist. de l'abbaye de Tournus. Preuves*, p. 80. Cf. Poupardin, *op., cit.* catalogue, n° 2, p. 408.

(2) Juénin, *Nouv. hist. de l'abbaye de Tournus*, pp. 31, 32, d'après Ermentaire, *Miracula*, I, *præfatio*; éd. Poupardin, p. 25.

(3) « Villa Ampenno.. L'Ampan est le plus vieux village de la commune « de Beauvoir (Vendée). » Note 3 de la page 240 de la publication faite, par M. Léon Maître, de la charte de donation d'Ansoald à Filibert. (*Bibl. de l'École des Chartes*, t. LIX, 1898.)

« et en chantant. On en fit de même le 12; et le 13 on
« arriva à Dée (Deas) (1). »

845. — L'abbé Hilbod, inquiet de la présence des Normands à Nantes, et redoutant leurs incursions sur le prieuré de Deas, demanda et obtint l'autorisation du roi Charles le Chauve, de quitter Deas et de s'installer au prieuré de Cunaud (Maine-et-Loire), que venait de lui céder le comte Vivien. Voici comment s'exprime Juénin à ce sujet : « Ainsi l'abbé Hilbod n'eut pas plutôt obtenu le
« Prieuré de Cunaud en Anjou, ... qu'il s'y retira aussitôt
« avec sa communauté ; laissant néanmoins le corps de
« Saint-Filibert enterré à Dée, avec quelques moines,
« qui au premier bruit d'une descente pouvaient aban-
« donner le monastère, et se sauver aisément ailleurs (2). »

846. — Au mois de juillet, les Normands brûlèrent le monastère de Héri (3).

847. — Le 30 mars, les Normands brûlèrent Deas (4).

854-856. — « L'abbé Hilbod et ses religieux », peu en sécurité à Cunaud, « eurent encore recours à l'Em-
« pereur Charles le Chauve, qui était à Orléans, et le
« supplièrent, avec larmes, de leur accorder une autre
« retraite plus assurée contre les barbares. Ce prince
« leur donna, au moins en partie, quelques villages
« avec des églises dans le Poitou ; entre autres celui de

(1) Juénin, *Nouv. hist. de l'abbaye de Tournus*, p. 32. — Ce récit de Juénin est emprunté à l'œuvre d'Ermentaire. (*Miracula*, I, 2 et suivants; éd. Poupardin, pp. 26 et suivantes.)

(2) Juénin, *Nouv. hist. de l'abbaye de Tournus*, p. 34. *Preuves*, p. 82. Cf. Les documents cités par Poupardin, *op. cit.*, catalogue, nos 5 et 6, p. 109; et p. 109 n. 5 A et B.

(3) Juénin, *Nouv. hist. de l'abbaye de Tournus*, p. 34. — Poupardin, *Mon. de l'hist. des abb. de Saint-Philibert*, p. xxvii.

(4) Juénin, *op. cit.*, p. 34. — Poupardin, *op. cit.*, xxxiv-xxxv.

« Messay sur la Dive, à une lieue au-dessus de Moncon-
 « tour, avec sa chapelle et les dîmes qui en dépendaient.
 « La charte est du 19 janvier 854. » Il leur donna aussi,
 par acte du 10 février 856, le prieuré de *Bussogitum* situé
 dans le Maine (1).

858. — L'abbé Axène (2), désireux de remettre la communauté de Cunaud, qu'il dirigeait, en possession du corps de son saint Patron dont elle était privée depuis longtemps, le fit retirer secrètement du monastère de Deas, et transporter à celui de Cunaud, « dans le dessein de l'en
 « retirer encore, quand la nécessité l'exigerait : c'est pour-
 « quoi » il ne fut pas enterré comme il l'avait été à Deas. Cette translation eut lieu, d'après Ermentaire, à la fin de 857, ou en 858 (3). Comme on le voit, l'abbé Axène n'enleva de la crypte de l'église du prieuré de Deas que le corps du Saint, et il y laissa le sarcophage, vraiment difficile à transporter, surtout en ces temps troublés ; mais j'ajouterai que ce volumineux, mais précieux objet avait alors été caché avec tout le soin possible ; car, en 1865, après avoir péniblement retrouvé la porte de la crypte, murée, sans doute, après l'enlèvement du corps saint, on découvrit le sarcophage noyé au milieu des remblais dont la crypte était entièrement remplie.

(1) Juénin, *op. cit.*, pp. 34-35, et preuves, pp. 84-85. — Poupardin, *op. cit.*, catal. nos 9 et 10, pp. 111 et 112. Sur l'identification de *Bussogitum*. — L. Maître, *Dictionnaire topographique de la Mayenne* (1878), v^o Saint-Jean-sur-Mayenne, p. 296 ; du même, *Cunaud, son prieuré et ses Archives* (*Bibl. de l'École des Chartes*, t. LIX, 1898), p. 254, n. 1. — Longnon, *Pouillés de la Province de Tours* (1904, in-4^o), p. 52, n. 2.

(2) Le nom de l'abbé Axène ne nous est fourni que par la chronique de Tournus écrite à la fin du x^e siècle ou tout au début du xii^e siècle par le moine Falcon (éd. Poupardin, p. 84). Sur la valeur de ce renseignement, voir Levillain, *C. R. cité, le Moyen-Age*, 1906, pp. 102-103.

(3) Ermentaire, *Miracula*, II, *præfatio*, éd. Poupardin, p. 62.

862. — L'abbé Axène et sa communauté, fatigués des pénibles déplacements qu'ils avaient sans cesse à effectuer, à cause des incursions normandes, décidèrent de quitter définitivement le prieuré de Cunaud et de se rendre, accompagnés des restes précieux de leur saint fondateur, à Messay (Vienne), que le roi Charles leur avait donné, par un acte daté du 19 janvier 854. Ils se mirent donc en route le 1^{er} mai 862; — passèrent la nuit à Forges, village près de Doué; — gagnèrent, le 2, Taisé, autre village; — et arrivèrent le 3, dimanche, à Messay pour y chanter la messe (1). Ce fut, ce semble, peu après leur arrivée qu'Axène mourut, et eut comme successeur Ermentaire.

863-868. — L'abbé Ermentaire mourut à Messay entre mai 867 et août 868; il eut comme successeur Bernon, qui, étant mort en 870, fut remplacé par l'abbé Geilon (2).

871. — L'abbé Geilon, accompagné de sa communauté ainsi que des saintes reliques, abandonna Messay, et se rendit à l'abbaye de Saint-Pourçain (Auvergne), distante de Messay de 45 lieues, aussitôt après la donation qui lui en fut faite par un acte de Charles le Chauve en date du 31 octobre 871 (3).

875. — L'abbé Geilon, mis en possession de l'abbaye de Tournus, en Bourgogne, par un diplôme de Charles le Chauve, daté du 19 mars 875, quitta l'abbaye de Saint-Pourçain avec sa communauté, et s'installa, le 14 mai 875, dans son nouveau monastère, ayant eu soin d'emporter les reliques de saint Filibert (4). C'est ainsi que ce pré-

(1) Poupardin, *Mon. de l'hist. des abb. de Saint-Philibert*, p. xxxv.

(2) Poupardin, *op. cit.*, pp. xxxvii-xxxviii.

(3) Juénin, *Nouv. hist. de l'abbaye de Tournus. Preuves*, p. 88. — Poupardin, *op. cit.*, catalogue n° 12, p. 113.

(4) Poupardin, *op. cit.*, pp. xxxviii et xl, et catalogue n° 13, p. 113.

cieux trésor se trouva amené dans cet antique monastère, où, de nos jours encore, il est l'objet de la plus grande vénération. — L'abbé Geilon quitta l'abbaye en 880, alors qu'il fut élevé sur le siège épiscopal de Langres, et mourut en 887.

Il résulte de ce qui vient d'être dit, au sujet des diverses translations des restes de saint Filibert, qu'ils séjournèrent : — 152 ans à Noirmoutiers (de 684 à 836); — 22 ans à Deas (de 836 à 858); — 4 ans à Cunaud (de 858 à 862); — 9 ans à Messay (de 862 à 871); — 4 ans à Saint-Pourçain (de 871 à 875); — à Tournus, depuis 875 jusqu'à nos jours.

§ 6. — FOUILLES ET SONDAGES RECONNUS NÉCESSAIRES

La nécessité qu'il y avait de pratiquer des fouilles et des sondages dans l'intéressante église de Saint-Philibert-de-Grand-Lieu, afin de pouvoir en connaître les époques et les remaniements, a été reconnue par MM. Marionneau et Brutails, archéologues distingués et très justement appréciés.

M. Marionneau écrivait, en effet, dans une étude qu'il venait de faire du monument, et dont il donna lecture à la Sorbonne, en 1868 : « Il serait téméraire de vouloir
« préciser les diverses modifications de cette abside sans
« opérer le sondage des murs et sans pratiquer des fouilles dans le sol (1). »

M. Brutails, de son côté, rendant compte, en 1898,

(1) Marionneau, *Étude historique et descriptive de l'église de Saint-Philibert-de-Grand-Lieu*. (Mémoires lus à la Sorbonne, année 1868, p. 212.)

dans le *Bulletin Monumental*, de l'étude qu'il avait également faite de ce monument, finissait l'article qu'il lui consacrait par la phrase suivante : « Je termine en féliciter tant de nouveau M. Maître, qui les a signalés » (qui a signalé les restes carolingiens de cette intéressante église), « et en exprimant le vœu que des fouilles permettent de retrouver les dispositions successives de l'édifice et d'en reconstituer l'histoire. Jusque-là toutes les théories des archéologues seront des hypothèses plus ou moins vraisemblables, et toutes les restaurations des architectes, des essais prématurés (1). »

J'avais également reconnu l'importance qu'il y aurait à étudier le monument, au moyen de fouilles et de sondages, ainsi qu'on va le voir. En effet, après la première visite que j'eus la satisfaction de faire à cette ancienne église, en septembre 1893, j'en avais compris toute la valeur, et je n'eus aucune peine à constater qu'elle avait subi de nombreux remaniements. Le chroniqueur Ermentaire signale, il est vrai, au premier livre de ses translations, d'importantes modifications qui furent apportées, en 836, à l'édifice antérieur ; mais tout en les désignant d'une manière assez claire pour être reconnues, il ne donne aucun des renseignements précis et détaillés, nécessaires à faire connaître comment était faite l'église, avant d'avoir reçu les modifications dont il parle ; il ne laisse, non plus, prévoir si, antérieurement à l'église remaniée, il y en avait eu une autre.

Comme on peut le remarquer, d'après ce qui vient d'être dit, les renseignements fournis par Ermentaire

(1) Brutails. *Note sur l'église de Saint-Philibert-de-Grand-Lieu*. Bulletin Monumental, 7^e série, t. III, 1898, p. 334.

étaient loin de suffire pour analyser le monument ; je résolus donc de rechercher, au moyen de fouilles et de sondages, la forme de chacun des édifices d'époques différentes, qui me paraissaient avoir précédé l'édifice dont nous nous occupons ; j'étais en effet convaincu qu'après avoir pu reconstituer les divers édifices, grâce à l'étude de leurs murs, il me serait facile de retrouver celui ou ceux d'entre eux auxquels auraient pu s'appliquer les textes du chroniqueur. Cette marche m'ayant paru la seule capable de me faire connaître à fond le monument, je la suivis en la façon qui va être dite.

CHAPITRE PREMIER

FOUILLES ET SONDAGES. — LEURS RÉSULTATS

(PLANCHE I.)

Avant de faire connaître les résultats que donnèrent les fouilles et les sondages pratiqués dans l'édifice, il me semble utile de signaler quelques renseignements qui s'y rapportent.

Parmi les fouilles, quelques-unes furent entreprises dans un but exclusivement archéologique, tandis que d'autres se trouvèrent comprises dans le déblaiement général de l'édifice qui faisait partie des restaurations du monument entreprises par la Commission des Monuments-Historiques.

J'ajouterai que : grâce aux autorisations bienveillamment accordées par les Inspecteurs généraux et par les architectes de cette commission (1); que grâce, aussi, au généreux, intelligent et dévoué concours de M. Cormerais, maire de la commune, qui se trouvait encouragé par son Conseil et par la population, les fouilles archéologiques, de même que les restaurations, donnèrent des résultats bien supérieurs à ceux que l'on pouvait en attendre.

(1) Inspecteurs généraux : MM. Lisch et Magne; — Architectes : MM. Déverin et Leuret.

Je tiens également à faire remarquer que, s'il m'a été possible de mener à bien l'analyse de cet intéressant édifice, j'en suis redevable, en grande partie, à mon aimable collaborateur, M. Beaufreton, agent-voyer cantonal de la localité qui, alors au service de la Commission des Monuments-Historiques, a conduit, avec zèle, intelligence et dévouement, je dirai même avec un véritable flair archéologique, le chantier pendant toute la durée des travaux.

En retour de ces services si complaisamment rendus, j'adresse ici, à tous ces Messieurs qui m'ont puissamment aidé à accomplir la lourde tâche que je m'étais imposée, l'expression de ma bien vive et bien cordiale reconnaissance; et que l'on ne s'étonne pas de mes sentiments de gratitude envers eux, car, il ne faut pas se le dissimuler, les archéologues, même très expérimentés, n'arrivent généralement qu'à des résultats incomplets, s'ils ne sont pas secondés par les personnes desquelles dépendent, d'une façon ou d'une autre, les terrains ou les monuments qui leur servent de champs d'explorations.

Ceci dit, passons à l'explication de la PLANCHE I, qui fera connaître les fouilles et les sondages opérés dans l'édifice.

Sur cette PLANCHE I, se trouve représenté le plan de l'ancienne église, débarrassée des matériaux de remblais qui y avaient été apportés à diverses époques, et privée des murs avec ouvertures qu'on avait construits, pendant le moyen-âge, sous les grands arcs Nord et Sud du quadrilatère central; c'est, en un mot, le plan de l'édifice, tel qu'il était après ses restaurations, et tel qu'il se voit

aujourd'hui, avec : — ses trois nefs, L K, M, N; — son transept, A, B, C; — son arrière-transept, D, E, F, dans lequel la partie D servait d'avant-chœur; — son abside, G, H, I, J, dont la partie G, qui surmonte la crypte, servait de chœur, dont également les parties H, I, J, servaient de déambulatoires à la crypte ainsi qu'au chœur.

On voit aussi figurer sur cette PLANCHE les fouilles et les sondages qui furent pratiqués, les uns dans le sol, les autres dans les murs; mais, si j'ai eu soin de distinguer les fouilles en deux catégories sur la légende du plan, c'est parce que les fouilles qui y sont inscrites sous le nom de fouilles archéologiques, et désignées par des stries tracées de droite à gauche, ont été faites dans un but purement archéologique; tandis que celles restées en blanc sur le plan, et qui représentent les grands déblaiements effectués, par ordre des architectes de l'État, dans l'intérieur de l'édifice afin d'en rétablir approximativement les anciens niveaux, ont fourni, sans qu'ils aient été cherchés, de nombreux renseignements archéologiques, qui apportèrent un précieux appoint à l'analyse du monument.

§ 1. — QUELQUES MOTS SUR LES PREMIERS TRAVAUX EXÉCUTÉS A L'INTÉRIEUR DE L'ÉDIFICE

La première opération, à laquelle se livrèrent les ouvriers, fut de gratter, à la demande de M. Maître, archiviste départemental, une partie des badigeons qui couvraient les intéressants appareils, composés de pierres blanches et de briques, dont étaient revêtus les piliers de la nef ainsi que leurs arcs. Les ouvriers démolirent ensuite les six marches de l'escalier qui partait de l'avant-chœur D, en alignement avec les pieds-droits Est de ses portes

latérales Nord, R, et Sud, S, et aboutissait à la plate-forme du chœur (1); puis ils entreprirent les premiers déblaiements dans les parties intérieures de l'édifice qui étaient alors libres, c'est-à-dire, dans l'avant-chœur D, qu'on venait de débarrasser de l'escalier, et dans le carré central du transept A, afin de faciliter aux architectes l'étude du monument, dont ils commençaient la restauration.

Ces grands travaux de restauration durèrent plusieurs années, et furent conduits avec méthode et intelligence, depuis leur commencement jusqu'à leur achèvement (2). La marche qui leur a été donnée serait certainement fort intéressante à connaître, mais je m'abstiendrai de la décrire, attendu que ce n'est pas l'histoire de la restauration du monument que j'entreprends, mais bien celle de ses origines et de ses transformations; je me bornerai donc à emprunter aux déblais nécessités par les restaurations, les renseignements archéologiques qu'ils ont fournis et je les joindrai à ceux que procurèrent les fouilles pratiquées sur ma demande et sous ma direction.

(1) Planche VIII, n° 4.

(2) Je dirai cependant que, lors de ma dernière visite à Saint-Philibert (9 mai 1905), j'ai constaté, avec regret, que les épais tailloirs des six gros chapiteaux neufs du quadrilatère central gallo-romain, épannelés en 1899, avaient été finement moulurés, depuis les 17 derniers jours que j'avais passés dans cet édifice en septembre et octobre 1903, et que le profil de ces moulures, au lieu d'être gallo-romain, a le caractère des profils de la période ogivale. (Voir pl. IX, XI, XII, XIII, XIV). Il eût été, ce me semble, fort simple, si l'on voulait diminuer l'aspect très lourd de ces tailloirs, d'en abattre les arêtes inférieures par des chanfreins épannelés, et dans ce cas le sculpteur n'aurait pas commis un anachronisme. J'ajouterai qu'il paraît probable que les colonnes du quadrilatère étaient primitivement couronnées par des impostes et non par des chapiteaux, et que ces impostes étaient dans le genre de l'imposte qui couronne le dossier Sud de la baie B" (Pl. II) et que j'ai dessiné sur la Pl. VIII au n° 4.

J'ajouterai que, pour rendre le plus claire possible l'énumération des fouilles archéologiques, dont il me va falloir donner les résultats, au lieu de les décrire dans l'ordre dans lequel elles ont été pratiquées, je les décrirai dans l'ordre des emplacements qu'elles ont occupés, tant au dehors qu'au dedans de l'édifice, en commençant par celles extérieures de la façade Ouest, et en terminant par celles, également extérieures, du chevet Est.

§ 2. — RÉSULTATS DES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES

Extérieur. — *Façade Ouest.* — La fouille de droite O a mis au jour les fondations d'un gros pilier, dont la partie Nord semble avoir été surmontée d'un pilastre et avoir servi de porte ou de passage; son autre partie, qui fait retour d'équerre vers la façade de l'édifice, est dans le prolongement du mur intérieur Z' sur lequel se trouvent assis les cinq gros piliers carrés de la nef; ils ont tous deux une même largeur qui est de 0 m. 90, mais les fondations du gros pilier ne sont pas reliées à celles du premier pilier de la nef, tandis que les fondations sur lesquelles reposent les gros piliers de la nef se poursuivent, ainsi qu'on va le voir, sans solution de continuité, depuis le mur de façade jusqu'à celui du transept. — L'extrémité de cette fouille, qui touche le mur de la façade de l'édifice, de même que la fouille de gauche, pratiquée au pied du mur de façade, entre la porte et le contrefort, ont révélé l'existence d'un mur de 1^m, 40 d'épaisseur, Z'', qui se trouve entre les deux contreforts auxquels il sert en partie de base; il est certainement plus ancien que le mur de la façade L'', quoiqu'il ait également, comme

lui, 1^m,10 d'épaisseur. — Ce mur de façade L''' ne prend, en effet, appui que sur 0^m,60 de l'épaisseur du mur Z''' au lieu de le couvrir entièrement, et trouve le complément de sa propre épaisseur, qui est 0^m,50, sur le sol des fondations de l'autre mur, et monte en accollement contre ses parois verticales du côté de la nef. Il en résulte qu'une surface extérieure, large de 0^m,50, de la partie supérieure du mur Z''' n'a pas été recouverte par le nouveau mur L''', mais par de la terre. — Ce vieux mur Z''', certainement antérieur à celui de la façade actuelle L'', comme on vient de le voir, ne s'étendait pas, au Nord et au Sud, au delà des contreforts, et ne clôturait pas les extrémités Ouest des deux petites nefs, car il n'a pas été rencontré dans la fosse des latrines qui se voient aujourd'hui à droite du contrefort de droite, et c'est à cause de son absence que les fondations de cette partie du mur de la façade actuelle servirent de paroi verticale à ces latrines modernes. — Il n'a pas été possible, il est vrai, de fouiller le terrain, qui se trouve à gauche du contrefort placé à gauche du portail, parce qu'il était et est encore couvert par une habitation, mais il est à croire que ce qui a été trouvé à droite devait également exister à gauche.

Intérieur. — *Nefs.* — Les fouilles, qu'il m'a paru indispensable de faire pratiquer dans le sol des trois nefs L, M et N, ont été considérables, ainsi qu'il est facile de s'en rendre compte, en examinant le plan sur lequel elles se trouvent désignées par des hachures tracées en diagonale, et elles fournirent d'excellents résultats. En effet, les deux fouilles longitudinales qui furent ouvertes autour

des dix gros piliers des trois nefs, depuis le mur de façade jusqu'aux piliers de l'entrée du transept (1), ont fait constater :

1° Que les fondations maçonnées des murs, Z' et Z'', larges de 0^m,90, règnent depuis le mur de façade jusqu'aux piliers du transept ;

2° Que les extrémités Ouest de ces fondations ne sont pas liaisonnées avec celles du mur de façade actuelle ;

3° Que les dix gros piliers ne sont que posés sur ces fondations et non liaisonnés avec elles ;

4° Que ces gros piliers, qui ont 2^m,00 de diamètre, avaient eu besoin de fondations, puisque les fondations sur lesquelles ils reposaient n'avaient que 0^m,90 de largeur ;

5° Que le complément des fondations Z' et Z'' nécessaires aux piliers, afin de soutenir le poids de leurs faces Nord et Sud, était composé d'un blocage maçonné, qui n'avait aucune liaison avec ces fondations longitudinales de 0^m,90 d'épaisseur, et leur était simplement juxtaposé ;

6° Que les faces Sud des gros piliers 2, 4 et 5 de la rangée de droite de la grande nef avaient été refaites en granit, et qu'à l'époque de leur réfection les trois nefs avaient, dans leur longueur, deux niveaux, dont il ne reste comme témoins que les bases de ces faces de piliers refaites en granit ;

7° Que toutes ces fondations Z' et Z'' sont à 0^m,90 plus bas que le niveau du sol actuel, cimenté pendant les dernières restaurations de l'édifice, et qu'après avoir traversé

(1) L'idée de ces fouilles me fut suggérée par le regretté Arthur Géry lorsqu'il vint sur le chantier, au mois d'octobre 1898.

une couche de sable perméable à l'eau, elles reposent sur le solide.

Les jonctions des deux fondations Z' et Z'' avec les fondations des piliers de l'entrée du transept n'ont pu être constatées par les fouilles, à cause des remaniements des maçonneries qui ont été faits à leurs points de raccord, mais, au contraire, les sondages en élévation, ainsi qu'on le verra plus loin, ont fourni quelques renseignements intéressants. Il n'a pas, non plus, été possible de savoir si les fondations des murs Z' et Z'' avaient jadis été liaisonnées avec celles du mur Z''', car elles ont été coupées par le mur de la façade actuelle.

La grande fouille latérale qui fut ouverte du Nord au Sud à travers *les trois nefs*, et entre les quatrième et les cinquièmes gros piliers, a fait également constater :

1° Que les fondations maçonnées, d'un mur Z, larges de 0^m,90, sont de même confection que les fondations Z' et Z'';

2° Que ces fondations sont complètement liaisonnées avec les fondations Z' Z'', et qu'elles n'ont pas existé dans les nefs latérales M et N;

3° Que les deux canaux d'irrigation, ou plutôt de drainage, — qui ont de hauteur et de largeur 0^m,25, et dont les parois latérales, de même que les dessus, sont maçonnées, tandis que les fonds, qui sont composés du sol naturel solide, se trouvent à 0^m,90 en contrebas du sol actuel de l'édifice, c'est-à-dire au même niveau que celui des fondations Z, Z' et Z'', — paraissent avoir été faits en même temps que les fondations qu'ils traversent.

La fouille, qui a été faite dans la *grande nef* à gauche de la porte de la façade Ouest, a fait constater :

1° Les fondations du gros pilier accolées sans liaison aux fondations du mur Z' ;

2° Les restes des fondations relativement modernes qui servaient de base au clocher en charpente aujourd'hui disparu.

Les deux fouilles, pratiquées dans la *petite nef Sud N*, ont fait constater :

1° Que le mur Sud actuel de cette petite nef a été construit, à l'époque à laquelle on a employé le granit dans l'édifice, sur les fondations d'un mur antérieur, et que ces fondations semblent contemporaines de celles du mur de la *petite nef Nord M* : une partie de ce mur M est de même date que ses fondations, ainsi que l'a indiqué l'extrémité Nord de la fouille Z ;

2° Que les fondations du mur Z ne se poursuivent pas au delà des fondations du mur Z'' ;

3° Que les fondations des gros piliers sont accolées aux fondations des murs Z' et Z'', ainsi que l'ont prouvé d'autres fouilles déjà décrites. — J'ajoute ici, pour mémoire, que les deux fosses *r* et *s*, rencontrées dans les fondations du mur Z, contenaient des restes humains, et avaient dérangé ces fondations de même que celles du gros pilier.

Quant à la fouille longitudinale de la *grande nef L*, qui se retourne d'équerre au Sud, elle a été récemment ouverte, afin de loger des tuyaux de ciment, destinés à recevoir les eaux de lavage des nefs, et n'a fait que confirmer l'existence des fondations Z' entre les piliers, puisqu'il a fallu les couper.

Extérieur. — *Transept.* — Deux fouilles opérées à l'extérieur du transept, dans des propriétés privées, l'une

au Sud et l'autre au Nord, ont fait connaître les fondations des murs extérieurs B' et C', antérieurs à ceux qui, leur étant parallèles, se voient aujourd'hui. Ces fondations avaient 0^m,90 d'épaisseur, comme celles des murs Z, Z', Z'' et des autres murs du transept, et comme celles des murs de son quadrilatère central.

Intérieur. — *Transept.* — La grande fouille A', pratiquée en diagonale dans la partie centrale A du transept, a fait constater :

1° Qu'il existait un certain nombre de sépultures en assez mauvais état;

2° Qu'il y avait des canaux semblables à ceux rencontrés dans la fouille Z du transept; la plupart avaient été détruits par des sépultures;

3° Que les fondations des gros piliers *a, b, c, d*, (1) étaient composées de gros blocs de pierres blanches séparés entre eux par une couche de mortier, et que quelques-uns de ces blocs, avec ou sans trous de louves, conservaient encore des restes de sculptures Gallo-Romaines;

4° Que les murs *ac, bd* et *dc* ont 0^m,70 d'épaisseur, et leurs fondations, 0^m,90.

Intérieur. — *Arrière-transept.* — La fouille D'' a fait constater :

1° Les restes des fondations de l'ancien escalier qui accédait à l'abside, dont il a déjà été question ;

2° Des traces de canaux de mêmes dimensions et de

(1) La lettre *a* n'a pas porté dans la réduction de la Planche; elle était affectée au gros pilier qui, à gauche, fait face au pilier *b*, qui se trouve à droite de l'entrée du transept.

même composition que les canaux *e* rencontrés dans les fouilles A' et Z.

La fouille D' a mis au jour les deux morceaux de pilastres cannelés Gallo-Romains, en pierres blanches, qui servaient de fondation à la base également Romaine, dont un tambour de sa colonne a été retrouvé dans un autre endroit de l'édifice. Cette fouille est restée apparente et a été recouverte d'une grille.

La fouille qui se voit un peu plus haut, à côté de S, a fait connaître la fondation qui unit les deux pieds-droits de la porte S.

La fouille MN a dégagé les fondations du mur F' qui part de T et fait un coude à gauche de F; elle a aussi mis à découvert un canal *e* semblable aux canaux déjà décrits. La fouille P a enfin fourni la preuve que les fondations du mur E' sont semblables à celles du mur F', dont il vient d'être question; et ces deux dernières fouilles ont fait constater que les fondations des murs E' et F' sont liaisonnées avec celles du mur Est du transept.

Intérieur. — Crypte. — La fouille Y a fait retrouver la fondation du mur parallèle au mur de face du chœur, qui reliait les extrémités Est des murs E' et F'; cette fondation a, comme les fondations des murs E' et F', 0^m,70 de largeur.

La fouille X a fait également rencontrer le prolongement du canal souterrain *e* qui avait été antérieurement trouvé, avec branchement dirigé vers le Nord, sous la salle primitive D, dont on fit le chœur de l'église aménagée un peu avant 819, et qui, englobée dans la vaste construction commencée en 836, fut alors remplacée par

le chœur et par l'avant-chœur, dont on a jusqu'à ce jour conservé la disposition. — Il est à supposer que la portion de ce canal contemporain de cette salle primitive D est en bon état de conservation, car les cimenteurs l'ayant rencontré au moment où ils faisaient, il y a peu d'années, le dallage de la *crypte* en même temps que celui du reste de l'édifice, l'ont utilisé pour l'absorption des eaux de lavages au moyen d'une petite bonde.

Intérieur. — *Arrière-chœur.* — 1° L'extrémité de la fouille H', qui longe la paroi extérieure du mur Nord de l'abside, a fait reconnaître que les fondations de ce mur sont intimement liées avec celles du mur Nord de l'avant-chœur. — 2° La partie haute de la fouille a prouvé que les fondations des deux murs avec ouvertures cintrées, K, qui se détachent de la partie extérieure également cintrée de l'abside, sont liaisonnées avec ses fondations et existent même sous les deux ouvertures. — 3° La fouille I a fait retrouver, dans le passage qui mène à l'enfeu G, les fondations cintrées du mur de l'abside, ainsi que leur épaisseur.

Extérieur. — *Arrière-chevet.* — La fouille A, pratiquée en dehors du mur de clôture Est de l'édifice, a fait constater :

1° Que les quatre murs, qui sortent de la partie médiane de cette clôture Est, ont été diminués de longueur, et que l'enlèvement des terres, dans lesquelles étaient les fondations de leurs prolongements, n'en a laissé aucune trace ;

2° Que les absidioles qui terminent les extrémités Est

des déambulatoires H et J sont extérieurement cintrées ;

3° Que l'angle Nord-Est est sans prolongation au dehors de la façade extérieure du chevet ;

4° Que le mur plat, qui sert actuellement de chevet à l'édifice, passe, sans liaisons, sur les quatre murs dont il ne reste au dehors que les amorces ; et qu'il est intimement lié avec la maçonnerie du gros contrefort Est-Sud du monument.

§ 3. — RÉSULTATS DES SONDAGES ARCHÉOLOGIQUES

Les sondages archéologiques ont prouvé :

1° Que, dans la *Nef*, à quatre mètres environ au-dessus du sol, la maçonnerie du gros pilier *a* s'élance vers l'Ouest, dans la direction des fondations du mur Z' ; ce détail indique clairement que ce gros pilier ne se terminait pas par un contrefort, mais qu'il était relié à une autre maçonnerie vers l'Ouest ;

2° Que dans le *Transept* et dans l'*Arrière-transept* :

1° En Q les parties extérieures des murs Nord du *Transept* B et de l'*Arrière-transept* E ne sont pas liaisonnées avec le mur QR ; — 2° au point R, la face verticale de la maçonnerie du pilier *c*, qui se dirige vers l'*Arrière-transept*, n'est liaisonnée avec le mur qui lui fait suite vers l'Est qu'à partir d'environ 1^m 00 au-dessus du sol ; — 3° il en est de même du point S ; — 4° le mur Sud de l'*Arrière-transept* n'est pas liaisonné au point U avec le mur SU du *transept* ; — 5° les petites portes *f* et *g*, qui mettent actuellement en communication les salles B et C avec les salles E et F, et qui mettaient anciennement en communication les salles B et C avec la salle D, font par-

tie intégrante des piliers *c* et *d* ainsi que des murs Q, R et S, U ;

3° Que dans l'*Abside* : — 1° le mur semi-circulaire Nord-Est, d'après la grande fouille pratiquée dans le sol des parties extérieures K et dans le passage cintré qui conduit à l'enfeu G, a été construit d'une seule pièce, y compris les pilastres qui supportent les arcs de ce passage, et n'a jamais reçu de modifications ; — 2° la paroi intérieure du mur semi-circulaire de l'*Abside*, d'après le sondage pratiqué, au point W de ce mur, à la demande de M. Maître, n'a aucune liaison avec la grosse maçonnerie dont est formée la *Crypte* ;

4° Que le mur *k*, qui obstruait la vue des trois baies Ouest de la *Crypte*, et qui en empêchait l'accès, avait été construit en prévision qu'une ère de calme et de sécurité succéderait à celle de terreur occasionnée par les Normands, et qu'alors sa destruction, du moins partielle, permettrait de rendre visible et accessible aux fidèles l'intéressante construction cachée, où se trouvait le sarcophage qui contenait les restes vénérés du saint fondateur de l'église et de l'abbaye de Noirmoutiers. — Je donnerai de plus amples renseignements sur cette partie de l'édifice, que je considère comme étant une des plus importantes, au § 2 du CHAPITRE II (2^e Partie), qui lui sera spécialement consacré.

J'ajouterai, en terminant l'énumération des résultats obtenus par les sondages, que, grâce à la bienveillante autorisation des architectes de la Commission des Monuments-Historiques qui sont chargés de cet édifice, ces sondages demeurent visibles, afin de pouvoir être facilement contrôlés.

§ 4. — RÉSULTATS DES FOUILLES NÉCESSITÉES PAR LES RESTAURATIONS

Lorsque les architectes des Monuments-Historiques eurent terminé les consolidations de l'édifice, ils en complétèrent la restauration, par des aires bétonnées et cimentées qu'ils établirent à trois niveaux différents ; ces niveaux sont ceux qui existent actuellement. En voici le détail :

Les trois *Nefs*, L, M et N, ainsi que le *Transept*, A, B, et C, et l'*Arant-choeur*, D, sont à même niveau ; — l'*Arrière-transept*, E, F et K, est en contre-bas du niveau précédent ; — la *Crypte*, X, de même que ses *Déambulatoires*, H, I et J, ont tous quatre le même niveau, mais ce niveau est inférieur à celui de l'*Arrière-transept* : — et on accède d'un niveau à l'autre au moyen de marches, comme on le verra lorsque j'expliquerai les coupes longitudinales de l'édifice qui figurent sur la PLANCHE VI.

Afin d'établir ces aires bétonnées et cimentées, qui devaient avoir, à la demande des architectes, 0^m, 20 d'épaisseur, on fut obligé d'enlever à tout le sol de l'édifice une couche de terre d'une égale épaisseur, au-dessous de chacun des trois niveaux adoptés ; et c'est ainsi que ce sol intérieur s'est trouvé entièrement fouillé.

Ces vastes fouilles, — vastes en superficie, — quoique peu profondes, eurent au moins l'avantage de confirmer les résultats obtenus par les fouilles archéologiques, qui avaient été auparavant pratiquées partiellement à 1^m, 00 de profondeur ; elles eurent, de plus, celui de faire connaître les fondations des quatre gros piliers, *a*, *b*, *c* et *d*,

de la partie centrale du *Transept*, A. — En effet : les architectes ayant décidé de baisser de 0^m 133 le niveau primitif de la partie centrale du *Transept*, afin de donner un peu plus de hauteur aux bases des six colonnes qui cantonnaient trois de ses ouvertures et pour une autre raison que je signalerai ailleurs (p. 170) ; il fallut enlever de cette partie centrale les terres qui se trouvaient plus élevées que le niveau adopté, et, par là même, se rendre compte de la manière dont les fondations de ces gros piliers étaient établies. — Cet examen fit connaître que leurs fondations se composaient de blocs de pierres blanches dures et d'assez fortes dimensions, qui avaient certainement appartenu à un monument antérieur, car : sur certains de ces blocs on voyait des trous-de-louve ; sur d'autres existaient encore des restes de moulures ; et sur quelques autres enfin, se trouvaient assez bien conservées les cannelures de pilastres antiques très intéressants. — Voici, du reste, le détail de ces grosses pierres ainsi que les endroits où elles ont été trouvées : — 1^o dans les fondations de la baie Est, sur le côté *Sud* : un bloc, dans l'épaisseur duquel est sculptée la base d'une colonne : haut. 0^m, 49, — larg. 0^m, 74, — prof. 0^m, 33. (*Cette colonne, haute de 1^m, 20 et d'un diamètre de 0^m, 40, a été retrouvée noyée dans la maçonnerie d'un des contre-forts extérieurs Sud, construit pendant la période ogivale, et a servi de modèle pour les six colonnes nouvelles du quadrilatère central*) ; — par-dessous ce bloc un grand morceau de pilastre avec cannelure, (*il est actuellement placé sur le dallage, derrière le mur auquel est accolé le socle de la nouvelle colonne*) ; ce morceau de pilastre surmontait un autre morceau de pilastre semblable au précédent (*il est*

resté en place et se voit à travers une petite grille en fer) ; sur le côté Nord : un socle entièrement semblable au socle du Sud, dont un morceau de la colonne, qui a 0^m,40, de diamètre, a été retrouvé dans les déblais : — 2° dans les fondations de la baie Sud, sur le côté Ouest, un bloc : haut. 0^m,40, — long. 0^m,644, — prof. 0^m,82 ; — un autre bloc mouluré, avec trou-de-louve : haut. 0^m,54, — larg. 0^m,68, — prof. 0^m,90 ; sur le côté Est, un bloc, avec trou-de-louve : haut. 0^m,25, — larg. 0^m,75, — prof. 0^m,69 ; — 3° dans les fondations de la baie Nord, sur le côté Est, un bloc : — haut. 0^m,39, — larg. 0^m,34, — prof. 0^m,62, — et un autre bloc avec trou-de-louve : haut. 0^m,48, — larg. 0^m,65, — prof. 0^m,48.

Trouvés de plus dans les déblais deux chapiteaux en marbre blanc, dont l'un très mutilé, qui a servi de broyeur, a : 0^m,285 de hauteur, 0^m,30 de diamètre à la tête et 0^m,18 à la base, et l'autre, admirablement conservé, a : 0^m,25 de hauteur, 0^m,33 de diamètre à la tête et 0^m,245 à la base. — Tous ces blocs sont, à n'en pas douter, de l'époque Gallo-Romaine. Ils étaient employés deux par deux l'un sur l'autre, et séparés par du mortier ; de plus, les rangs supérieurs des blocs des piliers *c* et *d*, qui avaient jadis supporté des colonnes, étaient encore surmontés de leurs anciennes bases, prises dans l'épaisseur de leur masse. Ces bases, s'étant trouvées, ainsi que les huit blocs des premiers rangs, plus élevées que le niveau désigné par les architectes, furent enlevées : ce sont les pierres qui, rangées avec ordre et portant des numéros, ainsi que des inscriptions indiquant leurs provenances, se voient devant le mur de fond du *Transept* Sud.

Ici se termine le CHAPITRE I de cette étude, dans le-

quel j'ai pris le soin de mentionner chacun des résultats obtenus par les fouilles nombreuses et par les sondages que j'ai fait pratiquer dans le monument. Ces résultats, il est vrai, n'ont que faiblement intéressé le monument lui-même, mais, en revanche, ils ont eu le grand avantage de permettre de retrouver, parmi les murs dont il est composé, ceux qui jadis avaient fait partie des cinq constructions, de formes et de dates distinctes de celles de l'église actuelle, dont je vais donner les restitutions dans les CHAPITRES qui vont suivre.

CHAPITRE II

CONSTRUCTION DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE

[PLANCHE II]

Avant de faire connaître les éléments qui m'ont servi à retrouver la forme de la construction représentée sur la PLANCHE II, il me faut expliquer pourquoi la plus grande partie de ses murs sont teintés en noir, tandis que d'autres s'y trouvent simplement délimités par des lignes et des pointillés. Cette différence tient à ce que, n'ayant pu acquérir pour l'étude des fondations qu'une opinion extrêmement probable, mais pas absolue, de la contemporanéité des deux parties de l'édifice, ainsi que je l'expliquerai plus loin, je me suis fait un devoir de le signaler. J'ajouterai également que c'est grâce aux fouilles et aux sondages pratiqués dans le sol et dans les murs de cette ancienne construction, qu'il m'a été possible de retrouver la forme du monument à sa *première Époque*.

§ 1. — CONSTRUCTION DONT LES MURS SONT TEINTÉS EN NOIR

Toutes les fondations des murs de cette construction, aussi bien que les murs eux-mêmes, appartiennent à un même édifice; en effet :

1°. — Toutes ces fondations ont la même profondeur et sont liaisonnées entre elles;

2°. — Seules, les fondations des quatre piliers d'angles de la salle A, dont trois supportent des colonnes, sont composées de gros blocs de pierres blanches ayant appartenu à un monument Gallo-Romain qui avait existé bien avant elles, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer à la page 39;

3°. — Les fondations du mur de fond D'' de la salle D ont été retrouvées dans le sol de la *Crypte* actuelle (voir Pl. I. *Fouille Y*), et sont, en tout semblables à celles des murs Nord et Sud D' et D' ainsi qu'aux murs à pans coupés de cette salle.

4°. — Les fondations des murs D', ainsi que celles des murs à pans coupés, qui n'ont pas été couvertes par des constructions postérieures, ont été retrouvées et l'emplacement qu'elles occupent est indiqué dans le dallage actuel par une couleur grise;

5°. — Les fondations des cinq murs, qui circonscrivaient la salle D, avaient 0^m, 70 d'épaisseur;

6°. — Les fondations des murs D', qui se raccordent avec l'extérieur Est des murs des salles B et C, sont intimement liées, en P et T, avec les fondations de ces mêmes murs B'' et C'';

7°. — Les fondations des dosserets et les dosserets eux-mêmes, établis en R et en S, en guise de contreforts, n'ont pas de liaisons avec les murs R' et S' de la Pl. IV qu'on y a accolés postérieurement, si ce n'est à partir d'environ 1^m, 00 au-dessus du sol actuel, et les faces de leurs dosserets, qui regardent l'Est, sont parementées et visibles;

8°. Dans le sol de la salle D, [Pl. II], se trouvent des parties de canaux *e* maçonnés; ils semblent avoir rempli le rôle de canaux de drainage, et, d'après leur confec-

tion, avoir été construits en même temps que les fondations des murs qu'ils traversent;

9° — Les fondations des murs B' et C' [Pl. I], des salles B et C, aujourd'hui sous terre, ont été retrouvées; elles supportaient les murs de fonds de ces salles qui ont été remplacés, en 836, par les murs, plus rapprochés du centre de l'édifice, qui se voient actuellement :

10°. — Les passages ou baies B'' (Pl. II) de la salle B, de même que ceux C'' de la salle C, ont leurs dossierers, ainsi que la plupart de leurs arcs, contemporains de leurs fondations, qui, elles-mêmes, sont contemporaines de toutes les fondations dont il vient d'être question ;

11°. — Les fondations de ces baies B'' et C'' existent en dessous de leurs seuils, et sont liées aux fondations des seuils;

12°. — Les petites baies *f* et *g*, qui font communiquer les salles B et C avec la salle D, avaient été murées pendant une des transformations apportées à l'édifice; on a entièrement démuré celle de gauche, parce qu'elle était assez bien conservée, mais on n'a pu démurir que la partie inférieure de la seconde, attendu que sa partie supérieure n'offrait plus aucun intérêt; toutes deux aussi sont contemporaines des constructions dont j'ai donné jusqu'ici l'analyse (Voir Pl. XV et XVI);

13°. — Toutes les fondations des murs qui délimitent les salles A, B et C ont 0^m, 90 de largeur, et leurs murs en ont 0^m, 70;

14°. — La grande entrée Ouest de la salle A n'était pas garnie de colonnes comme ses trois autres entrées, mais elle était simplement pourvue de forts dossierers sur

lesquels reposait le grand arc qui, détruit en 836, a été reconstruit en 1899 (Voir Pl. XI).

§ 2. — CONSTRUCTION DONT LES FONDATIONS SONT
DÉLIMITÉES PAR DES TRAITs

Les pointillés se rapportent à une restitution dont il sera question dans le § 7, p. 78.

Toutes les fondations des murs de la salle L existent encore, et sont, ce semble, de même date que celles des salles A, B et C, qui les touchent d'un côté, et dont le détail vient d'être donné; car les fondations de ses murs Z', Z'' et Z ont, comme celles des murs des trois autres salles, 0^m, 90 de largeur; seules cependant les fondations du mur Ouest Z''' sont, pour des raisons qui nous échappent, plus épaisses puisqu'elles ont 1^m, 10 de largeur, mais elles reposent sur le même sol et à la même profondeur que toutes les autres. De plus :

1° Les fondations du mur Z sont intimement liées avec celles des murs Z' et Z'';

2° Ces fondations Z' et Z'' règnent, sans solution de continuité, même sous les gros piliers qui, construits postérieurement, les recouvrent, depuis les piliers de l'entrée Ouest de la salle A jusqu'au mur Z''', et il n'y a pas d'autres fondations, à part cependant celles du mur Z, qui aient été soudées à leurs parois longitudinales tant intérieures qu'extérieures;

3° On a rencontré, dans le sol de la partie haute de cette salle, des portions bien conservées de deux canaux maçonnés *e*, entièrement semblables à ceux qui ont été retrouvés dans le sol des salles C et D; ils paraissent avoir

été construits en même temps que les fondations Z et Z' qu'ils traversent ;

4° Des remaniements successifs et vraiment considérables ont été opérés dans les maçonneries qui joignent actuellement les murs des gros piliers de la salle L aux deux piliers Ouest de la salle A, aux points *o* ; il a donc été complètement impossible de constater si les fondations des murs Z' et Z'' étaient ou n'étaient pas liaisonnées avec celles des piliers d'entrée de la salle A ; mais il est à remarquer que ces diverses fondations ont la même largeur de 0^m, 90, et se font suite comme alignement ; de plus, un vaste et large sondage que j'ai fait pratiquer, à quelques mètres au-dessus du dallage, au point *o*, dans la maçonnerie qui relie le pilier de gauche de la salle A au mur Z', a fait reconnaître, ainsi qu'il a été dit plus haut : — d'abord, que la maçonnerie de ce pilier avait une plus forte saillie que celle des pilastres-contreforts R et S de la façade extérieure Est de la salle A ; — ensuite, que cette maçonnerie en saillie fait partie intégrante de la maçonnerie du pilier, et qu'elle décrit une courbe sur l'intrados de laquelle se voient comme les traces de claveaux de cintres qui y auraient été appliqués, et même qu'une partie du pied-droit, inférieure à la partie cintrée, semble avoir été jadis revêtue de pierres taillées.

§ 3. — TOUTES LES PARTIES DE CET ÉDIFICE SONT D'UNE MÊME ÉPOQUE

D'après les renseignements si détaillés et si clairs qui viennent d'être donnés, je crois pouvoir affirmer que cet édifice a été construit à une même époque ; en effet :

1° Toutes les fondations des murs qui en composent les salles A, B, C et L (j'en excepte pour le moment celles de la salle D) sont construites, de la même manière, avec les mêmes épaisseurs de 0^m, 90, à même profondeur, et sont liaisonnées entre elles;

2° Les murs de ces mêmes salles, dont quelques-uns ont été détruits et quelques autres refaits, avaient tous 0^m, 70 d'épaisseur et étaient également liaisonnés entre eux;

3° Les fondations des murs qui délimitent la salle D n'ont, il est vrai, que 0^m, 70 de largeur, et leurs murs n'avaient eu également que 0^m, 55 d'épaisseur, et, par là même, leurs dimensions étaient inférieures à celles des fondations et des murs des salles A, B et C; mais cette différence ne peut infirmer la contemporanéité de la salle D et des salles A, B et C, attendu que les murs et les fondations D' de cette salle D étaient et sont encore intimement liaisonnés, aux points P et T, avec les parties extérieures Est des fondations et des murs des salles B et C; du reste cette différence s'expliquerait facilement si on admettait, ce qui semble probable, que, pour des raisons qui nous échappent, les murs de la salle D auraient été moins élevés que ceux du centre de l'édifice.

Quoi qu'on puisse penser de cette dernière observation, je crois pouvoir, en m'appuyant sur les renseignements qui viennent d'être donnés, affirmer que les salles A, B, C, D et L ont été construites à une même époque, qu'il nous faudra rechercher, et ont formé un seul et même monument dont nous rechercherons également l'usage.

§ 4. -- MATERIAUX EMPLOYÉS DANS CET ÉDIFICE (1)

Je ne parlerai ici que des matériaux employés dans les parties de l'édifice de première époque qui existent encore aujourd'hui, c'est-à-dire des mortiers, des moellons, des pierres de tailles, et des terres cuites.

Mortiers. — Le sable employé dans les mortiers provenait, sans doute, de la rivière la Boulogne, qui se trouve à proximité de l'édifice, ou du lac de Grand-Lieu qui en est peu éloigné, car il n'existe dans cette région aucune carrière de sable fossile. — L'état de vétusté des mortiers ne permet pas de reconnaître si la chaux entrée dans leur composition était grasse ou hydraulique ; toujours est-il que, de mémoire d'homme, on n'a connu, dans la région où se trouve cette localité, aucun four à chaux, et que les endroits les plus proches, où se fabriquaient et où se fabriquent encore ces deux sortes de chaux, étaient et sont les environs d'Ancenis (*Loire-Inférieure*) et ceux d'Angers (*Maine-et-Loire*) ; et ces chaux étaient transportées par bateaux, car alors toutes les rivières avaient leurs cours libres et servaient, sans entraves, à la navigation.

Moellons. — Les moellons étaient en pierre schisteuse, de couleur brun-lic-de-vin, qui éclate et se clive, mais ne peut recevoir aucune taille ; elle se nomme dans

(1) Je dois la plupart des renseignements qui se rapportent aux matériaux de la vieille église de Deas, à mon aimable collaborateur M. Beaufreton, agent-voyer cantonal, dans le service duquel se trouve depuis longtemps cette région.

la région *gneiss*, et provenait des carrières qui entouraient le bourg de Deas. Une partie du sous-sol des départements de la Loire-Inférieure et des Deux-Sèvres contient cette même nature de pierre, que l'on y emploie, aujourd'hui encore, dans les grosses maçonneries.

Pierres de taille. — Toute la pierre de taille consistait en calcaire blanc légèrement jaunâtre, qui provenait, je crois, de l'ancienne carrière de Migné près de Poitiers (Vienne); cette carrière n'est plus depuis longtemps en exploitation, et se trouve remplacée par d'autres carrières, dites *des Lourdines*, situées dans la même commune. Le transport de la pierre était facile et se faisait par eau, comme celui de la chaux (1).

Terres cuites. — L'argile, dont se composent les terres cuites employées dans l'édifice, a pu être extraite du sol de Deas, puisque son sol en contient; mais il est juste de faire remarquer qu'on n'y a pas jusqu'ici rencontré de traces de fours.

L'absence de fours ne serait cependant pas une preuve

(1) Pendant les premiers siècles de notre ère, les fleuves, dont les embouchures trouvaient dans les rives des mers, devaient avoir tous leurs affluents libres de barrages, et par là même être navigables, car on ne pourrait s'expliquer autrement la présence, dans les nombreuses constructions Romaines du Sud-Ouest de la France, des marbres pyrénéens et des pierres calcaires du Poitou; faire voyager, en effet, par terre ces matériaux aurait demandé un temps considérable et entraîné à de grandes dépenses. — Ce serait donc également par eau, c'est-à-dire par le Clain ou par la Gartempe et la Creuse, dont les eaux se jettent dans la Vienne, et par la Vienne, qui elle-même se jette dans la Loire, que les sarcophages mérovingiens rencontrés en 1895 dans l'ancien cimetière de Saint-Similien de Nantes, seraient arrivés du Poitou dans cette capitale, puisque la pierre dont la plupart étaient formés provenaient des carrières poitevines de Chauvigny, de Chardonchamp et de Migné.

qu'il n'y en aurait pas existé, car, à ces époques reculées, les fours étaient construits d'une manière assez fragile pour que la seule extension de la culture ait pu facilement les détruire et même en faire disparaître toutes traces. Toujours est-il qu'actuellement il n'existe dans la commune de Deas aucune tuilerie, et que la belle tuile rouge qui s'y emploie vient d'Ancenis et de Saint-Étienne-de-Montluc, communes de la Loire-Inférieure. J'accepte bien volontiers que Deas n'ait jamais possédé de tuileries et de fours de potiers puisque cela paraît probable; mais alors les terres cuites, qui furent employées dans son édifice primitif, seraient venues de la région elle-même, c'est-à-dire de la Gohellière ou de la Pohérie, localités proches du lac de Grand-Lieu, car M. Maître indique ces localités comme ayant été, à l'époque Gallo-Romaine, des centres de fabrication de terres cuites (1).

§ 5. — MODE D'EMPLOI DES MATÉRIAUX

Les mortiers avaient été employés de la manière ordinaire, mais on ne s'en était pas servi comme enduits, si ce n'est pourtant dans la crypte, comme je l'expliquerai lorsque je traiterai en détail cette partie de l'édifice. Il m'a été également facile de constater que les moellons, de même que les pierres taillées et les briques, étaient restés apparents et simplement jointoyés.

Les pierres blanches taillées en moyens appareils, et mélangées à des rangs de briques, formaient les dosserets, des ouvertures Est et Ouest des salles B et C qui suppor-

(1) L. Maître, *les Villes disparues de la Loire-Inférieure*, t. II, pp. 66-67.

taient les arcs pleins-cintres, et ces arcs pleins-cintres eux-mêmes étaient aussi composés de pierres blanches et de briques. On remarque, de plus, que ces pierres blanches sont de même nature que les gros blocs travaillés ou sculptés qui servent de fondations aux murs formant pieds-droits, avec ou sans colonnes, sur lesquels s'appuient les grands arcs du quadrilatère central. Nous aurons, du reste, à reparler de cette similitude de pierres, car elle paraît, en la circonstance, offrir un réel intérêt.

Ajoutons que le mode d'emploi de ces matériaux était, comme on peut le constater encore aujourd'hui, le suivant : 1° les dossierers (Voir PLANCHE VI, *fig. 5*) ont l'épaisseur du mur dont ils font partie ; ils reposent, sans bases, sur le sol et sont couronnés par un imposte mouluré qui fait retour sur les côtés ; la première assise en pierres taillées, mise sur fondations au niveau du sol et faisant également retour, est surmontée de deux briques superposées et apparentes sur la face et sur ses retours ; cet agencement d'une assise de pierres surmontée de deux briques posées à plat se continue jusqu'au dessous de l'imposte (1) ; — 2° les arcs pleins-cintres qui

(1) M. Maître a employé, dans plusieurs passages de ses écrits (Voir : *Bull. de la Soc. Arch. de Nantes*, 1896, p. 99 ; — *Bull. Arch. du Comité des Trav. Hist.*, 1896, p. 738, et 1900, p. 445), le mot *imbrication* pour signifier des rangs de briques placés horizontalement dans les maçonneries, et diagonalement entre les claveaux des arcs en pierres taillées. Cette expression est tout à fait impropre, car le mot *imbrication* a une toute autre signification ; il s'applique généralement à des plaquettes ou lamelles — en terre cuite, comme les tuiles plates, — en ardoise, — en métal, voire même à des feuilles de laurier, qui, juxtaposées entr'elles sur plusieurs rangs horizontaux et parallèles entr'eux, et dont le centre de largeur de chaque pièce de chacun des rangs recouvre la partie supérieure de la ligne verticale de jonction des deux pièces du rang inférieur, en la façon dont sont employées les ardoises, et les tuiles plates en terre cuite ou en métal, arrondies ou losangées à l'une de leurs extrémités, dans les couvertures de la plupart de nos constructions modernes.

s'appuyent sur les impostes sont composés de claveaux en pierres blanches séparés entre eux par deux briques juxtaposées et placées sur champ (Voir Pl. XIII et XIV); — 3° les quatre gros dossierets du quadrilatère central A, contre six desquels sont adossées les colonnes avec bases, chapiteaux et impostes, se trouvent aussi composés d'assises de pierres de taille superposées, mais ne sont pas séparées, comme les assises des autres dossierets, par des briques (Voir Pl. XI, XII, XIII et XIV); — 4° les quatre grands arcs du quadrilatère central, qui reposent sur les impostes des chapiteaux des six colonnes et sur les impostes des deux dossierets sans colonnes, sont formés de claveaux en pierres blanches alternant, à l'extrados, avec trois briques accolées, et à l'intrados avec deux briques seulement, en la façon qui est indiquée sur la *fig. 6* de la PLANCHE VI et sur les PLANCHES XI et XII; — 5° enfin, les dossierets des baies de toute la construction primitive, qui sont surmontés d'impostes, sur lesquelles s'appuyent les puissants grands arcs, n'offrent que des surfaces planes, et n'ont jamais eu de battements, ce qui prouve que ces baies ont toujours existé sans portes.

Je ne parle pas de voûtes et de charpentes, car, d'une part, cet édifice n'a pas été voûté, et, d'autre part, il ne reste aucun vestige des charpentes qui le recouvraient à l'époque de sa construction.

Toutes les fondations sont faites en moellons sans aucun mélange de pierres de taille; seules les fondations des quatre piliers de la salle A sont uniquement composées, ainsi qu'il a été dit, de gros blocs de pierres Gallo-Romaines remployés. Le moellon a également servi dans toutes les grosses maçonneries, même apparentes, à

l'exclusion cependant des endroits où la pierre blanche alternait avec les rangs de briques.

Il est aussi à remarquer que toutes les pierres blanches taillées qui sont employées avec les rangs de briques, tant dans les dossierets des arcs que dans les arcs, sont de même nature que les grosses pierres Gallo-Romaines qui servent de fondations aux piliers du quadrilatère central A.

§ 6. — DATE DE LA PARTIE LA PLUS ANCIENNE DE L'ÉGLISE

Si je reconnais volontiers qu'il est impossible de dater d'une manière certaine cet édifice, puisqu'il n'a été, jusqu'à ce jour, mentionné dans aucune charte et par aucune inscription, je crois cependant pouvoir en fixer l'origine, au moins d'une manière extrêmement probable, à l'aide des observations suivantes :

Premières observations. — L'acte de la donation de l'île Heri (de Noirmoutiers) faite, en 677, par Ansoald, évêque de Poitiers, en faveur de Filibert et de sa communauté, comprend également la donation de plusieurs *villas*, parmi lesquelles se trouve la *villa* de Deas. Deas était donc, d'après cet acte de donation, c'est-à-dire vers la fin du VII^e siècle, une *villa*, et cette attribution qui lui est ainsi donnée semble être confirmée par un tiers de sou d'or mérovingien, du poids de 24 grains 1/2, sur l'avvers duquel se lit la légende DEAS VICO FI et sur le revers ALOVIV MO (1) : Benjamin Fillon l'a publié comme ayant été frappé, dans la seconde moitié du

(1) Maurice Prou, *Catalogue des monnaies mérovingiennes*, p. 126.

vi^e siècle, à Deas, aujourd'hui Saint-Philibert-de-Grand-Lieu (1).

Faisons remarquer, en passant, qu'au vi^e siècle Ansoald désigne Deas comme *villa*, tandis que la monnaie mérovingienne, considérée comme du même siècle, qualifie Deas du nom de *vicus*, et que, de son côté, Ermentaire appelle cette même localité *locus*. — Ces différentes appellations peuvent, je crois, se comprendre. En effet : d'après Marignan (2), les qualificatifs de *vicus* et de *villa* étaient employés pendant la période mérovingienne parce qu'alors, dit-il, « les *vici* comprenaient à la fois les villages « déjà existant à l'époque gauloise et ceux nouvellement « fondés par les Germains, enfin les anciennes propriétés « gallo-romaines, les *villæ* ou fermes isolées » ; quant au qualificatif *locus* affecté à Deas dans le cours du ix^e siècle, en remplacement des qualificatifs *villa* et *vicus* qui lui étaient donnés pendant les siècles précédents, on se l'expliquerait, ce semble, en pensant que les moines propriétaires de Deas auraient changé le genre de cette *villa* ou *vicus*, au moyen de certaines transformations, pendant les 142 années qui s'écoulèrent entre 677, date de leur entrée en possession de cette terre, et 819, époque où ils vinrent s'y installer, et que le changement de genre

(1) *Lettres sur quelques monnaies françaises inédites*, par B. Fillon, 1853, p. 77. Planche III, n° 1853. — L. Maître, *les Villes disparues de la Loire-Inférieure*, 1896, t. II, 2^e livraison, p. 72.

(2) A. Marignan, *Études sur la civilisation française*, 1899, t. I, p. 97. (Les pages suivantes donnent des renseignements intéressants sur les *villæ*.) — La *Gaule Mérovingienne*, par M. Prou, 1897, jette sur l'époque Mérovingienne une lumière d'un très haut intérêt ; j'en extrais, à la page 74, le passage suivant qui se rapporte à notre sujet : « On frappait monnaie dans « la plupart des cités, dans les centres commerciaux, dans les ports de mer, « dans une foule de localités de moindre importance, *castra*, *vici*, et même « dans les domaines ou *villæ*. »

aurait motivé le changement du qualificatif. Faisons de plus remarquer que le mot *locus*, qui désigne quelquefois le sépulcre d'un saint (1), a souvent été pris, particulièrement à l'époque Franque, dans le sens d'église et de monastère. (Voir des exemples indiqués par M. Zeumer, *Formulæ merovingici et Karolini ævi*, table, v^o *Locus*.) Parmi ces exemples se trouve précisément celui d'une formule qui est vraisemblablement emprunté à un diplôme de Louis le Pieux pour Deas (Zeumer, *loc. cit.* p. 290) : c'est la formule dont nous fournissons ailleurs l'analyse.

Rappelons aussi que la plupart des *villæ* Mérovingiennes avaient succédé à celles organisées antérieurement par les Romains, et que ces dernières étaient de divers genres, car les unes servaient de propriété d'agrément en même temps que de rapport, tandis que d'autres étaient exclusivement destinées au rapport, mais que toutes possédaient de nombreuses constructions variées et privées, parmi lesquelles il s'en trouvait quelquefois de publiques. — A quel genre de *villa* appartenait celle de Deas ? — Était-elle d'agrément et de rapport, ou simplement de rapport, et parmi ses constructions y en avait-il de publiques ? De plus, occupait-elle l'emplacement du bourg actuel, ou s'en trouvait-elle à proximité, voire même éloignée ? — Il est vraiment impossible de répondre à ces questions d'après les documents anciens qui mentionnent Deas comme *villa* et *vicus*, puisqu'ils ne fournissent aucun détail à son sujet ; mais quelques écrits de deux archéologues modernes, de MM. Bizeul et L. Maître, contiennent des renseignements qui, se rapportant à ces questions,

(1) Julien Havet, *les Origines de Saint-Denis*, dans *Œuvres*, t. I, p. 210 et n. 4.

pourront, je pense, les entourer d'un peu de lumière.

Voici ces renseignements, que j'aurai, du reste, soin de discuter après les avoir fidèlement reproduits.

M. Bizeul écrivait en 1856 (1) : « Déas renfermait un « établissement romain d'une plus ou moins grande im-
« portance, car les recherches locales, tout en nous
« apprenant qu'une assez grande quantité de débris anti-
« ques, tuiles à rebords, briques, poteries, etc., ont été
« trouvés dans les jardins du bourg de Saint-Philibert, des-
« cendant sur la rivière, ces recherches, dis-je, ne nous
« ont point donné l'exacte étendue du terrain dans lequel
« se trouvent ces débris. » — De son côté, mais un peu
plus tard, en 1896, M. Maître écrivait (2) : « Si M. Bizeul
« a réellement vu des briques ayant le cachet de la fa-
« brication romaine, comme il le dit, ce ne peut être que
« dans la partie suburbaine, vers le cimetière actuel, ou
« le manclon voisin. Le petit monticule qui sert aux
« inhumations depuis plusieurs siècles, près du presby-
« tère, est le seul endroit qui ait fait naître des suppositions,
« parce qu'en creusant les tombes le fossoyeur a décou-
« vert, à 1^m,50 de profondeur, des pierres brûlées, des
« grandes briques, des cendres et d'autres vestiges qui
« ont laissé l'impression de débris de fourneaux. Il serait
« possible que cet emplacement ait été occupé par une
« forge ou un atelier analogue, les forgerons sont de tous
« les temps. Dans les alentours du monastère, en dé-
« blayant les terres d'apport, on n'a pas aperçu la moin-
« dre trace de cimetière païen ni d'urnes funéraires...

(1) *Revue des Provinces de l'Ouest*, t. IV, 1856, p. 552.

(2) L. Maître, *Bulletin de la Société archéologique de Nantes*, année 1896, pp. 70, 71.

« J'ai, de plus, à invoquer le témoignage des yeux clair-
« voyants d'un ancien maire, M. Cormerais, qui, pendant
« plus de 40 ans, a présidé à toutes les transformations
« de sa ville et n'a pas aperçu, m'a-t-il dit, de débris
« dignes de remarque.

« Nous devons croire cependant que le terrain du cime-
« tière n'est pas un lieu ordinaire et sans histoire, car
« l'imagination populaire lui a fabriqué une légende. On
« raconte que les anciens y ont vu un édifice qui était
« la première église paroissiale du pays. Les religieux
« auraient eu leur église et les habitants auraient eu aussi
« la leur. » Et il ajoute, quelques lignes plus bas, que le
registre qui contient le procès-verbal de visite de la
paroisse de 1689, « fait mention dans le cimetière d'un
« édifice qu'il appelle la *Chapelle du Chaffaut* » (1).

Comme on vient de le voir, l'affirmation de M. Bizeul,
d'après laquelle les jardins du bourg, qui confinent au mur
Sud de l'ancienne église, auraient contenu un établissement
Romain, semble bien un peu hasardée, puisqu'il ne parle
pas de restes de murs Romains qu'on y aurait trouvés,
mais seulement de débris de tuiles et de poteries de cette
époque, et qu'il avoue même ne pas connaître l'étendue
du terrain dans lequel se trouvaient ces débris. C'est ce
que M. Maître paraît avoir compris, car, afin de pouvoir
nier l'existence de substructions Gallo-Romaines à Deas,
il s'appuie sur les observations de M. Cormerais, d'après
lesquelles, depuis 40 ans, les terrains de cette partie du
bourg n'auraient laissé apparaître aucun débris de con-

(1) La chapelle actuelle des Jamonnières a été réédifiée sur une partie de
l'ancienne chapelle du Chaffaut, et sert de chapelle funéraire à la famille de
Lamoricière qui en est propriétaire.

structions de cette époque. — Sans rejeter de parti pris les affirmations contradictoires de cet archéologue et de cet archiviste, je ferai remarquer qu'elles ne reposent sur aucune donnée certaine, attendu qu'on n'a pas étudié ces terrains, non plus que ceux où se trouve une partie de l'ancien prieuré, au moyen de fouilles sérieuses et méthodiques. J'ajouterai même qu'il est fort possible que des fouilles pratiquées avec soin dans ces terrains n'auraient donné que des résultats négatifs, soit parce que la plupart des constructions de la *villa*, auraient occupé une autre partie du bourg, ou se seraient trouvées à sa proximité ; soit également, comme je le disais plus haut, parce que les moines auraient pu apporter des modifications à la *villa*, et même détruire entièrement une partie de ses constructions, pendant les 142 années qui s'écoulèrent depuis leur entrée en possession de cette *villa* jusqu'au moment où ils s'y installèrent.

Bien qu'il ressorte avec évidence de ces observations qu'on ignore absolument, faute de preuves, si des constructions Romaines ont existé dans les terrains qui entourent l'ancienne église, nous sommes du moins redevables à M. Maître de savoir que des débris anciens et intéressants ont été trouvés dans les terrains du cimetière actuel ; il nous dit, en effet, qu'on y a rencontré, en creusant des fosses, « des pierres brûlées, des grandes briques, des cendres, et d'autres vestiges qui ont laissé l'impression de débris de fourneaux ». Il considère, il est vrai, comme possible que ces objets aient appartenu à une forge ; mais j'avoue éprouver quelque difficulté à accepter cette supposition, car il me semble plus logique de penser qu'ils auraient fait partie d'un des hypocaust-

tes de la *villa* mentionnée dans la charte de donation. Du reste, M. Maître croit, ainsi qu'il a été dit plus haut, « que le terrain du cimetière n'est pas un lieu ordinaire » et sans histoire », et il appuie sa croyance sur une tradition locale, d'après laquelle il y aurait eu dans cet endroit « la première église paroissiale du pays », et cette croyance semble être confirmée par l'existence, dans ce cimetière, de la chapelle moderne des Jamonnières, qui aurait remplacé l'ancienne chapelle du Chaffault.

D'après les renseignements qui viennent d'être développés sous la rubrique *premières observations*, on peut, ce semble, conclure :

1° Que Deas était certainement une *villa* en 677, et que les diverses modifications qui y auraient été apportées s'expliquent facilement; — 2° Qu'on peut considérer comme extrêmement probable que cette *villa* aurait eu son origine à l'époque où les Romains étaient maîtres des Gaules, et qu'elle aurait, alors, occupé une partie du bourg actuel.

Voyons, maintenant, si, à l'aide d'autres observations, il ne serait pas possible de fortifier ces dernières conclusions.

Deuxièmes Observations. — Il paraît important de savoir si Deas était desservie par quelques voies antiques, et si ces voies la mettaient en communication avec des localités plus ou moins rapprochées, dans lesquelles on aurait rencontré des restes de civilisation Romaine. J'ai cru ne pouvoir mieux faire, pour être sûrement renseigné sur cette question, que de consulter les écrits de M. L. Maître qui, je ne puis en douter, s'est entouré de tous les docu-

ments nécessaires à la confection de ses *Villes disparues de la Loire-Inférieure* et à celle des nombreuses publications qu'il a consacrées à Deas. — Voici donc comment il s'exprimait à ce sujet, en 1896, dans le *Bulletin de la Société Archéologique de Nantes* : « Déas était traversé au « moins par une voie romaine de premier ordre » (p. 65). — Cette voie « se décomposait à sa sortie de Déas en « plusieurs branches qui conduisaient : l'une à la station « romaine de Saint-Lumine ; l'autre à Machecoul par « Saint-Symphorien, car Machecoul est une vieille station « romaine et mérovingienne ; la troisième à Beauvoir par « Paulx, la Varenne et l'Ampan ; une quatrième « branche devait se diriger vers le sud.... La convergence « de toutes ces routes vers Déas implique l'existence d'un « pont ou d'un bac, au lieu même où la ville s'est développée » (p. 68).

Il paraît également intéressant de savoir s'il existait, dans la région où se trouve Deas, des localités occupées à l'époque Romaine autres que celles desservies par les voies Romaines et qui viennent d'être mentionnées. C'est encore aux écrits de M. Maître que j'emprunte les renseignements qui vont suivre. Il nous dit : d'abord, dans le *Bulletin de la Société Archéologique de Nantes, 1896, p. 107* : « La banlieue de Deas avait elle-même des vestiges « de villas somptueuses dont la présence est révélée par « Ermentaire » ; et ensuite, au t. II des *Villes disparues de la Loire-Inférieure* : 1° Qu'au village de la Gohellière, sur la rive de Saint-Mars, existent les démolitions d'un atelier de terres cuites dont on avait recouvert les fourneaux au moyen de tuiles et de briques ; 2° Qu'à la Pohérie, à l'Ouest du Lac, il a été rencontré de la céramique Gallo-

Romaine commune et fine qui semble avoir été fabriquée sur place; 3° Qu'on a reconnu à Saint-Lumine-de-Loutais, à l'Ouest du lac, les restes d'une station de plaisir Gallo-Romaine, qui occupait une superficie de terrain d'environ dix hectares; 4° Qu'en faisant, de 1854 à 1857, le chemin de Saint-Lumine aux Jamonnières, M. Orieux a trouvé un cimetière Gallo-Romain (pp. 66-69); 5° Que les bateaux des négociants de la Loire étaient forcés de passer sous les murs de Vue, ancienne cité Gauloise, pour se rendre à Deas, à Passay ou à Saint-Lumine, et il ajoute: « Qui « doutera que cette cité ait été occupée aussi par les Romains? » (p. 78); 6° Qu'en faisant des terrassements à Vue on a rencontré des morceaux d'amphores ainsi que de grandes jarres en terre rouge et noire de l'époque Gallo-Romaine, et qu'il existe un triens Mérovingien sur lequel se lit: VIDVA VICO FIT (p. 63).

De ces dernières observations il résulte que la *villa* de Deas avait, à l'époque Gallo-Romaine, des voies et des chemins qui la mettaient en communication avec un certain nombre de localités, dans lesquelles les conquérants de la Gaule avaient implanté leur civilisation.

Voyons maintenant si les parties les plus anciennes de notre vieille église n'auraient pas été construites en la façon employée par les Gallo-Romains pendant les iv^e et v^e siècles de notre ère.

Troisièmes Observations. — Ainsi que je l'ai déjà fait remarquer en analysant les fouilles et les sondages pratiqués dans l'ancienne église: 1° Toutes les fondations de la construction, représentée sur la PLANCHE II, sont liées entre elles, et ceux des murs qu'elles supportaient,

dont quelques-uns se voient encore dans leur état primitif, sont également liaisonnés entre eux; la liaison des diverses parties de ces fondations est une preuve évidente qu'elles ont été faites en même temps et à une même époque, et, partant, que les murs qu'elles supportaient leur étaient contemporains; 2° Les briques sont employées à profusion dans les dossierets des baies, ainsi que dans les grands arcs qu'ils soutiennent; elles y sont placées avec joints de mortier et deux par deux, entre chaque carreau en pierre taillée, de même qu'entre chacun des claveaux également en pierre taillée des grands arcs(1); et ce mode d'emploi de la brique semble avoir pris naissance en Gaule, à la fin du III^e siècle, s'être développé pendant le suivant, être resté en usage jusqu'à la décadence de l'époque Franque, et avoir été conservé dans quelques localités pendant le XI^e siècle (2); 3° Les grosses pierres qui, posées deux par deux et l'une sur l'autre, servent de fondations aux piliers du quadrilatère central, ont été travaillées et quelques-unes sont même revêtues de décorations architecturales (pp. 39-45); on ne peut donc mettre en

(1) De Caumont a représenté, dans son *Abécédaire (Ère Gallo-Romaine, édition de 1870, p. 54)*, le dessin d'un monument Romain en ruines, qui se trouve à Alleaume, près Valognes; on y voit les restes de deux baies d'inégales dimensions: l'arc de la plus grande est composé de pierres et de briques qui sont assemblées absolument de la même façon que dans les grands arcs du quadrilatère central de Saint-Philibert, et l'arc de la plus petite et son dossieret sans battements sont également composés de pierres et de briques, qui y sont employées de la même manière que dans les baies et les dossierets, également sans battements, qui existent dans les murs anciens Est et Ouest du transept de notre église.

(2) « On remarque (dit M. de Caumont), à Agen, dans l'abside de l'église « de l'ancien couvent de Saint-Caprais, qui est du XI^e siècle, des cordons « de briques alternant avec des assises de grosses pierres, à peu près comme dans les constructions Romaines. » *Bull. Monumental*, t. I, 1835, p. 404.

doute qu'elles aient appartenu à un autre monument plus ancien dont on aurait, après sa destruction, utilisé les matériaux. Ce remploi de matériaux provenant d'édifices antérieurs était d'un usage courant dès la fin du III^e siècle et pendant le commencement du IV^e; et c'est ainsi qu'on le retrouve appliqué aux enceintes dites *enceintes Gallo-Romaines* dont la construction remonte aux époques qui viennent d'être citées; on l'a en effet rencontré dans les enceintes qui défendaient Nantes, Poitiers, Tours, Bordeaux, Saintes, Angoulême, Périgueux, Bourges, pour ne parler que des villes de la région(1), mais il a été également constaté dans les enceintes de la plupart des villes qui sont aujourd'hui chefs-lieux des départements de la France. — Les matériaux anciens étaient employés avec discernement dans la construction de ces enceintes; ainsi, la plus grande partie des pierres de grandes dimensions, placées les unes sur les autres à joints croisés et sans mortier, jouaient le rôle de libages et remplissaient les rigoles des fondations sur lesquelles devaient s'élever les murs; l'autre partie des pierres de mêmes dimensions étaient bloquées à bords de mortier dans l'épaisseur des murs; quant aux pierres plus petites, le plus souvent composées de retailles, elles servaient de garniture dans l'épaisseur des murs, unies à des cailloux et à de vieux moellons.

Après avoir exposé par le détail la manière dont étaient

(1) Au sujet des enceintes, voir ce que nous avons dit dans notre travail *les Origines des anciens monuments religieux de Poitiers et celles du square de son Palais de Justice et de son donjon*, pp. 53 et suiv. — (Ajouter à la note 2 de la page 59, que, de 862 à 873, Charles le Chauve fit restaurer les murailles romaines de Tours, du Mans, de Chartres, de Poitiers, d'Orléans, de Paris. — E. Lavisse, *Histoire de France*, t. II, p. 386.)

composées et traitées les fondations des enceintes gallo-romaines, je ferai remarquer que les fondations des piliers du quadrilatère central de l'église de Deas sont composées et traitées de la même façon, et je rappellerai même que toutes les pierres blanches, employées avec la brique dans les dossierets et dans les cintres des baies de sa partie ancienne et primitive, sont de même nature que celles employées dans les fondations.

Il me semble intéressant de résumer ici les événements politiques qui donnèrent naissance non seulement aux enceintes Gallo-Romaines, mais aussi à de nombreuses constructions faites ou refaites dans les campagnes, à la fin du ⁱⁱ siècle et pendant le suivant, avec des matériaux provenant de constructions antérieures. — Ces événements se placent entre les années 260 et 287. Ce sont :

1° L'invasion des Francs en Gaule occidentale et en Espagne sous le règne de Valérien (260); les barbares parvinrent jusqu'à Tarragone et s'y établirent. La Gaule n'est dégagée que grâce aux empereurs gaulois (268-273) (1);

2° La grande *invasion germanique* (Francs, Lygiens, Burgondes, Vandales) qui, en 275 et 276, sous l'empereur Probus, eut pour résultat *la destruction de plus de 60 villes* (2). « L'œuvre des trois premiers siècles, dit à ce sujet Jullian, fut presque tout entièrement anéantie dans la Gaule du Nord et de l'Ouest » (3); cette invasion fut arrêtée par

(1) Voir Zévort, *De Gallicanis imperatoribus*. Thèse latine, 1884. — Homo, *Essai sur le règne d'Aurélien*, in-8°, 1902.

(2) Tillemont, *Hist. des Empereurs*, t. III, p. 353. — E. Lavisse, *Histoire de France*, t. I. *Les Origines. La Gaule romaine*, par Bloch, p. 265.

(3) Jullian, *Gallia* (Paris, 1892, p. 265).

Probus (277) (1), qui employa une partie des vaincus à coloniser les territoires dévastés vers 280 (2);

3° Les nouvelles incursions maritimes des Francs et des Saxons, contre lesquels Dioclétien dut organiser une flotte confiée à Carausius, qui se proclama César en Bretagne (287) (3);

4° La révolte des *Bagaudes* enfin, bandes de paysans et de voleurs sous les ordres d'Élianus et d'Amandus, qui prirent le titre d'Augustes (285) (4), et pillèrent les villes : mais ils semblent être surtout restés en *Lyonnaise*, puisque leur principale place d'armes était située à *Saint-Maur-des-Fossés*, à une lieue de Paris, dans une presqu'île formée par la Seine et par la Marne (5).

Quant aux événements du v^e siècle qui ont pu amener de nouveaux incendies dans l'Ouest, on n'a que l'embarras du choix, entre les diverses *invasions germaniques*, notam-

(1) « S. Jérôme met en cette année la grande victoire, par laquelle « Probe délivra les Gaules du joug des barbares. *Soixante et dix grandes villes, qu'ils avaient prises, furent remises en leur premier état.* » (Tillemont, *Hist. des Empereurs*, t. III, p. 567.

(2) Victor Duruy, *Hist. des Romains*, t. VI, p. 544.

(3) id. id. t. VI, p. 536.

(4) id. id. t. VI, p. 528. — Les renseignements qu'Eutrope, Salvien et saint Jérôme donnent sur les *Bagaudes* paraissent être d'autant plus dignes de foi qu'ils sont écrits d'après les témoignages des contemporains ou des survivants. Ils nous disent : que les *Bagaudes* étaient fort nombreux lors de leur premier soulèvement, parce qu'ils comptaient dans leurs rangs la plus grande partie des paysans, ainsi que les gens mécontents des diverses classes de la société ; que tous supportaient en maugréant, depuis de longues années, les exigences et les exactions du fisc, et Salvien va jusqu'à dire qu'ils se plaignaient d'être pillés, persécutés et tourmentés jusqu'à la mort par des magistrats injustes et cruels, et de perdre le glorieux titre de Romain après avoir perdu tous les avantages de la liberté. (Tillemont, *Hist. des Empereurs*, t. VI, p. 209. — Salvien, *De gubernatione Dei*, l. V.)

(5) Eutrope, l. IX., 20. — Duruy, *Hist. des Romains*, t. VI, p. 533. — Tillemont, *Hist. des Empereurs*, t. IV, pp. 9, 40.

ment celles des Suèves, Vandales, Alains, Burgondes, Francs, à travers toute la Gaule occidentale et l'Espagne (403-406) (1), suivie de celle des Visigoths en Aquitaine, depuis 412 jusqu'en 419 (2) et au delà (3). — Il est bon d'ajouter que, d'après Tiro Prosper, pendant le règne de Valentinien III (435) (4), la Gaule ultérieure secoue le joug des Romains, sous la conduite d'un nommé Tibaton, ce qui inspira tellement partout l'esprit de révolte que presque dans toutes les parties des Gaules les esclaves se soulevèrent, et formèrent et grossirent la faction appelée des *Bagaudes*. Car c'est le nom qu'on donnait aux personnes médiocres qui se liguèrent ensemble ou pour résister aux Barbares, ou pour se soustraire aux violences des riches, aux injustices des magistrats, et aux vexations de ceux qui levaient les impôts : Maximien fut maître de de ce soulèvement en 437 (5).

De cette dernière série d'observations il résulte : — 1° qu'un grand édifice avait été construit pendant le 1^{er} ou le 11^e siècle, sur l'emplacement actuel de la vieille église de Deas, ou sur un autre point du bourg, peut-être même dans son voisinage, on ne sait au juste, car l'endroit où il avait été placé est resté jusqu'ici indéterminé, et qu'il aurait été bouleversé et rendu inutilisable de 260 à 283, soit par

(1) Tillemont, *Hist. des Empereurs*, t. V, p. 547. — Salvien fait remarquer qu'ils envahirent l'Aquitaine qui, d'après lui, était la plus belle et la plus riche province de toutes les Gaules, mais aussi la plus corrompue (id., p. 585).

(2) Tillemont, *Hist. des Empereurs*, t. VI, pp. 608, 621, 623, id., t. VI, pp. 7, 213.

(3) Je dois ces renseignements historiques à la bienveillance de mon savant confrère et ami, M. Prosper Boissonnade.

(4) Tillemont, *Hist. des Empereurs*, t. VI, pp. 210, 213, 217.

(5) id. id. t. VI, pp. 208, 223, 227.

l'invasion des Francs (265-273), soit par l'invasion germanique (275-276), soit enfin par les Bagaudes (285-287); — 2° qu'on reconstruisit cet édifice, à l'endroit où se voit aujourd'hui l'ancienne église et dans la forme qui lui est donnée sur la PLANCHE II. — Il paraît également certain, d'après les résultats des fouilles et des sondages pratiqués dans le sol ainsi que dans les murs de cette église, dont j'ai donné les détails au § 2 du CHAPITRE II, et d'après les *troisièmes observations* qui viennent d'être mentionnées, que ce nouvel édifice, construit au plus tard après 287 avec les matériaux du précédent, fut endommagé pendant les invasions de 405, 408, 410, ou encore pendant la révolte des Bagaudes (435-437), et demeura en état de délabrement jusqu'en 819, époque à laquelle les moines de Heri, avec autorisation de l'empereur Louis le Pieux, aménagèrent ces ruines en monastère, de manière à pouvoir s'y loger passagèrement d'abord et définitivement ensuite.

En m'appuyant sur les nombreuses observations ainsi que sur les multiples renseignements donnés jusqu'ici dans cette étude, je crois pouvoir affirmer que les parties les plus anciennes de la vieille église de Deas, que j'appelle parties primitives, ne sont que des restes, on ne peut plus intéressants, d'un édifice qui avait été construit, après la pacification d'une des deux premières invasions, ou du soulèvement des Bagaudes, c'est-à-dire, pendant les années comprises entre 260 et 287.

Étudions maintenant la forme et les distributions intérieures de cet ancien édifice, afin de connaître l'usage auquel il aurait pu servir après sa réédification qui eut lieu, comme il vient d'être dit, entre 260 et 287.

§ 7 — FORME ET DISTRIBUTIONS INTÉRIEURES DE L'ANCIEN ÉDIFICE

La forme que revêt l'édifice Gallo-Romain de seconde époque, qui servit d'origine à l'ancienne église de Deas, et que l'on voit représentée sur la PLANCHE II, est vraiment bizarre ; elle ne ressemble, en effet, à aucune des formes adaptées aux constructions classiques qu'on retrouve, non seulement en Italie, en Afrique, dans le midi de la France, mais aussi dans presque toutes les villes principales de cette dernière. — Il est à remarquer du reste que la plupart des édifices publics construits dans les campagnes de la France actuelle (j'en excepte celle du midi), pendant l'occupation Romaine, différaient généralement des édifices de même espèce qui existaient dans les villes, par leurs formes, de même que par leurs distributions intérieures et extérieures. Nous en avons comme preuve les Temples du vieil Évreux (*Eure*) (1), de Chassenon (*Charente*) (2), de Berthouville (*Eure*) (3), de Sanxay (*Vienna*) (4), de Saint-Révérien (*Nièvre*) (5), du Drévent (*Cher*) (6), de Corseult (*Côtes-du-Nord*) (7), pour ne citer que ceux-là, qui tous n'avaient entre eux aucune similitude, et dont la plupart semblaient avoir été affranchis

(1) Bonnin, *Antiquités Gallo-Romaines Eburoviques*, Pl. VIII.

(2) Michon, *Statistique Monumentale de la Charente*, p. 179.

(3) P. de la Croix, *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques*, 1897, pp. xxv, 574-78, Pl. L.

(4) Id. *Mém. archéologique sur les découvertes d'Herbord, dites de Sanxay*, 1883.

(5) Charleuf, *Mém. sur les fouilles de St-Révérien*. Autun, 1844.

(6) De Caumont, *Abécédaire. Ère-Gallo-Rom.* Édit. de 1870, p. 243.

(7) Id. — p. 247.

des règles classiques qui étaient généralement appliquées aux édifices de même espèce érigés dans les villes. Ce que je viens de dire des Temples peut également s'appliquer aux Théâtres construits dans les campagnes. On a en effet constaté que la presque totalité des soixante Théâtres ruraux, qui ont été jusqu'à ce jour rencontrés dans les parties de la France que je viens d'indiquer, différaient entre eux non seulement par la forme, mais le plus souvent par la manière dont se trouvaient aménagés ou placés les *proscenium* ou *pulpitum*, la *carrea*, le *posternum*, les *romitoria* ainsi que les *precinctio-nes*; presque tous en un mot paraissent avoir été conçus et édifiés en dehors des règles classiques qui avaient guidé les architectes dans la confection des Théâtres des villes. La différence qui existait entre les Temples des villes et ceux des campagnes provenait, ce semble, de ce que ces derniers auraient servi non seulement d'édifices cultuels, mais aussi de locaux où se livraient à des échanges commerciaux les nombreuses populations régionales qui se réunissaient en assemblées foraines à diverses époques de l'année. Quant aux divergences de détails que l'on a reconnu avoir existé entre les Théâtres des villes et ceux des campagnes, on pourrait, je crois, les expliquer en se rappelant qu'un grand nombre de ces Théâtres ruraux étaient adossés à des collines et par là même d'un accès difficile, et que, pour ceux adossés comme pour ceux qui se trouvaient en plaine, il aurait fallu tenir compte, en les construisant, des chemins anciens qu'il y avait intérêt à utiliser; il faut également se rappeler que ces Théâtres des campagnes, pour la plupart, étaient forains, devaient être aménagés de manière à

servir à divers usages, ainsi qu'on l'a constaté pour plusieurs d'entre eux, en particulier pour celui de Sanxay qui, grâce à quelques transformations très faciles à faire, parce qu'elles avaient été prévues dans la construction, pouvait servir soit de théâtre, soit de cirque, voire même d'amphithéâtre, aux jeux duquel ne pouvaient cependant prendre part que des animaux de moyenne taille.

Comme on le voit, l'ancien édifice qui nous occupe, construit en la façon communément employée pendant la seconde période Gallo-Romaine, n'était pas le seul dont la forme différait des formes adoptées dans les œuvres classiques, sans doute, parce qu'il se trouvait dans une localité rurale. — Mais passons, car il nous faut indiquer comment son intérieur était distribué, avant de rechercher l'usage auquel il aurait été primitivement destiné.

Cet édifice se composait de cinq salles, distinctes en apparence, mais qui ne formaient en réalité qu'un seul et même monument, puisque toutes leurs fondations étaient reliées entre elles. (Voir Pl. II.)

La *première salle*, A, de forme rectangulaire, que j'ai appelée jusqu'ici quadrilatère central, se trouvait en communication directe, d'une part, avec les salles D, B et C au moyen des grandes baies A' et A'', composées de pilastres et de colonnes qui supportaient des arcs puissamment constitués, et d'autre part avec la partie supérieure de la salle L également au moyen d'une large baie du genre des précédentes, mais dont les pilastres, qui soutenaient un grand arc, étaient dépourvus de colonnes.

La *seconde salle*, D, revêtait la forme d'un carré auquel on avait changé les angles Nord-Est et Sud-Est en pans-coupés, et se trouvait en communication avec la salle A

par la grande baie A' et avec les salles B et C par les petites baies *f* et *g*; on ne peut savoir s'il avait jadis existé des ouvertures dans les cinq murs de cette salle, attendu qu'il n'en reste que les fondations.

La *troisième salle*, B, et la *quatrième*, C, de formes rectangulaires, possédaient chacune quatre baies, dont une grande, A'', A'', deux de moyennes dimensions, B'', B'' et C'', C'', et une petite, *f* et *g*; elles étaient en communication : avec la salle A, par les baies A'' A''; avec l'extérieur, par les baies B'', B'' et C'', C''; avec la salle D, par les baies *f* et *g*; je ferai de plus remarquer qu'aucun des pilastres de ces huit baies de petites ou de moyennes dimensions ne portent de traces de *battements* et n'avaient par là même jamais reçu de fermeture.

La *cinquième salle*, L, en forme de parallélogramme allongé, et dont il ne reste que les fondations, faisait partie intégrante de l'édifice auquel appartenaient les autres salles qui viennent d'être décrites. La liaison de ses fondations avec celles des piliers Ouest du quadrilatère central n'a pas, il est vrai, été retrouvée, parce que les maçonneries basses des murs de ces deux piliers avaient été plusieurs fois refaites, et qu'elles recouvraient entièrement, à leur point de jonction, les fondations des salles A et L; mais, comme il a été dit, grâce à un sondage pratiqué à environ quatre mètres au-dessus du sol, dans le mur Nord de cette salle L, actuellement relié au pilier Nord-Ouest du quadrilatère par des constructions relativement modernes, on a rencontré un morceau de cintre en maçonnerie qui ne laisse aucun doute sur la liaison des fondations anciennes des salles A et L. En effet, cette portion de cintre en maçonnerie et une partie de

son pied-droit, qui se trouvaient dissimulés derrière un placage de même date que les gros piliers de la nef actuelle de l'église, font corps avec les maçonneries du pilier Nord-Ouest du quadrilatère central, et la direction que suit, sur la gauche, la partie du cintre qui est en porte-à-faux au-dessus des fondations Z', est exactement celle de ces mêmes fondations. Il en résulte : que le pilier du quadrilatère était relié à la salle L par un mur avec baie en plein-cintre ; que ses pilastres prenaient appui sur les fondations Z' ; enfin que ses fondations Z' sont reliées avec celles du pilier Nord-Ouest de la salle A. — Ce qui vient d'être dit des fondations Nord de la salle L s'applique également à celles du Sud, car il y avait symétrie complète dans toutes les parties de cet édifice, et c'est pourquoi j'ai cru pouvoir indiquer ces deux baies sur le plan. Quant aux autres baies, qui y figurent, tracées également au pointillé, sur le reste des fondations latérales Z' et Z'' de la salle L, je ne les ai placées que comme ameublement et nullement en manière de restitution, car je reconnais qu'il n'existe aucune des données qui seraient de nature à nous faire savoir si les fondations Z' et Z'' supportaient plutôt des murs avec portes et fenêtres que des pilastres de portiques. — J'ajouterai ici, puisqu'il vient d'être question de restitution, que seule la forme primitive du monument se trouve par elle-même reconstituée, puisque toutes ses fondations existent et sont liaisonnées entre elles ; mais qu'il est impossible de restituer toutes les salles dont il était composé attendu que, d'une part, la salle L, ainsi qu'on vient de le voir, est irreconstituable, et que, d'autre part, il n'existe de la salle D, des extrémités Nord de la salle B et des extrémités Sud de la salle C,

que les fondations qui, à cause de leur état de conservation, ne permettent pas de préjuger si les murs qu'elles avaient supportés étaient ou non décorés de portes et de fenêtres. Les seules parties du monument demeurées jusqu'à ce jour intactes sont les murs du quadrilatère central A, de même que ceux Est et Ouest des salles B et C, et encore ont-ils subi, dans leurs parties supérieures, de nombreuses reprises. — Comme on le voit, tout essai de restitution est vraiment impossible, puisque les éléments font défaut. — Mais je laisse cette question pour compléter les renseignements déjà donnés sur la salle L par l'observation suivante : la liaison qui existe entre les fondations L et celles latérales Z' et Z'' de la salle L donnerait à penser que cette salle aurait été diminuée de longueur au profit de la salle A et que cette dernière se serait ainsi trouvée augmentée à l'Ouest ; cette supposition semble confirmée par l'existence de l'arc maçonné, décrit plus haut, dont les pieds-droits formaient baie au Nord, dans la partie comprise entre le pilier Nord-Ouest du quadrilatère central A et le point de jonction des fondations Z et Z'.

J'ajoute en terminant cette série d'observations déjà bien longue : que les aires des cinq salles de l'ancien édifice, à part cependant l'aire de la salle centrale, étaient au même niveau ; que ce niveau se trouvait plus élevé que celui des terrains extérieurs ; et que l'on communiquait de l'extérieur à l'intérieur au moyen de marches. C'est, du moins, ce qu'ont prouvé l'enlèvement des anciennes bases des colonnes qui soutenaient le grand arc A' du quadrilatère central A, de même que les sérieuses recherches qu'il m'a été possible de faire dans le

sol de ces salles ainsi que dans les terrains extérieurs. L'enlèvement de ces anciennes bases de colonnes a été le fait de l'architecte des Monuments-Historiques qui voulant, pour des raisons que nous ne connaissons pas, baisser de 0^m, 435 le niveau général primitif, fut obligé d'enlever ces bases anciennes et de les remplacer par d'autres, dont les socles étaient plus élevés, et d'enlever par là même un des anciens rangs de pierres sculptées à l'époque Romaine, qui servaient de fondations aux colonnes du grand arc, et dont le détail se trouve à la *page 45* (1).

Des nombreux renseignements contenus dans ce paragraphe il résulte que toutes les fondations de l'édifice primitif, sur lequel est venue se greffer l'ancienne église actuelle, sont complètes, et que cet édifice était à son origine, composé de cinq salles, dont quatre en formaient certainement la partie principale ; nous connaissons donc sa forme. Voyons maintenant à quel usage il aurait pu servir.

§ 8. — USAGE AUQUEL AURAIT PU SERVIR L'ANCIEN ÉDIFICE

La première impression que l'on éprouve en regardant le plan de l'ancien édifice, figuré sur la *PLANCHE II*, est qu'il aurait été construit originairement pour servir d'église, car il semble en posséder les éléments ; ne pourrait-on pas, en effet, considérer : la salle *L* comme nef, les salles

(1) Ces bases, de même que les grosses pierres qui les supportaient, ainsi que d'autres pierres Gallo-Romaines également trouvées dans les anciennes fondations ou bien ailleurs pendant les travaux de restauration de l'édifice, sont placées, avec ordre, devant le mur intérieur Sud de la partie de droite du transept actuel.

B, A et C comme transept, et la salle D comme chœur ?

Je ne le crois pas pour les raisons suivantes : — 1° ainsi qu'il a été dit ailleurs, les matériaux qui composent cet édifice ont été empruntés à un ancien monument Gallo-Romain de la première époque, et la manière dont ils ont été mis en œuvre est entièrement semblable à celle employée dans les constructions Gallo-Romaines de la seconde époque, c'est-à-dire postérieurement à l'année 277 et antérieurement à l'année 437 ; dès lors, l'église, que paraît représenter notre édifice, serait du vi^e siècle, ce qui est vraiment impossible, attendu que, d'une part, il n'existe pas et il n'a jamais existé, que je sache, d'église qui ait été construite dans une campagne pendant le vi^e siècle, avec des proportions aussi vastes que celles affectées à cet édifice, et que, d'autre part, il n'est pas d'exemple d'église, dont chacun des bras Nord et Sud du transept se soit trouvé en communication directe avec l'extérieur, au moyen de quatre grandes baies qui n'ont jamais reçu de fermetures, ainsi que cela existe dans les salles B et C de notre édifice ; de plus, aucune église n'aurait eu sa nef séparée de son transept, un peu avant leur jonction par un mur, ainsi que cela se voit dans notre édifice, dont la salle A se trouve séparée de la salle L par les fondations Z qui sont intimement liées avec celles Z' et Z". Il est donc évident que notre édifice n'a pas été construit comme église ; — 2° on pourrait peut-être dire : « Mais, cet édifice a pu être construit comme église, « avec des matériaux anciens, pendant le vii^e siècle, par « les moines de Heri, voire même par leur saint fondateur « Filibert, puisque la *villa* de Deas était leur propriété « depuis 677, époque à laquelle l'évêque Ansoald leur en

« avait fait don. » A cela je réponds que la supposition est inacceptable : d'abord, parce que si les moines avaient construit cet édifice comme église, ils se seraient donné de garde d'en laisser le transept en communication directe avec l'extérieur au moyen des baies ouvertes qui, ainsi qu'on le constate encore aujourd'hui, n'ont jamais été closes ; ensuite, parce que les moines ne pouvaient jouir de Deas que comme propriété de rapport et non comme monastère, à moins d'en avoir reçu l'autorisation du souverain, autorisation dont il n'existe aucune trace, et dont les renseignements suivants semblent indiquer qu'elle n'aurait pas été demandée entre les années 677 et 819 ; nous savons, en effet, qu'il a fallu les autorisations : — de l'empereur Louis le Pieux, en 819, pour faire à Deas des aménagements afin de pouvoir y habiter passagèrement ; — de Pépin, roi d'Aquitaine, en 834, pour quitter Heri et habiter définitivement à Deas ; — du même roi, en 836, pour enlever de Heri le corps de leur saint fondateur et le transporter à Deas ; — enfin de l'empereur Charles le Chauve, en 845, pour abandonner Deas et s'installer à Cunauld. Je crois donc pouvoir affirmer que les moines de Heri n'ont pas construit le vieil édifice qui nous occupe. La seule chose qu'il me soit possible d'admettre et que du reste je développerai dans les CHAPITRES I et II de cette étude, c'est que les moines de Heri commencèrent, un peu avant 819, la construction d'un monastère à Deas, et que leur première préoccupation dut être d'aménager en église le vieil édifice qui, sans doute, était resté inutilisable depuis la seconde révolte des Bagaudes.

Puisque ce vieil édifice ne peut avoir été construit comme église par les moines de Heri, ainsi qu'on vient de

le voir, son origine Gallo-Romaine de seconde époque, dont j'ai donné ailleurs les preuves (pp. 67 et 93), se trouve confirmée ; il faut alors lui chercher une autre destination. Voyons si on ne l'aurait pas bâti comme Temple ? — Je ne le crois pas : — d'abord, parce qu'il n'y a été rencontré, au cours des fouilles, aucune fondation de *cella*, et, comme on le sait, la *cella*, résidence habituelle de la divinité, toujours aussi composée d'une chambre close avec une seule porte, était la caractéristique des Temples ; ensuite, parce qu'il n'existait pas, que je sache, d'exemples de Temples dont les parties principales se trouvaient en communication avec l'extérieur, par des ouvertures dépourvues de portes, ainsi que cela se voit dans les salles B et C, parties principales, encore bien conservées, de notre édifice primitif, qui, ainsi qu'il a été dit ailleurs, communiquaient directement avec l'extérieur par quatre baies auxquelles il n'a jamais existé de fermetures ; — enfin, parce qu'il paraîtrait tout à fait surprenant qu'on eût construit, pendant le iv^e siècle, un aussi grand Temple dans une localité qui, bien que traversée par une voie Romaine et située à peu de distance de centres habités, ne paraît pas avoir eu, à cette époque, l'importance qu'elle a acquise depuis.

Il faut donc abandonner l'idée que notre vieil édifice aurait été un Temple, et voir si, d'après l'emplacement qu'il occupe et la manière dont il est divisé, on ne pourrait pas le considérer comme ayant fait partie d'un *forum* ; mais avant d'entreprendre cette recherche, je crois indispensable de faire connaître le sens qu'attachent au mot *forum* les érudits modernes d'après les dires des auteurs anciens.

L'ouvrage le plus complet qui ait paru sur ce sujet est certainement la magistrale étude que M. Henry Thédénat, prêtre de l'Oratoire et membre de l'Institut, a publiée, en 1898, sous le titre : *le Forum Romain et les Forums Impériaux* (1). J'en citerai *in extenso* les passages suivants, qui me paraissent devoir jeter un peu de lumière sur la question vraiment nébuleuse qui nous occupe :

« Il existe encore aujourd'hui, nous dit cet auteur, « dans nos campagnes, en dehors des centres habités, de « grands espaces où affluent, à des époques déterminées, « les marchands ambulants avec leur pacotille, les pay- « sans des villages voisins avec les bestiaux et les denrées « qu'ils veulent vendre. Nous appelons ces lieux de réu- « nion des champs de foire ; chez les Romains, on leur « donnait le nom de *forum*. Cette institution remonte à « une haute antiquité. Bien avant la fondation de Rome, « il est probable que le lieu qui fut plus tard le *forum* « romain était un marché où les habitants des bourgades « établies sur les collines environnantes venaient faire « leur trafic... A une époque moins ancienne et plus his- « torique, cet usage, qui s'était pour ainsi dire établi seul, « sous l'impulsion des nécessités, fut régularisé par les « Romains qui le développèrent méthodiquement. En « Italie et dans les provinces, il existait des villages et des « hameaux non constitués en communes et attribués pour « cette raison à des colonies ou à des municipes jouissant « d'une organisation municipale. Mais souvent ces chefs- « lieux étaient trop éloignés, les communications trop dif- « ficiles pour que les populations qu'on y avait rattachées

(1) Paris. Librairie Hachette, 1898, in-12. Cet ouvrage a été couronné par l'Académie.

« pussent prendre part aux actes de la vie municipale et
« venir régulièrement aux jours de marché, vendre et
« acheter. Pour remédier à cet inconvénient, dans un
« endroit central, à proximité d'un certain nombre de ces
« lieux abandonnés, on établissait un marché, et afin
« que l'accès en fût plus facile, on en choisissait l'empla-
« cement près d'une route. La construction des grandes
« voies de l'empire romain donna souvent lieu à la créa-
« tion des centres de commerce... Puis comme les habi-
« tants des bourgades voisines avaient l'habitude de se
« réunir périodiquement sur ces marchés, comme il était
« facile de les y convoquer, les forums devinrent bientôt
« le lieu des assemblées, le centre de la vie municipale,
« ou plutôt de ce qui en tenait lieu à ces populations non
« encore organisées .

« *Forum*, comme nous venons de le voir, était le nom
« du marché; le lieu des réunions politiques s'appelait
« *conciliabulum*; mais il est évident que le même terrain
« avait ce double emploi. Dès lors, la population pourvue
« de ce centre de réunion formait une circonscription
« territoriale; là se tenait le marché; là on levait les
« troupes, on rendait la justice, on célébrait les cérémo-
« nies religieuses; c'est là qu'était le siège de l'adminis-
« tration » (*pp. 1-3*).

J'ajouterai à ces renseignements, d'un réel intérêt, que, d'après Tite-Live (*ALI*, 27), le *forum* était environné de portiques en forme d'arcades avec des intervalles libres par où l'on pouvait entrer et que d'après Cicéron (*Verr.*, IV, 31; V, 58), il était orné de colonnes et de portiques.

Le *Dictionnaire des Antiquités Grecques et Romaines* de Daremberg et Saglio, véritable encyclopédie des usages

Grecs et Romains, nous fournit aussi de précieux renseignements sur les *Basiliques* qui, on le sait, accompagnaient les *forums*. Voici les principaux : — « Les « *basiliques* affectées à des usages publics doivent être « considérées, en général, comme le complément du « *forum* dont elles étaient voisines : c'est le *forum* couvert « avec ses destinations diverses, affaires, commerce, « banque, justice ou simple promenade. » — « Des *basi-
« liques* sont mentionnées comme annexes de temples, de « curies, de théâtres, de bains, où elles servaient d'abris, « de promenade ou de salle de pas perdus ; les empereurs « et d'autres grands personnages voulurent en avoir aussi « dans leurs palais et leurs *villas*. » — « Nous avons « quelques données précises sur ces édifices, mais nous « restons sur bien des points dans l'ignorance. » — Dif- « férentes raisons nous portent à croire que les *basiliques* « étaient ouvertes en général. » — « Il n'est pas douteux « que les basiliques étaient couvertes. » — « Le nom de « *basilique*, réservé d'abord aux édifices somptueux qui « étaient une dépendance de la place publique, fut appli- « qué à d'autres bâtiments qui n'avaient probablement « avec les premières *basiliques* qu'une ressemblance assez « éloignée, mais qui devaient être comme celles-ci un lieu « couvert. » (J. Guadet.)

Comme on a pu le remarquer, il existe, dans les textes nombreux qui viennent d'être cités, quelques lacunes qui, je le pense, proviennent de ce que les historiens anciens, auxquels les savants modernes ont eu recours, habitaient les villes et se seraient complus à faire connaître en détail les seuls monuments et les seuls usages qu'ils avaient journellement sous les yeux ; mais dans la crainte que

ces lacunes soient préjudiciables à l'accomplissement de la tâche que je me suis imposée, qui consiste à faire connaître l'origine et la destination de notre vieil édifice, j'ai cru utile de les signaler et autant que possible de les combler.

D'après quelques-uns de ces textes, nous savons que les *forums*, ou lieux d'assemblées, se trouvaient généralement dans les villes, plus rarement dans les campagnes, quelquefois dans les *villas* et même dans les camps; nous savons aussi que les *forums* des villes se composaient d'un emplacement spacieux toujours accompagné d'une *basilique* ouverte et couverte et souvent de portiques et de galeries également couverts; nous savons enfin que les Temples, les Théâtres et les Thermes, habituellement construits isolément dans les villes, ne faisaient pas partie de l'ensemble de leurs *forums*, sans doute parce que les nombreux visiteurs qui s'y rendaient avaient toutes facilités de fréquenter ces autres édifices. Mais, ce que les textes ne font pas connaître, c'est la manière dont étaient composés les *forums* des campagnes, et cette lacune est d'autant plus regrettable qu'il existe, dans plusieurs localités de la France, entre autres dans celles, déjà citées, de Sanxay, de Berthouville, et de Saint-Révérien, des substructions Gallo-Romaines, agglomérées sur une même surface de terrain, et qu'on reconnaît facilement parmi leurs substructions des Temples, des Théâtres et des Thermes qui n'ont jamais appartenu à des villes, mais qui ont fait partie de *forums* ruraux, comme il semble; cette solution paraîtra, je pense, fort acceptable quand j'aurai donné la description de quelques-uns de ces *forums*.

Sanxay Gallo-Romain (*Sanciacum*) (1), situé dans la Vienne, à 1 kilomètre du bourg actuel, auquel il a donné son nom, était desservi par de nombreux chemins romains et contenait un Temple, des Thermes, et un Théâtre. Le Temple, orienté à l'Est, couvrait une superficie de terrain de 7.695 mètres carrés, et se trouvait bordé, en façade, par un portique qui prenait jour à l'extérieur, et sur les autres côtés par de spacieuses *galeries* ouvertes sur un vaste *préau*, au centre duquel s'élevait une *cella* octogonale entourée de quatre *pronaos*; la superficie de ce *préau* était de 3.591 mètres carrés, non comprises les surfaces de terrain occupées par la *cella*, les *pronaos* et les *galeries*. — Les Thermes possédaient un *exèdre*, des cours et un spacieux *préau*, d'une contenance de 1.734 mètres carrés, qui se trouvait garni de longues et larges *galeries*.

Berthouville Gallo-Romain (*Canetonnum*) (2), situé dans l'Eure, et également à 1 kilomètre du bourg qui porte actuellement son nom, était bordé et traversé par une voie principale et par une voie secondaire, Romaines, et couvrait une superficie de terrain de 14 hectares, égale à celle couverte par les constructions de Sanxay; il se composait d'un Temple, d'un Théâtre et d'une Hôtellerie.

Le Temple, orienté à l'Ouest, occupait une surface de terrain de 4.600 mètres carrés, dont une moitié contenait deux *cella* avec *pronaos* entourés de *galeries* sur trois de leurs côtés, et d'un portique sur le quatrième côté; et

(1) C. de la Croix, *Mémoire sur les découvertes d'Herbord dites de Sanxay*. Niort, Clouzot, 1883. Avec Planches.

(2). C. de la Croix, *le Trésor et les substructions Gallo-Romaines de Berthouville* (Eure). — Bull. archéologique du Comité. 1897, pp. 71-78. Pl. L.

l'autre moitié était occupée par un grand *préau* également entouré de trois *galeries* ouvertes ; la surface de ce *préau* était de 1.696 mètres carrés, non comprise celle couverte par les galeries.

Saint-Révérien Gallo-Romain, dans la Nièvre (1), dont l'attribution ne paraît pas sérieusement fixée et que j'assimile cependant aux deux localités précédentes à cause de la forme de son Temple, était distant de deux kilomètres du bourg qui porte aujourd'hui son nom, et traversé par une grande voie antique ; il contenait un Temple, un Théâtre et des habitations. Le Temple, orienté à l'Est, se composait d'une *cella* ronde, circonscrite par un *pronaos* octogonal qui se trouvait irrégulièrement placé dans un vaste *préau* de forme trapézoïdale ; entouré de trois *galeries* et d'un *portique* précédé d'un vestibule (2). La surface de terrain couverte par ce *préau* était de 1.314 mètres carrés, déduction faite de celle couverte par les *galeries* et par le *portique*, et de 3. 300 mètres carrés, en y comprenant la surface occupée par ces constructions.

Ces trois établissements Gallo-Romains, comme on vient de le voir, contenaient chacun un ou deux Temples et un Théâtre (l'un d'eux même possédait des Thermes), c'est-à-dire des édifices qui, d'après les textes anciens, n'entraient pas dans la composition des *forums* des villes, et ne contenaient pas de *basiliques*, sorte d'édifices dont les villes n'étaient jamais privées ; il est donc impossible de considérer les édifices qui viennent d'être

(1) Charleuf, *Mémoire sur les fouilles de Saint-Révérien*, Autun, 1844.

(2) Je ne parle pas d'une construction placée à droite du vestibule, parce que les archéologues qui l'ont étudiée la considèrent comme faite postérieurement aux autres constructions.

décrits comme ayant fait partie de *forums* de villes. De plus, ainsi qu'on a également pu le constater, le genre des Temples de ces trois établissements ruraux était complètement différent de celui adopté pour les Temples des villes; en effet, tandis que les Temples des villes étaient composés d'une *cella* accompagnée d'un *pronaos* et entourée d'un *portique*, et que les places au milieu desquelles ils se trouvaient n'étaient pas fermées sur les quatre côtés par des *portiques*, au contraire les Temples de nos établissements, également composés de *cellas* accompagnées de *pronaos*, occupaient le centre ou l'une des bordures d'un vaste préau entouré de spacieuses *galeries*, ainsi qu'on a pu s'en rendre compte par les nombreuses mesures que j'en ai données.

Les différences vraiment considérables qui existent, ainsi qu'on vient de le voir, entre les Temples des villes et ceux de Sanxay, de Berthouville et de Saint-Révérien, de même que les nombreux renseignements qui ont été donnés sur les *forums*, me portent à croire que les deux premiers de ces trois établissements Gallo-Romains n'avaient jamais été des villes, mais simplement des *forums* ruraux, autrement dit, des lieux d'assemblées foraines, et que le troisième aurait pu être, dès son début, un *forum* du genre des deux précédents, et avoir été ensuite aménagé en ville.

Les observations suivantes achèveront, j'en suis persuadé, de confirmer cette légitime conviction.

1° Ces trois établissements Gallo-Romains ne pouvaient être des villes, puisqu'ils ne s'y trouvait pas de *basilique* et qu'ils ne contenaient, en fait d'habitations, que celles nécessaires au service des édifices, sans doute aussi, à

celui des étrangers. Je ferai pourtant quelques réserves, ainsi que je l'ai déjà dit, au sujet de l'établissement de Saint-Révérien qui, paraît-il, aurait possédé des habitations en assez grand nombre, et si je l'ai joint jusqu'ici aux établissements de Sanxay et de Berthouville, c'est parce que son Temple contenait, comme les Temples des deux autres établissements, un vaste *préau* entouré de spacieuses *galeries*;

2° Tous trois, comme l'exigeaient les lieux d'assemblées foraines, étaient situés dans des campagnes et desservis par des voies antiques qui les mettaient facilement en communication avec les populations régionales;

3° Tous trois aussi se trouvant dépourvus de *basiliques* et par là même privés des *préaux*, des *portiques* et des *galeries* qui en faisaient partie, on avait adjoint à leurs Temples de vastes *préaux* entourés de spacieuses *galeries* qui répondaient aux exigences des *basiliques*, et c'est ainsi que ces Temples avaient revêtu des formes tout à fait étrangères à celles que l'on rencontrait dans les Temples des villes;

4° La présence de Temples, de Théâtres, voire même de Thermes dans ces établissements s'explique facilement, car il y aurait eu tout intérêt à les doter de ce genre d'édifices, afin d'attirer les populations, en leur procurant les mêmes satisfactions que les villes offraient à leur piété ainsi qu'à leurs jouissances. Ce sont là, je pense, les raisons qui motivèrent l'introduction de ces importants édifices dans les *forums* ruraux ou lieux d'assemblées foraines.

Éclairé par tous les renseignements fournis au cours de cette longue dissertation sur les *forums* des villes et

sur ceux des campagnes, je ne crois pouvoir mettre en doute que les établissements Gallo-Romains de Sanxay et de Berthouville (je fais mes réserves pour l'établissement de Saint-Révérien) n'aient été des lieux d'assemblées foraines et par là même des *forums* (1).

Examinons maintenant si la localité de Deas aurait possédé, comme les *forums* de Sanxay et de Berthouville, un grand Temple et un Théâtre ; nous rechercherons ensuite les raisons qui permettraient, peut-être, de la considérer comme *villa* dans laquelle aurait existé un *forum*, sans grand Temple, sans Théâtre et même sans *basilique*, mais avec un monument qui aurait pu remplir les fonctions de ce dernier genre d'édifice.

Cette localité n'a certainement pas été, jusqu'ici, étudiée archéologiquement d'une manière sérieuse, et les substructions Gallo-Romaines de son cimelière n'ont été retrouvées que fortuitement ; on ne sait donc pas si elle possédait ou non, à l'époque Romaine, quelques édifices

(1) L'important résumé des *Travaux sur l'antiquité romaine en France*, publié par M. Camille Jullian, dans la *Revue historique*, t. *LXIX*, 1899, pp. 318-341, contient à la page 332 une phrase qui a trait aux idées que je viens d'émettre sur ces deux établissements ; la voici : « La Lyonnaise « nous offre, cette fois assez loin du champ habituel de ses recherches, cet « incomparable fouilleur qu'est le R. P. DE LA CROIX ; son temple et son « théâtre de Berthouville sont, comme ses monuments de Sanxay, une énigme historique et monumentale qu'il serait à désirer qu'une inscription « vint résoudre : énigme d'autant plus intéressante que Berthouville est le « vrai lieu de découverte du célèbre trésor de Bernay. Peut-être sommes-nous, ainsi que le pense M. de la Croix, en présence de quelque lieu « consacré, municipal ou fédératif, grand sanctuaire ou petite cité sainte « comme le puy du Mercure arverne ou le confluent des Trois-Gaules. » — De plus, après la communication que M. Mallard fit à la Sorbonne sur le Théâtre de Drévant (*Cher*), dans sa séance du 18 avril 1906. « M. Jullian « fait ressortir le grand intérêt des fouilles et découvertes de M. Mallard. « Il pense que Drévant a été, à l'époque Romaine, un centre de réunions « pour les populations du voisinage présentant des édifices pour le trafic et « la prière ». (*Journal officiel* du 19 avril 1906, p. 2614.)

importants qui depuis auraient disparu. Malgré ce manque absolu de renseignements, je suis persuadé qu'elle n'a jamais possédé, à part peut-être un petit Temple, aucun autre monument un peu important, que celui dont d'intéressantes parties sont encore aujourd'hui visibles dans son ancienne église ; et cette persuasion s'appuie sur les observations suivantes : — on peut admettre que, si cette localité avait contenu des monuments de l'importance qu'avaient à cette époque les grands Temples et les Théâtres, il serait vraiment extraordinaire qu'il n'en soit resté aucune trace ; attendu que la plus grande partie de l'édifice, qui leur aurait été contemporain, n'avait pas été détruite, puisqu'elle fut habilement utilisée en église à l'époque Carolingienne, ainsi qu'on le verra au CHAPITRE I (2^e Partie) de cette étude ; — il faut, de plus, ne pas oublier que Deas était en 677 une *villa* (Voir pp. 11 et 61), et que généralement les *villas* mérovingiennes avaient succédé aux *villas* Gallo-Romaines ; il faut aussi se souvenir que les *villas* romaines situées à proximité ou à quelques lieues des villes (celles du moins qui appartenaient à de riches personnages) étaient fort vastes, très luxueuses, et comprenaient même quelquefois des Temples et des Théâtres, qui étaient à l'usage des populations locales et régionales ; mais il n'existe pas, que je sache, d'exemples de *villas* de ce genre, qui aient été installées en rase campagne et à plusieurs lieues des villes ; or Deas occupait à cette époque, et occupe maintenant encore, un pays plat, éloigné de plusieurs lieues des centres peuplés ; il n'est donc pas étonnant que son ancienne *villa* ait été privée de grand Temple et de Théâtre ; — il faut également se souvenir que le monument du iv^e siècle de Deas, qui fut

aménagé en église à l'époque Carolingienne, avait été construit avec les matériaux d'un édifice antérieur, dont la destruction remontait à la fin du ⁱⁱⁱ^e siècle, et que les pierres blanches employées dans sa construction, en claveaux dans les cintres et en carreaux dans les pieds-droits des baies, étaient de même nature que celle des gros blocs revêtus de sculptures architecturales qui composaient les fondations de son quadrilatère central; il ne faut pas non plus perdre de vue que les baies de ce monument n'en étaient qu'une faible partie, et qu'aucune pierre blanche n'avait été employée dans le reste de ses maçonneries. Cette constatation donnerait, ce semble, à penser que le constructeur du monument n'aurait eu à sa disposition qu'une assez petite quantité de pierres blanches, et que cette quantité se serait trouvée considérablement augmentée, s'il avait existé dans cette localité ou dans ses abords, un grand Temple, voire même un Théâtre; car ces édifices auraient été détruits ou rendus inutilisables, en la même façon que l'avait été l'édifice qui a précédé celui du ^{iv}^e siècle auquel il avait fourni ses propres matériaux. Je considère donc comme extrêmement probable que la localité de Deas n'aurait jamais possédé de grand Temple et de Théâtre.

Il me reste à indiquer ce qu'était au ^{iv}^e siècle l'édifice qui donna naissance à l'église Carolingienne de Deas, et l'usage auquel il aurait pu être affecté.

Ainsi que je l'ai fait remarquer dans le cours de cette étude, le vieil édifice de Deas, qui paraît avoir été construit pendant le ^{iv}^e siècle (*pp.* 68-73), n'aurait certainement pas servi, à cette époque, d'Église ou de Temple (*pp.* 80-82), mais aurait plutôt rempli le rôle de *basilique*,

(p. 86) dans la *villa* dont elle semble avoir fait partie, ainsi que je vais essayer de le démontrer.

D'après certains textes qui ont été cités aux pages 85 à 87 de cette étude : les *basiliques* étaient des *forums* couverts, destinés aux affaires de commerce, de banque, de justice, et servaient également de salles de pas-perdus ; elles étaient généralement couvertes, et garnies de *galeries* ou nefs, lorsqu'elles avaient été régulièrement construites ; le nom de *basilique* était quelquefois appliqué à des bâtiments qui n'avaient avec elle qu'une ressemblance assez éloignée. Les *forums* eux-mêmes étaient entourés de portiques en forme d'arcades avec des intervalles libres par où l'on pouvait entrer.

Il me semble que tous les services (*voir* Pl. II), qui viennent d'être rappelés, et auxquels les *basiliques* étaient affectées, pouvaient être exercés dans notre vieil édifice ; car les quatre salles, B, C, D, et A (y compris la partie contiguë au mur Z_j, qui le composaient, se trouvaient réunies par les grandes baies A', A'', A''', et ne formaient qu'une seule salle, dont les dimensions étaient vraiment considérables.

Je crois aussi pouvoir affirmer que cette vaste salle était, comme les *basiliques*, ouverte et en communication directe avec l'extérieur, puisque les dossierets de ces quatre baies Est et Ouest B'' et C'', qui donnaient sur le dehors, ne portent aucune trace de battements ou de tous autres genres de fermeture.

Il me paraît également probable que les *galeries* ou nefs généralement employées dans les *basiliques* classiquement construites, et qui manquent à notre édifice, auraient été remplacées par un *portique* qui aurait

occupé la salle L ; c'est du reste ce que donnerait à penser le morceau d'arc en maçonnerie que l'on a retrouvé liaisonné avec la maçonnerie du pilier de gauche du quadrilatère central.

Je considère donc, comme très probable, que le vieil édifice de Deas aurait été construit pour remplir les fonctions de *basilique*, et je pense qu'on pourrait peut-être attribuer la singularité de sa forme, de même que l'absence de grand Temple et de Théâtre dans la localité où il se trouve, soit au petit nombre de personnes de la région qui fréquentait ce lieu, soit, peut-être aussi, au propriétaire de la *villa* à qui sa fortune n'aurait pas permis de construire plus grandement.

Quoi qu'il en soit des formes bizarres de cette *basilique* et de son *portique*, il me paraît fort probable que ces édifices, de même que les terrains qui les entouraient et qui faisaient partie de la *villa*, servaient, en qualité de *forum*, à des réunions foraines qui se tenaient à Deas, car Ermentaire s'exprime à ce sujet en ces termes : « *Comme l'accès (du monastère) était interdit aux femmes, une croix est placée un peu plus loin de la porte extérieure du monastère (indiquant) jusqu'où l'un et l'autre sexes devaient être admis, à savoir à cause des affaires, parce que là même avaient lieu des foires.* » (Voir le texte latin, p. 15 de cette étude.)

Et j'ajoute en terminant ce CHAPITRE que je considère également comme très probable que Deas aurait été une *villa* de laquelle dépendait un *forum* accompagné d'une *basilique* où se tenaient des réunions foraines.

CHAPITRE III

CONCLUSIONS TIRÉES DES RENSEIGNEMENTS ET DES OBSERVATIONS CONTENUES DANS LES CHAPITRES I ET II

Avant de clore la 1^{re} PARTIE de cette étude, il me paraît utile d'en résumer en quelques lignes les conclusions, car elles s'y trouvent noyées au milieu de nombreuses et arides dissertations; en voici donc la liste par ordre chronologique :

La localité de Deas était habitée pendant la première époque Gallo-Romaine, et plusieurs voies la mettaient en communication avec les populations de diverses autres localités de même époque (p. 66); — parmi ses habitations, dont il est possible de prévoir le genre, il ne se trouvait, ce me semble, ni grand Temple, ni Théâtre (pp. 93-94), mais il est certain qu'il y avait un édifice d'une assez grande importance, et tout porte à croire qu'elle était une *villa*, de laquelle dépendait un *forum* (pp. 65, 95), et même une sorte de *basilique* (pp. 95, 96).

Disons, en passant, que M. Maître n'a pu, jusqu'ici, admettre que Deas ait été occupé par les Romains, et que, dernièrement encore, il écrivait : « Il est bien avéré que
« les Romains n'ont *jamais* formé d'établissement dans
« les endroits *bas et humides* qu'ils avaient en aversion...,

« C'est faire une grosse hérésie archéologique que de « présenter le *marais de Déas* comme une station antique » (1). — Cette affirmation me paraît bien un peu risquée ; car sans parler du forum de Rome, qui occupait la partie basse circonscrite par les sept collines de cette ville (2), et pour ne citer que quelques-uns des nombreux exemples rencontrés dans le département de la Vienne : — les constructions du *forum Gallo-Romain* de Sanxay se trouvent dans un terrain *bas et humide* qui est à moitié entouré par la rivière la Vonne ; — à quelques kilomètres de cette localité, au lieu dit Puybezin, dans la *partie basse d'une petite vallée* arrosée par un ruisseau, existent les substructions d'une modeste *villa Gallo-Romaine* qui possédait une intéressante salle de bains ; — les substructions d'un *grand établissement Gallo-Romain* ont été rencontrées, en 1869, à Poitiers, sur les bords de la rivière le Clain, dans la couche inférieure des terrains sur lesquels s'élevait, jusqu'à la Grande Révolution, la célèbre abbaye de Saint-Cyprien ; — sur une des rives plates de la rivière la Vienne, près du moulin de Chitré, dans la commune de Vouneuil-sur-Vienne, j'ai rencontré les fondations d'un *établissement Gallo-Romain*, etc. ; etc., et pour citer même Déas : d'après Ansoald, il y existait une villa pendant le *vi^e siècle* ; — d'après Louis le Pieux, en 819, — et pendant les siècles suivants, il s'y trouvait un

(1) M. Maître, *l'Espérance du Peuple* (Journal de Nantes), numéro du 18 Mai 1905.

(2) — Le forum (de Rome) était une vallée marécageuse et boisée où « s'accumulaient les eaux pluviales ; de toutes parts des hauteurs l'environnaient, sauf du côté de Vélabre, dont les marais très bas lui apportaient, soit par des infiltrations, soit par des inondations, les eaux du Tibre... » Cf. Thédenat : *le Forum romain*, p. 40.

monastère; — de nos jours aussi ne voit-on pas, sur les terrains de ce prétendu *marais*, qui avoisine le mur Sud de l'ancienne église, de nombreuses habitations qui font partie du bourg actuel de cette localité? Mais revenons à notre sujet.

Cette localité subit certainement de grands ravages, puisque les matériaux de son grand édifice, peut-être même ceux de ses habitations, servirent à la construction d'un nouvel édifice, et cette dévastation, d'après les événements rapportés plus haut (*pp.* 70, 73) ne peut avoir eu lieu que de 260 à 287 (*pp.* 72, 73).

— La tourmente passée, on reconstruisit dans la localité de Deas, puisqu'il existe encore aujourd'hui, visibles dans son ancienne église, des parties importantes d'un monument qui fut construit avec les matériaux d'un édifice antérieur, rendu inutilisable pendant la tourmente révolutionnaire dont il vient d'être question. — La forme de ce nouvel édifice est celle qui se voit représentée, d'après ses fondations, sur la PLANCHE II.

Cet édifice ne demeura pas longtemps intact, car, construit postérieurement à 287, il fut saccagé pendant les invasions germaniques, ou même pendant le nouveau soulèvement des Bagaudes, qui eurent lieu de 405 à 437 (*p.* 73).

Aucun des documents anciens connus jusqu'à ce jour n'a signalé l'état dans lequel se trouvait la localité de Deas, non plus que l'usage auquel elle aurait servi, depuis sa seconde dévastation jusqu'en 677; mais nous savons, par la donation qu'en fit l'évêque Ansoald à Filibert en cette même année 677, que Deas était une villa (*pp.* 21, 59); — nous savons aussi que cette villa

demeura propriété de rapport de l'abbaye de Heri depuis 677 jusqu'en 819 (p. 82), et qu'à partir de cette époque les moines la transformèrent en monastère et y aménagèrent une église (p. 22).

Passons maintenant à la 2^e PARTIE de cette étude; elle comprendra: d'abord, les aménagements qui furent apportés à l'ancien édifice, en 819, pour en faire une église; ensuite, les nombreuses modifications que subit cette église à diverses époques.

DEUXIÈME PARTIE

DEAS, SON ÉGLISE ET SON MONASTÈRE

PENDANT LES PÉRIODES

CAROLINGIENNE, ROMANE ET OGIVALE

CHAPITRE PREMIER

TRANSFORMATION DE L'ÉDIFICE DU IV^e SIÈCLE EN ÉGLISE

[PLANCHE III]

Comme je l'ai fait remarquer au CHAPITRE II, § 8, p. 82, les moines de Heri, mis en possession de la *villa* de Deas par l'évêque Ansoald, en 677, ne purent la convertir en monastère que peu avant 819 ; elle demeura donc pendant près de 142 ans propriété de rapport au profit de l'abbaye de Heri. Les modifications qui y furent probablement apportées pendant ces 142 années sont restées jusqu'ici inconnues, mais nous savons, d'une manière certaine, que l'espèce de *basilique* du iv^e siècle, qui en faisait partie, a été conservée dans l'état de délabrement dans lequel l'avaient mise les Germains ou les Bagaudes de 405 à 437, puisque toutes ses fondations existent encore et que même plusieurs de ses murs, d'une réelle importance, sont restés apparents jusqu'à ce jour. Ce sont, comme on va le voir, les restes de cet édifice qui ont été aménagés en Église par les moines, au moment où ils eurent l'autorisation de l'Empereur Louis le Pieux, un peu avant 819, de transformer cette *villa* en monastère.

Voici, du reste, la manière dont ces aménagements me paraissent avoir été effectués :

La salle D servit de *chœur* ; elle était en effet assez spacieuse pour contenir un autel ainsi que les moines ; l'autel se serait trouvé dans l'axe et à quelque distance du mur de fond, et les moines auraient occupé les espaces de droite et de gauche qui sont en face des murs Nord et Sud, et leurs entrées et sorties se seraient faites par les petites baies *f* et *g* ;

Les salles B, A et C remplissaient les conditions d'un *transept*, puisque, réunies ensemble par les grandes baies A'' et A''', elles ne formaient qu'une seule et vaste salle qui séparait le *chœur* D de la *nef* L. On y ajouta les *absidioles* P et T afin d'y mettre des autels, tout en conservant les anciennes baies B'' et C'' ainsi que leur seuils ; et il est à remarquer que les deux extrémités des fondations de ces nouveaux murs semi-circulaires, qui constituaient ces *absidioles*, n'étaient et ne sont encore liaisonnées, ni avec les fondations anciennes des murs Est des salles B et C, ni avec celles également anciennes des murs Nord et Sud de la salle D, et que leurs fondations étaient et sont encore simplement accolées.

La salle L, anciennement *portique* ou *galerie*, servit de *nef centrale*, à laquelle on ajouta deux nefs latérales, M et N, et il est croyable que le mur Z fut conservé pendant les aménagements, pour les raisons que je donnerai plus loin, mais qu'on le démolit après l'achèvement des deux nefs latérales, tout en conservant ses fondations, puisqu'elles existent encore ; il est, de plus, certain qu'on conserva le mur de façade L' dont les fondations sont liaisonnées avec celles des murs Z' et Z'', et qu'on le prolongea pour fermer les nefs latérales ; mais ce que l'on ne sait pas, c'est si les piliers qui soutenaient des arcs et

formaient les baies de la galerie ancienne L ont été conservés, ou s'ils ont été remplacés par les piliers o, que j'ai représentés sur la PLANCHE III de manière que la lumière des fenêtres des murs M' et N', dont il va être question, ait pu éclairer la *nef*.

Toutes les fondations des murs que je viens de signaler comme composant le *chœur*, le *transept* et la *nef* sont anciennes et liaisonnées entre elles, ainsi que je l'ai dit à la page 53; mais il n'en est pas de même des fondations des murs M' et N', car elles n'ont aucune liaison avec celles des murs Ouest du *transept*, non plus qu'avec celles du mur de façade Ouest, et elles sont seulement accolées; ce manque de liaison prouve clairement que la construction des murs M' et N' est postérieure à celle des murs de l'ancien édifice, et on pourrait même ajouter, je pense, sans témérité, que ces murs M' et N' auraient été construits par les moines, attendu qu'ils avaient tout intérêt à compléter leur église en ajoutant deux *nefs latérales* à la *nef centrale*, dont ils avaient tous les éléments dans l'ancien *portique*. — Il n'existe actuellement, de ces deux murs, que la partie du mur M' qui touche au bras Nord du *transept*; tout le reste de ce mur, de même que le mur N', à part cependant leurs fondations, ont été refaits, ainsi que je le dirai ailleurs, pendant la période ogivale. — J'ajouterai que ces deux murs, si l'on en juge par les deux fenêtres entières u et par la moitié d'une autre fenêtre qui sont aujourd'hui encore apparentes dans le mur M', avaient leurs pieds-droits et leurs arcs pleins-cintres, composés de pierres blanches alternant avec les rangs de briques, en la même façon que tous les pieds-droits et que tous les arcs pleins-cintres de la construction du

iv^e siècle ; cette similitude de matériaux et de mode d'emploi donnerait à penser que ces fenêtres *u* auraient emprunté une partie de leurs matériaux aux constructions qui étaient antérieurement assises sur les fondations Z' et Z'' de la *galerie* ou du *portique* L construit au iv^e siècle.

Les deux baies anciennes *m* et *n* furent conservées, et servirent de passages qui mettaient les deux *petites nefs* en communication avec les parties Nord B et Sud C du *transept*, et c'est sans doute pour cela qu'on n'a ajouté à leurs dosserets aucun genre de fermeture.

Les fondations O qui se voient isolées en avant de la façade L' lui sont parallèles, et ses retours se trouvent dans le prolongement des fondations Z' et Z'' ; elles semblent avoir servi de bases à des piliers destinés à supporter une charpente de *porche*.

La transformation de l'ancienne *basilique* en Église peut donc se résumer ainsi : — la salle D servit de *chœur* ; — les salles B, A et C servirent de *transept*, auquel on ajouta les *absidioles* P et T ; — la salle L servit de *grande nef*, à laquelle on ajouta deux *petites nefs* M et N ; — et l'édifice fut précédé d'un *porche*.

Comme je l'ai dit ailleurs, la charte de 819 indique clairement que les moines de Heri purent commencer à cette époque, ou trois ou quatre ans plus tôt, les transformations de *Deas villa* en monastère ; il est même vraisemblable qu'ils ne tardèrent pas à se mettre à l'œuvre. Mais il est à remarquer que cette charte, de même qu'aucune autre, ne donne de renseignements sur la manière dont cette transformation a été opérée, et qu'elle n'indique pas davantage le temps qu'on a employé à la faire. Il paraît cependant probable que les

aménagements du monastère et de l'église furent menés de front ; mais il est certain qu'on les termina avant 834, car Ermentaire nous apprend que les moines de Heri venaient passer de longs mois à Deas, pendant les quelques années qui précédèrent l'année 834, et qu'ils ne rentraient à Heri que l'hiver. Il est également certain que l'église était entièrement terminée en 836, puisque le même chroniqueur nous en indique la forme et mentionne même qu'il fut nécessaire d'y apporter des modifications sérieuses afin de pouvoir y placer le sarcophage du saint.

De ces renseignements précis, il est permis de croire que les aménagements de l'église ont été entièrement terminés avant 834, car si la transformation de la *villa agraria* en monastère dut être difficile et longue, il n'en a, sans doute, pas été de même de la transformation de la vieille *basilique* en église ; il suffisait, en effet, pour la rendre facile, d'en conduire les travaux dans l'ordre suivant : 1° remettre en ordre les murs des salles A, B, C et D ; leur rendre leur hauteur ; leur faire des charpentes et des couvertures ; — 2° fermer les baies B'' et C'' par les absidioles P et T, et leur donner des charpentes et des couvertures ; — 3° murer provisoirement en œuvre les baies *m* et *n* ; — 4° ouvrir une porte dans le mur Ouest de la salle B, qui se trouve entre la baie *m* et la façade extérieure Nord de cette salle, afin que les moines, logés à l'extérieur Nord de l'édifice, pussent y accéder (cette porte existe, mais elle a été refaite lors des remaniements opérés pendant la période ogivale) ; — 5° remettre provisoirement en état le mur Z, ainsi que ses deux retours qui se réunissent aux deux gros piliers Ouest du

quadrilatère central A, et les couvrir ; — ou mieux encore murer provisoirement la grande baie Ouest de ce quadrilatère, et laisser momentanément la partie comprise entre le mur Z et la grande baie Ouest de la salle A, dans l'état de délabrement dans lequel l'avait mise la révolution de 435 ; — 6° placer un maître-autel vers le fond de la salle D, et deux petits autels dans les absidioles P et T ; mettre, à droite et à gauche dans la salle D et en face de ses murs Nord et Sud, les bancs nécessaires aux moines pour leurs offices de chœur (il n'y avait pas de stalles à cette époque), et leur laisser comme entrées et sorties les petites baies *f* et *g*.

Comme on le voit, ces aménagements étaient vraiment faciles à faire, et les travaux nécessaires à leur réalisation ne durèrent, sans doute, que peu d'années ; alors seulement, les moines se trouvèrent en jouissance paisible d'une véritable église qui, quoique petite, répondait entièrement aux exigences de leurs cérémonies religieuses, et dès lors l'architecte put à loisir, et sans gêner l'office de chœur, compléter le plan d'ensemble de son édifice : — 1° en remaniant le portique de la salle L, et en plaçant sur les anciennes fondations *Z' Z''* les piliers *o* destinés à supporter les arcs pleins-cintres, en ayant soin de les espacer comme je l'ai fait sur le plan, de manière à laisser passer entr'eux la lumière qui devait venir de l'extérieur de l'édifice par les fenêtres *u* ouvertes dans ses murs *M'* et *N'* ; — 2° en construisant ces murs *M'* et *N'* ainsi que leurs fondations, puisqu'il n'en existait pas d'anciennes, et en les accolant, ainsi que leurs retours, d'une part aux murs extérieurs Ouest des salles B et C, et d'autre part aux extrémités Nord et Sud de l'ancienne façade *L'* ; —

3° en construisant également à neuf les piliers du porche O et le porche lui-même.

La construction de ces trois nefs étant achevée, on détruisit les maçonneries qui, pendant le cours des derniers travaux, aveuglaient les baies *m* et *n* ainsi que la grande baie Ouest de la salle A, et, cette destruction terminée, l'église se trouva complète, car elle possédait un chœur, un transept, trois nefs et un porche.

Ici se termine ce qu'il m'a paru utile de dire sur la manière dont fut commencée un peu avant 819 et achevée également avant 836, la transformation de l'ancien édifice du iv^e siècle en église; et je considère comme certain que cette transformation de l'édifice ancien en église ne peut être placée à une date postérieure à celle que je viens d'indiquer, et par là même que cette église est la première qui a été aménagée et construite à Deas par les moines de Saint-Filibert de l'abbaye de Heri.

Quant à la marche des travaux d'aménagements et de constructions, dont j'ai donné le détail, je la crois probable parce qu'elle est rationnelle et pratique, mais je n'y attache pas plus d'importance qu'il ne faut.

Parlons maintenant des transformations qu'Hilbod fit subir, en 836, à l'église aménagée peu avant 819 afin de pouvoir y déposer honorablement le sarcophage, dans lequel se trouvaient les restes humains du saint fondateur de l'abbaye de Heri.

CHAPITRE II

MODIFICATIONS APPORTÉES, EN 836, A L'ÉGLISE
AMÉNAGÉE EN 819

[PLANCHE IV]

§ 1. — OBSERVATIONS RELATIVES A QUELQUES BAIES FIGURÉES
SUR LA PL. IV.

Il est important de faire remarquer, que les parties basses des pieds-droits des baies *C''*, *m*, *n* et *g* de la construction Gallo-Romaine du iv^e siècle, B, A, C, sont figurées sur la Pl. IV, parce qu'elles ont été retrouvées au cours des fouilles et des sondages ; mais que de notables modifications ont été apportées à leurs parties apparentes, voire même à leurs arcs, sans doute, à la suite de l'incendie de 817, qui dut compromettre ou altérer la solidité de l'édifice. Il est en effet facile de constater :

1^o — Que seul le pilastre Sud couronné d'un imposte de la baie Nord [*m* existe, et qu'il *faudrait reconstruire le pilastre Nord sur son ancienne fondation encore existante, ce qui donnerait à cette baie 2^m, 45 d'ouverture, et refaire son arc, d'après celui de la baie B'', qui lui fait face, en ayant soin de l'asseoir sur l'imposte ancien ainsi que sur le nouveau :*

2^o — Que la baie *n* fut entièrement reconstruite dans de mesquines proportions, à une époque postérieure à

847 et antérieure à la période ogivale, et *qu'il serait nécessaire de la refaire entièrement, avec impostes, dans ses anciennes dimensions*, qui n'étaient autres que celles de la baie *m*, dont il vient d'être question, et que cette reconstruction serait facile, attendu que les fondations des pilastres primitifs n'ont pas été détruites ;

3° — Que les pilastres de la baie C'' ont été diminués de hauteur et surmontés d'un arc moins élevé que l'arc ancien qui est encore apparent entre son intrados et l'extrados du plus récent (PLANCHE XVI) ; *il faudrait donc rehausser ces pilastres et les couronner d'impostes jusqu'aux naissances de l'ancien arc ;*

4° — Qu'il n'existe actuellement de la petite baie *g* que le seuil et environ 0^m, 40 de ses pieds-droits ou pilastres (PLANCHE XVI) ; *leur complément, de même que les impostes et l'arc seraient donc à construire, en ayant soin de leur donner les dimensions de la petite baie f, qui est complète et lui fait pendant (PLANCHE XV) ;*

5° — Qu'il ne manque à la baie B'' (PLANCHE XV) que les impostes qui semblent avoir été remplacés par des carreaux lors des grandes restaurations opérées à l'édifice postérieurement à l'incendie de 847 ; mais qu'il *serait avantageux de les refaire et de leur donner le profil de la moulure de l'imposte de la baie m dont il vient d'être question (1).*

(1) Disons, en passant, que ces restaurations, indiquées en italiques, complèteraient fort avantageusement celles qui ont été faites dans tout le reste de l'édifice, depuis 1896 jusqu'à ce jour, et qu'elles ne paraissent pas devoir être fort coûteuses, surtout si l'on en faisait établir les devis par celui qui avait été, pendant plusieurs années, chargé de les dresser et d'en conduire l'exécution. Si je ne parle pas d'enlever la moulure anormale qui a été ciselée dernièrement sur les tailloirs des six gros chapiteaux neufs du quadrilatère central du transept (Pl. VIII, n° 6, et Pl. XI, XII, XIII, XIV), et de la remplacer par la moulure agrandie de l'imposte de la baie

§ 2. — TRANSFORMATION DU CHŒUR

Il me faut, avant de décrire les importantes modifications qui furent apportées à cette église en 836, rappeler les textes authentiques auxquels nous devons de connaître les raisons qui les motivèrent; dire ce en quoi elles consistèrent; et préciser la date à laquelle on les exécuta. Ces textes, qui se rapportent à l'année 836, sont d'Ermentaire et se trouvent dans la préface de son premier *Livre des Translations et des Miracles de saint Filibert*; les ayant cités in-extenso plus haut (pp. 13, 14), je n'en donnerai que les passages importants de leur traduction, mais j'aurai soin d'indiquer, après chaque passage, le numéro du texte auquel il appartient.

D'après Ermentaire : — 1° l'Église qu'il trouve en arrivant à Deas, en 836, avec le sarcophage du saint, était en forme de croix; il dit en effet : « *Lorsque nous fûmes* » « *entrés dans le monastère et dans le milieu de l'église qui* » « *est en forme de croix...* » (4^e texte, pp. 13); et ailleurs : « *Pendant que le vénérable sépulcre... est déposé du bran-* » « *card et (placé) dans la corne de l'église, qui est construite,* » « *comme nous l'avons dit, en forme de croix* » (5^e texte, p. 14); — l'église représentée sur la PLANCHE III, et qui

m, c'est que ces tailloirs ainsi moulurés n'ont plus le volume de pierre nécessaire pour recevoir la moulure de cet imposte *m* (Pl. VIII, n° 6), qu'ils auraient dû comporter; et si je ne formule pas le vœu de voir remplacer ces tailloirs par d'autres qui seraient moulurés en la façon qui vient d'être dite, c'est dans la crainte que cette opération n'entraînât à d'assez fortes dépenses. Il serait cependant urgent de construire un épais contre-fort dans le jardin qui touche le mur Sud, à l'intersection des murs C^m et *n*, car le mur *n* est lézardé et pousse au vide sur le jardin. Ce contre-fort devrait avoir les dimensions des contre-forts *p*, figurés sur la Pl. V.

se trouve décrite au CHAPITRE I (*1^{re} Partie*), était donc bien celle dont parle le chroniqueur, car elle avait la forme de croix et était complète ; — 2° l'église qu'il décrit n'avait pas été construite pour recevoir le sarcophage, il fallait donc en détruire entièrement le chœur, en construire un plus grand entouré d'un déambulatoire avec trois absides, et enlever le grand arc de la baie Ouest qui reliait le transept B, A, C, à la grande nef L ; et pendant que s'exécutaient ces grands travaux, le sarcophage du saint demeura dans la partie droite du transept C', et le brancard dans sa partie gauche B' ; tout cela est nettement indiqué par le texte suivant : *Pendant que le vénérable « sépulcre... est déposé du brancard et (placé) dans la corne « de droite de l'église,.... on append au côté gauche... « le brancard ; car les fondements de cette église n'avaient « pas été jetés pour recevoir la sépulture, mais ensuite, « par le vénérable Hilbold,... la face du premier front « ayant été détruite, et tout ce qui est de la partie « supérieure de la Croix ayant été entièrement fondu, « grandement augmenté, et le lieu de la sépulture admirablement voûté, on y ajouta également autour trois « absides »* (5° texte, p. 14).

Ce dernier texte est le seul, connu jusqu'à ce jour, qui contienne quelques renseignements relatifs à la transformation du chœur de l'église opérée à cette époque ; Ermentaire n'a certainement songé, en l'écrivant, qu'à indiquer d'une manière générale cette grande transformation et les seuls détails qu'il en a donnés concernent spécialement le sarcophage et le brancard ; son texte, quoique fort important, est donc très incomplet en ce qui se rapporte à la transformation qui nous occupe ; mais, uni aux

résultats obtenus par les fouilles et par les sondages, il me sera facile, comme on va le voir, de donner le détail de cette reconstruction on ne peut plus intéressante.

Comme le montre le dernier texte, le chœur de l'église qui existait en 836 fut démoli et remplacé par un autre beaucoup plus vaste. Il fallut donc aviser à ce que les moines pussent continuer leurs offices pendant le temps que durerait la construction du nouveau chœur, et les moyens employés pour atteindre ce résultat me paraissent avoir été d'une très grande simplicité; il suffisait, en effet, pour atteindre ce but : — 1° de murer provisoirement la grande baie A', qui mettait en communication l'ancien chœur D avec la partie centrale A du transept, et d'adosser un autel à ce mur; — 2° de murer également les deux petites baies *f* et *g*, qui avaient jusque-là servi de passage aux moines pour entrer au chœur et pour en sortir; — 3° de conserver provisoirement aussi les deux absides P et T, ainsi que leurs autels. Ces aménagements terminés, les moines auraient possédé trois autels, sans compter ceux qu'ils auraient eu la faculté d'installer contre les murs Nord B' et Sud C' du transept, tout en maintenant dans leurs angles le sarcophage et son brancard, jusqu'à l'achèvement des travaux extérieurs; ils auraient pu, de même, placer les bancs nécessaires à leurs offices de chœur, à droite et à gauche, dans la partie centrale A du transept; et, enfin, ils auraient conservé, comme précédemment, pleine jouissance des trois nefs ainsi que du porche, qu'Arnould avait mis en ordre et construit après 819. Il me semble aussi qu'on aurait ajouté aux aménagements qui précéderent la construction du nouveau chœur, la démo-

lition du grand arc de la baie Ouest du quadrilatère central du transept, dont parle Ermentaire (1); car les moines, de même que l'architecte, avaient tout intérêt à mettre les ouvriers à cette besogne avant de leur faire entreprendre la construction du nouveau chœur : les moines, afin de ne pas être troublés dans leur nouvelle installation pendant les travaux; et l'architecte, parce qu'il avait besoin, pour confectionner les baies de sa future construction, des pierres blanches et des briques qui composaient cet arc volumineux ainsi que ses pieds-droits.

Nouveau chœur. — Il paraît également probable qu'avant d'ouvrir les rigoles des fondations des murs du nouveau chœur, dont parle Ermentaire, on détruisit les murs de l'ancienne salle D, et que l'on conserva, jusqu'à l'achèvement des grands travaux, les extrémités des murs D' et D'' sur lesquelles s'appuyaient chacun des murs semi-circulaires des absidioles P et T; mais il est à remarquer (Voir CHAPITRE I, § 2. 1^{re} Partie). — *Intérieur.* — *Arrière-transept*, pp. 39 et 40, que les fondations de tous les murs de cet ancien chœur D n'ont pas été détruites, pour des raisons qui nous échappent, et qu'elles existent encore sous la couche de ciment moderne

(1) La destruction de ce grand arc (*prima frons*) et de ses pieds-droits s'imposait; car cet arc enlevait, en partie, aux fidèles placés dans la nef centrale, la vue de l'arc triomphal A' qui se trouvait, et qui se trouve maintenant encore, placé à l'entrée du chœur D; ses pieds-droits dépassaient, en effet, l'alignement formé par les faces des piliers ou des pilastres qui délimitaient alors la largeur intérieure de la nef centrale; et il ne faut pas oublier que ces piliers ou pilastres ne devaient avoir que 0^m, 70 de diamètre, et non 2^m, 00 qu'eurent plus tard les gros piliers cruciformes qui se voient encore aujourd'hui et dont il sera parlé plus loin.

qui sert actuellement de dallage. — Il semble, enfin, que l'architecte aurait compris, dans l'ensemble de son plan, la *crypte* telle qu'elle se voit encore aujourd'hui, de même que le prolongement des murs E' et F' dans l'ancien transept en B''' et C''' ; mais je crois, ainsi que je le prouverai plus loin, qu'il n'aurait construit la *crypte* qu'après achèvement complet du gros œuvre du nouveau chœur, et que les murs E' et F' n'auraient été prolongés en B''' et C''' , dans les extrémités du transept, qu'après que les moines eurent pris possession du nouveau chœur et de son avant-chœur, de la nouvelle *crypte*, ainsi que des nouveaux déambulatoires garnis d'absidioles, en un mot, de la nouvelle construction signalée, mais dans ses grandes lignes seulement, par le chroniqueur Ermentaire.

Ce nouveau chœur se composait donc : -- de l'*abside* G et d'une *sorte d'absidiole* G' ; — des *déambulatoires* E, F, H, J, (1) ; — de l'*arrière-abside* I ; — et des *absidioles* E'', F'', H'', J'', et I' ; cette dernière *absidiole* ayant été détruite, j'en ai tenté la restitution qui se voit sur le dessin qui est représenté sur la PLANCHE VII, n° 1.

Baies. — Les déambulatoires E et H, de même que ceux F et J, sont reliés entre eux par les baies Q et Q' qui servent de passage ; et les déambulatoires H et J se trouvent en communication entre eux, ainsi qu'avec l'arrière-abside, par les quatre baies K. — Ces quatre baies K, et celles R', S' et G' sont seules composées de pilastres surmontés d'impostes qui supportent des arcs pleins-cin-

(1) J'ajouterais, pour mémoire, qu'il existe maintenant encore, dans le mur F' de la salle F, une fenêtre et une demi-fenêtre de cette époque.

tres, car les autres, B'', C'' et Q, Q' en sont dépourvues ; mais ces neuf baies, ornées ou non d'impostes, possèdent toutes, en dessous de leurs marches en pierre ou de leur dallage, des fondations qui sont liées avec celles sur lesquelles sont élevés les murs des déambulatoires E, H, I, J, F et G, ainsi que ceux de l'avant-chœur.

Fondations. — Toutes les fondations sur lesquelles reposent les murs et les baies de cette vaste construction, comme toutes celles du reste de l'édifice, construites au iv^e siècle et un peu avant 819, sont descendues dans le sol à une même profondeur qui est de 1^m,00, et ont 0^m,90 de largeur ; j'en excepte cependant les fondations sur lesquelles reposent les murs de l'abside principale, car les largeurs de ces fondations, comme on le voit sur le plan, varient de 1^m,20 à 1^m,40 ; toutes aussi sont reliées entr'elles et sans reprises, ce qui prouve qu'elles ont été faites ensemble et partant à une même époque ; mais, au contraire, les fondations des murs E' et F', E'' et F'', ne sont pas liées, mais simplement accolées aux fondations du mur Ouest du transept, qui fut construit, ainsi qu'il a été dit ailleurs, pendant le iv^e siècle ; les premières sont, en effet, accolées aux fondations des murs B'' et C'', et les secondes le sont également aux fondations des petits pilastres ou contreforts R et S, également Gallo-Romains.

Murs. — Quant aux murs, qui sont établis sur les fondations construites pendant le iv^e siècle, ou un peu avant 819, voire même en 836, ils ont tous 0^m,70 d'épaisseur, excepté cependant ceux qui délimitent la crypte et son abside supérieure, car leurs épaisseurs sont

les mêmes que celles de leurs fondations, excepté également les gros piliers cruciformes de la nef, dont le diamètre est de 2^m, 00, et qui, construits à une époque postérieure aux époques dont il est actuellement question, ne couvrent que les 0^m, 90 de largeur que possèdent les fondations Z' et Z'' sur lesquelles ils prennent appui, ainsi qu'il sera démontré ailleurs.

Je ferai de plus remarquer : — 1^{re} que les extrémités des deux murs E' et F', qui s'appuient sur les extrémités du mur Est du transept, sont simplement accolées aux faces extérieures de ce dernier ; — 2^e que les pieds-droits Ouest des baies R' et S' des murs E'' et F'' sont simplement accolés aux petits contreforts R et S, construits au iv^e siècle en même temps que les deux gros piliers du quadrilatère central A, et qu'ils ne sont reliés entre eux qu'à partir de deux ou trois mètres au-dessus du sol : ce manque de liaison des murs E' et F' avec le mur Est du transept est visible, grâce aux sondages qui, après avoir fait constater ce manque de liaison, sont restés ouverts (*Voir Pl. I*) ; et l'accolement des pieds-droits Ouest des murs E'' et F'' aux petits contreforts R et S est également apparent à tout œil un peu exercé.

J'ajouterai aussi (*Voir Pl. I*) que les quatre petits pilastres K, qui se trouvent à l'extérieur Ouest de l'épaisse maçonnerie dont sont formées la *crypte* et l'abside principale, et sur lesquels reposent les retombées des arcs pleins-cintres, font partie intégrante de cette grosse maçonnerie, ainsi que le prouve le profond sondage V qui, pratiqué dans la rencontre d'un de ces pilastres avec la grosse maçonnerie semi-circulaire, est demeuré visible.

J'ajouterai enfin (*Voir* Pl. I) que le parement intérieur de la grosse maçonnerie, qui délimite la partie basse, contre laquelle les maçonneries de la *crypte* sont accolées, a été recouvert d'un enduit lissé ; nous en avons la preuve, car cet enduit existe maintenant encore visible, sur le mur Sud de la *crypte* qui fait face à sa petite porte *h* relativement moderne, et il a été également retrouvé au moyen du sondage W, que M. Maitre a fait pratiquer dans la paroi verticale du mur Sud de la *sorte d'absidiole* G (1).

Matériaux employés dans la construction de

836. — La plupart des matériaux qui entrèrent dans la construction des murs du nouveau chœur, destiné, d'après Ermentaire, à en remplacer un plus ancien, semblent avoir été empruntés aux murs du chœur primitif D ainsi qu'aux pieds-droits et au grand arc du *prima frons*, qu'on venait de démolir, peut-être même à quelques dépôts de matériaux anciens restés sans emploi ; on remarque, en effet :

1° Que le plus grand nombre des carreaux qui composent, avec alternance de briques, les pieds-droits et les arcs des baies de cette nouvelle construction commencée

(1) « Pour dissiper tous les doutes au sujet de l'antériorité du chœur « (nous dit M. Maitre), j'ai fait percer les parois de la crypte, et j'ai aperçu « derrière elle une muraille enveloppante, bien jointoyée et crépie, comme « les édifices parés pour les yeux. J'ai, de plus, acquis la certitude que les « angles saillants des parties hautes du chœur se continuent également en « bas, vers les fondations sans différence ; il est donc bien évident que le « chœur actuel est celui de l'Abbé Arnould (815) et que la crypte est un « ouvrage postérieur (836) », — (M. Maitre. *Bull. de la Soc. Arch. de Nantes*. 1896, p. 92.) Je laisse à M. Maitre la responsabilité de l'affirmation, contenue dans la dernière phrase, qui ne repose sur aucune preuve, et je renvoie les lecteurs au § 3 : *Construction de la crypte*, p. 122.

en 836, — je fais abstraction des carreaux également séparés par des briques, qui furent remplacés à diverses époques postérieures à cette date, — sont en pierres blanches de même nature que celles employées dans les fondations dans les pieds-droits ; et dans les arcs des baies des parties Nord B et Sud C du transept construit au iv^e siècle ;

2^e Que les briques elles-mêmes, qui ont été employées dans les pieds-droits et dans les arcs des baies de ce nouveau chœur, sont, en général, semblables à celles mises en œuvre dans les parties non restaurées des baies de l'ancien transept B, A, C ;

3^e Enfin : — 1^o que les impostes moulurés, sur lesquels s'appuient les arcs des baies K, sont faits avec de la pierre semblable à celle employée dans les parties construites au iv^e siècle qui viennent d'être signalées et qu'ils sont revêtus de moulures dont les profils sont différents ; — 2^o que même un de ces impostes, mouluré sur ses quatre faces, n'en a que trois apparentes, et que la quatrième se trouve noyée dans l'épaisseur du mur, — ce détail indique clairement qu'il avait été fait antérieurement, pour être placé dans un endroit où toutes ses faces devaient être en vue, et, par là même que, comme les précédents, il a été remployé ; — 3^o que les impostes, qui décorent tous les murs de la chapelle ou enfeu G placée au-dessous de l'abside principale, possèdent une même moulure, dont le profil a été emprunté, lors de la construction de 836, à d'autres impostes anciens employés dans ceux des pilastres intimement liés aux gros murs qui forment cette abside principale ; — 4^o que le morceau des anciens impostes qui couronnaient les pieds-droits des baies R' et

S' et qu'on a conservé au milieu de ceux récemment refaits (*Voir* PLANCHE XIV), possède le même profil de moulure, mais un peu agrandi, qui se voit sur les impostes de l'absidiole G dont il vient d'être question.

Si je ne parle pas des moellons employés dans les murs de cette nouvelle construction, c'est qu'ils sont semblables à ceux qui servent encore aujourd'hui, attendu qu'il n'en existe pas d'autres dans la région ; mais il est à présumer que la plupart auront été empruntés à l'ancien chœur D qu'on venait de démolir.

Quant aux mortiers, ils étaient gris, comme tous ceux qui furent employés, à toutes les époques, dans cet édifice, parce que les seuls sables dont ils étaient composés provenaient de la même rivière, la Boulogne.

Les nombreuses observations contenues dans le § I de ce CHAPITRE se rapportent, sans aucune exception, au nouveau chœur construit, d'après Ermentaire, en 836 et pendant les années suivantes ; leurs origines sont diverses ; en ce sens : que les unes ont été signalées par les fouilles et par les sondages, qui furent pratiqués dans le sol de cette nouvelle construction, ainsi que dans ses murs (*Voir* § 2, 3 et 4 du CHAPITRE I (*1^{re} Partie*), pp. 34-47) ; et que les autres sont dues à un examen sérieux, méticuleux même, de toutes les parties apparentes de l'intérieur de ce nouvel édifice. — Il va sans dire qu'en mentionnant ces observations je n'ai tenu aucun compte des réfections qui furent opérées dans les parties hautes du monument, ainsi que dans les angles des pieds-droits de ses baies : — à la suite, sans doute, de l'incendie allumé par les Normands en 847 (*Voir* p. 24) ; — peut-être aussi, après les dévastations générales auxquelles se

livrèrent les Protestants pendant le xvi^e siècle ; — peut-être enfin, après des avaries partielles et accidentelles qui auraient compromis la solidité de l'édifice pendant les années comprises entre les xi^e et xvi^e siècles, et dont nous n'avons pas connaissance. Si j'ai agi ainsi, c'est par crainte que le détail de ces réfections, peu importantes dans l'ensemble du monument, ne rendit extrêmement aride et pénible la lecture de cette étude.

Avant de donner le résumé de tous les renseignements qui ont été détaillés jusqu'ici dans ce CHAPITRE, et d'en formuler les conclusions, il me semble utile de consacrer un paragraphe spécial — le suivant — à la *crypte* : car, sa construction, de même que le rôle qu'elle a été appelée à jouer dans l'édifice, ont fait, jusqu'à ce jour, couler des flots d'encre qui n'ont eu pour effet que de l'entourer de fort épaisses ténèbres.

§ 3. — CONSTRUCTION DE LA CRYPTÉ

[PLANCHE VI]

Avant d'aborder ce sujet, je crois utile de faire connaître, par les lignes suivantes, mon opinion sur l'emploi du mot *crypte* dans cet édifice.

Je reconnais volontiers que le nom de *crypte* est improprement affecté à la petite chambre voûtée Q (n^o 2), qui contient le sarcophage du Saint et se trouve au-dessous de l'abside principale où se dressait le maître-autel, et qu'il faudrait le remplacer par celui de *confession* : car cette petite construction possède toutes les conditions des *confessions*, et n'en possède aucune des *cryptes*. Je me servirai néanmoins du mot *crypte* dans l'analyse que je

vais donner de cette curieuse et intéressante construction : d'abord, parce que le public considère généralement comme *cryptes* toutes les chapelles, funéraires ou non, placées sous un chœur, et qu'il ne connaît pas la grande différence qui existe entre les *cryptes* et les *confessions* ; ensuite, parce que la dissertation qu'il me faudrait faire ici pour l'instruire sur ce sujet entraverait la marche de cette étude.

N° 1. — QUELQUES OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES RELATIVES A LA CONSTRUCTION DE LA CRYPTÉ. — Comme je l'ai dit dans le paragraphe précédent (p. 116), l'architecte qui construisit ce nouveau chevet, cité par Ermentaire, semble avoir placé sur le plan d'ensemble, dont il se servit pour conduire les travaux, la *crypte* Q et le petit enfeu P qui lui est contigu, mais avec l'intention bien arrêtée de n'en construire les pieds-droits des voûtes, les voûtes elles-mêmes, et le mur A qui aveugle les ouvertures extérieures Ouest de la *crypte*, qu'après avoir terminé la construction des murs qui forment, — l'abside ou chœur, — l'avant-chœur, — l'arrière-chœur, — les déambulatoires, — les absidioles, — en un mot, tout ce nouveau et grand chevet qu'il devait accoler à l'ancien transept. En effet :

1° Les fondations du mur semi-circulaire qui forme le fond du chœur existe (*Voir n° 2*) : — Sous le dallage moderne de la pénétration S ; — sous la marche et le dallage de la baie R ; — sous le dallage de la partie V comprise entre la baie R et l'enfeu P ;

2° Les pieds-droits des quatre baies D du déambulatoire qui se trouve derrière le chœur, de même que ceux des baies R et S, font partie intégrante de la grosse maçonnerie dont est formé le chevet du chœur, et lui sont par

là même contemporains : on peut en dire autant de leurs impostes, sur lesquels s'appuyent les arcs pleins-cintres, car ils ont été maçonnes en même temps, et au fur et à mesure que les murs auxquels ils appartiennent s'élevaient ;

3° Toute la surface intérieure verticale des murs de la partie basse du chœur, qui sert d'enveloppe aux maçonneries de la *crypte* Q et de l'enfeu P, a été, comme je l'ai dit ailleurs (p. 119), entièrement enduite, jusqu'à l'endroit où commence l'avant-chœur ; et les petits massifs de maçonnerie, dont sont composés la *crypte* et l'enfeu, de même que le mur *ab* qui masquait les trois ouvertures de la *crypte*, n'ont aucune liaison avec les grosses maçonneries basses du chœur, et sont simplement accolés à leurs enduits. Je donnerai du reste plus loin l'analyse de ce mur *ab*, car il joue un rôle important dans la composition de la *crypte*.

Ces intéressantes observations sont, on le comprend, de nature à suggérer de nombreuses et importantes considérations qu'il me faudra certainement développer ; mais avant de le faire, je crois utile de donner une description complète de la *crypte* et de son enfeu qui en est, ce semble, une partie intégrante.

N° 2. — DESCRIPTION DE LA CRYPTÉ (Pl. VI, nos 1, 2, 3, 4). — Cette *crypte* est composée d'un couloir voûté Q au centre duquel se trouve placé le sarcophage du Saint, et d'une sorte d'enfeu également voûté P, d'où l'on pouvait apercevoir le sarcophage au moyen d'une petite ouverture *h* (*fenestella*) aménagée dans le mur qui sépare ces deux parties de la *crypte* ; il eût été facile de placer un autel dans cet enfeu, mais dans le cas seulement où la

fenestella aurait été murée, car la présence d'un autel à cet endroit eût rendu impossible l'accès, et, par là même, l'usage de cette ouverture.

Le couloir Q est voûté en plein-cintre, et a — de longueur 6^m, 25, — de largeur. 1^m, 10, — de hauteur, prise de l'aire à la naissance de la voûte, 1^m, 90. — et de hauteur sous voûte 2^m, 40; ses deux extrémités Nord et Sud, étaient primitivement fermées par les parois intérieures des murs droits qui complètent à l'Ouest le mur semi-circulaire Est de l'abside par lequel est enveloppé l'enfeu P, mais, l'une de ces extrémités, celle du Nord, est aujourd'hui terminée par une petite porte *i*, dont la largeur est de 1^m, 10 et la hauteur totale de 2^m, 20; mais elle paraît avoir été ouverte, quelques années seulement après l'achèvement complet de tout le nouveau chevet, ainsi que je l'expliquerai ailleurs. — Les murs longitudinaux Est et Ouest de ce couloir, Q, sont l'un et l'autre garnis de trois petites baies, qui sont voûtées à la même hauteur que le couloir et dont la profondeur est prise dans une partie de leur épaisseur; elles se font face, et ont 1^m, 07 de largeur, mais celles de l'Est ont 0^m, 45 de profondeur, tandis que celles de l'Ouest en ont 0^m, 55. — Tous les pieds-droits du couloir, de même que ceux des six petites baies, sont en maçonnerie ordinaire et surmontés d'impostes composés de deux rangs de briques qui ont été mis en œuvre sans aucune saillie. — Les voûtes du couloir longitudinal Q et celles des petites baies latérales se compénètrent, et forment des voûtes d'arêtes sans doubleaux; — elles sont, de même que les murs verticaux qui les supportent, recouvertes d'une couche de chaux très dure, qui fait corps avec les enduits, et à laquelle on

n'a pas touché jusqu'à ce jour; seule sa couleur, qui devait être primitivement blanche, a tourné au gris sale, sans doute à cause de sa vétusté. — On remarque aussi deux *oculi* verticaux *f* qui, construits en pierres blanches semblables à celles employées dans les parties les plus anciennes de l'édifice, traversent les voûtes, de même que deux petites pénétrations verticales *g* en maçonnerie, dont la forme est rectangulaire, et qui aboutissent par un glacis sur leur parement vertical: ces quatre petites ouvertures mettent en communication directe l'intérieur de la *crypte* avec la plate-forme de l'abside où se trouvait le maître-autel. — De plus: l'aire de cette *crypte* a le même niveau que les aires, nouvellement cimentées, des déambulatoires H et J qui la bordent au Nord et au Sud; et l'épaisseur des voûtes (0^m, 30), en y comprenant celle des maçonneries qui chargent les extradors des voûtes, de même que celle du dallage de l'abside, était de 0^m, 55 au-dessus de la *crypte*, et de 0^m, 50 au-dessus de l'enfeu, dont il va être question. — Enfin, la maçonnerie *ab* servait de clôture Ouest et de façade à la *crypte*.

N° 3. — MANIÈRE DONT LE MUR OUEST DE LA CRYPTÉ A ÉTÉ CONSTRUIT. — Le rôle que cette maçonnerie *ab* joue, parmi les autres maçonneries de la *crypte*, paraît être, comme je l'ai dit, d'une si grande importance qu'il me semble utile d'en donner une description détaillée; mais, avant d'entreprendre cette description, je ferai remarquer que les parties de cette maçonnerie sur lesquelles figurent les lettres *a*, *b*, *c* et *d*, ayant été fort inexactement reproduites par le dessinateur, sur la coupe *Fig. 2* de la Pl. VI (1), je les ai remplacées par les mêmes parties,

(1) Toutes les autres parties de cette coupe sont parfaitement exactes.

exactement divisées, mais accompagnées des mêmes lettres, qui se voient sur les *coupes* N^{os} 1, 2 et 3 de la Pl. VIII, et que l'analyse de ces intéressantes maçonneries qui va suivre sera faite d'après ces dernières *coupes* sérieusement rectifiées.

La maçonnerie désignée par les lettres *ab*, et *d*, *d'*, *d''* n'est autre chose qu'un mur de 2^m,00 d'épaisseur qui a été construit en même temps que les autres murs de la *crypte* et de l'enfeu ; en effet : d'une part, ses parois Nord et Sud sont, comme celles des murs de la *crypte* et de l'enfeu, posées sans aucune liaison contre les enduits du mur de l'abside qui enveloppe la *crypte* et l'enfeu ; et d'autre part, sa partie *d* supporte la moitié des voûtes longitudinales et latérales de la première travée de la *crypte*.

Ce mur *a*, *b*, et *d'*, *d''*, est, il est vrai, très homogène, mais la manière assez ingénieuse dont les parties supérieures à ses fondations ont été faites, de même que le but rempli par chacune d'elles, paraissent fort peu compréhensibles ; je vais donc essayer de les rendre claires au moyen des explications suivantes.

Il est à remarquer que le mode de construction des trois baies, qui traversent la moitié de l'épaisseur *d*, *d'* et *d''* des murs *a*, *b*, n'est pas entièrement le même, puisque les baies Nord et Sud, qui sont semblables, diffèrent en quelques-unes de leurs parties, de celles de la baie centrale ; je me vois donc dans l'obligation de faire connaître ce en quoi consiste cette différence en analysant d'abord les baies Nord et Sud, et ensuite la baie centrale.

Les baies Nord et Sud (*plan et coupe* N^o 3, Pl. VIII),

qui sont semblables, se trouvent construites comme il suit :

1^o Le DOSSERET *d*, de même que celui qui lui fait face, ont chacun 0^m,55 de largeur; — tous deux font corps avec la fondation *ab* et sont liaisonnés avec la maçonnerie *d'* et *d''*; — tous deux aussi ont 1^m,90 de hauteur, depuis le sol de la crypte, jusqu'à la naissance de la voûte, qui se dirige vers l'Est, et dont ils supportent toute la charge, et jusqu'à la naissance de la voûte longitudinale, dont ils ne supportent que la moitié de la charge, puisque les dossierers des baies qui leur font face en supportent l'autre moitié;

2^o La MAÇONNERIE *d'* fait également corps avec la fondation *ab*, de même qu'avec les maçonneries en élévation *a* et *d*; — elle est en saillie de 0^m,45 dans toute la largeur de la baie, qui est de 1^m,05, mais cette saillie laisse entièrement visibles les faces des dossierers *d*; — elle se trouve arasée, en la façon d'une banquette, à 1^m,40 au-dessus du sol de la crypte, et à la hauteur de cet arasement elle monte verticalement de 0^m,80 et forme, de chaque côté de la baie, des dossierers de 0^m,45 de largeur *d''* qui, faisant suite aux dossierers de 0^m,55 de largeur *d*, supportent les claveaux en pierres soigneusement taillées, dont est construit l'arc de la baie destiné certainement à être un jour rendu apparent;

3^o La MAÇONNERIE *a* EN ÉLÉVATION fait corps, ainsi qu'on vient de le voir, non seulement avec les fondations *ab*, mais aussi avec leurs parties *d'* et *d''*, qui sont en élévation: — elle est pleine, et assez grossièrement construite; — son épaisseur est de 1^m,00, et sa hauteur de 1^m,90 au-dessus du sol de la crypte; — son arasement se trouve

donc au niveau de la naissance des arcs en claveaux échantillonnés, qui garnissent les parties hautes des ouvertures extérieures Ouest des trois baies, et cet arasement était entièrement recouvert d'un enduit rose dont l'épaisseur avait environ quinze millimètres (1);

4° La MAÇONNERIE *c*, épaisse de 1^m,00, haute de 1^m,10, régnaît, comme la maçonnerie *a* qui la supporte, sur toute la largeur de la crypte et lui servait de clôture en même temps que de façade; — elle était simplement assise, sans aucune liaison, sur l'enduit rose, et se trouvait accolée, également sans liaison, au mur *d'*, *d''*, dont elle dissimulait entièrement l'existence des arcs de ses trois baies; — sa partie supérieure avait été arasée au niveau de l'aire du sanctuaire où se voyait l'autel; — elle ne paraît avoir été construite qu'après l'achèvement complet de la crypte, alors aussi qu'on y avait déposé le sarcophage du saint; — elle laissait enfin ignorer entièrement l'existence de la crypte, et servait d'appui au grand escalier qui donnait accès au sanctuaire (1).

Voilà pour ce qui concerne les baies Nord et Sud; analysons maintenant, d'après les *plans* et les *coupes* N^{os} 1 et 2 de la même PLANCHE, la partie de la maçonnerie *ab* dans laquelle se trouve la baie centrale.

Cette partie de maçonnerie fait corps, ainsi qu'on vient de le voir, avec ses autres parties, puisqu'elles ne forment dans leur ensemble qu'un seul et même mur, qui dépend

(1) Comme on le voit, cette maçonnerie *a b, d, d', d''* jouait un rôle si important parmi les autres maçonneries qui composaient cette crypte, que son analyse s'imposait; c'est pourquoi je considère comme prématuré le jugement que M. Maître porte sur cette analyse, dans la *Revue du Bas-Poitou* (18^e année, 3^e série, 1903, p. 212) et dans les *Hypogées et les Cryptes des églises du Bas-Poitou*, Niort, Clouzot, 1906 (p. 56).

de la crypte et lui sert de clôture en même temps que de façade; mais on remarque dans sa confection quelques particularités dont voici le détail :

1^o Les dossierets *d'* ont 0^m, 40 de plus d'épaisseur en profondeur que ceux des baies Nord et Sud, et cette augmentation de 0^m, 40 semble avoir été commandée par la longueur du sarcophage;

2^o Par suite de cette modification, et à cause aussi de la présence du sarcophage à cet endroit, la maçonnerie *d'*, épaisse de 0^m, 35 au lieu de 0^m 45, n'existe pas à l'état de banquette, comme dans les baies Nord et Sud, mais elle monte pleine jusqu'à 1^m, 40 au-dessus du sol de la crypte et là donne naissance aux dossierets *d''* qui supportent l'arc de la baie en la même façon que dans les autres baies;

3^o Un linteau en pierre, qui a de section 0 m. 45, est légèrement encastré dans la première douelle de droite et de gauche de l'arc de cette baie, et prend appui sur le sommet des dossierets *d''* (*Voir Pl. VI, Fig. 4*); — il n'existe pas de linteau dans les deux autres baies, et la présence dans la baie centrale de celui qui vient d'être décrit pourrait, ce me semble, s'expliquer si l'on voulait bien admettre qu'il aurait pu servir de point de résistance à des cordages destinés à supporter une partie du poids du sarcophage pendant qu'on le dirigeait vers l'intérieur de la crypte, car ce sarcophage, ainsi que je le prouverai ailleurs, n'a certainement été introduit dans la crypte qu'après l'entier achèvement de celle-ci, et par cette seule baie;

4^o D'après les observations de ce dernier paragraphe, il est à croire qu'on laissa ouverte, en face de la baie

centrale, la partie du mur *ad'*, qui sépare la crypte de l'avant-chœur, jusqu'à ce que la crypte eût été achevée, et jusqu'au moment où le sarcophage y eût été introduit par le plan incliné qui figure au pointillé sur les *coupes* nos 1 et 2 de la Pl. VIII, et que cette opération une fois terminée, on aurait refermé cette brèche avec de la maçonnerie, en ayant soin de lui donner les distributions spéciales que possédaient les autres parties de ce mur ;

5° Quant à la maçonnerie *c*, qui se trouvait posée sur l'enduit rose dont était revêtue la partie supérieure de la maçonnerie *a*, elle n'avait été construite, ainsi qu'il a été dit au n° 4 du paragraphe précédent, qu'après l'achèvement complet de la crypte et de son mur de clôture et de façade *ab*, *d*, *d'*, *d''*, et par là même après que le sarcophage du saint eut été placé dans la crypte.

Afin de compléter les renseignements qui viennent d'être donnés sur la manière dont la crypte a été construite, je crois utile d'y ajouter ceux qui concernent la petite porte *h*, de même que le sarcophage pour lequel cette crypte avait été spécialement édifiée.

N° 4.—LA PORTE DE LA CRYPTÉ.(Pl. I).—La petite porte *h* qui donne actuellement encore accès du déambulatoire Nord, H, à la crypte G, n'est certainement pas contemporaine de la crypte, puisqu'elle est pratiquée dans le mur de l'abside qui fut construit en 836, et que la crypte n'a été faite, ainsi qu'il a été dit aux pages 119 et 126, que bien postérieurement à cette date ; elle n'avait, de plus, aucune raison d'exister, avant la disparition complète et définitive des Normands, car les moines, qui redoutaient toujours leurs néfastes incursions, n'avaient rien négligé, comme on l'a vu plus haut, pour rendre invisible et inac-

cessible la crypte qui devait abriter le précieux sarcophage de leur saint fondateur, et, il faut l'avouer, une porte, aussi bien dissimulée que possible, n'eût certainement pas échappé à l'œil scrutateur de ces habiles barbares. En tout cas, les mesures prises par les moines furent telles que, lors de l'incendie du monastère et de l'église, qui eut lieu en 847, deux ans après leur départ, la crypte ne fut pas découverte et demeura intacte. J'ajouterai que cette porte, placée où elle est, c'est-à-dire à une des extrémités du couloir longitudinal de la crypte, n'aurait pu faciliter en rien la manœuvre destinée à l'introduction du sarcophage dans la crypte, attendu que la largeur de son couloir est tellement exigüe par rapport à la longueur du sarcophage qu'il eût été impossible, une fois introduit dans le couloir, de le tourner de manière à lui faire occuper la place qui lui était destinée, et qui n'est autre que celle qu'il n'a cessé d'occuper depuis son introduction jusqu'à nos jours.

Puisque cette porte n'a pu être faite en même temps que le mur qui la contient, il nous faut en rechercher l'origine. On se souvient que les moines, en quittant Deas, en 845, n'avaient pas emporté le sarcophage, mais qu'ils vinrent en retirer les ossements en 857 pour les déposer dans leur nouveau monastère de Cunaud. Nous savons pourquoi ils n'emportèrent que les ossements et non le sarcophage (1) ; nous savons aussi, quoique les

(1) Ermentaire nous dit que le corps « fut plutôt enlevé presque des mains « des Normands clandestinement que transféré avec les pompes et les chants « habituels ». (*Miracula*, II, *præf.*; éd. Poupardin, p. 62.) On n'eût pas pu opérer en secret si l'on avait voulu enlever le lourd sarcophage de marbre.

textes ne le disent pas, que, pour les enlever, il fallait entrer dans la crypte, et que cela ne pouvait se faire par l'Ouest, puisque le mur *ab, d, d', d''*, [Pl. VIII], sur lequel reposait l'escalier qui conduisait à l'abside, en dissimulait la vue, non plus que par l'enfeu de l'Est, G, qui lui-même devait être garni de façon à donner le change sur son existence ; on ouvrit donc une brèche dans le mur Nord de l'abside en ayant soin d'en faire coïncider le centre avec l'axe longitudinal de la crypte, et après y être entré et avoir enlevé les précieuses reliques du sarcophage et remis en place son couvercle, on se retira ; ce fut sans doute alors qu'on transforma la brèche en porte, avec des matériaux anciens parmi lesquels se trouvent des briques, et qu'on la garnit de maçonnerie afin de la dissimuler.

J'ajouterai également que ce fut en 1865 que M. Cormerais, alors maire de Saint-Philibert-de-Grand-Lieu (1), désireux de connaître ce qui pouvait exister sous l'abside, découvrit cette porte, au cours de ses recherches, la démura, et pénétra dans la crypte, qu'il trouva à moitié remplie de décombres qui paraissaient avoir été jetés par les quatre anciennes petites ouvertures pratiquées, lors de la construction de la crypte, dans le dallage de l'abside (2) ; le sarcophage demeurait tel que les moines l'avaient laissé en 857, c'est-à-dire sur le sol et entièrement couvert par les décombres, et les deux chevalets en

(1) C'était le père de M. Ludovic Cormerais, qui est aujourd'hui maire de cette même commune.

(2) Ces remblais ont, sans doute, été projetés dans la crypte par les moines, aussitôt l'enlèvement des reliques, afin de rendre le sarcophage invisible aux yeux des barbares dans la crainte que, dans une nouvelle incursion, ils ne vinssent à pénétrer dans la crypte.

pierre, hauts de 0^m, 70, qui le supportent actuellement, sont modernes, car ils sont été faits et placés lors des dernières restaurations de l'édifice.

N^o 5. — LE SARCOPHAGE. — (Pl. VI, n^{os} 9 et 10.) — Ce sarcophage et son couvercle sont en marbre gris-bleuté qui provient des carrières de Saint-Béat de la Haute-Garonne; — le sarcophage a: 2^m, 04 de longueur; 0^m, 662 de largeur; 0^m, 45 de hauteur, et l'épaisseur de son fond et de ses parois verticales est de 0^m, 08; — son couvercle est à quatre rampants, et a: 2^m, 05 de longueur; 0^m, 67 de largeur; 0^m, 25 de hauteur, comptée depuis le faitage jusqu'au lit de pose, et y compris les 0^m, 05 de hauteur qu'a la bordure verticale placée au bas des rampants; — le faitage des rampants longitudinaux a 1^m, 52 de longueur, et sur chacun des rampants latéraux se trouve gravée une croix latine, dont les bras, de même que leurs extrémités un peu renflées, sont délimités, dans leur épaisseur, par une ciselure assez bien accusée; de plus, le couvercle n'est uni au sarcophage, ni par des agrafes, ni par du ciment, pas même par une emboîture, mais simplement par juxtaposition sur les parties supérieures, horizontalement dressées, de ses parois verticales (1).

(1) On voit actuellement, en place, dans un caveau souterrain païen, du ^{iv} siècle ou du suivant, qui se trouve dans la commune de Louin (Deux-Sèvres), un sarcophage surmonté de son couvercle entièrement semblable au sarcophage et au couvercle de Heri, qui viennent d'être décrits. En effet, la nature et la couleur de leurs marbres, de même que leurs formes, sont identiques; seules leurs dimensions varient, en ce que les dimensions du sarcophage et du couvercle de Louin sont plus fortes que celles du sarcophage et du couvercle de Heri. Cette similitude donnerait à penser que les ateliers de sarcophages de Saint-Béat, qui étaient en activité pendant la seconde période Gallo-Romaine, n'avaient pas cessé de l'être pendant la période mérovingienne.

N° 6. — L'ENFEU. — (Pl. VI, *n°s 1 et 2.*) — La figure que représente, en plan, le petit enfeu P est composée de deux rectangles de dimensions différentes, dont les plans, superposés en sens inverses, donnent la forme d'une croix presque grecque; — l'un de ces rectangles, orienté de l'Est à l'Ouest, a 2^m, 33 de longueur et 1^m, 70 de largeur, et l'autre, orienté de l'Est à l'Ouest, a 2^m, 33 de longueur et 1^m, 15 de largeur; chacun d'eux est voûté dans sa longueur, et leurs voûtes reposent sur des impostes moulurés et apparents, qui sont placés sur les quatre piliers rectangulaires formés par l'intersection des deux plans superposés, et à une hauteur de 1^m, 55 au-dessus du dallage; — ces voûtes se compénètrent et sont par là même des voûtes d'arête, mais comme leurs sommets sont à une même distance du sol, et que leurs rayons diffèrent de longueur, elles ne sont pas semblables à celles de la *crypte*, et cependant leur aspect n'en offre pas moins un certain intérêt; — les dossierers, de même que les voûtes, sont revêtus d'un enduit, sur lequel on voit quelques restes de peintures, qui semblent avoir été faites pendant la période Ogivale; — cet enfeu se trouve en communication directe, à l'Est, avec le déambulatoire qui relie les déambulatoires H et J, au moyen des deux baies R et V, dont la construction a été faite, comme je l'ai dit plus haut, en même temps que la grosse maçonnerie dont est formée l'abside; mais il ne communique avec la *crypte*, c'est-à-dire à l'Ouest, que par la *fenestella*, h, qui a, 0^m, 60 de largeur et 0^m, 75 de hauteur; de plus, ses voûtes n'ont aucune de ces ouvertures ou *oculi* qui mettent en communication la *crypte* avec le chœur.

Après avoir exposé, en détail, la manière dont furent construits, par les ordres de l'abbé Hilbod, la *crypte* et son annexe *l'enfeu*, qui se trouvent placés sous l'abside, je crois qu'il ne sera pas sans intérêt de signaler les quelques réflexions que leurs formes, tout à fait extraordinaires, semblent devoir suggérer. Voici donc les principales.

N^o 7. — RÉFLEXIONS SUGGÉRÉES PAR LES FORMES ET LES DÉTAILS DE LA CRYPTÉ.

1^{res} Réflexions : — [Sur quelques particularités de cette *crypte* communes à d'autres *cryptes*.] — La première chose qui frappe en jetant un coup d'œil sur le plan, c'est l'exiguïté de cette *crypte* destinée cependant à contenir le sarcophage d'un saint. — Les *cryptes* qui furent construites pendant le VII^e siècle, pour abriter les restes d'un ou de plusieurs saints, enfermés dans des sarcophages, voire même dans des châsses, avaient, le plus souvent, des proportions assez vastes pour que les fidèles pussent y satisfaire leur légitime dévotion; nous en trouvons la preuve, entr'autres, dans la *crypte* de Heri, ainsi que dans l'Hypogée de Poitiers, qui, tous deux, furent édifiés pendant le cours de ce même siècle.

La *crypte* de Heri possède, en effet, maintenant encore visibles, malgré le rehaussement de son dallage et d'autres aménagements qu'on y a opérés pendant le XI^e siècle, les murs qui lui donnaient primitivement sa forme et ses dimensions; — c'est du reste ce que MM. Charrier-Fillon (1) et L. Maître (2) ont confirmé très judicieuse-

(1) Charrier-Fillon, *l'Isle de Noirmoutiers*. — *La chapelle de Saint-Philibert*. — Niort, 1897, in-8^o.

(2) L. Maître, *Revue du Bas-Poitou*, 18^e année, 1905, pp. 5-13.

ment; — sa longueur était de 9^m,50, sa largeur de 6^m,25; des portes latérales, pratiquées dans ses murs Nord et Sud, la mettaient en communication avec l'extérieur et donnaient toute facilité aux fidèles d'approcher du tombeau de leur saint de prédilection; il est cependant à remarquer que, lorsque ces portes se trouvaient fermées, ils pouvaient satisfaire leur dévotion par la petite *fenestella* qui, placée dans le mur de fond de la *crypte*, avait son ouverture sur l'extérieur.

L'*Hypogée*, de son côté, malgré ses proportions beaucoup plus restreintes, présente les mêmes conditions que la *crypte* de Héri : elle contenait trois châsses et un autel avant sa mutilation, et possède, depuis sa restauration très ancienne, quelques sarcophages, ainsi qu'une partie de l'ancien autel (1); on y disait la messe; elle était même fréquentée par des fidèles qui venaient de toutes parts, comme le dit l'inscription du linteau de la porte : « *devoti veniunt unque* (pour undique) », et, lorsque la porte était close, ils communiquaient avec l'intérieur de l'édifice par la *fenestella* qui se trouvait dans le mur de fond et prenait jour au dehors.

Il existe, il est vrai, une très grande différence entre ces deux monuments, puisque l'un est une véritable crypte, tandis que l'autre n'est qu'une simple chapelle funéraire, construite pour y recueillir les restes de martyrs, et qu'elle n'a jamais été surmontée d'une église; mais, tous deux furent construits pendant le cours d'un même siècle; et dans un même but, qui était d'abriter les

(1) C. de la Croix, *Monographie de l'Hypogée-Martyrium de Poitiers*. Paris, Didot, 1883.

restes de saints, et de les rendre accessibles à la piété des fidèles.

L'exposé de cette similitude a donc comme résultat vraiment appréciable de confirmer, d'abord, les usages funéraires sacrés qui existaient à cette époque, et de me suggérer, ensuite, les réflexions suivantes.

2^{es} Réflexions. — [Les causes probables du genre de cette *crypte* — La *crypte* construite pour être *fermée* d'abord, et *ouverte* ensuite. — Manière employée par l'architecte pour atteindre ce résultat. — Lorsque les moines quittèrent définitivement Heri, en 836, emportant le sarcophage de leur saint fondateur, afin de le mettre en sûreté dans le nouveau monastère récemment construit à Deas, leur principale préoccupation dut être de placer ce précieux trésor dans des conditions semblables à celles dans lesquelles il se trouvait à Heri, c'est-à-dire dans une *crypte* dont l'intérieur de même que l'extérieur seraient accessibles; nous en avons une preuve certaine puisqu'à leur arrivée à Deas, comme nous l'apprend Ermentaire, ne trouvant pas le chœur de l'église susceptible de contenir une *crypte* telle qu'ils la concevaient, les moines décidèrent qu'on détruirait ce chœur et qu'on le remplacerait par un autre. Il est donc croyable qu'Hilbod, alors abbé du monastère, prescrivit à l'architecte de faire figurer sur le plan du nouveau chevet une *crypte* du genre de celle de Heri, qui pourrait non seulement contenir le sarcophage, mais aussi quelques personnes, et à laquelle il serait facile d'accéder par l'extérieur afin de satisfaire la dévotion des pèlerins, sans que leurs allées et venues dérangeassent les moines pendant leurs offices.

Tout bien considéré, les exigences de l'abbé demandaient à être mûrement examinées avant de les mettre à exécution, car, si l'on construisait une *crypte* invisible, inaccessible et petite, dans la crainte que les Normands fissent irruption sur le monastère et profanassent son précieux dépôt, il aurait fallu, lorsque toute sécurité serait revenue, c'est-à-dire après le départ définitif de ces barbares, la détruire et en édifier une autre plus grande, visible et accessible, ce qui n'aurait pu se faire sans grandes dépenses et sans gêner sérieusement la communauté; c'est ce que semble avoir compris l'architecte, puisqu'il construisit, comme on va le voir, une *crypte*, petite, invisible et presque inaccessible, mais de telle façon qu'il serait possible, un jour donné, de l'agrandir et de la rendre visible et complètement accessible, en enlevant quelques-unes de ses maçonneries intérieures et extérieures et en en construisant de nouvelles à l'intérieur.

Voici, du reste (*Voir Pl. VI*), d'après l'analyse que j'ai faite de cette partie du nouveau chevet, et dont j'ai donné le détail aux *pages 123, 124*, la manière dont l'architecte me paraît avoir construit quelques-uns des murs de cette *crypte*, afin de pouvoir les utiliser, sans y apporter de modifications, si on voulait l'agrandir et la rendre visible et accessible, ce qui, malheureusement, n'a pu avoir lieu jusqu'à ce jour.

1° Les quatre dossierets, leurs impostes, et les arcs des deux baies R et V (*Fig. 1*) n'ont pas été introduits dans le gros mur de l'abside postérieurement à sa construction, puisqu'il n'existe aucune reprise entr'eux et la grosse maçonnerie de l'abside; ces baies semblent donc

avoir été destinées à servir d'entrées à l'enfeu P, dans le système de la *petite crypte fermée*, et d'entrées à la *crypte*, dans le système de la *grande crypte ouverte* ;

2° Le gros mur de l'abside, qui enveloppe l'enfeu P et la *crypte*, où se trouve le sarcophage, est entièrement revêtu d'un enduit contre lequel sont accolées, sans aucune liaison, les maçonneries qui constituent l'enfeu et la *petite crypte* ; il est donc certain que cet enfeu et cette *petite crypte* ont été construits postérieurement au mur de l'abside ; mais il paraît néanmoins très probable que les enduits de ce mur auraient été faits, non pour être cachés par des maçonneries, comme cela existe actuellement dans la presque totalité de la *crypte* et de l'enfeu, mais pour être en partie visibles dans le système de la *crypte ouverte* ;

3° Comme je l'ai expliqué aux *pages 126 et suivantes* d'après les *plans* et les *coupes* n^{os} 1, 2, 3 de la Pl. VIII : — les parties *d* de la maçonnerie *ab* qui supportent la moitié de la charge de la voûte longitudinale de la galerie Q, en même temps que la charge entière des trois petites voûtes de pénétration, n'auraient, ce semble, reçu aucune modification, dans le système de la *crypte ouverte*, et il en aurait été de même des parties *d'* et *d''* de cette maçonnerie *ab* qui supportent les arcs des trois baies qu'elle contient (1) ; — de plus, il paraît certain que les faces des arcs de ces trois baies auraient été construites dans la pensée de pouvoir les rendre un jour apparentes, car on n'aurait pas donné aux douelles qui composent ces arcs

(1) Deux de ces baies ont été ouvertes pendant les travaux de restauration de l'édifice : celle de droite complètement, et celle de gauche un peu plus qu'à moitié. [Pl. VI. *Fig. 4.*]

la taille fine qu'elles possèdent, si on les avait destinées à demeurer éternellement cachées ; — enfin, la maçonnerie *c* qui, montée au niveau de l'aire du sanctuaire, ne se trouvait qu'assise, sans liaisons, sur l'enduit rose dont était recouverte la surface supérieure *a* du mur *ab*, pouvait être facilement enlevée, afin de rendre visibles les arcs en claveaux échantillonnés et finement taillés qui viennent d'être signalés.

Ces dernières observations, jointes aux nombreux détails qui ont été donnés jusqu'ici sur la manière dont cette crypte, entièrement invisible et presque inaccessible avait été construite, paraissent confirmer l'idée que j'ai prêtée à l'architecte, d'avoir conçu le plan d'une *crypte* qui, d'abord petite et *fermée*, aurait pu être rendue grande et *ouverte*, au moyen de quelques aménagements vraiment fort simples et relativement peu dispendieux. Ces aménagements auraient trouvé, ce me semble, une grande facilité d'exécution en les effectuant de la façon que je vais indiquer ; mais, auparavant, il me faut rappeler, en quelques lignes, comment était composée cette *crypte fermée*, au moment où la restauration de l'édifice qui la contient fut entreprise en 1896 ; car elle était alors telle que les moines l'avaient laissée en 836, telle aussi, ou à peu près, qu'ils l'avaient laissée lorsqu'ils partirent pour Cunaud en 845.

Cette *crypte*, alors *fermée*, était composée : Voir Pl. VII. *Fig. 1* et *2*, de la crypte proprement dite Q, qui contenait le sarcophage, et de l'enfeu, P, qui se trouvait ouvert sur les déambulatoires D par les baies V et R ; — la *crypte* n'avait de communication avec l'extérieur que par les petites pénétrations *f* et *g* qui traversent ses voûtes, et

avec l'enfeu qu'au moyen de la *fenestella, j*; — la maçonnerie *ab* (Voir Pl. VIII, *coupes*), qui clôturait la crypte à l'Ouest et la séparait de l'avant-chœur, cachait entièrement les trois baies construites dans les murs *d'* et *d''*, dont les arcs, comme je l'ai déjà dit, paraissent avoir été faits avec l'intention de les voir un jour rendus visibles; — enfin, il existait un escalier qui conduisait de l'avant-chœur au sanctuaire, et recouvrait, dans toute sa longueur, les maçonneries *ab* et *c*, en la façon que j'ai indiquée sur le *plan* et la *coupe n° 1* de la Pl. VIII.

Transformation de la crypte fermée en crypte ouverte. (Voir Planches VII et VIII.) — Pour rendre ouverte cette crypte *fermée*, il aurait suffi :

1° D'enlever dans son entier la maçonnerie *c* qui recouvrait l'enduit rose de la maçonnerie *ab*, et qui cachait complètement les arcs des trois baies Ouest de la crypte (Pl. VIII, *coupe n° 3*);

2° De détruire toute la grosse maçonnerie dont est formé l'enfeu P, et qui se trouvait accolée à la surface enduite du mur semi-circulaire de l'abside, en ayant soin, toutefois, de conserver les dossierers de face et ceux de retour sur lesquels reposent les voûtes de la galerie Q et celles de ses pénétrations (Pl. VII, *n°s 2 et 3*);

3° De compléter avec de la nouvelle maçonnerie ces dossierers et ces demi-dossierers, de façon à les transformer en deux piliers complets aux quatre faces desquels on aurait donné 1^m, 00 de largeur, et en deux portions de piliers dont la largeur des faces et de leurs retours aurait été subordonnée à l'épaisseur comprise entre la

courbe du mur semi-circulaire de l'abside et les alignements des dossierets qui donnent à toutes les galeries de la crypte une largeur homogène (Pl. VII, n° 3);

4° De construire deux pilastres à droite et à gauche du passage W et de les accoler à l'enduit du mur semi-circulaire de l'abside, afin de servir de supports à un arc et à des voûtes complémentaires (Pl. VII, n° 3);

5° De prolonger les voûtes latérales, 1, 2 et 3, dans le sens des flèches, jusqu'aux pilastres qui cantonnent le passage W, dont il vient d'être question, et de les asseoir sur les nouveaux compléments des dossierets des deux piliers et des deux portions de piliers (Pl. VII, n° 3);

6° De construire à neuf la voûte longitudinale A de la galerie parallèlement à celle de la galerie Q et de l'asseoir également sur les nouveaux dossierets et sur les pilastres qui, placés à droite et à gauche du passage W, touchent aux dossierets de l'ancienne baie V, puis d'édifier un arc sur ses nouveaux pilastres (Pl. VII, n° 3; Pl. VIII, coupe n° 2);

7° De remonter le sol de la *crypte fermée* Q, et de le mettre à la hauteur de l'aire de l'ancien enfeu P, afin de donner à l'aire de la *crypte ouverte* une surface plane, et de pouvoir utiliser, tout en la conservant en place, la marche qui sépare cet ancien enfeu P des déambulatoires D (Pl. VIII, coupes nos 1 et 2);

8° D'établir les surcharges des nouvelles voûtes, et de compléter le dallage du sanctuaire (Pl. VIII, coupes nos 1 et 2);

9° Enfin, de construire un escalier en pierre ou en bois qui, placé entre les baies Nord et Sud du mur de façade Ouest de la crypte, serait parti de l'avant-chœur et aurait

abouti au sanctuaire en s'appuyant sur l'enduit rose du mur *a* (Pl. VIII, *plan et coupe n° 2*).

Ce mode de transformation de la *crypte fermée en crypte ouverte* me paraît avoir été celui qu'avait conçu l'architecte, car il eût été d'une exécution facile et relativement peu coûteuse, en même temps qu'il eût offert de fort grands avantages; en effet: — les voûtes de la petite *crypte fermée* Q auraient été conservées (Pl. VII et VIII); — le sarcophage n'aurait pas changé de place; — les *oculi f*, qui traversent la voûte de la galerie Q, devaient être maintenus et conserver leurs fonctions; — une partie des enduits du mur de l'abside serait restée apparente; — les deux anciennes baies R et V auraient été conservées, et une seule baie W, à laquelle on aurait probablement mis une grille, leur aurait été adjointe, et toutes trois auraient servi d'entrée à la crypte; — on aurait enlevé la maçonnerie *c* qui recouvrait l'enduit rose du mur *a*, mais on devait conserver le reste de ce mur de même que les murs *d*, *d'* et *d''*; — les voûtes de la galerie Q étaient destinées à rester et à être simplement complétées; — la crypte se serait trouvée éclairée par les trois baies R, V et W, qui lui auraient servi d'entrées (1), et par les deux arcs en pierres soigneusement taillées, dont les faces regardent l'avant-chœur (Pl. VI, *n° 4*), mais elle n'aurait reçu aucune lumière par la petite porte *h* (Pl. V) qui la met actuellement en communication avec le déambulatoire Nord, puisqu'elle est de construction relativement récente; — de l'avant-chœur on aurait eu vue dans l'inté-

(1) M. Enlart nous dit, dans son instructif *Manuel d'Archéologie* (t. I, p. 139): « La crypte ou confession a sa place normale sous l'abside, avec « une porte extérieure donnant dans l'atrium des pèlerins. »

rieur de la crypte, par les deux arcs dont il vient d'être question, car l'escalier ne les aurait pas aveuglés (Pl. VIII, *plan* et *coupe* n° 2); — la crypte aurait été divisée en trois nefs (Pl. VII, n° 3) comme l'est celle de Heri, puisqu'on a tout lieu de supposer que les colonnes, qui s'y voient actuellement, ont été mises pendant le XII^e siècle sur l'emplacement de celles du VII^e (1); — les parties de la crypte, déduction faite de celles qu'auraient occupées le sarcophage et les piliers sur lesquels se seraient appuyées les voûtes, auraient laissé à la circulation des pèlerins une surface d'environ 17^m, 00 carrés qui eût été, ce semble, suffisante; — la crypte aurait eu son entrée à l'Est, et la circulation des pèlerins se serait faite par les déambulatoires H, I, J, et par les baies D (Pl. VII, n° 1) qui entourent l'abside, et ainsi les moines n'auraient pas été troublés pendant leurs offices (2); — enfin, le niveau de l'aire du sanctuaire sur laquelle se trouvait l'autel n'aurait pas eu besoin d'être changé, puisque les nouvelles voûtes de la crypte auraient eu la même hauteur que les anciennes (Pl. VIII, *coupe* n° 2).

D'après tout ce qui vient d'être dit, il paraît certain que cette crypte a été construite à son origine, comme *crypte fermée* (Pl. VII, n° 2) et seulement accessible par la *fenestella j*, qu'on pouvait cependant murer si la prudence venait un jour à l'exiger. Ce mode de *crypte fermée*

(1) Enlart, *Manuel d'Archéologie*: « Le plus grand nombre des cryptes carolingiennes est divisé en trois nefs » (t. I, p. 184).

(2) Enlart, *Manuel d'Archéologie*: « La foule des pèlerins affluait autour de ces reliques vénérées. Pour la recevoir, sans troubler la célébration des offices, on avait aménagé à Saint-Martin de Tours un atrium spécial devant la sépulture du saint, probablement derrière l'abside de la basilique, puisque la place normale du tombeau était sous celle-ci » (t. I, p. 139).

et complètement dissimulée s'imposait, car, au moment de sa construction, les moines devaient vivre dans l'appréhension de voir les Normands fondre à l'improviste sur leur monastère et le saccager; mais, la manière dont elle a été confectionnée me confirme dans la pensée que l'architecte, auquel on en est redevable, aurait tracé sur son plan une *crypte ouverte*, mais en ayant soin d'en combiner les maçonneries intérieures et extérieures, de façon à pouvoir la fermer d'abord, comme il l'a fait, et la rouvrir ensuite, sans grands frais, si l'on jugeait, un jour, qu'il fût nécessaire de l'agrandir et de la rendre accessible.

§ 4. — LE NOUVEAU CHEVET COMMENCÉ EN 836

Il me paraît certain que la construction du nouveau chevet fut commencée en 836 et terminée peu après; Ermentaire nous dit en effet, dans son *I^{er} Livre des Translations et des Miracles* : — d'abord, que l'église, dans laquelle on déposa le sarcophage du saint, n'avait pas été disposée pour le recevoir : « *non enim ad sepulturam* » « *capiendam fundamenta ipsius ecclesie adprimè jacta fuerant* » ; — ensuite, que l'église avait la forme d'une croix : « *quæ instar Crucis constructa est* », et qu'on démolit, non seulement le premier front, autrement dit le grand arc du quadrilatère central donnant sur la nef et qu'on a rétabli en 1900, mais aussi tout ce qui composait la partie supérieure de la Croix, c'est-à-dire le chevet, pour en faire un autre avec de plus grandes proportions ; — enfin qu'on voulut avec soin la crypte destinée à contenir le sarcophage du saint ; et qu'on ajouta trois absides au

nouveau chevet : « *Non enim ad sepulturam capiendam « fundamenta ipsius ecclesie adprimè jacta fuerant. sed « postea a prædicto Hilbodo venerabili Abbate pariete pri- « mæ frontis disjecto, et quicquid altitudinis est Crucis « funditus everso, copiosè extensa, atque locus sepultura « mirificè est transvolutus, tribus perinde absidis circum- « circà adjectis (1). »*

La raison si nette, que donne Ermentaire, de la démolition de l'ancien chevet, et les détails si précis qu'il y ajoute sur la manière dont était construit le nouveau, prouvent avec évidence qu'il ne décrit que ce qu'il avait vu.

§ 5. — LES TROIS ABSIDES NOUVELLES

Les trois absides qui, d'après le texte d'Ermentaire cité plus haut, ont été ajoutées autour du nouveau chœur, « *tribus perinde absidis circumcircà adjectis* », semblent réclamer quelques explications, car elles n'étaient pas, en réalité, au nombre de trois, comme il le dit, mais bien au nombre de cinq, ainsi qu'il est facile de le constater en consultant la *Planche IV*, sur laquelle on les voit désignées par les lettres E'', F'', (2) H'', J'', et I' (cette dernière, aujourd'hui entièrement détruite, est représentée sur la *Planche VII*, n° 1).

(1) On trouvera ces mêmes textes, avec leurs références et leurs traductions littérales, aux pages 13, 14, 15 de cette étude.

(2) Lorsqu'on déblaya le déambulatoire F, il existait dans l'*absidiole* F'' les restes d'un petit autel, presque carré et tout en maçonnerie ; il semblait avoir été construit en même temps que le chevet, c'est-à-dire en 836 ; malheureusement les ouvriers, en l'absence de surveillance, l'ont démolé par inadvertance. (Voir *Pl. VIII*, nos 7 et 8.)

Il paraît vraiment impossible de supposer qu'Ermenfaut n'ait pas connu les cinq absides qui se trouvaient dans le nouveau chevet, puisqu'il n'a donné, comme on vient de le voir, la description que de ce qui existait au moment où il écrivait. Je crois donc qu'en disant qu'on ajouta trois absides il ne tient aucun compte, dans sa nomenclature, des absides E''' et F''', sans doute, parce qu'elles remplaçaient réellement les absides P et T qui, appartenant à l'ancienne construction, étaient destinées à disparaître : je crois, en un mot, qu'il a voulu faire entendre que, si l'ancienne église n'avait que deux absides, la nouvelle en avait trois de plus, autrement dit qu'il aurait simplement employé les mots « *absidis adjunctis* » pour signifier : absides qui ont été ajoutées en surplus de celles qui existaient antérieurement. Et, du reste, on notera qu'il n'y a bien que trois absides disposées *autour* du nouveau chœur, puisque les deux autres ouvraient dans le transept.

L'achèvement du nouveau chœur ne dut pas se faire longtemps attendre, et l'on fit probablement coïncider la dédicace de l'église avec le jour anniversaire de l'arrivée du corps saint dans cet édifice (13 juin). Nous possédons en effet une inscription du ix^e siècle ainsi conçue : IDVS IVN DEDICATIO N SALVATORIS. Cette inscription, qui malheureusement ne nous fournit pas la date d'année, est gravée sur le cinquième carreau en pierre blanche du pilier de gauche de la première baie S qui donne accès du déambulatoire Est D au petit enfeu P contigu à la crypte : je l'ai retrouvée en place sous une couche de badigeon, en 1896 (1). (Voir Pl. XVIII.)

(1) Congrès archéologique de France, tenu à Morlaix et à Brest en 1896.

§ 6. — RENSEIGNEMENTS COMPLÉMENTAIRES SUR LA CRYPTÉ

Les quelques observations qui vont suivre donneront, je crois, à penser que les murs, ainsi que les voûtes de la *crypte* et de son enfeu, auraient été construits après les parties inférieures des murs de l'abside, dont ils sont, aux deux tiers, enveloppés. En effet : d'une part, l'état dans lequel se trouvent les enduits, qui recouvrent les murs qui servent d'enveloppe à la *crypte* et à son enfeu, indique clairement qu'ils sont restés un certain temps sans être couverts par les maçonneries qui s'y voient maintenant encore accolées ; la preuve semble en être faite, en ce que les moellons des maçonneries qui touchent ces enduits n'y ont pas laissé leurs empreintes ; — d'autre part, si l'on prend la peine d'étudier attentivement la manière dont les matériaux des murs et des voûtes de la *crypte* et de son enfeu ont été mis en œuvre, on reconnaît facilement que cette *crypte* ainsi que son enfeu ont été construits postérieurement aux murs qui les enveloppent et contre lesquels ils ne sont qu'appuyés ; — enfin, il n'y aurait eu aucun intérêt à terminer cette *crypte* et à y déposer le sarcophage, avant que les constructions du nouveau chevet fussent entièrement achevées, car les pèlerins eussent été contraints, pour s'en approcher, de se trouver mêlés aux ouvriers et gênés par tous les matériaux qui encombraient ce vaste chantier, ce qui, il faut l'avouer,

Session LXIII. Note 2, pp. 202-203. Elle a été publiée par M. L. Maitre dans le *Bulletin de la Société archéologique de Nantes*, 1896, pl. VIII, en même temps qu'une autre inscription contemporaine trouvée dans les décombres du même édifice.

eût été bien peu pratique, et eût pu exaspérer les pèlerins même les plus pacifiques ; il y aurait eu, au contraire, tout intérêt, à laisser le sarcophage et son brancard là où ils avaient été placés à leur arrivée dans cette église, en 836, c'est-à-dire, comme nous l'apprend Ermentaire, le sarcophage dans l'angle de gauche du transept Sud, « *sepulcrum deponitur in dextro cornu ecclesie* », et le brancard appendu dans l'angle de droite du transept Nord, « *in sinistro latere ecclesie scala ipsa appenditur* » (Voir p. 11 et Pl. IV), à les y laisser, dis-je, jusqu'à complet achèvement des travaux, puisque les pèlerins pouvaient s'en approcher et les révéler avec toute facilité et en toute liberté. J'ajouterai, pour mémoire, que le sarcophage n'aurait pu être introduit dans la *crypte* qu'après son entier achèvement, à l'exception cependant de la partie médiane de son mur *a*, car : d'une part, il eût été impossible de construire les murs de la *crypte* qui soutiennent les voûtes, et les voûtes elles-mêmes, si le sarcophage s'était trouvé à la place qu'il était destiné à occuper et qu'il occupe encore aujourd'hui ; et, d'autre part, les dimensions du sarcophage sont trop grandes et celles des petites nefs de la *crypte* trop exiguës pour qu'il eût été possible alors, et qu'il soit possible même aujourd'hui, de l'y introduire autrement qu'en le glissant par la petite baie centrale Ouest qui regarde l'intérieur de l'église. Il va de soi qu'aussitôt après l'introduction du sarcophage dans la *crypte*, — introduction qui eut lieu en la façon qui vient d'être dite. — on aveugla par de la maçonnerie la partie inférieure de cette baie jusqu'à son linteau, et qu'on éleva le mur *a* depuis ses fondations jusqu'au niveau de la naissance des cintres en claveaux échantillonnés des

trois petites baies, et qu'après avoir couvert d'un enduit rose la superficie supérieure de ce mur on établit, sur cet enduit, le surhaussement *c* de ce mur *a*, jusqu'au niveau du dallage de l'abside, afin de rendre invisible la *crypte* et le précieux trésor qu'elle contenait.

Les renseignements contenus dans ce dernier paragraphe m'engagent à considérer comme très probable que, quand bien même la construction de la *crypte* eût été terminée avant celle du nouveau chevet, — ce que je considère comme invraisemblable. — on n'y aura introduit le sarcophage du saint qu'après l'achèvement complet de cette nouvelle partie de l'édifice ; et comme probables, parce qu'ils eussent été fort pratiques, le mode d'introduction du sarcophage dans la *crypte*, et celui d'aveuglement de la *crypte*, que je viens de décrire.

Quel qu'ait été, du reste, l'ordre suivi dans ces grands travaux, et que nous ne connaissons pas d'une manière précise, puisqu'Ermentaire ne l'a pas signalé, je crois pouvoir indiquer, sans témérité, ce qui a dû se passer aussitôt après l'achèvement du nouveau chevet et l'introduction du sarcophage dans la *crypte*. Il fallut alors, ce me semble (Voir Pl. IV) : — d'abord, enlever le mur provisoire N qui séparait, pendant les travaux, l'ancien chœur du transept ; — puis raser, jusqu'à quelques centimètres en dessous du dallage, les deux absides de seconde époque P et T, puisqu'elles se trouvaient remplacées dans le nouveau chevet par les absides E''' et F''' et qu'elles obstruaient la circulation des déambulatoires E et F ; — enfin, démolir les murs de fond Nord et Sud B' et C' du transept, puisque le sarcophage et le brancard qui y avaient été déposés se trouvaient ailleurs, et les rempla-

cer par les murs B''' et C'', qui sont aujourd'hui le prolongement de ceux Nord et Sud, E' et F', des déambulatoires E et F.

Ces derniers aménagements une fois terminés, l'œuvre grandiose entreprise par l'abbé Hilbod apparut dans toute sa beauté, et donna, à la vieille et si intéressante église de Deas, les vastes proportions qu'elle possède encore aujourd'hui, et que tous les savants ne cessent d'admirer.

Passons maintenant aux modifications qui furent apportées à cet édifice pendant la période Romane.

CHAPITRE III

AMÉNAGEMENTS (Période Romane)

[PLANCHES V et VI]

§ 1. — NEF CENTRALE

Il n'est pas un architecte ou un archéologue qui, visitant la vieille église de Deas, ne soit frappé de l'étrange effet que produit dans son ensemble sa grande nef délimitée par de puissants piliers. La plupart d'entr'eux n'osent les considérer comme contemporains du reste de l'édifice, mais il en est cependant quelques-uns qui, sans doute hypnotisés par les pierres blanches et les briques employées dans ces piliers, et que l'on rencontre également mises en œuvre dans les autres parties du monument, leur attribuent la même date qu'à l'abside et au transept, c'est-à-dire celle de 836. Il me semble que les uns et les autres seraient fort en peine de justifier les dates qu'ils affectent à chacune des parties de cette église, puisqu'il n'ont eu, du moins le plus grand nombre, ni les loisirs ni la possibilité de les étudier au moyen de fouilles et de sondages. J'ai moi-même éprouvé, je l'avoue, pendant mes premières visites à ce monument, les mêmes impressions que mes honorables confrères, et, demeurant perplexe, comme la plupart d'entr'eux, au sujet de la date de

sa grande nef, je crus sage de la rechercher par des fouilles autour de ses fondations, et par des sondages dans les raccordements de ses murs avec ceux auxquels ils semblaient être liés.

Voici, du reste, les résultats que donnèrent ces nombreuses et pénibles recherches. (*Relire les pages 36, 37, 38, et consulter la Planche I.*)

Le lecteur ayant sous les yeux le plan, ayant également pris connaissance des détails de ces fouilles aux pages qui viennent d'être indiquées, il me suffira de les résumer et d'en faire connaître les résultats. Ces fouilles nous ont, en effet, permis de constater : — 1° que les murs Z et Z', sur lesquels reposent les dix gros piliers de la nef, existent, sans solution de continuité, depuis la façade jusqu'aux pilastres de l'entrée du transept; — 2° que ces murs ont 0^m, 90 de largeur, tandis que les gros piliers sont épais de 2^m, 00, et que, parant, on a ajouté contre les fondations de ces murs de 0^m, 90 d'épaisseur, d'autres fondations, de 0^m, 60 de largeur, sur chacun des côtés Nord et Sud de chaque pilier, sans quoi deux parties de chacun de ces piliers se seraient trouvées en l'air, c'est-à-dire sans fondations; et qu'enfin ces suppléments de fondation sont simplement accolés, sans aucune liaison, aux fondations des murs longitudinaux, dont l'épaisseur n'est que de 0^m, 90; — 3° (*Voir p. 54*) qu'existent les fondations d'un mur transversal Z, qui sont intimement liées avec celles Z et Z' que recouvrent les gros piliers, et dont la largeur est également de 0^m, 90; cette similitude de dimensions, de même que les liaisons qui unissent ces fondations indiquent clairement qu'elles ont été faites, en même temps et pour un même monument qui a disparu, et non

pour servir de bases à ces gros piliers. Je crois donc pouvoir conclure rigoureusement, de ces constatations, que les fondations longitudinales Z' et Z'', dont l'épaisseur est de 0^m, 90, sont plus anciennes que les gros piliers qui les recouvrent et dont le diamètre est de 2^m, 00; — 4° (Voir p. 35) que les fondations Z' et Z'', sur lesquelles sont aujourd'hui assis les dix gros piliers de la grande nef, sont liaisonnées avec les fondations Z''', qui ont été en partie recouvertes par le mur de la façade actuelle d'entrée de l'édifice L'', et que, par là-même, ce mur de façade est postérieur, non seulement au mur de la façade contemporaine des gros piliers, qui a été détruit, mais aussi au mur Z''' qui était contemporain des fondations Z' et Z'' et qui a été également détruit; — 5° que les fondations Z' et Z'' doivent être liées avec celles des épais pilastres qui supportent le grand arc placé à l'entrée du transept; car, d'après le sondage qui, comme je l'ai dit à la page 42, fut pratiqué dans la nef L, à quatre mètres environ au-dessus du sol, la maçonnerie du gros pilastre *a* s'élance, en surplombant sa partie verticale, vers l'Ouest dans la direction des fondations Z', ce qui indique clairement que le complément de cette maçonnerie en porte-à-faux prenait assise, avant sa démolition, sur les fondations Z', et partant que ces fondations Z' étaient reliées à celles de l'épais pilastre qui n'en sont, du reste, que le prolongement dont la suite existe dans le sous-sol du transept.

Je compléterai volontiers ces importantes observations, par un bref exposé de la disparité qui existe, au point de vue architectural, entre les constructions de la nef centrale et celles des nefs latérales, du transept et du

chevet qui se compose du chœur, de l'avant-chœur, de la crypte et des déambulatoires.

Cette disparité peut se résumer ainsi : — les *baies de la nef* sont à *arcs bombés* ou à arcs dépassant 180°, tandis que *toutes les baies des autres parties de l'édifice* sont à *arcs pleins-cintres* : les *arcatures de la nef* sont à *trois ressauts*, tandis que *toutes les arcatures des autres parties de l'édifice n'ont pas de ressauts* ; — les *dosserets des baies de la nef* sont *surmontés d'impostes*, tandis que les *huit dosserets des baies du transept*, de même que les *dosserets des deux baies qui servent de passage entre les couloirs E et H, au Nord, et F et J, au Sud, n'ont pas d'impostes* ; — les *impostes des baies de la nef* sont *peu épais et simplement chanfreinés*, tandis que les *impostes des quatre baies K, qui donnent accès à l'enfeu G, de même que les impostes de cet enfeu et ceux des deux baies R' et S' de l'avant-chœur, sont épais et moulurés avec un certain soin* ; du reste, la plupart de ces derniers impostes paraissent être anciens et avoir été remployés, ce qui leur donnerait une antériorité aux murs construits en 836 dans lesquels ils ont été mis en œuvre.

Je ne ferai pas ressortir, par le détail, la disparité qui existe entre l'aspect architectural que présentent les arcatures du quadrilatère central du transept, et celui que produisent les piliers de la nef de même que leur ensemble, car elle a jusqu'ici éclaté aux yeux de tous les amateurs et savants de bonne foi ; mais je ferai remarquer que les trois baies de ce quadrilatère sont les seules de toutes les baies de l'édifice qui aient été décorées de colonnes.

Il me faut encore ajouter aux intéressantes observa-

tions qui viennent d'être formulées les quelques renseignements dont voici la teneur : — on remarque, d'abord, que les gros piliers de la nef centrale L furent placés si bien en face des fenêtres *u* du mur Nord M' de la nef latérale M, que la lumière qui venait par ces fenêtres de l'extérieur dans l'intérieur de l'édifice s'y répandait d'une manière si peu directe que l'on jugea sage de les aveugler; or, puisque la construction du mur M' a été faite en 819, comme je l'ai dit à la *page 109*, il s'en suit que les gros piliers de cette nef centrale sont postérieurs au mur M' ; — on remarque aussi que les fondations Z' et Z'', sur lesquelles ne reposent que la moitié de la largeur des piliers, n'ont certainement pas été faites pour supporter ces piliers, mais bien pour recevoir les murs ou les pilastres d'une galerie qui auraient été construits pendant la seconde période Gallo-Romaine, et à laquelle succédèrent postérieurement (*Voir Pl. VI*) les baies de la nef centrale, dont la construction remontait à 819, et qui paraissent avoir été conservées en 836; — on remarque enfin qu'une grande différence existe entre le mode de construction des piliers Sud de la nef centrale L et celui de ses autres piliers Nord; en effet : les *piliers Sud* sont composés de pierres blanches de même nature que celles qui sont employées dans les fondations du quadrilatère central et dans toutes les baies du transept et du chevet; de plus, de la maçonnerie apparente remplit, sur chaque face de leurs dosserets, les espaces laissés libres entre les carreaux en pierres blanches qui sont tirés de rang; tandis que les piliers Nord de cette même nef sont composés de pierres blanches d'autre nature que celles employées dans les piliers Sud, et parmi ces pierres il s'en trouve en tuffeau : de

plus encore, sur chaque face de leurs dosserets *il n'existe aucun espace entre les carreaux en pierres*, parce qu'ils se touchent, et par là même il ne s'y trouve *aucune maçonnerie apparente* : on remarque, enfin, que les impostes de ces piliers sont beaucoup moins épais que ceux des piliers Sud. — De ces dernières constatations je crois pouvoir conclure : d'une part, que les cinq piliers Sud de cette nef auraient été construits avec les matériaux de la nef de 849, qui eux-mêmes provenaient des constructions qui avaient été élevées sur les fondations Z' et Z'' qui leur étaient contemporaines ; et, d'autre part, que, n'ayant pas de matériaux anciens pour la construction des piliers Nord on en aura employé de neufs ; il est même possible que ces matériaux eussent été assez nombreux pour qu'il y eût eu économie à les employer sans maçonneries apparentes ; toujours est-il que les piliers Sud sont faits avec des matériaux très fatigués, parce qu'ils avaient été déjà remployés plusieurs fois, et que les piliers Nord sont faits avec des matériaux qui servaient pour la première fois.

Quant à la différence énorme qui existe entre la confection architecturale de la nef et celle des autres parties de l'édifice, et dont se rendent également compte les savants et même les ignorants qui visitent cet édifice, je pense pouvoir l'expliquer par les considérations suivantes. — La forme et le mode de construction des piliers paraissent avoir été choisis par l'architecte dans le but de pouvoir voûter la nef centrale et même ses bas-côtés. C'est l'idée que M. J.-A. Brutails a fort judicieusement développée, en 1898, dans sa très intéressante *Note sur l'église de Saint-Philibert-de-Grand-lieu* (1) ; je

(1) *Bulletin Monumental*, 1898, pp. 311-334 (p. 333).

ne crois pouvoir mieux faire que de reproduire le passage qui s'y rapporte : « Au déclin du ^x^e siècle, écrit-il, ou vers le commencement du ^{xii}^e, on entreprit de voûter la nef : il fallait pour cela refaire, en augmentant leur résistance, tous les supports : piles et murs latéraux. On commença par les piles : mais le monastère devait être appauvri, car, durant les travaux, avant que les arcades fussent faites, avant même que les piles fussent terminées, on changea le programme et on renonça aux voûtes. Dès lors, il devenait inutile d'avoir des supports aussi solides : on ne remania donc pas les murs latéraux ; quant aux piliers, on en diminua, à partir du niveau où ils étaient montés, la force dans les deux sens, longueur et largeur, par des talus. La profondeur totale de l'arcade fut réduite à la dimension primitivement arrêtée pour la voûture interne, et comme la voûture externe ne retombait plus à l'aplomb de son piédroit, on en ramena brusquement l'intrados, par une tangente échappée des naissances (1) », à la face du piédroit de la voûture interne. Ainsi s'expliquent et ces piédroits inutilisés que l'on a pris pour des contre-forts intérieurs, et ces talus qui donnent aux arcades une ressemblance avec le fer à cheval, et peut-être même le tracé en fer à cheval de certaines arcades : tout cela répond à une même préoccupation, qui est de diminuer les pleins au profit des vides. »

Le même savant dit encore dans cette *note* (p. 328) : « Appareil des piliers (de la nef), forme des arcades, tout cela est d'aspect un peu étrange et déconcertant ; mais

(1) Orieux. Note publiée par Marionnaud. *Mémoires de la Société en 1867*, p. 216.

« rien n'établît que la construction soit du ix^e siècle,
« tandis que l'on a, au contraire, les plus fortes raisons
« pour la ramener en deçà de l'an mille, en pleine pé-
« riode romane » ; et à la (*page 329*) : « Les piliers cruci-
« formes n'existent pas dans l'architecture carolingienne
« non plus que les arcades à ressaut (1), non plus que les
« églises à trois nefs voûtées. »

Ces intéressantes citations me suggèrent les deux réflexions suivantes : — la première est que la date attribuée, par ce savant archéologue, à la nef centrale semble confirmée par ce que j'ai dit ailleurs des fondations Z' et Z'', à savoir que ces mêmes fondations : — supportèrent d'abord, c'est-à-dire pendant le iv^e siècle, des murs avec arcades qui formaient galerie ; — supportèrent ensuite, c'est-à-dire en 819, d'autres murs avec arcades qui formèrent une nef centrale, puisqu'on lui adjoignit deux nefs latérales, et que cette disposition fut conservée en 836 ; — supportèrent enfin, c'est-à-dire à l'époque Romane, les gros piliers qui formèrent une nef centrale, puisqu'on lui conserva les deux nefs latérales construites en 819. — La seconde réflexion est que l'idée de M. Brutails, d'après laquelle l'architecte aurait construit les gros piliers de la nef centrale afin de pouvoir la voûter, confirme la mienne ; car je demeure persuadé que l'architecte, qui entreprenait de voûter la nef centrale, caressait le projet de voûter également plus tard le reste de l'édifice, et que, sachant qu'il serait obligé, pour atteindre son but, d'en refaire tous les murs, il se sera affranchi du caractère architectural que possédaient le transept

(1) Quicherat, *Mélanges*, t. II, p. 143.

et le chevet, dans la pensée de pouvoir imposer un jour à ces parties de l'édifice le caractère architectural qu'il avait choisi pour la nef centrale.

Des nombreux renseignements, qui viennent d'être donnés, sur la manière dont les gros piliers de la nef centrale ont été construits, il ressort avec évidence que la construction de cette nef n'a pu être faite en 819, non plus qu'en 836, c'est-à-dire pendant la *Période Carolingienne*; il ressort également des aménagements qui furent apportés à l'ensemble de l'édifice pendant la *Période Ogivale*, et qui seront décrits dans le CHAPITRE suivant, que cette nef n'a pu être édifiée pendant cette période, puisqu'elle n'en possède aucun des caractères architecturaux; il faut donc placer l'érection de cette nef postérieurement à 836 et antérieurement au ^{xiii}^e siècle, c'est-à-dire, pendant la *Période Romane*. Trois siècles, il est vrai, sont compris entre le ^x^e et le ^{xiii}^e siècle, et chacun d'eux a une architecture qui lui est propre; partant de cette dernière observation, généralement admise, je considère que cette nef centrale n'a pu être construite pendant le ^x^e siècle et pendant la première moitié du ^{xi}^e, parce qu'elle ne possède aucun des caractères des édifices de ces époques, et je la classe volontiers parmi les monuments de la seconde moitié du ^{xi}^e siècle ou parmi ceux du ^{xii}^e, parce qu'elle me semble contenir les principaux éléments qui se rencontrent dans les constructions religieuses de ces dernières époques.

§ 2. — MURS AVEC BAIES DANS LE TRANSEPT

PLANCHE IV

Avant de clore ce CHAPITRE, je crois opportun d'y ajouter la description de murs, dont la construction semble avoir été faite pendant la *Période Romane*; ces murs sont ceux qui garnissaient, avant les dernières restaurations de l'édifice, les grandes baies Nord et Sud A'' et A''' du quadrilatère central, et qui se voient actuellement remplacés contre les murs extrêmes du transept B''' et C'''. — Soit dit en passant : l'idée de fermer par des murs, même percés d'arcades, deux des grandes baies du transept n'était vraiment pas des plus heureuses, puisqu'en sectionnant en trois parties le transept, on lui enlevait toute son ampleur, et il est à croire qu'en agissant ainsi les moines n'auraient songé qu'à ne pas être dérangés, pendant leurs offices, par les allées et les venues des pèlerins qui visitaient le couloir situé derrière la crypte. — Mais fermons la parenthèse.

Chacun des murs A'' et A''' possédait une baie, et se trouvait construit avec de mauvais moellons et de mauvaises pierres assemblés avec des mortiers de terre; ils avaient 0^m, 70 d'épaisseur, comme les dossierers des grandes baies auxquels ils étaient accolés, car les colonnes qui décoraient ces dossierers n'existaient plus, sans doute, depuis l'incendie que les Normands allumèrent dans l'église en 847.

La *baie du mur Nord A''*, avec arc plein-cintre, a 4^m, 00 de hauteur et 3^m, 75 de largeur entre ses dossierers, auxquels sont adossées des *colonnes antiques* avec astragales.

— La colonne de gauche, en marbre vert et blanc des Pyrénées : — est plus large au pied qu'à la tête ; — a 1^m,50 de hauteur et 0^m,30 de diamètre au pied ; — repose sur une base carrée Romaine fort mutilée, qui a 0^m,40 de côté et 0^m,20 de hauteur, et se trouve couronnée par un *chapiteau en pierre*, haut de 0^m,40, dont la décoration semble dater du xi^e siècle. — La colonne de droite, également en marbre Pyrénéen gris : — a 1^m,90 de hauteur, 0^m,28 de diamètre au pied et 0^m,25 à la tête ; — repose sur une base en pierre, dont la moulure paraît être de la fin du xi^e siècle ; — et se trouve couronnée par un joli *chapiteau Romain* en marbre blanc qui est sculpté sur ses quatre faces, et a 0^m,32 de hauteur et 0^m,40 de largeur (1). — J'ajouterai que les faces extérieures de l'arcade plein-cintre, qui repose sur les tailloirs des chapiteaux, ont 0^m,40 de hauteur, et que la partie gauche de l'arc est outre-passée verticalement parce que la colonne de gauche est plus courte que celle de droite. — Cette baie, comme on le voit, se trouve composée de matériaux anciens et disparates si maladroitement mis en œuvre que son aspect est rien moins qu'agréable et donne à penser que l'argent était peu abondant lorsque les moines en firent la construction.

La baie du mur Sud A''' est d'un autre genre et beaucoup plus simple que la précédente ; — elle a 1^m,23 de hauteur sous cintre, et 2^m,37 de largeur ; — ses dossierets ont 2^m,56 de hauteur et 0^m,70 de largeur ; ils ne sont pas accompagnés de colonnes, mais simplement surmon-

(1) D'autres morceaux d'architecture Gallo-Romaine, trouvés dans les fondations du quadrilatère central ainsi que dans les déblais, sont détaillés à la page 45.

tés d'impostes chaufreïnés qui supportent un arceau ogival sans aucune décoration.

Ces deux murs avec baies n'ont certainement pas été faits à une même époque, et leur construction me paraît tellement inférieure à celle de la nef centrale, par le choix des matériaux et par la manière dont ils ont été employés, que je n'hésite pas à reconnaître qu'ils n'ont pu être construits en même temps que les piliers et les murs de la nef centrale. Je considère cependant comme très probable que ces murs, avec baies A'' et A''', auraient été construits : — celui du Nord A'', avant ou après la construction de la nef centrale ; — celui du Sud A''', un peu avant, ou même pendant, les aménagements qui furent apportés à l'édifice un peu avant la *Période Ogivale* dont il va être question ; et c'est pourquoi je les place, à la fin de ce CHAPITRE qui ne traite que des constructions *Romanes* de notre vieille église de Deas.

CHAPITRE IV

AMÉNAGEMENTS (Période Ogivale)

[PLANCHES V ET VI]

§ 1. — MODIFICATIONS APPORTÉES AUX MAÇONNERIES

Un examen attentif du monument permet de reconnaître facilement que plusieurs de ses parties principales ont été reconstruites ou même remaniées, postérieurement à la période Romane, car on n'y rencontre plus de pierres blanches, mais seulement le *granit*, et la brique n'y joue plus aucun rôle. Ces parties sont les suivantes :

1° *Le mur L' de la façade Ouest* ; — ce mur fut construit, dans toute sa longueur, sur les fondations des murs de façade, Z'', du iv^e siècle, de 819 et de 836, et on lui donna, comme aux précédents. 1^m,00 d'épaisseur ; mais on l'établit, en retrait de 0^m,50, sur les anciennes fondations, de sorte qu'on lui compléta les 0^m,50 d'épaisseur de fondations qui lui manquaient, par des fondations de même épaisseur, placées dans l'intérieur de l'édifice, et accolées aux anciennes fondations, ainsi qu'il a été dit aux pages 34, 104 et 155.

Cette nouvelle façade possède une grande porte avec *arc ogival* et une archivolt dont la décoration, malgré sa simplicité, donnerait à penser qu'elle aurait été faite, ainsi que la porte, pendant le xv^e siècle plutôt que pen-

dant les siècles précédents; — ses jambages, de même que son arc, sont en *granit*, comme, du reste, les deux contreforts extérieurs qui la cantonnent à droite et à gauche (PLANCHE X);

2° *Les murs Nord et Sud, M' et N'*; — ces deux murs sont construits sur les fondations de 819, et intimement liés au nouveau mur de la façade; — le mur M' est soudé à la partie du mur M' construit en 819 et dont il reste encore deux fenêtres *u* et une demi-fenêtre *u*, dont les tableaux sont actuellement murés, mais le nouveau mur M' est privé de fenêtres; — le mur N' est accolé au mur Ouest de la partie C du transept construit pendant le *iv*^e siècle, et possède une porte *o* et une fenêtre *p*, qui ont toutes deux leurs jambages, de même que leurs *arcs ogivaux*, en *granit*;

3° *Les deux gros contreforts et le petit contrefort, p, tous trois extérieurs*; — ils sont en *granit* et accolés au mur F', qui est de 836 : les deux gros sont au Sud, et le petit est à l'Est;

4° *La porte, q, qui mettait en communication le monastère avec le transept de l'église*; — elle se trouve dans le mur Ouest de la partie B du transept; — son *arc* est *ogival*, et elle a remplacé la porte construite probablement en 819, sinon en 836;

5° *Le mur Nord de la partie B du transept*; — il repose sur les fondations du mur de 836, et possède deux *fenêtres ogivales*;

6° *Le mur S qui sert de clôture au chevet Est du chœur construit en 836*; — il coupe les absidioles Nord et Sud des couloirs H et J, et le couloir I qui précédait l'absidiole centrale I', construite également en 836; — il n'en

reste plus aucune trace, — et son extrémité Sud-Est est terminée par un contrefort en *granit* qui est posé à angle de 45°, suivant l'usage du *xv^e* siècle, et n'est presque pas liaisonné avec les maçonneries qu'il traverse; — au milieu de sa longueur et en face de l'enfeu G, qui précède la crypte, il existe une petite *fenêtre Ogivale*, au-dessous de laquelle se voyaient, avant les dernières restaurations de 1898, les restes d'un autel assis sur un dallage qui se trouvait plus élevé de 1^m,00 que celui de 836, car cette partie de l'édifice, de même que toutes les autres parties, avait été surhaussée antérieurement par des remblais, ainsi qu'on le verra plus loin;

7° *Les quatre socles, I :* — ces socles sont en *granit*, leurs arêtes supérieures sont chanfreinées, et ils ont 0^m,70 de largeur, non compris les chanfreins, comme les dossierers qu'ils supportent; — deux d'entr'eux sont placés dans les baies Nord et Sud qui séparent les couloirs E et H, F et J : celui du Nord est à droite et celui du Sud est à gauche, en allant du transept au fond du chevet; — les deux autres sont dans les baies qui séparent les parties B et C du transept de celles E et F de l'avant-chœur : celui du Nord est à droite et celui du Sud est à gauche;

8° *Les contreforts qui ont été accolés avec liaisons aux maçonneries des dossierers à ressauts Nord des 2^e, 4^e et 5^e piliers de la nef centrale construits en 836, et dont les faces donnent dans la nef latérale de droite :* ils sont en *granit* et ont 1^m,50 de largeur et 0^m,60 de profondeur; — ils n'ont pas de fondations et prennent simplement appui sur les remblais, qui formaient alors le sol de l'église et se trouvaient en contre-haut de 0^m,65 sur celui de 836;

leurs parties supérieures se terminent en glacis en atteignant les anciens impostes des piliers.

9° *La partie supérieure des murs de la nef centrale* : — ces murs possédaient, en effet, avant d'avoir été diminués de hauteur pendant le siècle dernier, de larges et hautes *fenêtres Ogivales* avec meneaux, dont les jambages sont faits en moellons, mais sans pierres blanches et sans briques ; — le surhaussement de ces murs, vu les fenêtres ogivales qu'ils possèdent et les matériaux dont ils sont composés, a été certainement construit postérieurement aux murs et aux arcades Romains, qui supportent ce surhaussement. On peut donc le considérer comme ayant été établi pendant la *période Ogivale* ; mais rien, absolument rien, ne prouve qu'il est du *xiii^e* siècle, plutôt que du *xiv^e* ou du suivant ;

10° *L'installation d'un autel dans l'espace compris entre le mur de fond du chœur Est et l'entrée de l'enfeu qui précède la crypte*. — Cet autel avait été érigé après le relèvement du sol de tout l'édifice ; il a été enlevé lorsqu'on a rendu au sol son niveau primitif, en 1898, et il n'en reste que la petite niche qui, placée dans le mur de droite, servait à recevoir les burettes nécessaires au saint sacrifice de la messe (1).

J'ajouterai que d'autres modifications semblent avoir été faites, à la même époque, dans certaines parties hautes de l'édifice ; mais elles me paraissent si difficiles à débrouiller, au milieu des nombreuses reprises qui y ont été opérées à diverses époques, qu'il m'a paru sage de ne pas en donner le détail ; et, du reste, leur analyse n'aurait

(1) J'ai dessiné cet autel en plan et en coupe sur la Pl. VIII, sous les nos 7 et 8.

apporté aucun appoint sérieux, à l'étude des modifications, qui furent exécutées dans cet édifice pendant la *période Ogivale*, dont il est ici question.

§ 2. — MODIFICATIONS APPORTÉES AUX NIVEAUX DU SOL INTÉRIEUR

Désireux de compléter la série des aménagements dont je viens de donner le détail, il me faut parler du rehaussement général du sol de toutes les parties de l'édifice, car il a certainement été fait un peu avant ces aménagements, peut-être aussi en même temps, c'est-à-dire pendant la période Ogivale ; mais avant de décrire ce surhaussement, il me semble utile de faire connaître : d'abord, autant qu'il sera possible, les niveaux des aires que possédaient les diverses salles de l'édifice primitif ; ensuite, les modifications qui furent apportées aux niveaux de ces mêmes salles ; enfin, les niveaux donnés à de nouvelles salles, lors des transformations que subit cet édifice un peu avant 819 ainsi qu'en 836. J'ajouterai que ces différents niveaux ont été reconnus au cours des fouilles et des grands déblais qui furent opérés dans le monument.

1° Niveaux des aires de l'édifice primitif.
(Planche II). — *Le niveau de l'aire de la salle A* était celui sur lequel reposaient les anciens socles des colonnes (1) qui cantonnaient les pieds-droits de la grande baie A',

(1) Ces socles étaient monolithes et contenaient les bases des colonnes ; ils se voient, aujourd'hui, devant le mur qui sert de fond au bras Sud du transept, en compagnie d'autres pierres Gallo-Romaines rencontrées dans les fouilles.

avant que l'architecte ne les eût enlevés et remplacés par d'autres qu'il établit sur un nouveau dallage plus bas que l'ancien de 0^m. 135, ainsi qu'il a été dit à la page 45 et qu'on le voit sur les coupes 11 et 12 de la Planche VI. — *Le niveau des aires des salles B et C* paraît avoir été le même, et semble s'être trouvé en contre-bas du niveau de la salle A de l'épaisseur d'une marche; c'est, du moins, ce que font connaître les parties basses des dossierets des quatre baies B'' et C'' ainsi que celles des petites baies *f* et *g*, et ce que prouvent aussi les quatre marches B'' et C'' qui sont aujourd'hui encore à leurs places primitives. — *Le niveau de l'aire de la salle D*, si l'on s'en rapporte aux parties des fondations de ses murs, qui sont liées aux fondations, et aux élévations des murs Est des salles B, A et C, aux points P et T, aurait été le même que les niveaux des salles B et C, c'est-à-dire en contre-bas du niveau de la salle A, de l'épaisseur d'une marche. — *Le niveau de l'aire de la salle L* ne me paraît pas pouvoir être déterminé, attendu qu'il n'a été rencontré aucun indice de nature à prouver que le niveau de la salle A se prolongeait d'abord jusqu'au mur Z, et ensuite dans la salle L, ou qu'au contraire le niveau de la salle L aurait été, à partir du mur Z, en contre-bas, de l'épaisseur d'une marche, de celui du prolongement de la salle A; je crois pourtant que ce dernier mode de nivellement eût été fort rationnel.

2°. — Niveaux des aires de l'édifice transformé en 819. (Planche III). — Il paraît certain qu'en aménageant en église l'édifice primitif, dont je viens de donner les niveaux des aires, on aurait conservé le ni-

veau du quadrilatère central A; car, au cours des fouilles, les socles des colonnes ont été retrouvés en place, de même que des restes de dallages en béton sur lesquels ils étaient assis. — On peut également croire, d'après les marches des baies *m* et *n*, qui sont aujourd'hui encore en place, telles qu'elles avaient été mises dans la construction primitive, et dont il vient d'être question, que les *niveaux des salles* B et C auraient été conservés en contre-bas, de l'épaisseur d'une marche, du niveau de la salle A. — On peut aussi, je crois, considérer comme probable que *le niveau de la salle D* — destinée à servir de chœur — aurait été relevé à la hauteur de celui de la salle A, afin de rendre facile l'accès de ce chœur. — On peut, enfin, supposer, avec une certaine probabilité, que *le niveau de la salle L* (devenue nef centrale), de même que *les niveaux des nouvelles nefs latérales M et N*, auraient été les mêmes : ce niveau, semblable aux niveaux des marches *m* et *n* et des salles B et C, se serait trouvé en contre-bas du niveau du quadrilatère central A, de la hauteur d'une marche.

3°. — Niveaux des aires de l'édifice aménagé en 836. (Planche IV). — D'après la minutieuse étude que j'ai faite de l'édifice, je considère comme très probable qu'en 836 *les niveaux des aires des salles A, B et C*, de même que *ceux des nefs L, M et N*, qui avaient été adoptés en 819, et que je viens de décrire, furent conservés. Je passe donc à l'analyse de ceux du nouveau chevet construit par l'abbé Hilbod.

Ce chevet se composait : d'un *avant-chœur* : d'un *chœur*, sous lequel se trouvait une *crypte* : de *quatre déambulatoires*, et d'un *arrière-chœur*.

Le niveau de l'aire de l'avant-chœur D semble avoir été celui du quadrilatère central A, ou peut-être avoir été plus élevé, de la hauteur d'une marche; — les niveaux des déambulatoires E et F, contigus à l'avant-chœur, se trouvaient en contre-bas de ceux des salles B et C, de la hauteur des deux marches qui formaient les seuils de chacune des baies B'' et C''; — les niveaux des deux autres déambulatoires H et J, touchant la crypte et le chœur, étaient en contre-bas de ceux des déambulatoires précédents E et F, de la hauteur des deux marches qui servaient également de seuils aux baies Q et Q'; — il est probable que les aires des quatre absidioles E''', F''' et H''', J''', de même que l'aire de l'absidiole I', aujourd'hui détruite (Voir Pl. VII, n° 1), auraient été plus élevées, de la hauteur d'une marche, que les aires des déambulatoires dont elles terminaient les extrémités Est; — le niveau des aires des passages K de l'arrière-chœur, ainsi que celui du couloir I, étaient les mêmes et semblables aux niveaux des déambulatoires H et J; — le niveau de l'aire de l'enfeu G se trouvait en contre-haut de celui des passages K, de la hauteur de la marche G'; — le niveau de l'aire de la crypte était le même que les niveaux des aires des déambulatoires H et J; — enfin, il paraît certain que le niveau de l'aire du chœur était celui qui existe encore aujourd'hui; et il ne pouvait être autre, puisque toutes les maçonneries, dont est formée la crypte et qui ont été accolées à son enveloppe, sont contemporaines des extradors de ses voûtes.

Il est intéressant de faire remarquer ici, à la louange des architectes de la Commission des Monuments-Historiques, à la louange aussi de ceux auxquels incombait la

direction des travaux, que tous les niveaux qui avaient été affectés, en 836, tant aux aires des diverses parties du nouveau chevet qu'aux parties anciennes, qui se composaient du transept et des nefs, — j'en excepte cependant le niveau de l'aire du quadrilatère A qui a été baissé de 0^m, 135, parce qu'on ne pouvait le garder en contre-haut des niveaux voisins, — ont été scrupuleusement rétablis lors des grandes restaurations qui furent apportées à l'édifice, de 1896 à 1903. — On pourra, du reste, se rendre compte de ces niveaux, car, j'ai pris soin de les indiquer sur la Planche VI; ils figurent, sous la rubrique « *Niveau actuel* », sur les coupes n^{os} 12 et 11, qui ont été prises : la première sur l'axe du monument, et la seconde sur les axes de sa nef et de ses déambulatoires de droite.

Après avoir terminé l'analyse des niveaux qui avaient été affectés, pendant trois époques distinctes, aux aires de chacune des parties de l'édifice, il me reste à faire connaître les hauteurs auxquelles furent portées les aires, qui existaient en 836 grâce au rehaussement de son sol intérieur, qu'on ne peut attribuer à d'autre période qu'à celle Ogivale.

4°. — Rehaussement des aires de l'édifice pendant la période Ogivale. [Planches V et VI]. — Ce rehaussement a été constaté au cours de l'étude du monument, et fut entièrement détruit pendant sa grande restauration. Il était général, en ce sens qu'il existait dans l'édifice entier, mais ses surfaces, ainsi qu'on va le voir, différaient entre elles de hauteur. De plus, les terres qui le composaient n'étaient pas homogènes; ainsi : celles *des*

nefs, du *transept* et de l'*avant-chœur* étaient meubles, et contenaient un nombre considérable de sépultures, voire même un caveau, dont les ossements furent portés avec soin dans le cimetière moderne ; tandis que celles, employées dans *les bras du transept*, ainsi que dans *les déambulatoires du chevet*, tout en étant meubles, se trouvaient mélangées à de fins décombres de constructions, et ne possédaient que de rares sépultures.

Ceci dit (*Voir Pl. V et Pl. VI, coupe n° 11*), voici les proportions dans lesquelles les niveaux des aires de l'édifice, établis en 836, avaient été rehaussés.

On avait relevé : — 1° de 0^m,45 et à mêmes niveaux, les aires *des trois nefs* L, M et N, à partir de la façade Ouest L'', sur une longueur d'environ 9^m,00 dans la direction du transept ; la hauteur de cette recharge se trouve justifiée par la base de l'assise en granit *l* du second pilier de droite de la grande nef, qui prenait appui sur cette couche de remblais ; — 2° de 0^m,70 *la partie haute des nefs*, comprise entre la ligne de 9^m,00, dont il vient d'être question, et l'avant-chœur, de même que *tout le transept* ; la hauteur de cette recharge a été fournie par les bases des assises en granit des quatrième et cinquième gros piliers, *l*, qui, comme la base du second gros pilier, reposaient sur cette couche de remblais plus épaisse que la précédente ; — 3° de 0^m,85, l'*avant-chœur* D ; — 4° de 1^m,05, *les cinq déambulatoires* E, H, F, J et I, qui entourent, sur trois de leurs côtés, la crypte et le chœur ; — 5° quant au *niveau de l'aire de la crypte*, il est demeuré tel qu'il avait été établi lors de la construction du chevet, tel aussi qu'il existe encore aujourd'hui.

Il va sans dire que ces différents niveaux étaient reliés

entre eux par des marches ; on comprend aussi que les niveaux des aires des déambulatoires aient été inférieurs à ceux des autres parties de l'édifice, puisque ces déambulatoires n'étaient destinés qu'aux pèlerins désireux de s'approcher de la crypte ; mais ce qui paraît singulier, pour ne pas dire maladroit, c'est d'avoir établi le niveau du palier des parties basses des nefs en contre-bas de celui du grand palier de leurs parties hautes, car les fidèles placés sur ce palier bas ne pouvaient que bien difficilement suivre les cérémonies, gênés qu'ils devaient être par ceux qui occupaient le palier supérieur.

Pour ce qui est de l'expression « *niveaux du XV^e siècle* », dont je me suis servi sur le plan, je ne l'ai employée que pour signifier que ces niveaux étaient ceux qui existaient lors de la construction de ces socles et de ces contreforts en granit et si j'ai inscrit *XV^e siècle*, c'était pour ne pas allonger la phrase en y ajoutant : *ou du XIII^e ou du XIV^e siècle*, ou en mettant à la place de cette longue nomenclature de siècles : de la *Période Ogivale* : car, je reconnais, comme je vais, du reste, le prouver, qu'il est impossible d'attribuer, d'une manière certaine, à chacun des aménagements qui furent opérés dans cet édifice, et dont le détail se trouve au commencement de ce CHAPITRE, l'une ou l'autre des dates comprises dans le cours des trois siècles de la Période Ogivale, pendant laquelle, cependant, ils ont été faits.

J'ai bien, il est vrai, considéré comme œuvres du xv^e siècle, la façade principale de l'édifice (*P/. V, lettre L'* et *P/. X*), à cause de l'Archivolte de sa porte, et le mur droit S du chevet, parce que la disposition du contrefort qui termine son extrémité Sud est propre à ce siè-

cle ; mais j'avoue, malgré cela, ne pouvoir présenter ces dates comme certaines, attendu qu'il n'existe, jusqu'à ce jour, ni inscriptions, ni texte pour les confirmer. Je me permets cependant de les croire probables, et même de penser que d'autres aménagements ont pu être faits à cette même époque, car on a retrouvé dans cet édifice une luxueuse pierre tombale d'un curé de l'endroit, avec inscription et décorations du caractère le plus pur du xv^e siècle (1), et il y existe encore de superbes fonts baptismaux, en granit, du plus beau style de ce siècle (2) ; et ces intéressants objets porteraient à croire qu'alors l'argent ne manquait pas, et qu'on aurait pu faire, non seulement les aménagements auxquels je viens de donner une date probable, mais aussi une partie de ceux dans lesquels se trouvent des baies Ogivales, et qui sont attribués, sans de sérieuses preuves, au xiii^e siècle.

Telle est ma manière de juger ces remaniements considérables, dont j'ai donné le détail, et que je considère comme ayant été faits pendant la *période Ogivale* : mais, quelqu'intérêt que puisse offrir au lecteur cette opinion toute personnelle sur cette intéressante question, je me fais un devoir de lui faire connaître les opinions, non moins intéressantes, de mes honorables collègues MM. Ch. Marionneau et Léon Maître.

M. Marionneau dit, dans sa *Notice historique et des-*

(1) Elle occupe aujourd'hui la place d'honneur au fond du transept Nord, au milieu d'objets qui appartenaient autrefois à cette église.

(2) Ils figurent en bonne place, en face de la belle pierre tombale. — On voit aussi le gros bénitier de cette église ; il est en granit et possède les caractères des pièces similaires de l'époque Ogivale, peut-être même pourrait-on le considérer comme du xiii^e siècle ; je n'oserai pourtant l'affirmer.

criptive de l'église de Saint-Philibert-de-Grand-Lieu (1) : — à la page 211 : « La porte est en ogive à plusieurs re-
« traites, dont les angles chanfreinés accusent le x^v siè-
« cle » ; — à la page 216 : « La nef seule, avec ses fenêtres
« étroites et cintrées, ses piliers sur plan cruciforme et
« sur lesquels reposent des archivoltes, composées de deux
« rangs de claveaux sans moulures et complètement appa-
« reillées en briques, caractérise les premières années du
« xi^e siècle » ; — à la page 217, parlant des deux baies
placées dans les murs qui se trouvaient sous les grands
arcs Nord et Sud du quadrilatère central du transept, il
dit : « que les deux petites arcades du transept datent du
xiii^e ou du xiv^e siècle et ne sont que des remplissages » ;
— à la page 217 : « Les murs de la nef, dont les parties
élevées ont été reconstruites, etc. » ; — à la page 218 :
« En résumé, depuis le x^v siècle, l'église de Saint-
« Philbert a perdu peu à peu son importance monumen-
« tale. »

M. Maître dit, de son côté, dans le *Bull. de la Soc. Arch. de Nantes*, 1896 : — à la page 85, dans une note se rap-
portant à un passage d'un procès-verbal de visite, daté
de 1689, qui concerne un autel : « Il veut dire restauré à
« neuf, car les fresques témoignent, ainsi que la crédence,
« que, dès le xiii^e siècle au moins, il y avait là un autel
« qui en remplaçait un autre plus ancien » ; — quelques
lignes plus haut de la même page : « Par suite des réfec-
« tions exécutées au xiii^e siècle, il n'est plus possible de
« retracer la forme de la chapelle absidiale dont parle
« Ermentaire » ; — à la page 89, au sujet de la nef cen-

(1) *Mém. lus à la Sorbonne. — Archéologie. — 1868. pp. 209-218.*

trale : « Cette nef est éclairée par des fenêtres beaucoup
« plus larges que celles qui se rencontrent ordinairement
« dans les églises romanes, leur dimension n'est guère
« moindre que celles du chœur, qui ont 1^m, 16 de largeur
« entre leur encadrement. Les tuffeaux et les briques sont
« remplacés ici par des moellons, parce qu'on les a repri-
« ses pour les élargir, au xv^e siècle » ; — à la *même page*,
au sujet d'un mur dont la construction n'est pas sembla-
ble à celle d'autres murs : « J'en conclus qu'un écroule-
« ment s'est produit de ce côté, vers le xiii^e siècle, sans
« doute, c'est-à-dire vers l'époque où se pratiquaient les
« portes basses, amorties en arc brisé, pareilles à celle
« qui sert d'entrée au Sud » ; — à la *page 100*, au sujet
des déformations de l'édifice : « Au xiii^e siècle, on a tenté
« de décorer certaines surfaces en dessinant des fresques
« au trait, avec teintes plates, qu'on a retrouvées sur la
« pierre même, sous la croûte de badigeon » ; — à la
page 101, au sujet de la tombe d'un curé : « La tombe de
« l'un d'eux avait été signalée par une belle pierre gravée
« en creux représentant l'image d'un prêtre, que, plus
« tard, on transforma en table d'autel en mutilant l'in-
« scription qui est en belle gothique du xv^e siècle » ; — à
la *page 105*, dans le chapitre des déformations de l'édi-
fice : « Le mur droit du fond est percé d'une fenêtre
étroite, tréllée comme au xiii^e siècle » ; — à la *page 114* :
« Regardez la façade principale, elle est faite d'un simple
« pignon sans fenêtres, sans corniche, sans modillons.
« sans appareillage de pierre, et la grande porte, sans
« aucune voussure, n'a pour décoration qu'un bourrelet
« en accolade du xv^e siècle. »

M. Maître dit également, dans un petit opuscule de

propagande, qui a pour titre *Saint Philibert, sa vie, ses monastères, ses reliques et son église de Grandlieu, Nantes, 1898*, à la page 49 : « On avait seulement tenté d'orner « certaines surfaces restreintes en dessinant des person-
« nages au trait, peut-être des portraits de bienfaiteurs
« ou des scènes de l'Evangile » ; — à la page 50 : « L'un
« d'eux (un des curés) avait obtenu la faveur d'une belle
« pierre tombale gravée et illustrée de l'image d'un prê-
« tre vivant au ^{xv}^e siècle. »

Les douze textes précédents pourraient, ce me semble, être avantageusement examinés de près, et même discutés, car les dates qui s'y trouvent affectées à certaines parties de l'édifice ne sont généralement pas accompagnées de preuves concluantes. Mais, je n'en entreprendrai pas l'examen, parce que : d'une part, cet examen amènerait un genre de discussion que je me suis fait un devoir d'exclure de cette étude ; et que, d'autre part, ces textes, se rapportant exclusivement à des remaniements qui furent opérés dans certaines parties de l'édifice, alors qu'il était complet, c'est-à-dire avec ses trois nefs, son transept, son abside et sa crypte, n'intéressent en rien les origines du monument, non plus que les grandes transformations dont il fut l'objet, depuis 819 jusqu'à l'époque Romane inclusivement. — Je n'ai, du reste, poursuivi qu'un but, en transcrivant ici les textes de mes savants confrères ; celui de prouver qu'ils ont reconnu, avant moi, tous les aménagements opérés à l'édifice pendant la période Ogivale, que j'ai reconnus moi-même depuis, avec cette différence cependant : c'est qu'ils attribuent généralement des dates fermes à la plupart de ces aménagements, tandis que je n'en reconnais que deux à dates

probables, et que je considère les autres comme ne pouvant être datés jusqu'au jour où les archives nous auront révélé quelques-uns de leurs actes civils, ce qui, je l'espère, ne tardera pas à se produire, attendu que les archives recèlent heureusement encore de nombreux trésors qui sont restés jusqu'ici inconnus.

Je ne donnerai pas non plus le détail des quelques reprises, qui paraissent avoir été faites, pendant les xvi^e et xvii^e siècles, dans certains murs de l'édifice, car elles n'offrent aucun intérêt pour l'ensemble de cette étude; et je passe à mes conclusions générales.

CHAPITRE V

CONCLUSIONS GÉNÉRALES

Je m'aperçois, en relisant tout ce que j'ai écrit dans cette étude, que les origines et les transformations de Deas, de ses monastères et de son ancienne église, qui en font le sujet principal, s'y trouvent noyées dans de si nombreux détails, et accompagnées d'aperçus et de considérations archéologiques d'un si grand développement qu'il me paraît utile d'en dégager les parties essentielles et de les résumer, sous la forme de conclusions sommaires, en la façon suivante :

1° La localité de Deas était, pendant la première époque Gallo-Romaine, habitée et constituée en *villa*, de laquelle dépendait un *forum* accompagné d'une sorte de *basilique* et très probablement d'un petit temple ou *fanums* — Toute cette installation eut à souffrir des invasions franques ou germaniques, peut-être aussi du soulèvement des Bagaudes, qui eurent lieu entre 260 et 287, car on retrouve construite, postérieurement à 287, c'est-à-dire pendant la seconde époque Gallo-Romaine, et dans la même localité, une sorte de *basilique*, dont les matériaux avaient été empruntés à un ou à plusieurs édifices Gallo-Romains antérieurs, qui avaient souffert des événements qui viennent d'être rappelés. — Cette sorte de *basilique* (Voir Pl. II)

était composée d'une grande salle rectangulaire B, A, C, à laquelle étaient soudés, à l'Est, une autre salle hexagonale D, assez vaste, et à l'Ouest un long portique L; elle eut également à souffrir, de 405 à 437, d'un second vandalisme de ces barbares, mais il est certain qu'elle ne fut pas saccagée au point de ne plus pouvoir être utilisée puisque sa principale partie existe encore et est fort reconnaissable.

2° Cette localité de Deas fut donnée, en 677, comme *villa* de rapport, à Filibert, moine fondateur de l'abbaye de Heri (Noirmoutiers), par Ansoald, évêque de Poitiers, et ce rôle de *villa* de rapport lui fut conservé jusqu'en vers 814; car nous savons qu'entre cette date et celle de 819 les moines de Heri commencèrent à Deas un monastère, avec l'autorisation et les secours de Louis le Pieux; nous ne connaissons pas, il est vrai, le temps que durèrent la construction de ce monastère et les aménagements de son église, mais nous savons d'une manière certaine que ces travaux étaient achevés avant 834, puisque les moines de Heri quittaient chaque année leur ancien monastère et venaient passer environ neuf mois dans leur nouvelle résidence de Deas, et que cela avait lieu pendant les années qui précédèrent 834; malheureusement, l'année de leur premier déplacement n'est pas connue.

3° On sait que le monastère, construit vers 814, était placé sur les terrains qui touchent aux façades Nord et Sud de l'église, mais on n'en connaît ni la forme ni les distributions; car, les textes sont restés, jusqu'ici, muets sur ce sujet, et on n'a pas encore fait de fouilles dans les terrains qu'il occupait. — Les textes n'ont également rien dit de l'église, qui fut certainement construite,

ou aménagée, en même temps que le monastère, mais les constructions, voire même les substructions anciennes, qui sont maintenant encore visibles dans la vieille église actuelle, suppléent largement au silence des textes, et permettent d'affirmer que les moines aménagèrent en église la *sorte de basilique* Gallo-Romaine de seconde époque, dont il vient d'être parlé, et que, pour atteindre ce but, ils utilisèrent (Voir Pl. III) : la salle hexagonale D, située à l'Est, en *abside* ; la grande salle rectangulaire B, A, C, en *transept* ; le long portique L, en *nef centrale* ; et qu'ils construisirent à neuf, *deux nefs latérales*, M et N. Telle était l'église qui leur servit : d'abord, pendant les séjours annuels qu'ils faisaient à Deas, avant 834 ; ensuite, depuis cette époque, qui fut celle de leur installation définitive dans ce nouveau monastère, jusqu'à l'arrivée du sarcophage de leur saint fondateur, qui eut lieu deux ans après, c'est-à-dire le 13 juin 836. Ce fut alors, comme nous l'apprend Ermentaire, que l'abbé Hilbod, reconnaissant l'impossibilité de placer avantageusement son précieux trésor dans cette abside hexagonale, qui, du reste, n'avait pas été faite pour le contenir, puisqu'elle existait de vieille date et avait eu primitivement une tout autre destination, résolut de la détruire et d'en reconstruire une autre.

4° Pendant le cours des travaux de démolition et de reconstruction, qui ne durèrent que quatre années, de 836 à 840, les offices religieux des moines ne semblent pas avoir souffert (Voir Pl. IV) ; car, le *transept* B, A, C, ainsi que les *trois nefs* L, M, N demeuraient libres, et les parties cintrées de *deux absidiolles* P et T avec *autels* avaient été construites en accollement contre les tableaux exté-

rieurs des deux baies B'' et C'', qui existaient dans le mur Est du transept, et, de plus, il était facile de fermer provisoirement la baie de l'ancien arc triomphal A' par un mur auquel on aurait adossé un *autel* ; alors aussi, et jusqu'à l'achèvement des grands travaux, le sarcophage et le brancard seraient restés exposés à la vénération des fidèles, suivant l'indication fournie par Ermentaire, le premier dans un des angles du transept Sud C, et le second dans l'angle du transept Nord B, qui faisait face à l'angle précédent.

5° Le nouveau chevet, commencé en 836 et terminé peu après, et dont la construction fut entreprise aussitôt après la démolition de l'ancien de forme hexagonale, avait de fort vastes proportions (*Voir Pl. IV*). Il se composait, en effet : d'un *avant-chœur*, D ; d'un *chœur*, sous lequel se trouvaient une *crypte* et une *sorte d'enfeu* : de quatre *couloirs* ou *déambulatoires latéraux* E, F, H, J, qui possédaient chacun une absidiole (donc *quatre absidioles* E'', F'', H'', J'') ; d'un autre *déambulatoire* K, qui reliait entr'eux les déambulatoires H et J ; enfin, d'un autre *déambulatoire* I (*Voir Pl. VII*) terminé par une *absidiole* I', dont la partie opposée à l'abside principale n'existe plus. Comme on le voit sur le plan, tout ce système de déambulatoires avait été conçu de manière à rendre facile aux pèlerins les abords de la crypte sans déranger sérieusement les moines pendant les offices qu'ils célébraient dans l'avant-chœur et dans le chœur.

Les quatre murs principaux E', R', S', F', de ce nouveau chevet (*Voir Pl. IV*) n'étaient qu'accolés, sans aucune liaison, au mur antique Est du transept, dont les grandes baies B'' et C'' furent conservées comme

passages, tandis que les petites *f* et *g* furent murées.

De plus, tous les murs de cette vaste construction, y compris ceux qui forment l'abside principale et dont les parties inférieures servent d'enveloppe à la petite crypte ainsi qu'à l'enfeu, ont été montés simultanément, et il est également certain que ces deux parties souterraines de l'abside n'ont été construites qu'après l'achèvement complet de l'édifice ; car, les faces intérieures des murs qui les entourent sont recouvertes d'enduits, et la baie cintrée C', qui était destinée à servir d'entrée, d'abord à la sorte d'enfeu G, et plus tard à la crypte, a été construite, sans aucune reprise, dans la masse du gros mur qui les enveloppe et en même temps que lui ; et cela est non seulement facile à constater sur place, mais paraît également facile à expliquer.

Il semble, en effet, certain que l'architecte conçut un plan d'ensemble du chevet, en y comprenant l'abside destinée à envelopper une *crypte ouverte*, mais qu'appréhendant une incursion subite des Normands il en étudia la distribution de manière à pouvoir la construire d'abord fermée et inaccessible, telle qu'elle se voit encore aujourd'hui, et la rendre un jour ouverte et accessible, au moyen d'aménagements faciles à faire et peu coûteux, ce qui du reste n'eut malheureusement pas lieu. (*Voir pp. 139-146 ; Pl. VII, nos 2 et 3. Pl. VIII, nos 1 et 2.*)

Aussitôt que l'intérieur de la crypte fut achevé, on y introduisit le sarcophage du saint par la baie centrale extérieure de la façade, puis on éleva devant elle, jusqu'au niveau du dallage de l'abside, un mur *c*, qui couvrit entièrement les arcs des trois baies de façade qu'on avait destinés à être un jour rendu visibles ; et ainsi la crypte

demeura complètement close, et n'eut de contact avec l'extérieur que par la *fenestella j* qui, placée dans le mur qui sépare la crypte de l'enfeu P, pouvait être murée à l'approche des Normands.

Après l'achèvement complet du chevet et l'introduction du sarcophage dans sa crypte, les murs des absidioles P et T [Pl. IV], qui avaient été accolés, en 819, au mur Est du transept, furent rasés jusqu'au sol ; on détruisit aussi le mur et l'autel placés en 836 dans la baie de l'arc triomphal A' ; enfin, on prolongea les murs Nord et Sud E' et F' des déambulatoires E et F du nouveau chevet, dans les extrémités Nord et Sud du transept B, C, afin d'en diminuer la longueur ; et ainsi se trouvèrent terminées les constructions du nouveau chevet commencées en 836, sur lesquelles Ermentaire nous a fourni de précieux renseignements.

6° L'abbé Hilbod, inquiété par la présence des Normands à Nantes, et se rendant compte que sa communauté n'était plus en sécurité à Deas, obtint, en 845, du roi Charles le Chauve, l'autorisation de la transporter à Cunaud, dont elle venait d'être mise en possession. Ce changement de résidence eut lieu dans le cours de cette même année 845 ; mais, quoique définitif, il ne fut pas complet, puisqu'on laissa à Deas, pour des raisons qui nous sont connues, le sarcophage du saint dans la petite crypte, et qu'après avoir pris le soin d'en murer la *fenestella*, on l'entoura des plus ingénieuses précautions, afin d'en dissimuler complètement l'existence ; et ces précautions furent si bien prises que, lorsque les Normands firent irruption, le 30 mars 847, à Deas et en incendièrent le monastère et l'église, ils ne

s'aperçurent pas qu'il existait une crypte. C'est ainsi que le sarcophage demeura entièrement caché, dans son impénétrable réduit, jusqu'en 858. Alors seulement l'abbé Axène, successeur de l'abbé Hilbod, qui venait de mourir, et supérieur des moines de Saint-Philibert installés à Cunaud, résolut de les remettre en possession des restes de leur vénéré fondateur; mais il le fit secrètement, c'est-à-dire sans apparat, et ne rapporta de Deas que les ossements du saint, sans le sarcophage, probablement à cause de la terreur que les barbares ne cessaient de répandre dans le pays.

Il fallut donc pénétrer dans la crypte (*Voir Pl. V*), et pour cela percer l'un de ses murs, afin de pouvoir atteindre le sarcophage; et ce percement, dont les chroniques ne donnent malheureusement aucun détail, ne put être effectué, comme on va le voir, qu'à l'endroit où se voit encore aujourd'hui une petite porte *h*, qui a son ouverture dans le déambulatoire Nord. On ne pouvait, en effet, pratiquer une brèche en dessous de la *fenestella i*, car elle aurait mis à découvert l'extrémité Est du sarcophage qui se trouve, à cet endroit, tellement serrée entre les deux murs verticaux de cette partie de la crypte qu'il eût été impossible, même le couvercle soulevé à cette extrémité, de retirer avec ordre les ossements que contenait le sarcophage. On ne pouvait, non plus, percer le milieu du mur qui masquait les trois arcades de la façade Ouest de la crypte, attendu que, d'une part, il aurait fallu enlever toutes les marches de l'escalier qui reliait l'avant-chœur à l'abside où se trouvait l'autel, ce qui eût été un travail fort considérable; et que, d'autre part, si la brèche avait été ou-

verte à cet endroit, on se serait trouvé en présence de difficultés semblables à celles qu'aurait présentés le percement du mur de la *fenestella*, dont il vient d'être question. — Si les murs Est et Ouest ne pouvaient être avantageusement percés, il n'en était pas de même des murs Nord et Sud; car, une brèche pratiquée dans l'un des deux pouvait, sans aucune difficulté, mettre en communication directe le déambulatoire avec l'intérieur de la crypte et, par là même, avec la paroi longitudinale extérieure du sarcophage; et c'est, ce semble, le parti auquel on se serait arrêté, puisque la porte Nord existe, et que, d'après sa confection, elle est certainement postérieure au mur qui la possède. Il est donc vraisemblable, pour ne pas dire fort probable, que cette brèche fut ouverte en 858; que, grâce à elle, on put s'approcher du sarcophage, en soulever le couvercle et en retirer les précieux ossements, afin de les mettre dans une châsse; que, l'opération terminée, on convertit cette brèche en porte, dont les jambages et l'arcade furent composés de pierres et de briques qui avaient appartenu à des constructions antérieures; enfin, qu'on la maçonna et qu'on la dissimula avec un tel soin qu'elle ne fut retrouvée, après de nombreuses recherches, qu'en 1865.

7° La nef centrale actuelle, comme il a été dit au § 1 du CHAPITRE II, a remplacé la nef que l'abbé Arnoul avait construite, vers 814, sur les fondations d'un portique Gallo-Romain de seconde époque; elle est délimitée par dix gros piliers cruciformes, surmontés d'arcades, qui sont construits en pierres blanches alternant avec deux rangs de briques, et leur mode d'appareillage semble avoir été inspiré par celui du transept qui est Gallo-Ro-

main, et par celui du chevet, qui est de 836. De plus, cinq des piliers de cette nef sont formés de matériaux anciens remployés, parmi lesquels se trouvent des moellons apparents, tandis que les cinq autres sont composés de matériaux neufs et sans moellons apparents; j'ajouterai que leurs dimensions et leur genre détonnent tellement avec les dimensions et le genre du reste de l'édifice qu'on prêterait volontiers à l'architecte, auteur du plan de cette nef, l'intention de refaire un jour, dans le même goût, le transept et le chevet. — Il paraît donc certain que cette nef aurait été construite longtemps après 836, et antérieurement au ^{xiii}^e siècle, c'est-à-dire pendant la période Romane, soit vers la fin du ^{xi}^e siècle, soit dans le cours du suivant.

Je considère aussi, comme ayant été construits pendant cette même période Romane, mais à deux époques distinctes de l'époque de la construction de la nef centrale, les deux murs avec baies *p* et *q* (Pl. V), qui divisaient le transept en trois parties, et que l'on voit aujourd'hui replacés contre ses murs Nord et Sud.

8° Puisqu'il vient d'être question de pierres blanches employées avec alternance de deux rangs de briques dans les différentes parties de cette ancienne église, qui sont antérieures à la période Ogivale, je crois utile d'attirer l'attention sur les observations suivantes :

— 1° La basilique, comme on l'a vu, avait été construite pendant la seconde époque Gallo-Romaine, avec des pierres blanches qui provenaient de monuments antérieurs mis hors d'usage par les Barbares ou les Bagaudes, entre les années 260 et 287. Quelques-unes de ces pierres furent placées dans leur entier dans les fonda-

tions du quadrilatère central, et les autres, après avoir été retaillées en carreaux et en claveaux, servirent, séparées entre elles par deux rangs de briques, dans toutes les baies de cet édifice, sans doute aussi dans toutes celles d'autres bâtiments, de même date que la *basilique*, qui faisaient alors partie de l'ensemble de ce *forum* et de sa *villa*.

— 2° Vers 814 (Voir Pl. III), l'abbé Arnoul utilisa la grande salle à pans coupés D de la *basilique*, comme chœur de son église, et la salle en parallélogramme allongé B, A, C, comme transept, puis, il démolit le *portique* L, et construisit sur ses fondations une *nef centrale*, à laquelle il ajouta les deux murs M' et N' afin de former les nefs latérales M et N.

Les matériaux des anciennes constructions qu'il venait de détruire furent remployés, et c'est ainsi que des carreaux de pierre blanche alternant avec des briques figurèrent dans les pieds-droits et dans les cintres des petites baies *u* du mur M', et devaient, ce semble, figurer dans les pieds-droits et dans les arcs des baies de la nef centrale L, qui furent remplacées, à l'époque Romane, par les baies à gros piliers cruciformes, aujourd'hui encore existants.

3° L'abbé Hilbod, en 836, agit sans doute de la même façon que son prédécesseur, lorsqu'il détruisit entièrement le chœur, pour en refaire un sur de plus vastes proportions ; il utilisa les anciens matériaux et entre autres les carreaux et les briques, pour les baies de ce nouveau chœur.

4° Il en fut de même, à l'époque Romane, lorsqu'on démolit la nef centrale, qui avait été construite, vers

814, avec les matériaux de l'ancien *portique* ; on en utilisa les pierres blanches et la brique, dans les cinq piliers de droite, et comme les vieux matériaux manquaient pour faire les cinq de gauche, on y employa tous matériaux neufs ; c'est la raison pour laquelle les cinq piliers de gauche ne sont pas semblables à ceux de droite, bien que leurs dimensions soient les mêmes.

De ces diverses observations, il est aisé de conclure que l'emploi de la pierre blanche et de la brique dans toutes les baies de cet édifice est simplement dû au remploi de mêmes matériaux qui a été fait à toutes les époques auxquelles ce monument a été remanié, depuis son origine Gallo-Romaine jusqu'à la fin de la période Romane ; il serait donc vraiment téméraire de considérer l'ancienne église de Deas comme Carolingienne, et d'enseigner que l'alternance de pierres avec deux rangs de briques est la caractéristique des monuments de cette époque.

Si la conclusion que je viens de formuler, d'une manière extrêmement précise, paraissait un peu hardie, j'en augmenterais volontiers la valeur, en rappelant qu'elle découle logiquement des observations précédentes, et que ces observations ne sont que le résultat des fouilles et des sondages qu'il m'a fallu pratiquer dans cet édifice, afin de retrouver les éléments divers dont il me semblait être composé, attendu que les textes qui s'y rapportent ne peuvent nous les faire connaître. On doit, en effet, se souvenir que les *seuls textes* qui concernent cet édifice se trouvent dans le premier Livre d'Ermentaire, et ne sont qu'au nombre de deux : dans l'un, cet intéressant chroniqueur se borne à dire qu'en 836, à son arrivée à Deas, avec le

sarcophage du saint, il le déposa dans *l'église* qui était en *forme de croix* (p. 11), mais, il ne parle, ni de son origine, ni de sa distribution; et, dans le second, il indique les endroits de l'église où il plaça le sarcophage et le brancard, puis il ajoute que cette église n'avait pas été faite pour recevoir le sarcophage, et qu'on détruisit toute la partie supérieure de la Croix, pour la refaire avec une crypte, dans de plus vastes proportions, et qu'on ajouta trois absides (p. 11) mais il ne donne aucun autre détail, tant sur cette nouvelle partie de l'édifice que sur ses parties anciennes. Il faut avouer qu'avec d'aussi maigres renseignements il était impossible de connaître l'histoire et les transformations de cette ancienne église, et c'est pourquoi, désireux de combler les regrettables lacunes des textes, avide de retrouver l'origine de ce précieux monument et les nombreuses modifications qu'il paraissait avoir subies, j'ai pris la peine d'en étudier les matériaux, d'en rechercher les fondations de même que les raccords des murs entre eux qu'en un mot je me suis livré à l'immense travail, dont cette étude contient les détails ainsi que les résultats. Du reste, la méthode, que j'ai employée me paraît être la seule capable de trancher, d'une manière péremptoire, la majorité des difficultés qui entourent les analyses de la plupart de nos édifices anciens.

9°. Je termine les conclusions générales de cette étude en rappelant que de nombreuses modifications partielles ont été faites à cette vieille église, pendant la période Ogivale, mais qu'elles n'apportent aucun renseignement utile à ses origines primitives, non plus qu'aux principales transformations qu'elle a reçues et qui font seules

la partie vraiment intéressante de son histoire. Je me borne donc à mentionner (*Voir Pl. V*) que la façade principale L''' de l'édifice et le grand mur S qui coupe les absidioles du chevet, de même que le mur Sud N' de la nef latérale de droite et quelques autres murs M', ou parties de murs, ont été refaits, pendant les ^{xiii}^e, ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles; mais qu'il me paraît impossible d'affecter une date ferme à chacun de ces murs, bien que tous paraissent avoir été construits pendant un de ces trois siècles. Et j'ajouterai, pour mémoire, que le sol de l'église a été rehaussé dans toute sa longueur et à quatre niveaux différents, postérieurement à la période Romane et pendant l'une des années de la période Ogivale.

Arrivé au terme de cette étude, qu'il me soit permis de rendre à mes devanciers, même quand je n'ai pas toujours été d'accord avec eux, l'hommage qui leur est dû, parce que, en étudiant la vieille église de Saint-Philibert-de-Grand-Lieu, ils n'avaient, comme moi, que l'ardent désir de faire mieux comprendre un des édifices les plus intéressants que nous aient laissé les âges antérieurs.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
DÉDICACE.....	3
PREMIÈRE PARTIE	
DEAS ET SON ANCIEN ÉDIFICE PENDANT LES PÉRIODES GALLO-ROMAINE ET MÉROVINGIENNE	
PRÉFACE.....	7
§ 1. — <i>Mes travaux archéologiques dans la Loire-Inférieure.</i> ..	7
§ 2. — <i>Raisons pour lesquelles je me suis livré à l'étude de l'ancienne église de Saint-Philibert</i>	9
§ 3. — <i>Les anciens documents qui se rapportent à Deas et à sa vieille église</i>	10
1 ^o Acte de fondation du monastère de Heri (677).....	11
2 ^o Charte de Louis le Pieux (819).....	11
3 ^o Un passage du 1 ^{er} livre d'Ermentaire.....	13
4 ^o Autre passage du même livre d'Ermentaire.....	13
5 ^o Autre passage du même livre d'Ermentaire.....	14
6 ^o Autre passage du même livre d'Ermentaire.....	15
7 ^o Le 1 ^{er} livre d'Ermentaire a été écrit, d'après le 2 ^e livre, peu après les événements qu'il rapporte.....	15
§ 4. — <i>Notes bibliographiques</i>	17
§ 5. — <i>Les principales dates qui se rapportent à saint Filibert, à ses monastères et à ses reliques</i>	20
§ 6. — <i>Fouilles et sondages reconnus nécessaires</i>	27
CHAPITRE I. — Fouilles et sondages. — Leurs résultats. [PLANCHE I].....	30
§ 1. — <i>Quelques mots sur les premiers travaux exécutés à l'in- térieur de l'édifice</i>	32
§ 2. — <i>Résultats des fouilles archéologiques</i>	34
Extérieur. — Façade Ouest.....	34

Intérieur. — Nef.....	35
Extérieur. — Transept.....	38
Intérieur. — Transept.....	39
— Arrière-Transept.....	39
— Crypte.....	40
— Arrière-Chœur.....	41
Extérieur. — Arrière-Chevet.....	41
§ 3. — <i>Résultats des sondages archéologiques</i>	42
1 ^{re} Nef.....	42
2 ^{re} Transept. — Arrière-Transept.....	42
3 ^e Abside. — Crypte.....	42
4 ^e Crypte.....	42
§ 4. — <i>Résultats des fouilles nécessitées par les restaurations</i>	44
CHAPITRE II. — Construction de la 1^{re} Epoque. [PLANCHE II.]	48
§ 1. — <i>Construction dont les murs sont teintes en noir.</i> 1 ^{re} -14 ^e	48
§ 2. — <i>Construction dont les fondations sont délimitées par des traits.</i> — 10, 20, 30, 40.....	51
§ 3. — <i>Toutes les parties de cet édifice sont d'une même époque.</i>	52
§ 4. — <i>Matériaux employés dans cet édifice</i>	54
Mortiers. — Moellons. — Pierres de taille. — Terres cuites....	54
§ 5. — <i>Modes d'emploi des matériaux.</i> — 1 ^o , 2 ^o , 3 ^o , 4 ^o , 5 ^o	56
§ 6. — <i>Date de la partie la plus ancienne de l'église</i>	59
1 ^{re} Observations. — Villa : — Vieux : — Façons : — Renseignements de MM. Bizeul et Maître sur Deas (p. 65) ; — Deas était certainement villa en 677 et vraisemblablement aussi aux époques Gallo-Romaines.....	59
2 ^{re} Observations. — Deas était desservi par des voies Romaines, et entouré d'établissements Romains.....	65
3 ^{es} Observations. — La partie la plus ancienne de Deas est de la seconde époque Gallo-Romaine.....	67
§ 7. — <i>Forme et distributions intérieures de l'ancien édifice Gallo-Romain</i>	74
§ 8. — <i>Usage auquel aurait pu servir l'ancien édifice ; — il n'a pas été construit comme église ; — ce n'était pas un temple ; — c'était une Basilique qui faisait partie d'un Forum dépendant de la villa de Deas</i>	80
CHAPITRE III. — Conclusions tirées des renseignements et des observations contenus dans les chapitres I et II	97

DEUXIÈME PARTIE

DEAS. SON EGLISE ET SON MONASTÈRE PENDANT LES PÉRIODES
CAROLINGIENNE, ROMANE ET OGIVALE

CHAPITRE I. — Transformation de l'édifice du IV ^e siècle en Eglise. [PLANCHE III.].....	403
CHAPITRE II. — Modifications apportées, en 836, à l'église aménagée en 819. [PLANCHE IV.].....	440
§ 1. — Observations relatives à quelques baies figurées sur la Pl. IV.....	440
§ 2. — Transformation du chœur. [PLANCHE IV.].....	442
Nouveau chœur.....	445
Baies.....	446
Fondations.....	447
Murs.....	447
Matériaux employés dans la construction de 836. — 1 ^o , 2 ^o , 3 ^o	449
§ 3. — Construction de la Crypte.....	422
N ^o 1. — Quelques observations relatives à sa construction.....	423
N ^o 2. — Description de la crypte.....	424
N ^o 3. — Construction de son mur de clôture Ouest.....	426
N ^o 4. — La porte de la crypte.....	431
N ^o 5. — Le sarcophage du saint.....	434
N ^o 6. — L'enfeu.....	435
N ^o 7. — Réflexions suggérées par les formes et le détail de la crypte.....	436
1 ^{res} Réflexions : — Quelques particularités de cette crypte com- mune à d'autres cryptes.....	436
2 ^{es} Réflexions : — Les causes probables du genre de cette crypte ; la crypte construite pour être fermée d'abord, et ouverte ensuite.....	438
Transformation de la crypte fermée en crypte ouverte (Pl. VII et VIII).....	442
§ 4. — Le nouveau chevet commencé en 836.....	446
§ 5. — Les trois absides nouvelles.....	447
§ 6. — Renseignements complémentaires sur la crypte.....	449
CHAPITRE III. — Aménagements. [Période Romane]. (Pl. V et VI). ..	453
§ 1. — Nef centrale.....	453
§ 2. — Murs avec baies dans le Transept.....	462
CHAPITRE IV. — Aménagements (Période Ogivale). [Pl. V et VI]. ..	465

§ 1. — <i>Modifications apportées aux maçonneries</i>	465
§ 2. — <i>Modifications apportées aux niveaux du sol intérieur</i> ..	469
1 ^o Niveaux des aires de l'édifice primitif [Pl. II].....	469
2 ^o Niveaux des aires de l'édifice transformé en 819 (Pl. III)...	470
3 ^o Niveaux des aires de l'édifice aménagé en 836 [Pl. IV].....	474
4 ^o Rehaussement des aires de l'édifice pendant la période Ogi- vale, [Pl. V et VI].....	473
CHAPITRE V. — <i>Conclusions générales</i>	481

TABLE DES PLANCHES

[Planches en photogravure]

Planche I. — Plan de l'église actuelle sur lequel sont figurés les fouilles et les sondages.

Planche II. — Plan de l'édifice primitif du *iv^e siècle* (*2^e période Romaine*).

Planche III. — Plan de l'édifice primitif du *iv^e siècle* aménagé en église un peu avant 819 (*1^{re} Période Carolingienne*).

Planche IV. — Plan de l'église aménagée un peu avant 819, à laquelle, après lui avoir enlevé le chœur, en 836, on lui en construit un nouveau avec crypte (*2^e Période Carolingienne*).

Planche V. — Plan de l'église telle qu'elle était en 836, mais avec les modifications qui y furent apportées pendant les *Périodes Romaine et Ogivale*.

Planche VI. — Détails; — *N^o 1*, Plan de la Crypte; — *N^{os} 2, 3, 4*, coupes; *N^o 5*, porte latérale du chœur (836); — *N^o 6*, Arc triomphal du chœur (*IV^e siècle*); — *N^o 7*, piliers de gauche de la nef *Romaine*; — *N^o 8*, arcature d'une baie, vue de face de la nef *Romaine*; — *N^{os} 9 et 10*, sarcophage de saint Filibert, et couvercle (*VII^e siècle*); — *N^o 11*, coupe longitudinale, prise sur les Planches I et V (*Période Ogivale*); — *N^o 12*, coupe longitudinale, prise sur la Planche I (*Période moderne*).

Planche VII. — *N^o 1*, plan d'une restitution du fond Est du chevet de 836; — *N^o 2*, plan de la *crypte fermée*; — *N^o 3*, plan de la *crypte ouverte*.

Planche VIII. — *N^o 1*, plan de la moitié de la *crypte fermée* et coupe prise à travers la baie centrale; — *N^o 2*, plan de la moitié de la *crypte ouverte* et coupe prise à travers la baie centrale; — *N^o 3*, plan des murs *ab, d, d', d''* et coupe prise à travers les baies Nord et Sud; — *N^o 5*, profil de l'imposte Sud de la baie B'' (Pl. II); — *N^o 6*, profil des tailloirs des nouveaux chapiteaux des colonnes du quadrilatère central A [Pl. II]; *N^{os} 7 et 8*

plan et coupe de l'autel J^m qui existait dans le déambulatoire Sud J [Pl. IV]; — N° 9, base antique des colonnes de la baie A' du quadrilère central A [Pl. II].

Planche IX. — Plan de l'ancienne église destiné à faire connaître au lecteur les endroits où le photographe a placé son appareil pour prendre chacune des vues qui sont représentées en typogravure sur les planches suivantes. Les triangles, qui comportent les n°s des vues, indiquent l'emplacement de l'appareil photographique, et les flèches indiquent les directions dans lesquelles les vues ont été prises.

(Planches en typogravure).

Planche X. — N° 1. *Façade extérieure.*

Planche XI. — N° 2. *Intérieur de l'édifice pris de la porte Ouest.*

Planche XII. — N° 3. *Intérieur de l'édifice pris du bas du chœur.*

Planche XIII. — N° 4. *Vue de l'avant-chœur et de son déambulatoire Nord.*

Planche XIV. — N° 5. *Vue de l'avant-chœur et de son déambulatoire Sud.*

Planche XV. — N° 6. *Vue de la partie Nord du transept et des déambulatories Nord contigus à l'avant-chœur et au chœur.*

Planche XVI. — N° 7. *Vue de la partie Sud du transept et des déambulatories Sud contigus à l'avant-chœur et au chœur.*

Planche XVII. — N° 8. *Vue du déambulatoire Est qui règne derrière le chœur.*

Planche XVIII. — N° 9. *Vue de l'enfeu placé sous le chœur.*

Planche XIX. — N° 10. *Vue prise du fond Est du déambulatoire Nord, contigu au chœur; elle représente : — ce déambulatoire Nord et le déambulatoire de l'avant-chœur, — l'extrémité Nord du transept, — la petite nef Nord et la fenêtre qui en fait le fond.*

Planche XX. — N° 11. *Vue de l'entrée de la crypte, de son intérieur et du tombeau du saint.*

Planche XXI. — N° 12. *Groupe de quelques personnes placées devant le chœur.*

Nous avons cru devoir ajouter une douzième planche, pour conserver, dans cette étude consacrée à Saint-Philibert-de-Grand-Lieu, les traits des deux hommes qui nous ont prêté le concours le plus désintéressé, MM. Cor-

merais et Beaufreton, et dont le premier, digne successeur de son père à la tête de la municipalité de Saint-Philibert, nous a grandement aidé à rendre cette publication digne du monument qui en fait l'objet.

Nous n'avons pas fait relier les planches dans le corps du volume, parce qu'il est nécessaire dans certain cas d'en avoir sous les yeux deux ou trois à la fois. Nous avons pensé qu'il serait plus agréable au lecteur de pouvoir, s'il le jugeait utile, les réunir en album, sans toutefois les retirer.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE NANTES

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE NANTES

ET DU DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

ANNÉE 1906

TOME QUARANTE-SEPTIÈME

2^e TRIMESTRE



NANTES

BUREAUX DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

1906

NOTE

Les études insérées dans le *Bulletin de la Société Archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure* sont publiées sous l'entière responsabilité des auteurs.

BUREAU

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE NANTES

ET DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

MM. le baron CHRISTIAN DE WISMES.	Président.
ALCIDE DORTEL, O. I. 	} Vice-présidents.
JOSEPH SENOT DE LA LONDE	
ANTOINE VINCENT	} Secrétaires généraux.
Abbé FERDINAND BRAULT.	
le baron GAETAN DE WISMES	} Secrétaires du Comité.
JOSEPH HOUDET	
ÉDOUARD PIED, O. I. 	Trésorier.
RAYMOND POUVREAU	Trésorier-adjoint.
PAUL SOULLARD	} Bibliothécaires-archivistes.
VICTOR LAGRÉE, O. 	

COMITÉ CENTRAL

MEMBRES A VIE

Anciens Présidents (1)

MM. le marquis DE BREMOND D'ARS MIGRÉ,  (1884-1886 et 1899-1901).
LÉON MAITRE, O. I.  (1902-1904).

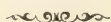
MEMBRES ÉLUS

MM. LUDOVIC CORMERAIS	} Sortants en 1906.
le chanoine DURVILLE	
DE VEILLECHÉZE	
le comte DE BERTHOU	} Sortants en 1907.
BLANCHARD, O. A. 	
TRÉMANT	
CHAILLOU, O. I. 	} Sortants en 1908.
LEROUX	
CLAUDE DE MONTI DE REZÉ	

(1) Les autres présidents de la Société ont été : MM. NAU (1845-1862), † 4 juillet 1865; — le vicomte SIOCHAN DE KERSABIEC (1863-1868), † 28 novembre 1897; — le chanoine CAHOUR, O. A.  (1869-1871), † 7 septembre 1901; — l'intendant GALLES, O.  (1872-1874), † 11 août 1891; — MARIONNEAU, , O. I.  (1875-1877), † 13 septembre 1896; — le baron DE WISMES (1878-1880), † 5 janvier 1887, — le vicomte DE LA LAURENCIE,  (1881-1883); — LE MEIGNEN, O. A.  (1887-1889 et 1896-1898), † 22 septembre 1905; — le marquis DE DION,  (1890-1892), † 26 avril 1901; — DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO, O. A.  (1893-1895), † 17 juin 1900.

EXTRAITS

Des procès-verbaux des Séances



SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

Manoir de la Touche



SÉANCE DU MARDI 9 JANVIER 1906

Présidence de M. le baron de WISMES, président.

Étaient présents : MM. ANGOT, BLANCHARD, DU BOIS DE LA PATELLIÈRE, abbé BRAULT, DE BRÉVEDENT, CAILLÉ, CAZAUTET, CHAILLOU, CHARON, DORTÉL, abbé DURVILLE, FURRET, commandant LAGRÉE, LEGRAND, LEROUX, SENOT DE LA LONDE, DES LYONS, MAITRE, PIED, Dr PLANTARD, POUVREAU, RÉVÉREND, vicomte DE SÉCILLON, Paul SOULLARD, DE VEILLECHÈZE, baron GAËTAN DE WISMES.

M. Antoine VINCENT s'est excusé de ne pouvoir assister à la séance.

M. LE PRÉSIDENT remercie la Société des vœux qu'elle lui a offerts à l'occasion du renouvellement de l'année et lui exprime les siens. Puis il donne lecture d'une lettre de Mgr l'évêque de Nantes, qui assure la Société de son concours pour la conservation des objets historiques du Diocèse. Voici le texte de cette lettre.

EVÊCHÉ DE NANTES

Nantes, le 24 décembre 1905.

« Monsieur le Président,

» Je vous exprime ma reconnaissance pour l'envoi que
» vous avez bien voulu me faire de votre discours d'instal-

» lation. Je l'ai lu avec le plus vif intérêt dans toutes ses
» parties. mais celle qui nous concerne a surtout fixé mon
» attention, et, je tiens à vous l'assurer, les vœux que vous
» formez pour l'initiation du clergé à la science archéolo-
» gique, la conservation des monuments et des souvenirs du
» passé, quels qu'ils soient, dans mes paroisses, sont les
» miens, et, je suis heureux de le dire, ceux de tous les
» prêtres nantais.

» Si des erreurs ou des oublis les mettaient en péril, ici
» ou là, je demande à votre Société de me les signaler. Elle
» trouvera toujours près de mes auxiliaires et près de moi
» l'accueil respectueux et reconnaissant que méritent si jus-
» tement sa haute science et ses innombrables services.

» Veuillez me croire, Monsieur le Président, votre très
» humble serviteur.

» † Pierre-Emile

» ÉVÊQUE DE NANTES »

M. le PRÉSIDENT adresse, au nom de la Société, des félicitations à M. Paul Nau, qui vient d'être nommé président de la Société des architectes, et à M. Dortel, qui vient d'être appelé à la vice-présidence de la Société Académique. Il exprime aussi les regrets que nous cause la mort de M. Decombe, Président de la Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine, qui, naguère, assistait à une de nos séances. Il nous signale, dans le dernier numéro de la *Revue de l'Anjou*, un article anecdotique sur M. Houdet, grand-père de notre collègue, qui a laissé de si profonds souvenirs à Nantes et dans l'Anjou, — et, dans le *Courrier de la Vienne*, une lettre qui relate les fouilles pratiquées par le P. de la Croix sous le Palais de justice de Poitiers. Il nous annonce la réunion du 44^{me} Congrès des Sociétés savantes, qui s'ouvrira le 17 avril à la Sorbonne; ceux qui désireront y prendre part devront envoyer leur adhésion avant le 15 mars, s'ils veulent obtenir la diminution de prix accordée pour le voyage.

A l'unanimité des présents, la Société vote l'admission, comme associée correspondante, de M^{me} Baudry, de St-Mars-la-Jaille, présentée par MM. Léon Maître et le baron Gaëtan de Wismes, et comme membres titulaires, de M. Benjamin Tessier, architecte, présenté par MM. Paul Soullard et le

baron de Wismes et de M. le marquis de Juigné, présenté par MM. le marquis de Montaigu et Dortel.

M. DORTEL nous signale une découverte récente de sarcophages en pierre, recouverts d'ardoises, sans aucune inscription, mis au jour à la Montagne.

M. SENOT DE LA LONDE exhibe un recueil manuscrit de Noëls du pays de Guérande, que l'on peut attribuer à la fin du XVII^e siècle; plusieurs de ces Noëls paraissent inédits.

M. LE PRÉSIDENT dépose sur le bureau des photographies du pays de St-Malo destinées à notre album.

M. CHAILLOU veut bien donner un intéressant épilogue aux lettres inédites sur l'arrestation de la Duchesse de Berry que M. Senot de la Londe nous avait lues à la précédente séance : il nous présente deux objets précieux qui ont appartenu à la Princesse.

Nous admirons d'abord une bague en or avec chaton enchâssant une médaille ovale d'argent; cette médaille reproduit sur sa face le buste du Duc de Bordeaux enfant, et au revers une croix, une ancre et un cœur avec cette devise : Dieu et le Roi.

Une tante de M^{me} Chaillou, M^{lle} Eugénie Gourdon avait reçu cette bague de la Duchesse comme récompense du dévouement généreux avec lequel elle s'était offerte à porter une missive à M. de Goyon, à Joué-sur-Erdre : déguisée en jeune paysan, vêtue d'une blouse, elle n'avait pas hésité à partir à pied pour Nort, et aurait ainsi accompli tout le voyage si un campagnard, à cheval, ne l'avait rejointe et ne l'avait fait monter en croupe. L'autre souvenir que veut bien nous exhiber notre collègue est un bracelet en chaîne de navire, d'un faible poids d'argent, offert à M^{lle} Eugénie Gourdon par la famille de Kersabiec et ayant également appartenu à la Princesse.

M. ANGOT nous donne ensuite lecture de son travail sur le Missel de Barbechat (XII^e siècle). Ce précieux manuscrit, orné d'anciennes miniatures, dont quelques unes ont malheureusement été dérobées à l'Exposition de Nantes de 1861, avait été étudié au point de vue liturgique par M. l'abbé Mouillé, directeur du grand séminaire de Nantes, et au point de vue du chant ecclésiastique par Dom Pothier et M. l'abbé

Moreau, maître de chapelle à la Cathédrale. Ce missel, au grand regret de tous les Nantais amis de l'art et de l'histoire religieuse, a quitté naguère notre région ; il manqua même un instant d'être perdu pour la France ; mais grâce à M. Léopold Delisle, de l'Institut, il est venu prendre place sur les rayons de la Bibliothèque Nationale. — M. Angot nous indique les curieuses particularités du manuscrit : on y peut lire, à la fête de Saint-Etienne, une épître *farcié* (de *farciā*, mélange), pièce bouffonne où se mêlent le latin et le français, et à la fête de Saint-Jean l'Evangeliste, un sermon en vers français. On ne trouve pas dans ce Missel la Messe de la fête du Saint-Sacrement, ni celle de Saint-Thomas de Cantorbéry, il est donc antérieur à l'institution de ces fêtes. Son calendrier ne compte que peu de saints bretons, et une seule fête nantaise, celle des SS. Donatien et Rogatien ; il semble donc que ce Missel n'a pas été primitivement destiné au diocèse de Nantes, mais qu'il était plutôt un missel poitevin.

M. l'abbé DURVILLE complète l'exposition déjà très érudite de notre jeune collègue, en nous disant que ce Missel lui paraît être du commencement du XII^e siècle, que Barbechat appartenait alors au diocèse de Nantes, et que le manuscrit a dû d'abord être en usage au prieuré de Sainte-Radegonde du Loroux, qui avoisinait Barbechat.

La séance est levée à six heures moins le quart.

Le Secrétaire général,
FERDINAND BRAULT.

SÉANCE DU 6 FÉVRIER 1906

Présidence de M. le baron de WISMES, Président

La séance s'ouvre à 4 heures.

Sont présents : MM. ANGOT, abbé BRAULT, CHAILLOU, CHARON, abbé DURVILLE, GOURDON, GUICHARD, commandant LAGRÉE, LEGRAND, LEROUX, SENOT DE LA LONDE, des LYONS,

PIED, POUVREAU, RÉVÉREND, RINGEVAL, TRÉMANT, VIGNERON-JOUSSELANDIÈRE, Antoine VINCENT, baron Gaëtan de WISMES.

Excusé : M. DORTEL.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

On procède à l'admission de M. le comte Arthur DE LA VILLESBOISNET, présenté par MM. Paul Soullard et le baron de Wismes.

De M. le Dr CHEVALIER, présenté par MM. l'abbé Durville et le baron G. de Wismes.

De M. le Commandant d'ARBONNEAU, présenté par MM. le baron de Wismes et Pouvreau.

De M. P. JOYS, présenté par les mêmes.

Les trois premiers ont été présentés comme membres titulaires, le dernier comme membre correspondant. Ils sont tous admis.

M. LE PRÉSIDENT nous annonce que notre bibliothèque a reçu les ouvrages suivants :

L'Architecture bretonne du diocèse de Quimper, par M. le chanoine ABGRALL, don de l'auteur.

Catalogue de la bibliothèque du Musée Dobrée, par M. l'abbé DURVILLE, don de l'auteur.

Un volume des Archives de Bretagne, offert par la Société des Bibliophiles Bretons.

L'Etoile de la Légion d'honneur, don de l'auteur, M. Honoré RIGAULT, reçu par l'intermédiaire de M. Charon.

M. ANGOT a offert les 10 premiers numéros du Pays Gallo ; M. de Lisle du Dreneuc son ouvrage sur la Châsse de saint Calminius au Musée Dobrée.

Enfin M. GUÉNAULT, photographe, adresse à la Société la collection de ses cartes postales du Vieux Nantes et M. Trémant remet sur le bureau une bonne photographie de la Chapelle de Bon-Garand.

M. LE PRÉSIDENT exprime la gratitude de la Société à l'égard des donateurs.

Communications. — M. LE PRÉSIDENT nous donne connaissance d'une lettre de M. Bonneau, membre correspondant, qui a étudié spécialement les monuments mégalithiques de Locmariaquer ; M. Bonneau remarque que les signes en creux,

retrouvés sur certains de ces monuments, vont disparaître, rongés par le temps ; il va se hâter d'en prendre des empreintes qu'il nous communiquera.

M. LE PRÉSIDENT nous annonce ensuite que M. Guénault, photographe, continuant la série de ses curieuses cartes postales sur le Vieux Nantes, demande l'autorisation de reproduire au Musée plusieurs gravures appartenant à la Société. Cette demande, suivant l'usage, sera soumise au Comité.

M. CHARON, présentant l'ouvrage " l'Etoile de la Légion d'honneur ", donne lecture de la préface et fait remarquer que cet ouvrage est le seul paru jusqu'ici qui traite, avec de superbes planches à l'appui, de l'histoire des insignes de l'Ordre avec leurs modifications suivant les époques et les divers régimes politiques.

M. CHARON s'est rendu à la Montagne sur l'avis des journaux de Nantes, annonçant la découverte de sarcophages ; d'après notre collègue, ces sarcophages n'offrent pas beaucoup d'intérêt et le grand nombre d'ossements trouvés dans chacun d'eux indique qu'en dernier lieu ils ont servi d'ossuaires et perdu ainsi leur destination primitive.

M. LE PRÉSIDENT nous met sous les yeux une photographie instantanée représentant le P. Delattre au milieu de ses fouilles à Carthage.

M. ANGOT signale à la Société le manuel pour servir à l'étude des antiquités celtiques, de M. Dautain.

M. GOURDON, qui nous rapporte de ses voyages des dessins représentant des tours à signaux des Pyrénées, nous communique aussi deux articles découpés dans le « *Petit Journal* », l'un relatif à un vase trouvé près de Redon et contenant 15.000 francs de monnaie d'or, l'autre concernant 4 statuettes trouvées dans la Seine : ces statuettes en plomb, attribuées au règne de Louis XIII, sont l'image des guerriers de l'époque, et l'on peut se demander si de ces figures ne datent pas l'origine des soldats de plomb qui font la joie de nos enfants.

M. Antoine VINCENT présente des documents, plans et photographie à lui confiés par M. Georges Ferronnière, architecte, qui opère en ce moment avec un grand talent la restauration de la chapelle Saint-Etienne, près Saint-Donatien.

Cette chapelle, datée généralement du ^{vii}^e siècle, devait reproduire les lignes et sujets d'ornements d'une époque qui a laissé presque une lacune dans l'histoire de l'art. M. Ferronnière a étudié les fragments de décorations possédés par le Musée de Nantes, provenant notamment de Saint-Martin de Vertou ; diverses localités des bords de la Loire lui ont aussi fourni des renseignements, et ses patientes recherches nous procurent, à la chapelle Saint-Etienne, une reconstitution intérieure unique en notre région.

Vœu. — M. LE PRÉSIDENT soumet à la Société un vœu approuvé par le Comité en faveur de la conservation de nos monuments religieux, qui, presque tous, même les croix de nos calvaires, rappellent des souvenirs intéressant chacune de nos petites patries.

Ce vœu, qui doit être présenté aux Chambres, est voté à l'unanimité par la Société et soumis à la signature individuelle de ses membres.

Lectures. — M. Alcide LEROUX cherche une contribution à l'histoire dans le sol d'une région écartée du Morbihan où il prend résidence pendant l'été.

La commune de Langonnet, arrosée par l'Ellé et son affluent la rivière de Langonnet, est un pays éloigné des grandes voies de communications ; avant notre collègue, aucun savant ne l'a visité, et les habitants, insoucians par nature, en ont peu remué le sol.

Aussi, le hasard ayant fait découvrir à M. Alcide Leroux des fragments de briques dont l'usage était inconnu en ces lieux au moyen âge et jusqu'aux temps modernes, il n'en fallut pas davantage pour éveiller sa curiosité. Des briques à rebord et des moellons du petit appareil furent retrouvés par lui en grand nombre sur divers points du territoire de la commune, et M. Alcide Leroux a pu déterminer l'emplacement de cinq établissements, villas sans doute, ce qui est déjà fort important. Il ajoute que le temps lui a manqué pour compléter ses recherches et émet en tout cas dès maintenant cette opinion que la civilisation romaine fut beaucoup plus intense en Armorique qu'on ne le croit généralement.

M. l'abbé DURVILLE, fort habile dans l'étude des étymo-

logies, a recherché l'origine du nom de St-Philbert de Grand-lieu.

Amené à parler tout d'abord du nom primitif de Déas, il refuse d'admettre une opinion assez répandue sur le patronage de Cybèle, la déesse par excellence, Déa. Dans les vieilles chartes, dit M. Durville, le nom de Déas est indéclinable : il semble donc résulter que ce nom n'a pas une origine latine ; il devait provenir d'un idiome des anciens peuples.

Le nom de St-Philbert fut substitué à celui de Déas, quand le corps du saint, objet d'une grande vénération, fut apporté en cette localité. Mais, si sur ce point tout le monde est d'accord, il n'en est pas de même au sujet du nom de Grandlieu. Grandlieu signifie grand lac, disait-on, depuis le ^{xvii}^e siècle, mais outre que *lacus* ne peut donner *lieu* en étymologie, nous rencontrons dans les vieilles chartes un motif certain de faire dériver *lieu* de *locus* ; en 1219, 1256, 1265, nous trouvons *Sanctus Philibertus de grandi loco*. Or, comme *locus* ne signifie pas seulement lieu (mais de même que *loculus*), lieu de sépulture, tombeau ; que d'autre part *grandis* s'entend d'une grandeur matérielle et non d'une grandeur morale, dont l'idée se traduit en latin par *magnus*, il en résulte que le sarcophage de grande dimension qui existe encore aujourd'hui est l'origine du nom de la localité. Ce n'est donc pas le lac qui a donné son nom à la ville, mais la ville qui transmet son nom au lac.

M. LE PRÉSIDENT, remercie nos collègues de la communication si intéressante de leurs travaux et la séance est levée à 6 heures 1/2.

Le Secrétaire général,

Antoine VINCENT.

SÉANCE DU 6 MARS 1906

Présidence de M. le baron de WISMES, président.

Sont présents : MM. ANGOT, BLANCHARD, DE BRÉVEDENT, CAILLÉ, CAZAUTET, CHAILLOU, CHARON, DORTEL, abbé DURVILLE, GOURDON, GUICHARD, HOUDET, commandant LAGRÉE,

LEGRAND, LEROUX, DES LYONS, PIED, D^r PLANTARD, commandant
RIONDEL, Paul SOULLARD, DE VEILLECHÈZE, Antoine VINCENT,
baron Gaëtan DE WISMES.

Excusé : M. l'abbé BRAULT.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. le PRÉSIDENT souhaite la bienvenue à M. le commandant Riondel, qui vient pour la première fois au milieu de nous.

M. le D^r MIRALLIÉ, présenté par MM. le colonel de la Vieuville et le V^{te} de Lisle, est admis comme membre titulaire de la Société.

M. le PRÉSIDENT lit une lettre de M. Joys, remerciant de son admission, et exprime la reconnaissance de la Société envers M. Joseph Rousse qui veut bien lui offrir son nouvel ouvrage intitulé : « Deux lieutenants de Charette ».

M. Paul SOULLARD donne connaissance de deux lettres de M^{me} de Carheil, arrêtée pendant la Terreur, qui implore pour elle et ses belles-sœurs la pitié de leurs juges.

Il nous entretient ensuite de la trouvaille faite à la Chapelle-Launay d'un trésor important de l'époque gallo-romaine. Notre collègue M. Vignerot-Jousselandière devait aujourd'hui nous présenter un rapport à ce sujet ; un deuil de famille l'ayant retenu, nous ne pourrions l'entendre qu'à la prochaine séance.

M. GOURDON nous fait un récit extrêmement pittoresque de sa croisière le long des côtes d'Italie, d'Istrie et de Dalmatie.

Parti de Marseille en septembre dernier avec 120 touristes sur le paquebot « Ile de France », spécialement aménagé par la *Revue générale des Sciences*, il visita les îles Lipari, où le Stromboli était en éruption, les côtes de Sicile, les bords sauvages de la Calabre ; puis le paquebot, contournant la péninsule, aborda l'île enchantée de Corfou, qui offre aux yeux, à côté du spectacle toujours animé et original d'une ville de pêcheurs grecs, les beautés architecturales, uniques en leur genre, de l'Archileion, création de l'impératrice d'Autriche.

Bari, Ancône, Ravenne avec ses mosaïques byzantines sans égales, sont visités ensuite par les touristes, qui, après Venise et Trieste, reviennent vers le sud le long des côtes d'Istrie et de Dalmatie, où sont nombreuses les villes qui ont conservé le cachet de l'époque vénitienne, sans que les restes romains aient disparu. Une expédition est dirigée

ensuite dans l'intérieur des terres, où s'étendent les régions peu visitées de la Bosnie, de l'Herzégovine et du Monténégro.

M. GOURDON rapporte de ce voyage d'inoubliables souvenirs, et sa communication, accompagnée d'une exhibition de jolies cartes postales, est bien de nature à suggérer à chacun le projet d'un semblable voyage.

Lecture — M. l'abbé DURVILLE, en étudiant au Musée Dobrée les autographes d'Anne de Bretagne, en a découvert quelques uns de faux. Cette première découverte l'engageant à poursuivre ses investigations, il retrouva également de faux autographes de la même princesse à la Bibliothèque nationale dans la collection Béthune.

Le fonds Béthune passait jusqu'ici comme au-dessus de pareils soupçons.

M. DURVILLE, par la reproduction au tableau des diverses signatures et paraphes étudiés par lui, nous montre comment il est arrivé aux conclusions de son travail.

La séance est levée à 6 heures 1/2.

Le Secrétaire général,

Antoine VINCENT.

SÉANCE DU 3 AVRIL 1906

Présidence de M. le baron de WISMES, Président.

La séance s'ouvre à 4 heures.

Sont présents : MM. ANGOT, CAILLÉ, CAZAUTET, CHAILLOU, CHARON, DORTÉL, FURRET, GOURDON, GUICHARD, Dr HALGAN, HOUDET, commandant LAGRÉE, LEGRAND, LEROUX, abbé LESIMPLE, SENOT de la LONDE, des LYONS, PIED, Dr PLANTARD, RINGEVAL, commandant RIONDEL, Paul SOULLARD, de VEILLECHÈZE, VIGNERON-JOUSSELANDIÈRE, Antoine VINCENT, baron Gaëtan de WISMES.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. Ambroise BASTARD, professeur, présenté par MM. le

baron de Wismes et Pouvreau, est admis comme membre titulaire de la Société.

La belle saison, qui commence, suscite des projets d'excursions.

M. LE PRÉSIDENT propose de se rendre jeudi prochain à la chapelle de Bon-Garand et au Buron, où nous sommes attendus par le châtelain, M. Hersart de la Villemarqué. Douze adhésions sont immédiatement données et, grâce à la diligence de notre Président, des circulaires pourront être adressées dès ce soir à tous nos collègues.

Le projet d'une grande excursion de deux jours à Vitré et à Fougères est accueillie avec faveur.

De nouveaux échanges du Bulletin nous procureront les périodiques suivants :

Bulletin de la Société historique et archéologique de l'arrondissement de Saint-Malo ;

L'Hermine, directeur : M. Louis Tiercelin ;

La Revue des Traditions populaires, directeur : M. Paul Sébillot.

M. TRIGER, président de la Société Archéologique du Maine, remercie par lettre la Société de son adhésion au vœu dont il prit l'initiative en faveur de la conservation des monuments religieux.

Communications. — M. LE PRÉSIDENT nous présente un ouvrage, offert par notre collègue M. Eudel, sur les locutions blésoises. M. Eudel recueillit jadis les locutions nantaises, le nouvel ouvrage est également intéressant par les mots curieux qu'il nous fait connaître.

M. le Président en signale quelques uns :

Larmoyance : il a de la larmoyance ;

Lourdine : lourdeur de tête ;

Olivettes : sorte de danse ;

Les ouïes : non seulement des poissons, mais les ouïes de la cave, du clocher ;

Papier mort : papier timbré ;

Faire le pigeon : faire l'école buissonnière.

On remarque cependant que certains mots recueillis par M. Eudel figurent au dictionnaire de l'Académie, d'autres sont des mots français déformés.

A ce propos, M. Alcide Leroux estime que ces sortes d'ouvrages devraient présenter une classification de mots par catégories.

M. ANGOT signale un recueil de 1.300 fiches de locutions nantaises recueillies par M. Le Gonidec de Traissan.

M. GOURDON exhibe une collection de statuettes en plomb trouvées dans l'Erdre.

M. Paul SOULLARD date ce genre de statuettes du XIV^e siècle, mais émet quelques doutes sur l'authenticité de celles-là.

M. CHAILLOU soumet à notre étude un outil en fer trouvé aux Cléons ; malgré un examen attentif, l'usage n'en est pas facile à déterminer.

M. VIGNERON-JOUSSELANDIÈRE présente un brevet de capitaine de l'armée Catholique et Royale de la Vendée au nom d'un de ses grands-oncles, M. Thomazi.

M. DORTEL exhibe trois statuettes de déesses-mères, l'une trouvée à Rezé, les deux autres près de Sucinio. Une d'elle est intacte y compris la tête, ce qui permet d'admirer la perfection de détails de la coiffure.

Relativement aux statuettes à tête brisée, notre collègue ne partage pas l'opinion des archéologues qui croient à une mutilation voulue peut-être dans le but de détruire le culte de ces idoles ; d'après lui, les têtes se brisent simplement à cause de leur plus grande fragilité.

M. Dortel nous rapporte ensuite que, le 13 décembre 1903, on trouva près de Sarzeau (Morbihan), au milieu des débris d'une ancienne allée couverte, une sorte de cuvette contenant symétriquement disposées 17 haches en pierre polie. La trouvaille ne fut pas tout d'abord suffisamment sauvegardée et on put à grand'peine en rassembler 16, que possède le musée de Saint-Germain. Notre collègue a eu la bonne fortune de retrouver la 17^e chez le maire d'Arzon et nous la présente. Elle est en fibrolite d'un poli semblable au marbre et sans une éraflure, malgré le peu de dureté de la pierre. A ce propos il nous signale l'opinion de M. le Dr de Clos-madeuc, qui estime que ces prétendues haches, impropres à servir d'armes ou d'outils, seraient plutôt des objets

d'ordres hiératiques, peut-être des talismans placés dans les tombes en vertu d'une antique superstition.

Lectures. — M. VIGNERON-JOUSSELANDIÈRE fait un rapport sur le trésor trouvé par lui à la Chapelle-Launay. Les monnaies recueillies sont aux noms de Posthume, Tetricus, Claude II, Victorin. On découvrit dans le même champ des spatules ou cuillers et une petite bague en or de jeune fille.

M. DE VEILLECHÈZE donne lecture d'une monographie très complète et très consciencieuse du prieuré du Pellerin, dont les restes se voient à l'est de l'église de cette localité sur la route de Brains.

La fondation en remonte au ^x^e siècle. Rouaud Bastard, époux de Orhuande, dame du Pellerin, sur les conseils d'Aïrard, évêque de Nantes, et en exécution des canons d'un concile tenu à Rome en 1049, voulut restituer aux églises des biens qui leur avaient été soustraits sans doute par simonie et fonda le prieuré du Pellerin pour recueillir ses donations. Les moines de Marmoutiers en furent les bénéficiaires.

M. de Veillechêze nous donne la série à peu près complète des prieurs qui se succédèrent jusqu'à l'époque de la Révolution ; le dernier, qui possédait le prieuré du Pellerin en commende, fut Delfaut de la Barthe, curé en Dordogne et député du clergé à la Constituante. Il fut emprisonné aux Carmes et massacré le 2 septembre 1792.

Aujourd'hui il est assez malaisé de reconnaître dans les bâtiments qui sont les restes du prieuré leur destination primitive. C'était une raison de plus de ne pas laisser tomber en oubli le souvenir d'une fondation très ancienne et fort importante pour l'histoire locale.

M. SENOT DE LA LONDE a recherché des renseignements sur les personnes qui furent mêlées aux événements de l'arrestation de la Duchesse de Berry en 1832.

Après les détails biographiques sur les membres de la famille du Guiny, il fait observer que le commissaire de police Jolly était le même fonctionnaire qui avait procédé à l'arrestation de l'assassin du Duc de Berry.

M. Guilloré, qui habitait au n^o 5 de la rue Haute du Château et chez qui la Duchesse, d'après les premiers projets, devait passer en cas d'envahissement de la maison n^o 3,

avait participé au mouvement insurrectionnel comme capitaine de paroisse de Basse-Goulaine. Il fut arrêté et traduit devant la Haute Cour de Blois. Il était le grand-père de Madame de la Bigne de Villeneuve.

M. SENOT DE LA LONDE a retrouvé une nièce de Charlotte Moreau, la fidèle domestique qui refusa de livrer le secret de la présence chez ses maîtres de la Duchesse de Berry. D'après les renseignements recueillis de la bouche de Charlotte Moreau, morte en 1867, les policiers ne s'étaient pas bornés à offrir une somme d'argent à la domestique, ils lui avaient mis trois fois le pistolet sous le menton. C'est elle qui, sur l'ordre des gendarmes, avait allumé le feu dans la cheminée de la cachette; elle avait eu soin, pour moins échauffer la plaque, de placer sur le devant de la cheminée le bois que les gendarmes repoussèrent vers le fond.

Elle reçut en récompense de sa probité une pension et une croix d'or de la famille royale et une soupière d'argent par voie de souscription.

Autre détail curieux : quelques jours après l'arrestation, trois jeunes gens, élégamment vêtus, se présentèrent pour visiter la cachette ; la concierge, fidèle à la consigne qui lui avait été donnée, refusa l'entrée à ces trois visiteurs, dont l'identité fut connue plus tard : c'était trois fils du roi Louis-Philippe.

Le rendez-vous est pris pour l'excursion d'après-demain et la séance est levée à 6 h. 1/4.

Le Secrétaire général.

ANTOINE VINCENT.

SÉANCE DU 1^{er} MAI 1906

Présidence de M. le baron de WISMES, Président

Étaient présents : MM. ANGOT, BASTARD, comte DE BERTHOU, abbé BRAULT, CAILLÉ, DORTEL, chanoine DURVILLE, FURRET, GOURDON, GUICHARD, DE LAUZON, LEGRAND, LEROUX, SENOT DE LA LONDE, PIED, Paul SOULLARD, DE VEILLECHÉZE, Antoine VINCENT, baron Gaëtan DE WISMES.

Après la lecture du procès-verbal de la dernière séance, M. ANGOT lit le compte rendu de l'excursion de la Société à la chapelle de Bon-Garand de Sautron et aux châteaux du Buron et de la Tour. En quelques pages d'un style facile et élégant, notre jeune collègue fait revivre aux excursionnistes les jouissances de cette journée, et augmente les regrets de ceux qui n'ont pu les suivre.

L'ordre du jour appelle l'élection de M. Edouard Rivet, de la Trémissinière, présenté par MM. François Bougouïn et Antoine Vincent. M. Rivet, qui a collaboré avec M. Ferronnière à la restauration de la chapelle St-Etienne de Nantes, est élu à l'unanimité membre titulaire de notre Société.

M. LE PRÉSIDENT nous annonce l'échange de notre Bulletin avec la Revue : la *Vendée Historique*, la réunion du congrès des Sociétés Savantes, les fêtes du centenaire de la Société Archéologique d'Eure-et-Loir (14, 15 et 16 mai), et la décision prise par le Comité de ne pas laisser les communications se prolonger au-delà de vingt minutes, pour ne pas retarder la lecture des travaux, à moins que, en raison du peu de durée de ceux-ci, M. le Président n'en autorise la continuation.

Madame BAUDRY, de Saint-Mars-la-Jaille, associée correspondante, nous envoie un manuscrit intitulé : *Voyage de Louise de Pont-l'Abbé et de Rostreven* et fait hommage à la Société de son ouvrage sur *La Bretagne à la veille de la Révolution*.

La Société fixe ensuite au 28 mai une excursion à Saumur et aux environs.

M. LE PRÉSIDENT félicite M. l'abbé Durville de son entrée dans le chapitre de la Cathédrale.

Notre érudit collègue connaissait de longue date, et mieux que personne, l'histoire de la vénérable compagnie dont il devient membre, comme nous pouvons en juger par les pages qu'il veut bien nous lire sur l'histoire du chapitre de Nantes du VIII^e au XIX^e siècle. Sans faire remonter l'origine du chapitre à Conan Mériadec, nous possédons des preuves certaines de l'existence, dès la fin du VII^e siècle, d'un corps de prêtres et de clercs entourant l'Évêque de Nantes, l'aidant dans son administration et menant, à l'ombre de la cathédrale, la vie commune.

Après avoir été dispersé par les Normands, le chapitre de Saint-Pierre reparait dans notre histoire du moyen âge comme une Société d'élite de plus en plus puissante et respectée. Il compte bientôt 21 prébendes et plusieurs dignités. M. Durville fait revivre devant nous la physionomie, injustement oubliée, de plusieurs de ses vénérables devanciers, et nous rappelle la protestation si digne dans sa noble simplicité par laquelle, le 24 octobre 1790, le chapitre refusait de cesser ses pieuses et séculaires fonctions.

Nous assistons ensuite avec M. le baron Gaëtan de WISMES à un curieux inventaire des meubles du Maire de Nantes (26 juin 1738). On y voit figurer un grand lit à rideaux rouges, des abatvent d'étoffe rouge et d'étoffe verte, des tapisseries à personnages et 13 fauteuils plus ou moins usés.

M. le baron Gaëtan de WISMES nous donne encore une preuve de sa sagacité et de sa patience dans les recherches historiques en nous parlant de la nomination par Mercœur de Charles de la Tullaye comme prévôt des maréchaux de France (7 mai 1597). Par cette nomination comme par beaucoup d'autres actes d'autorité, Mercœur s'attribuait les prérogatives royales. Le tribunal des maréchaux était gardien de l'honneur militaire, et poursuivait les faux monnayeurs et les vagabonds. On comptait en France 180 sièges de prévôts des maréchaux de France.

La séance est levée à 6 heures.

Le Secrétaire général

Ferdinand BRAULT.

SÉANCE DU 5 JUIN 1906

Présidence de M. le baron de WISMES, Président

Étaient présents : MM. ANGOT, commandant d'ARBONNEAU, BASTARD, BLANCHARD, DE BRÈVEDENT, CAILLÉ, DORTÉL, D^r HALGAN, LEROUX, MAITRE, PIED, D^r PLANTARD, POUVREAU,

RINGEVAL, Paul SOULLARD, Marcel SOULLARD, TRÉMANT, baron Gaëtan DE WISMES.

Excusés : MM. LEGRAND, Antoine VINCENT.

Trois candidats sont présentés à l'acceptation de la Société : M. FILLIAT, chirurgien-dentiste des hôpitaux de Nantes, comme membre titulaire, par MM. Dortel et Paul Soullard ; M. le chanoine URSEAU, comme membre honoraire, par MM. le baron de Wismes et le chanoine Durville, et M. le chevalier Joseph JOÛBERT, comme membre correspondant, par MM. le baron de Wismes et Dortel. Ces trois candidats sont admis à l'unanimité.

M. ROBUCHON a bien voulu adresser à la Société archéologique un riche envoi de cartes postales concernant le Poitou. La Société lui en témoigne sa reconnaissance et décide qu'un album sera acheté pour les recueillir.

M. le Président exprime sa sincère gratitude à M. DORTÉL, qui a plaidé auprès du Conseil général la cause de la Société archéologique, et a obtenu de cette assemblée, pour l'année 1906, une allocation de 400 francs.

La Société décide que la conférence de M. Marcel SOULLARD, que doivent accompagner les projections de M. TRÉMANT, sera remise au mois d'octobre, car il semble difficile d'obtenir dans la salle le noir complet.

M. HALGAN donne ensuite lecture du compte rendu de M. Antoine Vincent concernant l'excursion du 28 mai. M. Vincent relate les différents incidents qui ont caractérisé cette journée, si courte, mais si instructive, et rappelle l'accueil aimable que le chanoine Urseau, le chevalier d'Achon, et le chevalier Joubert ont ménagé à la Société. La Société applaudit à cette relation écrite en ce style charmeur auquel M. Vincent l'a habituée. M. ANGOT reçoit l'approbation de tous en proposant d'adjoindre, dans le Bulletin, au compte rendu de cette excursion la jolie photographie dont M. Trémant est l'auteur.

Lecture est ensuite donnée d'un "*Voyage en 1508*," document inédit, publié et annoté par M^{me} J. BAUDRY. Cette notice fournit de curieuses indications sur les dépenses qui pouvaient être faites à cette époque, en voyage, par une personne de qualité, et, comme en même temps elle désigne

scrupuleusement toutes les étapes parcourues, il est permis de penser que des routes praticables unissaient déjà les différentes villes.

M. Joseph CHAPRON est l'auteur d'une *Notice historique et archéologique sur le Prieuré de Notre-Dame de Cunaud*. Ce prieuré dépendait de l'abbaye de Tournus et par conséquent du diocèse d'Autun. Les moines à la fin du xiii^e siècle défrichèrent la forêt de Mallay. L'église n'était autrefois séparée de la Loire que par une prairie. On y voit encore de bien curieux chapiteaux et une admirable chaise ornée de dix statues de prophètes. A la suite d'une violente inondation, l'église de Saint-Maxentius s'écroula. La Renaissance imprima son influence en ce point comme sur toutes les rives de la Loire et c'est ainsi qu'on remarque devant l'église un joli logis agrémenté de fenêtres à meneaux.

M. MAITRE propose de communiquer ce travail à M. le chanoine Urseau et présente un ouvrage de M. l'abbé MOLLAT qui a pour titre *La fiscalité pontificale en France*. L'auteur précise, en fournissant de nombreux documents, la façon dont les papes ont organisé leur ministère des finances. M. Maître fait remarquer que, depuis peu, les archives du Vatican sont devenues publiques, et que de leur étude surgiront certainement de nombreux et sérieux travaux, la part laissée à l'hypothèse devenant ainsi de plus en plus restreinte.

La séance est levée à 6 heures et demie.

Le Secrétaire intérimaire,

Dr HALGAN.

EXCURSION DU JEUDI 5 AVRIL 1906

Les excursions de la Société Archéologique ont un renom de franche gaieté et de cordialité parfaite auquel elles ne mentent jamais. Elles montrent que le délicat plaisir de la conversation n'est pas mort en France et que, sans chercher dans de poudreuses archives le secret d'un charme de sympathie et d'aménité, que les diligences semblent avoir

emporté avec elles, de très aimables compagnons, quelques loisirs, une bonne dose de cordiale et affable camaraderie, une trêve heureuse de discussions brûlantes et fastidieuses... suffiraient à faire revivre « le dernier salon où l'on cause ! »

La rapidité de la décision et l'inclémence de la saison contrarièrent, le 5 avril dernier, bien des désirs ; mais pour être moins nombreux qu'aux précédentes excursions des Cléons et de Blain, la gaité n'en était pas moins à l'ordre du jour... et l'embarquement moins compliqué ! Les Grecs connaissaient déjà ces difficultés et pour faire descendre Iphigénie du char où l'ordre d'Agamemnon l'a fait monter avec le jeune Oreste et de multiples bagages, il faut à Euripide toutes les ressources du Chœur antique ! Il nous suffit de quelques combinaisons pour rouler vers midi et demi, en tout repos, sur la route de Sautron, faisant mentir le vieux proverbe nantais : « aller à Sautron par les prés. »

Le clocher aigu de Bon-Garand apparaît, de loin, comme un glaive au milieu des taillis et des landes de la Gendronnière. On conçoit qu'au temps où la forêt de Sautron s'étendait jusqu'aux portes de Nantes, François II, disciple passionné de saint Hubert, ait abandonné fréquemment son château de Couëron pour le petit manoir de Bois-Thoreau, où il venait chasser à « la grosse beste » et qu'il ait fait édifier la chapelle consacrée en 1461 par Monseigneur le coadjuteur de Rennes.

C'est la première étape. Entre la fontaine traditionnelle, aux vertus curatives, et l'enclos breton de la chapelle, la voiture s'arrête et quatorze excursionnistes en descendent : M. le baron de Wismes, président, MM. Angot, Charron, Dortel, Furret, Gourdon, Guichard, de Hargues, commandant Lagrée, Legrand, Joseph Nau, Paul Soullard, Trémant, baron Gaëtan de Wismes.

Cette intéressante chapelle — d'un style gothique élégant et sobre, que les intelligentes restaurations modernes ont su respecter — est bien digne de la savante monographie que lui consacrait M. Phelippes-Beaulieu en 1853 (Nantes, Mellinet). Entre les fenêtres, d'une ogive sévère à peine fleurie, une véritable collection de statues décore les murs cloisonnés de pots acoustiques. Ces vingt-huit statues, pour la plupart en bois et dénonçant la facture du *xvii*^e siècle, sont

intéressantes au moins comme documents hagiographiques (tels saint Corneille, patron des bœufs, sainte Emerance et ses enfants, saint Cyr et sainte Julitte, saint Roch, saint Antoine). Le village de Bon-Garand offre aussi quelque intérêt ; près de la chapelle, une porte en anse de panier et une fenêtre à linteau orné retiennent encore les excursionnistes, que ce détail ne surprend point, se rappelant certain passage des Preuves de l'Histoire de Bretagne de Dom Lobineau où l'on voit mention de ce village à la date de 1038, près de trois siècles avant la fondation de la chapelle.

Le morceau capital de l'excursion est le château de Buron. Vers 2 heures, il apparaît au fond de la grande cuvette où viennent se réunir les sources du Cens. De loin, la silhouette sévère de ce grand donjon féodal de granit noir s'harmonise bien avec la teinte grise du paysage. Mais l'avenue, plantée en 1750 — la plus belle de Bretagne, disait-on — et sous laquelle venait rêver Richer, est tombée ; et nous sommes bien tentés de dire comme la marquise de Sévigné : « Je fus hier » au Buron ; j'en revins le soir. Je pensai pleurer en voyant la » dévastation de cette terre. Il y avait les plus beaux arbres du » monde... on y a fait donner les derniers coups de cognée ! »

A la descente de voiture, au pied du château, M. Hersart de la Villemarqué nous attendait avec son fils, pour nous détailler avec un charme exquis l'histoire du vieux château, dont pas un coin ne lui est étranger. Depuis le donjon de 1385, jusqu'aux écuries construites par Ceineray, chaque siècle apporta sa pierre à l'édifice, qui faisait grande figure au milieu des étangs, où s'alimentaient les douves de défense. Comme juveigneurie de la terre de Blain, le Buron appartint aux Rohan. Il sortit de cette maison par le mariage de Jeanne de Rohan avec Jean des Rames, premier seigneur du Buron. Un nouveau mariage fit passer le château dans la famille de Sévigné. Mais en 1700, le fils de la célèbre épistolière, se voyait acculé à la vente, par ses folles dépenses, et forcé de céder son domaine à la famille qui le possède encore aujourd'hui.

L'examen archéologique du château est du plus haut intérêt et l'on n'est point surpris d'apprendre que M. Legendre y a consacré de longs mois avant de tracer le plan de restitution, que possèdent les archives du Buron. On ne peut

guère que noter brièvement les curieux sous-sols, où paraît, à nu, l'ossature du château, et le caractère de sévérité du côté nord-ouest, surtout quand on sait que les petites fenêtres grillées, laissées çà et là en témoignage, étaient seules chargées de distribuer jadis l'air et la lumière à l'intérieur du bâtiment.

Avec le plus grand charme M. Hersart nous fait les honneurs de son château, nous montrant tour à tour de splendides tapisseries de Beauvais, d'une fraîcheur exquise et de conservation parfaite, des portraits de famille dans la manière de Flandrin à côté d'autres plus anciens de Marie-Antoinette et de la princesse de Lamballe, d'un pinceau caressant du XVIII^e siècle, des gravures rares, une remarquable collection géologique, des meubles anciens, comme on savait les ouvrir jadis en plein cœur de chêne.... Le château a encore bien d'autres curiosités : tel ce médaillier unique, où l'on voit, parmi les jetons les plus rares des maires de Nantes, celui *aux Armes de René de Charette*, seul exemplaire authentique de la frappe de 1637, et que les numismates ne connaissent que par le dessin de notre confrère M. Paul Soullard, dans le LIVRE D'OR DE L'HOTEL DE VILLE.

Nous nous dirigeons ensuite vers le midi, dans la partie la plus éloignée du château, où se trouve la chapelle et la chambre de la spirituelle marquise. Meublé d'hier, dirait-on, et abandonné d'hier aussi, ce pentagone, dont les boiseries Louis XIV cachent la sévérité des moulures gothiques, et ses tentures de lampas cerise semblent avoir conservé quelque chose des charmes qu'ils abritèrent. Cette impression intime et recueillie est d'autant plus intense qu'un portrait authentique de M^{me} de Sévigné est là qui vous suit des yeux, un peu différent de l'image conventionnelle de la marquise, moins belle peut-être avec cette figure carrée aux pommettes saillantes, solidement assise sur le menton volontaire, mais en revanche plus vraie, plus vivante et mieux que jolie rien qu'avec ces yeux spirituels et cette bouche fine qui ne savait pas retenir davantage les malices que les mots tendres pour « son petit Grignan ».

Mais il faut s'arracher au charme. Certains le font à regret et les excursionnistes se trouvent réunis autour d'une table chargée dont M. Hersart nous fait les honneurs avec infini-

ment d'amabilité. Je me souviens qu'il fut écrit après l'une de nos excursions : « Les archéologues, qui s'y connaissent » en vieilles choses, ont eu une compétence toute spéciale » pour apprécier à sa juste valeur le cognac si délicat et si parfumé des Cléons ». Désormais le cidre du Buron aura droit de cité dans nos souvenirs à côté du cognac des Cléons et du muscadet de la Champanière, et le nom de M. Hersart de la Villemarqué restera associé au souvenir d'heures charmantes auxquelles on ne peut reprocher que leur brièveté.

Une visite détaillée du Buron, réserve à chaque pas des surprises ; tout, dans les écuries et les fermes modèles, dans le matériel agricole et les champs d'expériences, révèle l'agronome le plus averti, de même que les constructions d'art témoignent des talents du propriétaire qui, comme son grand-père, M. Charles Hersart de la Villemarqué, n'abandonna le génie civil que pour l'exploitation de son beau domaine.

L'heure s'avance et il faut s'arracher à l'emprise du paysage, des souvenirs et des hôtes pour nous rendre au château de notre confrère, le vicomte de Sécillon. Nous traversons Orvault, le Val d'Or, couronné de ces châtaigniers célèbres dont M^{me} de Sévigné appelait les fruits « la Bretagne dans son triomphe », arrosé par le ruisseau d'Aulxence ou d'Ussence, que la carte de Cassini (souvent inexacte en matière d'orthographe) est la première appeler le Cens.

La chapelle du château de la Tour est un joli monument du x^{ve} siècle, dont les fenêtres à meneaux ont encore le bonheur de posséder des fragments de verrières aux teintes profondes et rutilantes, dont les peintres ont perdu le secret ; pas tout à fait cependant, comme en témoignent les habiles restaurations dont ce vitrail a été l'objet.

Le soir tombe déjà comme nous visitons le château de la Tour et le baigne d'un charme discret d'adieu. Là encore, de jolies tapisseries, d'après la Bible, suscitent l'admiration et les réflexions des archéologues. Mais la fatigue lasse les plus intrépides, et un petit groupe seul se dirige vers une ferme ancienne, temple et asile pendant la période révolutionnaire.

Au retour la pluie a cessé et fait place à un vent frais.

L'excursion serait finie, si les archéologues n'avaient toujours, pour charmer les loisirs du voyage, quelques unes de ces anecdotes curieuses et de ces piquantes histoires, que seuls les chasseurs — embusqués au coin d'une haie ou au creux des archives — savent découvrir avec bonheur et raconter avec esprit. Et l'impression unanime, en se quittant vers six heures et demie, se résume en ces deux mots pour notre aimable président et infatigable organisateur : « Merci, et..... encore ! »

JOSEPH ANGOT.

1^{er} Mai 1906.

EXCURSION DU LUNDI 28 MAI 1906

A chaque nouvelle excursion de la Société Archéologique, les réflexions entendues sont toujours les mêmes : quelle bonne journée, joyeuse, instructive ! Combien il est agréable de voyager en compagnie de collègues capables de ressentir et de communiquer aux autres les meilleures impressions que procurent la nature, les arts et les souvenirs !

L'excursion du 28 mai 1906 en Anjou donnait plus que toute autre matière à cet échange d'aimables propos.

Le départ eut lieu à 8 heures 1/2, mais, avant d'entreprendre ce récit, payons un tribut de remerciements à ceux qui ont contribué par leur initiative et leur dévouement à l'organisation de cette excellente journée : tout d'abord à M. de Lavenne de la Montoise, inspecteur principal de la Cie d'Orléans, qui, avec une extrême bienveillance, nous a obtenu pour notre trajet par chemin de fer des avantages fort appréciables ; à notre zélé président, M. le baron de Wismes, âme de toutes nos réunions, et à M. Alcide Dortel, notre aimable collègue, qui s'est chargé avec lui des détails matériels d'un itinéraire dont il eut le premier la pensée ; et nous n'aurons garde d'oublier nos collègues et amis d'Anjou dont la réception a été si cordiale : M. le chanoine Urseau, secrétaire général de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers, et M. le chevalier Joseph Joubert, de la même Société. Ils montent dans notre train à Angers et

nous laissent entrevoir de suite le charme que va nous procurer leur arrivée parmi nous.

Nous descendons aux Rosiers à l'heure réglementaire de 11 heures, et sur le quai de la gare nous attend également M. le chevalier d'Achon, notre distingué membre correspondant, qui va jouer un grand rôle dans l'emploi de notre journée, car il possède sur son propre domaine les restes du cirque romain et du nymphée que nous visiterons tout à l'heure.

Prenant place dans deux grandes voitures venues à notre rencontre de Saumur, nous nous dirigeons vers Gennes.

En passant, un coup d'œil est donné au joli clocher ^{xv^e} siècle des Rosiers, puis nous franchissons la Loire. Sous les rayons d'un soleil printanier, comme il est beau le fleuve qui a inspiré la muse de Joachim du Bellay ! Il est vrai qu'il se présente à nous "dans son triomphe", à l'époque de l'année où ses eaux sont abondantes et limpides et ses rives d'une végétation luxuriante.

Devant nous se dresse le coteau de Gennes, couronné de sa vieille église Saint-Eusèbe. L'ascension en est un peu rude, mais le panorama qui s'y déroule fait oublier toute fatigue. N'oublions pas toutefois que nous sommes aujourd'hui des archéologues ou que nous aspirons à le devenir et étudions cette antique église du prieuré, aujourd'hui désaffectée (un petit musée municipal occupe la partie la mieux conservée).

La flèche du ^{xiii^e} siècle est élégante, mais ce qui attire de préférence l'attention de la Société est une vieille porte que l'on attribue généralement au ^{xi^e} siècle, malgré sa construction en appareil gallo-romain.

Nous redescendons à Gennes, où le déjeuner nous attend à l'hôtel Barreau. Autour de M. le baron de Wismes et de M. Maître, président honoraire, qui lui fait face, prennent place nos amis d'Anjou, MM. le chanoine Urseau, les chevaliers d'Achon et Joûbert, puis MM. le commandant d'Arbonneau, de Brévedent, Caillé, Dortel, le chanoine Durville, Houdet, Leroux, Senot de la Londe, Joseph Nau, Ringeval, Paul Soullard, Trémant, Vignerons-Jousselandière, Antoine Vincent, Félix Vincent et le baron Gaëtan de Wismes.

A l'issue du déjeuner, des toasts sont portés par notre Président et par M. Dortel qui propose, aux applaudissements

de tous, une fédération des Sociétés archéologiques de l'Ouest.

Mais sans plus tarder les excursionnistes ont hâte de se mettre sous la direction de M. d'Achon, qui les conduit d'abord au cirque romain découvert dans un agréable vallon à quelques cents mètres de Gennes. Ici, comme à Saintes et ailleurs, les Romains ont profité des dispositions du sol pour établir leurs assises de gradins. Le périmètre de l'enceinte a pu être parfaitement déterminé et la forme elliptique écarte l'hypothèse d'un théâtre. La quantité considérable de clous retrouvés démontre que sur les assises de pierres actuellement existantes devaient s'appuyer des sièges en bois.

La découverte d'un cirque de cette importance, répandant à un nombre considérable de spectateurs, loin de toute trace de ville importante, éveille au plus haut point la curiosité du chercheur, et, en se demandant la raison d'être d'un tel établissement, on arrive facilement à accepter l'opinion émise par le P. de la Croix relativement à Sanxay : les Romains, pour frapper l'esprit des populations par l'éclat de leur civilisation, auraient créé aux points de réunion des peuplades gauloises des lieux de plaisir et de culte aux divinités romaines, où les foules se rassemblaient à certains moments de l'année, analogie assez frappante, tout respect gardé, avec nos pardons de Bretagne. Souhaitons que cette intéressante question soit éclairée dans l'avenir d'un jour plus lumineux.

Du cirque, nous nous rendons au Nymphée, monument unique dans notre pays, dont M. d'Achon veut bien nous remettre à chacun une photographie. L'aqueduc et les canalisations souterraines sont examinés avec intérêt, et il semble que cette région de Gennes réserve encore à la science, au point de vue gallo-romain, de précieuses surprises. Les dolmens et peulvans que le temps ne nous permet pas d'aller visiter y sont également nombreux.

Cunault ! Beaucoup parmi nos collègues désiraient connaître cette église de Notre-Dame de Cunault, l'un des plus parfaits spécimens de l'art roman.

Remarquable par ses proportions, 73 mètres de longueur, cette église est des ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, mais l'histoire du prieuré remonte plus haut dans le passé, puisque le corps de

saint Philibert y fut déposé de 857 à 862 avant d'être transporté à Tournus, en Bourgogne.

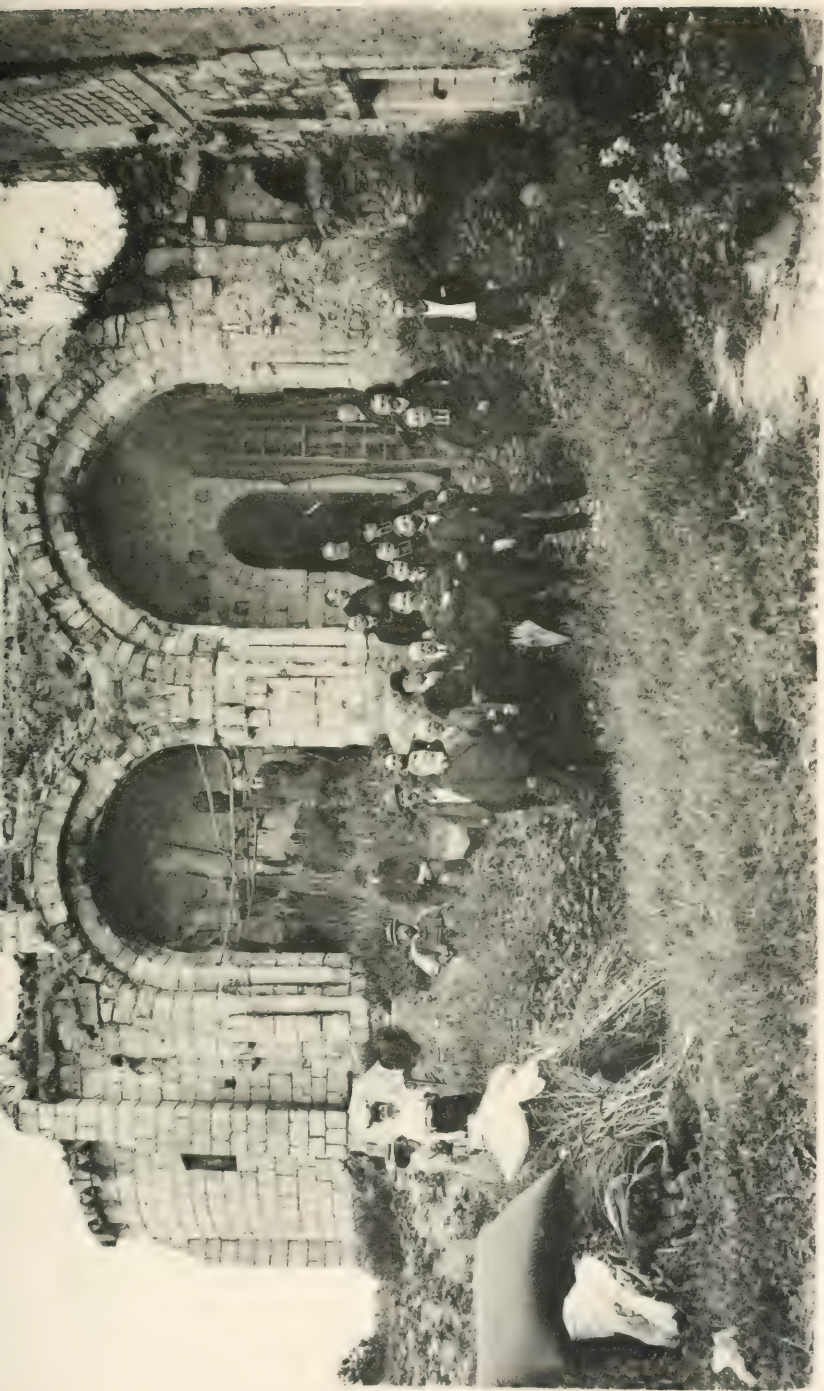
On y remarque avec l'élégance des formes les délicats ornements de la tour et à l'intérieur les curieux chapiteaux et les peintures, qu'il faudrait plusieurs heures pour examiner à souhait. Donnons en passant une mention spéciale à la chasse en bois de cèdre (xiii^e siècle) de saint Maxentius, apôtre du pays, vers le vi^e ou le vii^e siècle. On rapporte qu'en 1562 cette chasse fut jetée à la Loire par les Huguenots et recueillie à temps par les religieux.

A 1200 mètres de Cunault s'aperçoit de loin la tour de Trèves, reste d'un château qui abrite une vieille église presque abandonnée. Nous remarquons dans celle-ci un curieux lampadaire et le tombeau de Robert Le Maczon, chancelier de France sous Charles VII.

A cette visite succède celle du prieuré de Saint-Macé, fondé en 1106, dont les murailles présentent l'appareil gallo-romain. La plupart des archéologues, et M. le chanoine Urseau est de ce nombre, n'hésitent pas, s'appuyant sur des documents de l'époque, à dater cette construction de la fondation du prieuré, ce qui prouve que les ouvriers imitèrent longtemps les modèles qu'ils avaient sous les yeux.

La partie la mieux conservée de ces ruines sert de dépendance à une ferme. Le vieux couvent dans son état d'abandon et de délabrement ne nous inspire sans doute aucune pensée mélancolique, car c'est le point choisi pour inviter nos collègues photographes à reproduire pour les générations futures la physionomie des excursionnistes du 28 mai. Grâce au talent de MM. le baron de Wismes, Trémant, de Brévedent, Dortel et Vignerons-Jousselandière, nous conserverons donc par l'image un souvenir de nos compagnons de route.

Il est vraiment impossible dans un simple compte rendu d'excursion de tenter la description quelque peu complète de ce que nous avons vu trop rapidement en cette journée. La curiosité était d'ailleurs tellement éveillée que l'on avait peine à rassembler chaque fois près des voitures les retardataires, et notre ami Dortel, chargé de cette mission, avait été bien inspiré de se munir d'un instrument que nous décernâmes pour la circonstance du nom d'olifant.



Cliché de M. P. Trévant

EXCURSION DU 28 MAI 1906

La Société Archéologique au Prieuré de Saint-Macé

Faute de pouvoir fournir les détails que de tels sujets comporteraient, nous ne saurions mieux faire que de renvoyer les chercheurs aux ouvrages très complets déjà publiés sur la région, notamment au Dictionnaire historique de Maine-et-Loire de Célestin Port, au Bulletin Monumental, notamment à l'année 1883, 5^e série, où sont relatées les fouilles opérées par M. le chevalier d'Achon, au compte rendu du Congrès Archéologique de Saumur en 1862, enfin au magnifique ouvrage publié par le baron de Wismes, père de notre président actuel : le Maine et l'Anjou.

C'est dans ce dernier ouvrage que nous trouvons du pays parcouru par nous une description aussi charmante que fidèle, due à la plume de Célestin Port, un des collaborateurs de cet ouvrage :

« De Saumur à Gennes, dit M. Port, par Chenehutte, Saint-Macé, Trèves et Cunault, quelques heures suffisent à peine à faire le voyage et, le soir venu, l'artiste qui aime les antiques souvenirs, les manoirs inhabités, les vieilles ruines et la jeune nature, les coteaux ombreux et les horizons lointains n'aura pas perdu sa journée. Sur la rive gauche où nous sommes, des pentes boisées, des vallons fleuris, des plateaux où rougit la vigne dont le vin fume et pétille, puis des Thébâides désertes coupées de roches sauvages et de taillis bas et sombres, et partout des débris du passé, des logis aux tourelles anguleuses, gîte déchu de fermiers paisibles, des prieurés à demi-détruits, des églises abandonnées, des châteaux qui semblent vides — et de ces restes incompris de la vieille Gaule, dolmens, menhirs, peulvans gigantesques, qui parlent à tous et que personne n'entend. — En face au contraire, sur la rive droite, à perte de vue, la vallée où les moissons ondoient, où les colzas jaunissent, les églises, les usines bâties d'hier. — Entre deux, les luisettes de la Loire et le fleuve aux eaux limpides, assoupi sur la grève blanche. »

Cependant le temps s'avance et il est près de 5 heures quand nous atteignons Saint-Florent, où nous visitons les restes de la célèbre abbaye dont la crypte romane est le point le plus intéressant.

Le dolmen de Bagneux était bien digne d'une visite, et nous sommes frappés des dimensions gigantesques de ce monu-

ment mégalithique dans lequel les officiers de Saumur pénètrent à cheval : 20 mètres de longueur, 7 mètres de largeur et 3 m. 25 de hauteur à l'entrée.

C'est par suite d'une savante distribution de notre temps que nous avons pu remplir tout notre programme. Il reste à visiter l'église de Nantilly, dont les tapisseries anciennes présentent tant d'intérêt par leur conservation et les renseignements qu'elles fournissent à l'histoire des armes et du costume. M. l'abbé Decron, curé de la paroisse, avait eu l'amabilité de nous attendre pour nous faire les honneurs de cette église.

Le dîner à l'hôtel Budan se termine par les toasts les plus aimables échangés entre notre Président, M. le chanoine Urseau, qui nous a guidés avec une intelligence et un empressement que la Société ne saurait oublier, et enfin M. Joûbert, dont nous avons pu apprécier la science et l'affabilité. Ces messieurs veulent bien accepter d'être présentés le premier comme membre honoraire de la Société archéologique de Nantes et le second comme membre correspondant, et l'on convient pour l'an prochain d'une nouvelle excursion qui ferait fusionner les deux Sociétés, puis, dans le train qui nous ramène, l'on s'entretient longuement des charmes de cette journée, dont les Anciens auraient dit qu'elle ne fut tissée par les Parques que de laine blanche et de soie.

Le Secrétaire général

Antoine VINCENT.

— 37 —

Ruines Gallo-Romaines

dans la

Commune de Langonnet (Morbihan)

C'est une opinion assez répandue que la péninsule Armoricaïne n'a jamais été tout à fait conquise par les Romains, qu'elle n'a jamais partagé le sort de la Gaule. On se persuade volontiers qu'elle a conservé sa langue et ses mœurs pendant l'occupation romaine et que, même en faisant abstraction de toute invasion de la part des Bretons insulaires, elle parlerait encore la langue celtique et se distinguerait profondément du reste de la France.

Cette opinion, il est vrai, a été rejetée depuis longtemps par tous ceux qui ont étudié d'un peu près l'histoire de la Bretagne armoricaïne. On ne peut en effet faire la moindre incursion dans les annales de l'époque gallo-romaine sans reconnaître que les vainqueurs étendirent leurs conquêtes jusqu'aux rivages de l'Océan, jusqu'aux points du territoire où s'élèvent aujourd'hui Brest, Vannes et Saint-Malo, par exemple. L'occupation pénétra même dans l'intérieur et les villes de Vorganium et de Sulim sont là pour attester que la civilisation romaine s'était avancée bien loin du littoral, et s'était établie d'une manière plus ou moins définitive sur divers points de la partie centrale de la presqu'île.

Toutefois, même pour les érudits et les historiens, il semble peu admissible que la domination romaine se soit implantée là d'une façon aussi solide et

aussi générale que dans les autres pays conquis à l'Empire. Convaincus peut-être que ce coin de la Gaule était plus impénétrable ou moins habité que les contrées environnantes, ils inclinent à croire que le mouvement et la vie se sont trouvés concentrés sur le littoral pendant les premiers siècles de notre ère, que l'activité industrielle n'a jamais été bien grande à quelques lieues des côtes et que tout s'est borné à une prise de possession nominale et sans grand résultat effectif.

Cette opinion est-elle conforme à la vérité ? Il est permis d'en douter ce nous semble. Elle paraît en effet reposer non seulement sur l'absence de documents écrits révélant l'occupation dans toute sa vérité, mais aussi sur l'oubli, l'abandon dans lequel ont été laissés les vestiges de l'industrie et de l'architecture de cette région à l'époque dont nous nous occupons.

Presque partout, le sol cultivé ou traversé par des voies de communication nombreuses, par des voies ferrées surtout, a laissé voir ce qu'il renfermait et a révélé l'état ancien des lieux. En Bretagne, au contraire, le sol, très souvent inculte ou couvert de bois, cache encore profondément les trésors historiques qu'il contient ; les voies ferrées sont peu nombreuses ou sont nouvelles ; la population est peu éclairée ; bien qu'intelligente, elle est fataliste et, si elle aime les légendes et l'histoire, elle se doute peu que l'histoire est une chose qui se fait et se complète tous les jours.

Le pays n'a pas été étudié, ou ne l'a été que très superficiellement et c'est là ce qui a pu faire croire aux historiens qu'il était peu habité ou peu civilisé à l'époque de la conquête. Aussi croyons-nous que les choses apparaîtraient sous un tout autre jour, non seulement s'il était fait des études méthodiques et pratiqué des fouilles dans tous les endroits susceptibles d'attirer l'attention des archéologues, mais même s'il était fait des observations sommaires, si chaque habitant capable de comprendre l'intérêt d'une pareille tâche,

voulait s'astreindre à rechercher et à examiner les anciennes voies, les monuments et les débris de monuments semés autour de lui, à faire quelques excursions dans le voisinage de son château ou de sa maison, à interroger les cultivateurs et les ouvriers qui sont habitués à remuer le sol, tels que les cantonniers et les terrassiers. Abondante et facile, croyons-nous, serait la moisson et toutes ces observations, toutes ces trouvailles recueillies et groupées, pourraient être transmises aux Sociétés savantes qui sont chargées de généraliser les faits, d'en tirer les conclusions ; elles deviendraient des sources historiques d'une valeur indiscutable ; elles contribueraient à enrichir nos annales en comblant les immenses lacunes que l'indifférence et la barbarie y ont creusées ou laissées.

C'est à ce sentiment que nous avons obéi l'an dernier en communiquant à la Société Archéologique de Nantes, cette note un peu diffuse peut-être, un peu trop imprécise aussi, sur l'établissement industriel de Langonnet. Cette modeste étude, encore bien qu'elle n'eût pas pour des savants de la région nantaise l'intérêt d'une étude approfondie portant sur des monuments de notre contrée, fut pourtant accueillie avec une bienveillance dont l'auteur fut et demeure très touché ; il tient à le déclarer ici et il ajoute que c'est cette bienveillance même qui l'encourage à prendre la parole aujourd'hui et à donner quelques renseignements sur divers postes ou villas de l'époque gallo-romaine dont il a relevé les vestiges et les traces dans la même commune. Voici dans quelles circonstances :

La villa de Minez-Bloc'h. — Je venais d'arriver à Langonnet, comme les années précédentes, à l'époque des vacances, lorsque j'appris qu'un propriétaire du bourg qui faisait construire une maison d'habitation au village de Minez-Bloc'h, avait découvert, dans un champ voisin, des restes de bâtiment et des briques d'une forme particulière. D'après la description sommaire

que l'on me donna, je compris qu'il s'agissait de briques et de ruines gallo-romaines. Ce qu'on me racontait me surprenait d'autant moins que, depuis longtemps déjà, les importants vestiges d'ateliers de Castel avaient attiré mon attention et que je m'attendais à rencontrer d'un jour à l'autre des restes de constructions élevées au moyen des produits industriels de Castel.

Dès le lendemain je me dirigeai vers Minez-Bloc'h, où je n'eus pas de peine à découvrir et la construction nouvelle et les restes de l'ancienne villa.

Le village de Minez-Bloc'h (1) est situé à deux kilomètres environ au Nord-Ouest de Langonnet, sur la route de Gourin. La plus grande partie du village s'étend au Nord-Est de la route ; quelques maisons cependant sont situées au Sud-Ouest. C'est de ce dernier groupe que fait partie la construction nouvelle ; elle est située à l'extrémité occidentale et se sépare presque des autres habitations. A cet endroit le terrain s'élève beaucoup et, si l'on continue à se diriger vers le Sud, on arrive sur un plateau de forme régulière qui semble justifier en tout point le nom du village. C'est bien en effet une de ces collines que les Bas-Bretons désignent sous le nom de Minez (montagne) et qui sont si nombreuses en Armorique.

Du haut de ce plateau la vue est magnifique. Le regard plonge à l'Ouest sur la vallée où coule un des affluents du ruisseau du Duc, puis se relève instinctivement pour aller embrasser la chaîne des Montagnes Noires, par dessus cette mosaïque ou ce chaos de prairies et de coteaux boisés qui s'appellent le Quinquis, Kertanguy, Minez-Pempenn, Pouleriguenn et Minez-Glaz.

Quant à la seconde partie du mot, c'est-à-dire au mot Bloc'h, je suis assez embarrassé pour le traduire. En

(1) Sur le plan cadastral le village de Minez-Bloc'h, ou tout au moins la partie Est de ce village est désignée sous le nom de Minez-Meur, la Grande Montagne.

breton, le mot bloc'h veut dire entier ou entièrement, ce qui n'ajoute pas grand chose au sens du mot Minez; montagne. On pourrait peut-être y voir une contraction des mots Bel et Loc'h, endroit où est honoré Bel ou Baal. Toutefois cette explication semble bien hasardeuse. Pour l'accepter il faudrait admettre que le dieu Bel ou Baal, qui n'était autre que le soleil, était connu des Gaulois et qu'il avait un temple à Minez-Bloc'h. Tout ceci n'est peut-être pas contraire à la vraisemblance, mais n'est sans doute pas prouvé.

Ce tableau avait-il autrefois séduit les Gallo-Romains quand ils le choisirent comme lieu d'habitation ? Je ne sais ; mais il est certain qu'il était bien fait pour exciter l'admiration de ces générations qui semblaient chercher avant tout le bien-être et la satisfaction des yeux. Il faut ajouter que la montagne de Minez-Bloc'h convenait sans doute aussi pour l'observation et pour la défense au point de vue militaire.

En arrivant auprès de la maison nouvellement bâtie, je ne remarquai tout d'abord aucun débris de briques romaines, ni de poteries; mais, dans les murs mêmes, et dans des talus rudimentaires entourant le jardin, qui venait d'être clos, j'aperçus des pierres d'un petit volume et de forme presque cubique rappelant très bien l'appareil romain. Dans le chemin ou sentier, sur le sol où je marchais, les mêmes pierres se rencontraient parmi des fragments de toute sorte déposés là pour combler les excavations. Un peu plus loin, en continuant ma route vers le Sud-Ouest, je ne tardai pas à constater la présence de morceaux de briques, les uns déjà enfoncés dans le sol, les autres fraîchement remués et paraissant provenir d'une démolition récente.

Mon premier soin fut de prendre quelques-uns de ces débris et de les examiner. J'eus à peine un sentiment de surprise. Je reconnus du premier coup la brique à rebord (*tegula hamata*) traditionnelle. La forme y était ainsi que les autres caractères et ce qui me frappa, tout

en me paraissant assez naturel, ce fut la ressemblance parfaite entre ces briques et celles de Castel. Les dimensions, la couleur, le grain, le degré de dureté tout se rencontrait et tout contribuait à me confirmer dans mon opinion que les briques de Minez-Bloc'h provenaient de Castel.

Je fis une centaine de pas sur ce chemin, en m'éloignant du village. Plus j'avancais, plus les débris devenaient nombreux. Je ne tardai pas à en apercevoir dans le talus même du champ que bordait le chemin et situé du côté du Sud-Ouest. Là ils n'étaient pour ainsi dire plus mélangés ; ils formaient la plus grande partie du sol où se trouvaient répandus dans le chemin, comme des débris de carrière rejetés et abandonnés à eux-mêmes.

Enfin, dans ce champ situé au Nord-Ouest, et qui porte au cadastre le nom de Minez-Storquennec (1) et est inscrit au plan sous le numéro 986 de la section P, le terrain me paraissait former une éminence légère affleurant la partie supérieure du talus et, par conséquent, dominant le chemin qui se trouvait ainsi en contre-bas.

Malgré la différence de niveau entre le champ et le chemin, il ne me fut pas difficile de pénétrer dans l'enclos. C'était un terrain inculte de près d'un hectare, clos de talus formés de pierres de granit et de terre. Ces talus, comme la plupart de ceux de la contrée, remon- tent, suivant toute apparence, à plusieurs centaines d'années, mais ils n'ont aucun caractère d'antiquité proprement dite ; ils sont bretons.

En entrant dans le champ, je ne pus m'empêcher d'éprouver un sentiment de dépit. Je vis bien que je me

(1) Le mot Storquennec veut dire : semé de monticules ; il indique très bien que le sol était parsemé de tertres ou éminences qui n'étaient autre chose que des restes de constructions recouverts par l'humus et la bruyère.

trouvais en présence d'une construction romaine, mais, il fallait l'avouer, j'étais plutôt devant l'emplacement que devant la construction elle-même. Les briques ne manquaient pas, mais les murs avaient à peu près disparu. Je m'approchai pourtant et je reconnus, au milieu d'un amas de fragments et de sable terreux, deux blocs de granit émergeant du sol et taillés sur deux de leurs faces au moins. Ces blocs étaient encore en place et formaient comme la base d'un mur assez important. Ils portaient les traces d'un violent incendie, à en juger par la couleur et la désagrégation de la pierre. Le sable et la terre qui les entouraient avaient aussi, d'ailleurs, une couleur significative due sans doute à la même cause.

Je me trouvais donc bien sur l'emplacement de la construction principale, sur la partie la plus intéressante de l'établissement gallo-romain qui avait dû s'élever en cet endroit. Mais l'incendie datant des invasions et la démolition récente avaient presque tout supprimé et je n'apercevais même pas la base des substructions que l'on rencontre ordinairement dans ces circonstances. Désappointé mais non découragé, je pris le parti d'aller aux informations et de rétablir, sur les renseignements que je pourrais trouver, une opinion que j'aurais bien préféré baser sur des observations personnelles. Je me rendis chez le propriétaire et je lui demandai toutes les explications que je crus utiles sur la forme de la construction que ses ouvriers avaient démolie, de même que sur les objets que lui-même aurait pu remarquer ou mettre de côté.

Les détails que j'obtins sur la forme et l'importance des ruines se bornèrent malheureusement à des explications un peu vagues.

J'appris seulement que les matériaux sortis ou enlevés du sol avaient été employés à la construction nouvelle ou jetés dans le chemin pour en niveler et en consolider la surface.

Quant aux objets trouvés, il me dit qu'ils étaient

peu nombreux et insignifiants et que ni lui ni ses ouvriers n'y avaient prêté une grande attention. Il me présenta seulement un débris de poterie provenant d'un vase en terre rouge très fine et portant des empreintes d'un dessin artistique. Ce débris est peu de chose sans doute, pourtant il est impossible de ne pas s'y arrêter, car il suffit à lui seul pour attester la présence des Gallo-romains à cet endroit et prouver que la construction qui l'occupa a une origine gallo-romaine. Les dessins qui y sont représentés sont un élément d'appréciation permettant de classer d'une manière certaine le vase qu'ils contribuèrent à orner, et l'époque à laquelle il appartient.

Le propriétaire me montra un autre objet dont la destination, la provenance et la nature me parurent beaucoup plus incertaines. C'est une plaque en cuivre découpé de 15 centimètres de long sur 8 centimètres de large environ.

Malgré la conviction où j'étais que l'endroit fouillé devait renfermer d'autres objets plus ou moins dignes d'être recueillis, je dus me contenter de ce qu'on me disait et de ce que l'on me donnait. Je ne mettais d'ailleurs pas en doute la bonne foi de mon interlocuteur. Je sais combien sont peu clairvoyants en matière d'archéologie et d'objets archéologiques, ceux qui ne s'en sont jamais occupés. Tant qu'une trouvaille ne leur paraît pas renfermer un métal, surtout un métal précieux, elle ne vaut pas la peine qu'on la regarde, encore moins qu'on la conserve.

Le propriétaire me dit que, dans quelques jours, il continuerait ses travaux de nivellement et que, s'il trouvait quelque chose d'intéressant, il me le réserverait. Il m'invita d'ailleurs à venir voir les travaux autant que je le voudrais.

Donc, trois ou quatre jours après, je retournai à la villa de Minez-Bloc'h. Ainsi qu'il me l'avait annoncé, les travaux avaient été continués. A quelques mètres au

Sud-Est des débris de construction dont j'ai parlé, une excavation avait été pratiquée et plusieurs morceaux de granit taillé avaient été mis à découvert. Ces pierres, qui pouvaient avoir 1^m20 de longueur, 0^m80 de largeur et 0^m15 à 0^m20 d'épaisseur, étaient polies sur toutes les faces excepté sur la face inférieure. L'une d'elles était ornée de moulures et portait une gorge profonde bien creusée sur deux de ses faces latérales. Le grain de ces pierres était fin et me parut différer du grain de la pierre de Langonnet; il rappelait plutôt le grain de la pierre de Pouleriguen, carrière située environ à quatre kilomètres au Nord de Minez-Bloc'h (1).

Ces trois pierres n'étaient plus en place; elles n'étaient ni superposées, ni juxtaposées. On voyait que les démolisseurs avaient passé là et, d'après ce que me dirent les ouvriers, ces pierres étaient déjà disposées sans symétrie au moment où ils les avaient aperçues. Aucun objet portant des marques de travail humain ne fut d'ailleurs trouvé sous ces pierres ni autour d'elles.

Profitant de la présence des ouvriers, je fis donner quelques coups de pioche à l'endroit où se trouvaient les pierres, de même qu'autour des autres blocs que j'avais remarqués à ma première visite, mais les ouvriers ne trouvèrent partout que la terre, le sable et quelques débris de briques. On se trouvait toujours en présence d'un terrain remué, fouillé et rien ne restait, je l'ai cru du moins, de l'antique construction.

Je me mis alors à observer et à étudier avec quelque

(1) Suivant des renseignements qui me sont parvenus ultérieurement, des pierres semblables à celles-ci auraient été trouvées, il y a un certain nombre d'années, dans un champ voisin de Minez-Storquennec, mais situé plus au Sud-Ouest et du côté opposé par rapport au chemin. Ce champ, cultivé depuis longtemps, présente aussi d'ailleurs des débris de briques et même de poteries, mais à l'état de fragments très divisés.

attention ce que j'appellerais les dépendances de la construction et le terrain où le tout était situé.

Tout d'abord à quelques mètres au Nord, je remarquai les traces très apparentes d'un rectangle appuyé par l'un de ses petits côtés au chemin conduisant au village de Minez-Bloc'h et se développant vers le Sud-Ouest et vers la partie libre du champ. Ce rectangle avait une largeur de 8 mètres environ et une longueur à peu près double. Les pierres qui formaient les côtés étaient presque désagrégées et étaient à peine enfoncées dans le sol.

L'absence presque complète de fondations dans cette construction accessoire, de même que dans la construction principale, s'explique peut-être par l'établissement du travail reposant directement sur le roc naturel, très rapproché de la surface en cet endroit. Nulle part du reste, à Minez-Bloc'h, je ne remarquai la présence de la chaux ni la marque de l'emploi de matériaux d'origine calcaire.

Jetant ensuite un regard d'ensemble sur ce champ inculte, je ne tardai pas à reconnaître que presque toute la surface en avait été occupée par des constructions plus ou moins primitives. A partir de l'angle du bâtiment principal et du point où se trouvaient les pierres taillées dont il a été question plus haut, s'étendait une ligne de pierres informes représentant l'emplacement ou les restes d'un mur presque détruit. La ligne était droite et se dirigeait à peu près vers le Nord-Ouest. On ne pouvait la confondre avec les vestiges d'un talus moderne servant de clôture aux champs. En effet tous les talus de cette sorte, même les plus anciens, sont munis de douves ou fossés dont la terre a été extraite pour faire la partie saillante.

La ligne avait environ 80 mètres de longueur et se terminait à quelques pas du talus limitant le champ de ce côté. En suivant ce talus et en l'observant, je crus reconnaître dans sa masse un mélange de pierres de

forme régulière et cubique ayant beaucoup d'analogie avec les pierres de l'appareil romain.

En avançant vers l'Ouest, le talus devenait irrégulier tout en présentant toujours des pierres de forme assez régulière. Enfin, à quelque distance de l'angle formé par l'intersection des lignes, dans le champ attenant, on distinguait facilement, parmi la fougère et les autres plantes, un amas de pierres indiquant encore la place d'une construction peut-être très simple, mais différente d'un travail fait uniquement pour clore un terrain situé en pleine campagne. Des arbres vieux de plusieurs siècles, des chênes, avaient poussé sur ces débris et mêlaient leurs racines tourmentées aux pierres à travers lesquelles elles s'étaient difficilement tracé un chemin.

A une distance d'au moins soixante mètres de la ligne se dirigeant du Nord-Est au Sud-Ouest, dont nous avons parlé, se développait une autre ligne parallèle d'un âge difficile à déterminer et se terminant au talus qui borde le chemin au Nord-Est. A l'endroit où elle prenait contact avec ce talus, c'est-à-dire à l'angle Sud-Est, des débris de construction se voyaient aussi, mais ils ne présentaient aucune régularité, ni aucune forme. Ils n'en étaient pas moins des indices certains de l'existence d'un bâtiment quelconque en ce point.

En résumé, quand on était sur le sommet de ce plateau de Minez-Bloc'h, on se trouvait en présence d'un carré allongé ou d'un trapèze d'un hectare environ, dont la villa ou plutôt les restes de la villa occupaient la partie Est et dont les vestiges de deux autres constructions occupaient l'angle Sud-Est et l'extrémité Sud-Ouest.

Aujourd'hui, après avoir été cultivé, le champ est retourné en friche. Aucun objet important ne m'a été remis ni signalé. Mais l'herbe qui recouvre le sol laisse voir les dénivellements du terrain et ne parvient pas à cacher les débris de vases et de briques disséminés à la surface ou plus ou moins engagés dans la couche arable.

Il est à peu près évident que la villa de Minez-Bloc'h, depuis une quinzaine de siècles peut-être, n'était plus qu'une ruine ; les invasions l'avaient détruite. Comme partout ailleurs, l'incendie y avait passé, après le pillage, bien entendu, et c'est là ce qui explique l'absence presque complète d'objets dignes de fixer l'attention des archéologues. La couche végétale, très peu épaisse à cause de l'aridité du sol, n'offrait pas aux objets ayant survécu à l'invasion un abri sûr contre les habitants. Le sol, facile à remuer même avec les doigts, a livré ses secrets et tout ce qu'il contenait au premier venu et tout ou presque tout a été emporté par les hommes et par le temps.

Il ne me reste plus à signaler que de nombreux débris de briques à rebord disséminés dans un champ très fertile et cultivé depuis longtemps, situé à l'Est de la villa proprement dite et séparé seulement par le chemin qui la longe de ce côté.

Signalons aussi une portion de chemin très droite et large sortant du village et se dirigeant vers le Nord-Ouest. Ce chemin qui passe à deux cents mètres au plus au Nord-Est de la villa et sur lequel s'amorce un autre chemin interrompu se dirigeant vers elle, a toutes les apparences d'une voie romaine. Il est tracé en plein roc et se distingue absolument des chemins bretons. La surface du rocher qui le forme est rugueuse mais plane. Ce chemin n'a guère aujourd'hui de raison d'être que comme chemin de servitude et se perd dans les champs. Malgré cela il porte le nom significatif de Hent-Meur, le Grand chemin. D'ailleurs si on le prolonge en ligne droite on voit qu'il se dirige au Nord-Est vers Castel dont nous avons parlé et au Sud-Ouest vers la villa de Locmaria dont nous croyons devoir dire quelques mots.

Villa de Locmaria. — Le lieu auquel nous donnons le nom de Locmaria est indiqué sur les cartes sous le nom de Chapelle-Neuve et porte actuellement dans le pays le

nom de Chapel-Neo. Le clergé préfère le nom de Locmaria et considère cette dénomination comme plus ancienne. Il a peut-être raison.

A cet endroit existe une ferme et tout près de la ferme, presque dans la cour se trouve une chapelle dite la Chapelle-Neuve ou Chapelle de Locmaria. Elle est dédiée à la sainte Vierge. Un pardon y a lieu le jour de l'Assomption ; on y célèbre les offices de la paroisse ce jour-là et le clergé et les fidèles s'y rendent en procession dans la matinée, puis reviennent de même en procession après les vêpres. On y dit aussi la messe le jour de la fête de sainte Anne.

La chapelle est de style gothique si l'on en juge par la forme des fenêtres, mais ces fenêtres ont été remaniées, les murs ont été enduits, de telle sorte que tout caractère d'architecture un peu ancienne a disparu. Ces réparations mal comprises sont sans doute postérieures à la Révolution et la transformation qu'elles ont produite explique peut-être la substitution du nom de Chapelle-Neuve à celui de Locmaria. Mais cela n'est pas bien sûr.

A une faible distance de la ferme et de la chapelle, environ à 200 mètres au Nord-Est, se trouve un village d'une certaine importance qui porte le nom de Restangouasguen, mot qu'on pourrait traduire : la demeure de l'homme blanc. Ce nom cache peut-être une légende, mais je n'ose l'affirmer, parce qu'il n'est pas toujours facile de faire parler les gens de la campagne quand on les interroge sur ce qui tient à leurs croyances intimes ou à leurs superstitions.

C'est au village de Restangouasguen, plutôt qu'à Locmaria, qu'aboutirait le chemin gallo-romain de Minez-Bloc'h si on le prolongeait vers le Sud-Ouest. Mais ce chemin, ainsi que nous l'avons dit, est supprimé et l'on n'arrive au village que par un chemin étroit, tortueux, comme tous les chemins bretons et qui contourne une grande colline située entre Minez-Bloc'h et Locmaria.

La chapelle de Locmaria est, comme presque toutes les chapelles bretonnes, entourée d'un talus très simple analogue à ceux qui servent de clôtures aux champs et destiné à la séparer des terrains avoisinants. L'enclos ainsi formé ne compte que quelques ares de terrain.

Un jour que je me rendais à la chapelle, qui est à la fois un but de promenade et de pèlerinage, j'aperçus, sur le sommet du talus par dessus lequel on passe habituellement pour entrer dans l'enclos, un fragment de brique. Ce fragment était à peine visible ; il disparaissait presque dans la terre battue qui reliait les pierres formant la clôture.

Tout morceau de brique attire l'attention dans cette partie de la Bretagne, parce que l'usage de la brique y a été inconnu pendant plus de mille ans, je pense. Je me penchai donc et, tant avec le pied qu'avec les doigts, je parvins sans trop de peine à retirer le fragment que j'avais aperçu. Il était de petite dimension, moins grand que la main, je crois ; mais il portait le signe distinctif de la *tegula hamata*, le rebord traditionnel, qui ne laisse guère de doute sur la nature du morceau de terre cuite qui en est revêtu.

J'entrai à la chapelle avec les personnes qui m'accompagnaient et qui se préoccupaient, je dois le dire, un peu moins que moi, de la trouvaille. Mais il faut le reconnaître : au bout de quelques instants, après avoir rendu mes devoirs à la sainte Vierge et à sainte Anne, j'eus une forte distraction et je ne pus m'empêcher de penser que j'étais dans une chapelle chrétienne élevée probablement sur les ruines d'une villa ou d'un temple gallo-romain.

De la place où j'étais, c'est-à-dire de l'aile droite du transept, j'observais les murs et le sol lorsque j'aperçus à droite d'un autel dédié à sainte Anne, presque dans l'angle Sud-Est du transept, dans une excavation produite par l'enlèvement d'une pierre de dallage, un morceau de brique semblable à celui que j'avais trouvé

sur le talus, mais sensiblement plus grand. Je me baisai pour le palper et le retirer, je constatai qu'il était accompagné de plusieurs autres et que le dallage, dans cet endroit, était établi sur une couche de briques cassées et laissées là comme pour servir de soutien.

Dès ce moment ma conviction fut faite; je ne doutai plus que je ne fusse sur les ruines d'une villa ou d'un établissement quelconque datant de l'époque gallo-romaine. Mais l'heure s'avancait; je quittai Locmaria, un peu à regret, et me promettant bien de compléter mes investigations.

Je ne tardai pas en effet à revenir à la Chapelle-Neuve. Tout attire du reste dans cet endroit, et le calme mystérieux de la petite vallée où s'élève la chapelle et le mystère dans lequel elle s'enveloppe et se cache presque tout entière, laissant seulement sa flèche gracieuse émerger du massif de châtaigniers qui l'entoure.

Cette fois je me mis à inspecter le sol du petit enclos où se dresse la chapelle, ainsi que les murs mêmes de l'édifice. A quelques mètres du chevet, c'est-à-dire à l'Est, je découvris encore quelques débris de briques à rebord, enfoncés dans le sol du sentier et à demi-usés par le pied des passants. Quant aux murs mêmes de l'édifice de la chapelle, ils ne me révélèrent rien. L'endroit qui les recouvre, principalement comme à l'intérieur, rend tout examen sérieux difficile ou impossible.

Je ne pouvais cependant m'arracher à cette idée que d'autres vestiges devaient exister et je me mis à faire le tour de l'édifice en observant les talus qui forment l'enclos. Du côté du Nord je ne tardai pas à remarquer, dans ce talus qui est bien breton mais déjà fort ancien, des pierres très régulières et de la même forme que celles que j'avais observées à Minez-Bloc'h. Ces pierres tranchaient du reste avec les autres auxquelles elles étaient plus ou moins mêlées.

Je jetai un regard dans le champ attenant au Nord et qui est un verger ou plutôt une prairie plantée de pom-

miers. Je constatai que la disposition en était déclive et formait une pente dans la direction du village de Res-tangouasguen. Dans le haut du champ et appuyé contre la paroi opposée du talus, j'aperçus un monceau de décombres à demi recouvert par l'herbe et les plantes parasites. Je franchis l'obstacle et je me trouvai sur un tas de pierres de petites dimensions, accumulées pêle-mêle et présentant également les caractères du petit appareil romain. A ces pierres étaient mêlées encore des briques brisées dont la surface exposée à l'air était couverte d'une mousse dure et noire, comme celle qui donne aux roches naturelles une teinte grise, désignée par les poètes ou par les peintres sous le nom de patine du temps.

Cet amas de pierres et de briques formait un volume de 15 à 20 mètres cubes environ et se prolongeait vers les bâtiments de la ferme. Il se pourrait bien qu'il cache la base de murs anciens d'une certaine importance. Il est cependant plus vraisemblable que la villa se trouvait à l'endroit même où a été bâtie la chapelle et qu'il n'y a au delà du talus autre chose que les débris rejetés comme impropres à la construction.

Quoiqu'il en soit, la preuve de l'existence d'une villa ou d'un établissement quelconque à Locmaria me semble faite et c'est là ce que je me proposais en abordant cette modeste étude; c'était de faire partager ma conviction aux archéologues qui liront ces lignes ou du moins de les mettre à même de discuter mon opinion et de la rectifier s'il y a lieu.

A quelques cents mètres de la Chapelle, au Sud, existe une fontaine dédiée à la sainte Vierge et à sainte Anne. Cette fontaine est une source naturelle et qui existait déjà sans doute il y a deux mille ans. Sa présence vient peut-être corroborer la thèse de l'existence d'un établissement gallo-romain à Locmaria, l'existence d'un petit temple païen qui fut remplacé par un oratoire chrétien à l'époque de l'occupation bretonne ou de la conversion des habitants.

Si l'on prolonge en ligne droite le chemin que nous avons supposé avoir existé autrefois et conduisant de Minez-Bloc'h à la Chapelle-Neuve, on rencontrera à 2 kilomètres au Sud-Ouest un grand village ou hameau désigné sur les cartes sous le nom de la Villeneuve-Lohéac ou Loyac. Je n'ai jamais rien vu à cet endroit qui fût de nature à attirer l'attention au point de vue archéologique ; je n'ai jamais entendu dire qu'il y ait été trouvé aucun objet intéressant. Mais je dois dire que je n'y ai fait encore aucune recherche. Aussi je crois devoir citer le nom de ce village, que les habitants appellent Ker-Neo parce que ce nom a souvent été appliqué à des établissements ou à des constructions élevés sur les ruines d'établissements gallo-romains. L'explication est d'ailleurs dans la nature des choses. La construction ancienne était la vieille construction et la nouvelle était la ville neuve.

Il existe d'autres lieux ou villages appelés Villeneuve dans la même commune ; tel la Villeneuve-du-Bois au pied des montagnes Noires. Si aucun vestige gallo-romain n'a été mentionné comme provenant de la Villeneuve-du-Bois, aussi bien que de la Villeneuve-Lohéac, cela ne prouve pas qu'il n'en existe aucune ; cela prouve plutôt qu'il n'a jamais été fait de recherches.

Stangnian et Kergaradec. — Minez-Bloc'h et la Chapelle-Neuve sont situés sur la rive droite de la rivière de Langonnet qui est un affluent de l'Ellé. Castel, au contraire, est situé sur la rive gauche et très près de cette rivière, ainsi que nous l'avons dit, dans une précédente étude. Il en est de même de deux autres villages ou hameaux, dans le voisinage desquels nous avons relevé la présence de débris gallo-romains plus ou moins importants.

Le premier est le village de Stangnian, situé à un kilomètre environ de l'Abbaye de Langonnet, tout près de l'Ellé et sur le bord d'un chemin fort large dont il

reste des parties considérables. Ce chemin conduisait, à peu près en droite ligne, de l'Abbaye au point où est situé Castel.

Le nom de Stangnian a pris une forme plus ou moins bretonne, mais il sonne comme un mot latin et rappelle le mot *stagnum* qui se justifierait de lui-même. En effet, l'Ellé coule au bas du coteau sur lequel s'élève Stangnian et, dans certains moments, à l'époque des crues par exemple, elle forme un véritable étang au fond de la vallée qu'elle traverse.

J'en'ai fait aucune recherche spéciale à Stangnian, mais en me rendant à l'Abbaye par ce chemin, tantôt droit et large comme une voie romaine, tantôt tortueux et étroit comme un sentier breton, qui conduit de Restambleiz à l'Abbaye, j'ai été frappé du grand nombre de morceaux de briques que j'ai trouvés dans les champs avoisinant Stangnian. Bien des fois, j'ai cherché du regard une éminence ou un reste de mur qui pût me guider et me servir de point de repère pour rattacher à un centre quelconque tous ces débris errants ; mais jusqu'ici cela ne m'a pas été possible. Il y a trop longtemps que le sol de ces champs est cultivé. Ces fragments épars ont été trop de fois tournés et retournés par la charrue. Toute trace de construction semble avoir été effacée. Une seule chose est incontestable ; c'est que ces débris existent et qu'ils portent toutes les marques de la brique gallo-romaine *tegula hamata*. Il y a donc eu là une villa ou un établissement de l'époque gallo-romaine. Quand même le voisinage de l'Abbaye, quand même le nom presque latin de Stangnian ne serait pas là pour l'attester, il faudrait encore conclure à l'existence d'un établissement gallo-romain à cet endroit.

Le second village situé sur la rive gauche de la rivière de Langonnet, près duquel j'ai trouvé des vestiges de constructions gallo-romaines porte le nom de Kergaradec, habitation, résidence aimable ou aimée. Il est situé à trois kilomètres du bourg de Langonnet, sur la ligne de

partage des eaux entre le bassin de l'Ellé et celui de son affluent. De ce point, la vue s'étend sur les deux vallées et l'on peut dire que cette vue serait très remarquée si, dans cette partie de la Bretagne, les situations pittoresques ne se rencontraient pour ainsi dire à chaque pas.

Le village se compose de deux fermes ; c'est dans l'aire à battre de l'une de ces deux fermes que j'aperçus un jour, comme par hasard, un morceau de brique entièrement enfoncé dans le sol. Comme je voyais à proximité un four, ma première idée fut que ce morceau de brique provenait du four et avait été rejeté à la suite d'une réparation. Je m'approchai donc et j'examinai la voûte. Mais cette voûte, comme celle de tous les fours ruraux de cette contrée, était faite en petits moëllons de granit plus ou moins régulièrement taillés.

Je ne voyais du reste, aucune brique ou fragment de brique employé à la construction des bâtiments, Je me mis alors en devoir de retirer du sol celui qui avait attiré mon attention. J'eus une certaine peine ; mais enfin je parvins à mon but.

Ainsi que je le pressentais, le fragment était un morceau de brique à rebord absolument comme ceux de Castel, de Minez-Bloc'h et de la Chapelle-Neuve. Il était un peu plus grand que la main. D'autres débris se trouvaient au-dessous. On remarquait du reste à cet endroit la trace d'un mur, trace bien informe, il est vrai, mais reconnaissable cependant.

Je me mis alors à examiner avec un certain soin les terres cultivées et les jardins de ferme qui s'étendaient à l'Ouest des bâtiments. Je ne vis rien qui fût digne d'attention, mais ne j'étais pas surpris que, dans des terres cultivées sans interruption depuis plus de mille ans peut-être, toute trace de construction eût disparu.

Je dois dire pourtant que pendant que j'observais les murs des bâtiments, une chose me frappa. La partie élevée d'un mur aspectant à l'Est était faite de pierres très régulières et d'un petit volume, rappelant tout à fait

le petit appareil romain. Ce n'est pas là un détail bien probant sans doute, car en Basse-Bretagne la pierre se taille facilement et souvent les plus simples constructions sont en matériaux assez réguliers, mais ce détail, rapproché de la présence des fragments de briques, a peut-être son intérêt et je me permets de le noter ici.

Tels sont en résumé, les points principaux du territoire de la commune de Langonnet sur lesquels j'ai cru pouvoir relever des vestiges plus ou moins importants de l'occupation et de la civilisation gallo-romaines. Ils se réduisent à cinq : Castel, Minez-Bloc'h, la Chapelle-Neuve, Stangnian et Kergaradec. Il y aurait peut-être lieu d'y ajouter le Grand Borin situé très loin au Nord, à plus de six kilomètres du bourg et Kernel, situé à trois kilomètres environ au Nord-Est, villages ou hameaux près desquels on m'a dit avoir trouvé des briques à rebord ; mais je n'ai rien constaté par moi-même dans ces deux endroits, d'où il suit que je ne les cite que pour mémoire (1). Je crois devoir mentionner encore Kerhastellou sur le bord de la rivière de Langonnet et la Villeneuve-du-Bois, à l'Ouest du grand Borin. Ces noms de villages sont significatifs et indiquent des lieux très anciennement habités.

Pour les autres points dont j'ai parlé et que j'ai décrits peut-être même un peu longuement, j'ai le regret de dire que je ne les ai pas étudiés comme j'aurais dû le faire et comme j'aurais aimé à le faire. Ce ne sont pas

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites j'ai eu occasion de visiter Kernel. Ce que j'y ai vu et appris a pleinement confirmé ce que j'avais entendu dire. A Kernel on trouve non seulement des briques mais des fragments de vases rien qu'en remuant la surface du sol. La maison d'habitation a peut-être été bâtie sur l'emplacement d'une villa. En tout cas le jardin situé au devant présente une disposition particulière qui mérite d'être examinée. Le propriétaire qui est un homme intelligent et instruit se propose d'ailleurs de faire des fouilles.

des descriptions de surface que j'aurais voulu apporter ici, ce sont des descriptions, des exposés de fouilles, des objets particuliers retirés du sol et donnant une physiologie spéciale à chaque endroit étudié. Hélas ! chaque fois que je me rends à Langonnet, j'y arrive avec l'intention de commencer des fouilles et, chaque fois, emporté par la nécessité de vaquer aux travaux d'intérêt immédiat, qui sont toujours urgents dans un pays où la patience et la résignation confinent à l'indifférence et au fatalisme, j'oublie ou j'ajourne les études d'ordre spéculatif pour m'occuper des questions d'ordre matériel.

Je sens du reste que la tâche est trop lourde et je me décide presque à abandonner à de plus jeunes le soin de l'entreprendre ou de la continuer.

Quoiqu'il en soit, j'ai cru remplir un devoir ou tout au moins faire une œuvre utile en signalant et en décrivant sommairement ce que les circonstances ou des investigations, plutôt sommaires, m'ont permis de constater. Je pense avoir prouvé d'une façon sérieuse l'existence de cinq établissements gallo-romains dans la commune de Langonnet. L'un, celui de Castel est d'une importance réelle, considérable même ; c'était un établissement de briqueterie qui, suivant toute vraisemblance a fourni des matériaux à tous les centres principaux du pays des Osismiens.

Quant aux autres, c'étaient sans doute des villas ou tout au moins des postes romains. En tout cas, postes ou villas, ces établissements ont leur intérêt. Ils nous montrent l'occupation et la civilisation gallo-romaines complètement assises, dans une région que la plupart des professeurs d'histoire et même des savants supposent être restée en dehors de la conquête effective et de l'influence de Rome. Donc, au point de vue de la vérité historique, cette constatation n'est probablement pas sans intérêt.

Les faits d'ailleurs portent avec eux leurs conséquences

et leurs conclusions. Si les bords de la rivière de Langonnet et de l'Ellé ont été occupés complètement par les Romains, si l'occupation a pénétré jusque dans cette région reculée, entièrement recouverte de forêts quelques siècles plus tard, il est hors de doute qu'elle a été générale dans toute cette partie de l'Armorique. Il est hors de doute que si l'on étudiait le pays, si même on recueillait les indications que pourraient fournir les habitants et surtout les lieux où des travaux importants ont amené des bouleversements de terrain, on constaterait la présence de ruines ou de vestiges de nature à transformer une hypothèse en réalité.

L'erreur, j'allais dire le malheur, consiste en ce que les gens sans instruction et, souvent aussi les gens instruits, se persuadent que l'histoire est faite pour jamais, que tout se trouve dans les livres. C'est à nous de réagir et de prouver que l'histoire se fait tous les jours et que, là où les livres et les manuscrits se taisent, le sol, la tradition, les usages peuvent parler et donner leur enseignement et leur lumière.

Nous disons l'histoire, il faudrait peut-être dire aussi la géographie; car c'est la géographie politique et économique d'autrefois qui est écrite dans le sol. On a, à grands efforts de science classique et de linguistique, cherché à construire des cartes et des plans de la géographie ancienne. On a, pendant des siècles, travaillé et discuté dans le vide, sur des textes obscurs et souvent erronés. Que ne dresse-t-on une carte de la Gaule avec les découvertes des villes, des villas, des temples et des oppida dont on a trouvé les restes et les ruines sur le territoire de la France? Que ne dressons-nous nous-mêmes une carte de l'Armorique en y faisant figurer les découvertes anciennes et récentes! L'indication des voies romaines avec celle des établissements gallo-romains, sur un plan dégagé de toutes les constructions de l'âge moderne ou même du moyen-âge, serait toute une révélation pour bien des personnes adonnées à

l'étude. Une carte de ce genre serait un guide précieux, au milieu de ces dissertations incessantes sur l'importance et l'étendue de l'occupation romaine, sur le temps qu'elle a duré, sur l'époque et sur les causes de sa disparition, sur l'origine des peuples qui ont consommé sa ruine.

On croit facilement que les archéologues sont des fanatiques de la collection, des hommes hypnotisés par la contemplation d'un objet quelconque pourvu qu'il soit ancien. L'erreur est grossière, mais, pour en démontrer la fausseté, il est bon que les archéologues produisent au dehors le fruit de leurs travaux, qu'ils prouvent que l'archéologie et l'histoire sont sœurs et qu'elles ne peuvent marcher d'un pas sûr qu'en se prêtant un mutuel appui.

ALCIDE LEROUX.

ÉTYMOLOGIES LOCALES

ORIGINE ET SENS DU NOM

DE

Saint-Philbert-de-Grand-Lieu

La paroisse de Saint-Philbert-de-Grand-Lieu est, depuis quelque temps déjà, à l'ordre du jour. Grâce aux observations de MM. Marionneau et Orioux et aux savants travaux de M. L. Maître et du R. P. de la Croix (1) sa vieille et remarquable église est enfin sortie de son obscurité séculaire. On en a pioché le sol ; on en a aussi, parallèlement, pioché l'histoire. De doctes archéologues se sont livrés, sur ce terrain bouleversé, à des controverses intéressantes qui attendent celui qui les tranchera définitivement.

Il n'est ni de notre but, ni surtout de notre compétence d'intervenir dans ces discussions ardentes :

Non nostrum, . . . tantas componere lites.

Mais, dans ces études, il nous semble qu'on a laissé

(1) L'étude intéressante que R. P. Camille de la Croix a consacrée à l'église de Saint-Philbert paraît actuellement avec de très belles planches. Son éminent auteur a bien voulu la lire à la Société Archéologique de Nantes, qui en a décidé la publication dans son *Bulletin* de 1906. On trouvera dans cette étude un docte exposé de toutes les opinions dont ce curieux monument a été l'objet, et l'opinion nouvelle à laquelle le grand archéologue s'est arrêté, après des fouilles menées avec la méthode la plus rigoureuse et les soins les plus méticuleux.

un petit coin sans l'explorer, ni même l'effleurer : celui de l'étymologie. C'est dans ce coin modeste que nous nous cantonnerons exclusivement. Voyons si, en cherchant bien, nous n'y ferons pas aussi quelques découvertes de nature à jeter un peu de lumière sur l'histoire de Saint-Philbert-de-Grand-Lieu.

Il en est des vieux textes, étudiés par le philologue, comme des terres que la pelle des archéologues remue en tous les sens. Le texte d'un acte procure à l'historien les faits, matière de l'histoire ; mais, en le passant bien au crible, la philologie, en retient des formes de noms capables, parfois, de faire connaître l'origine et même le sens du nom de la localité.

Saint-Philbert-de-Grand-Lieu ne s'est pas toujours appelé ainsi. Au VII^e siècle, lors de son apparition dans l'histoire, cette localité se nommait *Deas*. En 677, Ansoald, évêque de Poitiers, donne à saint Philbert : *villa que vocatur Deas*, comme le porte sa charte publiée par M. L. Maître, d'après un texte trouvé à Cunaud (1).

Deas conserva ce nom jusqu'au XI^e siècle ; on peut le voir par les titres suivants : 819, *in loco cujus vocabulum est Deas* (*Dipl. Lud. Pii*, Juénin, t. II, p. 79) ; 839, *monasterium Deas in quo S. Filibertus, confessor Christi, corpore requiescit*. (*Dipl. Lud. Pii* ; *ibidem*, p. 81) ; 854, *monasterio Deas in quo S. Filibertus habetur sepultus*. (*Dipl. Car. Calvi* ; *ibidem*, p. 85) (2).

(1) Cunaud, son prieuré et ses archives, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 1898, p. 240.

(2) JUÉNIN : *Nouvelle histoire de l'abbaye royale et collégiale de Saint Filibert et de la ville de Tournus*, Dijon, 1733. Ces textes avaient été précédemment publiés par le P. Chifflet, *Histoire de l'abbaye royale de Tournus*, Dijon, 1664 : Preuves, p. 191, 194, 206. On les trouve aussi dans D. Bouquet, *Recueil des Histoires des Gaules*, t. VI, p. 516, 628 ; t. VIII, p. 531. Ils ont été depuis publiés plusieurs fois. L'original du diplôme de 819 est conservé aux Archives de Saône-et-Loire, H 177, n° 1.

Les différentes chroniques qui parlent de ce monastère, à l'occasion de l'invasion des Normands, l'appellent également *Deas* (1). Enfin, en 1059, nous lui trouvons encore ce nom, mais pour la dernière fois, dans un diplôme du roi Henri I : *monasterium quod vocatur Deas* (2).

Cette localité de *Deas* n'a pas été la seule de ce nom. Il y en avait une autre qualifiée de château, *Deas castrum*, aux environs de Béziers. Elle est mentionnée par Grégoire de Tours, à la date de 533 (3).

L'existence de ce second *Deas* est peut-être de nature

(1) *In locum... qui antiquo vocabulo DEAS nuncupatur... monasterio quod DEAS dicitur relicto ; ... ad DEAS monasterium ... DEAS monasterium.* (*De translationibus et miraculis S. Filiberti, auctore Ermentario*, Chifflet, p. 87, 97, 124, 126 ; Juénin, p. 51, 57, 74). Cet ouvrage d'Ermentaire, déjà plusieurs fois réédité, vient de l'être encore avec une préface et des notes intéressantes par M. R. Poupardin, sous le titre de *Monuments de l'histoire des Abbayes de Saint-Philibert*. Paris, Alph. Picard, 1905.

Ad DEAS suum monasterium, (*Chronicon Trenorciense auctore Falcone*, Chifflet, p. 14 ; Juénin, p. 17).

DEAS monasterium (*Chronicon Aquitanum et Chronicon A-demari*, dans D. Bouquet, t. VII, p. 223, 226).

DEAS monasterium incendunt. (*Chronicon Lemovicense*, Chifflet, p. 186).. *DIAS monasterium incendunt*, (*Chronicon Engolismense*, Chifflet, p. 188, D. Bouquet, t. VII, p. 222.) La chronique d'Angoulême, comme on le voit, donne pour variante DIAS ; cette variante paraît trop tard pour qu'on en fasse état dans l'étude du nom.

(2) Chifflet, p. 313 ; Juénin, p. 186 ; D. Bouquet, t. XI, p. 601. Ce diplôme a été rappelé et confirmé dans d'autres actes des rois Philippe I, s. d. ; Philippe le Bel, mars 1318 ; Charles V, décembre 1367 ; Charles VII, 11 juin 1439 ; Charles VIII, 1494, et Louis XII, août 1501. Ces actes sont simplement mentionnés par Chifflet et Juénin, p. 128. Nous ignorons s'ils offrent des variantes dans l'énumération des noms des possessions de l'abbaye de Tournus.

(3) *Theudebertus usque ad Biterrensem civitatem abiens DEAS castrum obtinuit.* (*Historia Francorum*, lib. III, XXI).

à faire modifier l'opinion d'après laquelle on a placé à notre Deas un atelier monétaire.

Il a été publié deux monnaies mérovingiennes avec les inscriptions : DEASVICOFI ou DEACVICOFI (*Deas vici fil*) et ALOVIVMO (*Alovius monetarius*) (1). Ce *Deas* ou *Deac* a été identifié avec *Duisans* (Pas-de-Calais), *Die* (Drôme) et *Saint-Philbert-de-Grand-Lieu*. Nous ignorons sur quoi s'appuie la première identification ; la seconde est insoutenable. *Die* n'a jamais porté le nom de *Deas*, mais celui de *Dea*, ou plus exactement de *Dea Vocontiorum* ; la troisième est possible : mais non certaine. Comme on le voit, notre *Deas* poitevin a un concurrent qui, phonétiquement, a des chances aussi sérieuses que les siennes. La monnaie qui porte l'inscription *Deas vici fit* pourrait bien avoir été frappée au *castrum* des environs de Béziers ; ou, si l'on n'admet pas qu'un *castrum* ait été, à une époque différente, qualifié de *vici*, à un véritable *vici* du nom de *Deas*. Ce nom qui n'a pas été unique, a pu être porté par d'autres localités encore qui l'auront également perdu.

Il est certain, que dans les derniers temps mérovingiens, notre *Deas* était qualifié de *villa*, c'est l'expression même par laquelle la charte d'Ansoald le désigne en 677, *villa quæ vocatur Deas*. Nos monnaies mérovingiennes étant au moins contemporaines de cette charte, sinon plus anciennes, est-il téméraire d'avancer que la *villa* de 677, peut ne pas être le *vici* où furent émises ces monnaies, soit à cette même époque, soit quelque temps auparavant ?

La mention de la provenance de ces monnaies pourrait aider à jeter quelque lumière sur ce point. Malheu-

(1) *Description générale des monnaies mérovingiennes, d'après les notes de M. le Vicomte de Ponton d'Amécourt*, par A. de Belfort, Paris, 1892. Ces pièces font les nos 1724 et 1725 de ce bel ouvrage, t. II.

reusement M. Fillon (1) néglige de la faire connaître. Aussi, jusqu'à ce qu'un élément nouveau intervienne dans la question, l'existence d'un atelier monétaire à Saint-Philbert-de-Grand-Lieu ne nous semble pas mieux établie que celle d'un atelier semblable à Cambon (2).

Ce nom de *Deas* flairait tellement le nom latin de *Dea* que de bons étymologistes s'y sont laissés prendre, et n'ont pas hésité à loger dans notre canton Cybèle, la déesse par excellence.

« On voit, dit Ogée, dans un des marais, une pierre très ancienne qui, selon toutes les apparences, était anciennement consacrée à Cybèle mère des Dieux, que l'on appelait la Déesse par excellence; et, en conséquence, le lieu aura été nommé *Déas*, le *pays de la Déesse*, et le monastère aura conservé ce nom (3). »

L'explication est ingénieuse et montre que certains étymologistes ne sont jamais en peine : au besoin, ils n'ont pas plus de scrupule qu'au théâtre, à faire intervenir le *Deus ex machina*, quand ils sont trop embarrassés.

L'interprétation d'Ogée a passé dans plusieurs dictionnaires ou histoires de la Loire-Inférieure, faits

(1) B. FILLON. — *Lettres à M. Dugast-Matifeux sur quelques monnaies inédites françaises*, Paris, J.-B. Dumoulin, 1853, p. 77.

(2) Le Musée Archéologique de Nantes possède deux tiers de sou d'or portant au revers le nom de *Camdonno* (V. *Catalogue*, 3^e édition, 1903, nos 742 et 743). On a identifié *Camdonno* avec *Cambon* par l'intermédiaire *Cambidonnum*. Nous reconnaissons que les noms de *Cambidonnum* et de *Camdonnum* sont identiques. Portés par des localités situées même hors de France, ils appartiennent à des idiomes parlés en Europe avant l'occupation romaine. Mais ni la série des noms anciens de Cambon, ni les règles de philologie ne nous permettent d'y voir le nom primitif de cette localité.

(3) Ogée, *Diction. histor. et géogr. de Bretagne*; article : *Saint-Philbert-de-Grand-Lieu*.

d'après lui plutôt que d'après un recours aux documents authentiques. Nous citons, un peu plus loin, quelques-uns de ces auteurs.

Ajoutons, bien qu'Ogée se taise sur ce sujet, que cette trop ingénieuse invention, ainsi que la plus grande partie historique de son dictionnaire pour la partie nantaise, n'est pas de lui. Elle est de l'abbé Travers (1), que cet auteur a si largement pillé sans daigner le citer.

Nous ne nous arrêterons pas à montrer que le nom de *Deas* avec sa forme constamment indéclinable (2) n'a aucun caractère qui le rattache à la langue latine. Il appartient à un des idiomes parlés dans notre pays avant l'arrivée des Romains (3). La longueur des temps et surtout la succession, sur un même sol, de peuplades de langues différentes, ont fini par faire oublier l'origine et le sens de ce nom ; et, tout en ignorant la particularité qu'il rappelait à l'esprit de ceux qui l'ont donné, on doit le considérer comme un souvenir, nous allions dire comme un fossile d'une langue et d'une nationalité disparues.

L'arrivée du corps de saint Philbert à *Deas* a exercé

(1) *Histoire ... de Nantes*. Nantes, 1836, t. I, p. 120. Voici le passage de l'abbé Travers dont Ogée ou ses collaborateurs ont consulté les manuscrits à la Municipalité de Nantes : « Il existe une très ancienne pierre dans un marais, non loin » de Saint-Philbert-de-Grand-Lieu. Il est à croire que cette » pierre était honorée sous le nom de Cybèle, la mère des » dieux, et que c'est d'elle, qu'on appelait par honneur » *la Déesse*, que le canton prit le nom de Déas, qui, dans ce » cas, signifierait *pays de la Déesse* ».

(2) Nous ne trouvons ce mot à la forme de *Deæ* que dans l'édition de l'œuvre d'Ermentaire par M. René Poupardin. « *in monasterio quod Deæ dicitur* », p. 61. Le texte donné précédemment par Juénin (p. 74) et autres porte *Deas*.

(3) Ce caractère d'antiquité est ainsi relevé au ix^e siècle par Ermentaire, *in locum... qui antiquo vocabulo Deas nuncupatur* (Chifflet, p. 8).

une influence considérable sur l'histoire de cette localité, et lui a enlevé jusqu'à son nom. Les moines du Moutier de *Heri* avaient élevé leur nouveau monastère sous le patronage des saints Apôtres Pierre et Paul (1). Mais, comme à Vertou, la gloire du nouveau saint fit pâlir celle du patron primitif. Le monastère des saints Pierre et Paul devint le monastère de Saint-Philbert; et c'est ce nom et ce patronnage qui ont prévalu jusqu'à nos jours.

Dès la fin du ^x^e siècle, les habitants de l'endroit se disent non plus de *Deas*, mais de Saint-Philbert. Un document de cette époque mentionne *Giraldus de Sancto Philiberto* : un autre, antérieur à 1104, cite parmi ses témoins : *Laibodus de Sancto Philiberto* (2). Trois bulles, l'une de Pascal II, en 1104, l'autre de Calixte II, en 1119, l'autre d'Alexandre III, en 1179, appellent notre prieuré *Monasterium sancti Philberti* (3). Un acte de 1192 se passe *in ecclesia sancti Philberti* (4). Dans trois pouillés du ^{xiii}^e siècle (5), Saint-Philbert est appelé : en 1239 *Sanctum Philibertum*, en 1278 *Sanctus Philibertus*, en 1282 *Sanctum Philbertum*.

Mais, comme il y a aux environs, d'autres églises ou chapelles placées sous le patronage de saint Philbert : *Saint-Philbert-de-Vue*, *Saint-Philbert-de-Bouaine*, *Saint-*

(1) Ce renseignement nous est fourni par un diplôme de Louis le Débonnaire, relatif à la donation de la villa de *Scobrit*, aujourd'hui *Saint-Viau*, au monastère de Saint-Philbert... *monasterium Deas in quo sanctus Philibertus confessor Christi corpore requiescit, constructum in honore beatissimorum PETRI ET PAULI Apostolorum*... (Juénin p. 81).

(2) *Cartulaire du Ronceray*, publié par M. Marchegay, p. 272).

(3) CHIFFLET p. 401. JUÉNIN, p. 145, 175.

(4) *Archives de la Loire-Inférieure*, H 74.

(5) On les trouvera dans les pièces justificatives de notre *Pouillé du Diocèse de Nantes*, ouvrage qui formera plusieurs volumes et dont nous commencerons prochainement la publication.

Philbert-de-Beauvoir, il devient nécessaire de distinguer la nôtre en complétant sa dénomination.

Si nous nous en rapportons à un chroniqueur angevin, ce complément aurait d'abord été emprunté à la Boulogne. L'*Histoire de Saint-Florent-de-Saumur*, composée, d'après M. Marchegay, vers la fin du ^{xiii}^e siècle, appelle les moines de Saint-Philbert *Monachi Sancti Philiberti de Boulonnio*. Cette chronique d'origine étrangère à notre localité, est la seule, à notre connaissance, à lui donner ce nom de *Saint-Philbert-de-Boulogne*. Il semble que l'on peut conclure de cette constatation, que le nom de Saint-Philbert-de-Grand-Lieu ne lui était pas universellement reconnu (1).

Cependant dès le ^{xiii}^e siècle, elle porte déjà son nom français actuel. Des titres de 1256, 1260, 1262, 1269 et 1278, l'appellent *Saint-Philbert-de-Grant-Lieu* (2) ou de *Grant-Leu* (3). A partir de cette époque, c'est sous ce nom qu'elle est presque exclusivement désignée.

Nous disons « presque exclusivement », si, en effet,

(1) *Historia Sancti Florentii Salmuriensis* publiée dans les *Chroniques des Eglises d'Anjou* par MM. Marchegay et Mabille, p. 221. — *Boulonnio* semble une faute pour *Boulonnia*: le premier mot n'aurait pas donné la désinence féminine de *Boulogne*, désinence toute naturelle avec le second. Le nom de *Boulogne* figure sous la forme *Vedonia* en 677 dans la charte d'Ansoald, et sous celle de *Bedonia* dans le diplôme de Louis le Pieux en 819 et dans l'opuscule d'Ermentaire, n° 70. La charte d'Ansoald ayant été publiée d'après une copie, le copiste a pu écrire *Vedonia* à la place de *Bedonia*. Faisons cependant remarquer qu'en phonétique la permutation du *B* et du *V* est d'usage courant. Celle du *d* et de l'*l* est aussi très ancienne; c'est grâce à elle que l'*Odusseus* des Grecs est devenu l'*Ulysses* des Latins.

(2) *Cartulaire des Sires de Rais*, publié par M. R. Blanchard, t. II, pp. 294, 164, 256, 248.

(3) *Ibidem*, p. 17, titre de 1278; *Arch. de la Loire-Infér. Saint-Philbert de Grant Leu*, titre de 1256, (H 86, 21) et *S. Philbert de Grand Leu* (*Ibid.* H 86, 33)

les actes d'origine civile sont unanimes à adopter cette forme d'origine et d'usage populaires, il en est autrement des titres d'origine ecclésiastique. Ces derniers, émanant de clercs qui, se piquant un peu de science, ont parfois essayé de réformer les formes vulgaires des noms de lieux. Plus hardis qu'heureux, ces novateurs qui n'ont pas hésité à traduire « la Chapelle Basse-Mer », par *Capella Bassæ Matris*, ou *Capella de Beata Matre*, voyant Saint-Philbert appelé dans quelques titres latins : *Sanctus Philibertus de Grandi Lacu*, ont francisé directement ce nom en celui de *Saint-Philbert-de-Grand-Lac*. Et c'est ainsi que, au *xvi^e* siècle, siècle « par dessus tout, d'un savoir pédantesque », le nom de Saint-Philbert a pris quelque fois la forme savante de *Saint-Philbert-de-Grand-Lac*, au mépris de sa forme médiévale, la seule bonne : celle de *Saint-Philbert-de-Grand-Lieu*.

La proximité d'un grand lac donnait aux réformateurs de grandes apparences de raison. Evidemment se disaient-ils, c'est de ce grand lac que Saint-Philbert tire le complément de son nom : pour eux *Grant lieu* n'avait aucun sens ; celui de *Grant lac*, miroitant comme une surface d'eau, les aveuglait.

Ils étaient confirmés dans cette opinion non seulement par la vue de ce grand lac, le plus grand de la France, avant l'annexion de la Savoie, mais encore par une forme latine du nom de notre localité.

Si nous relevons, en effet, ces formes latines dans les titres du *xv^e*, du *xvi^e* et du *xvii^e* siècles, nous constatons qu'elle est constamment *S. Philibertus de Grandi Lacu*. Pour ces époques, nous n'en connaissons aucune autre. Et même cette forme était plus ancienne encore, puisque nous la rencontrons déjà dans quelques titres du *xiii^e* siècle (1).

(1) 1258, *terra de Sancto Philiberto de Grandi Lacu*. — 1271 *Dominus de Sancto Philiberto de Grandi Lacu*. (*Cartul. des sires de Rays*, t. II, p. 19, 23, 25). *Dominus Sancti Philiberti de Grandi Lacu*. (*Arch. de la Loire-Infér.*, H 74.)

Les clercs du xvi^e siècle qui, calquant trop servilement le nom français de Saint-Philbert sur son nom latin, tentèrent de le faire appeler *Saint-Philbert-de-Grand-Lac* (1), étaient donc bien excusables. Peut-être cependant, avant d'essayer cette docte réforme, eussent-ils été mieux inspirés d'examiner si la forme française constante de *Saint-Philbert-de-Grand-Lieu* provenait bien de *Sanctus Philibertus de Grandi Lacu*. Ils auraient découvert que, entre *lieu* et *lacus*, il y a une antipathie philologique si grande que le premier n'a jamais pu sortir du second : *lacus* a toujours donné *lac*, et *lieu* ne peut sortir que de *locus*, comme *jeu* de *jocus*, *feu* de *focus*, *queux* de *coquus*.

Ce fait une fois constaté, il faudrait jouer de malheur pour ne pas rencontrer dans la série latine des noms de Saint-Philbert, la forme *Sanctus Philibertus de Grandi Loco*. Et, en effet, c'est précisément cette forme que nous relevons non pas aux époques de déformation des noms de lieu, mais à leur origine, à l'époque où ils paraissent pour la première fois, dans toute la transparence de leur pureté primitive.

Dès le commencement du xiii^e siècle, en 1219, le premier titre qui nous donne en entier le nom de Saint-Philbert l'appelle *S. Philibertus de Grandi Loco* (2); et ce titre n'est pas le seul : un autre de 1256, deux autres de 1265 (3), mentionnent également *S. Philibertus de Grandi Loco*.

(1) On trouve ce nom de *Saint-Philbert de Grand lac* dans un Registre de visites de paroisses de 1564 (*Arch. Départ. G 43*). Les autres registres portent *Sanctus Philibertus de grand lacu*. (*ibidem*). Un pouillé de l'abbaye de Tournus, publié par Juénin, p. 311, porte le « Prieuré de Grand lieu ou de Grand lac, Sancti Philiberti de Grandi lacu ». Tous les pouillés qui mentionnent ce prieuré ont adopté la version de *Grandi lacu*.

(2) *Cartulaire de Coudrie*, publié par M. de la Boutetière, 49.

(3) Titre de 1256, *Arch. de la Loire-Infér.*, H 86, 19, titre de 1265, *ibidem*, E. 236 et *Cartulaire des sires de Rays*, t. II. p. 244.

Et cette forme ne paraît pas seulement dans des documents de provenance locale. Elle est adoptée par la chancellerie romaine, sur les documents qui lui sont fournis par l'abbaye lointaine de Tournus. Une bulle d'Innocent IV, donnée à Lyon, en 1250, aux ides de juin, fixe à 10 livres la taxe due à cette abbaye par la maison de Saint-Philbert de *Grandi loco* (1).

Ainsi la forme de *grandi lacu*, qui a fini par prévaloir dans le cours des siècles, n'est pas unique : elle n'est même pas la plus ancienne. Avant elle, à l'origine, s'en rencontre une autre d'où seule a pu dériver le nom de *grand lieu*, ou, sous sa forme archaïque, celui de *grant leu*. Cette forme vulgaire, constamment la même depuis le xiii^e siècle, mérite plus d'attirer l'attention des philologues que celle de *grandi lacu*, d'où il est impossible qu'elle vienne, et qui ne doit qu'à des circonstances fortuites et malencontreuses d'avoir finalement prévalu.

Notre thèse a le malheur de contrarier des interprétations émises un peu à la légère et adoptées avec trop d'empressement. On a dit et répété que Saint-Philbert de-Grand-Lieu tirait l'annexe de son nom de son grand lac. Nous trouvons cette opinion au xvii^e siècle, dans Adrien de Valois (2). « Armentaire dit-il, place le monastère de Deas dans le pays d'Herbauge ; on l'a appelé, depuis, monastère de Saint-Philbert, et à cause de son grand lac, on a ajouté le nom de Grand lieu ».

D'Adrien de Valois, cette explication a passé dans les Bollandistes (3), Ogée l'a reprise à son compte et ajoute à cette occasion, pour la philologie du nom de Saint-Philbert, un élément nouveau.

« Saint-Philbert, dit-il, a pris le surnom de Grand-Lieu du lac qui l'avoisine. Cette paroisse tire son origine d'un

(1) *Domus sancti Philiberti de Grandi loco, in decem libris* : Bull. d'Innocent IV, Juénin, *op. cit.*, p. 208.

(2) *Notitia Galliarum*, 1675, p. 245.

(3) BOLLAND., T. IV *Augusti*, p. 87.

village nommé *Adias* ou *Deas* dans le comté d'Herbauges ou le lac de Grand-Lieu ».

Tous nos auteurs nantais qui ont gravité ou qui gravitent encore scrupuleusement autour d'Ogée (1), se sont fait un devoir de nous renvoyer la lumière de ses renseignements. Dans leur nombre pour ne parler que des anciens, contentons-nous de citer Boyer (*Notice sur les villes et principales communes de la Loire-Inférieure*, 1825, p. 142 ; Macé de Vaudoré : *Dictionnaire du comté Nantais*, 1836, p. 347 ; E. Talbot et A. Guérault, *Petite Géographie de la Loire-Inférieure*, etc. Verger et Chevassas, etc., (2).

Dans ce passage d'Ogée, on a pu voir que le géographe breton augmente incidemment la variété des noms des Saint-Philbert, en l'appelant : « un village nommé *Adias* ou *Deas*. »

Ce n'est pas faute d'attention que le nom d'*Adias* se rencontre sous sa plume. Il y revient quelques lignes plus loin : « Louis le Débonnaire, écrit-il, permit en 819, aux religieux, de bâtir un monastère à *Adias* ou *Déas*, sur les bords du lac de Grand-Lieu ».

Ogée a fait école pour sa variante *Adias*. Nos géogra-

(1) OGÉE, *Diction. histor. et géogr. de Bretagne, S.-Philbert*. Les derniers éditeurs de cet ouvrage (Rennes (1853), ajoutent en note : « Loin d'admettre le *Déas*, qu'Ogée fait venir adjectivement du substantif *Dea*, nous croyons que *Deaz* vient de *Diaz*, lieu bas, lieu d'en bas. La position du prieuré de *Déas* justifie cette étymologie naturelle ». Inutile d'ajouter que nous laissons cette interprétation pour compte à leurs auteurs.

(2) Ces derniers auteurs tournent en partie la difficulté en faisant dériver le nom de *lieu* non du latin *lacus*, mais d'un celtique *louc'h*. « Le nom du lac de Grand-Lieu disent-ils signifie *Grand lac*, étant composé du français *grand* et du celtique *louc'h lac* ». (*Notes sur l'arrondissement de Nantes*, p. 501, Biblioth. munic. de Nantes : Ms. Fr., n° 1326). Malheureusement pour cette opinion, on ne parlait plus le celtique dans le pays, à l'époque où Saint-Philbert prit son nom de Grand-Lieu.

phes nantais déjà cités pour lui avoir emprunté d'autres renseignements, n'ont eu garde de lui laisser cette belle invention : si bien que, si l'on compte désormais tous les auteurs qui ont avancé que Saint-Philbert s'est appelé autrefois *Adias*, on ne pourra qu'être surpris du nombre respectable de témoins modernes venant déposer sans hésitation sur un fait d'une haute antiquité.

Leur témoignage sur ce point n'a pas plus de valeur que leur opinion sur le sens du nom de *Grand lieu* ; et si cette opinion est bien commode pour ceux que ne gênent pas les principes de philologie, il n'y a aucune témérité, même malgré ce grand nombre d'auteurs, à commencer à soutenir que *Grand-Lieu* vient non pas de *Grandis Lacus*, mais de *Grandis Locus*.

D'ailleurs, notre *grandis locus* du XIII^e siècle a lui-même un sens capable de satisfaire les étymologistes les plus exigeants.

Locus dans le latin de la décadence a signifié sarcophage, cercueil, tombeau. Voici ce qu'en dit du Cange : *LOCUS pro sepulcro seu loco sepulcri occurrit passim in veteribus inscriptionibus* (1).

Il a été employé à la place de *loculus* dont les bons auteurs latins se servaient dans un sens analogue ; mais comme *loculus* n'est en somme qu'un diminutif de *locus*, les mots *grandis locus* auraient juré d'être unis ensemble, et le mot *loculus* a peut-être eu contre lui, dans cette circonstance, son sens déterminé et sa bonne latinité.

Or, ce *grandis locus* avec son sens précis de grand cercueil, de sarcophage énorme, ne l'avons-nous pas sous les yeux à Saint-Philbert ? N'est-ce pas là ce que cette localité a jamais possédé de plus remarquable après le

(1) Du Cange *Glossarium*, Paris, Firmin-Didot, 1850, t. IV, p. 142 : *Loculus feretrum in quo cadaver mortui deponitur* (*ibid.*, p. 141).

corps qu'il contenait ? N'est-ce pas là ce qui a motivé l'agrandissement de son église, ce qui a fait la réputation de ses pèlerinages ? Si, primitivement, pour désigner une chose par son nom, on tire ce nom de ce qu'elle offre de plus saillant, de ce qu'elle renferme de plus remarquable, on doit reconnaître que le cercueil de saint Philbert, avec la grandeur de ses proportions, avait bien de quoi attirer l'attention des masses. Dans tout ce pays, on ne voyait nulle part ailleurs de cercueil matériellement aussi grand.

On pourrait dire que si ce tombeau était grand sous le rapport physique, il l'était plus encore sous d'autres rapports, mais l'expression choisie pour le désigner a été *grandis*, expression réservée à une grandeur matérielle et non *magnus*, employée pour désigner une grandeur morale. D'ailleurs, le peuple est moins frappé de cette dernière que de l'autre, et c'est lui qui a accolé le nom de *grand lieu* à celui de Saint-Philbert.

Pour être complet dans cette étude philologique, rappelons que le nom de saint Philbert est formé de deux racines germaniques dont la dernière *Bert*, qui signifie illustre, se rencontre soit seule, soit en composition avec d'autres dans un grand nombre de noms, tels que *Bert*, *Bertrand*, *Bertaud*, *Gilbert*, *Aubert*, *Gerbert*, etc.

Quant au radical *Fili*, commun à ce nom et à celui de *Filibaud*, nom du père de saint Philbert, D. Mabillon (1) avouait ne pas en connaître le sens, et a fait judicieusement remarquer qu'il ne faut pas y voir le grec *philos*, ami.

Les Bollandistes ont émis l'opinion que ce radical est l'équivalent du germain *vîel*, et qu'il signifie *très*,

(1) *Veterrimi quique libri Filibertum unico grammate exprimunt : recentiores quandoque Philibertum, quod hocce vocabulum Græcæ originis esse a nonnullis existimaretur, cum potius sit Gallicæ veteris aut Germanicæ. Certe Bertus, Germanorum lingua clarum, fulgentem splendidumque significat : quid vero Fili (quod nomen Filibertus a Filibaudo patre traxit)*

beaucoup ; d'après eux Filibert signifierait *très illustre*.

En résumé, Saint-Philbert-de-Grand-Lieu est, depuis le commencement du XIII^e siècle, en possession de tout son nom actuel qui a remplacé son vieux nom de *Deas* tombé définitivement au cours du XI^e. La forme française de *Grand lieu*, avec sa variante de *Grant leu*, est constante dans la langue populaire depuis le XIII^e siècle, et ne peut aucunement venir du latin *grandis lacus*, qui aurait donné *grand-lac* : forme qu'on ne rencontre que très rarement par un raffinement de pédanterie de quelques clercs, au XVI^e et au XVII^e siècles. Cette forme de *grand lieu* suppose rigoureusement une forme latine *grandis locus* que l'on trouve effectivement dès le commencement du XIII^e siècle, et dont il est tout naturel de supposer l'existence dès le XI^e, bien que, dans les titres qui nous sont parvenus, cette localité ne soit alors désignée que sous le nom de Saint-Philbert.

Ce nom de *locus* ayant été employé dans la basse latinité pour désigner un tombeau, un cercueil, celui de *grandis locus* convient on ne peut mieux à l'énorme sarcophage que l'on voit encore dans la vieille église de Saint-Philbert, et pour lequel a été construite la confession où il est encore renfermé.

Bien que la ressemblance entre les mots latins *locus* et *lacus* ait établi entre eux une confusion qui, commencée au XIII^e siècle, a tourné plus tard au bénéfice du dernier, la paroisse de Saint-Philbert-de-Grand-Lieu ne doit pas une syllabe de son nom à son lac : c'est plutôt elle qui a passé à ce lac une partie de son nom. C'est

nondum adsequi potuimus. Non placet Claudii Roberti sententia, qui ad calcem Galliæ Christianæ Philibertus interpretatur amans barbam (nam et bert Germanis barbam sonat). Si enim hybrida ejusmodi compositio hic admittenda esset præferremus utique eam qua Filibertus latino ac Germani idiomate Filius clarus diceretur (D. Mabillon, *Sæculo II Ord. Benedict.*, p. 816, *Boll.*, t. IV Augusti, p. 66.

à saint Philbert qu'elle doit la gloire et la prospérité de son passé ; c'est à lui et à son tombeau qu'elle doit la totalité du nom qu'elle porte aujourd'hui.

Les pèlerins d'Apollon allaient contempler, dans son temple de Delphes, ce qui passait pour le centre, pour le nombril de la terre. Les paroissiens de Saint-Philbert peuvent vénérer, avec plus de raison, dans le sanctuaire de leur ancienne église, la cause de la partie distinctive de son nom.

Les corps des saints, dit l'Ecriture, dorment en paix dans leur sépulcre, et leurs noms restent vivants pour l'éternité : *Corpora sanctorum in pace sepulta sunt, nomina autem eorum vivent in eternum.*

La dévotion des fidèles, les invasions des Normands sont venues malheureusement démentir la première partie de cette parole : quant à la seconde, nous assistons toujours à sa réalisation ; et les sentiments religieux de la paroisse de Saint-Philbert-de-Grand-Lieu ne font pas encore prévoir le moment où ils demanderont à changer, pour un autre, un nom qui résume toute leur histoire, et qui leur rappelle les plus glorieux et les plus doux souvenirs.

G. DURVILLE.

LES FAUX AUTOGRAPHES d'ANNE DE BRETAGNE

Le faux Autographe de la Bibliothèque Nationale (fonds Béthune)

ET CEUX QUI EN PROCÈDENT



Parmi les collections diverses qui composent le Musée Dobrée, on peut citer tout particulièrement la collection d'autographes. On y trouve des lettres, olographes ou simplement signées, des personnages les plus illustres. Papes, empereurs, rois et reines de France ou d'ailleurs, princes et grands ministres d'Etat, hommes éminents dans la guerre, dans la magistrature, dans les lettres, dans les arts, y sont largement représentés par des documents souvent du plus haut intérêt. Du ^x^e siècle au ^{xix}^e, M. Dobrée a pris soin de recueillir des souvenirs des personnages qui se sont fait un nom dans l'histoire, par leur haute dignité ou par leur mérite personnel, par leurs vertus ou par leurs vices, par leurs actions ou par leurs écrits.

Mais cette riche collection, plus remarquable encore par la qualité de ses pièces que par leur nombre, bien qu'il approche cependant de 3.000, n'a pas échappé à un malheur qu'il devient de plus en plus difficile d'éviter dans des collections de ce genre.

Il y a longtemps que l'ivraie a commencé à se mêler au bon grain, et les pièces fausses aux pièces authentiques. Loin d'en passer, la mode en devient d'autant plus prospère, qu'elle est plus fructueuse que jamais ; notre époque est l'époque du trucage.

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas...

le premier de nos musées nationaux.

Appelé à examiner de très près, pour les cataloguer, ces 3.000 pièces, nous avons eu la désolation de constater que quelques-unes n'étaient venues au monde que plusieurs siècles après la mort du personnage dont elles portent la signature. Or un autographe ne pouvant être posthume, cette simple constatation suffisait à les juger.

Certes, ces pièces étaient en nombre infime. A peine une vingtaine seulement sur 3.000 ! c'est une quantité qu'on peut appeler négligeable ; et l'on peut se demander si, dans les collections des amateurs les plus cotés, la proportion ne serait pas plus considérable. La collection *Labouchère* à la Bibliothèque municipale de Nantes, les collections de *Trémont*, *Chambry*, *Lajarriette*, et autres grands amateurs d'autographes, autant que nous pouvons en juger par l'examen de leurs catalogues, seraient mal venues à jeter la pierre sous ce rapport à la collection *Dobrée*.

Mais, ce qui est surtout regrettable, c'est que ces lettres étaient, dans l'opinion du collectionneur, les perles de sa collection, celles pour lesquelles il y était allé de la somme la plus forte, parce qu'elles étaient de la plus grande rareté. Payées en effet de 100 à 300 francs pièce, à une époque où ce dernier prix était le *nec plus ultra* pour un autographe, elles représentent pour l'acquéreur une perte sèche d'environ 4.000 francs, sans compter la plus-value considérable que des pièces de ce genre, acquises à cette époque, atteindraient aujourd'hui.

Pour faire apprécier la valeur de ces pièces, disons qu'elles ont été données comme des autographes d'*Anne de Beaujeu*, d'*Anne de Bretagne*, d'*Anne de Pisseleu*, duchesse d'*Etampes*, de *Charles V*, de *Charles Quint*, de *Diane de Poitiers*, de *François I^{er}*, d'*Elisabeth*, reine d'*Angleterre*, de *Gabrielle d'Estrées*, de *Louis XII*, de *Marguerite de Valois*, de *Maximilien d'Autriche*, de

Jacques d'Albon Saint-André, d'Agnès Sorel et enfin de *Talbot* (1).

Parmi ces lettres, il en est quelques-unes dont notre deuil eût été facile à faire. Nous avouons, que nous n'aurions jamais été tenté de dépenser 600 francs pour trois lettres d'Agnès Sorel, ni de mettre aux enchères pour un autographe d'Anne de Pisseleu, de Diâne de Poitiers, de Gabrielle d'Estrées.

C'est de l'une de ces personnes que François I^{er} écrivait avec son diamant : *Bien fol est qui s'y fie*. On peut en dire autant de leurs lettres que d'elles-mêmes. Si le style est l'homme, la lettre est la femme. M. Dobrée a eu tort de trop se fier à des autographes de cette provenance ; il aurait dû au moins se dire qu'il est des femmes en qui et de qui tout est faux.

Hélas ! les lettres fausses ne sont pas l'apanage exclusif des personnes fausses ou douteuses. Sous tous les points, rapprocher Anne de Bretagne d'une de ces dames constituerait une grave injure pour notre honorable duchesse ; mais la vérité nous met dans la nécessité de ranger la lettre que nous avons d'elle dans la catégorie des leurs.

Elle reposait bien tranquillement, cette lettre, sous la vitrine réservée aux plus chers souvenirs de la duchesse bretonne, près du cœur de vermeil qui contenait autrefois son cœur dans le tombeau des Carmes. Tout le monde la vénérât de confiance, depuis M. Dobrée qui l'avait achetée en 1847, jusqu'à l'étranger qui aime à visiter un musée.

Nous-même, ce ne fut pas sans une religieuse émotion que nous la primes dans nos mains pour la soumettre à l'examen qui devait nous fixer sur sa valeur.

(1) Nous donnons plus de détails sur cette question des faux autographes, dans la préface de notre *Catalogue des autographes du Musée Dobrée*.

Une lettre d'Anne de Bretagne ! pour un breton, c'est une relique.

Elle a écrit ça, grand'mère,
Elle a écrit ça !

Pourquoi toutes ces émotions qu'elle a jamais pu exciter dans des âmes bretonnes reposaient-elles à faux ? Elle n'était pas ce qu'un vain peuple avait toujours pensé. Elle n'était qu'une intruse qui, sous le couvert d'Anne de Bretagne, avait usurpé impunément jusqu'à des honneurs et des sentiments dus aux seuls souvenirs authentiques de notre duchesse.

En la comparant avec ceux d'un spécimen d'une lettre autographe d'Anne de Bretagne publié dans l'*Isographie* et dans la *Vie d'Anne de Bretagne* par Le Roux de Lincy (1), nous en arrivâmes à la conviction, qu'elle avait été fabriquée par un faussaire, avec les éléments de cette lettre. Retirée alors de la vitrine qu'elle était indigne d'occuper, elle git désormais sans gloire au fond d'un obscur carton, expiant sa longue usurpation, et cachant en même temps et sa honte de l'avoir vue enfin découvrir, et un stigmate indélébile, juste châtiment de son impudence.

Mais là ne devait pas se borner l'œuvre tardive d'une critique impitoyable. Fallait-il définitivement classer comme faux les autographes qui nous semblaient tels, et dont plusieurs avaient été certifiés authentiques par M. Teulet, archiviste des Archives nationales, en vertu de son diplôme délivré à l'Ecole des Chartes ? La question était des plus délicates. Quand on n'est pas archiviste, quand on n'a pas passé par l'Ecole des Chartes, est-on qualifié pour soupçonner la sincérité d'une pièce déclarée authentique par un certificat en bonne forme,

(1) *Vie de la reine Anne de Bretagne*, Paris, 1860, t. III, p. 23.

avec signature dûment légalisée par le maire d'un arrondissement de Paris ?

Il n'y avait qu'un moyen de sortir d'embarras : porter à Paris les pièces suspectes, pour en faire juger là en dernier ressort.

Dans la pensée qu'une collection n'a qu'à gagner à être débarrassée de toute pièce fausse, si bien truquée qu'elle puisse être, et qu'un musée doit ne donner au public que des documents d'une authenticité incontestable, M. P. de Lisle, le zélé conservateur du Musée Dobrée, amena la Commission à nous envoyer faire examiner à Paris les pièces qui nous semblaient de mauvais aloi.

Hélas ! nous eûmes la triste satisfaction de voir se confirmer toutes nos désastreuses conjectures et de les voir approuver par M. Léopold Delisle, administrateur général de la Bibliothèque nationale, M. H. Omont, conservateur des manuscrits et M. Coudere, son adjoint ; juges les plus autorisés pour se prononcer sur la question.

Mais notre voyage ne s'est pas borné à faire constater la fausseté des autographes rares d'un musée de province. Nous avons de très fortes raisons de craindre pour l'authenticité d'une pièce conservée à la Bibliothèque Nationale dans un fonds des plus précieux et des plus anciens.

En comparant nos pièces suspectes avec les pièces authentiques des mêmes personnages conservées à la Bibliothèque Nationale, il nous arriva de faire une constatation qui fut le point de départ d'une nouvelle étude.

L'original de la lettre d'Anne de Bretagne, publiée par l'Isographie et par Le Roux de Lincy, appartenant au fonds Béthune, nous demandâmes à le voir. On nous le montra avec la plus grande complaisance, dans un beau volume relié en maroquin rouge avec, sur les plats, les armes de Béthune. Elle est là, parmi plusieurs autres

lettres de notre duchesse simplement signées. Sa vue nous fit une impression plutôt mauvaise : notre attention fut attirée surtout par la signature d'Anne, complètement différente de la signature des lettres parmi lesquelles elle est reliée et que nous connaissions pour l'avoir rencontrée assez souvent.

Nous ne pûmes nous empêcher de faire remarquer que cette signature nous semblait bien étrange, et qu'elle éveillait en notre esprit, sur l'authenticité de cette lettre, des soupçons que nous voudrions bien éclaircir. « Oh Monsieur, y pensez-vous : La lettre est dans le fonds Béthune ! » Telle fut la réflexion spontanée que nous attira notre observation.

Il faut savoir que le fonds Béthune est un des fonds les plus sacrés de la Bibliothèque Nationale. Commencée par Philippe de Béthune, frère de Sully, et poursuivie par son fils, cette collection a été formée au ^{xvii}^e siècle, à une époque où il semblerait qu'on n'eût dû recueillir que des pièces d'une authenticité absolument incontestable. La rencontre d'un document dans ce fonds a passé jusqu'ici pour un certificat d'authenticité.

Or, notre lettre s'y trouvait bien, numérotée à son rang parmi les autres, et estampillée du poinçon de la Bibliothèque Nationale qui avait estampillé toutes les lettres du volume. Il est d'ailleurs hors de doute qu'elle s'y trouvait avant 1830, puisque c'est à cette époque que le *fac-simile* en a été publié pour la première fois, avec indication du fonds (1).

Et cependant, malgré tout le respect et la confiance que, de prime abord, nous avions nous-même pour le fonds Béthune, la lettre nous semblait fausse.

Nous promîmes d'étudier attentivement cette affaire, tout en laissant apercevoir que nous n'épargnerions rien pour trouver le fonds Béthune en défaut, et montrer

(1) *Bibliothèque Nat.*, fonds Béthune, Ms. 8465, f. 10.

ainsi que tous les autographes faux ne se sont pas réfugiés dans le musée Dobrée.

Et en effet — pourquoi le taire puisque c'est à notre confusion ? — un sentiment auquel les grandes âmes sont seules inaccessibles, peut-être, mais que l'on ne doit pas s'étonner de rencontrer dans des âmes provinciales, envahissait insensiblement la nôtre. Nous avions tout lieu d'être absorbé complètement par la reconnaissance pour la complaisance sans borne dont on nous honorait dans notre recherche. Nous aurions dû nous laisser arrêter par la pensée que révéler une tare quelconque surprise dans la maison où l'on est si bien reçu, était non seulement une indiscretion inexcusable, mais pourrait devenir une trahison de l'hospitalité.

Mais, d'un autre côté, nous avions sur le cœur nos faux autographes ; et ils nous pesaient beaucoup. Près de vingt ! et des plus beaux ! même pour un musée de province, entre nous, n'était-ce pas un peu trop ? Si nous pouvions parvenir à établir que même la Bibliothèque Nationale, même le fonds Béthune ne sont pas garantis contre pareille infortune, n'y avait-il pas là de quoi adoucir un peu la nôtre ?

Ceux qui nous avaient envoyé et à qui nous devions avoir le désagrément de confirmer que nous avions eu raison, n'en regretteraient-ils pas moins notre voyage s'il aboutissait à cette constatation qu'ils trouveraient consolante ? Il nous semblait les entendre dire à notre retour. « Nos beaux autographes sont faux, c'est une affaire entendue. Eh bien ! tant pis, on s'en consolera ; après tout, ils en ont bien des faux, et depuis plus de deux cents ans, dans le fonds Béthune, à Paris. »

Etions-nous bien les fidèles interprètes de leurs sentiments ? Ne leur prêtions-nous pas trop gratuitement les nôtres, pour en excuser déloyalement ce que nous leur trouvions de coupable ?

Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.

O noire envie ! voilà bien de tes coups ! Pourquoi faut-il que les *mala mentis gaudia* sortent parfois des affreuses régions où Virgile les a si justement placées ?

Nous pensions trouver à Nantes assez de lettres d'Anne de Bretagne pour faire la lumière sur ce point. Aux Archives départementales, aux Archives municipales, à la Bibliothèque municipale, au musée Dobrée, nous avons pu recueillir environ trente de ses signatures. Toutes diffèrent complètement de la signature de la lettre olographe du fonds Béthune, et ressemblent à la signature des autres lettres de ce fonds, et à celle d'autres lettres de la même, conservées aux Archives Nationales. En somme, nous connaissons une cinquantaine de signatures authentiques d'Anne de Bretagne, au bas d'actes officiels conservés dans des dépôts publics. Elles sont toutes semblables entre elles, et toutes différentes de la signature de la lettre olographe incriminée.

Pour qu'on ne nous accuse pas de trancher la question par des impressions plutôt que par des preuves, voici les remarques que nous avons pu faire au cours de cet examen. Quand il s'agit d'un personnage comme Anne de Bretagne, une étude même sur sa signature ne sera pas sans intérêt.

Anne de Bretagne a toujours eu deux manières de signer : tantôt elle se contente de signer simplement du nom d'Anne ; tantôt elle orne son nom d'un paraphe.

La signature simple, sans paraphe figure sur des actes privés ; celle avec paraphe, sur les pièces officielles de sa chancellerie.

Nous trouvons la première sur toutes ses lettres missives et sur une liste de créanciers reconnus par elle à la date du 21 septembre 1491. Ces lettres sont toutes sur papier, à l'exception d'une seule, adressée le 29 juillet 1500

à son très cher et grand ami, le cardinal de Sainte-Praxède.

La signature avec paraphe se rencontre sur des commissions à des députés ou ambassadeurs, mandats de paiement, lettres patentes. Toutes ces pièces sont en vélin.

La signature sans paraphe laisse facilement voir les principes d'après lesquels elle est tracée. L'A initial est toujours un grand A minuscule, à panse. La signature commence avec le trait principal de l'A et va d'une seule venue jusqu'à la fin du trait principal de l'e. La signature est complétée par deux traits ajoutés après la formation de sa partie principale : l'un pour terminer l'A initial, l'autre pour terminer l'e final. La panse de l'A affecte différentes formes, elle est plus ou moins arrondie, plus ou moins rebondie, mais a toujours la forme d'un crochet et ne ressemble, dans aucun cas, au trait droit, oblique ou horizontal, qui barre les deux jambages de l'A capital. Le trait supérieur qui complète l'e présente la forme d'un 7 ou d'un z. Dans les signatures postérieures à 1498, il se simplifie de manière à ne former plus qu'un crochet arrondi.

Le paraphe part toujours du même point : du haut de l'A. Il en tombe pour envelopper toute la signature : on dirait un long voile trainant, qui descend du front et enveloppe discrètement et majestueusement toute la personne. Il est parfois si bien lié à l'A qu'il devient difficile de préciser le point de sa jonction. Le plus souvent, cependant, la séparation en est nettement accusée par un petit espace, par un trait qui se prolonge, par un grossissement de la plume.

Anne n'a qu'une manière de commencer son paraphe ; elle en a plusieurs pour le finir. En changeant sa couronne de duchesse pour celle de reine, elle a changé aussi le complément de sa signature. Le paraphe de la duchesse, se terminait sans prétention par une boucle vulgaire : le paraphe de la reine se termine

par un R majuscule qui lui donne vraiment un air royal.

Le paraphe à boucle commence à paraître à la date du 30 septembre 1488. Anne venait de perdre son père et n'était qu'une enfant de 12 ans. Nous trouvons un paraphe du même type sur quatre autres pièces des 30 octobre 1489, 24 septembre, 21 octobre et 24 novembre 1490.

Mais Anne sollicitée en mariage par plusieurs prétendants avait donné la préférence à Maximilien d'Autriche, et était devenue reine des Romains.

La reine ! oui vraiment je la suis en effet.

Son mariage d'abord tenu secret finit par être public. Anne n'hésite pas à le notifier par sa signature : et la boucle banale disparaît pour toujours de son paraphe pour faire place à l'R, initiale de *Reine* ou *Regina*. Ainsi, dès la notification de son mariage, sa signature officielle revêt cette grande allure qu'elle conservera désormais jusqu'à sa mort.

Nous trouvons ce paraphe ainsi terminé par un R significatif sur trois pièces du 12 mars 1491. D'après D. Morice, le plus ancien document sur lequel Anne paraît avec le titre de reine des Romains, serait du 13 mars de la même année (1). L'étude de nos signatures permet de reculer au moins d'un jour la date à laquelle on peut connaître sa haute dignité.

(1) « Ce mariage (d'Anne avec Maximilien) se fit avec tant de secret qu'aucun historien n'a marqué le jour de cette cérémonie ; et il paraît que les rois de France et d'Angleterre n'en furent pas informés. D'Argentré s'est trompé lorsqu'il avoue que tous les actes publics de l'année 1490 étaient au nom de Maximilien et d'Anne. Le premier de cette espèce que nous trouvions est du 13 mars 1491 ». D. Morice, *Hist. de Bret.*, t. II, p. 202. Faisons remarquer que l'erreur de d'Argentré ne provient que de ce qu'il a donné la date employée par les documents. Ils sont de mars 1490 vieux style et par conséquent de mars 1491 style nouveau.

Devenue reine de France, Anne conserve le paraphe qu'elle a adopté comme reine des Romains. Même dans l'intérim de sa royauté effective, intérim qui va de la mort de Louis XII à son mariage avec Charles VIII, elle ne dépose pas cet R qui lui rappelle sa dignité perdue. Nous rencontrons son paraphe sans aucun changement sur un acte du 22 novembre 1498. Elle avait droit à cet R comme reine douairière : et un secret pressentiment l'avertissait peut-être, que, même dans le cas où elle eût perdu ce droit, elle ne devait pas tarder à le recouvrer.

Du reste, pour plus de clarté, voici les quatre types de signature que nous relevons sur des lettres d'Anne de Bretagne conservées aux *Archives départementales de la Loire-Inférieure*, et provenant presque toutes de l'ancien trésor des Chartres des ducs de Bretagne, dépôt qui, pour cette époque (1), ne renfermait aucun faux.

Type A. — Signature d'Anne employée seulement pour ses lettres missives et documents de nature privée. Ce spécimen est tiré d'une lettre missive, sans date, qui doit être de 1499 (*Arch. départ.* H 299). Nous trouvons le même type sur des lettres qui vont de 1490 à 1513. Il a souvent été publié.

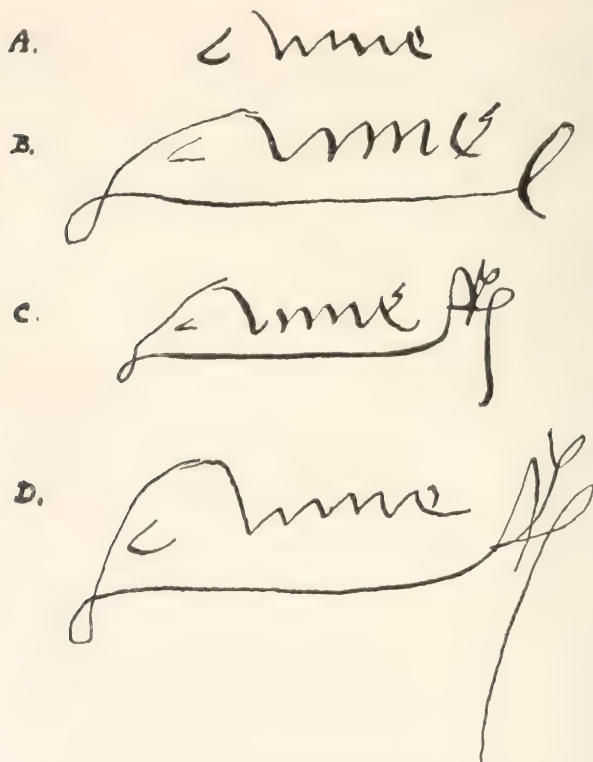
Type B. — Signature d'Anne simplement duchesse. Ce type, avec paraphe finissant en boucle, ne paraît que sur des actes de sa chancellerie. Nous le trouvons aux dates des 30 septembre 1488, 30 octobre 1489, 24 septembre, 21 octobre et 24 novembre 1490. Le spécimen publié est de cette dernière date (*Arch. départ.* E 153).

Type C. — Signature d'Anne devenue reine. Ce type, avec paraphe finissant en R, est réservé, comme le précédent, pour les actes de sa chancellerie. Il com-

(1) Nous mettons cette restriction parce que, pour le époques plus anciennes, il a été déposé dans ce trésor des Chartres, au milieu du x^ve siècle, des pièces fausses composées pour la défense de certains droits auxquels les ducs prétendaient.

mence à paraître sur trois actes du 12 mars 1491, où Maximilien d'Autriche et Anne se disent roi et reine des Romains. Le type publié est emprunté à l'un de ces actes (*Arch. départ.* E 102).

Type D. — C'est plutôt un sous-type du type C. Employé dans les mêmes circonstances, il se distingue du précédent par la solution de continuité que l'on remarque au haut de l'R qui termine le paraphe. Dans le type C, le paraphe est tout d'une venue, et va depuis son départ de l'A jusqu'au trait vertical qui termine l'R.



Dans le type D, la première partie du paraphe se termine avec le trait vertical qui sert de hampe à l'R. Puis Anne, supprimant le trait remontant, commence direc-

tement en haut un second trait qui donne à l'*R* final de son paraphe un aspect qui le déforme plus ou moins suivant les documents. Le spécimen publié est du 5 janvier 1499 (n. s.) (*Arch. départ.* H 321). Ce type est le seul que nous ayons relevé sur tous les actes de la chancellerie d'Anne, du 22 novembre 1498 au 28 février 1508.

En résumé, sur les 50 pièces authentiques que nous avons pu examiner, nous avons fait les constatations suivantes.

La signature d'Anne-de Bretagne commence toujours par un grand *A* à panse et jamais par un *A* capital barré.

La signature est sans paraphe sur toutes les lettres particulières, sur toutes les lettres en papier.

Le paraphe, revêtant un caractère officiel, ne paraît que sur les actes de la souveraine. Il part du trait où finit le trait principal de l'*A*, descend au-dessous de la signature et se prolonge sous elle, lui faisant une sorte d'encadrement. Il se termine en boucle tant qu'Anne n'est que duchesse, et en *R* depuis son avènement au trône jusqu'à sa mort.

Or : 1° la signature de la pièce du fonds Béthune commence par un *A* capital, dont les deux traits sont barrés obliquement par un troisième droit. Cet *A* terminé en pyramide n'offre aucun trait de ressemblance avec l'*A* de la signature sans paraphe, ni même avec l'*A* de la signature avec paraphe complété par le commencement du paraphe qui lui donne l'aspect d'une arche de pont.

2° Sur cette pièce, la signature est accompagnée du paraphe, contre l'usage constaté sur toutes les autres pièces d'ordre privé, et écrites sur papier. Le faussaire trouvant un paraphe sur d'autres pièces signées par Anne n'a pas découvert la distinction que nous établissons ici d'après la nature des documents : il a appliqué à contre-temps à une pièce d'un caractère privé, ce qui était réservé aux actes officiels.

3° Ce paraphe dont est gratifiée, à tort dans la circonstance, cette signature ne ressemble en rien à aucun des paragraphes que nous avons relevés. Au lieu d'être rattaché, à son point initial, à l'A de la signature, il en est complètement distinct et commence au-dessous d'elle ; au lieu de se terminer par l'R de reine, il se termine d'une façon quelconque : si bien que ce paraphe est non seulement appliqué mal à propos, mais constitue un type spécial, unique, absolument différent du type observé sur une cinquantaine de lettres.

Ces différentes constatations nous semblent bien de nature à battre en brèche la foi la plus robuste en l'authenticité de la pièce du fonds Béthune.

Il y a plus : la comparaison du corps de cette pièce avec une lettre olographe d'Anne de Bretagne et quelques lignes olographes d'une autre, achèvera, s'il en était besoin, d'emporter la conviction sur ce point.

Ces deux documents ne sont malheureusement pas en France, mais en Angleterre, au *British Museum*. En dehors des lettres dont nous nous occupons dans cette étude, ils sont les seuls actes olographes qui aient été signalés jusqu'ici d'Anne de Bretagne, Le Roux de Lincy qui en a publié la teneur (1) avec celle de 36 autres lettres de notre duchesse, n'en a pas connu d'autres ; et toutes les lettres que nous avons consultées pour cette étude, nous semblent simplement signées.

Peut-être, cependant, serait-il bon, jusqu'à plus ample

(1) *Vie de la reine Anne de Bretagne*, t. III, pp. 1-70. Le Roux de Lincy a publié en tout 38 lettres missives d'Anne de Bretagne. Sur ces 38, nous regardons comme fausses les trois lettres olographes qui font les nos 9, 37 et 38, provenant la première de la Bibliothèque Nationale, fonds Béthune, les deux autres de la collection *Lajarriette*. Cette étude nous en a fait passer sous les yeux plusieurs autres authentiques, inconnues de Le Roux de Lincy, et que nous croyons inédites. Elles ne sont que signées.

informé, de faire une exception pour l'un des d'elles qui pourrait être en entier de la main d'Anne : mais au moment où nous l'avons examinée, nous manquions d'éléments de comparaison pour faire la lumière sur ce point.

Ces deux lettres adressées à la reine d'Espagne proviennent des archives de Simancas (1). Elles ont passé dans la célèbre collection de lord Egerton, d'où elles sont arrivées avec le *fonds Egerton* (2) au British Museum. Elles sont d'une authenticité incontestable. Les deux sont de la même écriture. La signature reproduit le type de la signature authentique d'Anne de Bretagne : elle n'est pas accompagnée du paraphe, conformément à son usage dans les lettres privées.

Nous publions le *fac-similé* de celle de ces lettres qui est olographe, en même temps que le *fac-similé* de la lettre de la Bibliothèque Nationale, pour mettre le lecteur à même de contrôler la vérité de nos observations.

On remarquera d'abord que l'écriture de ces deux pièces n'a aucune ressemblance. L'écriture de la lettre du *British Museum* est, dans son ensemble, large, aisée, majestueuse, avec tendance pour les lettres à se pencher en avant : celle de la lettre du fonds Béthune est étroite, ramassée, anguleuse, un peu contrainte, avec une tendance à se pencher en arrière et des reprises qui indiquent une main qui n'est pas sûre.

L'étude comparée des lettres semblables donne l'explication de cette impression primesautière. Faisons cette étude pour toutes les voyelles et pour quelques consonnes caractéristiques : nous nous rendrons compte par le détail des différences qui, de prime abord, sautent confusément aux yeux.

(1) Ville d'Espagne, prov. de Valladolid, célèbre surtout par son dépôt d'archives.

(2) Francis-Henry *Egerton*, comte de Bridgewater (1756-1829). Il possédait une riche collection de manuscrits et d'autographes qu'il a léguée au *British Museum*.

Mais avant de commencer cet examen, mettons d'abord au clair le texte de ces deux lettres pour ceux que leur lecture pourrait embarrasser.

Lettre du *British Museum*.

Ma bonne nyepce (1), je renvoye Jasques mon varlest de chanbre devers vous pour savoir de voz nouvelles et ausi pour vous dire des myenes. Je vous prie, ma bonne nyepce, le croire de ce qui vous dira de par moy, en me recomandant de tout mon ceur à vous, et prie nostre Seigneur qui vous doinst ce que desires. De la main de

Votre bonne et loyale tante,

ANNE.

Lettre de la *Bibliothèque Nationale*.

Monsieur mon bon frere (2), je aye receu par le seigneur de la Pomeraye voz lettres, et aveques sa charge entendu la singulere benevolence et amytié que me portes, dont je suys tres consolee et vous en remercie de tout mon cueur, vous priant de tousiours ainsy continuer come s'est la ferme confiance de celle que est et à jamais serra.

Vostre bune seure cosine et allyee,

ANNE.

A mons. mon bon frere

cousin et allyé le Roy tres chrestien.

(1) Cette lettre est adressée à la reine d'Espagne. Le Roux de Lincy la date de 1505 à 1515. Entre le corps de la lettre et la souscription est une annotation en espagnol *De la Reyna de Francia* qui y a été mise quand elle se trouvait encore à Simancas.

(2) Cette lettre est adressée au roi de France, Louis XII. Elle est de 1498, postérieure à la mort de Louis VIII, antérieur au mariage de Louis avec Anne.

Observations sur la lettre du BRITISH MUSEUM

a. Il est toujours ouvert par le haut et à peine formé ; dans certains cas, on serait tenté de le prendre pour un *u*.

e. Il est de deux sortes : le premier est presque toujours formé de deux traits parallèles : celui d'en bas faisant corps avec les autres lettres ; celui d'en haut le surmontant comme un accent. Cette forme est employée toutes les fois que l'*e* se lie à la lettre précédente. La forme diffère quand il commence un mot (cf. *en, et*), ou quand il vient après un *y*, *nyepce myenes, myens* : le trait supérieur, au lieu d'être parallèle à l'inférieur, tombe alors sur lui presque perpendiculairement.

i. Il n'est jamais pointé, toujours penché en avant et consiste parfois dans une simple ondulation qui serpente avec aisance entre la lettre qui précède et celle qui le suit.

o. Il est formé de deux traits arrondis qui se joignent par en bas laissant la lettre ouverte par le haut : le trait d'en bas est souvent tracé au courant de la plume à la suite des autres lettres ; le trait d'en haut est ajouté après coup (cf. *vous, recomandant, tout*). Il est toujours penché en avant.

y. Le premier trait joint toujours le second sur lequel il tombe à pic et le dépasse souvent.

b. l. Quand ces lettres commencent un mot, la boucle n'en est jamais fermée.

j. Il est formé d'un simple crochet sans boucle, jeté avec négligence sur le papier.

r. Le trait du haut est simplement brisé de manière à ne former qu'un angle.

v initial. Il est toujours d'une grande envergure, projetant son premier trait en avant.

Observations sur la lettre de la Bibliothèque Nationale

a. Il est toujours fermé par le haut.

e. Il est toujours du même type : l'e à boucle presque toujours bien fermé ; l'e, si caractéristique composé de deux traits parallèles, ne se trouve pas une seule fois.

i. Il est toujours pointé scrupuleusement d'un gros point. Il se dresse droit sur sa base avec tendance à pencher plutôt en arrière.

o. Il est le plus souvent composé de trois traits qui se joignent en angle affectant parfois une forme triangulaire. Il est toujours droit et, à part celui de *monsieur*, toujours fermé.

y. Le premier trait au moment d'atteindre le second se replie vers lui en crochet, et ne le dépasse jamais : dans plusieurs cas même, il ne l'atteint pas.

b. l. Quand ces lettres commencent un mot, la boucle en est toujours fermée par un trait qui commence avant la haste de la lettre.

j. Il est scrupuleusement fermé avec un trait en avant et une boucle dont le trait se prolonge à la recherche de la lettre suivante.

r. Le trait du haut est toujours brisé de manière à former deux angles ou deux zigzags.

v. initial. Il se tient toujours raide, ramassé sur lui-même et est formé d'un trait vertical toujours précédé d'un trait oblique.

On le voit, ces caractères ont été formés dans ces deux lettres d'après des principes complètement différents. L'étude d'un seul de ces caractères, l'*i*, suffirait pour établir notre thèse. La main qui a tracé avec tant de nonchalance les traits ondulants de la lettre du *British Museum* ne devait pas s'arrêter pour mettre les points sur les *i*. Les *i* de la lettre du fonds Béthune font trop

penser à la *ballade à la Lune*. Les points qui les surmontent sont, dans l'espèce, des points bien défectueux.

De l'examen des lettres, passons à celui des liaisons. Si les lettres prises isolément les unes après les autres présentent entre elles des caractères si dissemblables, les procédés de liaison en présentent encore davantage. Les deux lettres du *British Museum* dénotent une main exercée à écrire, qui s'est fait, dans un long usage de l'écriture, une graphie rapide, expéditive, dégagée, dans sa sobriété, de tout trait inutile, et qui en arrive même à utiliser pour une lettre le trait d'une autre.

Dans la lettre du fonds Béthune, on sent une main novice qui se préoccupe seulement de juxtaposer deux lettres l'une auprès de l'autre, comme deux caractères d'imprimerie, sans se préoccuper de la liaison habituelle, personnelle, par laquelle une main rapide passe de l'un à l'autre ; chaque lettre a tout son nombre de traits : dans quelques-unes, on découvre quelques traits ajoutés après coup par le scribe méticuleux.

L'impression qui résulte de la vue et de l'étude de ces trois lettres, c'est : 1^o qu'elles ne sont pas, qu'elles ne peuvent pas être de la même main ; 2^o que les deux lettres du *British Museum* ont été écrites par leur signataire : ces deux lettres étant authentiques et olographes, nous donnent la véritable écriture d'Anne de Bretagne ; 3^o que la lettre du fonds Béthune, si différente par son écriture et par sa signature des deux lettres précédentes, et si différente par sa signature et son paraphe des 50 autres signatures connues de notre duchesse, n'a jamais été écrite ni signée de sa main.

On ne peut alléguer en faveur de son authenticité que sa présence dans le fonds Béthune : raison purement extrinsèque qui ne prévaut pas contre les preuves intrinsèques que nous venons d'exposer.

Nous n'avons pas les éléments nécessaires pour rechercher comment elle a été insérée dans ce fonds vénérable. Mais quand bien même cette insertion remonterait-elle au ^{xvii}^e siècle, dès lors et longtemps auparavant circulaient des actes faux. L'étude publiée par M. L. Delisle sur une *lettre fausse de Charles VI*, montre que les faussaires du ^{xix}^e siècle ont des ancêtres depuis longtemps.

C'est déjà trop que cette lettre soit fausse ; mais, et ici l'affaire se corse, en raison de sa haute provenance, elle a servi à faire des faux.

Elle a passé pendant longtemps comme la seule lettre olographe d'Anne de Bretagne. Sa conservation à la Bibliothèque Nationale dans un fonds au-dessus de tout soupçon, était pour elle un brevet d'authenticité. Aussi ceux qui ont voulu publier des spécimens de l'écriture de notre duchesse, se sont-ils empressés de reproduire la lettre que le fonds Béthune leur conservait. C'est ainsi qu'elle a déjà eu l'honneur d'être publiée d'abord dans l'*Isographie*, puis par Le Roux de Lincy dans sa vie d'Anne de Bretagne. Nous la publions aujourd'hui pour la troisième fois. On trouvera peut-être que trois publications pour un acte faux, c'est beaucoup. Il y en a tant de vrais qui n'ont pas encore obtenu une fois cet honneur !

Vulgarisée par sa première publication, elle fournissait naturellement un modèle facile à consulter pour les faussaires qui, vers 1847, inondèrent le marché d'autographes, de pièces signées des plus beaux noms. Ils n'ont pas manqué de recourir à cette source, pour Anne de Bretagne et pour d'autres ; et c'est ainsi qu'ont été lancées dans le public, à l'usage et pour la satisfaction des amateurs plus ou moins éclairés, des lettres qu'ils se sont disputées chaleureusement à louis d'or.

Au nombre des 103 lettres, en grand nombre fausses,

vendues en 1846 par Letellier à Charon, pour 5.500 fr. (1) figure au moins une lettre d'Anne de Bretagne. Nous disons « au moins », car le reçu délivré par Letellier à Charon dans cette circonstance ne fait connaître que le nom des signataires, et non le nombre des documents délivrés. Mais la preuve qu'il fut alors mis en circulation plusieurs lettres de notre duchesse, c'est qu'à cette même époque où le catalogue Laroche-Lacarelle mentionnait une lettre autographe signée d'*Anne de Bretagne à M. de la Trémoille*. M. Dobrée achetait celle qui nous occupe actuellement.

Ces deux lettres sont venues échouer finalement à Nantes; où pouvaient-elles mieux tomber qu'en territoire breton ? Celle du musée Dobrée a été acquise, en 1847, directement de Laverdet, successeur de Charon, et n'a figuré, à notre connaissance, sur aucun catalogue de vente.

L'autre appartient à la collection *Labouchère*. Vendue 110 fr. en 1847 à la vente *Laroche-Lacarelle*, et 125 fr. en 1860 à la vente *Lajarriette*, elle est aujourd'hui à la Bibliothèque municipale de Nantes, avec quelques autres faux aussi précieux que ceux du Musée Dobrée : on peut la voir encore à une place d'honneur dans la vitrine où elle étale impudemment sa fausseté (2).

Il faut avouer que, pour une vieille capitale bretonne, pour une ville avide des souvenirs de sa dernière duchesse, Nantes a eu bien du malheur. Puisque Anne

(1) *Catalogue de la belle collection d'autographes de feu M. le baron de Trémont*, 1^{er} supplément, préface, Paris, 1853.

(2) Elle figure ainsi dans le *Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques publiques de France* publié par le ministère, t. XXII, p. 317: « Anne de Bretagne, lettre autographe signée à M. de la Trémoille, quelques lignes, envoi du sieur de Cleix (*sic* pour *Cleux*), 668,31 ». Jusqu'ici personne n'en a signalé la fausseté. Elle fait le n^o 38 de la publication de Le Roux de Lincy (*op. cit.*).

de Bretagne avait deux signatures, l'une pour ses pièces vraies, l'autre pour ses pièces fausses, elle eût été bien aimable de ne pas se servir exclusivement de cette dernière pour les deux lettres autographes qui devaient un jour venir abriter leur vieillesse dans nos musées nantais.

Mais, si la pensée du mal des autres peut un peu adoucir le nôtre, hâtons-nous d'ajouter que nos dépôts nantais ne sont pas les seuls, avec la Bibliothèque Nationale, à conserver de faux autographes d'Anne de Bretagne. A la vente *Lajarriette* figurait une autre de ces lettres adressée au *Vicomte de Rohan*, et qui, acquise 80 fr. par notre collectionneur nantais, fut vendue le double en 1860. Dans quel dépôt, chez quel amateur se cache-t-elle actuellement ? Qu'il tremble désormais pour son authenticité.

En dehors de ces trois lettres, filles de celle du fonds Béthune, et qui nous semblent provenir du fonds Letellier vendu à Charon, il a paru dans la vente *Chalabres* en 1833 une autre lettre autographe signée d'Anne de Bretagne (1) à sa fille Claude. Elle est postérieure à la publication de l'*Isographie* dont le premier volume porte la date 1828-1830. C'est tout ce que nous pouvons en dire. Nous ignorons ce qu'elle est devenue et si elle est authentique ; mais si elle reproduit le type vulgarisé par l'*Isographie*, il faudrait faire remonter dès la publication de cet ouvrage la fabrication des faux que la cession du fonds Letellier à Charon a lâchés un peu plus tard sur le marché.

Le Roux de Lincy a aussi publié, sous le n° 30 de son recueil, le texte d'une lettre d'Anne de Bretagne à M. le chancelier. Cette lettre datée de Blois, 28 mai [1510] a été copiée, dit-il « sur l'original autographe qui fait partie de la collection de M. le marquis de Biencourt. »

(1) *Vie de la Reine Anne de Bretagne*, t. III, p. 59.

Nous ne voudrions pas nous porter garant de l'authenticité de toutes les pièces de cette célèbre collection. Cette lettre d'Anne de Bretagne, entre autres, pourrait bien être de la famille de celles dont nous nous occupons ici.

Dans l'impossibilité de juger sans les voir soit ces lettres, soit d'autres qui ont passé jusqu'ici pour des lettres olographes d'Anne de Bretagne, bornons-nous à donner à leurs possesseurs un moyen bien simple de reconnaître si elles sont authentiques, ou plutôt si elles ne le sont pas.

Jusqu'ici on a regardé comme authentiques toutes les lettres dont l'écriture, la signature, le paraphe ressemblent au spécimen publié par l'*Isographie*. Comme le médecin de Molière, nous avons changé tout cela. Désormais, il faudra regarder comme fausses toutes les pièces qui ressembleront à ce que l'on a toujours et universellement regardé comme un critérium d'authenticité.

A moins que ... car qui sait ? A qui se fier après cette faillite du fonds Béthune ? Si c'étaient nos cinquante lettres tirées du trésor des Chartes des ducs de Bretagne, et des dépôts publics de France et d'Angleterre qui allaient se mettre à être fausses, à présent ?

G. DURVILLE.

APERÇU

sur l'Histoire du Chapitre de Nantes

Du VII^e Siècle au Concordat

Le Chapitre de l'église Cathédrale de Nantes, le premier, par sa dignité, de tous les établissements religieux du diocèse, en est encore le premier par son antiquité.

Une tradition communément admise au XVII^e siècle faisait remonter la fondation « dudit chapitre et l'église Cathédrale, une des dix premières établies en ce pays, à Conan Mériadec premier roy et prince souverain duquel sont descendus les autres roys et ducs de Bretagne » (1).

Le roi Conan Mériadec, d'après ceux qui ne doutent pas de son existence, étant mort en 421, l'institution, par ce prince, de notre Chapitre nantais lui donnerait une antiquité des plus vénérables. Mais il n'est pas téméraire de croire que Conan a eu la même influence sur l'institution des Chapitres que sur l'introduction de l'hermine en Bretagne. On a fini par s'apercevoir qu'il n'a pu y être pour rien.

Cependant comme, dès cette époque lointaine, et même précédemment, les évêques étaient entourés de clercs, on peut admettre qu'il en était de l'évêque de Nantes comme des autres, et que le Chapitre de Nantes, sous un autre nom, et sous une autre forme, existait à une époque qui se perd dans la nuit des temps.

Quoi qu'il en soit, il nous faut descendre à la fin du VII^e siècle, vers 680, pour trouver le Chapitre authentiquement mentionné. C'est dans la vie de saint Hermland, écrite au VIII^e siècle.

(1) *Archives Départementales*, G 250. Déclaration de 1682.

Les chanoines y figurent avec une partie des fonctions que nous leur verrons remplir pendant longtemps. Ils accompagnent l'évêque dans ses déplacements et le conseillent. Ils se rendent avec saint Pasquier au monastère d'Aindre pour le bénir. Leur consentement est expressément mentionné (1) dans le privilège accordé par saint Pasquier au fondateur de l'abbaye d'Aindre. Suivant la pratique de tout le moyen âge, l'évêque ne peut distraire aucune partie du domaine de l'église de Nantès, à moins que les chanoines n'autorisent sa donation.

Le Chapitre de Nantes existait donc avant 758, année où eut lieu la réformation de saint Chrodegang, évêque de Metz. Accepta-t-il, à un moment ou à un autre, cette réformation? Ce qui nous porterait à le croire, c'est que différents actes nous montrent les chanoines non seulement étroitement unis à l'évêque mais encore vivant sous les règles austères de la vie commune. Ils ont un cloître, un réfectoire, et même, au XII^e siècle encore, un dortoir commun. Un acte de 1104 est passé dans ce dortoir par l'évêque qui y est monté. (2)

(1) *Veniens illic Episcopus ad dedicationem cum suis Canonicis, per consensum omnium privilegium sancto Hermelando et monachis suis ex eodem monasterio fecit.* (Vita S. Hermelandi BOLLAND, t. II. Martii.)

(2) *Unde in dormitorio canonicorum mox ascendens.* D. Morice, *Hist. de Bret.* Pr. t. I, p. 507. Le XXIII^e article du troisième concile de Tours, tenu en 813, impose ainsi la vie commune aux chanoines : *De vitâ canonicorum qui in Episcopis conversantur : — Canonici et clerici civitatum qui in Episcopis conversantur consideravimus ut in claustris habitantes simul et omnes in uno dormitorio dormiant, simulque in uno reficiantur refectorio, quo facilius possint ad horas canonicas celebrandas accurrere, ac de vita et conversatione sua admoneri et doceri.* (MAAN, *Turonensis ecclesie Concilia.* Tours, 1666, p. 30.) Nantes faisant partie de la Province de Tours, cet article nous donne probablement le plus ancien statut du Chapitre nantais.

Cette antique habitation des chanoines était au sud de la cathédrale. On voyait encore, au xvii^e siècle, une partie du vieux cloître qui en reliait les bâtiments. Un titre de 1658 relatif à la fonte de quatre grosses cloches, parle d'une cour « bornée : vers orient le logement du chapitre et de la trésorerie ; vers midi, logement bas qui semble avoir esté autrefois d'un cloître, par l'inspection des anciens piliers et arcades qui s'y remarquent ; du costé de septentrion, des chappelles de ladite église de Saint-Pierre ; et vers occident, la continuation des logemens bas cy dessus describs, et un grand portail ou barrière quy a son issue sur le plasistre de Saint-Pierre ».

La clôture semble avoir été autrefois assez rigoureuse. Le vieux cloître avait une porte qui donnait issue sur la place Saint-Pierre. Un statut porté en 1236 par le Chapitre, soit contre quelques chanoines, soit contre les gens du dehors, ordonna de fermer complètement cette porte et même de la boucher. La vie des chanoines devait alors s'écouler tout entière à l'ombre de la cathédrale, sur le territoire étroit des paroisses de Saint-Jean et de Saint-Laurent, ou tout au plus du fief capitulaire. Il leur était défendu de sortir de ce canton si restreint sans être accompagné d'un clerc ou d'un serviteur (1).

(1) ABBÉ TRAVERS, *Hist. de Nantes*, T. I, p. 151. Travers, dans ce passage, fait probablement allusion à cet article des statuts du Chapitre de Nantes, approuvés en 1529 par l'évêque François Hamon, et qui reproduisent des statuts plus anciens : « Que les chanoines ne sortent pas sans être accompagnés. Nous ordonnons que, désormais, aucun chanoine de Nantes ne sorte seul, sans être accompagné d'un serviteur ou d'une autre personne honnête et notable, en dehors des bornes ainsi désignées, à savoir : au delà de la maison du Doyen, près de la Billaudière, du carrefour de Saint-Denis, de l'église collégiale de Notre-Dame de Nantes, et de la porte de ville appelée vulgairement porte Saint-Pierre, qui se trouve sous le portail et la demeure du seigneur évêque. »

Ainsi, autrefois, un chanoine n'aurait pas pu s'aventurer

Les chanoines qui avaient assisté à l'installation des moines d'Aindre, se trouvèrent de nouveau réunis aux mêmes moines lors de leur massacre. En 843, jour de la Saint Jean, ils accompagnaient saint Gohard quand les Normands firent irruption dans la cathédrale où toute la ville s'était réfugiée pour prier et pour mourir. Unis à leur évêque jusque dans la mort, ils mêlèrent leur sang au sien dans cette journée où Nantes compta tant de martyrs.

Mais la mort des chanoines n'entraîne pas l'anéantissement du Chapitre. Un évêque succède à saint Gohard : de nouveaux clercs viennent prendre autour de lui la place de ceux qui ont disparu. S'ils ne sont pas, comme les autres, destinés à une mort violente, ils auront à souffrir de pérégrinations pénibles, de l'exil et de ses malheurs. En 886, une nouvelle invasion des Normands oblige Landran, évêque de Nantes, à s'enfuir avec ses chanoines. Il se réfugie à Angers(1) où Charles le Gros lui permet de s'établir et pourvoit à sa subsistance et à celle de son Chapitre, de ses propres deniers.

Sous Foucher, successeur de Landran, le sort du Chapitre n'est pas plus heureux. Malgré une restitution partielle des biens de son église, l'évêque de Nantes est dans la plus grande misère. « Extrêmement pauvre, à cause des ravages des Normands, nous dit la Chro-

seul, d'un côté au-delà de la place Dumoutier, d'un autre, jusqu'au Château, où jusqu'à ce qui est actuellement la rue Strasbourg ou la place Louis XVI, sans contrevenir aux statuts du Chapitre. Le délinquant était frappé d'une peine pécuniaire. Il suffisait qu'il fût dénoncé par un seul chanoine, par un seul chapelain, par un seul serviteur de la cathédrale. Le dénonciateur touchait une partie de l'amende imposée au chanoine qui avait osé s'avancer seul au-delà des limites fixées.

(1) *Chronique de Nantes*, D. MOR. Preuves, I, p. 132.

nique de Nantes (1), il trouve à peine dans tout son diocèse de quoi se nourrir, lui et ses clercs, car tous les bourgs voisins de la Loire avaient été dévastés et restaient sans aucun habitant.

Comme il était actif et courageux, il alla porter ses plaintes auprès de ses frères, les évêques voisins, et auprès des comtes et des principaux seigneurs des pays limitrophes. Ceux-ci eurent pitié de sa misère et lui donnèrent abondamment de leurs biens pour rétablir son église.

Dans ses pérégrinations, Foucher vint à Plessé où le duc Alain résidait dans son château. Alain estimait tout particulièrement l'évêque de Nantes et l'aimait « plus que tous les autres évêques de Bretagne ».

Il lui donna, pour lui et pour ses clercs, la petite abbaye de Saint-André (2), remplacée depuis par la petite église transformée en fourneau municipal, que l'on voit encore dans la rue Saint-André. En vertu d'une autre donation faite plus tard au Chapitre par l'évêque Quiriac, tout ce quartier de Nantes fit partie du fief capitulaire jusqu'à la Révolution.

Instruit par l'expérience, Foucher voulut fortifier son église, et construisit vers 900, une sorte de château pour protéger ses clercs et les laïques, au cas où les Normands viendraient encore attaquer la ville de Nantes.

Sa prévision était prudente, mais ses précautions furent inutiles. En 919, les pirates s'emparèrent du château élevé contre eux. Les Nantais, après avoir lutté courageusement toute la journée, virent que la résistance était vaine. « A minuit, dit Le Beau, d'après la

(1) *Hic valde pauper pro Normannorum vastitate, vix in toto episcopatu suo reperit unde sibi et clericis suis alimenta potuisset administrare... Ibid, p. 143).*

(2) *Abbatiam S. Andreæ prope muros Nannetis sitam sibi et clericis suis concessit (Ibid, p. 145).*

Chronique de Nantes, ils prindrent les ornemens de l'église et toutes les choses qu'ils peurent porter, et s'enfuirent chacun où il peut. Et alla l'evesque Adalart avecques ses clerks en Bourgoigne ». (1)

Adalart, continue notre Chronique, mourut en Bourgogne avec tous ses clerks, excepté quatre chanoines, à savoir : Letard, archidiaque : Oger, Hugue et Durand surnommé Pabion.

Ces derniers, à la nouvelle des victoires d'Alain Barbe-Torte, s'empressèrent d'accourir à Nantes. Comme Jérémie, ils purent pleurer sur les ruines du temple auquel Alain n'avait pu accéder qu'en écartant de son épée les ronces entrelacées sur son passage ; et « pleignant grandement la dignité de leur église et la noblesse de sa beauté, qu'ils avaient contemplée de leurs yeux, ils rapportèrent par mémoire, et déclarèrent les rentes, possessions, terres, devoirs, privilèges, libertés et franchises de par avant appartenant à ladite église, et dont les chartes royales estoient dépéries par l'oppression des Normands ». (2)

Ce retour de nos quatre chanoines fixa définitivement le Chapitre à Nantes. Grâce à Alain Barbe-Torte, il y reprit une existence qu'il continua désormais sans exil, jusqu'à la Révolution.

Les ravages des Normands et les déprédations qui les suivirent avaient dépouillé l'église de Nantes de biens accumulés depuis des siècles.

Le Chapitre ne put rentrer dans la possession de toutes ces richesses. Elles étaient devenues, en son absence forcée, la proie du premier occupant. Les chartes royales qui les avaient concédées au Chapitre étaient, suivant le texte que nous venons de citer, « dépéries par l'oppression des Normands ». Les quatre chanoines revenus

(1) Chron. *Ibidem*, p. 145.

(2) R. MERLET. *La Chronique de Nantes*, p. 94.

de Bourgogne n'avaient pour les réclamer d'autre secours que celui de leur mémoire. C'était bien peu de chose dans des temps de violence où, par une étrange oblitération du sens moral, on trouve que ce qui est bon à prendre est aussi bon à garder, et par les mêmes moyens.

Cependant des restitutions partielles faites par Alain, et des donations dues à la pure libéralité de certains seigneurs contribuèrent peu à peu à le tirer de son dénuement.

Il semble que ces ressources de l'église furent d'abord à la seule disposition de l'évêque, qui les centralisait et les employait aux besoins de la cathédrale, aux nécessités du culte, à l'entretien de son Chapitre. Comme au temps des invasions Normandes, les chanoines paraissent avoir relevé de la mense épiscopale jusque vers l'an mil, où les libéralités de l'évêque Hervisius ou Hervé leur créèrent une mense distincte de la sienne.

« L'absence d'Hervé, dit l'abbé Travers, fit l'origine de la mense du Chapitre par l'abandon qu'il lui fit de quelques fonds de sa propre mense. Il ne pouvait, étant absent, pourvoir à l'entretien du Chapitre, ou il ne pouvait y pourvoir que fort mal. C'est là le premier commencement de la mense du Chapitre.

Elle fut petite d'abord. Gautier II, qui succéda à Hervé, donna à ses frères une portion plus forte. Quiriac, l'an 1063, l'augmenta considérablement. » (1)

Les donations d'Hervé et de Gautier sont simplement indiquées dans la charte de Quiriac. Cette dernière nous fournira ailleurs l'objet d'un long commentaire. Contentons-nous de rappeler ici qu'elle assigne au Chapitre les églises de Saint-Denis et de Sainte-Radegonde, celle de Saint-Clément et de Notre-Dame hors les murs, remplacée depuis par l'ancienne Visitation, celle de Saint-André, celle de Saint-Similien, la moitié de celle

(1) TRAVERS, *op. cit.*, T. I, p. 185.

de Saint-Etienne-de-Montluc (1). Elle est le titre primordial des droits dont le Chapitre jouissait autrefois sur toutes ces églises. Travers a douté de l'authenticité de cet acte; mais son opinion repose principalement sur l'interprétation défectueuse d'un de ses passages. Il est certain par ailleurs que, à partir du ^{xii}^e siècle, on trouve le Chapitre en possession des biens que la charte de Quiriac lui attribue (2).

L'exemple de Quiriac fut suivi par plusieurs de ses successeurs. Parmi ces bienfaiteurs du Chapitre nous citerons particulièrement Brice, qui lui donna ses droits sur l'église d'Orvault; Bernard, qui lui compléta la donation faite à Saint-Etienne-de-Montluc par Hervé; Robert, qui lui donna quarante sous de rente sur l'église du Pallet et dix sur celle de Monnières, ainsi que ses droits sur les églises d'Héric et de Blain; et, enfin, Guillaume, qui lui donna les cures de Nort et de Cambon.

Grâce à ces donations diverses et à d'autres dont il serait trop long ici de rechercher les auteurs (3), le Chapitre, au ^{xiii}^e siècle, jouissait de droits variés dans les paroisses suivantes.

En ville : Saint-Jean, Saint-Denys, Sainte-Croix, Saint-Laurent, Sainte-Radegonde, Saint-Saturnin, Saint-Vincent et Notre-Dame ;

En dehors des murs : Saint-Clément et Notre-Dame, Saint-Donatien, Saint-Similien et Saint-Nicolas ;

Dans la campagne : Doulon, Sainte-Luce, Thouaré, Aurais, le Cellier, Carquefou, Saint-Mars-du-Désert, Saint-Martin-de-Chantenai, Saint-Herblain, Saint-Etienne-de-Montluc, Cambon, Vigneux, Orvault, Trel-

(1) *Ibidem*, p. 206, 251.

(2) La donation relative à Saint-Etienne-de-Montluc, remonte à l'évêque Hervisius, mort en 1005.

(3) Cette recherche sera plus à sa place dans notre *Pouillé du diocèse de Nantes*, ouvrage dont nous espérons commencer prochainement la publication.

lières, Nort, Blain, Héric, la Chapelle-sur-Erdre, Bois-Gorhand, Sautron, Fay, Sucé, Erbray, Assérac ;

Au delà de la Loire : la Trinité-de-Machecoul, Saint-Julien-de-Concelles, Saint-Martin-de-Gorges, le Pallet, Monnières, N.-D., Saint-Brice et Saint-Jaques de Clisson, la Chapelle-Bassemer et Barbechat. (1)

Ces droits divers, presque tous attribués collectivement au Chapitre dans une charte sans date, mais que la teneur de sa rédaction permet de reculer à la fin du ^{xii}^e siècle, peuvent se ranger en deux catégories.

Les uns continuèrent à être la possession collective du Chapitre jusqu'à la Révolution.

Les autres furent, pour ainsi dire, partagés entre les différents chanoines, et attachés à leur prébende. D'anciens statuts du Chapitre, rédigés en 1236 et approuvés en 1238 par Juhel, archevêque de Tours, font déjà, en partie, une attribution de ce genre valable pour cinq ans.

Dans la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle, cette attribution devint plus complète et définitive. Un acte antérieur à 1278 nous donne la liste exacte des bénéfices qui sont à la nomination de chaque chanoine, à raison de son canonicat : on voit par cet acte que le nombre des prébendes du Chapitre était déjà de 21.

Outre ces prébendes, le Chapitre comprenait des dignités qui pouvaient être possédées par des titulaires qui n'étaient pas chanoines. La formule que l'on rencontre dans d'anciens actes : *Les dignitaires et les chanoines de l'église de Nantes* consacre expressément cette distinction. Bien que, à partir de la réformation

(1) Aurais, Bois-Gorhand et Barbechat étaient alors qualifiés de paroisses. Ces trois paroisses se sont fondues depuis dans celles de Thouaré, de Sautron et de la Chapelle-Bassemer. Celle de Barbechat a repris son ancien titre au siècle dernier.

du Chapitre, un dignitaire possède souvent une prébende avec sa dignité, il n'est pas rare d'en trouver sans prébende : et comme ce sont là deux bénéfices distincts, à la mort du titulaire qui les a réunis sur sa tête, ils vont parfois à deux personnages différents.

Ces dignités à la fin du ^{xiii}^e siècle étaient au nombre de cinq : les deux archidiaques, le chantre, le trésorier et le scholastique ou maistre-école.

Voici leurs obligations d'après un document de ce temps :

Les archidiaques, préposés l'un à l'archidiaconé de Nantes, l'autre à l'archidiaconé de la Mée « devaient visiter les paroisses de leur juridiction, écouter les causes, dénoncer à l'évêque ce qu'ils ne peuvent corriger par eux-mêmes.

Au chantre appartient le soin du service de l'église : il doit placer les clercs au chœur, chasser de l'église les personnes qui s'y disputent et troublent le service, installer les chanoines, veiller à ce qu'aucune personne de naissance illégitime, de condition servile, ou qui ait fait profession dans une autre communauté ne soit admise parmi les clercs du chœur. (1)

Au trésorier appartient de garder le trésor et les ornements ecclésiastiques, d'orner l'église de tentures. Il doit avoir un sacristain fidèle qui prépare l'encens aux jours des grandes fêtes pour matines, la messe et les vêpres, et doit être plein de vigilance pour les choses auxquelles il est tenu par une coutume approuvée.

Au maître-école appartient de garder les livres, de commander les leçons les jours de grande fête. Il doit les commander aux fêtes de neuf leçons ou se faire remplacer par un autre. Pendant le carême, il doit

(1) Une partie de ces attributions du Chantre concernant la police du chœur, passa au doyen, lors de l'érection de cette dignité. Elle fait l'objet d'un règlement assez détaillé daté du 27 avril 1325.

pourvoir à ce qu'il faudra lire ; il doit prêcher, au Chapitre, lui ou quelqu'un par son ordre, le jour du Jeudi-Saint. Il doit donner une école d'enfants dans la ville (1) ».

L'institution des archidiaques est des plus anciennes. Pendant longtemps il n'y en eut qu'un dans le diocèse de Nantes. Saint Martin de Vertou était le seul archidiacre de saint Félix.

On a fait remonter la division du diocèse en deux archidiaconés au ix^e siècle à la suite du schisme de Gislard. La chose est possible, mais ce n'est qu'à partir de 1050, que les actes authentiques mentionnent deux archidiaques en même temps.

Il est difficile de dire à quelle époque remonte à Nantes l'institution des autres dignités : elles pouvaient exister avant que leurs titulaires n'en prennent les titres dans leur signature. Sous le bénéfice de cette observation, nous ferons remarquer que nous trouvons un *Garinus cantor* dans un acte de 1064 et que *Maen* paraît avec le titre de trésorier, *Maen thesaurarius*, dans un titre de 1076.

Toutes ces dignités étaient donc établies à la fin du xi^e siècle. Quant au scholastique, nous ne le trouvons désigné qu'en 1236 sous le nom de *magister scholasticus*. Il dut, dans la suite, dédoubler ses fonctions et son titre. En 1325 (2), le *scolasticus* et le *magister scholarum* sont deux personnages distincts : le premier est Eudon de Rougé, et est chanoine ; le second n'est pas nommé, mais il est expressément dit qu'il n'est pas chanoine : il semble avoir été sous le scholastique comme le sous-

(1) Les statuts capitulaires de 1529 énoncent ainsi cette obligation : *De officio scolastici... Debet grammaticam et scolam puerorum nannetensium tenere, aut de magistris sufficientibus providere.*

(2) Archives départementales, G 93.

chantre, sous le chantre, et le sacriste sous le trésorier. *succentorem, sacristam, magistrum scholarum... quamvis non sint canonici.*

Comme on le voit, jusqu'à la fin du ^{xiii}^e siècle, l'antique constitution du Chapitre n'admettait pas de doyen, ni de théologal, ni de pénitencier (1).

Cette constitution fut profondément modifiée au commencement du ^{xiv}^e siècle, par l'évêque Daniel Vigier. Ce prélat dévoré du zèle de la maison de Dieu, apporta tous ses soins à ce qui pouvait augmenter la beauté des cérémonies religieuses. L'église de Notre-Dame lui dut, en 1325, son érection en collégiale. Le Chapitre de Nantes lui dut l'institution de son doyen et la division de ses vingt-et-une prébendes en prébendes sacerdotales, diaconales et sous-diaconales : division qui a subsisté jusqu'à la Révolution.

Anciennement, comme nous venons de le dire, le Chapitre n'avait pas de doyen : ce titre était porté par les administrateurs de chaque doyenné. Par suite de la division du diocèse en cinq doyennés, on comptait cinq doyens, ceux de Nantes, Châteaubriant, la Roche-Bernard, Clisson et Rais. Chacun de ces doyens exerçait dans l'étendue du territoire soumis à sa juridiction des droits analogues à ceux de l'archidiacre dans son archidiaconé, à ceux de l'évêque dans tout le diocèse : même après l'institution du doyen du Chapitre, les doyens ruraux continuèrent à porter leur titre et à exercer leurs fonctions.

(1) *La prébende théologale* fut érigée le 13 décembre 1564 par JACQUES DUPRÉ, célèbre prédicateur, dont on a plusieurs sermons imprimés, et archidiacre de la Mée de 1563 à 1573.— Il y eut deux érections de la Pénitencerie, l'une en 1596, par JULIEN CORMERAIS, vicaire général, l'autre en 1629 par MICHEL DUBREIL chanoine et recteur de Sainte-Pazanne, qui annexa sa cure à ce bénéfice. Ces deux institutions ont à peine survécu à leurs auteurs.

La fondation du décanat, première dignité du Chapitre, eut lieu le 23 février 1306, nouveau style. Dans l'acte qui la concerne, Daniel confie au nouveau dignitaire toutes les prérogatives dont le doyen de Tours jouit dans son église, au chœur, au Chapitre et dans les cérémonies ; il détermine en plus ses droits et ses devoirs.

Il fonde cette haute dignité en faveur de Pierre d'Esvigné, déjà chanoine, et lui assigne les revenus de sa prébende en l'église paroissiale de Couëron, dont Pierre était recteur.

En faisant cette fondation, l'évêque Daniel avait laissé subsister la dignité de doyen de Nantes, dont le titre était attaché à l'antique église de Saint-Jean-du-Baptistère, située près de la Cathédrale. Par un acte donné à Paris le jeudi avant les Rameaux 1311 (n. s.), l'évêque unit ces deux doyennés (1). Comme l'archidiaque avait en sa présentation la cure de Saint-Jean, à laquelle le doyenné de Nantes était précédemment attaché, Daniel lui donna en échange la présentation de la cure de Mouzillon.

Cette union de l'antique doyenné de Nantes au doyenné du Chapitre semble avoir préparé la création du doyenné d'Ancenis. Jusqu'au ^{xiii}^e siècle, nous ne trouvons nulle mention de ce dernier doyenné. La ville d'Ancenis, elle-même, figure sur plusieurs pouillés du ^{xiii}^e siècle, et sur d'autres qui s'en inspirent, dans la liste des paroisses du doyenné de Nantes. Ce n'est que postérieurement à l'érection du décanat du Chapitre que cette ville paraît comme centre d'un doyenné.

Par un autre acte de février 1328 (n. s.), Daniel Vigier compléta définitivement la constitution du Chapitre.

(1) Les copies de ces différents actes se trouvent aux *Archives Départ.*, G 93. Cf. Travers, *op. cit.*, t. I, p. 402. L'acte de fondation du décanat a été publié par D. Morice, *Pr.* t. I, p. 1.200.

Nous avons déjà dit que, dès le ^{xiii}^e siècle, le Chapitre comptait vingt-et-une prébendes ou canonicats (1). Daniel divisa ces prébendes en trois classes, qui rappellent la division des titres cardinalices : les prébendes sacerdotales, les prébendes diaconales, les prébendes sous-diaconales.

Primitivement, chaque chanoine devait remplir les fonctions attachées à la nature de sa prébende, chacun sa semaine, suivant l'ordre de sa réception.

Le titulaire d'une prébende sacerdotale devait célébrer la messe capitulaire ; ceux d'une prébende diaconale ou sous-diaconale, l'assister en qualité de diacre ou de sous-diacre.

Il était arrivé précédemment que ces diverses fonctions avaient été remplies non pas par des chanoines, mais par de simples chapelains. Pour la plus grande dignité des offices de la cathédrale, Daniel Vigier avait signalé ce grave abus au pape Clément V (2), et le pontife l'avait autorisé à y mettre bon ordre, par une bulle donnée le 3 des ides de juillet, la ^{vii}^e année de son pontificat. (13 juillet 1312).

Sur l'opposition de quelques chanoines, l'évêque dut recourir encore au pape Jean XXII, qui avait confirmé la décision de son prédécesseur. Enfin au Chapitre général qui se tenait chaque année à la fête de la chaire

(1) Sept de ces prébendes avaient été fondées en 1137 par l'évêque Brice (TRAVERS, t. I, p. 255).

(2) *Archives Départ.* G 96. Cf. TRAVERS, t. I, p. 403, 406. Voici le début de la bulle de Clément V : *Oblata nobis ex parte tua petitio continebat quod, licet in ecclesia tua nannetensi viginti unius canonicorum, et totidem prebendarum numerus haberetur, tamen, cum te ab eadem ecclesia pro ipsius ecclesie prosequendis juribus frequenter, etiam in Natalis et Resurrectionis Domini et aliis præcipuis festivitatibus abesse contingit, missa major et alia divina officia, canonicis ejusdem ecclesie in ipsa ecclesia existentibus otiosis, per simplices capellanos ipsius ecclesie celebrantur, ac evangelium et epistola leguntur per clericos simplices non canonicos ecclesie memoratæ.*

de saint Pierre, le doyen et tous les chanoines avaient approuvé la modification introduite par Daniel, et ordonné que tout nouveau chanoine jurerait de s'y conformer, au jour de sa réception.

L'évêque Daniel a donc été, pour ainsi dire, un second fondateur du Chapitre. C'est lui qui en a créé le doyen et réglé les prébendes ainsi que leurs ressources.

Voici, du reste, l'énumération des droits attachés à chacune de ces prébendes, depuis leur attribution en 1328 jusqu'à leur suppression en 1790.

Prébendes sacerdotales : La première présentait aux églises paroissiales de Saint-Jean-du-Baptistère (1) et de Saint-Etienne-de-Montluc : ses gros fruits se trouvaient dans les paroisses de Saint-Similien et de Vigneux. Elle était annexée à la dignité de doyen et requérait l'ordre sacerdotal. Postérieurement à sa fondation cette prébende présenta aussi à la chapellenie de la Trinité et des Anges desservie à la Cathédrale.

La seconde présentait à la cure de Sainte-Croix, alternativement avec l'abbé de Marmoutier, et à la petite portion de la cure de Vallet (2) : ses gros fruits étaient en Saint-Donatien et en Doulon : elle fut dans la suite annexée à la dignité du Théologal.

La troisième présentait aux cures de Chantenay et Fay et à une chapellenie de la Cathédrale nommée

(1) Ce titre ancien donné à l'église Saint-Jean près Saint-Pierre, rappelle l'époque où cette église située aux portes de la cathédrale était le seul baptistère de toute la ville de Nantes.

(2) Cette importante paroisse avait autrefois deux recteurs : l'un dit le recteur de la petite portion, l'autre, le recteur de la grande portion de Vallet. Le recteur de la grande portion était nommé par le titulaire de la septième prébende sous-diaconale. Les deux portions furent unies en septembre 1594, et le recteur de Vallet fut désormais nommé alternativement par les deux titulaires qui présentaient précédemment à chacune de ces portions.

chapellenie de *Bernard Courays* ; ses gros fruits étaient en Sucé.

La quatrième présentait à la cure de Saint-Vincent de Nantes, et à une chapellenie de Sainte-Catherine à la Cathédrale : ses gros fruits étaient en Saint-Similien et en Vigneux.

La cinquième présentait à la cure d'Erbray et à une chapellenie de la Madeleine à la Cathédrale : ses gros fruits étaient en Assérac.

La sixième présentait à la cure de Saint-Herblain, et à la chapellenie *Papin* à la Cathédrale : ses gros fruits étaient en Saint-Mars-du-Désert.

La septième présentait à l'Eglise de Héric et à une chapellenie de Saint-Etienne à la Cathédrale : ses gros fruits étaient en Sainte-Luce et en Thouaré.

Prébendes diaconales : La première présentait aux cures de Doulon et de Thouaré : ses gros fruits étaient en Doulon et en Saint-Donatien.

La seconde présentait à la cure de Sainte-Luce et à la chapellenie de *Nicolas Grosseil* ou *Grosset* à la cathédrale : ses gros fruits étaient en Saint-Etienne-de-Montluc.

La troisième présentait à la cure de Saint-Nicolas-de-Nantes et aux chapellenies du Saint-Sépulcre et de la Touche à la Cathédrale : ses gros fruits consistaient en rentes sur la Prévôté de Nantes et en prés situés en la Grande Hanne.

La quatrième présentait à la cure de Saint-Saturnin et à la chapellenie de Bonne-Mère à la Cathédrale : ses gros fruits étaient en Fay.

La cinquième présentait à la cure de Saint-Denis de Nantes et à la chapelle de Saint-Félix à la Cathédrale : ses gros fruits étaient en Carquefou.

La sixième présentait à la cure de Treillières et à la chapellenie de la Barillerie, ou *Ecce Homo*, à la Cathé-

drale : ses gros fruits étaient en Saint-Similien et en Vigneux.

La septième ayant été annexée à la Psallette en 1432, l'Administration de la Psallette en touchait le revenu. Primitivement, son titulaire nommait alternativement avec l'évêque aux cures de Saint-Clément et de Sautron. A partir de l'annexion, le droit du titulaire passa au Chapitre qui nommait à ces cures en commun.

D'après un arrangement intervenu entre l'évêque et le Chapitre en 1670, la cure de Saint-Clément demeura à perpétuité en pleine disposition du premier, et la cure de Sautron à la présentation du second. Les gros fruits de cette prébende étaient en Treillières, Héric et la Chapelle-sur-Erdre.

Prébendes sous-diaconales : La première présentait à la cure de Saint-Similien et à la chapelle de Saint-Lazare, située en cette paroisse : ses gros fruits étaient en Carquefou, Orvault et Blain.

La seconde présentait à la cure de la Chapelle-Bassemer et à une chapellenie de Saint-Jacques à la Cathédrale : ses gros fruits étaient en Assérac.

La troisième présentait à la cure de Blain et à la chapellenie des saints Donatien et Rogatien, à la Cathédrale : ses gros fruits étaient en Saint-Etienne-de-Montluc.

La quatrième présentait à la cure d'Orvault et à la chapellenie de *Jean Viau*, à la Cathédrale : ses gros fruits étaient en Saint-Similien et en Vigneux.

La cinquième présentait aux cures de Saint-Laurent de Nantes et de Saint-Mars-du-Désert et à une chapellenie de Saint-Jacques ou de Saint-Nicolas, à la Cathédrale : ses gros fruits étaient en Chantenay et en Saint-Herblain.

La sixième présentait à la cure de Carquefou et à la chapellenie de Saint-Clair, à la Cathédrale : ses gros fruits étaient en Sautron.

Enfin la septième présentait à la cure de Sainte-Radegonde et à la grande portion de Vallet : ses gros fruits étaient en Carquefou (1).

Chacune de ces prébendes avait sa stalle particulière à l'usage exclusif de son titulaire. Dans ces stalles se sont succédés, pendant des siècles, des personnages de mérite inégal : mais l'on aurait tort d'être plus exigeant pour les stalles d'un Chapitre que pour les fauteuils de l'Académie.

Nous avons relevé la liste de tous ces vénérables chanoines, autant que possible stalle par stalle, avec la date de leur installation et celle de leur mort ; il serait trop long et trop aride de la donner ici ; mais l'on comprendra sans peine que la publication d'un catalogue alphabétique de tous les chanoines de Nantes depuis le ^x^e siècle jusqu'à la Révolution ne serait pas sans intérêt.

Parmi ces personnages, en effet, s'il en est qui sont demeurés dans un rôle effacé, par modestie, ou pour autre cause, il en est, au contraire, qui ont joué un rôle considérable, dont la vie a été mêlée à l'histoire de ce pays et dont il ne serait que justice de tirer les noms de l'oubli.

Rappelons, en passant, qu'un de ces noms vit toujours et que tous les Nantais qui le connaissent, ne savent guère à qui l'appliquer. La façon dont ils l'écrivent dénote même sur ce point une profonde ignorance.

(1) Outre ces présentations de bénéfices attribuées à chaque chanoine, en particulier, le Chapitre présentait encore en commun aux cures de Cambon et de Nort, ainsi qu'à celle de Sautron, à raison de son union à la Psalette. L'église de Rezé ayant été unie, en 1583, à la fabrique de la Cathédrale à la place de celle de Saffré qui lui avait été unie en 1573, le Chapitre devint aussi curé primitif de cette paroisse ; il y assurait le service religieux par un vicaire perpétuel.

Nous avons, en Saint-Donatien, une rue que l'on appelle rue *des Chalatres*. Des *Chalatres* ! qu'est-ce que ce peut bien être ? se demanderont des étymologistes. Faudrait-il y voir des échelles, des échaliers, des échalas ? Ne nous mettons pas en peine de le chercher. Rectifions simplement ce nom, écrivons : rue de *Chalastre* ou *Chalâtre*, et nous y retrouverons un souvenir de *Jean de Chalastre* (1) chantre et chanoine de Nantes qui vivait à la fin du ^{xiii}^e siècle, et qui a donné son nom à la terre de *Chalastre* où aboutissait le chemin élevé aujourd'hui à la dignité de rue.

De tous les anciens chanoines de Nantes, Jean de Chalastre est le seul à avoir laissé son nom à une rue : encore n'a-t-il pu le faire quesubrepticement. Peut-être, cependant, s'ils n'étaient tous si vieux et si oubliés, quelques-uns d'entre eux décrocheraient-ils cet honneur.

Au long cours de son existence, le Chapitre, en effet, a renfermé dans son sein les personnages les plus recommandables non seulement par la piété, mais encore par la science et les qualités d'esprit ou de cœur vivement recherchées par toutes les administrations. Il ne s'est pas borné à donner à l'Eglise, pour le siège de Nantes et pour d'autres, des prélats nombreux et illustres. Il a été assez riche pour prêter à l'Etat lui-même, qui venait frapper à sa porte, des sujets plus capables que d'autres de remplir des fonctions d'où, de par leur seule soutane, et par une étroitesse d'esprit assez étrange, les ecclésiastiques sont systématiquement exclus aujourd'hui.

(1) Jean de Chalastre, *Johannes de Calestria*, possédait sa terre de Saint-Donatien dès 1298. Nous le trouvons avec la qualité de chantre de 1304 à 1325. Il fut l'un des exécuteurs testamentaires de l'évêque Henri de Chalastre, *Henricus de Calestria* : cette circonstance et la similitude de nom permettent de croire qu'il était de sa famille.

C'est parmi les chanoines de Nantes que l'Université de Nantes ira, dès sa fondation, chercher des recteurs régents et des chanceliers.

Dans l'érection de l'Université de Nantes, faite par Nicolas V, en 1448, nous voyons figurer deux chanoines : l'un, Pierre Chauvin, licencié ès-droits, doyen de Clisson, aumônier du duc, en fut nommé recteur à vie, et l'autre Jean l'Espervier, trésorier du Chapitre, en fut nommé chancelier en l'absence de l'évêque.

Quand en 1460, la bulle de Pie II vint fonder réellement cette Université dont les essais de fondation remontaient à 1414, si l'on alla en demander le premier recteur à la collégiale, on ne tarda pas à revenir au Chapitre de la Cathédrale, et deux de ses membres Mathieu Bregaut et Jean de Talhouet (1) se succédèrent, dès le ^{xv}^e siècle dans cette dignité de recteur, que d'autres chanoines devaient encore venir occuper après eux.

Souvent docteurs en droit canon et en droit civil, les chanoines de Nantes trouveront place dans les conseils des ducs de Bretagne.

Nos ducs leur confieront les missions les plus délicates : ils les enverront dans des ambassades difficiles, les consulteront dans les questions épineuses et les élèveront aux plus hautes dignités de leur chancellerie.

Comme parmi ces hommes avides d'une science universelle, il s'en trouve qui ont étudié la médecine, c'est encore parmi eux que les ducs iront chercher un médecin ; et Mathieu Bregaut continuant la tradition des

(1) *Mathieu Bregaut* succéda en la qualité de scholastique de Nantes à son oncle Raoul Moreau, mort le 8 mars 1474. Il accepta le 2 août 1475, la fondation du Collège Saint-Jean par Guillaume de Launay (V. *Etudes sur le Vieux Nantes*. t. I, page 528) et mourut en novembre 1483. — *Jean de Talhouet* fut reçu chanoine le 23 décembre 1481 et mourut en août 1481.

chanoines physiciens (1), pourra ajouter son titre de *médecin du duc* à ses titres de scholastique et chanoine de Nantes et de recteur de l'Université.

Plusieurs d'entre eux siégeront au Parlement de Bretagne ou à la Chambre des comptes. Il ne se tiendras pas d'Etats dans la province sans que le Chapitre ne soit invité à s'y faire représenter par plusieurs membres.

De même, à Nantes, la Municipalité entretiendra avec le Chapitre les relations les plus cordiales. Souvent, entre deux offices, sur l'invitation du maire, un chanoine sera député par le Chapitre pour assister à des délibérations municipales importantes, ou, lorsque des missions du plus haut intérêt viennent du pouvoir royal, « à l'ouverture des paquets ».

Appartenant souvent à des familles nantaises ou bretonnes, momentanément influentes, qu'ils représentent au Chapitre, comme d'autres membres de ces familles les représentent dans d'autres institutions, ils s'intéressent ainsi autant que leurs parents et alliés aux affaires du pays, et prennent parfois une part des plus actives à son administration.

Pendant des siècles, le Chapitre de Nantes sera même la seule administration nantaise à assurer des services au fonctionnement desquels l'administration civile ne s'appliquera que sur le tard ; le service de l'assistance publique et celui de l'instruction.

C'est du Chapitre que dépendait le plus ancien hôpital de Nantes. Il se trouvait dans le fief du Chapitre entre le cours Saint-Pierre et l'église Saint-Clément. Il était près de l'église Notre-Dame, dont nous avons déjà parlé. Sous le nom d'aumônerie Saint-Clément, il était,

(1) Parmi ces chanoines docteurs en médecine, signalons tout particulièrement Jean de Guistré, *physicien du roi Charles V*. Il était Chanoine de Nantes et recteur de la chapelle-Bassemer. Il mourut vers 1400.

de tout temps, sous la direction du Chapitre qui, au ^{xiii}e siècle, le confiait à des Augustins, et qui en nommait l'aumônier et envoyait chaque semaine un de ses membres en faire l'inspection.

Quand nos hôpitaux nantais eurent passé sous l'administration civile, par respect des droits anciens, par considération pour le Chapitre, des chanoines figurèrent de tout temps à une place honorable dans cette administration.

Véritables pères des pauvres, suivant le titre qu'on leur donnait, ils ne se contentaient pas de leur consacrer leur temps, mais, suivant les circonstances, ils tiraient de la bourse capitulaire des sommes parfois importantes pour pourvoir à de criantes nécessités (1); et dans les comptes annuels du Chapitre figure une somme de 500 livres qu'il accordait libéralement à nos hôpitaux.

Le Chapitre ne réserve pas ses libéralités exclusivement aux pauvres de la ville de Nantes. Tous ceux des paroisses dans lesquelles il a des droits, sont favorisés de ses soins et de ses charités. C'est ainsi que les pauvres de Vallet, de Carquefou, de la Chapelle-Bassemer, de Saint-Mars-du-Désert et autres paroisses figurent pour des sommes diverses sur ses comptes et dans ses délibérations. A Cambon, dont le Chapitre est le curé primitif, un chanoine va chanter la grand'messe à certaines grandes fêtes. Il n'y va pas sans munir son escarcelle : les pauvres de la paroisse devaient avoir du plaisir à entendre la grand'messe quand c'était un chanoine qui venait de Nantes pour la chanter.

Toutes ces paroisses se ressouvienent, en temps utile, des rapports qui les unissent aux chanoines.

(1) En 1535, le prévôt ayant représenté au Chapitre qu'il y avait à Nantes un grand nombre de malheureux, celui-ci s'engagea à donner pour les secourir cent livres par mois, et à payer le loyer d'une maison que choisirait la ville. *Délibér. capitul.* du 27 mars 1534 (v. s.).

Leurs églises ont-elles besoin d'ornements ? Les paroissiens veulent-ils en reconstruire ou en décorer le chœur ? Ils dirigent d'abord vers eux leur pensée et leur demande. Lors de la décoration du chœur de Saint-Similien, en 1767, le Chapitre en fut pour une somme 1.200 francs.

On invite le Chapitre à contribuer non seulement aux réparations des églises, mais encore aux grands travaux qui ont pour objet le bien-être matériel des populations.

Au xv^e siècle, les inondations de la Loire ayant gravement compromis les levées de la Chapelle-Bassemer, les habitants de cette localité adressèrent au Chapitre une curieuse pétition afin d'en obtenir un secours dans ce qui pouvait causer la ruine d'une grande partie du pays (1).

Le Chapitre ne fait pas moins pour l'enseignement que pour le soulagement de la misère. Dès le xiii^e siècle, le scholastique ou le *maistre-escole* est un de ses dignitaires. Parmi ses fonctions figure l'obligation de donner une école d'enfants dans la ville « *debet dare scholam puerorum in civitate*. C'est en raison de sa dignité et de ses anciennes attributions, que le scholastique intervient dans la fondation du collège de Saint-Jean par Guillemin de Launay et dans le transfert de ce collège à Saint-Clément, ainsi que dans différentes autres circonstances relatives à l'enseignement.

Lors de la fondation de ce dernier collège, si les bourgeois de Nantes vont chercher à Paris Pierre Bintin pour en faire le premier principal, le Chapitre, juste appréciateur de ses mérites et de ses services, le reçoit dans son sein ; et quand, en 1584, il eut résigné sa prébende, le Chapitre veut honorer sa vieillesse d'une faveur toute particulière. Dans sa délibération du

(1) Nous publierons le texte de cette pétition dans notre *Pouillé du diocèse*, à l'article consacré à la Chapelle-Bassemer.

16 novembre 1584 « considérant sa vie honorable et qui a été de la plus grande utilité pour le public, et sa vénérable vieillesse, il lui permet l'accès de la cathédrale et du chœur en habit de chanoine, et d'assister à l'office en cet habit, toutes les fois qu'il le jugera bon. »

Et ici, comme pour les aumônes, le Chapitre ne s'occupe pas seulement d'assurer l'instruction aux enfants de la ville de Nantes. Il prend les mêmes soins pour ceux des enfants des paroisses rurales dans lesquelles il a d'importants revenus.

L'école de Cambon qui était autrefois une des plus grandes paroisses du diocèse, est tout entière à sa charge. Dès le xvi^e siècle, il fait inscrire dans la ferme des revenus qu'il touche dans cette paroisse, l'obligation de fournir cette école d'un régent.

De même à Rezé, dont il devint le curé primitif en 1583. D'après un bail de 1634, son fermier de cette localité doit y entretenir de couverture « les escolles » situées au bout des logis et dépendances du presbytère.

A Vallet, son rôle dans l'administration du collège est plus important. Il en nomme le régent, et, de temps en temps, envoie un de ses membres pour contrôler le bon fonctionnement de cet établissement.

A la mort de l'évêque, c'est le Chapitre qui est chargé de toutes les écoles du diocèse.

Le 15 décembre 1717, il nomma ainsi « M. de Sesmaisons (1), chanoine, en qualité de supérieur, pour avoir soin des écoles de ce diocèse tant de la ville que de la campagne pendant la vacance du siège épiscopal. » Le nouveau supérieur prend sa charge à cœur. Le 18 février suivant, il présente « des règlements imprimés

(1) DE SESMAISONS, Charles, docteur en Théologie, reçu chanoine le 26 avril 1694, mort au séminaire, le 10 avril 1734. Il fut recteur de l'Université et se distingua pour son zèle contre le jansénisme.

au Chapitre qui les approuve et ordonne qu'ils soient publiés dans les paroisses. »

Pendant cette même vacance, le Chapitre reconnaissant les aptitudes scolaires du même chanoine, le nomma aussi vice-chancelier de l'Université.

Les membres de l'Université sont heureux de ce choix. Le 19 novembre suivant, « M. Hubin de la Geoffrairie, docteur en médecine, président, et le sieur Dufrous, bachelier en médecine, soutenant, étant entrés au Chapitre, présentent des thèses à Messieurs, et les remercient d'avoir nommé M. de Sesmaisons pour vice-chancelier de l'Université pendant la vacance du siège épiscopal. »

Du reste, les liens les plus étroits ne cessent d'unir le Chapitre à l'Université de Nantes. Plusieurs chanoines en sont membres. Chaque année, à la fête de Saint-Yves les délégués de l'Université viennent au Chapitre prononcer un discours latin pour lui demander à faire célébrer leur fête patronale à la Cathédrale : ce que le Chapitre lui accorde toujours avec tous les honneurs dont les règles liturgiques lui permettent de disposer. Aussi, lors du transfert de l'Université à Rennes, le Chapitre montra-t-il le plus grand empressement pour assurer à Nantes le maintien d'une institution qui y avait été établie dès son début (1).

Mais un budget capitulaire qui est de beaucoup plus chargé que celui de l'assistance ou de l'instruction publiques, c'est celui des Beaux-Arts.

La cathédrale de Nantes est, avant tout, l'œuvre du Chapitre. Ce sont les chanoines qui ont assuré toutes les ressources nécessaires à sa construction pendant sa longue durée.

(1) On trouvera d'abondants détails sur tous ces points dans l'ouvrage que M. le Dr Alfred Rouxeau prépare sur *l'Université de Nantes*.

Dès le ^{xv}^e siècle, on les voit s'agiter vivement pour se créer ces ressources. Ils vont à Rome faire décréter des indulgences pour ceux qui contribueront à cette œuvre immense. Les indulgences une fois obtenues, d'autres vont les prêcher ailleurs, à Vannes, à Dol, à Saint-Brieuc, allant, venant, butinant partout, en Bretagne, comme les abeilles butinent les blés noirs, les bruyères et les genêts de ce pays pour la construction de leur ruche moins durable. Ils donnent eux-mêmes généreusement pour cette œuvre, lui appliquant particulièrement toutes les amendes qu'ils peuvent encourir, tous les revenus qu'ils n'ont pas mérités. Ils s'emploient, sans compter leurs peines, pour obtenir du pouvoir souverain et conserver, malgré des compétitions puissantes, des concessions d'octroi qui leur procureront, plus régulièrement que la charité, des fonds annuels que leur œuvre absorbe rapidement.

Tout en s'assurant ces ressources, ils en surveillent l'emploi, visitent minutieusement les travaux, délèguent des membres du Chapitre qu'ils chargent tout spécialement des rapports à avoir soit avec l'architecte, soit avec les ouvriers.

Ils s'intéressent non seulement à ce qu'ils appellent simplement « l'œuvre » *opus*, mais encore à tous ceux qui y prennent part.

Rien de touchant comme les rapports du Chapitre avec les ouvriers qu'il occupe. Ils sont de la famille, de la maison. On les traite avec la charité la plus large, on les secourt dans les accidents du travail, dans leurs besoins quelconques. On leur accorde, en différentes circonstances, en dehors de leur salaire, des gratifications toujours bien reçues. Si l'architecte n'est pas oublié chaque année pour ses étrennes, les maçons ne le sont pas non plus pour le vin de l'Ascension. En un mot, de l'étude minutieuse de ces rapports, se dégage l'impression que plus d'une question sociale si difficile à résoudre de nos jours, n'avait alors pas même l'occa-

sion de se poser : car ce n'était pas en machine, mais en chrétien, que les chanoines traitaient l'ouvrier.

Tant il est vrai que, en matière de charité et de justice, le sentiment chrétien rend inutiles bien des lois, et que, par contre, aucune loi ne peut le remplacer.

Mais la construction d'une Cathédrale ne met pas seulement en relief les talents d'un architecte. Quand le bâtiment va, tout va : avec l'architecture, la sculpture, la peinture, la verrerie, la ferronnerie, bref, tous les arts et métiers.

Ici, nous pourrions greffer sur l'histoire du Chapitre un résumé de l'histoire de l'art à Nantes dans les siècles passés, relever les noms, parfois conservés dans des écrits, mais restés inconnus, d'artisans modestes qui ont embelli de leur travail soit la Cathédrale elle-même, soit les cérémonies solennelles dont elle a été le théâtre. Le dépouillement de vieux comptes religieusement conservés mais brouillés comme un jeu de cartes et entassés dans un pêle-mêle qui y rend impossibles des recherches méthodiques, nous a permis de relever sur tous ces sujets des détails qui ne sont pas sans intérêt pour la localité.

Ceux qui travaillent rapidement avec des histoires toutes faites, ou même avec des documents soigneusement classés par matière dans un dossier, laissent peut-être un peu trop de côté ce dépouillement lent et laborieux de vieux comptes et de vieux registres. Pour nous qui « travaillons à loisir quelque ordre qui nous presse » et qui préférons attendre, pour donner une étude au public, qu'elle soit au point auquel nous pouvons l'amener, nous avons trouvé dans ce dépouillement les éléments d'études nombreuses et variées qui paraîtront à leur heure. Bornons-nous pour le moment à en indiquer sommairement les sujets.

La Cathédrale, à Nantes comme ailleurs, est l'endroit où bourdonne la vie la plus intense de la localité. Elle

est le rendez-vous des foules et de tous les arts. Avide d'entendre, avide de voir, et peut-être aussi de se montrer, on s'y précipite pour toutes les fêtes, pour toutes les solennités.

Les cérémonies civiles elles-mêmes viennent y chercher une consécration. Tous les personnages importants qui font une entrée solennelle à Nantes, rois, gouverneurs de la province, ou autres grands dignitaires de l'Eglise ou de l'Etat, sont reçus à la Cathédrale, et salués à domicile par le Chapitre qui se fait toujours un devoir de leur faire porter, comme dons d'hospitalité, quelques « pains de Chapitre » et quelques bouteilles de vin.

Bien que, dans toutes ces cérémonies célébrées à la Cathédrale, le sentiment religieux domine, il s'y joint parfois un sentiment de curiosité. Certes, ce dernier avait bien sa part dans le jeu du mystère de la Nativité, dans la fête des Innocents ou des Fous, dans la cérémonie des Trois Maries à Pâques, dans le mystère de l'Ascension dont le tableau, en 1430, était payé 30 sous à « Flory peintre », dans la feinte du Saint-Esprit à la Pentecôte.

C'était aux soins du Chapitre, et à sa bourse, que les Nantais d'autrefois devaient les plaisirs qu'ils vont chercher aujourd'hui au théâtre ; inutile de dire que ces spectacles n'avaient rien que d'honnête, et qu'ils édifièrent grandement le public avant de le faire sourire et peut-être de le scandaliser, quand ses goûts et ses impressions venant à changer, le Chapitre en décida peu à peu la suppression (1).

(1) La cérémonie des Trois Maries ne fut supprimée qu'en 1789. Dans sa délibération du 27 mars, le Chapitre « considérant que la cérémonie des Trois Maries qui se fait au chœur le jour de Pâques à matines, loin de contribuer à l'édification publique, comme elle le devrait, est plus propre à occasionner du scandale et des indécences à raison de

Pour toutes ces fêtes, la Cathédrale était parée de ses plus beaux atours. Ses murailles froides et grises s'étoffaient des belles tapisseries historiées de « l'évêque Henri », de celles de Monseigneur de Bourneuf, ou encore de celles que d'opulents particuliers voulaient bien prêter parfois. De nombreuses lumières s'allumaient dans de riches lampes, ou au bout des cierges dont étaient chargés les autels, les chandeliers d'argent et « les râdeaux » en fer où ces cierges venaient s'aligner.

La musique y allait de toutes ses notes, sorties de poitrines humaines ou de toute sorte d'instruments.

Dès le ^{xv}^e siècle, la Cathédrale avait ses grandes et ses petites orgues. Avec elles, résonnaient des symphonies composées des instruments qui avaient la vogue de l'époque. Tous ces instrumentistes étaient vivement recherchés par le Chapitre qui parfois les mandait de fort loin, et les enlevait même à des églises de Paris.

Ainsi en était-il des chantres. On en faisait venir de toutes les provinces de la France ; peut-être plus de la Picardie que d'ailleurs : on leur payait des indemnités de voyage, on les prenait à l'essai. Si l'épreuve était satisfaisante, on les retenait au service de l'église.

Leur rôle était d'alimenter le chant des offices quotidiens ; mais, souvent, passaient des chantres ambulants qui allaient de cathédrale en cathédrale faire admirer la beauté de leur voix. Ceux qui venaient à Nantes y étaient bien reçus, et les comptes du Chapitre mentionnent souvent, dans le cours de l'année, des sommes versées « à des chantres passants ». (1)

l'affluence du peuple que la curiosité attire à l'Église pour en être témoin, a arrêté de la supprimer dès cette année et pour toujours. »

(1) Les délibérations capitulaires ont été très heureusement exploitées dans l'*Académie de Musique et le Concert de Nantes*, que vient de faire paraître M. LIONEL DE LA LAURENCIE, petit-neveu de M^{gr} de la Laurencie dont nous parlons plus loin.

Parmi les chanoines il s'en trouvait toujours à avoir de grandes connaissances musicales. Dans une étude sur l'archidiacre *Pierre le Gallo*(1), bibliophile émérite et artiste aux goûts variés, nous avons vu que les préférences du Chapitre allaient aux compositeurs les plus célèbres de cette époque. Il serait facile d'établir avec d'autres données que, avant l'existence des Conservatoires de musique, le Chapitre a, depuis des siècles, servi aux Nantais de quoi satisfaire tous leurs goûts musicaux.

Du reste, nous avons dit plus haut que l'institution du grand chantre à la Cathédrale de Nantes remontait au moins au *x^e* siècle, et nous avons parlé incidemment de la création de la Psalette. L'histoire de cette dernière institution, ainsi que celles des *Sociétés de Saint-Guil-laume* et de *Saint-Jean après Matines*, appendices qui complèteraient l'histoire du Chapitre, montrerait avec quel zèle les chanoines ont, de tout temps, cherché à charmer les oreilles et les cœurs des hommes par le chant des louanges de Dieu.

(1) PIERRE LE GALLO, du diocèse de Quimper, venu à Nantes comme secrétaire d'Antoine de Créqui. Ce prélat portait sa barbe, et son secrétaire aussi. Le Chapitre, gardien rigide des usages nantais, était ému de cette innovation. N'osant pas cependant faire la barbe à son évêque, ni lui dire, à sa barbe, ce qu'il en pensait, il s'en prit à celle de son secrétaire. Dans un titre de 1558, il reproche à Antoine de Créquy d'avoir donné une prébende de son église à « Maistre Pierre Le Gallo, son secrétaire et maistre d'escolle, jazzoit qu'il feust garny d'une barbe plus espointable que celle d'ung vieil hermite » Le Chapitre s'apprivoisa ensuite avec cette barbe épouvantable, et, reconnaissant les qualités éminentes de Pierre le Gallo, l'honora de toute sa confiance et de ses plus hautes dignités. Reçu archidiacre de Nantes, le 22 novembre 1568, Pierre le Gallo mourut le 4 janvier 1585. Une lettre de faire part envoyée par le Chapitre de Nantes à celui d'Angers, en fait le plus bel éloge ; et les délibérations capitulaires en parlent plusieurs fois avec les expressions « d'heureuse mémoire » *felicis memoriæ*.

Comment, en parlant de musique, oublier les cloches, ces voies harmonieuses, qui invitent ou qui initient les gens du dehors aux cérémonies qui se développent à l'intérieur des églises ?

Si les cloches de Nantes sont moins célèbres que celles de Vendôme, cela tient moins à leur peu de sonorité qu'à celui du nom de notre ville. Nous les avons déjà fait sonner en parlant du chanoine Jean Deno, de bruyante mémoire (1) ; nous nous pendrons encore plus tard à leur corde et ne la lâcherons, du coup, que lorsque, dans leurs joyeuses volées, elles nous auront fait connaître leurs fondeurs, leurs parrains et marraines, leur poids, les circonstances de leur fusion ou de leur baptême, en un mot, tout ce que l'on peut tirer d'êtres qui ne demandent qu'à ne pas rester muets.

Ainsi l'histoire du Chapitre, en remettant en branle toutes ces cloches, nous rappellerait les événements sur lesquels elles ont ou chanté ou gémì. Elle évoquerait, sous nos yeux étonnés, des cérémonies dont, avec les idées préconçues que l'on a parfois sur le passé, on ne soupçonne pas la splendeur.

On se figure, en effet, parfois le passé sous des couleurs sombres et tristes. Dans la variété sans cesse renouvelée de toutes les fêtes modernes, d'aucuns sont assez bons pour plaindre nos ancêtres de n'avoir eu que des fêtes religieuses.

Hé quoi ! vous n'avez pas de passe-temps plus doux !

Disons-le cependant sans crainte, le “ *Monde où l'on s'ennuie* ” ne date que de nos jours. Toutes ces cérémonies procuraient à nos aïeux des jouissances qui, pour être plus saines et plus bienfaisantes que bien des réjouissances modernes, n'en étaient pas moins intenses et capables de satisfaire toutes les aspirations de leurs

(1) *Etudes sur le Vieux Nantes*, t. I, p. 12.

cœurs. Ils aimaient à venir remplir la cathédrale pour toutes ces réceptions de grands personnages, pour ces canonisations de saints, pour ces *Te Deum* en l'honneur de nos victoires, pour ces bénédictions de drapeaux, et d'autres fêtes encore. Avec quel enthousiasme ils prenaient part à toutes les processions fixées par l'ordre du Chapitre : celle des Rameaux, celle de Doulon, celle de Saint-Sébastien, et surtout celle de la Fête-Dieu dans laquelle défilaient, avec le pittoresque de leur costume, toutes les corporations, tous les corps constitués de la ville de Nantes.

Dans ces grands jours, le Chapitre n'était plus le maître chez lui. Les laquais envahissaient de bonne heure la Cathédrale pour garder les places de leurs maîtres, et malgré les avis réitérés des chanoines, s'y tenaient toujours de plus en plus mal.

C'est en vain que, pour maintenir l'ordre, dans l'église, on recourait à la force armée. Pourtant, on la prenait bien au château. Mais quelle force ! les invalides ! C'était à eux que, dans les circonstances les plus difficiles, on confiait la garde du chœur et de ses portes. Aussi la foule, sous leurs regards impuissants, escadait sans peine les balustrades du chœur et s'emparait des places réservées aux personnages de marque.

On devait s'y attendre. Il fallait vraiment avoir toute la bonté des chanoines pour les foules et leur illusion paternelle sur leur docilité, pour songer un seul instant à opposer un tel rempart à leur impétuosité. Si, dans ces circonstances, « les invalides du Château » étaient tant soit peu décoratifs, c'était bien là tout ce qu'on pouvait raisonnablement attendre du concours de leurs glorieux débris.

Que les aiguilles devaient alors tourner rapides sur le cadran de la vieille horloge qui marquait l'heure en 1451, au-dessus du chœur de la cathédrale. Elle aussi a été pour le Chapitre, l'objet de bien des soins, de bien des dépenses. A une époque où l'on n'avait pas le

moyen d'avoir l'heure à domicile ou dans sa poche, la donner exactement à toute une ville, c'était une responsabilité dont il avait conscience.

Précisément, c'est ce qui le mettait en grand'peine pour trouver quelqu'un « pour la conduire ». Il la confiait tantôt au sacristain, tantôt à un serrurier, tantôt au « menuisier de l'horloge », tantôt enfin à un « horloger ». C'était bien du monde, pour qu'elle allât bien.

Aussi, il arrivait parfois que lorsque les poids de l'horloge étaient trop vite à bout de corde, les chanoines se trouvaient aussi vite à bout de patience. Lassés des ouvriers de la ville, ils recouraient à ceux de la campagne. Suivant un marché du 15 octobre 1683, ils avaient chargé *Bonamour* de faire une horloge. Mais il semble que la malheureuse n'attendait qu'à être payée pour ne plus aller, et le Chapitre, qui avait donné au dit Bonamour, le 22 août 1685, cent vingt livres pour fin de compte, était obligé en janvier 1686, d'envoyer à Vallet chercher « l'horloger nommé *la Minute* pour visiter l'horloge de cette église et en marquer les défaus ».

Il en coûta au Chapitre 18 livres, mais si, pour ce prix, l'horloger *La Minute* justifia son nom et sa réputation, les chanoines ne durent pas les regretter.

Pauvre vieille horloge, indifférente à tous les événements qui affligent ou réjouissent l'humanité, elle a marqué bien des instants mémorables. Sur elle se sont élevés furtivement ou fixés longuement, selon les circonstances, des milliers de regards aujourd'hui éteints pour toujours.

Mais le temps a cessé de mesurer ses heures.

Elle aussi a vu sa fin marquée à une autre horloge, que les hommes n'ont point fabriquée, qu'ils ne remontent point, qu'ils ne dérangent pas dans sa marche, et qui marque avec la même indifférence la fin de tout ce

qu'ils font, de tout ce qu'ils aiment, de tout ce qu'ils sont.

Nous aurions encore bien des choses à dire sur le Chapitre, sur divers événements auxquels il a été mêlé, sur son fief et les droits qui en découlaient. Il nous faudrait faire une excursion à ses boucheries situées près et hors la porte Saint-Pierre ; à son four et à sa prison de la Tour Gauvaing, rue Richebourg ; à son moulin, derrière la Communauté de Saint-Clément, aujourd'hui des Ursulines, un peu avant le cimetière de la Bouteillerie ; aux hôtels de ses dignitaires et à son ancienne psallette plus connue sous le nom de *maison des Cariatides*, place Saint-Pierre.

Rien que par ce que nous venons de rappeler rapidement, on peut entrevoir que l'histoire de cette institution, comme les portails de notre Cathédrale avec leurs scènes curieuses qui grouillent sous leurs voussures, gagnerait à être fouillée dans ses détails.

Admis déjà depuis quelque temps, par la bienveillance du Chapitre (1), à consulter celles de ses archives qui lui ont été laissées lors du transfert des autres aux Archives départementales, nous y avons recueilli de nombreux éléments pour ce travail. Mais nous ne devons pas oublier que nous n'en donnons ici qu'un aperçu. Aussi, sans plus nous étendre sur ces points divers, nous nous transporterons à la fin du XVIII^e siècle pour assister aux derniers moments d'une vénérable institution séculaire qui a rempli une si grande place dans l'histoire de ce pays.

(1) Notre reconnaissance pour le Chapitre en général ne doit pas nous faire oublier celle que nous devons en particulier à son aimable archiviste, M. le chanoine H. Pincé, qui a toujours favorisé ces recherches de la plus grande complaisance. Nous sommes heureux de saisir ici l'occasion de lui offrir nos plus vifs remerciements.

Le jeudi 14 octobre 1790 (1), vers 4 heures du soir, au moment où les chanoines, à l'issue de l'office de vêpres, se rendaient à la sacristie déposer leurs habits de chœur, ils y trouvèrent trois membres du District, savoir les sieurs Coisquaud (2), président, Desclos-Lepelei, aîné, et Lefevre, procureur-syndic, accompagnés du sieur Montaut, leur secrétaire. Le sieur Coisquaud, leur adressant la parole, leur dit qu'ils étaient envoyés par le Département de la Loire-Inférieure « pour procéder à la vérification et recollement des objets déjà inventoriés et référés dans le procès-verbal du mois de juillet (3); que, de plus, ils venaient intimer à tous et chacun des membres du Chapitre l'ordre de cesser toutes leurs fonctions de chanoines, toute célébration de l'office divin dans le chœur et de se retirer. »

Le doyen, au nom des chanoines, représenta « que les augustes fonctions du culte divin, la célébration des offices, la desserte des fondations faites dans leur église, étaient pour eux tous de l'obligation la plus stricte; qu'ils ne pouvaient, sans crime, s'y soustraire volontairement et que l'impossibilité seule de vaquer à leurs exercices

(1) *Procès-verbal rapporté par le Chapitre de l'Eglise Cathédrale de Nantes*, petite plaquette de 12 pages in-8, imprimée à Nantes, sans indication d'imprimeur, le 19 octobre 1790.

(2) Noël-François COISQUAUD père, précédemment avocat au Parlement et procureur au Présidial de Nantes, nommé président du district de Nantes le 20 mai 1790. (Arch. Départ. *Délibérations du district* du 9 mai au 15 décembre 1790, f° 3, v°) Jean-Michel LEPELEI négociant; LEFEVRE DE LA CHAUVIÈRE, docteur-médecin, élu procureur syndic le 11 mai 1790 (*Ibid.* f° 2 v°). Ils avaient été nommés ce 14 octobre pour la suppression des deux Chapitres de la Cathédrale et de la Collégiale. Ils s'acquittèrent de leur commission relativement au premier le 14 octobre, et on leur renouvela leur mandat pour le second, le 14 novembre suivant. (*Ibidem* f°s 107 et 131).

(3) Cet inventaire fut fait par les sieurs Jacques Chevy et René Guesdon, nommés à cet effet par le district de Nantes, le 2 juillet 1790, et déposé au secrétariat le 7 juillet.

ordinaires, pourrait les en faire départir; bref, qu'ils déclaraient que leur intention était de les continuer.»

Le sieur Coisquaud lui répondit qu'en ce cas il dresserait procès-verbal de rébellion de la part du Chapitre contre la loi, et qu'il enverrait ce procès-verbal à l'Assemblée Nationale.

Sans se laisser arrêter par cette menace, le doyen s'appuyant alors sur le seul terrain de la légalité, fit observer, au nom de la Compagnie, « que les décrets de l'Assemblée Nationale ne prescrivaient point, pour le moment présent, la cessation de l'office divin dans les églises cathédrales; qu'on pouvait même en tirer une induction contraire. »

Ayant alors sous la main un cahier où se trouvaient les décrets concernant la constitution civile du clergé, il fit voir que « en expliquant les articles les uns par les autres, on pouvait aisément se convaincre que l'intention de l'Assemblée Nationale était que l'ordre actuel des choses subsistât dans l'église cathédrale, jusqu'à l'époque de son organisation, suivant les formes prescrites par lesdits décrets; que tout au moins présentaient-ils des doutes à cet égard, et que, lorsque le texte d'une loi ne présentait pas un sens précis et déterminé, ceux qu'elle immole ne devaient pas s'attendre que des citoyens auprès de qui ils n'ont pas démérité(1) lui don-

(1) Le doyen était d'autant plus autorisé à prononcer ces paroles que le Chapitre avait jusqu'alors montré la plus grande complaisance pour les pouvoirs publics. Lors de la prestation du serment de la municipalité nouvelle, il avait, sur le désir des magistrats qui entraient en fonctions, ordonné à la Cathédrale une messe très solennelle le lundi 8 février 1790, et reçu à cette occasion le billet suivant conservé en original, collé sur le registre des délibérations capitulaires sur lequel il a été transcrit.

« Monsieur le Doyen,

La municipalité de Nantes nous a chargés de vous venir réitérer ses remerciements et de vous prier d'être l'inter-

nassent l'interprétation la plus sévère, et renchérissent encore sur sa rigueur. »

Après ces observations aussi justes que nobles, le Chapitre renouvela « l'offre et la demande déjà faites plusieurs fois de continuer le service divin, se soumettant au surplus, dès à présent, à la suppression de ses titres et qualités, dont il est bien moins jaloux que de l'accomplissement de ses devoirs ». Ce qui leur fut refusé.

Les officiers du District ayant dit que leur commission ne portait que l'intimation de ces défenses, un chanoine répliqua que « leur délicatesse devait bien souffrir, en employant ainsi leur ministère à expulser de leur église des ecclésiastiques dont l'honnêteté leur était bien connue ».

Le doyen demanda alors aux membres du District de consigner dans leur procès-verbal les paroles et les réclamations du Chapitre : mais cette demande plusieurs fois réitérée fut toujours refusée, ainsi que l'acte même du refus. Nos délégués ne tenaient nullement à fournir eux-mêmes à l'histoire des documents qui n'étaient point à leur gloire.

Tout ce que put obtenir le Chapitre des membres du District, fut qu'ils écouteraient la protestation suivante

prête de sa reconnaissance auprès de Messieurs du Chapitre. Elle regrettera que nous ne vous ayons pas rencontré à votre hôtel, pour vous rendre cet hommage de vive voix.

Signé : BINET, LAENNEC, D. M., FOULLOIS, LEVIEUX DE COURCELLES, PITER DEURBROUCQ, major des volontaires, COESLIER, major des volontaires (*Arch. du Chap.* 61, p. 186).

Bien plus, le 16 février suivant, le doyen avait, au nom de tout le Chapitre, prononcé le serment civique sur la place d'Armes (place Louis-XVI) avec les plus grands honneurs que pouvait lui rendre la Municipalité, montrant ainsi son bon vouloir pour le nouvel ordre de choses, tant que sa conscience ne serait pas en jeu (*Délibér. Capitul.* du 16 février 1790).

lue par le doyen, et que nous transcrivons intégralement.

Messieurs,

« Les ordres suprêmes que vous venez nous intimier quelque sévères, quelque affligeants qu'ils puissent être, ne nous feront pas perdre de vue les principes qui, dans toutes les circonstances, doivent régler notre conduite.

» Ministres d'une Religion sainte, nous avons appris de son divin Auteur à fléchir, sans résistance active, sous le poids de l'autorité.

» Mais cet esprit de résignation, puisé dans les sources sacrées de la morale, loin de nous interdire une réclamation légitime et commandée par la conscience, ne fait que lui prêter une nouvelle énergie. Malheur à nous, si nous ne savions pas distinguer ce qui appartient à Dieu de ce qui appartient à César !

« Le Chapitre déclare donc :

1^o » Qu'attendu que son existence est indissolublement inhérente à celle du Siège Episcopal ; d'après les principes constitutifs de tout Siège Episcopal dans l'Eglise Catholique, laquelle n'érige pas d'Evêché sans un Chapitre Cathédral essentiellement Sénat et Conseil de l'évêque, gardien de sa chaire, d'après la tradition apostolique, et la décision des Conciles généraux, il ne peut pas plus être détruit que le Siège Episcopal, ou qu'il ne peut l'être comme lui, qu'avec le concours de la puissance ecclésiastique, et d'après les formes canoniques.

2^o » Qu'attendu que la prière publique, qui est de l'essence de l'économie de l'Eglise, est une obligation imposée par l'Eglise à tous les Membres du Chapitre, l'Eglise seule peut le décharger de cette obligation, et interdire le service lithurgique.

3^o » Qu'attendu que le Chapitre, par un décret formel du Concile de Trente adopté dans l'Eglise Universelle, est investi de la juridiction spirituelle pour le Gouvernement du Diocèse, au moment de la vacance du Siège ;

cette prérogative ne peut lui être enlevée et transmise à tout autre corps ou individu, que par une loi nouvelle de l'Eglise, qui abrogeroit son ancienne discipline ; car, sans cette abrogation, il résulteroit une anarchie dans chaque diocèse à la mort de l'évêque.

4^o » Que la justice la plus étroite impose au Chapitre un service habituel, pour que les pieuses intentions des fondateurs ne soient pas frustrées. Telles sont, Messieurs, les maximes dont la conscience et l'honneur nous ordonnent de faire profession ; tel est le tableau de nos obligations.

» L'impossibilité la plus absolue d'y satisfaire, pourra donc seule soulager notre conscience ; et nos principes nous la montrent dans la défense expresse que vous nous faites.

» Dans ce moment, ils nous prescrivent impérieusement de vous manifester toute l'amertume de nos regrets, moins sur la perte de notre état et des prérogatives qui pourraient y être attachées, que sur la privation d'un ministère que nous avons toujours cherché à remplir avec dignité et avec édification. Nous devons encore vous manifester notre désir extrême de continuer les fonctions dont l'Eglise nous a fait une loi si expresse, et auxquelles nous ne pourrions volontairement nous soustraire sans crime.

» Et attendu qu'il est notoire que le Roi a soumis à l'examen du Souverain Pontife la nouvelle Constitution du Clergé ; et que le chef de l'église a nommé à cet effet une congrégation de vingt Cardinaux, le respect dû au Saint-Siège et aux mesures prises par Sa Majesté nous autorise à croire que vous attendrez la réponse du Pape dans une affaire qui intéresse aussi essentiellement la Religion et l'autorité spirituelle de l'Eglise.

» A l'appui de cette espérance, nous invoquons l'Article xvii du décret de l'Assemblée Nationale sur la Constitution civile du clergé qui prononce que « les Assemblées administratives de concert avec l'Evêque diocé-

sain, désigneront, à la prochaine Législature, les paroisses des Villes ou de Campagne qu'il conviendra d'établir ou de supprimer : expressions, qui semblent ne laisser aucun doute sur l'intention des législateurs de prolonger jusqu'à cette époque, l'existence actuelle des églises Cathédrales (du moins quant à la célébration de l'office divin) puisque la suppression et union des premières paroît évidemment subordonnée à la suppression de ces dernières.

» En conséquence, nous demandons avec les plus vives instances la liberté de continuer à nous livrer à nos fonctions. Nous nous y porterons avec un zèle et une ferveur que ne feront qu'accroître les traitements rigoureux que nous avons déjà éprouvés. Fidèles à notre vocation et aux engagements que nous avons contractés, uniquement jaloux de procurer la gloire de Dieu et le bonheur de l'Etat par le saint exercice de la prière publique, nous espérons que si la rigueur des ordres dont l'exécution vous est confiée, ne vous permet pas de céder à nos représentations et à nos offres, vous ne vous refuserez pas du moins à en consigner l'expression dans votre procès-verbal, comme un monument de notre profonde affliction, de notre attachement le plus fidèle à nos devoirs et de notre soumission aux lois.

» La douleur la plus amère nous suivra jusqu'au tombeau, et elle ne pourra y être tempérée que par le souvenir précieux qui nous restera de n'avoir cédé qu'à l'autorité, et d'avoir donné à nos concitoyens l'exemple de l'obéissance par le sacrifice le plus rigoureux. »

Ainsi, dans cette circonstance, les chanoines se bornaient à demander l'insertion de leur protestation dans le procès-verbal, et un sursis à l'exécution prématurée des mesures qui ne devaient légalement être prises qu'à la prochaine législature. Mais les personnages chargés de cette triste besogne, n'avaient pas plus de respect

pour la loi que pour les plus vulgaires convenances : Ils refusèrent et l'insertion et le sursis.

Les chanoines sans rien approuver de ce qui mettait « obstacle à l'accomplissement de leurs devoirs », nommèrent trois d'entre eux pour assister conjointement avec MM. du District au recollement de l'inventaire.

Les autres se retirèrent pour clore et signer le procès-verbal qu'ils déposèrent chez un notaire de la ville.

Le Conseil du Chapitre, composé de Messieurs Angebault, Marie et Raimbaud, prouva juridiquement combien la mesure hâtive prise par les délégués du Département était illégale. Leur avis motivé, imprimé à la suite du procès-verbal que nous venons de citer, insiste sur cette illégalité, et montre la noblesse de la conduite du Chapitre, dans cette circonstance si douloureuse ; ils y rappellent que les ennemis même des chanoines « trouveront des traces de leurs bienfaits, dans ces hôpitaux qu'ils assistent, dans ces communautés qu'ils maintiennent, chez les orphelins qu'ils élèvent, et chez les pauvres qu'ils sustentent ».

Mais le parti en était pris. La suppression du Chapitre fut consommée. Le culte continua encore quelque temps à Saint-Pierre, mais par les soins des pouvoirs laïques : ce furent ces pouvoirs qui remplirent les fonctions du Chapitre ; ils prirent des arrêtés pour désigner l'heure des messes et recommander « un silence profond » même dans la sacristie (1), et l'on en vint à cette bizarrerie étrange que les prédicateurs de la Cathédrale pour l'avent 1790 et pour le carême 1791 furent choisis par les officiers du District et payés par la municipalité (2).

Le triomphe de la laïcité sur le cléricalisme aboutissait à chasser le prêtre de la sacristie et du temple, pour y introduire à sa place les conseillers municipaux : et ces nouveaux Pères de l'Eglise, érigés juges de la

(1) Arch. Départ. *Délibér. du Direct. du Départ.*, L 42, f° 190.

(2) *Ibidem. Délibér. du District.*, 4 mars 1791, f° 69, v°.

doctrine, tiraient du seul mandat du peuple une aptitude universelle pour exercer mieux que des spécialistes, des fonctions auxquelles il ne semblait pas que leur genre de vie ou leurs études les eussent jamais préparés même de loin.

Dans ces circonstances malheureuses, M^{gr} de la Laurencie, évêque de Nantes, se montra le fidèle gardien des droits de son église et de son Chapitre. Dès le 16 octobre, il avait protesté par une lettre contre les mesures que le Directoire du département venait de prendre. Le 5 novembre, deux notaires envoyés chez lui pour la même affaire, avaient été reçus par son secrétaire, M. Langevin, qui leur avait déclaré que le prélat était absent.

A la suite de cette démarche, il formula une protestation destinée à être présentée au Département pour expliquer sa conduite. Deux huissiers invités à la signifier refusèrent leur ministère. Un troisième, nommé Monnier, se chargea enfin de la commission.

Nous donnons cette protestation d'après l'original signé en marge *C. Eu. év. de Nantes* (1) et certifié *ne varietur* par le procureur général syndic *Letourneux*.

« J'ai soussigné, René Monnier, huissier aux Eaux-et-Forêts de la ville et Comté de Nantes, y demeurant Basse-Grande-Rue, par. Sainte-Croix, à la requête de Charles Eutrope de la Laurencie, évêque de Nantes, soit signifié à M. Letourneux, procureur général syndic du département de la Loire-Inférieure, en réponse à la signification faite audit s. Evêque le 5 du présent mois... que ledit s. Evêque persistant dans les sentiments qu'il a déjà fait connaître au directoire du département de la Loire-Inférieure par sa lettre du 16 octobre dernier, il ne saurait consentir à la suppression de son église Cathédrale, parce que les Chapitres ont été établis par

(1) *Charles Eutrope*, Arch. départ. 1732.

l'Eglise ; que leur établissement a été confirmé par les Conciles et est universel dans toute les églises catholiques ; que les Chapitres ont reçu de l'Eglise la juridiction nécessaire pour gouverner les diocèses pendant la vacance des sièges épiscopaux, et qu'elle seule peut conférer cette juridiction spirituelle : que par conséquent il n'appartient qu'à l'Eglise de supprimer les Chapitres des Eglises Cathédrales, d'en changer la nature ; que ledit s. Evêque n'aurait pas eu le pouvoir de faire un pareil changement, parce qu'un évêque particulier n'est pas maître d'abolir une discipline qui est générale dans l'Eglise, et qui subsiste depuis des siècles ; qu'à plus forte raison, le Département ne saurait s'attribuer cette autorité sans méconnaître celle de l'Eglise ; que si la puissance civile se fait une gloire et un devoir de protéger l'Eglise et ses saintes règles, elle ne peut détruire sa discipline ni en introduire une nouvelle ; que ledit s. Evêque, étant obligé par état de défendre le droit et les règles canoniques, il se rendrait responsable, qu'il enfreindrait une de ses principales obligations, et qu'il s'exposerait à des censures justement méritées, si au lieu de les soutenir de tout son pouvoir, tant que l'Eglise n'en aura pas disposé autrement, il avait la faiblesse de les abandonner et de se prêter à leur subversion.

Que par une suite de ces maximes invariables ; il ne serait ni possible ni permis audit s. Evêque de substituer aux chanoines de sa Cathédrale des vicaires non avoués par l'autorité ecclésiastique, et qui, pendant la vacance du siège ne pourraient exercer une juridiction qu'ils n'auraient pas reçue de l'Eglise, à qui seule il appartient de la communiquer.

Enfin que, par une conséquence des mêmes principes, ledit s. Evêque ne saurait reconnaître dans le Département qui forme une assemblée purement civile le pouvoir de supprimer et d'unir des cures : cette union ne pouvant être prononcée que par l'autorité épiscopale pour une cause canonique, et dans les formes pres-

erites par le Conseil général de Constance, consacrées dans un article des libertés de l'Eglise gallicane, et confirmées par les ordonnances du Royaume.

Qu'ainsi, par toutes ces considérations, ledit s. Evêque persiste dans les déclarations qu'il a ci devant faites contre les opérations du Directoire du département de la Loire-Inférieure, déclarant de nouveau, en tant que besoin, ne pouvoir consentir à celles projetées, se réservant d'exécuter à l'égard desdites suppression et union ce qui serait autorisé par l'Eglise, et en vertu du pouvoir qu'il en recevrait.

Fait savoir à mondit s. Letourneux.... Ce jour 17 novembre 1790.

Signé : MONNIER.

Ne varietur. LETOURNEUX, *proc. gén. sind.*

Une protestation si ferme et si digne appuyée sur des principes incontestables pour tout catholique, et qu'il était impossible qu'un évêque ne fit pas, irrita vivement certains membres de l'administration.

Cette irritation parut visiblement dans les réunions tenues le 17 et 18 novembre par les pouvoirs publics, au sujet de la « protestation que le sieur évêque du Département de la Loire-Inférieure a eu l'audace de signer et de nous faire notifier par un soi-disant huissier ». Ce ne sont que récriminations violentes, verbiage de clubs, menaces d'une assemblée démontée.

Sans nous arrêter à rappeler le détail de ces séances, disons simplement que l'on y adopta les conclusions suivantes :

« 1^o Que l'évêque du Département de la Loire-Inférieure sera dénoncé à l'Assemblée Nationale qui sera suppliée d'ordonner que son procès lui sera fait et parfait, comme criminel de lèse nation par tel tribunal qu'il lui plaira d'indiquer.

« 2^o Qu'attendu l'importance du cas et le danger imminent, deux citoyens seront députés auprès de

l'Assemblée Nationale pour solliciter le prompt effet de cette dénonciation ». (1)

Au cours de la discussion, il avait été question de la suppression du traitement de l'évêque. A la fin de la séance, quand on eut délégué les sieurs Cornet et Lefebvre pour aller le dénoncer à l'Assemblée Nationale, on songea à un autre traitement ; et il fut décidé « de profiter de la députation de MM. Cornet et Lefebvre, pour solliciter de l'Assemblée Nationale un traitement pour le Président et les Administrateurs du Conseil ». (2) Nos bons apôtres dans leur zèle pour la chose publique n'avaient garde de trop s'oublier.

Tel était l'état des esprits que M^{sr} de la Laurencie jugea qu'il n'était plus sûr pour lui de demeurer à Nantes. Il quitta la ville, et, le 22 novembre, adressa à ses prêtres une lettre dans laquelle il expliquait sa conduite, et la justifiait des accusations calomnieuses lancées contre lui.

Le 25, il écrivait du Lude un mandement dans lequel il adoptait l'Instruction pastorale de l'évêque de Boulogne sur l'autorité de l'Eglise. Cette lettre découvrit sa résidence, les administrateurs du Département ordonnèrent une enquête sur le séjour fait par le prélat dans cette localité : on consulta jusqu'à son perruquier, jusqu'à sa blanchisseuse, dont on mit les dépositions dans son dossier (3). On apprit ainsi que le prélat avait passé

(1) Arch. Dép. L 34. f^{os} 52-54.

L'Assemblée décida également de poursuivre comme *criminel de lèse nation* l'huissier qui avait notifié cette protestation. Ainsi menacé, le sieur Monnier se rabattit sur le procureur de Mgr. de la Laurancie lui reprochant de l'avoir trompé. Le procureur eut à expliquer sa conduite dans un mémoire qui se trouve aux mêmes Archives L 732.

(2) *Ibidem*, f^o 55.

(3) *Archiv. Départem.*, L 732.

par Angers, par le Lude, par Garlande. Mais l'enquête, faite au mois de février 1791, venait trop tard : l'évêque de Nantes, désormais insaisissable, était en route vers l'étranger, ouvrant le chemin douloureux de l'exil à son Chapitre et à tant de prêtres fidèles comme lui, au prix des plus grands sacrifices, à ce que leur conscience leur imposait comme leur devoir.

Le procès-verbal des derniers instants du Chapitre se terminait ainsi :

Signé. A. JOS. DE BOISSIEU ; H. F. DE CHÉVIGNÉ ; DE LA TULLAYE, tant pour moi que pour M. DE KERSABIEC ; PARIS ; PHELIPPON ; de CHARBONNEAU ; DE MAURE ; DOUAUD ; DUBREIL ; ANGENOUST ; GELLÉE DE SAINT-CYR ; LE MARIÉ tant pour moi que pour M. URVOI, *Chanoine, scholastique*, en vertu de sa procuration du 16 de ce mois.

Par adhésion, DE HERCÉ, *Chanoine*, DE BILLORGUES, *Chanoine*, et DE MÉLIENT, *Chanoine* ».

Il portait en plus les signatures suivantes de prêtres attachés au service de la Cathédrale : CHAUVET, *Prêtre* ; BRIAND, *Prêtre* ; J.-J. RIVIÈRE, *Prêtre* ; MARSAC, *Prêtre* ; CHÈRE, *Prêtre sacriste* ; J. POIRIER, *Prêtre sacriste* ; PRAUD.

Deux ans plus tard nous retrouvons sur un autre document presque tous ces noms.

Les événements ont marché. Il ne s'agit plus d'expulser les chanoines de leur Cathédrale : on va les expulser même de la France, avec plus de cinq cents prêtres, qui ne se sont jamais rendus coupables du moindre délit de droit commun. Il a été dressé un *Etat des ministres du Culte du Département de la Loire-Inférieure sujets à la déportation ou à la réclusion en vertu de la loi du 26 août 1792 formé d'après l'art. 2 de l'Arrêté du Département du 9 Brumaire de l'an IV, pour l'exécution de la loi du 3 dudit mois de Brumaire*.

Nous avons sous les yeux cette liste (1) authentique de proscription et de mort. Elle est dressée par ordre alphabétique et comprend 569 noms : 569 prêtres qui ont préféré tout souffrir plutôt que de trahir leur conscience, et qui ont trouvé des concitoyens pour signer leur arrêt de condamnation. La révocation de l'Edit de Nantes n'a pas amené tant d'exils dans notre pays.

Sur cette liste, déjà longue, et pourtant martyrologe encore bien incomplet de l'Eglise de Nantes à l'époque de la Révolution, voici pour le Chapitre et pour la Cathédrale les noms que nous relevons :

ANGENOUST DE VILLE-FONTAINE, ex-chanoine de Nantes ;

CARRÉ DE LA REYNIÈRE, chanoine de Nantes ;

CHARBONNEAU, ci-devant chanoine de la Cathédrale ;

CHÉVIGNÉ DE BOIS-CHOLLET, ex-chanoine de Nantes et vicaire général ;

DOUAUD, ex-chanoine de la Cathédrale de Nantes ;

DE LA TULLAYE, ex-chanoine de la Cathédrale de Nantes ;

DUBREIL, ex-chanoine de la Cathédrale de Nantes ;

DE BRUC, ci-devant vicaire général à Nantes ;

GELLÉE DE SAINT-CYR, ex-chanoine de Nantes ;

MOLLY DE BILLORGUES, ex-chanoine de Guérande /sic/ (3) ;

(1) Elle se termine ainsi : Arrêté par nous Administrateurs du Département de la Loire-Inférieure. A Nantes, le 9 brumaire, an IV de la République Française. Signé : *J.-A. Francheteau*, président ; *P. Clavier*, *Legall*, *Letourneux*, commissaire provisoire, *A.-R. Yon*, secrétaire en chef provisoire.

« Oh ! n'exilons personne ! oh ! l'exil est impie » disait V. Hugo. Les signataires de cette longue liste de proscription ne soupçonnaient évidemment pas l'existence de ce sentiment.

(3) On voit ici, et dans quelques autres, endroits le soin qui a présidé à la confection d'une liste officielle de proscription. Plusieurs condamnés y figurent avec une erreur sur leur qualité. Pour un grand nombre d'autres, la liste ne donne qu'un nom de famille, sans même le prénom.

MÉLIENT (de) l'ainé, ex-chanoine de la Collégiale /sic/ de Nantes ;

ORDINAIRE DES ESSARDS, ci-devant chanoine de Nantes ;

PARIS, ci-devant chanoine de la Cathédrale de Nantes ;

PHELIPPON, ci-devant chanoine de la Cathédrale ;

SALVING DE BOISSIEU, ci-devant chanoine de la Cathédrale de Nantes ;

SIOCHAN DE KERSABIEC, ex-chanoine de la Cathédrale ;

URVOY DE LA MOTTE, ci-devant chanoine de Nantes ;

BRIAND, Barthelémy, ex-diacre d'office à la Cathédrale de Nantes ;

CHAUVET, ci-devant chapelain de la Cathédrale ;

CHÈRE, ci-devant sacriste de la Cathédrale ;

POIRIER, ci-devant sacristain de la Cathédrale ;

RIVIÈRE, ci-devant sacristain de la Cathédrale.

On le voit, le Chapitre et le Clergé de la Cathédrale ont fait alors noble figure. Leur conduite n'a pas démenti leur signature apposée sur le procès-verbal du 14 octobre 1790. Héroïques jusqu'au bout, ils ont expié de leur liberté, par l'exil, par la mort, la fidélité à leurs nobles convictions

Il est souverainement immoral d'hériter de ceux que l'on tue. Ce principe est bon pour les particuliers ; mais il ne semble pas qu'il le soit pour les Etats. « Malheureux ! c'est ma maison d'Albe qui m'a perdu ! » a-t-il été dit, dès le temps des empereurs romains.

En tuant, lui-même, des institutions matériellement prospères dont les richesses le tentent, un Etat besogneux fait une opération financière, qui parfois par un rétablissement aussi imprévu que partiel de la justice, ne lui rapporte pas plus de gain que d'honneur. Souvent au moment de tomber dans un gouffre qu'elles seraient impuissantes à combler, ces richesses se vaporisent soudain, et ne font jouir d'un

instant de fraîcheur bienfaisante que ceux qui y ont été de leur honneur et de celui de leur famille pour les recueillir.

La mort du Chapitre laissait vacants des biens immenses: l'Etat s'empressa d'y mettre et d'y faire mettre la main.

Ces richesses accrues avec les siècles, assuraient l'existence des Chanoines et celle du nombreux personnel de la Cathédrale, ainsi que les besoins du culte: besoins considérables, étant donnée l'importance attachée aux cérémonies et au chant à une époque où toute la ville affluait à l'église, non seulement pour la satisfaction de sa foi religieuse, mais encore pour y goûter honnêtement tous les plaisirs des oreilles et des yeux.

La plus grande partie de ces richesses consistait en fondations religieuses, faites principalement par les évêques, les chanoines et les prêtres attachés au service de la Cathédrale. C'est un fait incontestable qui ressortirait clairement, si nous donnions ici le relevé de tous les bénéfices de la Cathédrale avec les noms et les titres de leurs fondateurs.

Le Chapitre et autres sociétés ecclésiastiques de la Cathédrale, connues sous les noms de *Sociétés de Saint-Guillaume et de Saint-Jean après Matines*, étaient pour ainsi dire des *Mutualités* avant la lettre. Chacune de ces sociétés avait son patrimoine qu'elle faisait administrer par un de ses membres. Le sociétaire qui avait un peu de bien, aimait à en grossir le patrimoine de la société. Par une fondation, il laissait à l'Eglise ce qu'il en avait tiré, améliorait le sort de ses confrères, s'assurait le suffrage de ses prières et contribuait à l'agrandissement de la société qui lui avait été chère, en même temps qu'au développement du culte dans la Cathédrale à laquelle il avait été attaché.

Ces fondations répétées avaient fini par assurer à ces sociétés des revenus assez considérables, mais absorbés par des charges relatives aux honoraires du personnel,

au matériel du culte, aux frais d'ornements, de lumineaire, etc.

Malheur aux mutualités qui amassent un pécule et qui vivent autrement que par la cotisation de leurs membres! Un Etat sans scrupule trouvera toujours des prétextes pour mettre la main sur leur administration, puis sur leurs richesses. Il ne laisse le fruit mûrir que pour le cueillir au moment où il sera à point. C'est sa manière finale de prendre les intérêts des mutualités.

C'est ainsi que la Révolution, après avoir décrété la destruction de toutes les sociétés et de toutes les corporations, se précipita sur leurs biens sans vergogne, décidant d'abord, pour dissimuler l'odieux de l'usurpation, d'accorder une pension aux membres des institutions supprimées, puis manquant à sa parole et s'affranchissant elle-même de cette obligation.

D'après la déclaration faite par le Chapitre en 1790, le revenu total de la Cathédrale « y compris le syndicat, la fabrique, la Psalette, les bénéfices et sociétés » montait à la somme de 101.876¹ 2^s 3^d et ses charges à 93.936¹ 17^s 6^d (1).

Cent mille francs en chiffres ronds, plutôt plus que moins, tel est le revenu annuel dont la Révolution spolia le Chapitre et la Cathédrale de Nantes. Sous le régime du Concordat, l'Etat ne faisait donc point un cadeau à l'un et à l'autre, même au temps où il subventionnait le Chapitre et allouait à la Cathédrale des fonds pour son entretien. Ce n'était qu'une restitution partielle bien inférieure à la totalité de la spoliation, surtout si l'on tient compte de la plus-value de l'argent depuis ce temps. Le clergé par rapport à l'Etat était dans la situation du rentier et non dans celle du fonctionnaire; la privation temporaire du traitement d'un ecclésiastique était déjà une injustice : on voit ce que, en droit, il faut penser de la suppression complète de tout traitement et

(1) *Archiv. Départ.*, série Q.

d'un budget destiné à réparer en partie une spoliation reconnue. C'est l'Etat refusant de payer un rente, tout en refusant de rendre le capital versé pour son acquisition.

Les cent mille francs de revenus du Chapitre[provenaient surtout de biens-fonds. Voici avec les prix de vente le relevé des propriétés capitulaires qui furent vendues. Nous faisons ce relevé sur l'inventaire des biens nationaux aliénés alors. (*Archives départem. série Q*) (1)

Maison, rue Saint-Clément.....	11.300
Maison, rue Saint-Antoine, derrière les Minimes	12.000
Autre maison, même rue.....	15.000
Maison et Jardin, rue des Ursulines.....	7.700
Autre maison et jardin, même rue	42.100
Deux maisons, cours Saint-André. (2).....	70.000
Maison du suisse de la Cathédrale.....	15.000
Maison, place Saint-Pierre.....	21.500
Maison, rue Saint-Laurent, au coin de la place Saint-Pierre.....	64.000
Maison de l'archidiacre de la Mée, rue Saint-Laurent	29.000
Maison de la Trésorerie, cul-de-sac Saint-Laurent	32.300
Maison des sacristes, impasse Saint-Laurent..	13.700
Maison de la Chantrerie, rue Saint-Laurent...	52.000
Maison du bénéfice Saint-Clair, rue Saint-Laurent.....	13.700
Maison du bénéfice Sainte-Anne, même rue...	13.500
Maison du scholastique, rue Haute du Château	50.100

(1) Nous donnerons des détails sur ces maisons dans nos *Etudes sur le vieux Nantes*, aux articles concernant les rues où elles sont placées.

(2) Elle portent actuellement les N° 2 et 3 de la rue Sully voir *Etudes sur le vieux Nantes*, (T. 1 p. 84)

Maison du Doyenné, même rue.....	74.100
Autre maison, même rue.....	63.000
Autre maison, même rue, n° 12.....	12.700
Autre maison, n° 12 et 13, en deux parties	{ 40.000 12.700
Autre maison à l'encoignure de la place.....	32.000
Maison, à l'entrée de la Grande-Rue.....	5.875
Maison, Grande-Rue, n° 3.....	46.600
Maison de l'Archidiaconé, place Saint-Pierre, 4	51.000
Maison prébendale, place Saint-Pierre.....	39.000
Maison, rue Saint-Denis.....	30.100
Maison, même rue.....	15.100
Maison, rue des Ursulines (cercle des Cents)..	13.000
Maison, même rue.....	13.100
Maison du Théologal, rue Saint-Denis.....	13.500
Maison, rue Notre-Dame.....	8.025
Maison de l' <i>Ecce Homo</i> , rue Notre-Dame.....	15.400
Maison, à l'entrée du cloître de Notre-Dame...	26.000
Maison du bénéfice Saint-Jacques, place Saint- Pierre et rue Notre-Dame.....	15.800
Maison de l'ancienne Psallete, place Saint- Pierre.....	35.000
Maison prébendale, place Saint-Pierre.....	33.800
Maison de la prébende, rue de l'Evêché.....	44.100
Maison, rue des Carmélites, n° 8.....	7.100
Maison, même rue, à la Société de Saint-Guil- laume.....	7.250
Maison, même rue, dépendant de la sous-chan- trerie.....	18.100
Maison du bénéfice Saint-Jean de Fromenteau, rue Saint-André.....	6.400
Maison, rue Haute du Château, n° 14.....	16.800
Maison et jardin de la Grande-Bourse, près la chaussée de Barbin.....	5.000
Maison des Quarts à Barbin.....	
Maison principale de Loquidy et deux bor- deries (<i>Grand archidiaconé</i>).....	57.500

Maison de Loquidy.....	5.200
Métairie de la Chantrerie en Saint-Donatien...	60.200
Grange, cour et cellier près l'église Saint-Similien	9.500
Maison du Chapitre	16.100
Maison et jardin, petite rue des Ursulines, n° 7. {	21.300
	23.100
La Psallette.....	
Tenue de la Belletrie de Donatien.....	16.100
Tenue de la Basse-Botière	13.100
Métairie de la Basse-Botière	10.200
Canton de l'ouche Venelle	12.000
Borderie du clos Ballet et terre du clos Goguet.	8.200
Vignes aux Herses en Saint-Similien	
Deux journaux de prés à la Madeleine.....	6.000
Ecuries et remises, cul-de-sac de Saint-Clément	9.850
Tenue de la Grenouillère, en Saint-Donatien...	7.600
Tenue de Beaulieu, en Saint-Donatien.....	16.200
Tenue du Pressoir.....	5.700
Le Petit-Doyenné, en Saint-Donatien.....	9.350
Bellanton, ou Chêne-Blanc (Saint-Similien)...	18.600
Bénéfice de Portric.....	20.300
Borderie de l'Etang-Hervé	5.302
Terres à Montfoulon et Montgoguet.....	3.525
Autre à Montfoulon	3.500
Bénéfice d'Assérac	
Bénéfice Saint-Eutrope.....	5.550

Cette liste est loin d'être complète. Il faudrait y ajouter le relevé des biens que le Chapitre possédait, dans les paroisses rurales, à Doulon, à Couëron, à Carquefou, à la Chapelle-Bassemer et ailleurs. Nous estimons l'ensemble de ces biens à environ deux millions, monnaie du temps.

De ces deux millions, qu'est-il parvenu dans la caisse du trésor ? Il est difficile de le dire. Dans ces spoliations légales, l'Etat fait plus les affaires des particuliers qu'il

invite à la curée que les siennes propres ; et il arrive parfois, si âpres sont les appétits de ses invités ! qu'il ne couvre même pas ses frais d'invitation. Le plus clair, c'est qu'il est parvenu à éteindre un capital destiné à assurer des services dont, un moment ou un autre, il arrivera toujours à reconnaître l'utilité. En enrichissant quelques individualités peu scrupuleuses, il a diminué le patrimoine du pays et mis les générations futures dans la nécessité de reconstituer un fonds que les générations passées avaient sagement économisé pour le plus grand bien de leurs arrière-neveux.

Avec les biens-fonds, on enleva à la Cathédrale toutes ses autres richesses ; son trésor qui comprenait de précieuses pièces d'orfèverie, ses ornements et son mobilier. On fit fondre à la Monnaie de Nantes tous les objets d'argent, on envoya à la Monnaie de Paris pour le même but tous les objets en or, on brûla les ornements sacerdotaux pour en tirer l'or et l'argent des galons.

On ne se contenta pas de fouiller les sacristies : on ne respecta pas même la sainteté de la mort : on remua le sol de la Cathédrale : on éventra le caveau des évêques, celui des chanoines et jusqu'à celui des choristes et des enfants de chœur de la Psallette. Quand, quelques années plus tard, on fit l'inspection de ces trois caveaux, on constata qu'ils avaient été tous les trois outrageusement violés. On fut même sur le point de démolir la Cathédrale, et dans ces temps de délire où l'on ne reculait devant aucune monstruosité, cette dernière aurait été commise, comme tant d'autres, sans l'intervention de l'ingénieur Grolleau.

Ainsi, après une époque de civilisation brillante, après le ^{xvii}^e siècle, à la fin du ^{xviii}^e, l'Eglise de Nantes avec ses biens pillés, avec son temple profané, avec ses chanoines et ses prêtres exilés ou mis à mort, revit le temps des Normands.

Mais après la Révolution, comme après les invasions Normandes, la cathédrale renaissait au culte et, avec

elle, son Chapitre. Une des plus grandes préoccupations de M^{sr} Duvoisin, qui avait tant de ruines à réparer dans son diocèse, fut de reconstituer son vénérable sénat. Le 20 brumaire an 13 (11 novembre 1804), il promulgua les nouveaux statuts dans lesquels il déclarait le Chapitre de la Cathédrale de Nantes composé de ses deux grands vicaires et de huit chanoines titulaires ; et le 11 pluviôse an 13, l'autorité impériale venait approuver la nouvelle constitution.

Cette constitution a été en vigueur jusqu'à notre époque. La loi de séparation vient renouveler l'œuvre de la Révolution, l'œuvre des Normands. Si la loi du progrès indéfini amène un Etat à abuser de sa force pour détruire une institution qui a toujours sa raison d'être et à laquelle il ne peut adresser aucun reproche, afin de s'emparer de biens qu'il ne lui a pas donnés, on peut se demander si la barbarie n'avait pas sur la civilisation au moins un avantage. La barbarie, du moins, n'a jamais prétendu légaliser, sinon légitimer les actes de sa brutalité.

Malgré l'épée suspendue sur la tête de ses institutions, l'Eglise ne laisse pas de veiller à leur maintien. Comme le romain qui, dans les circonstances les plus critiques de l'histoire romaine, vendait le champ où campait Annibal, elle pourvoit avec la plus calme sérénité au remplacement de ceux qui sont nécessaires à leur fonctionnement régulier. Elle a pour elle l'expérience des révolutions du monde ; elle a pour elle la confiance en son avenir. Elle sait que si ses ennemis peuvent lui faire du mal, leur campement n'est que d'un jour. Dans ses calculs, elle néglige leur présence et assure toujours son lendemain, comme quelqu'un qui ne doit jamais mourir.

Et ceux qu'elle daigne associer à son œuvre, uniquement soucieux, comme des soldats de garde, de faire leur devoir du moment, le font sans se préoccuper de ce qui, dans des temps de trouble, pourra les punir de

cet accomplissement de leur devoir. Qu'importe après tout leur personne, si on la compare à la grandeur de la cause à laquelle ils peuvent être amenés à la sacrifier ? Quand la tempête secoue un arbre et le découvrone de son feuillage et de ses fruits, il n'y a de compromis que la récolte de l'année ; mais l'orage passe, l'arbre reverdira encore et de nouveau se couvrira de fleurs et de fruits qui, par leur beauté, pourront faire oublier les premiers.

G. DURVILLE,

Chanoine de Nantes.



Le Missel de Barbechat

XII^e SIÈCLE

D'après une correspondance et une notice de M. LÉOPOLD DELISLE

Membre de l'Institut

Administrateur général honoraire de la Bibliothèque Nationale

Quand en mourant, l'évêque Thomas James léguait au Chapitre de Dol son *Missel* fameux, où se lit encore la signature : « Actavente de Actavantibus de Florentia, MCCCCLXXXIII », il ne prévoyait pas, sans doute, les vicissitudes que la Fortune réservait, dans la suite des temps, à ce chef d'œuvre d'art et de goût. Le savant abbé Duine, historien des livres liturgiques de Bretagne, a pris soin de nous en retracer les principaux épisodes : (1)

« Pendant la Révolution, cette merveille courut les » plus grands risques, puis elle revint, vers 1830 seulement, à la cathédrale de Dol. En 1841, M. le comte de Bastard analysa le missel avec un soin délicat, » posant une série de fiches où il étudiait les miniatures » et dessinant plusieurs d'entre elles à la plume.

« En 1846, M. l'abbé J. Brune, archéologue d'un goût » exercé, vit encore ce livre au presbytère. Dix ans plus » tard (1856), un Dolois, passionné pour l'histoire de sa » petite ville, M. Toussaint Gautier écrivait : « Le Missel » de Thomas James, dernier témoin d'une gloire et » d'une splendeur qui ne sont plus, devait être sacré et

(1) Abbé F. DUINE, *Missels et Bréviaires des églises et abbayes Bretonnes antérieurs au XVII^e siècle*. (Rennes, Plihon et Hommay, 1905, p. 60-64.)

» inaliénable.... Pourquoi faut-il donc que nous soyons
» réduits à dire qu'il a été vendu pour quelques cents
» francs ?... »

« En effet, M. Chévrier, archiprêtre de Dol, avait pro-
» posé son vieil ouvrage à plusieurs personnes ; on finit
» par découvrir un acquéreur. Contentons-nous d'ajou-
» ter qu'après quelques aventures, le noble volume est
» arrivé à la Bibliothèque Primatiale de Lyon. Et comme
» dit le Juge : « Messieurs les jurés apprécieront. »

Ce long emprunt fait à un auteur que j'aurai souvent l'occasion de mettre à contribution, n'est pas inutile, car il montre que, contre l'attrait vénal d'une réalisation pécuniaire, aucune antiquité n'est de force à lutter, et que quelques billets compensent facilement — et suffisamment, paraît-il ? — de la perte d'un ancien témoin des grandeurs passées.

A en juger par la situation de notre diocèse et par la splendeur de sa liturgie, les livres liturgiques durent de bonne heure abonder dans notre région. On sait que « la copie des livres était la seule occupation des religieux dans les couvents fondés par saint Martin de Tours (1) ». Or notre diocèse, lui-même jalonné des fondations martinienues, était comme enclavé entre Tours et le Poitou où florissaient plus spécialement les établissements des disciples de saint Martin. Tours du reste aurait suffi pour assurer au diocèse de Nantes la possession de riches manuscrits. Sous Charlemagne, Alcuin y avait fondé une célèbre école de calligraphie dont les merveilleuses productions signalent les débuts de la période carlovingienne.

La Révolution fut la grande période de destruction des manuscrits ; l'époque suivante fut celle de leur dilapidation, et nous avons assisté au spectacle curieux — s'il n'était pas profondément affligeant pour un archéo-

(1) GÉRAUD. *Essai sur les livres dans l'antiquité*, p. 181.

logue amoureux du passé — de livres très respectables, derniers vestiges des siècles qui auraient dû les enrainer aux lieux pour lesquels souvent ils avaient été faits, arrachés et livrés à de douteuses transactions, par ceux-là mêmes qui avaient charge de les garder à tout prix.

Au mois d'août dernier, j'eus l'occasion d'écrire à M. Léopold Delisle au sujet d'anciens livres liturgiques nantais. L'un d'eux, surtout, était particulièrement intéressant : c'était un missel de la Madeleine de Barbechat. On le disait sorti de la possession de la fabrique et sur la route de l'Allemagne.

Ce volume avait déjà — et à plusieurs reprises — attiré l'attention des savants.

Vers 1860, M^{gr} le duc d'Aumale était entré en pourparlers avec M. le curé de Barbechat au sujet de l'acquisition des deux manuscrits (1) appartenant à la fabrique. A cette époque le manuscrit qui nous occupe était orné de sept miniatures. On a même prétendu que certaines d'entre elles étaient du VIII^e siècle et que leur présence dans un volume du XII^e siècle s'expliquait par un remploi dont on trouve quelques exemples. Il y avait, quant à l'âge de ces miniatures, une évidente exagération. Peut-être quelques-unes d'entre elles étaient-elles antérieures d'un siècle ou de deux à la confection du *Missel* et pouvaient-

(1) Outre le missel du XII^e siècle, dont la notice et la lettre de M. Delisle font connaître l'analyse et l'histoire, la fabrique de Barbechat possédait un second missel, de la deuxième moitié du XIV^e siècle, (orné de lettrines à figures grotesques, avec quelques notes marginales, en cursive du XV^e, XVI^e et XVII^e siècle) sans miniatures et de moindre intérêt, — et deux autres livres liturgiques imprimés. — M. l'abbé Lesimple, vicaire à Basse-Goulaine, a dressé une longue analyse du second missel — ou *Missel des Chantres* — qui a servi à M. l'abbé Duine, pour la rédaction de sa notice. (*Op. cit.* pp. 112-113).

elles être attribuées au x^e siècle ? La chose est possible. En tout cas, on ne jugeait pas ce manuscrit tout à fait indigne de figurer dans le cabinet de Chantilly à côté des merveilles que l'on y sait amassées et du fameux *Livre d'Heures* du duc de Berry, frère de Charles V, que M. Delisle, en l'attribuant à Pol de Limbourg et à ses frères, n'a pas craint de désigner comme « le chef d'œuvre du moyen-âge (1). »

En 1861, ce volume fut envoyé à l'exposition de Nantes. Malgré les vitrines et les plus minutieuses précautions, cinq miniatures furent, à l'insu de tous, arrachées du manuscrit. Il ne resta plus qu'un volume mutilé ; ce qui suspendit vraisemblablement les pourparlers engagés par le duc d'Aumale et nous met aujourd'hui dans l'impossibilité de trancher d'une façon absolue la question de l'antériorité de certaines des miniatures disparues (2).

Cette question des miniatures engendra dans l'esprit d'un des curés de Barbechat la supposition que le manuscrit lui-même était du viii^e siècle (??). Il y avait là de quoi piquer la curiosité. Notre confrère, M. l'abbé DURVILLE s'en émut, vit le *Missel* et à la demande du curé, déjà hanté de l'idée de vendre ce volume, eut l'intention de publier le résultat de ses recherches dans la *Semaine religieuse de Nantes*. Cette revue malheureusement ne put — ou ne voulut, car on sait son dédain souvent inexpliqué pour les études sérieuses et documentées —

(1) LECOY DE LA MARCHE. *Les manuscrits et la miniature*. p. 225 ; — et Léopold DELISLE. *Mélanges et Paléographie*.

(2) En 1878, M. Robert Oheix, demanda le *Missel* pour l'Exposition de Savenay. Son fils, M. André Oheix, a bien voulu me donner communication de la lettre de réponse de M. le curé de Barbechat, lettre par elle-même assez insignifiante, mais intéressante cependant, parce qu'elle montre que les soins dont on entourait alors le volume étaient tout différents de ceux d'aujourd'hui.

publier ces notes précieuses : nous y avons perdu une foule d'intéressants et savants détails.

En 1892, M. Léon MAITRE consacrait une assez longue notice à ce curieux volume dans son *Inventaire des Archives Départementales* (1). S'attachant plus spécialement au point de vue civil, M. l'Archiviste de la Loire-Inférieure y donnait une copie intégrale de notes très intéressantes, écrites en marge de certaines feuilles.

Ce volume vint quelque temps au Grand Séminaire de Nantes, où le bibliothécaire, M. l'abbé Mouillé, l'examina au point de vue liturgique. La partie musicale devait attirer l'attention de spécialistes : le savant DOM POTHIER et M. l'abbé MOREAU, directeur de la Maitrise de la Cathédrale et ancien élève de la *Schola Cantorum*, l'eurent successivement entre les mains.

Cela devait suffire, semble-t-il, pour engager les possesseurs de ce volume à en conserver la propriété. En tout cas ils auraient dû songer au moins à ne pas exiler ce monument antique de liturgie provinciale et à ne pas le noyer dans la masse d'un dépôt public étranger ou parisien.

Il est vrai que la bibliothèque municipale de Nantes, arguant de la modicité de ses ressources, ne paraissait pas se soucier de cette acquisition. Sur les propositions de Dom Pothier et de M. l'abbé Moreau, la bibliothèque de Solesmes avait, de façon un peu indifférente, entamé avec M. le curé de Barbechat, quelques pourparlers que d'autres importantes acquisitions de manuscrits et le

(1) Léon MAITRE. *Inventaire des Archives Départementales de la Loire-Inférieure*. Archives civiles. Série E. Supplément. T. V., pp. 348-349.

« ... E. 3, 227. (GG. 7. Registre)... 175 feuillets parchemin.
» XII^e siècle. Missel de l'Eglise de Barbechat, écrit en caractères gothiques, avec notes musicales, sans portée, orné de
» deux miniatures représentant l'une saint Pierre et saint
» Jean, au trait, l'autre, le Père Eternel bénissant... etc... »

départ des Bénédictins pour l'île de Wight (Angleterre), vinrent suspendre d'ailleurs.

Les choses en étaient là. Un jour on apprit la vente clandestine du *Missel* et son émigration à l'étranger. C'est alors que je reçus de M. Delisle la lettre suivante qu'il a bien voulu m'autoriser à publier.

MUSÉE CONDÉ

Paris, rue de Lille, 21.

CHANTILLY

Actuellement au Ch. de Chantilly (Oise)

8 août 1905.

MONSIEUR,

Votre lettre m'arrive à Chantilly, et c'est de là que je réponds à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 5 de ce mois. Voici ce que, loin de mes livres et de mes papiers, je puis vous dire de l'arrivée à la Bibliothèque Nationale du manuscrit qui vous intéresse.

Au mois de mai 1904, un libraire de Munich, M. Jacques Rosenthal, avec lequel je suis en relations depuis longtemps, me communiqua un missel qu'il voulait vendre et qui lui semblait intéresser tout particulièrement la France. Un simple coup d'œil suffit, en effet, pour me laisser entrevoir que c'était un livre très curieux, à la fois comme œuvre d'art et comme document historique. Ayant demandé quel prix on en désirait, je fus effrayé de la somme qu'on espérait en tirer. Je fis observer que ce prix était excessif et qu'il n'était guère en rapport avec l'état délabré du volume, ni surtout avec les ressources dont disposait la Bibliothèque.

M. Rosenthal insista et m'offrit de laisser le volume entre mes mains pour que je puisse en apprécier toute la valeur. J'acceptai la proposition, et craignant que le volume ne fut bientôt perdu pour la France, je pris tout ce qui pouvait servir à une description détaillée. J'étais d'ailleurs fort intrigué de savoir comment ce volume — de très chétive apparence — avait pris le chemin de Munich. C'est ainsi que je recueillis à la hâte les matériaux d'une notice qui est restée inédite et que je vous enverrai prochainement de Paris.

Après avoir eu le manuscrit deux jours entre les mains, je le rendis au libraire, en exprimant le regret de ne pouvoir l'acquérir, et je poursuivis mes recherches pour en découvrir l'origine. J'avais acquis la preuve qu'il devait venir des

confins du Poitou ou de la Bretagne, et qu'il avait été très anciennement à l'usage du prieuré de Barbechat, dépendance de l'abbaye de Fontevrault. Ne trouvant rien par moi-même, j'écrivis à plusieurs de mes amis pour leur demander s'ils ne savaient rien sur le sort des livres liturgiques de Barbechat. L'un d'eux me renvoya au volume de l'*Inventaire des Archives de la Loire-Inférieure*, qui renferme l'indication des parties anciennes des archives des communes de ce département. C'est là que je trouvai, avec une cote de classement dans un dépôt d'archives, une notice qui me sembla répondre au manuscrit communiqué par M. Rosenthal. Je priai un de mes amis d'aller, dans une promenade, visiter Barbechat et feuilleter l'ancien missel qui devait s'y trouver. Peu de jours après, je recevais une lettre qui avait été adressée à mon ami; on lui conseillait de ne pas se déranger : le missel n'offrait aucun intérêt, et, d'ailleurs, les pages qui auraient pu fournir des renseignements historiques n'étaient plus lisibles, par suite de l'emploi de réactifs auxquels on avait eu recours pour en faciliter le déchiffrement. Cette particularité acheva de me démontrer l'identité du missel de M. Rosenthal et du manuscrit décrit dans l'*Inventaire* de la Loire-Inférieure. J'avais eu, en effet, beaucoup de peine à déterminer le contenu de plusieurs pages de ce manuscrit sur lesquelles les réactifs avaient laissé des traces faciles à reconnaître (1).

J'en étais là, quand je reçus de M. Rosenthal une lettre dans laquelle il m'annonçait la prochaine mise en vente du missel; il m'en prévenait d'avance, suivant l'habitude qu'il avait contractée et dont je lui ai toujours su gré.

En le remerciant de cette gracieuse attention, et en regrettant de ne pouvoir pas faire l'acquisition, j'ajoutai que, si le manuscrit paraissait sur le marché français, je me croirais obligé de le faire saisir, comme indûment sorti d'un dépôt public, comme l'atteste la mention contenue dans un inventaire officiel (2). M. Rosenthal s'empressa de répondre avec

(1) L'emploi d'un réactif aussi brutal est étonnant; toutes les personnes qui ont eu ce manuscrit entre les mains étant compétentes en la matière et connaissant l'usage, universellement répandu aujourd'hui, du sulphydrate d'ammoniaque, auquel on ne peut reprocher que le peu de permanence de ses résultats. L'étrangeté du procédé employé est restée une énigme pour M. L. Delisle.

(2) La présence du Missel de Barbechat dans l'*Inventaire des archives de la Loire-Inférieure*, a peut-être un peu trompé M. Delisle. Ce volume n'appartenait point à la commune, mais à la fabrique : il

indignation qu'il ne voulait pas être soupçonné un instant de détenir un objet appartenant à un dépôt public. Il m'annonçait le renvoi du missel et m'autorisait à en disposer à mon gré. Le surlendemain, la poste m'apportait le missel.

J'adressai immédiatement mes remerciements à M. Rosenthal, avec mes félicitations pour la délicatesse avec laquelle il avait agi. Je lui disais que, s'il me faisait savoir comment il s'était procuré le volume, je réussirais probablement à lui faire rembourser le prix de son acquisition. Il me répondit en me donnant le nom du libraire parisien qui lui avait vendu le missel, et en m'indiquant la somme qu'il avait dû déboursier.

J'invitai le libraire à passer à mon cabinet : il avait deviné le motif de l'invitation. Sans que je lui en eusse dit un mot, il me déclara qu'il venait de rembourser M. Rosenthal, et, sans que j'eusse à le presser, il me nomma la dame qui lui avait présenté le livre et à qui il avait soldé le montant de l'acquisition : la somme avait servi à payer les travaux que la fabrique avait fait exécuter dans l'église de Barbechat.

Rassuré sur l'issue de l'affaire, je me gardai bien de renvoyer le volume à Barbechat, où il passait pour *dépourvu d'intérêt et illisible*. Il me sembla de toute justice qu'il fût attribué à la Bibliothèque Nationale, par l'intervention de laquelle le détournement avait été découvert, et le volume sauvé du danger de passer à l'étranger. Le Directeur de l'Enseignement Supérieur, dans les attributions duquel sont les bibliothèques et les archives, partagea mon avis et, comme l'affaire touchait aussi au service des archives, j'en avisai le Directeur des Archives qui me répondit en me félicitant du résultat de l'opération.

Me permettez-vous d'ajouter un détail ? Par commisération pour les paroissiens de Barbechat qui ne savaient comment se procurer la somme réclamée par le libraire à qui le missel avait été vendu, j'ai cru devoir tirer de ma bourse personnelle la somme à laquelle il avait, jusqu'à un certain point, droit de prétendre.

ne devait donc figurer dans l'*Inventaire* qu'à titre accessoire, comme simple rappel, et non comme un article des Archives communales, ainsi que semblerait l'indiquer sa cote E, 3-227 (GG. 7). La faute de M. le curé de Barbechat n'est donc pas d'avoir fait « sortir indûment un livre d'un dépôt public », mais de n'avoir pas suivi en cette affaire les formes prévues par la loi et les décrets. Ceci dit, d'ailleurs, uniquement, pour rappeler le fait de la possession du Missel par la fabrique de Barbechat.

La quittance et toutes les pièces du dossier sont au secrétariat de la Bibliothèque Nationale.

Tout cela s'est passé en quelques semaines, avant la publication du décret qui m'a relevé de mes fonctions d'administrateur de la Bibliothèque Nationale, pour les confier à un fonctionnaire jugé plus apte que moi à diriger cet établissement. Puisse mon successeur n'avoir pas l'occasion d'éprouver les soucis que m'a causés la recherche de l'origine du missel et des moyens de l'empêcher de passer à l'étranger, ce que je considérais comme un devoir de ma charge !

Telle est l'histoire du danger que le missel de Barbechat a couru et du sauvetage que la Bibliothèque Nationale a opéré. Puisque vous tenez à faire connaître les vicissitudes par lesquelles ce livre a passé dans ces derniers mois, vous pouvez faire usage — sous ma responsabilité — des renseignements contenus dans cette lettre. Dès que j'aurai mis la main sur la notice du fameux missel je vous l'enverrai et vous pourrez la publier, si vous n'y trouvez pas trop de traces de la sénilité que certains journaux ont invoquée pour justifier mon renvoi de la Bibliothèque Nationale. Je dis *certaines journaux*; je n'oublierai jamais, en effet, les regrets qui ont été publiquement exprimés à cette occasion, en France aussi bien qu'à l'étranger.

Croyez-moi, Monsieur, votre dévoué

L. DELISLE.

Cette lettre est précieuse. L'autorité de M. Léopold Delisle y fixe le fait et consacre l'odyssée de ce volume hors de France. Des renseignements complémentaires m'ont permis de préciser plusieurs points de détails : ils m'ont fait constater, d'autre part, de légères divergences entre le récit de M. L. Delisle, que l'on vient de lire, et celui que fait de cette affaire M. le curé de Barbechat : divergences que je serais tenté d'attribuer à l'embarras de M. le Curé, fort ennuyé de cette affaire, et désireux d'éviter tout bruit autour d'elle, mais dont le libraire parisien, intéressé lui aussi au silence, pourrait bien être l'auteur.

D'après son propre récit, M. le curé de Barbechat, dans l'intention de vendre son Missel, l'aurait emporté

à Paris, où il l'aurait successivement présenté à M. Arthur Loth, ancien élève de l'école des Chartes, rédacteur de la *Vérité Française*, et à plusieurs libraires parisiens. Au dire de M. le curé, l'avis aurait été unanime : ce volume n'avait aucune valeur !

De la part des libraires, acquéreurs possibles du manuscrit, cette appréciation ne surprend pas. L'offre ne dépassant pas cinquante francs, M. le curé se décida à remporter son volume à Barbechat.

Mais de la part de M. Loth, cette appréciation est à peine croyable. Quelques lettres échangées avec lui m'ont appris qu'après de courts moments d'étude, il s'était borné à indiquer à M. le curé de Barbechat le peu de *valeur vénale* de son Missel. Cette appréciation ne préjugait point de l'intérêt intrinsèque de ce volume. En y réfléchissant un peu M. le curé de Barbechat aurait dû, ce me semble, s'en apercevoir, surtout quand — toujours d'après son récit — quelques jours après son retour, M. Leclerc, le libraire bien connu, malgré ses protestations antérieures de non-valeur, vint à Barbechat en automobile, et, exprès, paraît-il, proposer à la fabrique 150 francs de son vieux manuscrit.

M. le curé ne jugea pas que son Missel valût davantage, et mettant sans doute le déplacement du libraire parisien sur le compte d'un goût d'excursion bien légitime, ou acceptant les bonnes raisons qu'on lui présenta, consentit enfin pour *un peu plus de 150 francs* à ce marché, qui était évidemment une bonne affaire pour l'une des parties. Cette opinion dut être celle de M. Leclerc qui vendit 700 francs ce même volume à M. Jacques Rosenthal, de Munich, dont les prétentions s'élevèrent alors à 7.000 francs. Cette somme fut encore dépassée par l'offre des Bénédictins de Solesmes qui, en apprenant la vente du Missel, écrivirent à M. le curé de Barbechat pour obtenir confirmation de cette nouvelle — dont ils doutaient encore — et porter, s'il en était temps, leur offre ferme à 10.000 ou 12.000 francs.

Mais M. Leclerc avait eu soin de s'assurer le précieux volume et déjà le Missel de Barbechat était sur la route de l'Allemagne où, selon quelques-uns, l'industrie allemande — qui a poussé fort loin ce genre de truquage — s'apprêtait à lui faire une restitution des miniatures disparues.

Cette tare a heureusement été évitée au volume mutilé.

La Notice que M. Delisle a bien voulu m'adresser et m'autoriser à publier met en clarté les particularités de ce volume et en signale, de main de maître, tout l'intérêt bibliographique. Il serait à désirer que des érudits accordassent au *calendrier* et aux *offices* de ce Missel un examen plus attentif et plus autorisé que je n'ai pu le faire, ce qui ne pourrait être que très profitable à l'histoire *liturgique* et *hagiographique* du diocèse de Nantes aux XII^e et XIII^e siècles.

DESCRIPTION DU MISSEL.

M. Jacques Rosenthal, de Munich, m'ayant très gracieusement communiqué, au printemps de cette année, un ancien missel français, dont les futures destinées m'étaient inconnues, j'ai cru bon d'en prendre une description sommaire et d'en copier le calendrier qui n'est point dépourvu d'intérêt.

Volume de 176 feuillets, y compris la garde de la fin. Hauteur des feuillets, 350 millimètres; largeur, 230. Ecriture de la seconde moitié du XII^e siècle, antérieure, selon toute apparence, à la canonisation de saint Thomas de Cantorbéry, qui n'est point mentionné dans le calendrier (1). Les grands E onciaux ne sont point fermés; il y a des e cédillés.

L'exécution du livre a été très soignée. Les initiales

(1) Thomas BECKET, dit Thomas de Cantorbéry, mort en 1170, canonisé en 1173.

ont été correctement enluminées, parfois avec une véritable élégance. Il faut y signaler deux grandes peintures à pleine page ; sur le fol. 102, les images de saint Pierre et de saint Jean ; sur le fol. 102 v^o, l'image du Père Eternel.

Les introït, graduels, offertoires et communions sont notés en neumes (1).

Le Missel est ainsi divisé :

Fol. 1-98. Propre du temps.

Fol. 99-101. Calendrier.

Fol. 102-104. Préface et Canon.

Fol. 105-152. Propre des saints.

Fol. 152-175. Communs et messes diverses.

Ce manuscrit présente des lacunes assez considérables qui existaient déjà au XVIII^e siècle, quand il a été folioté.

Il y manque :

1^o Les feuillets du commencement, qui contenaient les messes du Propre du Temps jusqu'à la Septuagésime, dont l'Introït *Circumdederunt* est sur la seconde colonne de la première page ;

2^o Plusieurs feuillets dans le Propre du Temps, entre les fol. 59 et 60, et les fol. 62 et 63 ;

3^o Plusieurs feuillets du cahier consacré aux préfaces

(1) L'importance de la partie musicale de ce volume en fait plus qu'un Missel, un véritable Graduel. Ses principaux caractères musicaux sont : notation neumatique, perpendiculaire, antérieure à Guy d'Arezzo, sur deux lignes seulement ; lignes toujours très fines et parfois même tracées à la pointe sèche. Les notes sont carrées, remarquablement fines, se détachant très nettement, malgré leur ordonnance superposée. Les indications de clefs : ut, fa (C et F ; A, étant considéré comme LA, note initiale de la gamme primitive) se trouvent le plus souvent au commencement de chaque portée. L'ensemble des caractères rattache ce manuscrit à l'Ecole Messine. (D'après les renseignements de M. l'abbé Moreau).

et au canon de la messe; il n'en subsiste que trois, cotés 102-104;

4° Plusieurs feuillets au commencement du Propre des Saints;

5° Après le feuillet 121, les feuillets qui contenaient les messes des fêtes comprises entre le 8 juin et le 4 juillet.

Plusieurs feuillets ont beaucoup souffert par suite des réactifs employés pour faciliter le déchiffrement.

L'origine du Missel n'est guère difficile à déterminer : il a été fait pour une église du Poitou. Les particularités suivantes le démontrent surabondamment :

1° Dans les litanies du Samedi saint (fol. 59), il y a seulement trois invocations de pontifes : « Ylarii, Martialis, Martine, » et ces trois invocations de confesseurs : « Benedicte, Maure, Maxenti. »

2° Dans la section des messes diverses, en dehors du Propre, suivant l'ordre de l'année liturgique, on trouve, au fol. 164, l'office intitulé : « Commemoratio sancti Ylarii. »

3° Le calendrier, dont le texte complet sera reproduit un peu plus loin, mentionne les fêtes suivantes :

1^{er} février. Léoni confessoris.

31 mai. Porcharii abbatis.

1^{er} juin. Jovini abbatis.

26 juin. Maxencii confessoris.

1^{er} juillet. Eparcii presbyteri.

16 juillet. Generosi abbatis.

13 août. Radegundis virginis (1).

14 décembre. Fortunati.

(1) Le manuscrit porte un V surmonté du sigle abrégé de lettres *er*, ou *ir*. C'est ainsi que le mot *virginis*, est, figuré à beaucoup d'endroits du calendrier. (Note de M. L. DELISLE). — Radegonde, épouse du roi Clotaire I^{er} (538) quitta la cour en 544 pour mener la vie religieuse avec ses compagnes d'enfance, dans le domaine royal de Saise,

Les fêtes des saints du diocèse de Nantes ont été ajoutées après coup.

17 juin. Similiani confessoris.

10 octobre. Clari episcopi Nannetensis.

24 octobre. Martini abbatibus vertavensis.

Primitivement ce *Missel* a pu être destiné à un monastère ou à un chapitre : mais au XIII^e siècle il servait à une église paroissiale, comme l'attestent plusieurs notes ajoutées sur les fol. 98 v^o, 100 v^o, 102 et 103 v^o.

Nous avons donc ici le *Missel* de l'église de la Madeleine de Barbechat, et la façon dont le nom de MARIE Magdeleine est écrit dans le calendrier, (le mot Marie en lettres capitales) indique qu'il a été dès l'origine destiné à l'église de Barbechat.

Barbechat est aujourd'hui un simple bourg du département de la Loire-Inférieure, dont l'église est marquée sur la carte de Cassini, au Nord-Est de Nantes, un peu au Midi de la Loire. C'était le siège d'un prieuré de Sainte-Radegonde qui, dans les temps modernes, dépendait de l'abbaye de Saint-Sulpice, de Rennes (1).

près des Trois-Moustiers, sur les confins de la Vienne et du Maine-et-Loire. En 550, elle fonda à Poitiers le monastère de Sainte-Croix, où elle mourut le 13 août 587. — Le mot *virginis* n'est point ici un *lapsus calami* de scribe. Cette épithète est conforme à une tradition fort ancienne que des historiens modernes — entre autres DOM CHAMARD, dans son *Hist. Eccl. du Poitou*, I^{re} partie — ont cru pouvoir soutenir en arguant de la sainteté de la reine pour conclure à sa virginité. Outre que l'hagiographie offre de multiples exemples du contraire (sainte Monique, sainte Blanche de Castille, sainte Elisabeth de Hongrie, etc...), ce que l'on sait du caractère ardent et déréglé de Clotaire semble incompatible avec cette réserve et ces scrupules et laisse peu de doutes sur cette délicate question.

(1) A consulter sur Barbechat et son Prieuré : Armand GUÉRAUD, *Documents recueillis pour remanier le Recueil des Chansons du Bas-Poitou et au Comté Nantais*. t. II, III^e partie, p. 103-112 (Bibliothèque de Nantes, — Mss. frs 1207); — Léon

Sur deux pages du cahier réservé au texte des préfaces et du canon, on a ajouté en marge les noms des diffé-

MAITRE, *Géographie historique et descriptive de la Loire-Inférieure*, t. II, p. XXX, Barbechat ; — OGÉE, *Dictionnaire de Bretagne* (Rennes 1843, pp. 405-406) ; — ORIEUX, *Histoire et Géographie de la Loire-Inférieure* ; — TRÉVAUX, *L'Eglise de Bretagne*, pp. 495-496 ; — VERGER, *Notes sur quelques communes de l'Arrondissement de Nantes*. (Bibliothèque publique de Nantes, Mss. frs. 1325, pp. 659-665.)

ETYMOLOGIE. — « Barbechat est un double mot celtique : *Bar*, montagne, *Bec'h*, monceau ; *At* n'est qu'une terminaison française, comme de marquis, marquisat. » (Chanson anonyme, citée par A. GUÉRAUD. Voir à l'Appendice, note I). — « Le nom de Barbechat vient d'une fortification en barbacane, élevée par le vicomte de Barbechat, avec la motte qui reste encore debout, pour défendre le passage de la Divatte nommée Perthuis-Cherin. » (Léon MAITRE). — « Quant à l'étymologie de Barbe-Chat, on a voulu que *Chat* fut l'abrégé de Château, sans doute pour appuyer l'ancienneté du lieu. On a supposé qu'il y avait eu jadis un château dont on ne voit de traces, ni dans l'histoire, ni sur le terrain. Le latin du moyen-âge devine cela : *Barba de Cativi*, ou *Cativi* a certainement plus de rapport avec *Cattus* ou *Catus* qu'avec *Castrum* ou *Castellum*. » (VERGER). La question étymologique est toujours trop délicate, et, ici particulièrement, trop accessoire, pour s'y arrêter. Remarquons toutefois que l'opinion de M. Verger s'appuie uniquement sur une vieille tradition qui veut que, à la suite d'une discussion avec saint Martin de Vertou, le diable se soit lancé à la poursuite d'un chat et l'ait pris par la barbe ! Les deux premières opinions restent donc seules en présence.

SITUATION ET PRIEURÉ. — « Origines des paroisses poitevines ou angevines réunies au diocèse de Nantes. Barbechat : « *Actum in ecclesia Sancte Radegundis. 1145.* » (*Accord. arch. d'Anjou*, t. II, p. 70). A cette indication au moins contemporaine du *Missel*, M. Maitre ajoute : « Cette paroisse, bordée par la Divatte et l'Anjou, établie dans l'étendue du Loroux-Bottreau, eut trois centres successifs : 1^o Au lieu dit de *Sainte-Radegonde* ; 2^o A la *Madeleine de Barbechat*, à l'époque où les Templiers s'établirent à la chevalerie du Bois-Ferré ; 3^o Au *Bois-Gillet*, village plus central que le vieux Barbe-

rents bienfaiteurs qui étaient compris dans les intentions du célébrant. Voici quelques uns de ces noms (1).

Sur le fol. 102.

- « Matheus Halegrin. Bona filia, uxor ejus.
- » Relicta Laurencio li Bedeau.
- » Heredes de Barbechat.
- » Dame Aenor de La Riverie.

chat et où fut transféré le Centre paroissial pour la troisième fois. »

On ne possède que fort peu de renseignements sur le *Prieuré* de Barbechat : OGÉE dit seulement : « L'an 1150, Hoël, comte de Nantes, donna à l'abbaye de Saint-Sulpice de Rennes, le prieuré de Sainte-Radegonde, fondé sur la paroisse du Loroux. » Avec beaucoup d'obscurités, ses continuateurs (M. M. A. Marteville et S. Varin) ajoutent à la page suivante : « Il y avait autrefois au Loroux un prieuré de Sainte-Radegonde qui était, dit-on, de même époque que l'église paroissiale, dont la fondation certaine est de 1290. » Cette indication se rapporte sans doute aux bâtiments de ce prieuré dont les origines restent toujours indécises. Le patronage de sainte Radegonde fait soupçonner une fondation poitevine. Le choix de l'abbaye de Saint-Sulpice par le comte Hoël, sans être une preuve irréfragable, peut être un indice : Raoul de La Fustaie, disciple de Robert d'Arbrissel, fondateur de l'abbaye de Fontevrault, avait, avant de fonder son monastère dans la forêt du Nid-de-Merle, de Rennes, embrassé la règle de saint Benoît, dans l'abbaye de Saint-Jouin de Marnes. Peut-être y avait-il communauté de règle et affinité d'origine entre l'abbaye et le prieuré. Il n'y aurait rien d'étonnant, d'ailleurs, à ce que le prieuré de Barbechat, couvent de femmes, ait dû sa fondation aux disciples de saint Martin de Vertou, dont dépendit longtemps l'église du Loroux. Saint Martin lui-même avait évangélisé ces contrées et y avait laissé l'attestation de ses fondations jumelles de Saint-Pierre et Saint-Jean. Cette dernière est devenue l'église paroissiale du Loroux. (L. MAITRE. *op. cit.* p. 149) Mais encore une fois, c'est là une simple hypothèse ; rien de plus.

(1) Se plaçant plus spécialement au point de vue civil, M. Maitre a intégralement transcrit les notes écrites en caractères du XIII^e siècle, sur les marges des fol. 98, 99, 100, 102, relatives aux fondations de l'église.

Sur le fol. 103 v^o.

- » Rivallen archidiaconus.
- » Daniel cappellanus.
- » Herveus cappellanus.
- » Andreas vicecomes.
- » Petronilla vicecomitissa.
- » Guillermus Infans.
- » Amaurri Crespin.
- » Thebaut, filius ejus.
- » Davi de Rays.
- » Petrus Boscher.
- » Davi Seibran.
- » Dulcia.
- » Guillermus de Barbechat.
- » Reginaudus Grahori.
- » Mengui de Vaus.
- » Laurencius cappellanus....

Plusieurs de ces noms se retrouvent dans les mémoires inscrits sur les fol. 98 v^o et 100 v^o, relatifs à des fondations faites dans l'église à laquelle le *Missel* était affecté :

» Willelmus Potarst, quamdam quarterium cere
» (Fol. 98, v^o).

» Johannes Raboteau, II d. super quemdam minetam
» terre, quam dedit confiliole filie Johanis Raboteau, in
» elemosina. (*Ibid.*)

» Willelmus Girarst (1) dedit in elemosina ecclesie de
» Barbechat, s [cilicet] Beate Marie, tria prebendaria
» terre in feodo Radulfi Boisse, et VI d. ad ecclesiam re-
» parandam, et VI d. confraternitati dicte ecclesie, et III d.
» capellano dicte ecclesie, super dotem uxoris sue, et II
» denarios super terram suam de Aléeria, quam tenet
» uxor Giraldi Torti pedis. (*Ibid.*)

(1) L'anniversaire de « Willelmus Girarst » est marqué au 22 avril dans le Calendrier du *Missel*. (Note de M. DELISLE).

» Heredes de Barbechat, III d., ad luminare ecclesie
» (*Ibid.*)

» Matheus Halegrin et Bona filia, uxor ejus, dederunt
» Deo et Beate Marie Madalene duas libras cere ad
» luminare ejusdem ecclesie... pro anniversariis suis
» faciendis... (Fol. 100, v^o).

Dans une de ces notes, l'église est expressément dénommée : *Ecclesia de Barbechat, silicet Beate Marie* ; et dans une autre : *Beata Maria Madalena*.

Sur les marges des feuillets qui précèdent le Propre des Saints, ont été copiées, en caractères du XII^e siècle, deux pièces qui méritent d'être particulièrement signalées :

La première est l'épître farcie (1) de la messe de

(1) Les épîtres farcies étaient des pièces bouffonnes mélangées de latin et de français (a). M. Louis Guibert, correspondant du Comité des travaux historiques et scientifiques, dans une communication relative à un très curieux Graduel, appartenant à la ville de Limoges, (et à laquelle M. Delisle aura plus loin l'occasion de renvoyer), donne de fort intéressants détails sur ces pièces (b).

» Quand le sous-diacre montait à la tribune pour lire
» l'épître, il était suivi d'un ou de plusieurs sous-diacres ou
» clercs en chapes, chargés de chanter, après la lecture de
» chaque verset, la strophe ou les strophes françaises en
» donnant l'explication. Ces vers en langue vulgaire, insérés
» entre les phrases du texte liturgique, étaient ce qu'on appe-
» lait communément la farce (farcia signifiait *mélange*) de
» l'Épître : celle-ci était alors appelée farcie : *epistola com*
» *farcia, epistola farcita*. Nous trouvons précisément au f^o III,
» v^o du *Graduel de Saint-Junien* et au commencement d'une
» hymne, une miniature représentant deux clercs ou sous-

a) A. CHÉRUEL. — *Dictionnaire historique des Institutions*, (Paris, Hachette, T. I, 1884).

(b) *Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*. Année 1887, n^o 3 et 4, p. 315 et suivantes. A consulter aussi sur les Epîtres Farcies : *Histoire littéraire de la France*, T. XIII-XII^e siècle, pp. 108-111, (Paris, 1814).

saint Etienne. Je puis en donner le texte à peu près complet, moins les dernières lignes de la fin.

» Por amor Dé, vos prie, senor barons,
» Sééz vos toz, si orez la leçons

» diacres, debout devant un pupitre chargé d'un livre
» ouvert, et chantant. Ils sont vêtus : le premier d'une chape
» rouge, le second d'une chape bleue. Il est difficile en les
» voyant de ne pas penser à cette phrase d'Eudes de Sally,
» évêque de Paris, citée par les auteurs de l'*Histoire Litté-
raire de la France*, (T. XIII, p. 108) : « Epistola cum
» farcia dicitur a duobus in capis cericeis. »

La fête qui a donné lieu au plus grand nombre de compositions de ce genre est celle de saint Etienne. On possède jusqu'à six épîtres farcies en vers français relatives à cette solennité. Dans son rapport sur la communication de M. Guibert (a), M. Paul Meyer, membre résidant du Comité des travaux historiques, en donne la liste, accompagnée d'une étude détaillée sur les sources où l'on en trouve les textes. La première notice nous intéresse surtout.

«... 1^o Une épître farcie découverte il y a près de deux
» siècles par D. Martène, dans un manuscrit de Saint-Martin
» de Tours, et publiée pour la première fois en 1862, d'après
» ce même manuscrit, par M. G. Paris. Elle se compose de
» douze couplets monorimes, formés chacun de cinq vers
» décasyllabiques. On peut l'attribuer avec toute vraisem-
» blance à la première moitié du XII^e siècle. En voici le
» 1^{er} couplet :

» Por amor De, vos prie, saignos barum,
» Seet vos tuit, escotet la leçon
» De Saint-Estevre (b), le glorious barum
» Qu'à ce jor reçut sa pasium
» Escotet la par bone entencium ».

Il est curieux de comparer ce texte avec celui de l'épître farcie du Missel de Barbechat que les lectures de M. L. Delisle et de M. Maître nous ont fournies. Nous reviendrons plus loin sur quelques réflexions que cette comparaison impose. Ajoutons, pour être complet, quelques ren-

(a) *Loc.-cit.*

(b) Estève, Estèvre, de Esteven, Estevenon, Estevenensis (Etienne).
DU CANGE, *Glosaire François*, (1766, p. 374).

» De seint Estene le glorious barons :
» Cy conté l'a par bonne entencions,
» Quar a cel jor, reęut il pasions. (Fol. 103 v°).

.....

» Laudabilis (1) miles et prepotens,
» Quem visitavit ex altis Oriens
» In hora mortis, qua fuit paciens,

seignements sur la fête de saint Etienne et les cérémonies burlesques dont elle était l'occasion.

M. Chéruef (*a*) nous apprend qu'à Viviers la Fête des Fous commençait par une élection de l'abbé du clergé... « Le » jour de la Saint-Etienne, l'évêque des Fous, après s'être » revêtu des habits pontificaux, portant chape, mitre et crosse, » suivi de son aumônier aussi en chape, venait s'asseoir dans » la chaise épiscopale, etc... » Au même endroit, l'auteur rapporte d'après le cérémonial de la Fête de l'Ane, publié par Du Cange, qu'à Beauvais, où elle était célébrée chaque année le 13 janvier, la procession se rendait à l'église de Saint-Etienne, où une messe burlesque était ensuite chantée.

Plus près de nous, à Vitré, la fête de ce saint était l'objet d'une curieuse cérémonie dont nous empruntons le récit à l'abbé Duine (*b*): « Notons l'existence d'un usage singulier » qui supposait beaucoup de bienveillance dans notre liturgie provinciale. Le jour de la fête de saint Etienne, pendant » la grand'messe que l'on célébrait dans l'édicule de Vitré » consacré à saint Martin, le dernier marié de l'année de la » paroisse de Saint-Martin devait offrir une *soulle* (boule de » cuir ou de bois qu'on lançait en l'air au jeu). Or la remise » de cette pièce devait se faire *entre les élévations* du Saint-Sacrement, ce qui devait produire dans la petite chapelle » un trouble pittoresque au moment le plus pieux de la » messe ».

(1) Ce qui suit est copié sur le fol. 104 et le texte est accompagné d'une notation en neumes. (Note de M. L. DELISLE).

(a) *Loco cit.* 4^e Fêtes religieuses et populaires. (Fête des Fous).

(b) *Op. cit.* p. 35; — et M. DE LA BORDERIE, *Documents inédits sur Vitre*, Le Collectionneur Breton, T. I, Nantes, 1862, p. 257)

» Pulcre declarat presens (1)

» Lectio Actuum apostolorum.

« In diebus illis (2) : Elegerunt septem levitas in ministerio, de quorum collegio, Stephanus plenus gratiâ et fortitudine, Sancti Spiritus collatusibi divinitus, faciebat prodigia et signa magna in populo, scilicet hebraïco

(1) M. LÉON MAITRE, a lu a peu près de même : (*Loc. Cit.*, fol. 193).

Por amor de vos, pe, senor barons
Seez vos toz, si orez la leçons
De Saint Estene, le glorious barons
Ecoute là, par bonne entencions
Quar à cel jour reçut-il passions
Si Saint Estene fut plein de grant bonté...

(Le reste illisible).

(2) ACTA APOSTOLORUM.
Ch. VI; V. 1.

In diebus autem illis, etc.

V. 8. — Stephanus autem, plenus gratia et fortitudine faciebat prodigia et signa magna in populo.

V. 9. — Surrexerunt autem quidam de synagoga quæ appellatur Libertinorum et Cyrenensium et Alexandrinorum et eorum qui erant a Cilicia et Asia disputantes cum Stephano.

V. 10. — Et non poterant resistere sapientiæ et spiritui qui loquebatur.

Texte des ACTA et FARCE
(Ch. VI; V. 1)-

In diebus illis : *Elegerunt septem levitas*

*In ministerio,
De quorum collegio*

V 8. — Stephanus, plenus gracia et fortitudine

*Sancti Spiritus
Collata sibi divinitus*

faciebat prodigia et signa
Magna in populo,
*Scilicet hebraïco
Non credenti Dei verbo.*

V 9. — Surrexerunt autem quidam de sinagoga que appellatur Libertinorum, Cirenensium et Alexandrinorum et eorum qui erant a Cilicia et Asia disputantes

*Con Stephano,
Ore torvo,
Corde furibundo,*

V. — 10. et non poterant resistere

Sapiencie et Spiritui

» non credenti Dei verbo. Surrexerunt autem quidam
 » de sinagoga que appellatur Libertinorum, et Cirenen-
 » sium et Alexandrinorum et eorum qui erant a Cilicia
 » et Asia, disputantes con Stephano, ore torvo, corde
 » furibondo, et non poterant resistere sapientie et

De Patre et Filio procedenti,
 qui loquebatur

Monitis salutaribus

Docebat eos Stephanus.

Ch. VII. V. 54. — Audientes autem hec, dissecabantur cordibus suis et stridebant dentibus in eum.

Ch. VII. V. 54. — Audientes autem hec dissecabantur cordibus suis et *moti fellis turbine*, stribedant dentibus in eum

Pre nimia invidia,

Vexati consciencia

Inferentes convicia.

V. 55. — Cum autem esset plenus Spiritu Sancto, intendens in cœlum, vidit gloriam Dei et Jesum stantem a dextris Dei. Et ait: « ecce video cœlos apertos, et Filium hominis stantem a dextris Dei. »

V. 55. — Conautem esset Stephanus

Plenus Spiritu Sancto

Subtili, dulci, acuto,

intendens in celum, vidit gloriam Dei et Ihesum stantem a dextris, et ait :

« *Laudo celestis glorie*

Regem, natum ex Virgine,

Nondum suum in certamine.

Ecce video celos apertos et filium hominis stantem a dextris *virtutis* Dei,

Patris inestimabilis

Et in sanctis mirabilis,

Per omnia possibilis. »

V. 56. — Exclamantes autem voce magna continuerunt aures suas et impetum fecerunt unanimiter in eum,

V. 56. — Exclamantes autem voce magna,

Continuerunt aures suas.

A fide sanctam (sic) rigidas et impetum fecerunt unanimum in eum ;

Feroces et increduli

In accusando seduli

Contra Stephanum emuli,

» Spiritui de Patre et Filio procedenti, qui loquebatur
 » monitis salutaribus, docebat eos Stephanus. Au-
 » dientes autem hec dissecabantur cordibus suis, et
 » moti fellis turbine, stridebant dentibus in eum pre
 » nimia invidia, vexati consciencia, inferentes convicia,

V. 57. — et ejicientes
 eum extra civitatem lapida-
 bant: et testes deposuerunt
 vestimenta sua, secus pedes
 adolescentis qui vocabatur
 Saulus.

V. 58. Et lapidabant Ste-
 phanum invocantem et di-
 cutem : « Domine Jesu sus-
 cipe animam meam ».

V. 59. — Positis autem
 genibus, clamavit voce ma-
 gna, dicentes, etc.

V. 57. — et eicientes eum
Virum sanctum et iustum
 extra civitatem lapidabant,
Et ictibus oppositum
Occidebant jam Stephanum
Celos intrantem meritum
 et testes deposuerunt vestimen-
 ta sua *quemque trahentes hone-*
rosa

Secus pedes adolescentis
Necem sancti spectantis
 qui vocabatur Paulus
Qui huius sancti precibus
Post hec victus fidelibus
Datus est [apostolus] gentibus
 V. 58. — Et lapidabant Sté-
 phanum invocatem et dicentem
Pro cuius almo nomine
[Moriebatur] fuso sanguine :
 « Domine ihesu, accipe spiritum
 meum *migrantem*
[Corpore] ad ethera
Sublatum tua gracia ».

V. 59. Positis antem genibus
 ...etc.

La farce de cette épître est curieuse à plus d'un titre. Elle est faite en vers latins dont il faut distinguer deux sortes :

1^o Les vers isolés, de longueurs différentes, se rattachant directement au texte des *Acta* et rimant par assonance avec une ou plusieurs propositions de la phrase prise comme membre initial du groupe lyrique.

2^o Les groupes de trois vers complètement indépendants. Ils se trouvent toujours à la fin des versets ou d'une phrase formant un sens complet quand le verset est très étendu. Ils n'empruntent rien au texte des *Acta*, sont le plus

» Con autem esset Stephanus plenus Spiritu Sancto,
 » subtili, dulci, acuto, intendens in celum vidit gloriam
 » Dei et Jhesum stantem a dextris, et ait: « Laudo celestis
 » glorie regem natum ex Virgine, nondum suum in
 » certamine. Ecce video celos apertos et filium hominis
 » stantem a dextris virtutis Dei, Patris inestimabilis, et
 » in sanctis mirabilis, per omnia possibilis. » Excla-
 » mantes autem voce magna continuerunt aures suas a
 » fide sanctam (*sic*) rigidas, et impetum fecerunt una
 » nimem in eum ; feroces et increduli, in accurando
 » seduli contra Stephanum emuli, et eicientes eum

souvent de forme octo-syllabique, et surtout riment trois par trois. Cette particularité mérite quelque attention : on sait que cette forme lyrique, dite ternaire (qui fut rénovée dans la première partie du *xix^e* siècle, presque en même temps par *A. Brizeux*, dans ses *Ternaires*, et par *Th. de Banville*, dans ses *Odelettes*) passe pour avoir eu sa première application dans le « *Dies iræ* ». Cette séquence a été tour à tour attribuée à saint Bernard, à saint Bonaventure, à Frangipani Malabranca Orsini, créé cardinal en 1278 par son oncle Nicolas III, etc... Wadding, le bibliographe de l'Ordre Séraphique, a revendiqué les droits de Thomas de Célano, mort en 1255, à la fois comme inventeur du style ternaire, sur lequel il écrivit deux *proses* ou *séquences* à la gloire de son père saint François (*Eregit victor virtualis...* et *Sanctitatis signa nova...*) et comme compositeur du *Dies iræ*. D'autre part, le savant hymnographe Adalbert Daniel a péremptoirement démontré que cette prose — dont la première fois mention est faite par Denis le Pisan, en 1401 — ne remonte pas au delà du *xiii^e* siècle, qu'elle n'est point d'origine allemande ni française, mais que l'Italie la vit fleurir et de là se répandre chez les peuples voisins.

La présence du rythme ternaire dans cette farce, au moins contemporaine, sinon antérieure à Thomas de Célano et à la date possible de la composition du *Dies iræ*, montre que cette forme lyrique existait en France et qu'elle n'avait à attendre de l'Italie que la perfection avec plus de vigueur et de pureté (*a*).

(*a*) A consulter : R. P. Ch. Clair, s. j., *Le Dies iræ*, (Paris, 1886, in-12.)

» virum sanctum et justum extra civitatem lapi-
» dabant et ictibus oppositum occidebant jam Stepha-
» num celos intrantem meritum, et testes deposuerunt
» vestimenta sua queque trahentes honerosa secus
» pedes adolescentis necem sancti spectantis, qui voca-
» batur Saulus, qui hujus sancti precibus post hec
» victus, fidelibus datusest [apostolus] gentibus. Et lapida-
» bant Stephanum invocantem et dicentem pro cujus
» almo nomine [moriebatur] fuso sanguine : « Domine
» Jhesu, accipe spiritum meum migrantem a [corpore] ad
» ethera sublatum tua gratia. Positis autem genibus... » (1).

Différentes versions de l'épître farcie de saint Etienne ont été l'objet d'un mémoire de notre confrère, M. Paul Meyer, inséré dans le *Bulletin Historique et Philologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1887, pp. 315-323. Il suffit d'y renvoyer le lecteur.

La seconde pièce (fol. 105 v^o) est une sorte de sermon, ou de leçon, en vers français, pour la fête de saint Jean l'Evangéliste. Il consiste en onze strophes de cinq vers chacune. Le peu de temps que le manuscrit est resté entre mes mains ne m'a permis d'en copier que les quatre premières.

- » Aiez vos peiz, senores, si ecotez :
- » Par De vo prie que noise nef acez.
- » Orez la leçon o bon cor entendez,
- » De sent Johan qui feste celebrez,
- » Qui et en Cel, en tere enorez.

- » Cil sant Jehan fut Jhesu, ce sachez,
- » Cosin germans et fut juene si privez,
- » To temps fut virge et plens de grante bontez :
- » Par ce fut plus que ces autres amez,
- » Et en la corte Jhesu plus ennorel.

- » Quar ce trovon que, quant il acena
- » Le sons disciples, si lor amonesta

(1) L'usure du parchemin rend illisibles les trois dernières lignes.

- » La soe morte, si con de luy ala,
- » Sor son pez s'endormit, quar De le commanda,
- » Tant par l'ot cher Jhesu et tant l'ama !
- » En apries autre amor li montra.
- » Quar en la croez elevez (?) le lesa
- » A cil baron sa mere commanda
- » A luy ale autresi li livra.
- » La virge au virge, la mere au fiz livra. » (1)

Comme exemple des *traits* insérés dans plusieurs messes, je citerai celui de la fête de la Purification (fol. 112, v^o) :

- « T. R. — Diffusa est gracia in labiis tuis, propterea
» benedixit te Deus in eternum. Specie tua & pulchritudine tua ; intende, prospere procede et regna.
» Propter veritatem et mansuetudinem et justitiam, et
» deducet te mirabiliter dextera tua. Dilexisti justiciam
» et odisti iniquitatem, propterea unxit te Deus, Deus
» tuus, oleo leticie. Audi filia, et vide et inclina aurem
» tuam et obliviscere populum tuum et domum patris
» tui. Et concupivit rex decorem tuum, quoniam ipse
» est dominus deus tuus et adorabunt eum. Adducentur

(1) Voici le texte de M. Léon MAÎTRE (*Op. cit.*, p. 349)

- » Aiez vos pez, senores, si écotez
- » Por de vos prie, que noise ne face
- » Mes la leçon en bon cor entendez
- » De sent Jehan qui feste celebrez
- » Qui est en cel, en tere enorez.
- » Cil sant Jehan fut Jesu ce sachez
- » Cosin germayes et fut juene si privez
- » Totens fut vierge et plein de grante bontez
- » Par ce fut plus que ces autres aimez
- » Et en la Jhesu plus ennoret.
- » Quar se troven que quant il acena
- » Le sous disciples, si lors amonesta
- » La sol morte si con de luy ala
- » Sor soupez son dormit, quar de le commanda
..... (Le reste illisible).

» regi virgines post eam, proxime ejus afferentur tibi.

» V. — Adducentur in leticia et exultacione, adducen-
» tur in templum regi domino. »

Dans l'évangile de la Passion, on a marqué par la lettre C le texte du récitatif, par une croix (+) les paroles du Christ et par la lettre S les autres personnages mis en scène.

Des notations analogues, mais avec des figures ou marques différentes, ont été remarquées dans plusieurs anciens Missels ou Evangélistes. M. le Chanoine Muller, aumônier de l'Hospice Condé, à Chantilly, a, dans un des derniers Congrès des Sociétés savantes, appelé l'attention sur celles que renferme l'ancien texte des Evangiles, conservé au trésor de l'église de Noyon.

Au bas du fol. 102 v^o, a été ajoutée une oraison à saint Louis en caractères d'une date assez voisine de l'année de la canonisation (1297); elle est devenue en partie illisible; mais dans la première ligne on distingue nettement les mots : « rex Franchorum, exem-
» par Justice, lex et norma morum..... »

P. S. — J'ai reconnu depuis que le Missel avait été décrit, en 1892, par mon confrère, M. Léon MAÎTRE, dans un volume de l'*Inventaire des Archives de la Loire-Inférieure* (T. V, Archives civiles, série E, supplément, pp. 348-349) et qu'il était irrégulièrement sorti des Archives de Barbechat (1). J'en ai fait part au libraire, M. Jacques Rosenthal, qui, sans réclamer aucune indemnité, en a très généreusement fait don à la Bibliothèque Nationale, au mois de novembre 1904. Le manuscrit porte aujourd'hui le n^o 1.890, dans le fonds latin des nouvelles acquisitions (2). (L. D.)

(1) Voir plus haut, p. 331, note 2.

(2) Je ne saurai poursuivre cette longue communication sans adresser à M. Léopold Delisle l'expression de ma plus vive gratitude pour la bienveillance avec laquelle il a mis spontanément ces précieux documents à ma disposition, et de l'aménité exquise dont il a toujours fait preuve dans nos relations.

CALENDRIER DU MISSEL DE BARBECHAT (1)

Januarius

- | | |
|--|---|
| 1. Circumcisio Domini. | 18. Prisce v. |
| 3. S. Genovefe v. | 20. Fabiani et Sebastiani. |
| 5. Simeonis conf. | 21. Agnetis v. |
| 6. Epiphania Domini. | 22. Vincenti mart. |
| 7. S. Nichomedis. | 25. Conversio S.-Pauli. |
| 13. Octaviae epiphaniae,
Ylarii, Remigii. | Prejecti. |
| 14. Felicis in Pincis. | 27. <i>Juliani episcopi Ceno-</i>
<i>manis. XII lectiones.</i> |
| 15. Mauri abbatis. | 28 Agnetis secundo. |
| 16. Marcelli pape. | |

Notes sur le Calendrier

BIBLIOGRAPHIE. — *Acta Sanctorum*; — DOM LOBINEAU, *Vie des Saints de Bretagne*, Edit. 1728 et Tresveaux; — ALBERT LEGRAND, *Vie des Saints de Bretagne*, Edit. Kerdanet et Edit. Thomas; — M^{gr} RICHARD, *Les Saints de l'Eglise de Nantes*, (Nantes 1872).

Hist. de la Vie, Mort et Passion des Saints, par Maître PIERRE VIEL, JACQUES TIGEON, CLÉMENT MARCHANT, JEAN LE FRÈRE DE Laval, PASCAL ROBIN, s^r du Faux, etc... (Paris, chez M. Sonnius, 1601; in-folio, 3 vol.) Bibl. de Nantes, 36.825.

Missae et officia diocesis Nannetensis. Nantes, 1857, in-4° (Adnotationes praeviae et Kalendarium; sans pagination); — M^{gr} RICHARD, *Etude sur la légende Liturgique de saint Clair*, Nantes, 1885 (II, III, V. Des livres liturgiques de l'Eglise de

(1) Les articles imprimés en caractères italiques ont été ajoutés après coup dans le manuscrit — (Note de M. LÉOPOLD DELISLE).

Nantes); — *Histoire Littéraire de la France*. (T. XXIX. Paris, 1885; additions et corrections); *Notice sur l'ordinaire du Chantre Hélié* par M. LÉOPOLD DELISLE, p. 606-612); — ABBÉ F. DUINE, *Bréviaires et Missels Bretons*. Ce travail est la plus riche mine de documentation bibliographique que l'on ait sur les questions d'hagiographie et de liturgie bretonnes; — *Semaine Religieuse de Nantes*; — etc., etc.

Janvier

8. Au 8 janvier, l'*Ordinaire* du Chantre Hélié mentionne la fête de saint Félix, évêque de Nantes (voir à la fin de cette étude un tableau comparatif de quelques extraits des calendriers du Missel de Barbechat, de l'*Ordinaire* de 1263 et du Bréviaire dit de 1400). Ces deux plus anciens monuments de la liturgie nantaise sont conservés : le premier à Paris, à la Bibliothèque Sainte-Genève sous la cote B B. L. 4, et le second à la Bibliothèque publique de la ville de Nantes, sous le n° 1.290. Cette omission de saint Félix est commune au Missel de Barbechat et à celui de Saint-Melaine de Rennes; tous deux mentionnent seulement : au 14 janvier « *Félicis in Pincis* » et au 30 août « *Felicis et Audacti mr.* ».
11. Nos anciens bréviaires faisaient au 11 janvier mémoire de sainte Geneviève. — Cf. au 26 novembre.
27. A la même date, cette fête se trouve dans l'*Ordinaire* de 1263. Ce n'est qu'en 1622 qu'elle fut remise au 28.
28. Cinq jours après le martyre de la vierge Emerantienne, huit jours après le martyre d'Agnès, ses parents vinrent la nuit la pleurer sur son tombeau. La Vierge leur apparut éblouissante de beauté, couronnée, radieuse. « En » mémoire de cette glorieuse apparition, l'Eglise revient » encore aujourd'hui sur la douce mémoire d'Agnès et » cette fête s'appelle : *Sancte Agnetis secundo, sainte » Agnès pour la seconde fois.* » (DOM GUÉRANGER. *Année liturgique*, Section II, T. II. Temps de Noël, p. 460-553).

Februarius

- | | |
|---------------------------|------------------------------|
| 1. Brigide v. Leoni conf. | <i>Purificacio S. Marie.</i> |
| 2. Ypantanti Domini. | 3. <i>Blasii mart.</i> |

- | | |
|----------------------|------------------------|
| 5. Ágathe v. | 16. Juliane v. |
| 10. Scolastice v. | 22. Cathedra S. Petri. |
| 14. Valentini presb. | 24. Mathie apostoli. |

Février

2. Le savant abbé de Solesmes, Dom Guéranger, a donné l'explication de ce vocable et des cérémonies, que chaque année cette fête ramène. «... La sainte Eglise se met en » marche pour aller à la rencontre de l'Emmanuel. C'est » cette rencontre sublime, que l'Eglise grecque dans sa » liturgie désigne sous le nom d'*Hypapante* et dont » elle fait l'appellation de la fête d'aujourd'hui. » (*Année liturgique*, loc. cit., pp. 634-642). Cette procession des cierges est immuablement fixée au 2 février, alors même qu'une fête majeure fait reporter au 3 la fête de la Purification. Baronius, Thomassin, Baillet ; — Innocent III ; — Dom Hugues Ménard, Rocca, Henschenius et Benoit XIV se sont occupés de ses origines.

Les premiers s'appuient sur l'abolition de la fête des *Lupercales* (mois de février), un des derniers vestiges du paganisme, pour voir une application du sens chrétien à cette cérémonie païenne. Innocent III indique là une application identique d'un usage païen à la religion chrétienne, et bien que l'ancien calendrier romain ne mentionne pas de fêtes de Cérès en février, croit reconnaître une réminiscence de cette antique déesse, cherchant à la lueur des flambeaux, sur le sommet de l'Etna, sa fille Proserpine, enlevée par Pluton. Les derniers enfin — et c'est l'avis de Dom Guéranger — rattachent cette cérémonie symbolique à l'antique fête des *Amburbalia* dans laquelle au mois de février, les païens parcouraient la ville en portant des flambeaux.

Le vocable grec de cette fête n'a rien d'étonnant. Les réminiscences de la liturgie orientale sont fréquentes dans nos anciens livres. Il est seulement intéressant de constater qu'au XIII^e siècle seulement, on a jugé utile de traduire l'antique vocable et de joindre au terme d'*Hypapante* celui de *Purification de sainte Marie*.

6. Au 6 Février, l'*Ordinaire* de 1263 mentionne la fête de saint Amand et saint Wast, év. et conf. Le Missel de Barbechat ne mentionne qu'au 4 novembre la fête de saint Amand, conf.

Marcus

- | | |
|----------------------------|---------------------------|
| 1. Albini episc. | 12. Gregorii presbyteris |
| 7. Perpetue et Felicitatis | 21. Benedicti abbatis |
| | 25. Annunciatio dominica. |

Mars

1. Ce saint angevin eut un office propre dans le diocèse de Nantes, dès 1263. Il naquit vers 470, dans le pays de Vannes, et était de race gallo-romaine. (Cf. *Conférence de la BORDERIE sur Saint-Aubin*, dans la *Notice sur le Sanctuaire de Bonne-Nouvelle*, à Rennes, par Paul PHILOUZE, d'après les excellentes notes Bibliographiques sur les saints de Bretagne que M. l'abbé DUINE a publiées dans les *Annales de Bretagne* (juillet et novembre 1903), dans son *Etude sur le Calendrier du Missel de Saint-Melaine de Rennes*; qu'un nouvel et très attentif examen lui a permis de compléter dans son travail sur les *Bréviaires et Missels*. (p. 21-22).
12. Avec le *Bréviaire de 1400*, le nom de saint Pol-de-Léon entre dans la liturgie nantaise. Dans ce Bréviaire et celui de 1518, dans le Missel manuscrit du xve siècle et les imprimés de 1482 et 1520, se trouve la commémoration de ce saint en la fête de saint Grégoire, pape. Après l'introduction de la liturgie romaine, la fête de saint Pol-de-Léon fut remise au 13, en même temps qu'elle passait au rite semi-double (Propre de 1622) et double (Propre de 1675 et suiv.)

Aprilis

- | | |
|-------------------|--------------------------------------|
| 4. Ambrosii epis. | 14. Tiburcii et Valeriani et Maximi. |
| 11. Leonis pape | |
| 13. Eufemie vir. | |

- | | |
|--|------------------------------------|
| 22. <i>Anniversarium defuncti Willelmi Girast.</i> (xiii ^e siècle). | 25. Marci evangeliste. Roga [tio]. |
| 23. Georgii m. | 31. Eutropii ep. |

Avril

29. Bien que le culte de saint Secondel ait été approuvé dès 1116, par un diplôme de Brice, évêque de Nantes (*Petit cartulaire de l'abbaye de Saint-Sauveur de Redon*) nous n'en trouvons mention ni dans l'*Ordinaire* de 1263, ni dans le Bréviaire manuscrit du x^v^e siècle. Cette fête resta longtemps, sans doute, localisée à la paroisse de Besné, où reposait le corps du saint confesseur, avant de s'étendre à tout le diocèse. Ce ne fut qu'en 1642, le 16 juillet, que cette fête fut reconnue par Urbain VIII, dans une bulle de concession d'indulgences, datée de Rome. Il n'y a donc pas à s'étonner de ne point voir figurer ce saint dans le calendrier du *Missel de Barbechat*.

Cf. Abbé Louis JOLY. *Saint Friard et saint Secondel* (Paimbœuf, Eug. Fétier, 1854, in-18, 144 p.); — Abbé JOLY. *Saint Friard et Saint Secondel* de Besné, (Semaine Religieuse de Nantes, 1890, p. 721); — M. A. DE LA BORDERIE. *Histoire de Bretagne*, T. I, p. 535-536; — André OHEIX. *Saint Friard et Saint Secondel*. (Saint-Brieuc, Prudhomme, 1900.)

Maius

- | | |
|----------------------------------|-------------------------------------|
| 1. Philippi et Jacobi. | 10. Gordiani et Epimachi. |
| 3. Invencio S. Crucis. | <i>Maturini conf.</i> |
| Alexandri, Eventi et Theodoli. | 11. Mammerti ep. Maioli abb. |
| 6. Johannis ante portam latinam. | 12. Nerei et Achillei et Pancracii. |
| 9. Tran[s]lacio S. Nicholai. | 19. Potenciane v. |

- | | |
|-----------------------------|----------------------------------|
| 20. Autregisili ep. | 28. Germani episc. |
| 24. Donaciani et Rogaciani. | 29. S. Maximi conf. |
| 25. Urbani pape. | 31. Porchari abbi. Petronille v. |

Mal

11. Dès 1263, le diocèse de Nantes fêtait à cette date saint Gildas, abbé. (*Ordinaire*, fol. 40).
19. Saint Yves, patron de Bretagne, mourut en 1303 et fut élevé au nombre des saints par Clément VI en 1347. Il ne pouvait donc figurer sur le Missel de Barbechat dont la seconde rédaction n'est pas postérieure au XIII^e siècle.
24. La présence de deux Enfants-Nantais dans ce calendrier ne peut servir de preuve dans la recherche de l'origine de ce Missel, car le culte de ces deux martyrs fut de bonne heure répandue dans toute la Gaule occidentale (*Ordinaire* 1263, fol. 45; voir plus loin : *Conclusions*). — Cf. *Hist. de la Vie, Mort et Passion des Saints*, par maistre P. VIEL, Jacques TIGEON, Clément MARCHANT, Jean LE FRÈRE DE LAVAL et PASCHAL ROBIN, seigneur du Faure, etc. (Paris, chez Sonnius, 1601, in-fol.); — *Missae et officia*, Appendix II, p. 199-213; — ED. SIOC'HAN DE KERSABIEC. *Légende des Enfants Nantais*. (Revue de Bretagne et de Vendée, 1^e série, T. III); — *Semaine Religieuse de Nantes*; 1^o *Passion des Enfants Nantais* (année 1865, p. 249); 2^o A. C. *Reliques des SS. Donatien et Rogatien* (1875, pp. 197 et suiv.); 3^o *Pèlerinage de Saint-Donatien* (1885, p. 560); — A. DE LA BORDERIE. *Histoire de Bretagne*, T. I, p. 187-189; — M. l'abbé A. DELANOUE, *Saint Donatien et Saint Rogatien*, (Nantes, Cier. 1904), et *Semaine Religieuse de Nantes*, juin 1906.
-

Junius

- | | |
|-------------------------------|--|
| 1. Jovini abb. | 12. Basilidis, Cirini, Naborii et Nazarii. |
| 2. Marcellini et Petri, mart. | 14. Basili ep. |
| 8. Medardi et Gildardi. | 15. Viti et Modesti mart. |
| 9. Primi et Feliciani, m. | 16. Cirici et Julite matris. |
| 11. Barnabe ep. | 17. Similiani conf. |

- | | |
|---|--|
| 18. Marci et Marcelliani.
<i>Heuhervei (sic) conf.</i> | 26. Johannis et Pauli m.
Maxencii conf. |
| 19. Gervasii et Protasii. | 28. Vigilia Petri et Pauli. |
| 23. Vigilia S. Johannis
Baptiste. | 29. Nativitas apostolorum. |
| 24. Nativitas S. Johannis. | 30. Marcialis. |

Juin

1. A une époque très éloignée de nous, à la fin du III^e siècle, au village de Monterre-Silly (canton de Loudun, Vienne), naquirent de parents patriciens cinq enfants : saint Maixent, évêque de Poitiers ; Maximin, évêque de Trèves ; saint Jouin, fondateur d'Ansion ; saint Mesme, ami de saint Martin de Tours ; sainte Maxime (M^{gr} GUÉRIN, *les Petits Bollandistes*, t. VI, p. 281). Sans compter saint Martin de Vertou, réformateur d'Ansion, cette célèbre abbaye a fourni à l'Eglise trois saints, en grande vénération dans le Poitou : saint Paterne, évêque d'Avranches ; saint Achard, abbé de Jumièges ; saint Généroux, qui gouverna Saint-Jouin, l'un des seuls qui, avec saint Donatien, saint Rogatien et saint Martin de Vertou, aient eu les honneurs d'un office propre. Cette omission, qui ne peut surprendre, quant à la confection primitive du Missel, est à remarquer relativement au remaniement du calendrier (XIII^e siècle).
8. Saint Médard, évêque de Noyon, et saint Gildard, archevêque de Rouen, qu'il ne faut pas confondre avec saint Gildas. Sur le culte de saint Médard, à Nantes, cf. : Bulletin de la Société archéologique de Nantes, 1904, 2^e semestre, p. 225-247. *Considérations sur les origines de Doulon et son église*, par M. LÉON MAITRE.
16. Le culte de saint Cyr et de sainte Julitte à Nantes est antérieur à l'époque des invasions. En 1033, le comte Budic rétablissait sous les murs de Nantes, près du Port-Commun, leur antique chapelle, une première fois détruite par les Normands. Quelques années après, le comte Mathias en faisait don aux religieuses du Ronceray. Elle fut détruite au XIII^e siècle sous Pierre Mauclerc, quand on construisit les fortifications, et reconstruite, rue Garde-Dieu, où elle devint le centre du quartier Saint-Léonard. (Annales de Bretagne, t. II, n^o 1, (1886), p. 376 ; — *Semaine*

Religieuse de Nantes, 1885, p. 551. ; — et ABBÉ DURVILLE, *Études sur le vieux Nantes*, t. I.).

17. Le nom de saint Similien ne se trouvait pas dans la première rédaction du calendrier. Sa présence parmi les noms ajoutés au XIII^e siècle est une nouvelle et très évidente preuve de l'appropriation tardive du Missel au diocèse de Nantes. On remarquera que la fête de ce saint est inscrite au 17 juin (elle est maintenant au 16). L'occurrence, au 16, de saint Cyr et de sainte Julitte, auxquels, depuis 1263, nos livres liturgiques donnaient la préférence, fit reporter au 17 la fête de l'évêque nantais jusqu'à l'année 1744, où un décret à la date du 22 avril la rendit au 16.

Le nom de saint Hervé (Heuhervei), ajouté après coup, lui aussi, témoigne bien également d'une appropriation intentionnelle à la liturgie du diocèse de Nantes. Le corps de saint Hervé (dont la fête était autrefois le 18, par suite du report de celle de saint Similien au 17) était conservé avec une grande vénération dans l'église cathédrale. Son office propre se trouve dans l'ordinaire de 1263 (f^o 46).

A consulter sur saint Similien :

M^{gr} RICHARD. *Etude sur la légende liturgique de Saint-Clair*, p. 49 ; SEMAINE RELIGIEUSE DE NANTES ; 1^o *Les évêques de Nantes : saint Similien*, 1865, pp. 3-27 ; 2^o *Translation des reliques de saint Similien*, 1887, p. 663.

Sur saint Hervé : D. L. MIOREC DE Kerdanet. *La légende de saint Hervé* (Le Collectionneur Breton, t. III) ; — *Reliques de saint Hervé* (Semaine Religieuse de Nantes, 1890, pp. 568-585) ; — Vita S. *Hoarvei* (Mém. de la Soc. d'émulation des C.-du-N., t. XXIX, p. 265.

25. Il est très important de remarquer qu'au 25, le calendrier du Missel de Barbechat ne contient aucune mention de saint Gohard et de ses compagnons martyrisés dans la cathédrale de Nantes, pendant la messe, le 24 juin 843, par les Normands de Bjørn-Côte-de-Fer. Le chantre Hélié a attaché dans son *Ordinaire* (fol. 47) une importance toute spéciale à la fête de ce saint.

Cf. *Hist. de la vie, Mort et Passion des Saints* (1601) déjà citée : De sanctis Gunhardo episcopo et sociis, martyribus Nannetensibus, commentarius JANNINGI ; — AIMÉ DE SOLAND. *Martyre de saint Gohard* (Extrait de la Revue des provinces de l'ouest. Nantes. Armand Guéraud, grand

in-8°, 9 p.) ; — Semaine Religieuse de Nantes ; 1° *Passion de saint Gohard* (1865, p. 281) ; 2° *saint Gohard* (1887, p. 601).

Julius

- | | |
|---|--|
| 1. Eparcii presb. | 20. Margarite v. |
| 2. Processi et Marti-
niani. | 21. Praxedis v. |
| 4. Translacio S. Mar-
tini. | 22. MARIE <i>Magdalene</i> . |
| 6. Octave Apostolo-
rum. | 23. Appollinaris in. |
| 10. Septem fratrum mar-
tyrum. | 25. Jacobi ap. Christo-
fori et Cucufati. |
| 11. Translactio (<i>sic</i>) S.
Benedicti. | 28. Pantaleonis, Sanso-
ni (s) m. episcopi. |
| 14. Cipriani mart. | 29. Felicis, Simplicii,
Faustini et Bea-
trix. |
| 16. Generosi abbatis. | 30. Abdon et Sennem. |
| 18. <i>Arnulphi conf.</i> | 31. Germanii ep. |

Juillet

7. Jusqu'à l'introduction de la liturgie romaine dans le diocèse de Nantes (fin du xvi^e siècle), Saint-Félix eut deux offices dans notre liturgie : le VI des Ides de janvier (8 janvier), et aux Nones de juin (7 juillet). On ne trouve dans l'unique exemplaire connu de l'*Ordinaire* de 1263 mention que de la première les feuillets manquant après le fol. 47 jusqu'au 11 juillet. Mais les bréviaires manuscrits et imprimés de 1518, faits en concordance avec l'*Ordinaire*, contenant cette fête, on peut, avec beaucoup de raison, conclure à l'existence de la seconde fête de saint Félix dans le recueil du chantre Hélie. Le calendrier du Missel de Barbechat ne porte point de mention semblable à cette date.

Cf. *Hist. de la Vie, Passion et Mort* (1601, déjà citée) : de sancto felice commentarius JO-BAPT. SOLLERII, s. j. ; — TH. PERRIN, *Hist. de saint Félix* (Nantes, Mersac, 1845, in-24, 96 p.) ; — V^e SIOCHAN DE KERSABIEC, *saint Félix* (Nantes,

Fareste, 1861, in-12, 226 p.); — A. DE LA BORDERIE. *Hist. de Bretagne*, pp. 533-556.

- 10-11. Pour la même raison que plus haut, la fête de la translation de saint Benoit, et celle de saint Pasquier, évêque de Nantes, ne se trouvent pas dans l'unique copie connue de l'*Ordinaire*. Pour les mêmes raisons aussi, la présence de cette fête dans les livres liturgiques postérieurs permet d'inférer de leur existence dans l'*Ordinaire* prototype. Aucune mention de ce saint évêque dans le Missel de Barbechat.
22. Le mot MARIE, écrit en lettres capitales, semble indiquer que sainte Marie-Madeleine était la patronne de l'église à laquelle le Missel était destiné.

(Note de M. Delisle).

28. L'office propre de saint Samson, évêque et confesseur, figure au 28 juin, dans la liturgie nantaise, de 1400 à 1675. A cette époque, on le transféra au 30, à cause de l'occurrence des saints martyrs Celse, Nazaire et Victor.

Cf. F. DUINE. 1^o *Les Saints de Dol*, pp. 9-25 (*Bulletin et Mémoires de la Soc. Archéol. d'Ille-et-Vilaine*, t. XXIII, pp. 386-388); 2^o *L'Hermine*, t. XXX, p. 239-240; 3^o *S. Samson et sa légende* (Paris, Lechevalier, 1900); — 4^o *Le culte de S. Samson à la fin du X^e siècle* (Paris, Le Dault, 1902); — 5^o *Missels et Bréviaires bretons....* (Déjà cité; p. 128-132. Bibliographie du culte de ce saint dans les Pays celtiques).

30. Saint Germain, évêque d'Auxerre, dont le nom devait disparaître de notre liturgie paroissiale lors de l'introduction du rite romain, y fut en grand honneur dès les premiers jours. La lutte qu'il livra contre les Pélagiens et qui purgea la Bretagne de cette hérésie, explique la présence du nom et des offices de l'évêque d'Auxerre dans nos livres liturgiques.

Cl. BARING-GOULD. *Vie de saint Germain, Év. et conf* Traduction de M. Bourde de la Royné, (*Bulletin de la Soc. Arch. du Finistère*); — et réfutation par J. LOTH. *Le prétendu saint Germain d'Auxerre*. (*Annales de Bretagne*, t. XX, 3, p. 351) d'après le travail de M. Wilhelm Levison, *Bishop Germanus von Auxerre und die Quellen zu seiner Geschichte*, 1903. (Sonderabdruck aus der *Neucs Archiv der Gesllschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, XXIX, I, Heft).

Augustus

- | | |
|--|--------------------------------------|
| 1. Vincula S. Petri. Machabeorum. | 16. Arnulphi episcopi. |
| 2. Stephani ep. | 17. Octavas S. Laurentii. |
| 3. Invencio Stephani, Gammalielis, Nicomedis atque Abibon. | 18. Agapiti m. |
| 6. Xisti mart. Transfigurationacio Domini. | 19. Magni m. |
| 7. Donati m. | 20. Filiberti abb. et Maximi conf. |
| 8. Cirici [S]. maraldi. | 23. Thimothei et Simphoriani. |
| 9. Vigilia s. Laurenti. | 24. Bartholomei ap. |
| 10. Laurenti m. | 25. Sancti Ludovici regis Francie. |
| 11. Tiburcii m. | 27. Ruphi mart. |
| 13. Yppoliti m. sociorumque ejus. Radegundis v. | 28. Ermetis m. Augustini epis. |
| 14. Eusebii presb. Vigilia s. Marie. | 29. Decollacio s. Johannis Baptiste. |
| 15. Assumpcio sancte Marie. | 30. Felicis et Adaucti m. |

Août

2. De même que saint Secondel (2 avril), le saint solitaire de Besné, saint Friard, ne paraît point dans le calendrier du Missel de Barbechat. Quoique très antique et célébré de temps immémorial à Besné (comme celui de saint Secondel auquel le nom de saint Friard est presque toujours lié), le culte de ce saint resta longtemps limité et ne se répandit qu'assez tard dans tout le reste du diocèse. Cf. Semaine Religieuse de Nantes : *Saint-Friard* (1876, p. 617) ; — Voir au 2 avril.
11. Saint Guillaume, évêque de Saint-Brieuc, ne figure pas plus dans l'Ordinaire de 1263 que dans le *Missel de Barbechat*. Le bréviaire nantais de 1400 est le premier de nos livres liturgiques à en faire mention.

13. Cet article et les trois suivants ont été récrits sur un passage gratté. (Note de M. L. Delisle). Le culte de sainte Radegonde, reine, a été de bonne heure fort répandu non seulement dans le diocèse de Poitiers, mais dans ceux de Nantes (*Ordinaire* de 1263), Rennes, Luçon, Blois, etc.
16. Saint Arnulphe, évêque. et au 12 juillet, saint Arnulphe, confr.
20. La fondation de saint Filibert à Héri (Noirmoutier), le séjour de son corps à Déas (*Saint-Philibert-de-Grand-Lieu*), la dévotion des populations autour de son tombeau, n'ont pas suffi à lui assurer un culte public dans le diocèse de Nantes. On ne connaît, dans la liturgie nantaise, que cette simple mention et l'exemplaire rarissime (peut-être unique?) d'un *Officium Sancti Philiberti*, imprimée par JACQUES BOUCHET et GUILL(AUM)E BOUCHET (Libraires et Imprimeurs à Poitiers, 1522-1545). Cette pièce très précieuse est reliée en tête de la partie d'été d'un *Bréviaire* de 1556, imprimé à Paris, au mois de février, chez Yolande Bonhomme, veuve de Thielman Kerver, au frais de Mathurin Papolin et Gabriel Le Plat, libraires-jurés de l'Université de Nantes et dont notre Bibliothèque Municipale vient de faire l'acquisition. (ABBÉ DUINE, *op. cit.*, p. 90).
- Cf. ABBÉ MÉCHAUD. *Vie de saint Filibert* (Paimbœuf, Guihouard, 1846); — H^{te} BAILHACHE. *Vie de saint Filibert* (Nantes, Bourgeois, in-12); — Semaine Religieuse de Nantes : 1^o *Crypte et tombeau de saint Filibert* (1865, pp. 374-383-387); 2^o *saint Filibert* (1817, 286-850); 3^o *Reliques de saint Filibert* (1901, p. 32); — RENÉ POUPARDIN. *Monuments de l'Histoire des abbayes de Saint-Philibert* (Paris, Picard, 1905, in-4^o, 137 p.); L. LEVILLAIN, R. POUPARDIN et E. CLOUZOT. *A propos des monuments de l'histoire des abbayes de Saint-Philibert* (Extrait du *Moyen-Age*, Champion, 1906, in-4^o, 23 p.); — R. P. DE LA CROIX. *Etude sur l'ancienne église de Saint-Philibert-de-Grand-Lieu*, etc. (Poitiers, Blais et Roy, 1906, in-8^o, 293 p.). Bibliographie complète de la question de Saint-Philibert dont cette étude est le mot définitif.
- 30-31. Ce n'est que dans le bréviaire manuscrit de 1470 qu'apparaît la commémoration de saint Victor de Cambron, confesseur (31) et dans celui de 1400, celle de saint Fiacre, conf. (30) que le martyrologe romain mentionne

au 1^{re} jour des Calendes de septembre et Mabillon (A. SS. O. B. s^o II^o) et les Bollandistes (Acta Sanct. August.) au 30 août. Le Calendrier du Missel de Barbechal ne contient aucune mention relative à ces deux saints. Cf. ROBERT OHEIX, *Saint Victor de Campbon, notice* (Savenay, 1874, in-18); — et ANDRÉ OHEIX, *Saint Victor de Cambon* (Nantes, Dugas, 1903).

September

- | | |
|---|---|
| 1. Prisci m. Egidii abb. | 16. Eufemie v. |
| 2. Antoni m. | 17. Lamberti ep. m. |
| 7. Evurcii ep. | 20. Vigilia Mathei ap. |
| 8. Nativitas S. MARIE.
Adrianis m. | 21. Mathei ap. |
| 9. Gorgonii m. | 22. Mauriscii (<i>sic</i>), cum
sociis suis. |
| 11. Pronti et Jacinti m. | 23. Florencii conf. |
| 12. Reverenti conf. | 27. Cosme et Damiani. |
| 13. Maurili ep. | 29. Michaelis archan-
geli. |
| 14. Exaltacio S. Crucis.
Cornelii et Cipriani. | 30. Hieronimi presb. |
| 15. Nichodemis m. | |

Septembre

22. L'*Ordinaire* de 1263 contient un office propre en neuf leçons de ces saints martyrs.
-

Octobris

- | | |
|--|---|
| 1. Germani, Remigii,
Vedasti episcoporum. | 10. <i>Clari, episcopi Nanne-
tensis.</i> |
| 2. Leodegarii m. | 13. Geraldi conf. |
| 6. Fidis v. | 14. Calisti pape et m. |
| 7. Marci pape. Marci et
Apulei. Sergi et
Bacchi. | 16. Repetita S. Michaelis,
<i>Ambrosii, Magno-
bodi et Vitalis conf.</i> |
| 9. Dionisii, Rustici et
Eleuterii. | 18. Luce, evangeliste. |
| | 21. Severini ep. |

- | | |
|--|--|
| <p>24. <i>Ma[r]tini, abbatis
Virtavensis. Oppor-
tune v.</i></p> <p>25. Crispini et Crispi-
niani m.</p> <p>27. Vigilia Simonis et
Jude.</p> | <p>28. Simonis et Jude apos-
tolorum.</p> <p>31. Quintini m. Vigilia
Omnium Sancto-
rum.</p> |
|--|--|

Octobre

10. Le nom de saint Clair, premier évêque de Nantes, ne fut inscrit au calendrier du Missel de Barbechat que lors des adjonctions du XIII^e siècle. L'*Ordinaire* de 1263 contient une notice et un éloge de ce saint (fol. 56, V^o) — Cf. Les *Acta Sanctorum* au 24 Mai, 1^e Juin, 16 Juin, 10 Octobre et au supplément de ce jour. — DOM LOBINEAU, *Vie des SS. de Bret.* (Rennes, 1724, pp. 6-7). La vie de ce saint et la question de l'apostolicité de l'église de Nantes ont été matière d'une fougueuse polémique. — Cf. *Hist. de la Vie, mort et passion des saints*, par MAISTRE SAINT-VIEL, JACQUE TIGEON etc... (Paris, chez Sonnius, 1601.); — *Missae et officia propria Diecesis Namnet*, 1857, Appendice I : *De S. Claro*, pp. 179-199; — Bibliographie de la controverse, *Ibid.*, p. 181; — SEMAINE RELIGIEUSE DE NANTES : 1^o *Saint Clair*, premier évêque de Nantes (1865, p. 427); 2^o *Saint Clair* (1881, p. 989); 3^o *La Mission de saint Clair* (1827, p. 1234); 4^o *L'apostolat de saint Clair* par l'ABBÉ CAHOUR (1884); 5^o *Réponse* (1884); 6^o *Saint Clair, disciple des Apôtres* (1884, p. 966); 7^o *Saint Clair et la Semaine de Quimper* (1886, pp. 966-1017); *Saint Clair*, 8^o tradition (1895, p. 981); 9^o *Le tombeau de saint Clair à Reguiny* (1895, p. 1084); — M. A. DE LA BORDERIE, *Hist. de Bretagne*, t. I. p. 192-196 et *Saint Clair et les Origines de l'Eglise de Nantes, suivant la véritable tradition nantaise* (Revue de Bretagne et de Vendée et une broch., Rennes 1884); — ROBERT OHEIX. *Saint Clair, premier évêque de Nantes.* (Revue de Bretagne et de Vendée, 1876, I, p. 88 à 97, 179 à 187); — ALBERT HOUTIN. *La controverse de l'apostolicité des Eglises de France* (Paris, Picard 1903, p. 86, 87, 234, 291-292.)
16. Même dans les adjonctions du XIII^e siècle, que l'on peut considérer dans leur ensemble comme une tendance d'appropriation au diocèse de Nantes, en a omis de men-

tionner au 16 Octobre la fête de la Translation des S S. Donatien et Rogatien à la Cathédrale. Cette cérémonie, décidée en 1145 par Itérius, évêque de Nantes, fut faite solennellement par Albert Ostiensi, évêque et légat du Saint-Siège, L'*Ordinaire* a consacré à cette fête une notice et un office propre en neuf leçons (Fol. 56).

21. Le nom de sainte Ursule et ses compagnes manque dans ce calendrier. Il est vrai que pour le diocèse de Nantes on ne trouve cette fête que dans le bréviaire de 1518.

Cf. L.-M.-A. MAUGEUR. *Sainte Ursule et ses légions* (Bruges, Desclée de Brouwers, 1903, in-4°, X-549 p.).

22. Du 22 manque également saint Benoît, abbé de Massérac. Bien que le corps de ce saint ait été transporté à Redon où les moines de Saint-Sauveur célébraient solennellement cette fête, (comme en témoigne un *Ordinaire* de cette abbaye) le nom de ce saint n'était point tombé en oubli dans le Diocèse de Nantes. L'église et la paroisse de Massérac lui étaient consacrées, comme on le voit dans un diplôme de confirmation de la possession de cette église, délivré en 1062, par Quiriac, évêque de Nantes, aux moines de Saint-Sauveur. (*Cartulaire de Redon*). Cf. M^{rs} R. DE L'ESTOURBEILLON. *Saint Benoît de Macerac* (Nantes, 1883).

23. Pas plus que dans le Missel de Barbechat, la fête de saint Viaud ne figure dans nos anciens livres liturgiques. La paroisse de Saint-Viaud (près Paimbœuf) était seule à fêter le patron de son église, que mentionne la charte de Louis le Gros (1123). Ce saint vécut cependant sur le territoire nantais au VII^e ou VIII^e siècle et reçut dans le diocèse de Nantes un culte public dès 839. (D'après un diplôme de l'empereur Charles-le-Chauve, de la même année, cité par les Bollandistes au 16 Octobre). Dès le XI^e et XII^e siècle ce culte était très répandu, d'abord à (Trinochii) en Bourgogne où les anciennes chroniques de cette cité nous apprennent que son corps avait déjà été transporté en 1006; puis à Leynes diocèse d'Autun dont en 1120 il était déjà le patron.

24. Saint Martin de Vertou partage avec les SS. Donatien et Rogatien, Gohard et ses compagnons, l'honneur d'un office propre dans l'*Ordinaire* de 1263 (Fol. 56 v°); encore cet office était-il bien antérieur à la rédaction du grand-chantre Hélias. Le culte de saint Martin de Vertou a été très tôt répandu. J'ai rappelé (*Etude sommaire sur Saint-Martin de Vertou* (p. 27-601) suivie de quelques notes sur la

paroisse de Vertou (575-1904); Revue de Bretagne, Décembre 1904 à Juin 1905) — que le Poitou, l'Orléanais, la Bretagne, l'Anjou, la Normandie l'avaient en vénération et que certains monuments qui lui avaient été élevés remontaient au VII^e siècle : soit moins d'un siècle après la mort du saint. Je ne sais si son culte entra si tôt dans les liturgies paroissiales, mais au X^e siècle on le trouvait dans le diocèse d'Angers (*Sacramentaire Angevin* du X^e siècle ; Bibl. d'Angers, mss. lat. 83) et au XIII^e siècle dans ceux de Rennes et de Poitiers, dans des manuscrits probablement contemporains de celui de Barbechat (*Missel de Saint-Melaine* de Rennes — déjà cité — et *Missel Poitevin* du XII^e siècle ; Bibl. Nat. mss. lat. 9-437 et 9-439. — DUINE. *Op. Cit.*). — Cf. Semaine Religieuse de Nantes : *Saint Martin de Vertou* (1857, p. 1057) ; et *A propos de saint Martin de Tours* (1897, p. 1093.) ; — ABBÉ AUBERT, *Saint Martin de Vertou* (Nantes, 1869, in-16, 358 p.) ; — ROBERT OHEIX. *Saint Martin de Vertou à Savenay* (590). (Le Glaneur Savenaisien, n^o du 9 Août 1874) ; — LÉON MAITRE, *Villes Disparues de la Loire-Inférieure*, T. II, pp. 96-182.

Novembris

- | | |
|----------------------------|--------------------------|
| 1. Omnium Sanctorum. | 13. Brisci ep. |
| Cesarii m. | 15. Machuti ep. |
| 2. Eustachii, cum. sociis. | 17. Gregorii Turonensis. |
| 4. Amandi conf. | 22. Cecilie v. |
| 6. Leonardi conf. | 23. Clementis. |
| 8. Quatuor coronatorum. | 24. Grisogoni m. |
| 9. Teodori mart. | 25. Katerine v. |
| 10. Vigilia. | 29. Saturnini. Vigilia. |
| 11. Martini., Menne mart. | 30. S. Andree ap. |

Novembre

4. Cf. M^{sr} DUCHESNE. *Fastes Episcopaux de l'ancienne Gaule*. t. II. 1900, p. 340.
6. Saint Melaine, évêque de Rennes, entra de très bonne heure dans les liturgies diocésaines bretonnes. Le bréviaire manuscrit nantais de 1400 contient une commémo-

ration de lui au 6 janvier, jour où le loue le martyrologe romain.

D'après DOM LOBINEAU, une tradition constante serait qu'il mourut le 6 novembre 503 (*Vie des saints de Bretagne*, 1724, p. 39). Ce nom ne paraît pas dans le calendrier du Missel de Barbechat.

15. Saint Malo ne paraît qu'en 1400 dans le diocèse de Nantes, dans le bréviaire manuscrit de cette date qui indique sa commémoration dans l'Octave de saint Martin.
 26. Les anciens livres liturgiques du diocèse de Nantes faisaient la fête de sainte Geneviève au 11 janvier (Bréviaire de 1400 et suivants). Ce n'est qu'en 1131 qu'Innocent II institua une autre fête au 26 novembre. Le calendrier du Missel de Barbechat ne mentionne cette fête à aucune de ces dates, mais au 3 janvier comme les Bollandistes.
 27. On ne voit pas, dans ce calendrier, trace de saint Herme-land, abbé d'Aindre, près de Nantes, et dont l'*Ordinaire* donne un office en trois leçons (Fol. 59 v°).
-

Décembris

- | | |
|--|------------------------------|
| 1. Crisanti, Mauri et Darie. | 15. Maximini abb. |
| 4. Benedicti ab. | 17. Lazarii ep. et m. |
| 6. Nicholai ep. | 19. S. Felicitatis. |
| 7. <i>Octave S. Andree . Vigilia.</i> | 20. Anastasii ep. |
| 7. <i>Annunciatio b. Marie Virginis.</i> | 21. Thome. ap. |
| 10. Iulalie (<i>sic</i>) v. | 24. Vigilia. |
| 11. Damasii pape. | 25. Natalis Christi. |
| 13. Lucie v. | 26. Stephani prothomartiris. |
| 14. Fortunati. | 27. Johannis apostoli. |
| | 28. Innocentum. |
| | 31. Silvestri pape. |

Décembre

1. Le culte de saint Eligius, évêque de Noyon, est célèbre en France et très antique dans notre diocèse ; il doit être antérieur à l'*Ordinaire* de 1263 qui lui consacre un office en neuf leçons.

8. La première rédaction de Missel de Barbechat ne comportait ni vigile, ni fête de la Conception au 8 décembre. Ce n'est qu'au XIII^e siècle qu'on les a ajoutées, et sous le titre de *Annunciatio*, lapsus évident du copiste pour *Conceptio*. Le Missel de Saint-Mélaine, qui offre tant d'analogies avec celui de Barbechat, ne mentionne également cette fête au VI des Ides de Décembre, qu'après coup et sur un grattage, à la suite du nom de saint Léonard, conf. qui figurait seul à cette date antérieurement.

Ce soin d'inscrire cette fête dans les calendriers (et souvent avec luxe) indique de la part des correcteurs une chose nouvelle et remarquable et dont l'omission primitive ne venait point d'un oubli où d'une négligente ignorance mais de ce que cette fête, pourtant très anciennement célébrée chez les Bretons, n'était point entrée dans les liturgies locales. Au sujet d'une remarque de l'*Ordinaire* de 1263, M. Delisle a écrit : « Au milieu du XIII^e siècle, l'Eglise de Nantes, ne célébrait pas la fête de la Conception de N. D. : « Sexto idu Decembris est conceptiobeatæ Mariæ Virginis cujus festum in multis ecclesiis, solemniter celebratur : nos vero in ecclesia facimus de Adventu » (Fol. 50). — *Histoire littéraire de la France*, T. XXIX (1885) Additions et corrections, p. 609.

C'est à l'Orient que nous devons la tradition de l'Immaculée Conception, et il est curieux d'étudier, le processus de cette croyance à travers les peuples, croyance que l'Eglise ne fit que sanctionner par son autorité liturgique, d'abord, et enfin par son autorité doctrinale.

Voici d'après le savant abbé de Solesmes, le résumé succinct des principales étapes de cette croyance à travers les nations occidentales :

« L'Eglise grecque, héritière plus prochaine des pieuses traditions de l'Orient, la célébrait déjà au VI^e siècle, comme on le voit par le Type ou cérémonial de saint Sabbas. En Occident, nous la voyons établie dès le VIII^e siècle, dans l'Eglise gothique d'Espagne. Un célèbre calendrier gravé sur le marbre, au IX^e siècle, pour l'usage de l'Eglise de Naples, nous la montre déjà instituée à cette époque. Paul Diacre, secrétaire de Charlemagne, puis moine au Mont-Cassin, célébrait le mystère de l'Immaculée-Conception dans une hymne remarquable. Manuscrit du Mont-Cassin, Subiaco, (Bénévent). En 1066, la fête s'établissait en Angleterre à la suite d'un prodige opéré sur mer en faveur du pieux abbé Helsui ;

» et bientôt s'étendait dans cette île, par les soins du
» grand Anselme, moine et archevêque de Cantorbery ; de
» là elle passait en Normandie et prenait possession du
» sol français. Nous la trouvons en Allemagne, sanc-
» tionnée dans un concile présidé, en 1049, par saint
» Léon IX ; dans la Navarre, en 1090, à l'Abbaye de Frach ;
» en Belgique, à Liège, en 1142... Ce fut Sixte IV qui, en
» 1476, rendit le décret qui instituait la fête de la Concep-
» tion de N. D. dans la ville de Saint-Pierre : (1). Au siècle
» suivant, en 1568, saint Pie V publiait l'édition univer-
» selle du bréviaire romain : on y voyait cette fête ins-
» critte au calendrier. »

DOM P. GUÉRANGER. *L'année liturgique, L'Avent, I, p. 411.*

12. Saint Corentin, évêque, dont le nom, au dire de l'abbé Névoux, figure dans les litanies anglaises au VIII^e siècle et dont la fête est célébrée dans les plus anciens Bréviaires bretons, de même que saint Gatien, premier évêque de Tours, ne figure qu'en 1400 dans les livres liturgiques nantais. Ces noms manquent au calendrier du Missel de Barbechat. Cf. DOM PLAINE. *Vie de saint Corentin* (Bull. de la Soc. Archéol. du Finistère, t. XIII, 1886, p. 63-172) ; — et LA BORDERIE. *Hist. de Bretagne*, t. I, p. 320-321 qui a fait une justice sévère du roman à thèse de dom Plaine.

Conclusions

Il est intéressant de comparer ce *Missel* avec nos plus anciens livres liturgiques, avec l'*Ordinaire* du Chantre Hélié surtout, que depuis 1732 la Bibliothèque Sainte-Geneviève garde jalousement et qui n'est postérieur au manuscrit de Barbechat que de moins d'un siècle (fin du XII^e siècle — 1263).

Dans le T. XXIX de l'*Histoire Littéraire de la France*, M. Léopold Delisle a réparé une fâcheuse omission de ses prédécesseurs en consacrant quelques pages au

(1) Rome n'avait pas attendu le décret de Sixte IV pour adopter cette fête. D'après Benoît XIV, (De festis, L. II ; Ch. XV, n° 21) on l'y célébrait depuis Saint Bonaventure qui mourut en 1274. — M^{gr} RICHARD, *Etude sur la légende liturgique de saint Clair*, p. 49.

Chantre Hélié et à son *Ordinaire* (1). Dans les notices et les appendices qu'à titre de président, M^{sr} Richard a écrits dans le travail de la commission liturgique réunie par M^{sr} Jacquemet, évêque de Nantes, (*Missae et Officia*, déjà cité) ainsi que dans les trente pages de son étude sur la *Légende historique de Saint-Clair* (2), consacrées à l'analyse des anciens livres du diocèse de Nantes, nous trouvons encore de nombreux détails sur ce volume qu'il étudia très attentivement en 1856 et en 1857. Avec la courte notice de M. Ch. Kolber dans son catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Sainte-Geneviève (3), voilà les sources dont doit se contenter celui qui ne peut aller à Paris consulter l'exemplaire unique de ce qui fut, jusqu'à la fin du xvr^e siècle, en quelque sorte l'étalon, le prototype de nos livres liturgiques provinciaux.

Dans la comparaison de ce livre et du Missel de Barbechat, la liste des saints propres au diocèse de Nantes, relevée par M^{sr} Richard dans le Calendrier de l'*Ordinaire* et donnée dans son *Etude sur la Légende liturgique de saint Clair* (*loc. cit.*) nous intéresse tout particulièrement.

Sur les vingt-deux noms dont se compose cette liste, dix-sept seulement sont communs au *Missel* et à l'*Ordinaire*. Remarquons que sur ce nombre, six furent ajoutés après coup — au xiii^e siècle — au calendrier de

(1) *Op. cit.* M. DELISLE donne sur le volume lui-même d'intéressants renseignements : « L'*Ordinaire* dut être fréquemment copié. Nous n'en connaissons qu'un exemplaire dont la transcription remonte au xve siècle ; il forme un petit volume in-4^o, de 65 feuillets, à deux colonnes, dans lequel nous avons à constater une double lacune après les feuillets 34 et 47. Il a jadis appartenu au monastère de Saint-Georges-sur-Loire ».

(2) M^{sr} RICHARD. — *Etude sur la Légende liturgique de saint Clair*. — (Nantes, Imp. de l'Ouest, 1885, pp. 13-21).

(3) *Catalogue général des Bibliothèques de France. Paris, Bibliothèque Sainte-Geneviève*. (Paris, 1893, T. I, p. 577. N^o 1251, BB-L, in-4^o, 4).

Barbechat, peu de temps, sans doute, avant la rédaction de l'Ordinaire : SS. Julien, Similien, Hervé, commémoration de sainte Radegonde, SS. Clair et Martin de Vertou. En dehors de cette sorte d'appropriation à la liturgie nantaise, nous ne relevons que deux saints nantais antérieurs à cette adjonction : SS. Donatien et Rogatien, les « Enfants Nantais ». Mais à cela rien d'étonnant, ni surtout de probant quant aux origines du Missel.

Le culte des frères martyrs fut de bonne heure répandu dans toute la région de l'ouest, comme celui « des seuls martyrs qui, dans toute la Gaule Occidentale, puisse être rapporté avec quelque confiance aux persécutions romaines » (1). Dès le ^x^e siècle on fait mention de deux chapelles construites à Rennes en l'honneur des Enfants Nantais (484) (2). La paroisse de Poligné (^{vii}^e siècle) qui jusqu'au ^{ix}^e siècle ne fut séparée du diocèse de Nantes que par le cours du Semnon était de même consacrée — et de temps immémorial — aux deux martyrs. Un livre liturgique contemporain du Missel de Barbechat, le Missel de Saint-Melaine de Rennes (^{xii}^e siècle) (3) contient leur office. Presque à la même époque, la charte de Louis VI,

(1) M^{gr} L. DUCHESNE. *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, T. II (Paris, 1900), pp. 359-361.

(2) La première, nommée Saint-Donatien-des-Murs, après de multiples transformations et la sécularisation de la Révolution, s'élève entre la rue Saint-Yves et le quai Duguay-Trouin, sur un dernier débris de la vieille enceinte fortifiée; la seconde, appelée, dès 1096, Saint-Donatien-du-Bois, est aujourd'hui dans la campagne de la paroisse de Toussaint, près la route de Châtillon. — Abbé GUILLOTIN DE CORSON. *Miscellanées Bretonnes*. (Nantes, Durand, 1904, p. 331).

(3) M. L'abbé DUINE, (*loc. cit.*) a consacré à ce Missel, une longue étude et une très abondante bibliographie qui permet d'établir entre les deux volumes quelques rapprochements. Le Missel de Saint-Melaine de Rennes et celui de Barbechat — au moins dans sa seconde rédaction — mentionnent tous les deux les fêtes de saint Aubin (1^{er} mars), SS. Donatien

ditle Gros, à l'évêque Brice (1123), mentionne, au pays de l'Orléanais, l'église des saints nantais Donatien et Rogatien, (1) faits que viennent appuyer les deux chartes de donation et de confirmation de Louis VII en 1178, et de Philippe-Auguste en 1183. Un *Sacramentaire* angevin. (*Bibl. Angers*, mss. lat. 83) les mentionne déjà ; deux siècles plus tard, leur culte est répandu aux quatre coins de la France (*Brév. de Tulle. Bibl. Nat.* mss. lat. 1.256 ; — *Missel de Saint-Médard de Soissons*, XII^e siècle, *Ibid.*, 15. 614 ; *Missel Poitevin* du XII^e siècle, *ibid.*, 9. 437 ; — *Missel de Chartres*, fin du XIII^e siècle, *ibid.*, 17. 310 ; — *Bréviaire de Sens*, 1515, *ibid.* Réserve, B. 1794... etc...) (2).

Après SS. Donatien et Rogatien, S. Aubin est le seul saint breton commun au Missel de Barbechat et à la liste des saints propres au diocèse de Nantes, d'après le calendrier de l'*Ordinaire* (M^{gr} Richard, *op. cit.*) Les autres appartiennent au Poitou (Saint Philibert,... et la liste donnée par M. L. Delisle, p. 19), soit au diocèse de Tours, (saint Martin, translation de saint Martin, Grégoire de Tours, saint Brice ; par contre la fête de saint Gatien, premier évêque de Tours, fait complètement défaut), soit à la liturgie romaine et à celle des diverses églises de France.

et Rogatien (24 mai), saint Médard (8 juin), translation de saint Benoît (11 juillet), saint Samson (25 août), saint Martin de Vertou (24 octobre), saint Malo (5 décembre), Conception de Notre-Dame (8 décembre). Tous deux sont antérieurs à la fête de saint Thomas de Cantorbéry qu'ils ne mentionnent pas, et ont été l'objet de remaniements, grattages et corrections presque identiques.

(1) *Gallia - Christiana*, t. VIII, col. 521-522. (D'après M. L. MAÎTRE. *Etude critique sur la charte de Louis VI. Annales de Bretagne*, T. II, n^o 1, p. 377). — M. Maître croit pouvoir attribuer l'importation du culte des Enfants Nantais dans le diocèse d'Orléans, à Guérec, comte de Nantes, qui y fut élevé par les moines de Saint-Benoît

(2) ABBÉ F. DUINE. *Op. cit.*

Parmi les fêtes qui, sans composer la liste des fêtes propres au diocèse de Nantes relevées par M^{sr} Richard, figurent dans l'*Ordinaire*, nous citerons celles des saints bretons : saint Gildas, translation des SS. Donatien et Rogatien, saint Paquier, saint Hermeland : aucun d'eux ne figurant au calendrier du Missel de Barbechat.

Si l'on étend cette comparaison au Missel du commencement du x^v^e siècle (que depuis les travaux de la commission liturgique de 1857 on a pris l'habitude de désigner sous le nom de *Missel de 1400*) nous trouvons de nombreux noms manquant à la fois au *Missel de Barbechat* et à l'*Ordinaire* de 1263 : saint Pol de Léon, saint Augustin, saint Samson, saint Guillaume, saint Fiacre, saint Victor de Campbon, saint Melaine, saint Eloi, saint Corentin, saint Gatien... Je n'ai point mentionné ici saint Yves et sainte Geneviève : le premier n'étant mort qu'en 1303, la seconde n'ayant eu de fête définitivement établie qu'en 1131.

Cette date (1131) nous donne avec celle de la canonisation de saint Thomas de Cantorbéry (1173) dont le nom ne figure pas plus dans ce missel que la fête du Saint Sacrement, et l'examen paléographique du texte, une certitude sur l'âge de ce missel, datant, sans aucun doute, de la seconde moitié du xⁱⁱⁱ^e siècle et partageant par là même avec le *Missel* de Saint-Melaine de Rennes [Bibl. Nat. Ms. lat. 9431] le décanat des Missels Bretons.

A côté de la question de l'âge du missel, se pose celle de son origine et de sa primitive destination.

Un fait d'ordre négatif, il est vrai, mais bien significatif cependant, est que ce volume en usage à Barbechat ne contient que peu de saints bretons, et une seule fête des saints nantais (SS. Donatien et Rogatien); encore avons-nous invalidé plus haut (dans la comparaison du *Missel* et de l'*Ordinaire*) l'argument que l'on pourrait tirer de cette fête en faveur de l'origine nantaise du volume. Lors de l'essai d'appropriation au

diocèse de Nantes, au ^{xiii}^e siècle, on ajouta à son calendrier un saint manceau (saint Julien), deux bretons (saint Hervé et saint Malo), un poitevin (sainte Radeconde) et trois nantais seulement : saint Similien, saint Clair et saint Martin de Vertou.

D'après ces données négatives, il semble donc établi que ce *Missel* de la Madeleine de Barbechat n'ait été primitivement ni fait dans le diocèse de Nantes, ni destiné à ce diocèse et que, même dans son appropriation postérieure, quelque chose de l'esprit qui avait présidé à sa confection soit resté.

C'est ainsi qu'après tous les saints Poitevins, ou de culte établi dans le Poitou, mentionnés par M. Delisle (saint Hilaire, saint Martial, saint Martin, saint Benoît, saint Maur, saint Maixent, saint Léon, saint Porchaire, saint Jouin, saint Gèneveux, saint Fortunat) nous voyons, lors du remaniement du ^{xiii}^e siècle, figurer sainte Radeconde, patronne du Poitou, et que le seul saint nantais dont le nom ait été ajouté à ceux des grands pontifes Clair et Similien, est précisément celui de saint Martin, né à Rezé, fondateur des monastères de Vertou, de Durivum (Saint-Georges-de-Montaignu), réformateur d'Ansion (Saint-Jouin-de-Marnes), apôtre de la région d'Herbauges, de la côte vendéenne, toutes régions soumises à la juridiction des évêques de Poitiers dont le diocèse s'étendait jusqu'à la Loire. C'est donc autant le continuateur de saint Hilaire, l'évangélisateur du Bas-Poitou, que le saint devenu nantais par l'amitié de saint Félix et sa charge d'archidiaque, qu'on a voulu honorer.

Ces simples réflexions de critique rudimentaire permettent au moins d'affirmer que ce missel n'a pas été fait pour le diocèse de Nantes, mais qu'il fut primitivement destiné au diocèse de Poitiers.

Une dernière question se pose : a-t-il pu être fait pour Barbechat ? ce qui revient à dire : Barbechat faisait-il encore partie du diocèse de Poitiers au ^{xii}^e siècle ?

La question de délimitation des diocèses de Poitiers et de Nantes au Moyen-Age n'a jamais été très certainement établie, et reste dans le domaine des hypothèses très discutées. On sait seulement que la Loire séparait les Nannètes des Pictons (Strabon, liv. IV, ch II § 1.), puis la 3^e Lyonnaise dont Nantes faisait partie, de la 2^e Aquitaine, et que la juridiction de Saint-Hilaire s'étendait sur tout le Pagus Ratiatensis et la rive gauche de la Loire. Au commencement du ix^e siècle, ces régions n'avaient point été distraites du Poitou et en faisaient partie intégrante (1). Mais en 851, le *Pagus Ratiatensis* fut détaché du Poitou au profit d'Erispoë, fils de Nominoë pour ne plus lui revenir. Cette nouvelle situation politique entraîna-t-elle immédiatement une nouvelle situation ecclésiastique? La question est fort obscure; toujours est-il que dans le courant du xi^e siècle, le diocèse de Nantes fut définitivement limité et que, au moins dès le début du xiv^e siècle, se trouva constitué l'archidiaconé de Nantes, s'étendant aux deux rives du fleuve (2).

La question reste donc toujours pendante, mais rien n'empêche de supposer que, au cas où une délimitation définitive eût, dès le xii^e siècle, fixé les limites des diocèses voisins et rangé le pays de marches, dont faisait partie Barbechat, sous la juridiction des évêques de Nantes, les églises, et surtout celles des monastères, ne se fussent point empressées d'adopter la liturgie nantaise, et le cas échéant eussent désiré un *Missel* selon leurs us antiques et leurs traditions. En ce cas même, tout lien n'aurait point été brisé entre le Poitou et Barbechat. Le prieuré de Sainte-Radegonde avait bien des raisons pour avoir des relations de dépendance avec la fameuse abbaye de Saint-Jouin qu'avait

(1) ABBÉ GRÉGOIRE. — *Etat du diocèse de Nantes en 1790.*

(2) ABBÉ CAHOUR. — *Recherches archéologiques et topographiques sur Saint Lupien de Rezé.*

restaurée le fondateur *possible* de Barbechat (saint Martin de Vertou) et d'où était sorti Raoul La Fustaie, le fondateur de l'abbaye de Rennes dont il dépendait.

Enfin, si on voulait prétendre malgré tout qu'au XII^e siècle ce *Missel* n'a pu être primitivement destiné à Barbechat, parce que, dans ce cas, on eût témoigné un plus grand souci de se conformer à la liturgie locale et aux traditions nantaises, comment expliquer qu'au XIII^e siècle, après sans doute un siècle d'usage au prieuré Sainte-Radegonde, la Madeleine, centre paroissial, en ait fait si bon marché, et que l'on soit resté malgré tout à la liturgie poitevine ?

Objection décisive, semble-t-il, mais qui n'en laisse pas moins encore la question dans le domaine des hypothèses possibles qui faisaient dire à Ernest Renan que « l'histoire n'est en définitive qu'une petite science » conjecturale. »

Joseph ANGOT.

(Voir le tableau comparatif ci-contre)

TABLEAU comparatif de quelques extraits des
calendriers du *Missel de Barbechat* (xii^e-xiii^e siècle),
de l'*Ordinaire* du chantre ÉLIE (1263) et du *Missel*
du x^v^e siècle, dit de 1400.

DATES		MISSEL de BARBECHAT	ORDINAIRE de 1263	MISSEL dit de 1400
Janvier	8	—	S ^t Félix	S ^t Félix
	11	—	—	S ^{te} Geneviève
	27	S ^t Julien	S ^t Julien	S ^t Julien
" 29	—	—	S ^t Gildas	S ^t Gildas
	—	—	—	—
Février	6	—	S. Wast et S. Amand	S. Wast et S. Amand
Mars	1	S ^t Aubin	S ^t Aubin	S ^t Aubin
" 13	—	—	—	S ^t Pol de Léon
Mai	11	—	S ^t Gildas	S ^t Gildas
" 19	—	—	—	S ^t Yves
" 24	SS. Don. et Rog.	SS. Don. et Rog.	SS. Don. et Rog.	SS. Don. et Rog.
" 26	—	—	—	S ^t Augustin (simple Com.)
Juin	16	SS. Cyr et Julitte	SS. Cyr et Julitte	SS. Cyr et Julitte
" 17	S ^t Similien	S ^t Similien	S ^t Similien	S ^t Similien
" 18	S ^t Hervé	S ^t Hervé	S ^t Hervé	S ^t Hervé
" 25	—	S ^t Gohard et ses comp.	S ^t Gohard et ses comp.	S ^t Gohard et ses comp.
" 28	—	—	—	S ^t Samson
Juillet	7	—	S ^t Félix, translation	S ^t Félix
" 10	—	—	S ^t Pasquier	S ^t Pasquier
" 11	—	—	—	Trans. de S ^t Benoît
" 27	S ^t Samson	—	—	S ^t Samson
" 31	S ^t Germain	S ^t Germain	S ^t Germain	S ^t Germain
Août	11	—	—	S ^t Guillaume
" 13	S ^{te} Radegonde (Com ^{te})	S ^{te} Radegonde	S ^{te} Radegonde	S ^{te} Radegonde
" 30	—	—	—	S ^t Fiacre
" 31	—	—	—	S ^t Victor de Camphon
Septembre	22	S ^t Maurice et ses comp.	S ^t Maurice et ses comp.	S ^t Maurice et ses comp.
Octobre	1	S ^t Rémi	S ^t Rémi	S ^t Rémi
" 2	S ^t Léger	S ^t Léger	S ^t Léger	S ^t Léger
" 9	S ^t Denis	S ^t Denis	S ^t Denis	S ^t Denis
" 10	S ^t Clair	S ^t Clair	S ^t Clair	S ^t Clair
" 16	—	Tr. des SS. Don. et Rog.	Tr. des SS. Don. et Rog.	Tr. des SS. Don. et Rog.
" 24	S ^t Martin de Vertou	S ^t Martin de Vertou	S ^t Martin de Vertou	S ^t Martin de Vertou
Novembre	6	—	—	S ^t Melaine
" 12	S ^t Brice	—	—	—
" 15	S ^t Malo	—	—	S ^t Malo
" 26	—	—	—	S ^{te} Geneviève
" 27	—	S ^t Hermeland	S ^t Hermeland	S ^t Hermeland
Décembre	1	—	—	S ^t Éloi
" 12	—	—	—	S ^t Corentin (Com ^{te})
" 17	S ^t Lazare	S ^t Lazare	S ^t Lazare	S ^t Lazare
" 19	—	—	—	S ^t Gatien

APPENDICE

En France, dit-on, tout finit par des chansons ! Mais, si la politique elle-même s'accommode de ce genre de conclusion, l'histoire et l'archéologie n'y sont point accoutumées, et, dans le volumineux recueil où j'ai trouvé la *Cantate* que je cite, elle était seule à représenter le genre historique à côté de nombreuses chansons anecdotiques et satiriques.

Après avoir publié, en 1859, un *Recueil des Chants populaires de la Bretagne et du Poitou* (Nantes, V^{ve} Melinnet), le laborieux bibliothécaire de Nantes, M. Armand Guéraud (1) continua de recueillir des *Documents pour remanier le recueil des Chants populaires du comté Nantais et du Bas-Poitou*. Ses notes manuscrites forment deux forts volumes déposés à la Bibliothèque publique de Nantes (Mss. Fcs, 2.067). C'est dans le second volume (T. II, § III, *Chants Historiques*, pp. 103-112) que se trouve la Cantate de Barbechat dont M. Armand Guéraud avait pris copie sur un très rare exemplaire d'une brochure de 8 pages, in-8°, de la fin du XVIII^e siècle, appartenant à M. Peigné, propriétaire au Loroux-Bottereau. La majeure partie de cette Cantate, — 12 couplets sur 18, — ayant rapport aux Missels de Barbechat et la pièce étant pour ainsi dire inédite, il m'a semblé préférable de la publier in-extenso.

(1) M. Armand Guéraud, né à Vieilleville, le 31 août 1824, mort en 1861, entra le 5 juin 1848 à la Bibliothèque de Nantes. Après avoir très activement collaboré au *Lycée Armoricaïn* et aux *Archives Curieuses* de Verger, il fonda et dirigea la *Revue de l'Ouest*, sans préjudice d'autres nombreuses et savantes publications. — Cf. *Notice et Bibliographie* par M. E. GAUTHIER (Annales de la Société Académique de Nantes, T. XXXII, pp. 490-511).

De prime-abord, il semble impossible de percer l'anonymat dont s'est enveloppé l'auteur de cette cantate. Quelques indices permettent cependant de soulever un coin du voile. La lecture des couplets et surtout celle des notes laisse peu de doutes sur la qualité de l'auteur : l'ensemble du travail dénote un esprit cultivé, très averti de l'histoire de Bretagne et de celle de Barbechat en particulier, en même temps que très au courant de la topographie, des divisions et des chicanes d'intérêts locaux de cette région. L'auteur fut donc Barbechatin ; certaines expressions permettent de dépasser cette conclusion et de supposer, avec quelque raison, que ce fut même le Recteur ou vicaire-desservant de la Madeleine.

Il écrit en effet : « *Notre* premier livre (note 6)... Marie-Madeleine, *notre* patronne (note 18)... » ; il rappelle un acte original qu'il possédait et qu'il a donné pour les archives (note 13). C'est lui qui possède la poussière des reliques enchâssées dans la croix de 1111 (note 2) ; il prouve par ses citations qu'il a souvent consulté les archives et registres paroissiaux (notes 13, 14, 15, 16) ; il fait allusion à des discussions antérieures... (j'ai démontré que... note 12) et, surtout, il rappelle au lecteur : « ... ce qu'il a dit *en un prône !* » (note 19).

Ne pourrait-on pas aussi tirer quelque conclusion affirmative du rapprochement du titre de la Cantate (*Fruit d'une insomnie nocturne du 2 au 3 du mois de Novembre 1797*) et de cette note qu'on lit à la dernière page du second Missel de Barbechat : « Millésimé (1) sur mon lit malade au Bois-Guillet, ce 3^e Juillet 1797. — J.-P. Rouxeau, pr. » (2) ?

(1) *Sic* ; sans doute pour *folioté*.

(2) A. LALLIÉ. *Le diocèse de Nantes pendant la Révolution*, T. I. p. 349 ; — et J. DE KERSAUZON. *Etat séculaire du clergé Nantais*, p. 273. — Julien-Pierre Rouxeau, né en 1732, prêtre en 1757, vicaire au Loroux en 1791, mort à Nantes à Saint-

Si l'on considère enfin, que l'auteur présumé, savant maître ès-arts n'en était pas à son coup d'essai et, qu'après avoir publié dans les *Affiches générales de la Bretagne des Eclaircissements pour le soutien et la perfection de l'Histoire de la Bretagne*, il avait su plier sa plume à de pieux et érudits badinages (1) on ne trouvera pas grande témérité à regarder comme l'auteur de cette Cantate ce vénérable et discret messire Julien-Pierre Rouxeau qui occupait ses loisirs de malade à *millésimer* de vieux missels et à mettre en vers l'histoire d'un ancien prieuré.

L'érudition consciencieuse et relativement critique de l'auteur, sa situation de desservant de la Madeleine, la disparition des archives et des documents authentiques qu'il avait souvent consultés, la concordance de ses conclusions avec celles de la science moderne (par exemple sur les dates de fabrication des Missels : pour le premier 1144-1146 ou 1151, couplet IV ; pour le second 1350 à 1380, couplet XII et note 12) permettent d'attacher à la Cantate de Barbechat autre chose qu'une simple curiosité pour cette forme inusitée de monographie

Jacques, le 11 Septembre 1811. — Je ne m'explique pas pourquoi M. de Kersauzon écrit son nom *Rousseau* et le fait naître à Nantes au lieu du Loroux-Bottereau comme l'indiquent plusieurs documents et entre autres un *Mémoire pour vénérable et discret messire Julien-Pierre Rouxeau, prêtre, maître ès-arts, natif et originaire de la ville et paroisse du Loroux-Bottereau*, etc... par Drouin. Rennes. N. Audran, 1769, in-4^o, 50p. (Bibl. de Nantes; n^o 7.419. Cf. également le n^o 37.976).

(1) La Bibliothèque de Nantes possède, sous le n^o 37.977, une très curieuse et très rare brochure de l'abbé J.-P. Rouxeau, sans lieu ni date, mais vraisemblablement publiée à Nantes vers 1774 (in-4^o, 24 p.) au sujet de la reconstruction de la chapelle du grand cimetière : *Plainte et réclamation des âmes des fidèles de la paroisse du Loroux-Bottereau, détenues en Purgatoire, contre leurs frères vivants*, suivies (dernières pages) des : *Protestations solennelles des habitants du Loroux-Bottereau à leurs frères du Purgatoire*.

paroissiale, et d'y voir un de ces curieux documents d'histoire locale qu'il est du devoir de l'archéologue d'analyser d'un œil critique, mais qu'il ne doit pas négliger et laisser de côté systématiquement.

J^h. A.

HISTOIRE

DE

BARBECHAT ⁽¹⁾

*Fruit d'une insomnie nocturne, du 2 au 3 du mois de novembre 1797 **

CANTATE

Sur l'air : *J'engageai ma promesse au Baptême.*

1.
Je voudrais bien chanter mon histoire ;
Elle est des plus belles à conter ;
J'appréhende manquer de mémoire ;
Aidez-moi donc à la raconter,
Chers amis, *(bis)*
Aucun mensonge n'y sera mis. *(bis)*
2.
Par la croix (2) de JÉSUS je commence,
Beau spectacle ! riche monument !
Sur son pied, comme avec une lance ;
Son époque est gravée dextrement,
Lisez-la,
L'an onze cent onze l'on verra.
3.
Soixante ans avant je vois paraître
GUILLELMUS, seigneur *de Barbechat* (3) ;
C'est le premier connu de mes maîtres,
Son fils est THÉDEL *de Barbechat* (4).
Avançons :
GUILLAUME (5), petit-fils, nous verrons.

* Par l'auteur des *Eclaircissements au soutien et pour la perfection de l'histoire de Bretagne*, imprimés aux affiches générales de la Bretagne, chez le Brun aîné, 11 janvier 1788, dit an, n° 3, p. 24, col. 2 ; continués au supplément, 23 janvier 1789, n° 4, etc.

4.

Vers l'an *onze cent quarante-quatre, six, onze*.
Ce noble est sur mon vieux livre écrit.
Hélas ! que ne fut-ce sur le bronze !
Plus présent il serait à l'esprit ;
Mais deux fois
A la même fête je le vois.

5.

C'est là qu'un catholique contemple,
Sur le miroir de l'humilité,
Un prince Breton dans notre temple
Faire un vœu de grande pauvreté,
Comte ALAIN, (6)
Des religieuses *chapelain*.

6.

Quatre *Chapelains* sont à la fête ;
Leur titre est *prieur, recteur, curé* ;
L'archidiacre de Nantes, en tête,
RIVALLON (7), dans l'histoire est nommé ;
Il y vint
Avec nobles plus de quatre-vingt.

7.

Le premier qui surprend à la scène,
C'est ANDRÉ, le *baron de Vitré*.
Ceux qui participent à la cène,
Sont Châteauceaux, Landemont, Liré,
CHEMILLÉ,
Deux BOISÉ (8), JOIÉ (9), deux LE SENGLÉ.

8.

On y chante deux jolies romances,
En l'honneur des Saints ETIENNE et JEAN,
Honni soit quiconque mal y pense (10) ;
On s'y réjouissait saintement ;
Une *sœur* (11)
De la *prieuse* est toute de cœur.

9.
Une douce voix ce chant entonne :
P. amor de vos pre senor barons (*)
Je ne sais si sa musique est bonne ;
Ce ne sont que joyeuses leçons ;
 Au dessert,
Il fut long, car c'était en hiver. (* p. 390.)
10.
Qui l'eut jamais cru que *Saint-Etienne*
Fut appelé *Glorious Baron* ?
Qu'il lise le vers trois de l'antienne,
On le fait rimer avec *leçons*.
 Poursuivez :
Estène fut plen de grant bonté.
11.
Passons à *Saint-Jean* l'évangéliste,
Cosin germayn de *Jésus* est dit,
Bien différent de Saint-Jean-Baptiste,
L'un le vit mort, l'autre le prédit.
 Celui-là,
A cil baron sa mère g̃mada (**).
12.
Environ l'an treize cent cinquante
Fut écrit le beau livre latin (12).
Vingt-six années après (13), me contente
Un *priour* au lieu de *chapelain*
 Pour accord,
En soixante douze ans est *Rector* (14).
13.
Le siècle dix-septième commence (15) ;
GUILLAUME DAUBON est mon *Recteur* ;
C'est un Curé qu'il faut dire, je pense ;
L'autre n'est qu'un vain titre d'honneur.
 Je finis
Tout le spirituel que j'écris.

(*) Pour l'amour de vous, preux seigneurs barons.

(**) (Commit.) recommanda, confia.

14.

Vers le milieu du siècle quinzième (16),
Paroisse, paroissien mon surnom,
Et jusqu'à la fin du dix-septième
Les notaires emploient ce vieux nom,
Pour *climat* (17)
Ou *canton* de notre *Barbechat*.

15.

Vers l'an quatorze cent l'*inventaire*
Fut fait de nos riches ornements,
Bien écrit, quoique non par notaire.
Nos MARIÉS (18) avaient habillements ;
Oh ! beautés !
Grand *calice*, et *croix d'argent doré* (19).

16.

La chapelle est dite *bat sa mère* (20)
Dans les titres des Bénédictins.
Un bon Barbechatin est le père,
De ce saubriquet vrai, si malin ;
Mais en vain !
La *mère-fillette* va son train.

17.

Je n'eus jamais crû trouver matière,
En entrant sur ce pays voisin,
Propre à former une histoire entière ;
Habitants, vous voyez mon dessein :
Je voudrais
Vous remettre un curé désormais.

18.

Priez le juge ecclésiastique (21)
De remplir enfin vos justes vœux ;
Qu'ils soient confirmés par le Laïque,
Vos pères, vous, et tous vos neveux
Béniront
A jamais mon travail et mon nom.

NOTES

(1) Barbechat est un double mot celtique, *Bar*, montagne, *Bec'h*, monceau : monceau sur une montagne. *At* n'est qu'une terminaison française : comme de consul, *consulat* ; de marquis, *marquisat* ; triumvir, *triumvirat*. Ainsi le très haut monceau de terre en pyramide à l'extrémité de la montagne, forme tout notre *Barbechat* dont je prétends qu'était seigneur le fondateur de Chateauceaux appelé *Rainaldus Turrenguen*, vers l'an 990 (Voyez *preuves et mémoires... de Bretagne*).

(2) Cette belle croix, enrichie de pierreries, haute de deux pieds, a sous le Christ une figure de la Vierge, de 6 pouces de hauteur. On lit aux deux épaules 11-11 ; et sur la poitrine F F ; ce qui désigne évidemment : *l'an 1111 fut faite*. J'ai la poussière de morceaux de reliques enchâssées dans le Christ et dans la Vierge.

(3) Vers l'an 1050, à l'acte de fondation du Prieuré de Chateauceaux, qu'on lit dans l'histoire de Bretagne, est *Guillelmus de Barbacati, 1 p. Siliginis*, qui fait don d'un *prévendier* (mesure d'alors) de bled seigle, d'où vient l'ousche dite encore la *Prévendrie*, joignant la *Cour*, ou maison de justice de ce seigneur, au Bois-Guillet, gros village où fut transféré, l'an 1770, l'antique église de Barbechat.

(4) Le mot *Thédel* est écrit sur le vieil Missel de l'an 1001, en un don qu'il fait à l'église. Ce nom est très connu parmi les seigneurs primitifs de Châteaubriant, inscrits dans le P. Dupaz.

(5 et 6) Suivant l'usage d'alors, *Guillaume*, du nom de son ayeul, est écrit dans notre 1^{er} livre dans la Cantate et parmi les autres nobles, à la prise de possession du prieuré cure de Barbechat, aux fêtes de Noël, l'an 1111, par le COMTE ALAIN, fils naturel du duc de Bretagne, CONAN II. Voyez DD. Lobineau et Morice, sous l'an 1075.

(7) Ce *Rivallon* paraît en beaucoup d'actes du tems ; alors on ne qualifiait que *chapelains* les pasteurs d'âmes, même en la ville de Nantes, de l'onzième, après le milieu du 14^e siècle.

(8) Ces *Boisé* sont auteurs du village de la *Boisière*.

(9) *Joyé*, de la JOUYÈRE ; *Le Sanglé*, de la SANGLÈRE, du logis et de la métairie de ce nom. Je n'ai pu placer ici les seigneurs de la RIVERIE, écrit *Rivière* ; du BOIS GUILLET, écrit *Julianus Guillet* ; de la MOUNERIE, écrit *Gaufridus Mosner*, etc.

(10) C'est la devise de l'ordre de la Jarretiére, en Angleterre.

(11) Elle est ainsi dénommée dans la note des assistants à la fête de l'an 1111, *Beatrix soror priorisse* ; et la prieure est dite *Julia. p. orissa*, dans la cantate, *Julie*.

(12) J'ai démontré que ce second livre est écrit entre les années 1350 et 1380. Il commence par l'office de la Magdelaine, et contient les deux généalogies de Jésus-Christ bien notées.

(13) C'est un acte en original et sur vélin que j'avais et que j'ai donné pour les archives. Il est de l'an 1376, et met : borné le fief au priour de Barbechat.

(14) Cet acte écrit sur le second livre porte pour date l'an 1448. Le calice de Barbechat du tems de maistre Guillaume Daubon, *Rector*.

(15) Le 15 mars 1601, extrait de baptême, ou écrit : « en cette église paroissiale de Barbechat. Fait par moi prêtre, dom Guillaume Daubon, *recteur du dit Barbechat*. » Billet du 23 février 1625, publié et certifié par Missire Julien Royant, prêtre et vicaire de l'église de la Magdelaine de Barbechat. Quittance du 28 décembre 1656, portant : *au presbitaire de Barbechat*.

(16) Les Barbechatins ont servi dans différents procès contre leurs pasteurs, à l'Officialité, au présidial, au Parlement, des actes de l'an 1461, 1462 et 1529, etc..., qui portent expressément ces mots : *paroisse, paroissien, fabrique* de Barbechat. Ils s'appesantissent sur l'un d'eux qui, réfère d'un comparant, *paroissien de Barbechat*, et de l'autre, *paroissien de la chapelle Bassamère*. Ces actes sont des fondations notariées pour du *pain béni* aux communians de Pâques, dans l'église de la Magdelaine de Barbechat.

On écrivait anciennement : *Bassamère, Bassèmère*, et récemment *Bassamer, Basse-Mer*. Voici ce qu'on lit aux titres latins des années 1239, 1293 et 1419 : *Deveria.... de canatus clicii puestæ....* CAPELLA BASSAMERE VII s. Acte du 14 avril 1497 : *item tenamentum vulgariter nuncupatum*, le ténement de la Brenchardiére.... *intra fines et methas parochiæ* de Capella basse matris seu de Barbechat.

(17) Sur *Climat*, ouvrez les mémoires sur l'état du clergé de Bretagne, par le P. Toussaint de Saint-Luc. Il dit, p. 48 et 49 : « le Diocèse de Nantes est divisé en quatre *climats* au doïennez sous lesquels sont les cures ». Donc climat est au-dessus de paroisse et la renferme. (** p. 391.)

La fondation du 25 mars 1544, du bénéfice de *la Massonnière* d'une messe par semaine pour être desservie en l'église de *la Magdeleine de Barbechat*, porte : » FÉLIX GULLEMIN, demeurant au tenement de la Massonnière, [dont le titulaire sera tenu de résider en la dite maison et aider à faire le service dû, en la dite église, etc.], en la paroisse de la chapelle Bassemere, au climat de Barbechat.... » On voit ici, *Gradatim* ou par degré, d'abord; ténement ou gros village; ensuite paroisse; enfin climat qui les renferme l'un et l'autre.

Pour le mot *canton*, qu'on lise les géographies : ceux de la Suisse, au nombre de 13, contiennent chacun plusieurs évêchés, à plus forte raison des *paroisses*.

(18) C'est *Marie-Madeleine* notre patronne, et la très Sainte Vierge Marie, desquelles on a conservé les primitives statues en bois ; on les ornait aux fêtes solennelles, de *guimpes*, ou guimpes, et de tabliers, référés dans cet *inventaire*, et que je crois encore plus ancien, peut-être du 13^e siècle ; temps où l'on voit sur le vieil Missel, à la fin, ces mots si remarquables : *de parochiâ de Barbechat, fabrique de Barbechat*. (J'omets, dans cette église, une confrérie en l'honneur de la Magdelaine, dès avant l'an 1100, dite en 1448, desservie par un tel prêtre, *Jehan Le Tartoux*). J'omets les fonds baptismaux et le cimetière, reconnus pour les marques les plus caractéristiques d'une église paroissiale. (** p. 391.)

(19) Les mots de *calice* et *croix d'argent doré* sont aussi dans l'*inventaire*, et je crois, comme je l'ai dit en un prône, que le premier fut donné au recteur l'an 1653, époque écrite sur une pierre sacrée fondamentale de la consommation d'un accord verbal entre les Barbechatains et lui.

(20) Aux preuves et mémoires.... de Bretagne, est écrit en l'an 1138, *Bastumen*, mot absolument insignifiant et rectifié par le Recteur actuel de Sainte-Croix de Nantes, à la page 96, n^o 6, de son gros mémoire contre le prieur, sur le compulsoire de l'original à l'abbaye de Marmoutiers, bien écrit *Bat sa mère*.

C'est là sans doute, observais-je en finissant mon prône du 14 mai 1797; qu'on a appelé depuis les *sorciers de Barbechats*, parce qu'un habitant un peu plus habile et plus avisé que les autres, prévoyait que Barbechat étant isolé dans un petit coin, serait tôt ou tard uni, bon gré malgré à la *chapelle* simplement dite, anciennement, aux années 1050 et 1105; puis *Bat sa mère*, l'an 1138.

Dans la transaction du 12 novembre 1755, qui n'eut pas lieu, quoiqu'approuvé par l'évêque, le recteur *Louis Barret*,

exige deux processions, par an, de Barbechat, dite *succursale* ou *fillette*, à la chapelle dite *église matrice* ou *paroissiale* ; la 1^{re} pour reconnaître la supériorité de la 2^e.... Mais dès l'an 1629, le 19 juin, dans un MÉMOIRE ET DÉCLARATIONS des *fabriqueurs* de la chapelle Bassemer, à l'archidiacre de Nantes, en visite sur les *obligations du Recteur*, on voit 3 *processions* qu'il doit de la Chapelle à Barbechat, encore déservies aujourd'hui [à Paques dernier, l'an 1800] (1) et référées en l'ordonnance de l'évêque en forme de règlement, l'an 1742.... Donc Barbechat alors était l'*église matrice* et vraie paroissiale, et la chapelle Bassemer n'était que sa simple fillette ou succursale. [*Idem*, Mezuoit *succursale* de Carfentou, paroisse près Dol, vers l'an 1080. — V. *mem. bret.* t. 1 fol. 433-4].

(21) La réunion verbale de Barbechat à la Chapelle-Batsa-Mère fut donc consommée vers l'an 1653. Vingt ans après, dès l'an 1673, tracasseries du Recteur par les habitants dans leur requête à l'Évêque, expédiée le 29 août.

L'an 1676, au mois de mars, procès à l'officialité des Barbechatins, gagnans contre le recteur, par une enquête de onze témoins entendus. (Enquête qui depuis a toujours fait loi).

L'an 1727, renouvellement de ce procès terminé par ordonnance de l'Évêque, en visite, le 19 avril 1742.

Dans une requête du 16 août 1741, les Barbechatins conclurent à l'érection d'un vicaire perpétuel de l'église de Barbechat. L'an 1755, le 12 novembre, cette érection en succursale est demandée à l'évêque par le recteur même, le tout confirmé le 21 mai 1756, mais manqué par le refus des Chapellais, contre l'avis de leurs avocats, formel et bien appuyé, le 9 octobre 1756.

Enfin, aux années 1777 et 1778, les Barbechatins obtiennent des commissaires des Etats de Bretagne, séparation d'avec les Chapellais et rôles particuliers de capitation, fouage, vingtième et grands chemins.

(*) Aussi, aux fêtes de Noël, bien évidemment, fol. verso du 1^{er} Missel, est écrit, minuté et bien noté en plein chant, l'histoire latine du martyre de Saint-Etienne, mais d'une tout autre main et encre. Elle fut chantée pour la première fois à

(1) Ceci indique bien que l'impression de cette brochure est sans doute comme les notes postérieure de 3 ans au moins à la composition de la *Cantate*. — (J. A.)

cette fête de l'an 1111, dans l'église, et les deux *romances* en bouts rimés y jointes ; dans le repas, au rang des assistants, à la tête des dames, est la vicomtesse ERMENGARDE, dite Ermengen, deuxième femme du duc ALAIN FERGENT, vers l'an 1093, laquelle également à Noël 1111, assista avec sa fille GODCHILDE, déjà none, et GEOFFROY, dès lors *prieur* titré de *Couffai*, aux solennités célébrées au prieuré de *Saint-Martin du Cellier* (Voyez *Mém. Bret.* t. VII, fol. 559, 560).

(**) Un acte du 8 janvier 1537 porte : ... Demeurant en la *paroisse* de la chapelle Bassemer au climat de Barbechat.

(***) J'omets une transaction sur veslin de l'an 1616, 11 avril, entre MICHEL LECOIND « demandeur, contre M^e RENÉ GOULLIER, défendeur des héritages sittuez tant au *climat* de Barbechat que en la *paroisse* de la Chapelle-Bassemere ». Cet énoncé si distinctif est des notaires des lieux, de l'*Epine-Gaudin*, d'où relève en fief Barbechat et dont les vassaux se mariant dans l'année doivent à la *grande porte de l'église de la Magdeleine*, le lundi de la Pentecôte, savoir : les épouses *chanter*, à l'issue de la messe, *trois chansons*, donner et recevoir de leur seigneur ou dame un *bénin baiser* ; ensuite l'époux aller au commun près le village de la Breuillère, pour jouer de la pelote en leur présence après leur avoir présenté *trois* BADOUERS ou bâtons et TROIS PELOTES ou balles de cuir.

ADDITUM

Un exemplaire de cette curieuse et rare brochure se trouve entre les mains de M. Renoul père, ancien notaire au Loroux-Bottereau. (Le seul exemplaire probablement, celui de M. Peigné ayant échappé à toutes les recherches depuis la mort de ce dernier). Je dois à l'amabilité de cet érudit collectionneur d'avoir pu rectifier la copie de M. Armand Guéraud et conserver à cette reproduction l'orthographe, la ponctuation, et le plus souvent même la disposition typographique de la brochure originale, ce dont je tiens à lui témoigner ma plus vive gratitude.

J.-A.

TABLE

Procès-verbaux des séances.....	ix
Ruines Gallo-Romaines dans la commune de Langonnet (Morbihan), par M. Alcide Leroux	205
Etymologies locales. — Origine et sens du nom de Saint-Philbert-de-Grand-Lieu, par M. l'abbé G. Durville.....	229
Les faux autographes d'Anne de Bretagne, par M. l'abbé G. Durville.....	245
Aperçu sur l'histoire du Chapitre de Nantes, du ^{vii} e siècle au Concordat, par M. l'abbé G. Durville.	269
Le Missel de Barbechat, ^{xiii} e siècle, par M. Joseph Angot.....	325



SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE NANTES

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE NANTES

ET DU DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFERIEURE

ANNÉE 1906

TOME QUARANTE-SEPTIÈME

3^e ET 1^{re} TRIMESTRES



NANTES

BUREAUX DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

1906

NOTE

Les études insérées dans le *Bulletin de la Société Archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure* sont publiées sous l'entière responsabilité des auteurs.

EXTRAITS

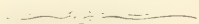
Des procès-verbaux des Séances



SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

Manoir de la Touche



SÉANCE DU MARDI 3 JUILLET 1906

Présidence de M. le baron de WISMES, président.

Étaient présents : MM. ANGOT, Commandant d'ARBONNEAU, BASTARD, abbé BRAULT, DORTTEL, FURRET, GUICHARD, OHEIX, POUVREAU, RINGEVAL, SENOT DE LA LONDE, P. SOULLARD, TRÉMANT, DE VEILLECHÈZE, VIGNERON-JOUSSELANDIÈRE, Antoine VINCENT.

M. le PRÉSIDENT annonce que M. le chanoine Urseau, en nous remerciant de l'avoir admis comme membre honoraire de notre Société, demande l'échange de notre Bulletin avec le Bulletin d'Angers et félicite M. Antoine Vincent du compte-rendu de l'excursion en Maine-et-Loire. MM. de Wismes offrent à notre bibliothèque l'ouvrage de M. le baron de Wismes, leur père : *Le Maine et l'Anjou*.

M^{me} BAUDRY, de Saint-Mars-la-Jaille, fait déposer sur notre bureau un opuscule intitulé : « *Un inventaire d'église en 1794* ». M. André OHEIX nous présente deux volumes des poésies d'Horace ayant appartenu à Napoléon, tandis qu'il était à l'école de Brienne. M. Dortel veut bien remettre à la Société un trimestre, devenu fort rare, de notre Bulletin (4^e de 1867).

M. ANGOT, remplaçant M. Legrand, donne lecture du tra-

vail de M. l'abbé Sebileau, professeur à Saint-Stanislas « *A propos du Bouffay* » (1).

Qui n'a entendu parler à Nantes du Château et de la Tour du Bouffay, dont une vaste place conserve le nom ? Mais on ignore généralement la première origine du Bouffay et l'étymologie de son nom. L'auteur veut nous les dire. — Le terme, *Bouffay*, viendrait d'un latin vulgaire apporté par les soldats de l'Empire : *Boffretum* devenu *Buffetum* et plus tard : *buffeium* ce qui signifie armoire, quelquefois aussi échafaudage roulant, sorte de tribune, et le plus souvent la machine de guerre mobile dont parlent Xénophon César et Vitruve et que connaissaient même les Assyriens de Sennachérib au VIII s. av. J.-C. Plus tard, le même terme servit à désigner ces tours de bois recouvertes de peaux de bêtes dont Quicherat présume que la France était hérissée au ^{ve} siècle ; ces tours de bois construites derrière les remparts furent remplacées par les tours de pierre de nos châteaux féodaux dans le sommet desquelles était suspendue une cloche destinée à annoncer l'approche de l'ennemi. Ces travaux de stratégie militaire prirent, au moyen-âge, par corruption de boffretum et de buffetum, le nom de *beffroi* qui s'appliqua même à la cloche, et dans le pays nantais, la forme *buffeium* devint très facilement le *Bouffay*. Nous trouvons en effet plusieurs *bouffays* dans notre contrée : le château du Bouffay sur le territoire de la Chapelle-sur-Erdre, le village du Bouffay en Villepot, la place du Bouffay à Malestroît, etc.

Notre Bouffay nantais fut donc vraisemblablement, à l'origine, une tour de bois élevée derrière les remparts, puis une tour gallo-romaine bien placée au point stratégique très important qu'était le confluent de la Loire et de l'Erdre, et enfin la forteresse élevée par Conan le Tort sur les ruines de la tour détruite par les Normands.

M. de VAILLECHEZE nous lit quelques notes sur l'église de Brains qui feront suite à son travail sur le prieuré du Pelleirin. Il fait connaître le résultat de fouilles pratiquées près de l'autel de l'ancienne église et qui ont mis à jour les osse-

(1) Ce travail sera publié dans « *Le Pays d'Arvor* » livraison d'octobre.

ments d'un vieillard et d'un jeune homme. Ces sépultures appartenaient probablement à la famille de Cornulier qui avait alors des terres sur la paroisse et dont les armoiries ornaient un vitrail de l'église.

M. RINGEVAL nous a représentés à l'excursion faite au Mont-Saint-Michel par la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine, le jeudi 7 juin. Nous en entendons de sa bouche un récit très vivant et très poétique, non moins qu'artistique et érudit.

M. le PRÉSIDENT rend compte des deux volumes de M^{me} Baudry sur « La Bretagne à la veille de la Révolution ». Ces deux volumes présentent des lettres inédites trouvées dans une cachette de cheminée. On y voit en présence, dans les dernières années de l'ancien régime, le parti français et le parti breton, et les épisodes de cette lutte, relatés au jour le jour par une correspondance intime, nous sont une preuve nouvelle de l'opposition très vive que soulevait en Bretagne l'oubli des garanties promises au moment de l'annexion. La lecture de ces lettres révèle aussi beaucoup de détails curieux, comme la passion pour le mesmerisme qui s'était emparé vers 1780 des habitants de Brest.

Avant de clore la séance, M. le Président veut bien nous faire profiter des notes qu'il a recueillies dans ses lectures. Les « poignées de nouvelles archéologiques » qu'il nous présente nous apprennent d'intéressantes découvertes et nous donnent d'utiles renseignements. A Thèbes, on a découvert la chapelle d'une déesse Athos ; à Pompéi, on a trouvé une lampe en terre rouge qui porte le monogramme du Christ et qui date du premier siècle après Jésus-Christ ; dans le département de la Côte-d'Or, des fouilles ont mis à jour l'antique théâtre d'Alésia ; un savant américain affirme que la plupart des momies sont fausses ; une de ces nouvelles nous est particulièrement agréable : notre collègue, M. Nau, vient de présider le Congrès des architectes français.

La séance est levée à 6 heures.

Le Secrétaire général,

F. BRAULT

SÉANCE DU 16 OCTOBRE 1906

Présidence de M. le Baron de WISMES

La séance est ouverte à 4 heures.

Sont présents : MM. ANGOT, le Commandant d'ARBONNEAU, BASTARD, BLANCHARD, l'abbé BRAULT, CAILLÉ, CHARON, l'abbé DELANOUÉ, DORTÉL, le Chanoine DURVILLE, FURRET, GUICHARD, le Commandant LAGRÉE, LEGRAND, LEROUX, MAITRE, PIED, POUVREAU, RINGEVAL, Paul SOULLARD, TRÉMANT, DE VEILLECHÈZE, VIGNERON - JOUSSELANDIÈRE, Antoine VINCENT.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Avant d'aborder l'ordre du jour, M. le Président fait l'éloge d'un de nos collègues, M. Félix Fonteneau, que nous avons eu le regret de perdre et se fait l'interprète de tous en adressant à sa famille nos sentiments de respectueuse condoléance.

Présentation. — MM. le comte de Berthou et l'abbé Brault présentent, comme membre titulaire, M. l'abbé Doré-Graslin, jeune prêtre qui appartient à une vieille famille nantaise et s'intéresse vivement aux questions archéologiques. Il est admis à l'unanimité.

Communications. — M. le PRÉSIDENT annonce que le Comité a accepté l'échange du Bulletin avec la Société des Sciences et Arts de Saint-Dizier (Haute-Marne).

Puis il remet sur le bureau les ouvrages suivants offerts à la Société et se fait l'interprète de sa reconnaissance envers nos généreux collègues.

1^o Découverte d'une station gallo-romaine à la Gâchère (Vendée) par M. le Dr Marcel Baudouin.

2^o Deux jeunes officiers de Charette : du Bois de la Patellière et Couvreur, par M. Joseph Rousse.

Il distribue ensuite de nombreuses photographies représentant des souvenirs de l'excursion d'Anjou du 28 mai 1906, gracieusement offertes par leur auteur M. Vigneront-Jousselandière aux membres de la Société qui y ont pris part.

M. DORTÉL nous entretient des fouilles opérées en ce

moment à Alésia. Elles augmentent chaque jour d'intérêt par la perspective qu'elles offrent de retrouver, sous les ruines de la cité romaine, celles de la cité gauloise.

A la demande de notre collègue, on décide de s'abonner au bulletin « *Pro Alesia* », qui donne le compte rendu périodique de ces fouilles.

M. PIED exhibe la photographie faite par M. Trémant d'un daguerréotype représentant, vers le milieu du siècle dernier, la place du Bouffay avec son antique beffroi.

M. Paul SOULLARD annonce le don généreux fait par MM. de Wismes de nombreux volumes provenant de la bibliothèque de leur père, dont le souvenir en cette Société reste toujours vivant. Ces 241 volumes ont été catalogués avec soin par notre dévoué bibliothécaire, qui exprime aux donateurs la reconnaissance de tous. M. Dortel ajoute que parmi ces ouvrages un grand nombre concerne les temps préhistoriques, ce qui comble une lacune existant à la bibliothèque.

M. le Président répond aimablement que son frère et lui offrent d'autant plus volontiers ce présent à la Société Archéologique qu'ils ont toujours considéré celle-ci comme une seconde famille.

M. Paul SOULLARD rappelle le vol commis, au mois de juillet dernier, au Musée et dont les journaux ont avisé le public. La perte la plus regrettable est celle de cinq monnaies gauloises en or. Le reste, composé de monnaies romaines et de monnaies françaises (du premier Empire), offrait un moindre intérêt. Voici d'ailleurs la nomenclature des pièces disparues :

Salle III — Vitrine 26 — 5 monnaies gauloises en or.

N° 54 du Catalogue. Statère, tête d'Apollon avec marque en creux sur la joue ; au revers un char et lettres grecques du nom Philippe.

N° 55 du Catalogue. Tête d'Apollon avec une forte coupure sur la face. R/ char, épis de blé.

N° 56. Tête entourée de cordons perlés. R/ cheval à tête humaine ; sanglier au-dessus.

N° 59. Tête d'Apollon avec un sanglier. R/ char.

N° 60. Quart de Statère. Tête d'Apollon avec un sanglier. R/ char.

Même salle — Vitrine 33 — 6 monnaies romaines, or :

N° 45. Aureus de Tibère. D/TI. CEASAR. DIVI. AVG. F. AVGVSTVS, tête couronnée de lauriers. R/ personnage assis PONTIF. MAXIM.

N° 432. Aureus de Vespasien. IMP. CAESAR. VESPASIANVS. AVGR/ la fortune debout sur un socle : FORTVNA. AVGVST.

N° 433. Aureus de Marc Aurèle. D/ buste. AVRELIVS. CAESAR. AVGVST. P. II. R/ Personnage debout : TR. POT. II, COS. II.

N° 435. Sous d'or de Valens. D/ buste avec diadème D. N. VALENS. P. F. AVG. — R/ L'Empereur debout : RESTITVT. REIPVBLICAE.

N° 438. Sou d'or de Valentinien III. Buste avec diadème. D. N. PLA. VALENTINIANVS. P. AVGR/. R/ L'empereur debout. Victoria AVGGG. RV. COMOB.

N° 439. Sou d'or d'Anastase. Buste casqué. DN. ANASTASIVS. P. P. AVG.

Salle IV — Vitrine 47 — Six monnaies du XIX^e siècle, or :

1 pièce de 20 fr. Consulat an IX. L'Italie délivrée.

3 pièces de Wesphalie, 10 thalers, 10 frank, 5 frank (1812-1813).

2 pièces des Deux-Siciles, 20 lire, 1813.

Puis M. Soullard entretient l'assemblée des trouvailles faites à Guer (Morbihan) et à Treffieux (Loire-Infre).

En décembre 1905, on a trouvé, près des vestiges de la voie romaine de Guer à Carentoir, 2.042 monnaies de billon et petits bronzes du III^e siècle.

6 Gallien.

857 Posthume.

6 Lélien.

3 Marius.

103 Victorin.

83 Tétricus.

4 Claude II.

980 indéterminées.

En mai dernier, une trouvaille beaucoup moins importante a été faite à Treffieux de 107 petits bronzes de Valérien, Gallien, Salonine, Posthume, Victorin et Claude.

M. Léon MAÎTRE remarque que cette dernière découverte tend à confirmer ses présomptions au sujet de l'antiquité de Treffieux, et raconte, à propos d'un étang voisin, une curieuse légende de ville disparue. Or, les légendes, à son avis, se rattachent toujours à des faits réels, mais dont le souvenir s'est altéré. On rapporte, en outre, que de cet étang furent tirées jadis de fortes pièces de bois, mais cette trouvaille, dit M. Maître, n'a pas un rapport nécessaire avec la légende. Des débris semblables ont été trouvés dans différents étangs de la région et peuvent provenir d'installations relativement récentes pour le lavage du minerai de fer.

Lectures. — M. Paul SOULLARD dans ses patientes recherches a fait l'acquisition d'une pièce de monnaie, gros denier d'argent de l'époque de Jean IV, duc de Bretagne, laquelle présente cette particularité d'avoir pour prototype une pièce du roi de France contemporain Jean II.

On était alors en pleine guerre de la succession de Bretagne, et il apparaît que Jean de Montfort émettait des pièces semblables à celles du roi, tout en les faisant fabriquer à un titre beaucoup plus bas pour bénéficier de la différence de titre. La similitude de noms du roi et du duc rendait encore la confusion plus facile.

En outre, à cette triste époque de notre histoire, le mauvais état des finances amenait les souverains à discréditer les émissions à peine faites pour les remplacer par d'autres à des titres inférieurs.

M. Soullard décrit minutieusement les deux monnaies française et bretonne et fait remarquer, à l'aide d'une photographie, les détails qui les différencient légèrement et dont seul un œil averti pouvait être frappé.

M. le Président félicite M. Paul Soullard de ses recherches et de ses travaux, qui lui donnent à Nantes une place tout à fait exceptionnelle comme numismate.

M. DE VEILLECHÈZE nous présente des notes fort intéressantes sur les îles d'Aindre et d'Aindrete et le monastère de Saint-Hermeland.

Suivant Albert le Grand et Dom Lobineau : saint Pasquier, évêque de Nantes, sollicita, en 630, de l'abbé des Fontenelles, au pays de Caux, l'envoi de quelques-uns de ses

religieux pour fonder un monastère au pays nantais. Cet abbé lui envoya le moine Hermeland ou Herbelin avec douze de ses frères, qui choisirent pour retraite l'île désignée dans les vieux titres sous le nom d'Antrum, dont plus tard on fit Aindre. Le saint abbé y mourut en 684, après avoir accompli de nombreuses conversions dans ce pays du nord de la Loire, qui jusque-là n'avait jamais été complètement évangélisé.

Le monastère fut ruiné en 843 par les Normands. En 1005, Budic, fils de Judicaël, comte de Nantes, construisit un château sur le haut de la colline. Quelques ruines insignifiantes subsistent de ces monuments.

En face d'Aindre se voit Aindrete, autrefois Antriginum, qui renfermait un petit ermitage où saint Hermeland aimait, dit-on, à se retirer ; ce fut plus tard une des résidences du duc de Mercœur, qui éleva le château conservé jusqu'à nos jours. Par voie d'échange, Aindrete passa dans le domaine royal. Le gouvernement de Louis XIV y établit une fonderie de canons, devenue depuis l'Etablissement national d'Indret.

M. le chanoine DURVILLE rend compte de son entrevue avec les conservateurs de la Bibliothèque Nationale au sujet du faux autographe d'Anne de Bretagne découvert au fonds Béthune.

La lettre en question n'est pas dorée sur tranche comme les autres lettres fixées par la même brochure, mais elle est paginée. Il faut en conclure qu'elle a été introduite dans le fonds Béthune entre la date de l'entrée de ce fonds à la Bibliothèque (1665) et celle de la pagination, qui se place au début du XVIII^e siècle. Comment et dans quel but fut fabriqué ce faux ? Le contenu de la lettre n'a aucune importance historique et la manie des collections d'autographes n'existait pas encore. On ne peut jusqu'ici que se perdre en conjectures.

La constatation de notre savant collègue nous démontre qu'il n'y a pas en France d'autographe d'Anne de Bretagne, et ce fait regrettable est d'autant plus étrange que cette princesse très instruite écrivait beaucoup.

Avant de clore la séance, M. Furret et plusieurs sociétaires émettent le vœu que des mesures pratiques soient recherchées pour que les membres de la Société aient une facilité

plus grande de consulter dans la salle de réunion les nombreux bulletins et ouvrages reçus par la bibliothèque. Il serait bien à désirer en outre qu'un collègue eût le dévouement, après avoir pris connaissance de ces envois souvent précieux, de signaler à chaque réunion les articles intéressants. Ce vœu sera étudié en Comité.

La séance est levée à 6 heures.

Le Secrétaire général.

Antoine VINCENT.

SÉANCE DU MARDI 6 NOVEMBRE 1906

Présidence de M. le baron de WISMES

Etaient présents : MM. ANGOT, commandant d'ARBONNEAU, abbé BRAULT, CAILLÉ, DORTEL, FURRET, GOURDON, commandant LAGRÉE, SENOT DE LA LONDE, DES LYONS, MAÎTRE, PIED, D^r PLANTARD, POUVREAU, SOULLARD, TERTRAIS, TRÉMANT, DE VEILLECHÈZE, VIGNERON-JOUSSELANDIÈRE, Antoine VINCENT, Félix VINCENT, baron Gaëtan DE WISMES.

M. le Président présente à la Société plusieurs dons qui nous ont été offerts : *Bibliographie de Robert Oheix*. — *Le Chevalier de Théméricourt (1646-1672)*, par M. de Bremond d'Ars. — *Compte-rendu du Dictionnaire des Familles du Poitou de M. F. Beauchet-Filleau*, par M. de Bremond d'Ars. — Collection de *La Vendée historique, de 1897 à 1906*. — Un portrait en bronze de notre ancien vice-Président, le marquis de de l'Estourbeillon, qui a eu l'amabilité de nous envoyer.

Le Comité, dans sa dernière séance, a pris une décision que M. le Président nous communique : les membres de la Société pourront, tous les jours, se faire ouvrir, par le concierge, la porte de la salle des séances, pour parcourir les revues qui resteront sur le bureau jusqu'à la réception du numéro suivant, consulter les volumes de la bibliothèque, ou les emprunter en s'inscrivant sur le registre. Mais le Comité désire que nos collègues veuillent bien, de préférence, venir

le mardi, jour où M. Soullard a l'obligeance de se tenir à leur disposition.

M. VIGNERON-JOUSSELANDIÈRE exhibe trois objets en bronze, dont l'un représente le martyr de saint Etienne, et que l'on suppose dater de l'époque de Louis XIV. Ils ont été trouvés à Bouvron dans la terre glaise. M. FURRET exhibe la photographie de l'intérieur d'une ferme située entre Legé et Rocheservière, dans laquelle la duchesse de Berry a passé plusieurs jours : le mobilier de la chambre où habita la princesse est toujours le même.

La parole est ensuite à M. Léon MAÎTRE, pour son examen des théories du R. P. de la Croix sur l'église de Saint-Philbert de Grand-Lieu. Ne pouvant aborder dans une seule séance toutes les questions ardues que soulève cet examen, il se borne à montrer que l'édifice n'est pas né autour d'un embryon gallo-romain qui remonterait au *iv^e* siècle. Déas n'est pas une localité où les Romains se seraient arrêtés pour y fonder un établissement important : on n'y a pas trouvé de tombeaux ni de monnaies anciennes : l'unique monnaie qu'on invoque est mérovingienne, et les titres ne vont pas au delà. Ce qu'on a trouvé de débris antiques dans l'église est de provenance étrangère, et n'a pu venir à Déas qu'au *ix^e* siècle, au temps où les ruines des villes servaient de carrière. Le plan du portique que le R. P. présente comme romain ressemble trop à un transept d'église pour être une conception païenne, et, du reste, sa forme de quadrilatère est contestable, puisque les bases ne se ressemblent pas : on s'est trop hâté de bâtir un quatrième arc dans un vaisseau qui n'en avait pas besoin.

Le chevet polygonal ne ressemble à aucun édifice connu. En supposant que les murs du centre soient aussi anciens que le dit le R. P., on se demande comment ils ont pu résister à toutes les intempéries, pendant la période d'abandon qui a suivi la chute de l'Empire, et se trouver encore en assez bon état au *ix^e* siècle pour pouvoir être utilisés par les religieux ; de plus, comment n'ont-ils pas disparu dans la transformation qu'entraîna la destruction du chevet en 836 ?

Mais ce qui paraît à M. Maître constituer l'objection la plus forte contre la théorie du R. P., c'est l'imperfection de la maçonnerie : non seulement il y a absence du petit appareil

classique qui caractérise les œuvres romaines, mais encore les pilastres sont façonnés avec des matériaux grossièrement assemblés. Il n'y a, conclut M. Maître, rien de romain dans l'église de Déas.

M. DORTEL nous entretient des dernières découvertes au Mont Saint-Michel de Carnac. Ce monticule, surmonté d'une chapelle dépourvue d'intérêt archéologique, mesure cent vingt-cinq mètres de longueur à la base.

M. l'intendant Galles, ancien président de notre Société, y avait déjà pratiqué des fouilles, qui viennent d'être reprises : ces nouveaux travaux ont été récompensés par la mise au jour de curieuses sépultures préhistoriques.

Sur une première couche de vase, on a trouvé, jetées pêle-mêle, de grosses pierres dont l'ensemble ne fait pas moins de quarante mille mètres cubes, et ces pierres sont elles-mêmes recouvertes d'une autre couche de vase sèche ; la vase du fond protégeait les sépultures ; en établissant, non sans difficultés, de longues galeries au milieu de ces blocs de pierres, on a découvert jusqu'ici environ dix-sept petits dolmens : les corps déposés dans ces sépultures avaient été incinérés et étaient entourés d'objets divers, qui ont été transportés à Paris et dont on n'a pas encore fait connaître la nature ; un de ces dolmens était rempli d'ossements d'animaux incinérés, suggérant l'idée qu'un repas funèbre avait pu être célébré en ce lieu. Ces fouilles ne sont pas achevées.

M. Paul SOULLARD donne lecture d'une lettre de Desforges-Maillard au sujet d'une monnaie romaine consulaire, trouvée dans les environs du Croisic en 1751. Cette lettre avait été signalée au savant numismate, qu'est notre collègue, par M. Oheix. La monnaie est un denier de Pomponius Musa, de la famille Pomponia, ayant au droit la tête d'Apollon, derrière la tête, deux flûtes en sautoir, que Desforges-Maillard avait prises pour une sorte de croix de Malte ; au revers, est une muse, Euterpe, appuyée sur un fût de colonne et tenant dans la main deux flûtes ; Desforges-Maillard avait cru y voir Terpsichore.

M. Maurice GOURDON a fait, l'été dernier, en compagnie de M. René Bazin, de l'Académie française, un voyage au Spitzberg, dont il veut bien nous narrer les principaux incidents. Il a vu la cathédrale romane et gothique, en pierre

saponite, où fut naguère consacré le nouveau roi de Norvège, et de curieuses églises en bois, remontant au xiv^e et quelques unes au xii^e siècle; il a vu l'Océan Glacial et les calottes de glace; il a pu contempler le soleil de minuit, qui, à cette époque de l'année, ne disparaît pas de l'horizon; de toutes ces merveilles, notre collègue a rapporté d'intéressantes photographies qu'il veut bien mettre sous nos yeux, et qui nous permettent de le suivre pendant quelques instants dans son voyage de touriste et d'érudit.

La séance est levée à six heures un quart.

Le Secrétaire général,

Ferdinand BRAULT.

SÉANCE DU MARDI 4 DÉCEMBRE 1906

Présidence de M. le baron de WISMES

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Sont présents : MM. ANGOT, BASTARD, BLANCHARD, abbé BRAULT, DE BRÈVEDENT, CAILLÉ, CHAILLOU, L. CORMERAIS, abbé DORÉ-GRASLIN, DORTEL, chanoine DURVILLE, FURRET, GOURDON, D^r HALGAN, HOUDET, commandant LAGRÉE, LEROUX, SENOT DE LA LONDE, DE LORIERE, MAÎTRE, PIED, D^r PLANTARD, POUVREAU, RINGEVAL, commandant RIONDEL, RIVET, TRÉMANT, DE VEILLECHÈZE, Antoine VINCENT, Félix VINCENT, baron Gaëtan DE WISMES.

Il est procédé à l'élection de trois membres du Comité. Les trois membres sortants, MM. Ludovic Cormerais, le chanoine Durville et de Veillechêze, sont réélus.

Présentation. — M. Léon Delâtre, agent voyer cantonal, présenté comme membre titulaire par MM. Pied et Pouvreau, est admis à l'unanimité.

M. le Président a reçu une volumineuse correspondance dont il extrait :

1^o Une lettre de M. le marquis de l'Estourbeillon relative à l'envoi de son buste en bronze dont il nous fait don comme souvenir de son entrée à la Société archéologique.

2^o Une lettre de M^{me} Baudry, qui nous adresse sa brochure : *Voyage en 1508*.

3^o Lettre de M. le chanoine Urseau accompagnant l'envoi de sa brochure : *Les Statues de Fontevrault*, travail que plusieurs de nos collègues ont eu l'avantage de recevoir personnellement.

4^o Lettre de M. Lotz-Brissonneau, qui donne connaissance de la frappe récente de jetons au coin de Feydeau de Brou, Conseiller d'Etat et Intendant de Bretagne vers 1725.

5^o Autre lettre de M. le marquis de l'Estourbeillon, qui prévient la Société de la destruction prochaine de la motte féodale de Soulvache et invite les archéologues à y faire des fouilles.

M. D. Caillé, revenant sur l'étymologie du mot : Saint-Philbert de Grand-Lieu, tout en reconnaissant que le mot Grand-Lieu signifie « grand tombeau », croit que ce terme ne vise pas le sarcophage de saint Philbert, mais bien le lac, tombeau d'une ville disparue.

Il est fait échange du Bulletin avec celui de *la Tradition* Dr H. Carnoy, directeur, et avec *la Revue du Traditionnisme* de M. de Beaurepaire.

Exhibitions. — M. Gourdon exhibe une tabatière en ivoire, sculptée paraissant dater environ de 1830. M. Antoine Vincent présente un vieux cadenas à secret et M. le baron G. de Wismes une série de cartes postales représentant les ravages du tremblement de terre de Valparaiso.

Lectures. — M. l'abbé RADIGOIS relate en un Mémoire savant et complet les souvenirs historiques de la côte du Pouliguen.

Il rappelle le débarquement, près de la pointe de Penchâteau, en 1386, de la princesse Jeanne de Navarre, venant célébrer à Saillé son mariage avec le duc de Bretagne Jean IV ; il nous fait part aussi de ses remarques sur l'hypothèse d'un petit port creusé de main d'homme dans la crique de Toulou et étudie les restes de fortifications qui subsistent encore à la pointe.

Elles ont été déjà reconnues par bien des archéologues ; d'ailleurs le nom de Penchâteau qui vient de *pen*, pointe, et château, dérivé de *castrum*, fournit déjà une indication précieuse. Impossible toutefois d'assigner une date aux retranchements en terre qui frappent l'œil du promeneur. Quant au monticule qu'on a longtemps considéré comme un tumulus, ce n'était sans doute qu'un poste d'observation, d'après les fouilles négatives pratiquées en 1896. Le fortin existant actuellement date de 1793.

La chapelle de Penchâteau, où l'on retrouve les traces de l'époque romaine, présente dans ses parties principales le style du *xiv^e* siècle. Elle était dédiée à saint Julien. A quel saint Julien ? On ne saurait le dire, il en existe trois ; puis à partir du *xvii^e* siècle, on y honora sainte Anne, dont le culte se développa beaucoup en Bretagne, à la suite des événements religieux d'Auray.

L'origine du Pouliguen est relativement récente et ce n'est qu'en 1626 que l'évêque de Nantes y autorisa la construction d'une chapelle en l'honneur de saint Nicolas, patron de la paroisse actuelle.

M. LÉON MAITRE reprend la suite de son examen du livre du Père de la Croix et, à l'aide d'un croquis au tableau, fait ressortir les lignes principales du chevet de l'église de Saint-Philbert de Grand-Lieu et principalement la figure polygonale à laquelle le Révérend Père attribue une origine gallo-romaine et qui n'est en réalité qu'une clôture du monastère. Cette forme n'est pas nécessairement païenne, elle était usitée en Poitou ; Saint-Maixent (Deux-Sèvres) conserve deux chevets semblables. En outre, l'église devait avoir une abside circulaire pour cadrer avec les deux absidioles certaines qu'on a retrouvées. Telle devait être la tête du monument à laquelle Ermentaire applique les termes *prima frons* ; la clôture de l'ouest ne mérite pas cette appellation.

La transformation du chevet accomplie en 836 comprenait encore un redoublement de transept, un couloir d'accès pour les pèlerins et un arrière-chevet voûté pour former un petit sanctuaire.

Plus tard, au *xi^e* siècle, on augmenta les absidioles et les autels autour de la fenêtre du saint, on décora les murs de peintures à fresques, dont les restes ont été retrouvés en

1896. Il n'en faut pas davantage, dit M. Maître, pour démontrer que le culte de saint Philbert s'est développé à l'est de la basilique et non pas à l'ouest, comme l'insinue le Révérend Père de la Croix, en perçant la crypte à jour. Tous les efforts de M. Maître tendent à établir l'unanimité d'opinion, et l'on peut présumer, ajoute-t-il, que le monument en question deviendra un type classique pour les professeurs chargés de propager la doctrine archéologique.

Après cet intéressant exposé, la séance est levée à 6 heures.

Le Secrétaire général,

Antoine VINCENT.

Prieuré du Pellerin

A l'extrémité du bourg du Pellerin, à l'est de l'église et presque à la toucher, existe une modeste maison et ses dépendances, bornées jadis : à l'ouest, par l'ancien cimetière; au sud, par l'étroit chemin conduisant de la Gaudarière à la vigne de la Grange; à l'est, par la vigne de la Dégaiserie, et au nord par le chemin allant à Brains. Ce sont là les restes plus ou moins remaniés, à travers les âges, de ce qui fut, du ^x^e à la fin du ^{xviii}^e siècles, le Prieuré du Pellerin.

En 1040, d'après dom Maurice, Roaldus Bastardus (Rouaud Bastard), fils de Richer Bastard, S^{gr} du fief de la Bastardière, paroisse de Gorges, près de Clisson, épousa Orhuande, dame du Pellerin. Il prit dès lors le nom de Roaldus de Peregrino, Rouaud du Pellerin. On le voit aussi simplement désigné sous les noms de Rouaud et de Roald, *nobilissimus miles* (très noble guerrier). Il fut l'un des premiers seigneurs du pays. Dame du Pellerin, Orhuande elle-même, devait être la fille aînée sinon la fille unique de son prédécesseur inconnu, petit suzerain de cette petite localité.

De l'union de Rouaud et d'Orhuande naquit un fils qui s'appela Robert Bastard. Quelques années après, en 1050, Rouaud fonda le Prieuré du Pellerin. Voici, d'après Verger, quelle en fut l'occasion :

Le Pape Léon IX ayant déposé Budic, évêque de Nantes, nomma Airard pour le remplacer. Ce dernier, qui fut le quarante-cinquième évêque de notre diocèse, était cardinal et aussi, a-t-on prétendu, abbé de Saint-Paul à Rome. Il fut le plus puissant de ceux qui, jusqu'alors, avaient été placés sur le siège de Nantes, et voulut faire exécuter les canons d'un Concile tenu à

Reims en 1049 (1), par lequel il était ordonné aux laïcs de restituer aux églises les dîmes et autres droits dont ils s'étaient indûment emparé par simonie. Rouaud, qui avait peut-être quelques reproches à se faire soit à lui-même, soit du fait de ses ascendants, s'empressa de fonder le Prieuré du Pellerin et lui assigna tous les revenus ecclésiastiques et tous les biens qu'il possédait dans plusieurs paroisses ci-après désignées. L'acte fut passé à Nantes, en présence de Mathias, comte de cette ville, et d'Hermengarde son épouse. Deux moines y devaient séjourner constamment. Nous donnons ci-après la copie de cette donation suivie de sa traduction :

Divinæ vocis inspiratus instinctu, ego Rualdus, seculari milicie deductus, pro redemptione animæ meæ parentumque meorum, dedi beato Martino monachis que Majoris Mon : perpetualiter, possidendum quidquid ecclesiæ, quidquid altaris, quidquid decime videbar habere in domino. Earum quoque rerum quas ego quidem in domino non habebam, sed eas de me tam presbyteri quam laici tenebant, similiter et proprium eidem Sancto donum effeci, ita scilicet, ut quisquis hominum nunc usque ad me, sic decime, sic altaris, vel ecclesiæ, aliquid tenuisse dignoscitur; idipsum si penitus deserere noluerit, ab abbate monachis que Majoris Mon : teneat. De portionibus vero presbyterorum quas ipsi de me usque tenuisse videntur licet eas eodem modo quo cætera memorato Sancto contulerim, sic tamen assentior fieri quemadmodum inter præsulem nostrum et abbatem supradicti loci concordia pari convenit. Quæcumque igitur ego Rualdus habere videbar sive propria, sive illa quæ de me tenebantur tam a presbyteris quam a laïcis ad altaria, ecclesias que pertinentia sanctæ Mariæ videlicet de Peregrino, Sancti Petri de

(1) Voir Philippe Labbe. *Sancta concilia*. Concile de Reims en 1049, sous le pontificat de Léon IX, n° 1429, f 1038 (Bibliothèque municipale de Nantes).

Radesio juxta castrum quod vocatur ad Sanctam Opportunam, Sancti Nazarii de Sinuario, sed et de Scublaco, de Donjio et de Varethda, omnia prorsus nihil excipiens pro redemptione animæ meæ, concessi beato Martino, ea sane ratione, ut horum omnium locorum, sit caput jam dicta ecclesia Sanctæ Mariæ de Peregrino. Ipsa competenti volo reparetur scemate, ipsa decenti tractetur honore, ibique si non a pluribus vel a duobus assidue, maneatur monachis. Hanc autem donationem a me factam, assensu voluntateque Orthuandis uxoris meæ, filii quoque mei, ac fratrorum Candelabri atque Iarnegonis, sororum que Immoquent, Orvalis et Cecilea, nec non hominum meorum (Titre de Marmoutier cité par dom Morice, religieux bénédictin, P. r. 1383).

TRADUCTION. — Par l'inspiration divine, moi Ruald, pour le rachat de mon âme et de celle de mes parents, je donne à perpétuité à Saint-Martin et aux moines de Marmoutier tout ce que je puis posséder en domaine, de l'église, de l'autel ou de la dime. De toutes les choses que je n'ai pas en domaine, mais que les prêtres ou les laïcs tiennent de moi, j'en fais don également au même saint. De sorte que quiconque maintenant jusqu'à moi croit avoir tenu quelque chose soit de l'autel, soit de l'église, s'il ne veut pas l'abandonner tout à fait, le tienne à l'avenir de l'abbé et des moines. Quant aux portions que les prêtres ont pu tenir de moi jusqu'à présent, je les donne de la même manière au même saint. Cependant, il conviendra que l'évêque et l'abbé de Saint-Martin s'entendent à ce sujet. C'est pourquoi tout ce que je pouvais avoir soit en propre, soit de ceux qui tenaient de moi, prêtres ou laïcs, appartenant aux autels ou églises de Saint-Martin du Pellerin, moi Roald je les donne et concède à Saint-Martin pour le salut de mon âme, à savoir :

L'église de Saint-Pierre en Retz auprès du château de Sainte-Opportune, de Saint-Nazaire-du-Golfe, d'Escou-

blac, de Donges et de Varades, sans en rien excepter (1). A cette condition que la dite église de Sainte-Marie du Pellerin soit le chef de tous ces lieux. Je veux qu'elle soit réparée par un ciment convenable; qu'elle soit traitée avec honneur et s'il n'y a pas un grand nombre de moines, qu'il lui en reste deux assidûment. Cette donation faite par moi a été confirmée par le consentement et la volonté d'Orhuande, mon épouse, de mon fils, de mes frères Candelabre et Iarnogon, de mes sœurs Innoguen, Orvale et Cécile, ainsi que de mes hommes (V. f° 7, l. XV, titre, et R. de Veillechêze. Notes sur le Pellerin).

En 1063, Quiriac, évêque de Nantes, donne l'église du Pellerin aux moines de Marmoutier. A cette époque, les évêques disposaient des églises en vertu de la décision du Concile de Reims déjà cité, obligeant tous les laïcs qui possédaient par simonie des autels et des lieux de prière à les remettre aux évêques (2).

Airard avait été chassé de l'évêché de Nantes. Il se rencontra dans l'abbaye de Marmoutier avec son successeur Quiriac, qui fit dresser l'acte suivant : « Que tous » sachent que nous avons accordé à Saint-Martin tout » ce que notre prédécesseur Airard lui avait accordé. » Nous concédons en outre, pour en jouir, le presbytère » de Sainte-Marie-du-Pellerin. »

L'évêque Quiriac confirma avec plus de détail l'acte précédent en 1065 :

« Moi Quiriac, évêque de Nantes, j'accorde aux » moines de Marmoutier tout ce que Rouaud a possédé » dans l'église de Saint-Pierre-en-Retz, auprès de Sainte- » Opportune, excepté le presbytère. J'accorde également

(1) Les anciens seigneurs du Pellerin pourraient avoir une origine commune avec les premiers vicomtes de Donges, de Saint-Nazaire et d'Escoublac (Ernest de Cornulier).

(2) R. DE VAILLECHÈZE. Notes sur le Pellerin.

» tout ce que Rouaud a possédé dans l'église de Sainte-
» Marie-du-Pellerin et le presbytère de la même église,
» pendant ma vie. Et, parce que Pontellum appelé aussi
» Peregrinum est de droit commun à notre église, les
» moines, chaque année, paieront à la fête des Saints
» Apôtres Pierre et Paul un denier d'or bon et très pur
» à l'église de Nantes. Si les moines sont tardifs et
» négligents à payer l'impôt, qu'il soit permis de les
» corriger légalement et de posséder pour toujours ce
» qui a été mis en leur possession. Du consentement et
» de la volonté de nos clercs, nous vous accordons cela
» d'après la règle et nous interdisons, par la sainte et
» vénérable Trinité, à tous nos successeurs d'y changer
» aucune chose et, à fin que le don soit conservé pour
» tous, nous l'avons fortifié de notre propre main,
» l'avons fait signer par nos clercs et avons ordonné de
» le sceller de notre sceau. »

En 1160, un Guillaume Bastard fut nommé chapelain du Pellerin.

On trouve dans les titres de Marmoutier la déclaration suivante sous la date de 1163 :

« Tous nos moines qui, dans la suite, appartiendront
» au monastère de Marmoutier, devront savoir que
» Guillaume Chubard, notre Major au Pellerin, préten-
» dait que lui et les siens avaient une abondante récolte
» dans notre grange du Pellerin et une place dans cette
» grange avec le trait de la dime. Venant enfin au
» monastère de Marmoutier, le jour de la fête de Marie-
» Magdelaine, dans notre chapelle, en présence d'un
» grand nombre de clercs et séculiers, il abandonna
» tous ses droits et notre vénérable abbé Robert lui
» adjugea et à ses successeurs, dans le dit Majorat du
» Pellerin, huit septiers annuels de la dîme apportée en
» cette grange » (1).

(1) Voir le titre IV du dossier du Prieuré du Pellerin.

Vers 1249, la seigneurie du Pellerin sort de la famille Bastard qui la possédait depuis près de deux siècles (1040).

En 1397, messire Nicolas Ducloux fut nommé Prieur du Pellerin (1).

Il y avait encore, en 1423, un Prieur et des moines qui célébraient le service divin, comme dans presque tous les Prieurés du diocèse.

En 1447, messire Simon de la Villéon fut Prieur et messire Coaynon curé du Pellerin.

Le Prieur était, en 1452, messire Olivier de la Villéon, le curé Hervé Coaynon et le recteur Marc Bernard.

Une contestation s'éleva contre l'abbé et les moines de Buzay, d'une part et le prieur et le curé du Pellerin, d'autre part. On la trouvera intégralement reproduite plus loin parmi les extraits des chartes concernant le Prieuré du Pellerin sous le n° 15 (2).

En 1480, Jean Tahouët fut nommé Prieur.

Par ses lettres datées de Nantes le 12 janvier 1486, le duc de Bretagne, François II, donna à Gilles de la Rivière, Vice-Chancelier de Bretagne et aux enfants de Jean de la Villéon la terre et seigneurie du Pellerin.

Messire Julien Le Roy fut, en 1586, nommé Prieur du Pellerin.

Un acte du 29 mai 1643 passé devant la Justice seigneuriale de Vigneu, en le Pellerin, sur la demande de messire Jean Guillet, recteur dudit lieu, y demeurant, constitue au profit de Frère Hudôsme Hardouin, religieux de Vertou et, depuis peu, Prieur du Pellerin, une rente de 15 deniers, plus un bon et compétent chapon accommodé.

En 1673, le Prieur Pierre Boucaud, nommé depuis

(1) Voir le titre 12 du dossier du Prieuré.

(2) Voir le titre n° 15 du dossier du Prieuré du Pellerin, ci-après.

1650), déclara, pour la formation du livre terrier (registre contenant le détail des droits et des rentes d'une terre seigneuriale) de la Vicomté de Loyaux en Fresnay, appartenant au roi, qu'en sa qualité de Prieur, il possédait :

1^o Une maison appelée le Prieuré, proche l'église, bornée d'un bout par le cimetière, d'autre bout par la vigne de la Dégaiserie, d'un côté par le chemin qui conduit de la Gaudarière à la vigne de la Grange, ou des Granges, de l'autre par le chemin conduisant à Brains ;

2^o Un canton de vigne, en Saint-Jean-de-Bouguenais, près le Clos du Chef-d'Ane, appartenant au seigneur de Vigneu ;

3^o Un autre canton de vigne sur le chemin de l'Ermitage, à la Noë du Surchaud ;

4^o Pour attache prise par le S^r Guillet, recteur du Pellerin à la muraille du jardin du Prieuré, 15 deniers et un chapon ;

5^o Sur un jardin, près le ruisseau de Chef-d'Ane, 2 matraz (madriers) en bois empavés sur l'un et l'autre côté entre les deux messes de Noël (ce ruisseau sépare les communes de Saint-Jean et du Pellerin).

Le Prieuré du Pellerin possédait, suivant la déclaration faite en 1679, 236 boisselées de terres, 168 hommées de vignes et diverses rentes en argent, maisons et colombiers.

Comme curé primitif, le Prieur pouvait célébrer le service divin aux quatre fêtes mobiles de l'année et il recevait alors les offrandes ou oblations. Il avait aussi le droit de dîmes sur certains héritages situés en Saint-Père-en-Retz, Sainte-Opportune et Saint-Jean-de-Boisseau. Il avait chapelle privative et autel au haut de l'église du Pellerin et plusieurs maisons situées dans la rue qui va au château.

En 1679, les revenus du Prieuré étaient de 1.100 livres ; ceux de la vicairerie de 500. Le Prieur avait le titre de curé primitif.

En cette même année, le vicaire perpétuel, Louis Josselin conteste ce titre au prieur Boucard ; mais, le Présidial de Nantes décida en faveur du Prieur par un arrêté du mois de juin (Chevas).

Extrait, en ce qui concerne la paroisse du Pellerin, de l'inventaire analytique des titres des Prieurés relevant de l'abbaye de Marmoutier situés dans l'évêché de Nantes, par M. de la Borderie (*Bulletin de la Société Archéologique*, T. VI, 1866, f° 279).

L'abbaye de Marmoutier avait, dans l'ancien évêché de Nantes, dix Prieurés : Béré, Châteauceau, Donges, Liré, Machecoul, Sainte-Croix de Nantes, Nort, Le Pellerin, Pontchâteau, Varades. Les titres de Châteauceau dépendant aujourd'hui de l'Anjou, sont dans le département de Maine-et-Loire. Les Prieurés de Marmoutier ont donc fourni aux archives départementales de la Loire-Inférieure neuf fonds distincts peu considérables quand au nombre des pièces, mais des plus importants pour l'histoire puisqu'ils contiennent les titres les plus anciens et les plus remarquables, sous le rapport de la beauté et de la bonne conservation, que possède présentement le dépôt de la Préfecture de Nantes.

Le fond du Prieuré du Pellerin forme une seule liasse dont l'analyse suit :

I. 1050. — Rouauld (Rualdus) Seigneur du Pellerin, donne à Marmoutier tout ce qu'il possédait de biens et droits ecclésiastiques dans les églises de N. D. du Pellerin (Sanctæ Mariæ de Peregrino), de Saint-Pierre-en-Retz à Sainte-Opportune (sancti Petri de Ratazio intra castrum quod vocatur ad sanctam Opportunam ; de Saint-Nazaire, Sancti Nazarii in Sinnuario ; d'Escoublac, de Seublaco ; de Donges, de Dongio, de Varades, de

Varethda, pour établir au Pellerin un Prieuré où résideront pour le moins deux moines. Témoins notables : Mathias, Comes (comte de Nantes); Ermangardis, uxor ejus; Rivallonus avunculus ejus (dom Morice 1-883, a publié cette charte d'après un autre exemplaire où se trouvent quelques différences et qui portait la souscription d'Airard, évêque de Nantes. (Original parchemin bien conservé, belle charte).

II. vers 1096. — Notice relatant que Norman qualifié de Cenagiator, a donné au Prieuré du Pellerin une part (paragium) des produits de l'église du Saut-du-Bois (clusa quæ est in saltu bosci) du consentement de David, maître Cénageur (magister cenagiator. Le Prieur du Pellerin Bouchard (Burcardus) donna 30^s à Norman et 12 deniers à David qui fut associé aux prières des moines, quand Bernard, abbé de Marmoutier yint à Nantes, en 1096. (Original parchemin).

III. XII^e siècle (1^{re} moitié du). — Notice relatant que Simon fils de Giquel (Judicalis) du Pellerin durant la maladie dont il mourut, remit aux moines dudit lieu les coutumes qu'il avait exigées violemment du Prieuré, telles que la taille (taliata), la corvée, le banc. Simon opéra cette renonciation en remettant à David, Prieur du Pellerin, un livre appelé *Manuel* que présenta audit Simon le prêtre qui était venu le visiter dans sa maladie. (Original parchemin).

IV. 1163. — Chirographe relatant l'accord conclu entre les moines de Marmoutier et Guillaume Chubart, lors maire de Saint-Pellerin (Santi Peregrini) touchant les droits qu'il réclamait dans la grange des moines et dont il finit par se désister entre les mains de l'abbé de Marmoutier qui lui donna, en compensation, une rente de 8 setiers de méteil sur la dime du lieu (original parchemin). (Extrait de dom Morice Pr. 1-649. Nota. Il n'est pas sûr que cette charte se rapporte au Pellerin qui n'a jamais été appelé Saint-Pellerin, tandis qu'il

y a, hors de Bretagne, une localité de ce nom.

V. XII^e siècle (fin du). — Lettre de X... ainsi désignée parceque le parchemin est déchiré à l'endroit de ce nom; mais, ce doit être Robert II, évêque de 1170 à 1184 et successeur de Bernard, évêque de 1147 à 1170, à G... évêque du Mans où il affirma qu'en sa présence et celle de plusieurs prêtres de l'église de Nantes, Bernard, prédécesseur (antecessor) dudit X... sur le siège de cette ville, est convenu avec les moines de Marmoutier qu'à la mort du curé actuel du Pellerin, les moines jouiront d'une part des oblations et autres profits de l'église du lieu et remettront l'autre part au curé qui sera pour lors. (Original parchemin était sans cachet).

VI. 1184-1198. — Charte de Morice, évêque et d'Arnoul, archidiacre de Nantes certifiant qu'Haimery, curé du Pellerin qui réclamait contre l'abbaye de Marmoutier les oblations et les dimes du Pellerin se désista de sa réclamation, en retour de quoi l'abbé de Marmoutier s'engagea de faire une rente annuelle de quatre livres jusqu'à ce qu'il eût pu le pourvoir d'une cure à sa convenance, à la nomination de Marmoutier, valant cent livres de rente ou plus et située dans l'un des diocèses d'Angers, du Mans ou de Tours. (Original parchemin).

VII. 1230. — Lettre de Henri, évêque de Nantes à l'abbé et aux religieux de Saint-Maixent. Il expose que Jean Grégoire, curé du Pellerin, église à la nomination de Marmoutier, a dessein de résigner en faveur de David, clerc et familier dudit évêque. Il prie, en conséquence, les moines d'accepter cette mutation et de nommer quelqu'un pour recevoir la résignation de Grégoire (anno Domini MCC triceximo)... S. C. augusti). (Il y a un espace mouillé après triceximo; mais, cet espace ne semble pas assez grand pour qu'on ait pu mettre autre chose que la première syllable du mot *mense*)

Henri fut évêque de Nantes de 1228 à 1235 (original parchemin était sans cachet).

VIII. 1290. — Le lundi avant la Saint-Thomas, apôtre. Charte de Durand, évêque de Nantes, où il déclare prendre Renaud, abbé de Saint-Florent de Saumur et Michel abbé de Toussaint d'Angers pour arbitres du différent mû entre lui, d'une part et, de l'autre, l'abbaye de Marmoutier à raison de ce qu'il voulait faire contribuer les Prieurs du Pellerin, de Varades et de Donges au paiement en nature des droits de procuration de concert avec les curés, quand lui évêque ou ses successeurs feraient leurs visites épiscopales aux églises du Pellerin, de Varades et de Pringuiau dépendant du Prieuré de Donges, ce que les moines de Marmoutier refusaient.

IX. — 1290. — Veille de la Toussaint. — Charte des moines et de l'abbé de Marmoutier Robert où ils déclarent agréer les abbés de St-Florent, de Saumur et de Toussaint d'Angers pour arbitres du différent mu entre eux et l'évêque de Nantes. (Original parchemin était sans cachet).

X. — 1397. — Cinq actes en latin de l'abbé du Couvent de Marmoutier ratifiant divers échanges, acquets et baillées faits par le Prieur du Pellerin (Il est nommé Nicolas de Clauso ; (du Clos ou du Cloux). — Trois de ces actes, 1, 2 et 3 contiennent l'aquisition par échange de dix hommées de vigne au Fief-de-Chaffré, paroisse du Pellerin. — Les deux autres 4 et 5, sont des baillées l'une de vingt (N° 4) l'autre de dix-huit hommées de vigne, en St-Jean-de-Bouguenais, au Fief du Prieur du Pellerin, dit Fief-de-Chef-d'Asne et sous la condition que les preneurs et leur hoirs feront les dites vignes bien et duement, ne pourront les aliéner ni les grever de dettes ou rentes et rendront au Prieur du Pellerin la quinte part des fruits. (Copie. papier du xiv^e siècle).

XI. — 1397. — 16 août. — Acte passé devant la Cour

de Nantes à Saint-Père-en-Retz par lequel le Prieur du Pellerin en retour de 4 hommées en la paroisse du Pellerin, au Fief de Chaffré, donne à Thébaud Caillaud 4 autres hommées de vigne en Saint-Jean-de-Bouguenais, au Fief de Chief d'Asne, à charge au dit Thébaud et à ses hoirs d'en payer au dit Prieur 4 deniers de rente annuelle. (Original parchemin sans cachet).

XII. — 1397. — 12 mars. — Acte passé par la Cour de Nantes à Saint-Père-en-Retz par lequel Etienne Fontaine et sa femme prennent du Prieur du Pellerin 8 hommées de vigne en Saint-Jean-de-Bouguenais à charge de les cultiver, eux et leurs hoirs et de rendre chaque an au dit Prieur la quinte part des fruits au bailleur Prieur du Pellerin Nicolas du Cloux. (Original parchemin sans cachet).

XIII. — 1406. — 5 Octobre. — Par devant la Cour de Nantes, baillée de 20 hommées de vigne au Fief de Chef d'Asne, paroisse de Saint-Jean-de-Bouguenais pour les preneurs en rendre la quinte au bailleur Prieur du Pellerin, Nicolas du Cloux. (Original parchemin était sans cachet).

XIV. — 1406. — 5 Novembre. — Par devant la Cour de Nantes, baillée de 5 hommées de vigne, paroisse du Pellerin pour les preneurs en rendre le quint au bailleur Prieur du Pellerin, Nicolas du Cloux. (Original parchemin était sans cachet).

XV. — 1447. — Copie 1452. — 3 Septembre (reproduction intégrale de cette pièce en raison de l'intérêt qu'elle présente pour l'histoire locale, dans la désignation des terres qui y sont mentionnées et qui ont conservé leurs noms). — Par notre Cour du Duc au Pellerin. Sur le débat qui peut s'élever entre humble religieux et honnêtes personnes les Abbé et Couvent de Buzay, d'une part, et Messire Olivier de la Villéon, Prieur du Prieuré du Pellerin, d'autre part ;

Sur ce que les dits Frère Olivier et Messire Marc

disent ou pensent dire contre les dits Abbé et Couvent, que les fruits, levées et revenus de dimes croissantes en la dite paroisse du Pellerin leur appartiennent de droit commun, en avoir la possession et en sont, eulx et leurs prédécesseurs, Prieurs, Recteurs et Curés du dit lieu du Pellerin propriétaires non seulement de l'an derren (dernier) le second, le tiers, le quart, le quint, le dix, le quinze, le vingt, trente, quarante, cinquante, soixante, quatrevingt, cent et plus étant, et par si longtemps qu'il n'y ait mémoire d'homme. Au contraire, sans aucun empêchement leur avoir été mis.

Et disent les dits Prieur et curé, ès dits noms que les abbé et couvent, pendant dix ans ou environ, par eulx, leurs hommes et députez, s'étaient avisés de les empêcher de jouir des dimes croissantes en étangs, vignes et terres arables qui sont sises en la dite paroisse du Pellerin c'est à savoir :

En clos de vigne et gageries de la Savartière (aujourd'hui les Savatières), le Breuil de Maude, les Boursardières (les Bossardières et terres étant en Buzay, Viève et les clos de vigne de la Grange nouvellement plantées et qui sont sises en la dite paroisse entre le chemin de Viève et le vieil hostel de Jean Veillet, sis devant le clos de la grange et, en amont d'eulx, abbé et couvent ; fait les dites levées, au montant, cent livres moins ou plus.

Et concluant vers eux, enfin, qu'ils ont fait tort : Cesser devront ne plus les lever ni repercevoir et domager.

Les abbé et couvent confessent bien avoir levé et joui des dites dimes, en disant le pouvoir faire de leur droit de fondation et en être en possession de si longtemps que par possession et droiture leur devait être acquis.

Ce que ne confessent pas les dits Prieur et Curé.

Sur les quelles chouses peut en suivre grand débat, involution de procès, longues plaidoiries qui pourraient prendre et avoir long temps. Pour lesquels empêcher

et afin de nourrir par amour et dilection entre eulx.

Sachent tous que par notre Cour du Duc, au Pellerin, se comparaissent et représentent au droit par devant nous, personnes établies, les dits abbé et couvent d'une part ;

Et les dits frères Olivier de la Villéon Prieur du Prieuré du Pellerin et Maistre Bernard Recteur et Curé du dit lieu, d'autre partie ;

Eulx et chacun se soumettant, et de fait se soumettent, promettent s'y conformer, accomplir et tenir, c'est à savoir :

Les dits abbé et couvent jouiront et devront jouir eulx et leur subcesseurs, pour le temps advenir, des susdits dimes et revenus des terres qui craiteront entre leurs foussez et leurs fez (fief) de Viève et de la Grange, le dit fez commençant au chemin du Pellerin à Vuez (Vüe) par le village de Viève en continuant au chemin par lequel on va de la Noue Espanix à la Bricolière.

Item jouiront et devront jouir lesdits abbé et couvent de la dime de leur dit clos de la Grange, auprès de la vieille maison de Jean Veillet et de la maison de Jean Florance, quelles vignes font et labourent, au quart, les dits abbé et couvent ; des dimes croissantes en leur dit fez de Viève tant en vignes, terres, généralement sans auculne chouse en réserve, sauf des dimes des veaux, droit de cure, neume (droit qui avait remplacé la part nuptiale ou repas de noce, un des principaux revenus des cures) et autres droits dus à cure dont ledit maistre Marc, curé recteur dessus dit, jouira pour lui et ses subcesseurs.

Les dits héritages dessus dits, sis en la dite paroisse du Pellerin, entre le ruisseau de la chaussée de Viève, du cousté vers le Pellerin, à la chaussée de l'étang, commençant du dit ruisseau au dit foussé et clousture du dit clos de la Grange se rendant au chemin par lequel on veit de l'hostel du dit Veillet à Chazy (Cheix)

par devant les dites vieilles maisons de Veillet et de Florance, se rendant d'icelui chemin, du dit village de Viève à la chaussée du dit lieu et entre les vignes du dit clos, de la Grange et le dit chemin qui conduit à l'hostel du dit Veillet à Chazy, vignes du dit Florance, d'une et d'autre parties.

De quelles chouses ci-dessus déclarées jouiront et devront jouir à jamais, pour le temps advenir les dits abbé et couvent et leurs successeurs sans aucuns débats ni empeschements que les dits Prieur et curé ni leurs subcesseurs puissent à aucune manière y mettre.

Et pour ce, jouiront les dits Prieur et curé du Pellerin des dimes croissantes en toutes et chacune des autres terres vagues et autres héritages étant en icelle paroisse du Pellerin.

Le seize juillet de cette même année 1452 maistre Hervé Coaynon, curé du dit lieu du Pellerin s'est soumis pour tous ces biens à notre juridiction et a recognu le bien jugé de tout ce qui précède.

XVI. 1471. 31 juillet. — Par devant la cour de Bourg-nouvel (en Mayenne) etc... (on ne voit pas bien pourquoi cette pièce se trouve dans le fond du Prieuré du Pellerin qui n'y est même pas nommé).

XVII. 1546. 9 décembre. — Aveu rendu au roi pour le Prieuré du Pellerin par M^e Arthur Avignon, Prieur commendataire. (Copie-papier).

XVIII. 1586. 21 mai. — Autre aveu rendu par Mathurin Le Roy, Prieur commendataire. (Original parchemin).

XIX. 1617. 13 juillet. — Ferme du Prieuré du Pellerin pour 350 livres, deux charretées de paille et une de foin par an, par frère Abraham Vannereau, Prieur de N. D. du Pellerin, demeurant au Prieuré de Saint-Philbert-de-Grandlieu. (Copie-papier).

XX. 1623. 10 juillet. — Autre ferme du dit Prieuré faite par le même Prieur. (Grosse originale papier).

XXI. 1643. 29 mai. — Arrentement d'une taiterye nouvellement bâtie contre la muraille de l'enclos du Prieuré du dit lieu par le Prieur Frère Hiérosme Hardouineau, religieux de Vertou. (Original papier).

XXII. 1652. 1^{er} octobre. — Réception par la Chambre des Comptes de Bretagne du serment de fidélité de Pierre Boucaud, Prieur commendataire de N. D. du Pellerin. (Original parchemin était sans cachet).

XXIII. 1659. — Sentence du Présidial de Nantes en faveur de Pierre Boucaud, Prieur commendataire du Pellerin pour le retrait de la pièce de terre des Champ-Rousse dépendant du Prieuré. (Deux pièces, l'une en papier, l'autre en parchemin très détériorée).

XXIV. 1671. 21 avril. — Aveu du Prieuré du Pellerin rendu par Guillaume Boucaud, comme procureur de son fils, Pierre Boucaud, Prieur commendataire, avec deux sentences de la Chambre des Comptes pour la réception de l'aveu du 2 mai 1671 et du 11 mai 1683 (2 pièces, minute de l'aveu, grosse originale des sentences parchemin).

XXV. 1675. 7 octobre. — Déclaration du dit Prieuré faite pour la réformation du domaine du Roi par Pierre Boucaud, avec la sentence des Commissaires portant réception de l'aveu du 9 mars 1680. (2 pièces minute et grosse originale-papier).

En 1682, le Prieuré du Pellerin était à la nomination du Roi et la collation de l'évêque de Nantes. Ses revenus se composaient de sa part des dimes et d'un pourprix assez considérable estimé 2.000 livres « mais chargé de 200 livres » que le Prieur donnait chaque année au recteur pour un vicaire et l'acquit de 2 messes par semaine ; plus, en outre, de très lourdes réparations d'entretien. (Voir archives départementales J. G. 56. Brevets des Recteurs).

A partir de la fin du ^{xvii}^e siècle, jusqu'en 1781, nous n'avons pu trouver trace des Prieurs du Pellerin résidant, sans doute, loin de leur Prieuré, si ce n'est du dernier nommé à cette date, M. Delfaut de la Barthe. Il appartenait à l'évêché de Sarlat, en Périgord et, en même temps que bénédictin, il était archiprêtre et curé de Daglan, en cet évêché.

D'après les explications données à M. l'abbé Blanchet, professeur au pensionnat Saint-Stanislas, par notre ancien et honoré collègue M. Espitallié Lapeyrade, ce M. Delfaut de la Barthe était son grand oncle. On le voit cité dans l'ouvrage de l'abbé Grégoire. « Etat du clergé de Nantes en 1790, f° 81 ». Il fut nommé député du clergé de la Dordogne à l'Assemblée Nationale. Emprisonné aux Carmes avec beaucoup d'autres ecclésiastiques, il y fut massacré le 2 septembre 1792. (Archives municipales).

La maison du Prieuré, placée en bordure sur le chemin de Brains, se compose de deux pièces au rez-de-chaussée et d'autant au 1^{er} étage. Elle mesure environ 8 mètres en façade sur 7 en largeur.

Autrefois elle était flanquée, à sa gauche, d'un portail plein cintre que nous avons connu, mais dont il ne reste plus aujourd'hui qu'un montant de pilier de près de 4 mètres de haut appuyé au mur de la maison et, de l'autre, un soubassement d'un mètre 30 au-dessus du sol, joignant le mur du vieux cimetière. Ce portail servait d'entrée aux charrettes pour se rendre aux servitudes. Il semble, autant qu'on en peut juger par ce qui reste, remonter à une époque assez reculée.

Une grande construction se distingue des autres bâtiments d'exploitation. C'est un vaste magasin couvert en ardoises. Il paraît fort ancien quoiqu'en assez bon état et l'on est en droit de supposer que c'est là la grange parfois citée dans les chartes dont nous avons donné ci-dessus l'analyse où l'on accumulait les dimes et la vendange à l'époque des moissons, témoins les deux

antiques pressoirs qu'on y voit encore. Ce qui paraît également confirmer cette hypothèse c'est un faitage soigné soutenu, au milieu, par de forts poteaux descendant perpendiculairement sur des poutres transversales appuyées, à leurs extrémités, sur le sommet des murs latéraux. A remarquer aussi, pour accéder à la Grange, une petite porte plein cintre, à l'ouest, qui communique actuellement de la Grange dans une servitude contiguë d'époque plus récente.

On peut voir aux archives départementales que, le 14 octobre 1791, on adjugea le clos des Charosses ou Champs-Rousse et les terres et bâtiments dépendant du Prieuré, près le bourg, pour la somme de 17.600 livres.

Nous tenons en finissant cet essai à exprimer toute notre gratitude à M. Léon Maitre, le distingué conservateur des archives de la Loire-Inférieure et notre aimable ancien Président qui nous a suscité l'idée de tenter une monographie du Prieuré du Pellerin. C'est lui qui nous a indiqué les sources où nous pourrions puiser, sources auxquelles avait déjà fait de nombreux emprunts, grâce au concours de M. Ramet, ancien archiviste du département, son vieux condisciple, notre père M. René de Veillechêze dans ses notes sur cette commune dont il fut environ 30 ans le maire en même temps que, pendant un certain nombre d'années, le Conseiller général du canton.

A. DE VEILLECHÊZE.

QUELQUES NOTES

sur

l'Eglise de BRAINS

Dans le courant de 1903, en remuant des terrains pour élargir le chemin de grande communication qui contourne l'église de Brains, canton de Bouaye, en ce département, on mit à découvert, entre la sacristie actuelle et le chemin, sur un emplacement jadis occupé par l'ancienne église, les ossements de deux corps placés de l'Est à l'Ouest, l'un d'un vieillard sans doute dont les maxillaires ne possédaient qu'une dent, l'autre d'un adolescent de 15 à 16 ans dont le râtelier était intact. En l'absence du curé, l'abbé Olivier, les cantonniers interrogés déclarèrent, à son retour, avoir transporté ces ossements au cimetière. On ne trouva près d'eux aucune indication concernant leur personnalité ; mais, par l'endroit même où ils reposaient, c'est-à-dire près de l'ancien autel, il est permis de supposer qu'ils appartenaient à la famille de Cornulier qui, ainsi qu'on le verra ci-après, avait dans le chœur une sépulture privilégiée. Nous devons reconnaître que rien, dans la généalogie de Cornulier, ne justifie cette hypothèse, si ce n'est le privilège confirmé par un arrêt de Parlement.

Jean de Cornulier, chevalier, chef de la branche de Lucinière, né a Nantes le 15 avril 1574, Grand Maître Enquesteur et Général Réformateur des Eaux, Bois et Forests au département de Bretagne, épousa en cette ville, le 24 septembre 1603, Marguerite Le Lou, de la famille Le Lou de la Biliais, dont il eut au moins quatorze enfants.

Son fils, Pierre de Cornulier, S^{gr} de Lorière, du

Pesle, du Branday, de la Grande Haye et de la Moricière, dans les paroisses de Brains, Saint-Léger et Port-Saint-Père, né le 5 octobre 1619, hérita des charges de son père. Marié à Françoise-Josèphe du Plessier, fille de René-Louis S^{gr} de Genonville, en Vüe, il reçut de son beau-père, à valoir sur la dot de sa femme, un vaste terrain vague nommé « Papolin » situé en la paroisse de Brains, qu'il avait lui-même afféagé du Roi en 1640. Pierre de Cornulier s'appliqua à en former une terre qu'il nomma Lorière. Il y bâtit un manoir et y ajouta, par acquet, les anciennes terres et seigneuries du Pesles et dépendances.

Par suite de l'intérêt qu'inspire toujours ce que l'on a créé, il préféra le nom de Lorière aux autres, quoique le Pesle fut une haute Justice et eût un domaine fort étendu, tandis que Lorière n'avait pas de juridiction. C'est sous cette dénomination de « M. de Lorière » qu'il fut généralement connu et elle s'établit si bien qu'elle prévalut encore dans sa postérité durant deux générations après lui, en sorte que le nom de Lucinière qui souvent, seul, aurait servi à désigner le chef de sa branche, ne fut réellement repris que par son arrière-petit-fils, cette terre étant plus importante, plus décorée et plus ancienne dans la famille.

Ces explications préliminaires données, nous citons ci-après le nom des personnes de la descendance de Pierre de Cornulier et de Marguerite Le Lou qui, d'après M. Ernest de Cornulier-Lucinière, l'auteur distingué du dictionnaire des terres et juridictions de l'ancien comté nantais et de la Généalogie de la famille de Cornulier, furent enterrées dans l'église de Brains.

1^o *Françoise-Josèphe du Plessier*, femme de Pierre de Cornulier, dénommée ci-dessus, mourut à Lorière le 22 avril 1680 et fut inhumée sous le banc seigneurial de la famille de Cornulier, du côté de l'Evangile, dans le chœur de l'église de Brains dont elle était devenue la *Fondatrice* et la *Prééminencièr*e en la rebâtissant, privi-

lège dans lequel ses descendants furent maintenus par un arrêt du Parlement de Bretagne du 21 avril 1752. Son mari et elle avaient aussi fondé, en 1756, une chapelle avec un bénéfice à leur manoir de Lorière.

2° Un de leurs nombreux enfants, Jean-Baptiste de Cornulier, S^{gr} du Pesles, etc., habitait ordinairement sa maison du Pesles. Il épousa en premières noces, à Nantes, le 16 mars 1683, *Louise Raguideau*, fille d'un Président à la Chambre des Comptes de Bretagne, qui, six ans plus tard, mourut, le 26 novembre 1689 et fut inhumée dans le chœur de l'église de Brains (v. f^o 126 de la Gén^{ie}). Est-ce ce même Jean-Baptiste de Cornulier, et les prénoms comme les dates portent à le croire, qui, de 1685 à 1708, posséda l'importante châtellenie de Jasson et Malnoë s'étendant dans les paroisses de Brains, le Pellerin et Cheix ?

3° Une autre fille de Pierre de Cornulier et de Françoise du Plessier nommée *Françoise-Elisabeth* dame de Lorière, née à Nantes le 30 novembre 1650, mourut, sans alliance, à Lorière le 2 octobre 1727 et fut enterrée dans le chœur de l'église de Brains; sous le banc seigneurial de la famille de Cornulier. Elle vivait retirée à Lorière, ne s'occupant que de bonnes œuvres et longtemps sa mémoire est restée en bénédiction dans le pays où on la considérait comme une sainte. Elle ne quitta qu'une fois sa retraite; ce fut pour aller voir à Paris, quand elle entra définitivement aux Carmélites, M^{me} de la Vallière, sa parente, qui, en son enfance, avait été son amie (V. f^o 128).

Lorsque, vers 1875, l'abbé Lescaudron entreprit la reconstruction de l'église de Brains, grâce aux 30.000 fr. donnés à cette intention par une demoiselle Turquety, on retrouva dans le chœur les restes des personnes ci-dessus mentionnées qui, les travaux achevés, furent réintégrés dans le transept Est de l'église nouvelle en avant et à toucher la porte du confessionnal.

L'Amiral de Cornulier-Lucinière, maire de Nantes en

1874, informé de ce qui avait été fait à l'égard de ces restes par le curé Lescaudron, bien que n'ayant plus aucun intérêt dans le pays, offrit le vitrail du milieu du transept Est au bas duquel se voient les armes du chef de la branche, Jean de Cornulier-Lucinière et celles de sa femme Marguerite Le Lou : *Cantonné aux 1 et 4, d'azur au rencontre du cerf d'or sommé d'une moucheture d'hermine d'argent* qui est de Cornulier — aux 2 et 3 : *d'argent à deux fasces de gueules chargées de 5 étoiles d'or*, ancien blason des Le Lou de la Biliais, d'après le comte René de Saint-Pern, petit-fils par alliance de M. Ernest de Cornulier et petit-neveu de l'Amiral.

Dans le nouveau chœur, à l'Ouest, autre vitrail orné d'armoiries d'alliance : *de gueules au chef d'or chargé de 3 croisettes au pied fiché d'azur*, qui est Binet de Jasson, *d'azur au dextrochère armé d'or* qui est de Cadoudal.

25 ans plus tard, en 1900, l'église de Brains fut complètement achevée par l'édification de son clocher, avec le large concours de M. Pierre de la Championnière, propriétaire de la terre patrimoniale du Plessis voisine du bourg. Il a, en outre, fait don à la paroisse d'une horloge et de la plus grosse des quatre cloches qui a reçu le nom de *Suzanne* en souvenir de son aïeul Pierre-Suzanne Lucas de la Championnière, auteur des « Mémoires sur la guerre de Vendée » à laquelle, pendant près de trois ans, il prit une part des plus actives. Le donateur, son petit-fils, en a été le parrain et son arrière petite-fille Fanny la marraine.

En 1789, Antoine-Alexandre Méchin, né à Bouin le 13 janvier 1746, était, depuis déjà sept ans, curé de Brains. Secrétaire de l'assemblée électorale, il y fut, le 15 septembre, élu député du clergé à l'assemblée nationale, et alla y siéger. Ayant été inscrit au nombre des prêtres qui avaient prêté le serment le 3 janvier 1791, il rétracta son serment dans le sens de celui de l'évêque de Clermont. Puis, il revint sur cette déclaration et, le 13 février suivant, il adressait de Paris une lettre d'en-

voi au département de la Loire-Inférieure avec un certificat de sa prestation de serment du 3 janvier signé : Méchin, député de Nantes et curé de Brains. Il avait conservé sa cure et revint l'administrer à la fin de 1791. Très mal accueilli par ses paroissiens, il se retira à Machecoul. D'après différents auteurs, M. Kerviller entre autres, il y aurait été massacré, dans une rue de cette ville, le 11 mars 1793, en même temps qu'un M. Maupassant. Mais M. A. Lallié, dont les recherches sont si précises, de même que la famille de l'ancien curé de Brains, près de laquelle il s'est renseigné, n'ont pu découvrir l'exactitude de cette assertion.

A en croire la tradition, il ne se serait éloigné de Brains qu'à la suite d'une promenade forcée, en chemise, autour de son église, sous les yeux de la population mécontente.

A. DE VEILLECHÈZE.

NOTES

sur les

ILES d'AINDRE et AINDRETTE

La Légende de Saint Hermeland

A deux lieues au-dessous de Nantes, plantée au milieu du vieux lit de la Loire, entourée au levant, au nord et au couchant, de prairies et de terrains d'alluvion, s'élève une vaste colline rocheuse sur laquelle s'est fixée de temps immémorial une rude agglomération de



marins et de pêcheurs. Par son altitude, sa population nombreuse et sa superficie, aussi bien que par son passé

historique, elle mérite d'attirer l'attention. C'est le chef-lieu de la commune d'Aindre.

Le christianisme fut introduit dans notre contrée dès le III^e siècle; mais, ce ne fut que du VI^e au VII^e, dit Verger (*Manuscrit de la Bibliothèque de Nantes*), que l'on établit les paroisses de la rive droite de la Loire. Saint Pasquier, évêque de Nantes, sollicita de l'abbé des Fontelles, au pays de Caux, l'envoi de quelques religieux pour fonder un monastère. Cet abbé lui envoya Hermeland accompagné d'une douzaine de moines. Ils choisirent pour retraite l'île désignée dans les vieux titres sous le nom d'*Antrum*, dont plus tard on fit *Aindre*. Grâce aux libéralités de l'évêque Pasquier et des bourgeois de Nantes, le monastère fut construit en deux ans. Seize années plus tard, saint Hermeland y fit élever deux églises sous les invocations de saint Pierre et de saint Paul.

Le 24 juin 843, le monastère fut ravagé par les Normands qui descendaient la Loire après avoir saccagé la ville de Nantes. Transportés en partie à Loches, les restes du Saint, mille ans plus tard, en 1848, ont été rendus à notre diocèse.

Budic, fils de Judicaël, comte de Nantes, en 1005, fit bâtir, près du monastère, sur le haut de la colline, un château dans lequel fut célébré, en 1026, le mariage de Judith, sa sœur, avec Alain Caignard, comte de Cornouaille (Verger). Les seuls vestiges, soit de l'abbaye, soit du château de Budic, se bornent à quelques ruines auprès du calvaire actuel. On y a trouvé, vers 1860, des cercueils en pierres calcaires. Deux de ces cercueils, dit M. Bizeul, servaient d'auges à la porte de l'ancienne poste aux chevaux de Treillères.

Vers 1789, existait à la Basse-Aindre une très curieuse chapelle en ruine dédiée à Saint Léger. Elle fut détruite et le sol enclavé dans une propriété privée. Pour la remplacer, le prieur d'Aindre fit construire près du Calvaire, à quelques pas de l'ancienne et sous le même

vocable, une nouvelle chapelle un peu plus petite (*Vie de Saint Hermeland*, par E.-G.-Mazeau, imp, 1848). Rappelons encore qu'à la fin du xviii^e et au début du xix^e siècle, c'est de Nantes que partaient ces hardis capitaines de corsaires, dignes émules de ceux de la Manche, qui ont fait payer cher aux Anglais les revers qu'infligeaient aux nôtres leurs vaisseaux de haut bord (Voir, à la Bibliothèque publique, à ce sujet, les Oubliés cors. le *Chéry*, par S. de la Nicollière, 1893). Le *Chéry*, de 600 tonneaux, armé de 20 canons, ayant rencontré de nuit, le 5 janvier 1798, la frégate anglaise la *Pomone*, de 40 bouches à feu, qui semblait fuir devant lui, engagea le combat. Son commandant Chassin, capitaine de frégate, ayant eu dès le commencement de l'engagement la poitrine traversée par un biscayen, fut remplacé par le deuxième capitaine, Isaac Boquein, de la *Basse-Indre*, qui ne consentit à se rendre qu'au moment où le navire, désarmé, les poudres noyées, sa mâture abattue, coulait bas. Nous avons connu, dans sa verte vieillesse, vers 1850, ce vaillant officier dont la belle tête martiale exprimait une mâle et calme énergie. Au nombre de ses lieutenants figuraient Pierre-Jean Praud de la Nicollière, père de notre vénérable ancien président, et Pierre de Veillechêze, notre aïeul (archives privées).

En face d'Aindre, à la gauche du cours de la Loire, existe une île plus petite, portant primitivement le nom d'*Antricinum*, changé plus tard en celui d'Aindrete. En 1427, elle faisait partie du domaine ducal. Avec le roi de France, Henri II, dernier duc de Bretagne, Aindrete fut englobé dans le domaine royal. Henri III la donna à son beau-frère, Philippe Emmanuel, duc de Mercœur, qui, par son mariage avec Marie de Penthièvre, avait des prétentions au Duché de Bretagne dont il avait été nommé gouverneur en 1582. Ce prince, en 1594, fit, sur un plateau de rochers situé au centre de l'île, élever, à la place de constructions plus anciennes, un château

qui existe encore. On raconte que, lorsqu'il y séjournait, il aimait à aller méditer dans le petit hermitage qui s'est conservé jusqu'à ce jour à l'extrémité occidentale et qui, au commencement du *viii^e* siècle, à en croire la tradition, servit de retraite à Saint Hermeland. Les ennemis du duc, au fait de ses habitudes, auraient, en 1597, projeté de s'emparer de sa personne en ce lieu qu'il affectionnait. Mais, prévenu à temps, il déjoua leur projet.

La petite chapelle, consacrée à des usages profanes pendant la Révolution, a été rendue au culte par l'Administration de la marine en 1845 (*Vie de Saint Hermeland déjà citée*).

Plus tard, en 1642, l'île d'Aindrete appartenait à Louis du Plessier, S^{gr} de Genonville, en Vüe. Le Roi l'échangea avec lui contre le fief du Pont-en-Vertais et la prairie de Biesse situés dans la banlieue sud de Nantes (*Vie de Saint Hermeland*, f^o 110, et E^t de Cornulier, dict. des terres et jurid. de l'ancien comté Nantais). Ce Louis du Plessier, par le mariage de sa fille Françoise, le 24 septembre 1603, avec Pierre de Cornulier Lucinière, était un aïeul en ligne maternelle, de l'amiral de Cornulier, maire de Nantes en 1874, et de son fils, le général de division comte de Cornulier Lucinière.

En 1778, le célèbre Lieutenant Général de Police, Gabriel de Sartine, devenu Ministre de la Marine, établit à Indret une fonderie de canons qui fut transférée à Lorient en 1828. C'est aujourd'hui l'établissement national d'Indret dont le vieuxchâteau de Mercœur abrite l'état-major (*Vie de Saint Hermeland*).

LÉGENDE DE SAINT HERMELAND

D'une puissante famille de Nimègue, à en croire les uns, de la ville de Noyon, selon d'autres, celui qui devint Saint Hermeland fut de bonne heure placé à la cour d'un roi de Neustrie, descendant de Clovis. Séduit

par sa solide instruction et par sa bonne grâce, le prince se prit pour lui d'une vive et profonde affection. Frappé de son penchant à l'isolement, il le fit chevalier, le nomma son échanson et voulut l'unir à une dame jeune et belle, fille d'un de ses conseillers, espérant ainsi le retenir près de lui.

« Mais, l'amour de Dieu qui avait embrasé son cœur » ne put être estouffé par ces offices lesquels ne le » surent divertir de sa première résolution ni induire » à condescendre à un party si avantageux. Il pressa tant » et si souvent importuna le roy qu'enfin il en obtint son » congé et le remerciant, ostant son collier d'or et décei- » gnant son espée, les posa à ses pieds, sortit de la cour » et alla droit se rendre au monastère de Fontenelle en » Neustrie. S'étant jeté aux pieds de l'abbé Lombard, il » postula l'habit de St-Benoist lequel peu après, il » reçut au grand contentement des autres moynes qui se » promettaient quelque chose de grand de ce nouveau » religieux.

» En ce temps là, étoit évêque de Nantes un Sainct » personnage nommé Pasquer qui envoya vers Lambert, » abbé de Fontenelle, luy demander Hermeland et » quelques autres de ses compagnons pour peupler un » monastère qu'il vouloit bâtir en son diocèse. Le bon » abbé ayant lu la lettre de l'évêque en loua Dieu et » en conféra avec ses religieux tous lesquels, bien qu'il » leur fascha de se défaire d'Hermeland, y consentirent » et luy nommèrent douze autres moynes pour aller avec » luy, lesquels ayant pris la bénédiction de l'abbé, se » rendirent à Nantes où St-Pasquier vint au devant » d'eux suivy de son clergé et de tout le peuple, Sainct- » Pasquier les logea dans son manoir épiscopal.

» Le lendemain, les saincts Pasquier et Hermeland » s'embarquèrent dans un bateau que l'évêque avoit fait » équiper au port de la Fosse de Nantes et ayant fait » prière à Dieu, il levèrent la voile, dévalèrent la rivière » de Loyre et furent portés à la rade d'une isle appelée

» *Aindre* qui est une des plus belles de cette rivière,
 » près de laquelle il y avait une autre isle nommée
 » *Aindrette* en laquelle se trouvait, autrefois, une cha-
 » pelle de Saint-Martin, Le bateau, arrivé à la rade
 » d'Aindre, s'arrêta tout court, ce qui fit connaître aux
 » sains que c'étoit le lieu qu'ils devoient choisir. Après
 » l'avoir visité, ils retournèrent à Nantes et ayant tracé
 » le plan futur du bâtiment, les ouvriers furent appelés
 » de toute part. Saint Hermeland ayant amassé en ce
 » lieu un grand nombre de religieux, menoit une vie
 » plus d'ange que d'homme, de sorte que l'odeur de ses
 » rares vertus s'espandit non seulement par la Bretagne,
 » mais encore par toutes les provinces circonvoisines.

» Allant, une fois, par pays, il fit rencontre d'un Comte
 » Breton nommé Arnould, homme meschant et vicieux.
 » Le saint abbé le salua et puis le reprimanda doulce-
 » ment, luy remonstrant l'énormité de ses vices. Déjà
 » les satellites mettoient la main à l'épée n'attendant
 » que le commandement de leur maistre pour courrir
 » sus au saint et à ses confrères. Mais Dieu touscha
 » tellement Arnould qu'il l'escouta patiemment, le re-
 » mercia et luy promit de s'amander, le suppliant de
 » prier pour luy et descendant de cheval, fit tirer une
 » bouteille de vin que ses gens portoient et pria le saint
 » de boire à sa santé. Mais, quand ce vint à verser, il ne
 » s'y trouva qu'une petite goutte. Le Comte rougit de
 » honte ; mais, Saint-Hermeland ayant fait le signe de
 » la croix sur la bouteille, elle se trouva si pleine qu'elle
 » versa sur les mains et manchettes du Comte qui but de
 » ce vin comme aussy toute sa suite qui estoit de six
 » hommes, Saint-Hermeland et ses moynes et, après,
 » se trouva pleine encore. Ce que voyant le Comte, il
 » s'agenouilla devant le saint abbé et ayant reçu sa
 » bénédiction, poursuivit son chemin. En mémoire de
 » ce miracle, cette bouteille fut recherchée et rendue au
 » monastère d'Aindre et se montroit aux pèlerins qui y
 » alloient par dévotion.

» Un caresme, un de ses moynes se promenant avec
» luy sur le bord de la rivière, luy récita qu'un bour-
» geoys de Nantes avoit depuis peu pris une lamproye
» d'excessive grandeur. Pensez-vous pas, répondit-il,
» que s'il plaisoit à N. S. il ne nous en donneroit pas
» une aussy belle ? Il n'eût pas plus tôt achevé, qu'une
» lamproye nageant à fleur d'eau se vint rendre à eux,
» laquelle ils coupèrent en trois et en envoyèrent 2
» parts au monastère, retenant pour eux la troisième.

» Se voyant déjà caduc et penchant vers le tombeau,
» il se retira, dit dom Lobineau, en solitude à Aindrete
» pour éviter les saluades et visites des pèlerins tant
» estrangers que Nantois. Sentant sa fin approcher, il
» estandit modestement son corps usé de vieillesse et
» d'austérité et, recommandant son esprit à Dieu, il
» expira tranquillement, sans douleur, au milieu de
» ses frères à un âge très avancé, en l'an 720.

» Il fut ensevely au cimetière commun des religieux.
» Saint-Hermeland apparut à l'un deux nommé Sadra-
» cunte et de la lumière qui l'environnoit esclairsa toute
» la chambre, lui révélant toute la gloire de laquelle il
» jouissoit au ciel. Il lui commanda de dire à l'abbé
» David qu'il levast son corps du lieu où il estoit et le
» fit honorablement ensevelir en l'église et monastère,
» près le maistre-autel, puis disparut. Le moyne Sadra-
» cunte récita cette apparition à son abbé, lequel assigna
» jour pour faire faire cette translation, auquel il leva
» ce saint corps et le porta en l'église de Saint-Pierre
» d'Aindre où il fut révééré d'une grande multitude de
» peuple qui s'estoit trouvé à cette solennité et qui fut
» recrée d'une souëfve odeur qui sortit de ce saint
» corps et, durant trois jours, parfuma toute l'église ».

(Voir le rapport de M. St^{ne} de la Nicollière sur
une pierre tombale du viii^e siècle, de l'abbé d'Aindre.
L'auteur de ce rapport croit, avec une très grande
probabilité, que le tombeau qui recouvrait cette curieuse
dalle funéraire étoit celui du moine Sadracunte, ou

mieux Sadrovertus, ami et disciple de Saint Hermeland. Ce précieux spécimen de l'art sous la première race est, aujourd'hui, l'un des plus importants monuments déposés au Musée archéologique de Nantes).

Les historiens de Saint Hermeland ne sont pas d'accord sur la date de sa naissance et de son décès. D'après la biographie très curieuse, mais sans nom d'auteur, publiée chez Mazeau, à Nantes, en 1848, il serait né entre 640 et 645, et, d'accord avec dom Lobineau, décédé vers 720 (biographie f° 129). Ce qu'il y a de certain c'est que Saint Hermeland a laissé, de son séjour en notre contrée, un souvenir impérissable. A la Basse-Aindre, on retrouve sur la partie supérieure de la colline, de rares vestiges de son monastère détruit par les Normands. A Indret existe encore, à l'extrémité occidentale de l'île, le petit hermitage où il s'était retiré à la fin de sa vie. Il est le patron de six paroisses dans notre diocèse : Aindre, Aindrette, Bonaye, Guenrouët, Saint-Herblain et Saint-Herblon. Enfin, dans la Basse-Loire, son nom est donné au baptême à nombre d'enfants de pêcheurs, de marins et de cultivateurs.

L'église de Nantes célèbre sa tête le vingt-cinquième jour de novembre.

Les quelques brèves notes concernant les lieux témoins de la vie et des travaux apostoliques de Saint Hermeland pourront, nous l'espérons, intéresser le lecteur et tenir lieu de modeste cadre à la curieuse légende que nous ont transmise nos vieux chroniqueurs. Elle remonte à tant de siècles que, fut-elle entachée de quelques erreurs, elle n'en demeurerait pas moins captivante. Il en est souvent des vieilles légendes comme des récits de vieilles gens.

A. DE VEILLECHÈZE.

GROS BLANC A LA COURONNE
DE JEAN IV, DUC DE BRETAGNE



La numismatique du duché de Bretagne et principalement celle des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles offre souvent aux collectionneurs des surprises agréables.

Il arrive quelquefois que des monnaies connues seulement par les documents, ou dont l'existence est simplement soupçonnée, enfouies aux époques troublées de notre histoire, apparaissent dans les trouvailles, pour enrichir nos musées et nos collections.

C'est aux règnes de Charles de Blois et de Jean IV, qui ont donné à la numismatique bretonne une si grande quantité de monnaies, que l'on rencontre le plus grand nombre de ces monnaies retrouvées.

Beaucoup des monnaies de ces deux princes n'ont eu cours que pendant une durée très limitée, comme du reste leurs prototypes ; car elles étaient presque entièrement, pour la période de 1341 à 1364, imitées de celles des rois de France Philippe VI, Jean II et Charles V, contemporains de nos princes bretons.

La plupart des monnaies de ces rois, à peine émises, étaient décriées afin de faire des émissions à plus bas titre ; aussi quelques unes sont-elles d'une excessive rareté, quand elles ne sont pas restées uniques.

Cette imitation des monnaies royales était causée par la pénurie dans laquelle se trouvait le trésor de guerre des deux compétiteurs. Ils émettaient leurs monnaies à un titre beaucoup plus bas que celui des monnaies royales et, les faisant circuler au même cours que ces dernières, ils bénéficiaient de la différence du titre.

Quelques unes des monnaies ducales étaient imitées avec une telle servilité qu'il était impossible à un œil non exercé d'en reconnaître la différence ; la pièce que je présente en est la preuve la plus convaincante.

Le n° 1 en tête de cette notice, donne le gros blanc à la couronne de Jean II, roi de France, prototype du gros blanc à la couronne de Jean IV, duc de Bretagne : +IOHANNES°DEI°GRA entre deux grènetis, légende extérieure : BNDICTU : SIT : NOME : DNI : NRI : DEI : IHV : XPI entre deux grènetis ; dans le champ, croix pattée, cantonnée d'une fleur de lis aux 2^e et 3^e cantons. R/ Bordure de douze fleurs de lis enfermées dans des cercles, séparées par des I ; dans le champ, entourant une grande couronne à pinacle ornée de trois fleurs de lis, dont deux séparent la première et la dernière lettre du reste de la légende : F RANCORV°RE X. Poids, 3 gr. 10.

Le n° 2 représente l'imitation de la même monnaie par Jean IV, duc de Bretagne : +IOHANNES°DEI°GRA entre deux grènetis ; légende extérieure : BNDITV : SIT : NOME : DNNRI : DEI : IHV : XPII entre deux grè-

netis ; dans le champ, croix pattée, cantonnée d'une fleur de lis aux 2^e et 3^e cantons. R/ Bordure de douze fleurs de lis enfermées dans des cercles, séparées par des I ; dans le champ, entourant une grande couronne à pinacle ornée de trois fleurs de lis, dont deux séparent la première et la dernière lettre de la légende : B RTANORVM DIS X. Poids, 2 gr. 31.

Comme on le voit, tout est semblable dans le droit des deux pièces ; la première légende, grâce à la similitude du nom du roi de France et de celui du Duc, ne présente pas la moindre différence ; dans la deuxième légende, une lettre est retranchée dans le premier mot ; les quatrième et cinquième mots sont confondus ensemble ; au septième mot, le I n'est pas lié à l'H ; le huitième mot est terminé par deux I au lieu d'un seul.

Les revers de ces deux pièces paraissent calqués l'un sur l'autre, les légendes seules diffèrent ; le monnayeur breton remplace la légende française : FRANCORV^o REX par celle-ci B RTANORVM DIS X et pour que le trompe l'œil soit complet, il supprime l'I de Britanorum. Cependant il oublie le point creux séparant les deux mots ; mais, pour rendre plus parfaite la similitude entre les mots REX & DVX, à la lettre V de ce dernier mot il substitue la lettre peu usitée IS.

Il est toujours intéressant de dater d'une manière précise une monnaie du moyen âge ; ici la chose est facile, puisque nous avons un prototype daté par les ordonnances du roi de France.

La première ordonnance que je relève dans l'ouvrage de M. de Sauley (1) est ainsi conçue : « Du 26^e jour de » mars 1356 jusqu'au 23^e jour de janvier 1357 ensuyvant, » feist l'on gros denier d'argent à la couronne, qui » eurent cours pour 10 deniers tournois la pièce à

(1) Recueil des documents relatifs à l'histoire des monnaies de Philippe II à François I, par M. de Sauley, page 58, col. 2.

» 5 deniers de loy (1) argent le Roy et de 5 sols
» 10 deniers de poix au marc de Paris. » C'est à dire de
» 70 pièces au marc, le sol valant 12 deniers.

La deuxième ordonnance est du 23 novembre 1356 (2).
« Le 23 novembre 1356, fut fait l'ouvrage qui ensuit :
» Gros deniers blancs à 4 deniers de loy (3) argent le
» Roy et de 22 grains de poix, au feur de 80 pièces au
» marc, ayant cours pour 12 deniers tournois la pièce.
» Le marc d'argent alloyé à la dite loy de 4 deniers et
» au-dessus, valloit la somme de 7 livres 8 sols tour-
» nois. »

Le manuscrit 5524 de la Bibliothèque Nationale contient, f^o 87, un dessin de cette monnaie appelée : gros denier d'argent, gros blanc ou denier blanc ; toutes ces dénominations se rapportent à notre pièce. Voici la description accompagnant le dessin : « Fleur de lys, FRANCORV REX ; grande couronne. R/IOHANNES DEI GRĀ, croix cantonnée d'une fleur de lys aux 2^e et 3^e cantons. » M^s 5524, f^o 87 recto et verso. Registre Lantier, f^o 76, recto et verso.

Cette pièce est identique à notre n^o 1, quoique la description n'en soit pas complète.

La troisième ordonnance est du 10 décembre 1356, qui établit l'aloy à 3 deniers (4), cette dernière émission de notre gros blanc a dû être continuée jusqu'au 23 janvier 1357, époque où il a été décrié et remplacé par les grands blancs à la fleur de lis florencée, dits : Patte d'oie.

Ainsi l'émission du 23 novembre 1356 avait augmenté le cours de gros blanc à la couronne de 2 deniers tournois, tout en diminuant l'aloy de 1 denier et en taillant au marc 10 pièces de plus.

(1) 5 deniers de loy équivalent au titre de 417/1000.

(2) De Sauley, recueil des documents, etc., page 365.

(3) 4 deniers de loy équivalent au titre de 333/1000.

(4) 3 deniers de loy équivalent au titre de 250 1000.

Malgré cette forte différence, le 10 décembre 1356 l'aloj était abaissé à 3 deniers ; c'est-à-dire qu'il n'entrait plus dans cette pièce qu'un quart d'argent fin, tandis que, à l'origine, du temps de saint Louis, le gros tournois, qui courait à 12 deniers tournois, était à onze deniers et demi de loy, c'est à dire un titre de 958/1000. Voilà dans quelle pénurie se trouvaient les finances françaises pendant la captivité de Jean II ; de là ces séditions continuelles pendant la régence de son fils, qui fut Charles V.

C'est à cette époque, 10 décembre 1356, que notre duc Jean IV a dû donner ordre de faire frapper des pièces semblables, car celle que je présente sous le n° 2 est d'un aloj encore beaucoup plus faible ; il serait impossible de savoir, même approximativement, combien d'argent pouvait contenir ce gros blanc ; une seule chose est visible : c'est une pièce de cuivre à peine blanchie.

Le 23 janvier 1357, le gros blanc à la couronne du roi de France était décrié ; il n'a donc eu cours légal depuis la troisième émission que pendant 44 jours. En province, peut-être, la durée a été un peu plus longue, les ordonnances ne parvenant pas rapidement aux maîtres des monnaies, mais la durée n'a pas dû en être sensiblement dépassée.

Le gros blanc du duc Jean IV n'a donc pu avoir une durée beaucoup plus persistante.

La date d'émission de cette pièce nous reporte au siège de la ville de Rennes par le duc de Lancastre. Le jeune duc de Bretagne, Jean IV, âgé de quinze ans, y faisait ses premières armes ; ce siège dura du 3 octobre 1356 au 5 juillet 1357.

Comme quelques autres de la même époque, cette monnaie ne porte pas de lettre monétaire indiquant l'atelier dans lequel elle a été frappée. Me serait-il permis d'émettre une hypothèse ? Un atelier temporaire subordonné aux chances de la guerre, n'aurait-il pas

été établi pour les besoins de l'armée du duc de Lancastre dans son camp devant Rennes et notre gros blanc à la couronne n'y aurait-il pas été frappé ?

Ceci n'est qu'une simple supposition ; je la crois possible ; l'outillage monétaire à cette époque était assez rudimentaire, et même en supposant qu'il fallut faire le mélange des métaux, le grand avantage qui pouvait résulter du monnayage sur place, était d'éviter les surprises, toujours possibles, des convois amenant au camp l'argent monnayé.

Par ce qui précède, on a vu que la monnaie de billon de Jean IV n'avait qu'une valeur des plus réduites ; celle de son compétiteur, Charles de Blois, ne valait pas davantage ; disons, pour être juste, que leurs monnaies d'or, royal et franc à cheval, paraissent à très bon titre, que les monnaies, aujourd'hui connues, du gros tournois de ces deux princes, paraissent en argent fin, nous disons paraissent, car, vue l'extrême rareté de ces monnaies, il n'a pas été possible jusqu'ici d'en faire l'analyse ; l'abaissement du titre de leurs monnaies n'a dû porter que sur celles de billon.

1^{er} octobre 1906.

P. SOULLARD.

LISTE DES MEMBRES

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE NANTES

ET DE LA LOIRE-INFÉRIEURE



ABRÉVIATIONS

<i>Ac.</i> —	Académie, académique.
<i>Adj.</i> —	Adjoint.
<i>Adm.</i> —	Administration, administrateur, administratif — ive.
<i>Agr.</i> —	Agriculture, agriculteur, agricole.
<i>Anc.</i> —	Ancien, — ne.
<i>Ant.</i> —	Antiquaire.
<i>Arch.</i> —	Archéologie, archéologique.
<i>Arr.</i> —	Arrondissement.
<i>Art.</i> —	Artiste, artistique.
<i>Ass.</i> —	Association.
<i>B.-A.</i> —	Beaux-Arts.
<i>Bibl.</i> —	Bibliothèque, bibliothécaire.
<i>Bibl. bret.</i> —	Bibliophiles bretons.
<i>Centr.</i> —	Central, — e.
<i>Com.</i> —	Comité.
<i>Comm.</i> —	Commission, commissaire.
<i>Conf.</i> —	Conférence.
<i>Cons.</i> —	Conseil, conseiller.
<i>Cor.</i> —	Correspondant.
<i>Dél.</i> —	Délégué.
<i>Dép.</i> —	Département, départemental, — e.
<i>Dir.</i> —	Directeur.
<i>Ec.</i> —	Ecole.
<i>El.</i> —	Elève.
<i>Fond.</i> —	Fondateur.
<i>Gén.</i> —	Général, — e.
<i>Géog.</i> —	Géographie, géographique.
<i>Hist.</i> —	Histoire, historique.
<i>Hon.</i> —	Honneur, honoraire.
<i>Hort.</i> —	Horticulture, horticulteur, horticole.
<i>Inst.</i> —	Instruction.
<i>L.</i> —	Lauréat.
<i>Lit.</i> —	Littéraire.
<i>M.</i> —	Membre.
<i>Min.</i> —	Ministère.
<i>Mun.</i> —	Municipal, — e.
<i>Nat.</i> —	Naturel, — le.
<i>Pr., v.-pr.</i> —	Président, vice-président.
<i>Prof.</i> —	Professeur.
<i>Publ.</i> —	Public, — ique.
<i>Secr.</i> —	Secrétaire.
<i>Soc.</i> —	Société.
<i>Sc.</i> —	Sciences, scientifique.
<i>Sup.</i> —	Supérieur.
<i>Trés.</i> —	Trésorier.
<i>Chev.</i> —	Chevalier.
<i>O.</i> —	Officier.
<i>C.</i> —	Commandeur.
<i>G. O.</i> —	Grand-officier.
<i>G. C.</i> —	Grand-croix.
<i>O. I.</i> —	Officier de l'Instruction publique.
<i>O. A.</i> —	Officier d'Académie.
<i>Av.</i> —	Avenue.
<i>Boul.</i> —	Boulevard.
<i>Ch.</i> —	Château.
<i>Imp.</i> —	Impasse.
<i>Pass.</i> —	Passage.
<i>Pl.</i> —	Place.
<i>R.</i> —	Rue.
<i>Q.</i> —	Quai.

Les dates qui suivent chaque nom indiquent l'année de la réception.

MEMBRES TITULAIRES

MM. ALIZON (Emile), notaire hon. et anc. pr^t de la chambre, anc. pr^t du Congrès annuel des notaires de France, anc. suppléant de juge de paix, r. Franklin, 20, 1878.

ALLOTTE DE LA FÜYE (Maurice), O. ✱, colonel du Génie en retraite, Versailles (Seine-et-Oise), 1899.

ANGOT (Joseph), r. des Pénitentes, 2, 1904.

ARBONNEAU (Henri d'), O. ✱, commandant du Génie en retraite, pass. Bonnamen, 2, et Ker-Natascha, la Baule-s-Mer.

AUGEARD (Eugène), anc. notaire, pass. St-Yves, 12, et ch. de la Guérivais, Rougé, 1893.

AVROUIN-FOULON (le comte Louis), r. St-André, 102, et ch. de la Couronnerie, Carquefou, 1892.

BACQUA (Auguste), maire de St-Fiacre, pl. Louis XVI, 1, et ch. du Coin, la Haie-Fouassière, 1879.

BAGNEUX (le vicomte Zénobe FROTIER de), ch. de la Péliissonnière, le Boupère (Vendée), et r. du Bac, 86, Paris, 1885.

BALBY DE VERNON (le marquis Georges de), lt de la Soc. arch. de la Loire-Inférieure, m. de la Soc. des agr. de France et de la Soc. hist. et arch. de l'Orléanais, m. de la Soc. ariégeoise des Sciences, Lettres et Arts et des Etudes du Couserans, ch. de la Briais, St-Julien-de-Vouvantes, 1886.

BASTARD (Ambroise), prof., r. Colbert, 2, 1906.

BAUDOUIN (le docteur Marcel), r. Linné, 21, Paris, 1904.

BEAUCAIRE (le vicomte Robert HORRIC de), r. Contrescarpe, 20, 1891.

BELLEVÛE (le marquis Xavier FOURNIER de), cons. gén. de la Loire-Inférieure, m. de la Comm. dép., capitaine

Messieurs les Secrétaires généraux prient leurs collègues de vouloir bien leur faire connaître les rectifications à apporter à la liste des sociétaires, et déclinent toute responsabilité pour les erreurs et les lacunes qu'entraînerait un défaut de communication.

- de cavalerie territoriale, ch. de Moulinroûl, Soudan, et r. Lesage, 1, Rennes (Ille-et-Vilaine), 1895.
- BERTHOU (le comte Paul de), archiviste-paléographe, anc. él. et m. de la Soc. de l'Éc. des Chartes, m. de l'Ass. bret., de la Soc. arch. d'Ille-et-Vilaine et du Com. de la Bibl. publ., l^r de l'Ac. des Inscriptions et Belles-Lettres et de la Soc. arch. de la Loire-Inférieure, ch. de Cadouzan, St-Dolay, la Roche-Bernard (Morbihan), 1884.
- BLANCHARD (René), O. I. , l^r de l'Institut et de la Soc. arch. de la Loire-Inférieure, secr. et bibl.-archiviste de la Soc. des bibl. bret., archiviste de la Ville de Nantes, m. du Com. de la Bibl. publ., r. Royale, 1, 1875.
- BLANCHET (le docteur Ferdinand), m. et anc. pr^t de la Soc. ac., pr^t hon. de la Soc. nantaise d'hort., m. de la Soc. des sc. nat. de l'Ouest de la France, de la Soc. art. et litt. de l'Ouest et de la Soc. de géog. commerciale, r. du Calvaire, 3, et le Pellerin, 1854.
- BOIS DE LA PATELLJÈRE (Henri du), maire de St-Étienne-de-Mont-Luc, le Perroteau, St-Etienne-de-Mont-Luc, 1886.
- BOISGUÉHENNEUC (Henri du), r. Colbert, 6, 1903.
- BONET (Louis), industriel, anc. v.-pr^t de la Soc. philatélique, r. d'Alger, 10, 1901.
- BOSSIS (le docteur Auguste), r. de Gigant, 2, et ch. de la Morlière, Orvault, 1904.
- BOÛARD (le vicomte René de), armateur, r. Anizon, 2, 1898.
- BOUBÉE (Joseph), r. Bonne-Louise, 10, et ch. de la Meule, Arthon, 1890.
- BOUCHAUD (Adolphe), pl. de la Petite-Hollande, 3, et ch. de la Bernardière, St-Herblain, 1893.
- BOUGOÛIN (François), architecte, anc. él. de l'Ec. des B.-A., m. et anc. pr^t de la Soc. des architectes, l^r de la grande médaille de la Soc. cent. pour l'architecture privée, 1892, r. du Calvaire, 10, et r. de Bel-Air, 22, 1879.
- BOUYER (l'abbé Jules), chanoine hon., anc. missionnaire, anc. aumônier des Dames Blanches, sup. du Petit-Séminaire de Guérande, Guérande, 1886.

BRAULT (l'abbé Ferdinand), aumônier du Lycée, anc. prof. de philosophie à l'Externat, r. de Briord, 9, 1900.

BREMOND d'ARS MIGRÉ (le marquis Anatole de), ✱, licencié en droit, chev. de St-Jean-de-Jérusalem (Malte) et de St-Sylvestre, C. de Pie IX, anc. sous-préfet, secr. du Cons. gén. du Finistère, pr^t du comice agr. de Pont-Aven, còr. de la Soc. nationale des ant. de France, dél. de la Soc. des bibl. br., m. de l'Ass. bret., pr^t du Com. dép. de la Soc. bibliographique, m. de l'Ac. d'Aix-en-Provence, l'un des pr^{ts} hon. du Cons. héraldique de France, m. de plusieurs autres Soc. savantes, r. Harroûys, 5, et ch. de la Porte-Neuve, Riec-sur-Bélon (Finistère), 1874.

BRÉVEDENT du PLESSIS (Irénée de), r. Henri IV, 12, 1892.

BRUC DE LIVERNIÈRE (le comte Léopold de), Anneville-Rock, Gorey, Jersey (Angleterre), 1890.

BRUC (le comte Maurice de), anc. camérier d'hon. de S. S. le pape Léon XIII, ch. de Bruc, Candé (Maine-et-Loire), et r. de Penthièvre, 26, Paris, 1889.

BUREAU (le docteur Louis), O. I. , licencié ès-sc. nat., dir.-conservateur du Muséum d'hist. nat., prof. d'hist. nat. à l'Ec. de médecine, cor. du Muséum de Paris, m. du Cons. de l'Ass. française pour l'avancement des sc., m. fond. de la Soc. zoologique de France, collaborateur adj. à la carte zoologique détaillée de la France, secr. gén. trës. de la Soc. des sc. nat. de l'Ouest de la France, m. du Cons. centr. de la Soc. ac., r. Gresset, 15, et ch. de la Meilleraye, Riaillé, 1891.

CAILLÉ (Dominique), l^r de la Soc. nat. d'encouragement au bien et de plusieurs Soc. savantes, anc. pr^t et m. du Com. cent. de la Soc. ac., anc. secr. de la Soc. des bibl. bret., pl. Delorme, 2, 1904.

CAZAUTET (Constant), boul. Delorme, 24, 1904.

CHAILLOU (Félix), O. I. , l^r de la Soc. française d'arch., de la Soc. arch. de la Loire-Inférieure et du Comice agr. de Vertou, anc. pr^t de la délégation cantonale de Vertou, m. de la Soc. des sc. nat. de l'ouest de la France, viticulteur, fond. du Musée des Cléons, q. de la Fosse, 70, et ch. des Cléons, Vertou, 1885.

- CHARON (Georges), O. A. , négociant-assureur, v.-pr^t de la section nantaise des Hospitaliers-sauveurs-Bretons, r. Gressel, 8, 1895.
- CHATELLIER (Léon), cons. mun. de Nantes, r. Félilien, 66, 1884
- CHAUVET (André), architecte, anc. él. de l'Ec. des B.-A., m. de la Soc. des Art. Bretons, r. Guibal, 19, 1901.
- CHEVALIER (le docteur Alexandre), anc. secr. de la Soc. ac., r. d'Orléans, 13, et ch. de la Cognardière, le Pallet, 1906.
- CLERVILLE (Adolphe JOLLAN de), cons. gén. de la Loire-Inférieure, m. de la Comm. dép., de la Soc. ac., du Cons. dép. de l'Inst. publ. et de la Comm. du Muséum, maire de St-Viaud, r. de Bréa, 9, et ch. de la Barrière, Blain, 1902.
- CORMERAIS (Ludovic), docteur en droit, anc. auditeur au Cons. d'Etat, anc. cons. de préfecture, secr. du Cons. gén. de la Loire-Inférieure et de la Comm. dép., maire de St-Philbert-de-Grand-Lieu, dél. de la Soc. française de secours aux blessés pour la XI^e région militaire et de la Soc. des bibl. bret., v.-pr^t du Syndicat des agr., pr^t de la Comm. du Musée Dobrée, m. de la Comm. du Musée arch., boul. Delorme, 34, et ch. du Rocher, St-Philbert-de-Grand-Lieu, 1884.
- CORMERAIS (Emile), industriel, anc. pr^t du Tribunal de Commerce, m. de la Chambre de Commerce, r. de la Moricière, 10, 1902.
- COTTEUX (Marcel), anc. notaire, expert, Châteaubriant, 1895
- DELANOUE (l'abbé Armand), curé de St-Félix, 1905.
- DELATRE (Léon), agent voyer cantonal, r. d'Allonville, 54, 1906.
- DION (le marquis Albert de), député, cons. gén. de la Loire-Inférieure, v.-pr^t de l'*Automobile Club*, ch. de Maubreuil, Carquefou, et av. de la Grande-Armée, 46, Paris, 1903.
- DORÉ-GRASLIN (l'abbé Philbert), r. Dugommier, 7, et ch. de Loiselinière, Gorges par Clisson, 1906.
- DORTEL (Alcide), O. I. , avocat, cons. gén. de la

Loire-Inférieure, v.-pr^t de la Soc. ac., anc. secr. de la Soc. des bibl. bret., m. du Com. de la Bibl. publ., de la Comm. du Musée arch. et du Cons. dép. d'hygiène publ., cor. du Min. de l'inst. publ. pour les travaux hist., r. de l'Héronnière, 8, 1889.

DOUDIÈS (Jules), q. de Tourville, 19, 1901.

DURVILLE (l'abbé Georges), chanoine prébendé, anc. aumônier des Augustines, l^r de la Soc. arch. de la Loire-Inférieure, anc. pr^t de la Soc. philatélique, m. de la Comm. du Musée arch., r. St-Clément, 76, 1892.

ESTOURBEILLON DE LA GARNACHE (le marquis Régis de l'), O. A. , député, cons. mun. de Vannes, cor. de la Soc. nationale des ant. de France, inspecteur et l^r de la Soc. française d'arch., fond. dir. de la *Revue historique de l'Ouest*, anc. pr^t de la Soc. polymatique du Morbihan, v.-pr^t de la Soc. des bibl. bret., m. de l'Ass. bret., de la Soc. des Hospitaliers-Sauveteurs-Bretons et de la Soc. art. et litt. de l'Ouest, l^r de la Soc. arch. de la Loire-Inférieure, pl. de l'Evêché, 10, Vannes (Morbihan), et r. du Havre, 7, Paris, 1880.

FABRÉ (Xavier), notaire, r. de Saillé, Guérande, 1883.

FILLIAT (André), chirurgien-dentiste des hôpitaux de Nantes, r. Boileau, 11, 1906.

FRANCE (Jules de), titulaire de deux médailles d'hon., comm.-voyeur, r. Charles Monselet, 30, 1898.

FRESLON (Paul de), r. Malherbe, 8, 1902.

FURRET (Jules), architecte, m. de la Soc. des architectes, r. Geoffroy-Drouet, 6, 1904.

GOURDON (Maurice), O. I. , C. de l'ordre royal de Charles III d'Espagne, attaché au service de la carte géologique de France, r. de Gigant, 19, et ch. de la Haie des Bouillons, Cordemais, 1900.

GOUSSET (le comte René), avocat, docteur en droit, m. du Cons. héraldique de France et de l'Ass. des Chev. pontificaux, pl. de l'Oratoire, 14, 1889.

GRAND (Roger), O. A. , anc. élève et m. de la Soc. de l'Éc. des Chartes, avocat, anc. archiviste du Cantal, anc. archiviste adj. de la Loire-Inférieure, cor. du Min. de l'Inst. publ. et de la Soc. nationale des ant. de France, inspecteur dép. de la Soc.

française d'arch., pl. Delorme, 1, et Arradon (Morbihan), 1903.

GUICHARD (Armand), licencié en droit, anc. juge de paix du 2^e arr. de Nantes, m. de la Soc. ac., r. Piron, 3, 1901.

GUILLON (Léon), la Boucardière, Chantenay-s.-Loire, 1906.

HALGAN (le docteur Georges), boul. Delorme, 30, 1904.

HARGUES (Joseph de), r. de Rennes, 94, 1903.

HOUDET (Joseph), r. de la Rosière, 9, 1900.

JUIGNÉ (le marquis Jacques LECLERC de), député, secr. du Cons. gén. de la Loire-Inférieure, maire de Juigné-s.-Sarthe, ch. du Bois-Rouaud, St-Hilaire-de-Chaléons, ch. de Juigné-s.-Sarthe (Sarthe) et r. du faubourg St-Honoré, 137, Paris.

KERVENOAËL (le vicomte Émile JOUAN de), docteur en droit, m. de la Soc. française d'arch. et de la Soc. des bibl. bret., r. Tournefort, 3, et ch. de Boisy-Sourdis, la Verrie (Vendée), 1886.

LAFONT (Georges), architecte, inspecteur diocésain, anc. secr. de la Soc. des architectes, pr^t fond. hon. de la Comm. des fêtes nantaises, m. de la Comm. dép. des bâtiments civils, du Cons. dép. d'hygiène publ., de la Comm. du Jardin des Plantes et du Com. des Amis des Arts, m. d'hon. de la Comm. du Musée arch., r. de la Rosière, 17, 1873.

LAGRÉE (Victor), O. ✱, de l'ordre du Nicham-Iftikar, de l'ordre royal du Cambodge et du Dragon Vert de l'Annam, capitaine de frégate en retraite, r. Bonne-Louise, 2, 1901.

LALLIÉ (Alfred), docteur en droit, anc. député de la Loire-Inférieure, maire de St-Colombin, anc. m. du cons. de la Soc. des bibl. bret., r. Lafayette, 18, et ch. du Pay, St-Colombin, 1878.

LAUBRIÈRE (Louis BRIANT de), anc. v.-pr^t de la Soc. hist. et arch. de Château-Thierry (Aisne), m. de la Soc. géologique de France, r. St-Clément, 6, 1895.

LAUZON (Étienne de), cons. d'arr. de la Mothe-Achard, m. du Cons. héraldique de France., r. Mathelin

- Rodier, 19, et ch. de la Forêt, la Mothe-Achard, (Vendée), 1890.
- LECORNU (Alfred), O. A. , architecte retraité de la Ville de Paris, r. de la Distillerie, et ch. de Kerlocdulec, St-Marc, en St-Nazaire, 1900.
- LE COUR-GRANDMAISON (Henri), ✱, sénateur, cons. gén. de la Loire-Inférieure, anc. secr. de la Comm. dép., maire de Camphon, pr^t de la Soc. des courses, v.-pr^t du Syndicat des Agr. pour l'arr. de Nantes, m. du cons. de la Soc. d'Agr., r. de Bréa, 2, ch. de Coislin, Camphon, et r. de Lille, 55, Paris, 1887.
- LEGRAND (Paul), secr. régional de *La Province* pour la Vendée, r. Royale, 14, et la Benate par St-Étienne-de-Corcoué, 1905.
- LERAT (le docteur Fernand), O. I. , prof. à l'Éc. des sc. et des lettres, anc. chef des travaux anatomiques à l'Éc. de médecine, m. de la Comm. du Muséum, anc. m. adj. du Cons. dép. d'hygiène publ., r. Thiers, 4, 1900.
- LEROUX (Alcide), avocat, m. et anc. pr^t de la Soc. ac., m. de la Soc. française d'arch. et de l'Ass. bret., av. Camus, 34, et St-Germain, Langonnet (Morbihan), 1877.
- LESAGE (Pierre), art. peintre, m. de la Soc. des Art. bretons, r. de la Moricière, 22, 1903.
- LESIMPLE (l'abbé Jean-Baptiste), vicaire de Basse-Goulaine, 1903.
- LINYER (Louis), ✱, avocat, anc. bâtonnier, m. du Cons., prof. à l'Ec. libre de droit, anc. adj. au maire de Nantes, m. du Com. centr. et anc. pr^t de la Soc. ac., pr^t fond. de la Soc. de géog. commerciale, m. de la Soc., française d'arch., de la Soc. art. et lit. de l'Ouest et de la Soc. des Amis des Arts., r. Paré, 1, ch. de la Jubinière, Héric, et ch. du Veillon, Talmont (Vendée), 1877.
- LISLE DU DRENEUC (Georges de), av. Félix Faure, 28, 1901.
- LISLE DU DRENEUC (le vicomte Pitre de), O. A. , p^t de la Soc. française d'arch. et de la Soc. arch. de la Loire-Inférieure, conservateur et m. d'hon. de la Comm. du Musée arch., conservateur du Musée

- Dobrée, cor. du Min. pour les travaux hist., m. de la Comm. des monuments hist. et des mégalithes de France, du Com. des B.-A. des dép. et de la Soc. des ant. de France, auxiliaire de la Comm. de géog. hist. et des mégalithes de France, m. du Com. de la Bibl. publ. et de la Comm. du Musée des B.-A., av. de l'Eperonnière (r. de Paris, 63), 1872.
- LONDE (Joseph SENOT de la), docteur en droit, maire de Thouaré, r. Mathelin Rodier, 6, et ch. de la Picarderie, Thouaré, 1887.
- LOTZ-BRISSONNEAU (Alphonse), ingénieur des arts et manufactures, v.-pr^t de la Soc. des Amis des Arts, m. de la Comm. du Musée des B.-A. et du Com. de la Bibl. publ., adm. du Bureau de bienfaisance, q. de la Fosse, 86, 1898.
- LYONS (Just des), av. Camus, 11, et ch. de Belleroche, Rocheservière (Vendée), 1905.
- MAILCAILLOZ (Alfred), O. A. , chef du contentieux de la mairie de Nantes, anc. secr. perpétuel de la Soc. ac., r. Général de Sonis, 7, 1901.
- MAITRE (Léon), O. I. , archiviste-paléographe, anc. él. et m. de la Soc. de l'Ec. des Chartes, archiviste du dép., m. du Com. des travaux hist. et sc. près le Min. de l'instr. publ., anc. pr^t de la Soc. ac., anc. v.-pr^t de la Soc. de géog. commerciale, r. de Strasbourg, 2, 1870.
- MARTIN (Arthur), O. , capitaine de vaisseau en retraite, r. Guryand, 32, Rennes (Ille-et-Vilaine), 1895.
- MICHEL (Gaston), O. A. , ingénieur des Pont et Chaussées, chef du service des eaux et de l'assainissement de Nantes, m. adj. du Cons. centr. d'hygiène et de salubrité, r. de la Bastille, 54, et r. de Briord, 13, 1900.
- MIRALLIÉ (le docteur Charles), anc. interne des Hôpitaux de Paris, médecin des Hôpitaux de Nantes, prof. de médecine légale et d'hygiène à l'Ec. de médecine, r. Copernic, 11, 1906.
- MONTI DE REZÉ (Claude de), chev. de St-Grégoire le Grand, cons. d'arr., m. du Cons. d'adm. de la *Revue historique de l'Ouest*, du Cons. de la Soc. des bibl. bret., m. de la Soc. française d'arch., du Cons. héraldique, de la Soc. d'émulation de la Vendée, q. Ceine-

- ray, 3, et ch. du Fief-Milon, le Boupère (Vendée), 1883.
- MONTI DE REZÉ (le comte Henri de), cons. comm. de la Soc. française de secours aux blessés, r. de Strasbourg, 31, et ch. de Rezé, près Nantes, 1886.
- MONTI DE REZÉ (Yves de), q. Ceineray, 3, et ch. du Fief-Milon, le Boupère (Vendée), 1900.
- NANTEUIL DE LA NORVILLE (Henri de), ingénieur des mines, r. des Cadeniers, 3, 1904.
- NAU (Paul,) architecte, prt de la Soc. des architectes, m. de la Comm. du Musée arch., r. Lafayette, 16, et ch. de Port-Sinan, Rouans, 1865.
- NAU (Joseph), architecte, m. de la Soc. des architectes, pl. Edouard Normand, 3, 1905.
- NOURY (Edouard), r. Sully, 2, 1905.
- OHEIX (André), la Ville-aux-Veneurs, Loudéac (Côtes-du-Nord), 1900.
- OLLIVE (Frédéric), inspecteur du service vicinal, r. Félibien, 61, 1901.
- OLLIVE (Jean-Baptiste), secr. adj. de la Soc. des Amis des Arts, Pont-Rousseau, Rezé, 1900.
- PIED (Edouard), O. I. , économiste hon. du Lycée, m. du Com. de la Bibl. publ., pass. Leroy, 14, 1888.
- PINEAU-CHAILLOU (Fernand), secr. de la Soc. des Art. bretons, q. Ernest-Renaud, 12, et ch. des Cléons, Vertou, 1905.
- PLANTARD (le docteur J.-M.), boul. Pasteur, 1904.
- POMMIER (Félix), O. A. , conservateur du Musée des B.-A., trés. et m. de la Comm. du Musée arch., r. Leroy, 23, 1888.
- PORT (Etienne), , chef. adj. du cabinet du Min. de l'Inst. publ., Paris, 1903.
- POUVREAU (Raymond), anc. cons. d'arr. de Nantes, dir. de la *Mutuelle du Mans*, av. Camus, 19, 1884.
- RADIGOIS (l'abbé Auguste), anc. sup. du Collège de Châteaubriant, anc. curé de St-Sébastien, anc. aumônier du Pensionnat des Frères, r. de Bel-Air, 14, 1886.
- REVELIÈRE (Jules), receveur de l'Enregistrement en retraite, Blain, 1898.
- RÉVÉREND (Jules), bibl. adj. de la Soc. de géog. com-

- merciale, q. de la Fosse, 100, et ch. de Bourgerel, Muzillac (Morbihan), 1893.
- RIGAULT (Félix), O. A. , commis principal des Douanes, r. de Coutances, 18, 1898.
- RINGEVAL (Léon), , O. A. , Porte-Chaise, St-Sébastien, près Nantes, 1903.
- RIONDEL (le commandant Albert), O. , capitaine de frégate en retraite, anc. prt de la Soc. ac, pl. de la Moricière, 1, et ch. des Chapelières, St-Mars-la-Jaille, 1905.
- RIVET (Edouard), la Trémissinière, près Nantes, 1906.
- ROUXEAU (le docteur Alfred), O. A. , anc. interne des hôpitaux de Paris, prof. de physiologie à l'Ec. de médecine, secr. de la *Gazette médicale de Nantes*, m. de la Soc. ac. et du Com. de la Bibl. publ., r. de l'Héronnière, 4, 1894.
- SÉCILLON (le vicomte Stéphane de), r. Prémion, 1, et ch. de la Tour, Orvault, 1898.
- SOREAU (l'abbé Henri), chanoine hon., prof. de dessin au Pensionnat St-Stanislas, 1886.
- SOULLARD (Marcel), avocat, docteur en droit, prof. suppléant à l'Éc. libre de droit, secr. gén. de la Soc. Acad., r. Crébillon, 14, 1896.
- SOULLARD (Paul), numismatiste, m. de la Com. du Musée arch., m. cor. de la Soc. française de numismatique, r. du Château 10, et ch. de la Haye-Morlière, près Nantes, 1862.
- SUYROT (Gabriel de), r. du Lycée, 13, et ch. de la Gastière, Mortagne-s/-Sèvre (Vendée), 1890.
- TERNAY (le comte Louis d'AVIAU de), r. Tournefort, 2, et ch. de Ternay, les Trois-Moutiers (Vendée), 1886.
- TESSIER (Benjamin), architecte, m. de la Soc. des architectes, anc. él. de l'Éc. des B.-A., r. Crébillon, 24, et la Roche-Montrevault (Maine-et-Loire), 1906.
- TOUCHE (Xavier LE LIÈVRE de la), numismatiste, r. du Port-Communeau, 21, 1883.
- TRÉMANT (Paul), r. de la Rosière, 11, 1900.
- VALLET (Joseph), sculpteur, m. de la Soc. des Art. bretons, cons. mun. de Nantes, r. de Rennes, 48, 1896.
- VEILLECHÈZE (Alfred de), r. Colbert, 11, 1885.

VIEUVILLE (Gaston de la), O. ✱, colonel de cavalerie breveté en retraite, r. Tournefort, 1, et ch. de la Gazoire, Nort, 1900.

VIGNARD (le docteur Edmond), O. A. ☼, chirurgien des hôpitaux, prof. de clinique chirurgicale à l'Éc. de médecine, chirurgien titulaire à l'Hôtel-Dieu, r. de l'Héronnière, 6, 1900.

VIGNARD (Auguste), r. de Rennes, 11, 1904.

VGNERON-JOUSSELANDIÈRE (Albert), Coët - Droz, Savenay, 1905.

VILLESBOISNET (le comte Arthur ESPIVENT de la), sec. du Cons. gén. de la Loire-Inférieure, m. de la Com. dép., ch. du Deffay, Pontchâteau, et r. Cambon, 31, Paris, 1906.

VINCENT-JOÛON (Antoine), v.-pr^t du Tribunal de commerce, r. de Courson, 3, 1896.

VINCENT (Félix), ch. de la Gobinière, Orvault, 1896.

VOLLATIER (Philibert), chef de division à la Préfecture en retraite, pass. St-Yves, 24, 1883.

WISMES (Christian de BLOCQUEL de CROIX, baron de), m. d'hon. de la Comm. du Musée arch., l^r de la Soc. ac., anc. v.-pr^t de la Conf. La Moricière, m. de la Soc. des Art. bretons, cor. de la Soc. de l'Art chrétien et de l'Ass. bretonne, r. Henri IV, 12, 1887.

WISMES (Gaëtan de BLOCQUEL de CROIX, baron de), secr. adj. de la Soc. des bibl. bret., m. du Com. centr. de la Soc. ac., r. Royale, 17, et ch. de la Chollière, Orvault, 1887.

MEMBRES CORRESPONDANTS

- MM. ACHON (le chevalier Charles d'), anc. él. de l'Ec. des Chartes, ch. de la Roche de Gennes, Gennes (Maine-et-Loire), 1898.
- AUMONT (Joseph), photographe, pl. Bretagne, 9, 1882.
- BARMON (Henri NICOLAZO de) anc. camérier d'hon. de S. S. le Pape Léon XIII, ch. de la Touche, Fégéac, 1887.
- BAUDRY (Madame), (née Joséphine Bouché), associée correspondante, St-Mars-la-Jaille, 1906.
- BÉJARRY (le comte Amédée de), ✱, sénateur de la Vendée, anc. lieutenant-colonel du 63^e régiment territorial, r. Tournefort, 7, et ch. de la Roche-Loucherie, St-Hermine (Vendée), 1885.
- BERTRAND-GESLIN (le baron Lucien), ✱, anc. officier supérieur de cavalerie, r. de Courcelles, 47, Paris, et ch. du Pas, Vue, 1900.
- BOCERET (Emmanuel PRIOUR de), écrivain, r. Sully, 1, 1887.
- BOIS-SAINT-LYS (M^{lle} MAILLARD de), associée correspondante, manoir du Bois St-Lys, Carquefou, 1900.
- BONNEAU (Louis), O. I. ☙, juge de paix, m. de la Soc. des bibl. bret. et de la Soc. polymathique du Morbihan, écrivain, l^r de nombreux concours lit., m. des Hospitaliers-Sauveteurs-Bretons, q. de St-Goustan, 28, Auray (Morbihan), 1898.
- BOURDEAUT (l'abbé Arthur), docteur en théologie, vicaire de Nozay, 1903.
- BROCHET (Louis), O. A. ☙, agent voyer d'arr. hors classe, m. de la Soc. des antiquaires de l'Ouest, r. de la République, 114, Fontenay-le-Comte (Vendée), 1900.
- CHAPRON (Joseph), l^r de la Soc. ac., Châteaubriant, 1889.
- CHARBONNEAU-LASSAY (Louis), m. de plusieurs Soc. d'hist. et d'arch., prof., Loudun (Vienne), 1902.
- CHATELLIER (le baron Paul MAUFRAS du), O. I. ☙, m.

cor. de l'Institut, l^r de l'Institut, cor. de la Soc. des ant. de France, cor. du Min. de l'Instr. publ. et des B.-A., pr^t de la Soc. arch. du Finistère, ch. de Kernuz, Pont-l'Abbé (Finistère), 1883.

COURSON DE LA VILLENEUVE (le vicomte Robert de), ✱, colonel en retraite, r. de Nièvre, 50, Nevers (Nièvre), 1895.

DRESNAY (le vicomte Maurice du), licencié ès-lettres, attaché à la légation de France à Tokio, Tokio (Japon), av. du Trocadéro, 14 ^{bis}, Paris, et ch. du Dréneuc, St-Nicolas-de-Redon, 1886.

DUBREIL (Charles), juge d'instruction, Paimbœuf, 1900.

EUDEL (Paul), O. I. , critique d'art, chargé de missions en Algérie, anc. sec. de la Soc. Acad., anc. m. de la Comm. de la Bibl. et de la Comm. du Musée Arch., v.-pr^t de l'Exp. des B.-A., anc. m. de la Comm. du Conservatoire de musique, anc. m. des Comm. des Expositions universelles, r. Gustave Flaubert, 4, Paris, et ch. du Gord, Cellettes (Loir-et-Cher), 1885.

FERRONNAYS (le marquis Henri de la), ✱, C. avec plaque du Christ, C. de Pie IX, C. du Danebrog, chev. militaire de St-Grégoire-le-Grand, décoré de Mantana, etc., anc. officier de cavalerie, pr^t du Cons. gén. et député de la Loire-Inférieure, maire de St-Mars-la-Jaille, etc., r. de l'Université, 95, Paris, et ch. de St-Mars-la-Jaille, 1899.

GENUIT (le docteur Marcel), ch. de la Guichardaye, Tréal (Morbihan), 1881.

GIROUSSE (l'abbé Félix), aumônier des Frères, rue Vidie, 1895.

GRÉLIER (l'abbé Charles), m. de la Soc. française d'arch., Challans (Vendée), 1905.

HERRIOT (Edouard), anc. él. de l'Éc. normale supérieure, agrégé des lettres, prof. de rhétorique au Lycée de Lyon, maire de Lyon, cours d'Herbouville, 1, Lyon (Rhône), 1896.

JOÛBERT (le chevalier Joseph), v.-pr^t de la Soc. des Études coloniales et maritimes, m. cor. de la Sociedade de Geographia de Lisboa et de l'Ateneo Veneto, m. de la Societa Geografica Italiana, du Conseil

- héraldique de France, etc., r. des Arènes, 11, Angers (Maine-et-Loire), 1906.
- JOYS (Paul), r. Talensac, 16, 1906.
- KERGUENNEC (François LE CHAUFF de), maire de St-Molf, ch. de Kerguennec, Guérande, et r. du Mené, 18, Vannes (Morbihan), 1879.
- KERVILER (René POCARD du COSQUER de), ✱, O. I. , C. de St-Grégoire le Grand et d'Isabelle la Catholique, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, m. non résident du Com. des travaux hist., pr^t de l'Union régionaliste bretonne, l^r de l'Ac. française, v.-pr^t d'hon. de la Soc. des bibl. bret., r. de l'Hôpital, 36, Lorient (Morbihan), et ch. de Penanros, en Plomelin, Quimper (Finistère), 1873.
- LONGRAIS (Frédéric JOÛON des), archiviste paléographe, anc. él. de l'Ec. des Chartes, rue du Griffon, 4, Rennes, et ch. de la Martinière, Rennes (Ille-et-Vilaine), 1894.
- LORIÈRE (Henri TROCHON de), r. Henri IV, 11, et ch. du Pavillon, Presles et Thierry (Aisne), 1901.
- MAUPASSANT (le comte Charles de), ch. de Clermont, le Cellier, et r. de Monceau, 69, Paris, 1891.
- MÉREL (l'abbé Louis), vicaire d'Issé, 1900.
- MÉRESSE (Gabriel) ch. de Lessac, Guérande, et Villa la Reine, r. Fontaine-Bleue, Mustapha-Alger (Algérie), 1881.
- MOLLAT (l'abbé Guillaume), anc. chapelain de l'église St-Louis-des-Français, chapelain de la basilique de Montmartre, Mauves, et pl. Constantin Pecqueu, Paris (XVIII), 1901.
- MONTAIGU (le marquis Pierre de), ✱, C. de Pie IX, v.-pr^t du Cons. gén. et député de la Loire-Inférieure, maire de Missillac, v.-pr^t d'hon. de la Soc. St-Hubert de l'Ouest, ch. de la Bretesche, Missillac, et r. Martignac, 18, Paris, 1899.
- MOREAU (Georges), ingénieur des mines, anc. él. de l'éc. Polytechnique, av. Bugeaud, 28, Paris, 1902.
- PERRIN (René), lithographe, r. Félibien, 4, 1905.
- PERRON (Louis), Formusson, Daon (Mayenne), 1881.
- PEYRADE (Henri ESPITALIÉ de la), anc. cons. mun. de

Nantes, ch. du Bois de Roz, Limerzel (Morbihan), 1883.
PICHELIN (Paul), banquier, m. de la Soc. des Amis des
arts, r. Bonne-Louise, 12, 1874.

PORTE (le vicomte Hippolyte LE GOUVELLO de la),
cons. d'arr. de St-Nazaire, maire de Sévérac, m. de la
Comm. du Musée Dobrée, r. Sully, 5, et ch. de Sévérac,
St-Gildas des Bois, 1886.

RENOUL (le docteur Emmanuel), le Loroux-Botttereau,
1901.

TOUCHE (Henri ROUMAIN de la), anc. magistrat, cons.
d'arr. d'Ancenis, ch. de Champtoceaux (Maine-et-Loire),
1885.

TRÉVELEC (le marquis Harry de), Charneliffe Mansions,
Bournemouth (Angleterre), 1902.

MEMBRES HONORAIRES

MM. ABGRALL (l'abbé Jean-Marie), O. A. , chanoine hon. de Quimper, aumônier de l'Hôpital, v.-pr^t de la Soc. arch. du Finistère, cor. de la Comm. des monuments hist., I^r de la Soc. française d'arch., prof. d'arch. au Grand-Séminaire, Quimper (Finistère), 1898.

CROIX (de R. P. Camille de la), , Poitiers (Vienne), 1894.

POTTIER (l'abbé Fernand), O. A. , chanoine titulaire, pr^t de la Soc. arch. du Tarn-et-Garonne, cor. du Min. de l'Inst. pub. pour les travaux hist., du Min. des B.-A., de la Comm. des monuments hist., inspecteur de la Soc. française d'arch., prof. d'arch. au Grand-Séminaire, r. du Moustier, 59, Montauban (Tarn-et-Garonne), 1898.

ROUSSE (Joseph), O. I. , anc. cons. gén. de la Loire-Inférieure, conservateur de la Bibl. publ. m. de la Comm. du Musée arch. et de la Comm. du Musée des B.-A., v.-pr^t de la Soc. des bibl. bret., r. Royale, 14, 1877.

URSEAU (l'abbé Charles), O. A. , chanoine de la Cathédrale d'Angers, secr. gén. de la Soc. d'agr., sc. et arts d'Angers, cor. du Min. de l'Inst. publ. et de la comm. des monuments hist., parvis St-Maurice, Angers (Maine-et-Loire), 1906.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

FRANCE

<i>Aisne</i>	Société académique des sciences, arts, belles-lettres, agriculture et industrie de Saint-Quentin (Saint-Quentin).
<i>Allier</i>	Société d'émulation des lettres, sciences et arts du Bourbonnais (Moulins).
<i>Alpes-Maritimes</i>	Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes (Nice et Paris).
<i>Aube</i>	Société académique, d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube (Troyes).
<i>Aude</i>	Commission archéologique et littéraire de l'arrondissement de Narbonne (Narbonne).
<i>Aveyron</i>	Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron (Rodez).
<i>Basses-Pyrénées</i>	Société des Sciences, lettres et arts de Pau (Pau).
<i>Belfort</i>	Société Belfortaine d'émulation (Belfort).
<i>Bouches-du-Rhône</i> ..	Société de statistique de Marseille (Marseille).
—	Annales des Facultés de droit et des lettres d'Aix, à la Bibliothèque de l'Université, à Aix-en-Provence.
<i>Charente</i>	Société archéologique et historique de la Charente (Angoulême).
<i>Charente-Inférieure</i> .	Société des archives historiques (Revue de Saintonge et d'Aunis) (Saintes).
<i>Cher</i>	Société des antiquitaires du Centre (Bourges).
<i>Corrèze</i>	Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze (Brives).
<i>Côtes-du-Nord</i>	Société d'émulation des Côtes-du-Nord (Saint-Brieuc).

<i>Creuse</i>	Société des Sciences naturelles et archéologiques de la Creuse (Guéret).
<i>Deux-Sèvres</i>	Société de statistique, sciences, lettres et arts du département des Deux-Sèvres (Niort).
<i>Dordogne</i>	Société historique et archéologique du Périgord (Périgueux).
<i>Eure-et-Loir</i>	Société archéologique d'Eure-et-Loir (Chartres).
<i>Finistère</i>	Société archéologique du Finistère (Quimper).
—	Société académique de Brest (Brest).
<i>Gard</i>	Académie de Nîmes (Nîmes).
<i>Gironde</i>	Société archéologique de Bordeaux (Bordeaux).
<i>Hautes-Alpes</i>	Société d'études des Hautes-Alpes (Gap).
<i>Haute-Garonne</i>	Société archéologique du Midi de la France (Toulouse).
<i>Haute-Marne</i>	Société historique et archéologique de Langres (Langres).
—	Société des sciences et arts de Saint-Dizier (Saint-Dizier).
<i>Haute-Saône</i>	Société d'agriculture, sciences et arts du département de la Haute-Saône (Vesoul).
<i>Haute-Vienne</i>	Société archéologique et historique du Limousin (Limoges).
—	Société des amis des sciences et arts de Rochechouart (Rochechouart).
<i>Ille-et-Vilaine</i>	Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine (Rennes).
—	Annales de Bretagne, publiées par la Faculté des lettres de Rennes (Rennes).
—	Société historique et archéologique de l'arrondissement de Saint-Malo (Saint-Malo).
<i>Indre-et-Loire</i>	Société archéologique de la Touraine (Tours).
<i>Isère</i>	Académie Delphinale (Grenoble).

<i>Jura</i>	Société d'émulation du Jura (Lons-le-Saulnier).
<i>Landes</i>	Société de Borda (Dax).
<i>Loir-et-Cher</i>	Société des sciences et lettres du Loir-et-Cher (Blois).
—	Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois (Vendôme).
<i>Loire-Inférieure</i>	Société académique de Nantes et de la Loire-Inférieure (Nantes).
—	Société des sciences naturelles de l'Ouest de la France (Nantes).
—	Société des Bibliophiles Bretons et de l'Histoire de Bretagne (Nantes).
<i>Loiret</i>	Société archéologique et historique de l'Orléanais (Orléans).
<i>Lot</i>	Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot (Cahors).
<i>Lozère</i>	Société d'agriculture, industrie, sciences et arts du département de la Lozère (Mende).
<i>Maine-et-Loire</i>	Société des sciences, lettres et beaux-arts de l'arrondissement de Cholet (Cholet).
<i>Manche</i>	Société d'agriculture, d'archéologie et d'histoire naturelle du département de la Manche (Saint-Lô).
<i>Marne</i>	Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne (Châlons-sur-Marne).
<i>Mayenne</i>	Commission historique et archéologique de la Mayenne (Laval).
<i>Meurthe-et-Moselle</i> ..	Société d'archéologie lorraine et Musée historique lorrain (Nancy).
<i>Meuse</i>	Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc (Bar-le-Duc).
<i>Morbihan</i>	Société polymathique du Morbihan (Vannes).
<i>Nord</i>	Commission historique et archéologique (Lille).

<i>Oise</i>	Société académique d'archéologie, science et arts du département de l'Oise (Beauvais).
<i>Orne</i>	Société historique et archéologique de l'Orne (Alençon).
<i>Pas-de-Calais</i>	Société des antiquaires de la Morinie (Saint-Omer).
<i>Puy-de-Dôme</i>	Académie des sciences, lettres et arts de Clermont-Ferrand (Clermont-Ferrand).
<i>Rhône</i>	Société académique d'architecture de Lyon (Lyon). Bulletin historique du diocèse de Lyon (Lyon).
<i>Saône-et-Loire</i>	Société Eduenne (Autun).
<i>Sarthe</i>	Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe (Le Mans). — Revue historique et archéologique du Maine (Le Mans et Mamers).
<i>Seine</i>	Journal des Savants (Paris) Société nationale des antiquaires de France (Paris). — Société française d'archéologie pour la conservation et la description des monuments (Congrès archéologiques) (Paris et Caen). — Société française de numismatique (Paris). — Revue de la Société des études historiques, faisant suite à l' <i>Investigateur</i> (Paris). — Comité des travaux historiques et scientifiques (M. I. P., Paris). — Revue de l'École d'anthropologie (rue de l'école de médecine, 16, Paris).
<i>Seine-Inférieure</i>	Commission des antiquités de la Seine-Inférieure (Rouen). — Société havraise d'études diverses (Le Havre).
<i>Seine-et-Oise</i>	Société archéologique de Rambouillet (Rambouillet).

<i>Somme</i>	Société des antiquaires de Picardie (Amiens et Paris).
<i>Tarn-et-Garonne</i>	Société archéologique du Tarn-et-Garonne (Montauban).
<i>Var</i>	Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan (Draguignan).
<i>Vendée</i>	Société d'émulation de la Vendée (La Roche-sur-Yon).
<i>Vienne</i>	Société des antiquaires de l'Ouest (Poitiers).
<i>Yonne</i>	Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne (Auxerre).

ALGÉRIE

<i>Constantine</i>	Société archéologique du département de Constantine (Constantine).
—	Académie d'Hippone (Bône).

BELGIQUE

<i>Namur</i>	Archives de la France monastique, Revue Mabillon (Chevetogne par Leignon).
--------------------	--

ESPAGNE

<i>Catalogne</i>	Revista de la Asociacion artistico-arqueologica (Barcelone).
<i>Iles Baléares</i>	Boletín de la Sociedad arqueológica Iuliana (Palma de Mallorca, islas Baleares).

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

<i>Colombie</i>	Smithsonian institution (Washington).
-----------------------	---------------------------------------

SUÈDE

<i>Stockholm</i>	Académie royale des belles-lettres, d'histoire et des antiquités de Stockholm (Stockholm).
------------------------	--

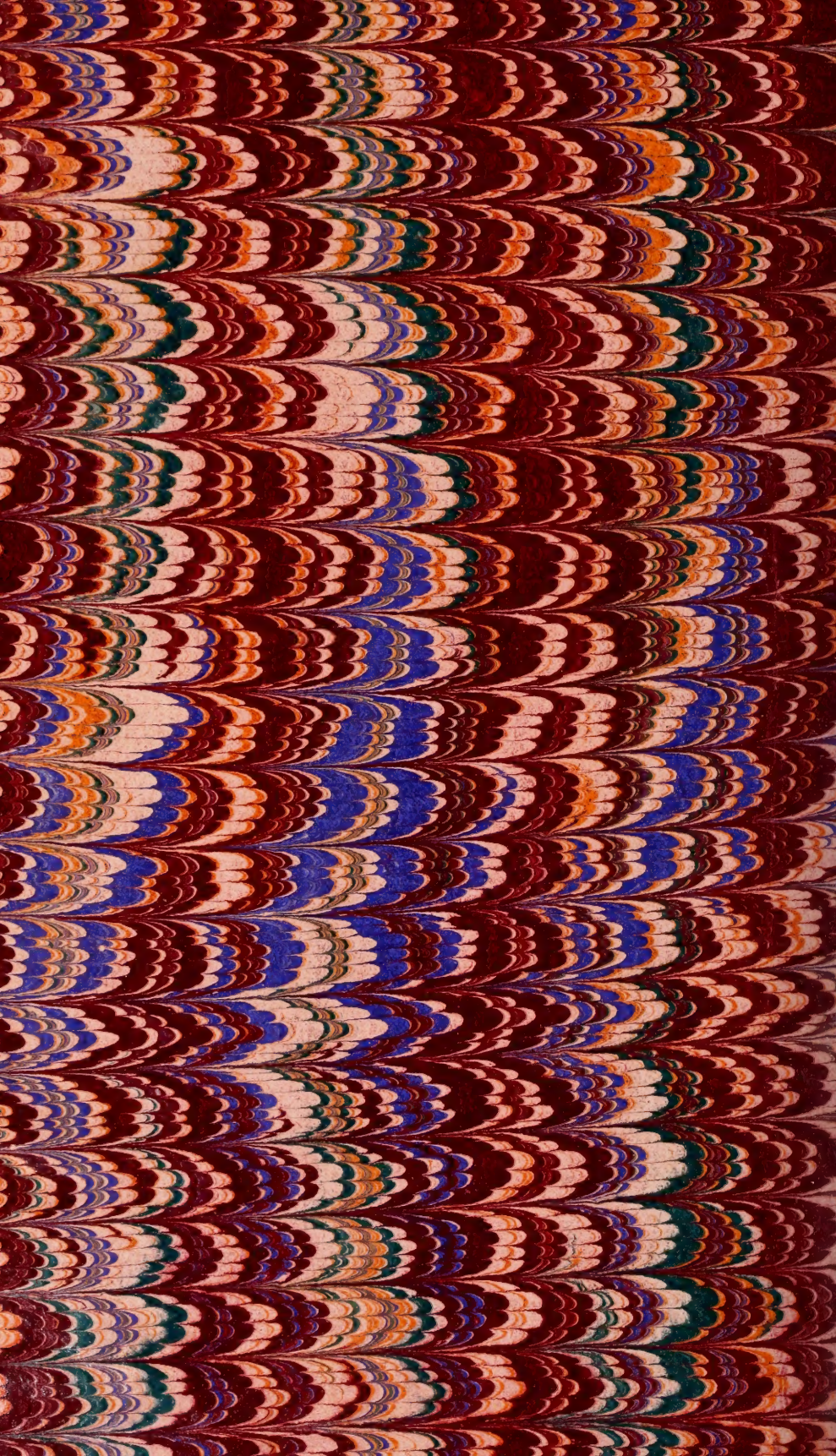
REVUES

<i>Cantal</i>	Revue de la Haute-Auvergne (Aurillac).
<i>Ille-et-Vilaine</i>	L'Hermine, revue littéraire et artistique de Bretagne (Rennes, Paris, Londres).
<i>Maine-et-Loire</i>	Revue de l'Anjou (Angers).
<i>Marne</i>	<i>Pro Alesia</i> (Reims).
<i>Morbihan</i>	Revue Morbihannaise (rue Pasteur, 19, Vannes).
<i>Seine</i>	Revue des Traditions populaires (Paris).
—	Revue du Traditionnisme (Paris).
—	La Tradition (Paris).

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Procès-verbaux des séances.....	xxxvii
Prieuré du Pellerin, par M. de Veillechèze.....	397
Quelques notes sur l'Église de Brains, par M. de Veillechèze.....	415
Notes sur les îles d'Aindre et Aindrete, par M. de Veillechèze.....	421
Gros blanc à la couronne, de Jean IV, duc de Bretagne, par M. Paul Soullard.....	429
Liste des Membres.....	I
Liste des Sociétés correspondantes.....	xix
Table des matières.....	xxv







TY CENTER LIBRARY



